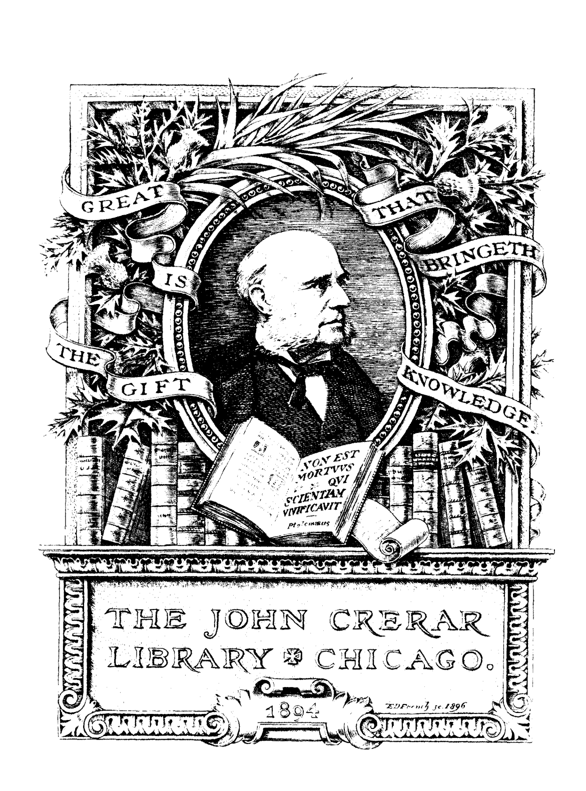
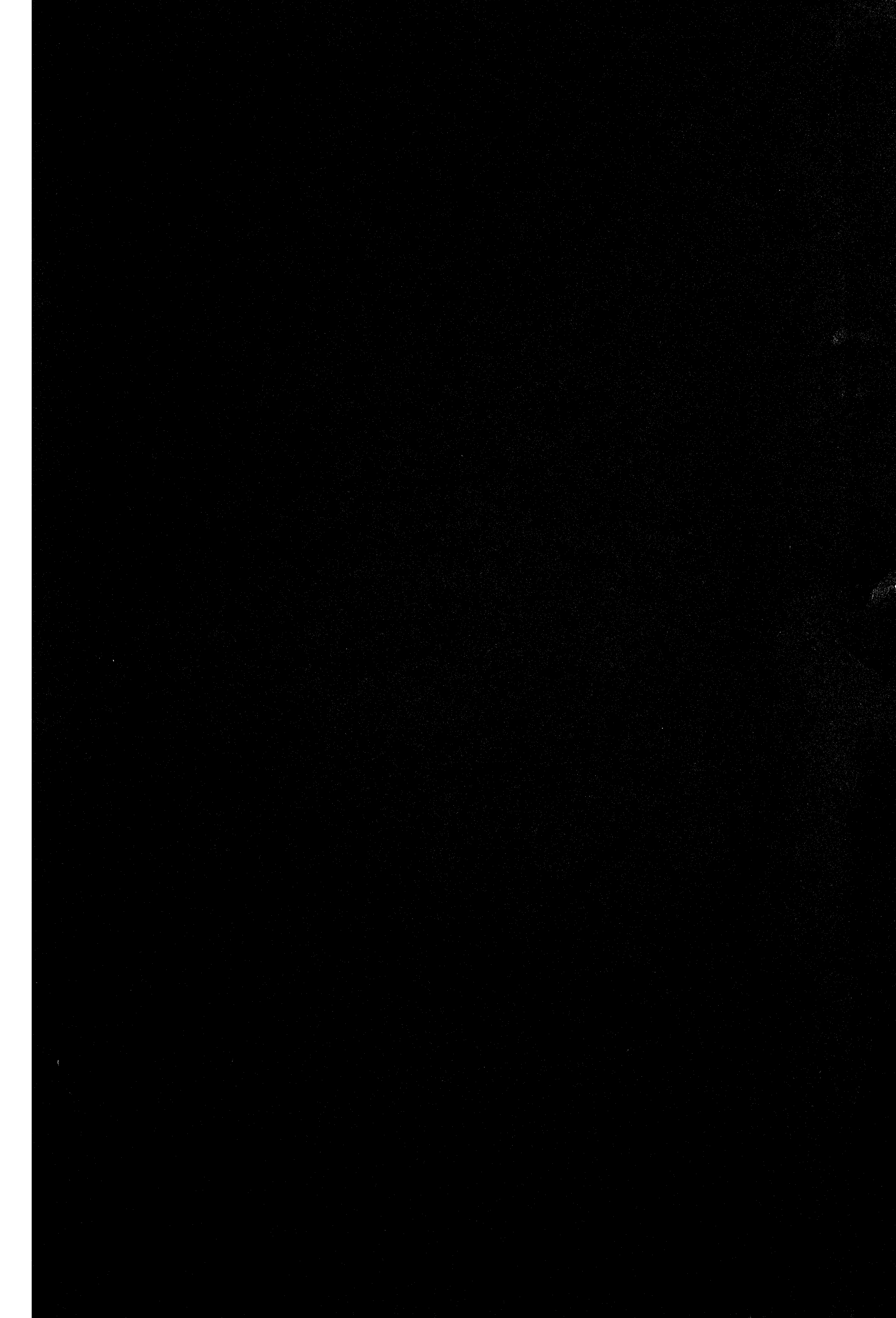
LES ROIS DE LA FORCE

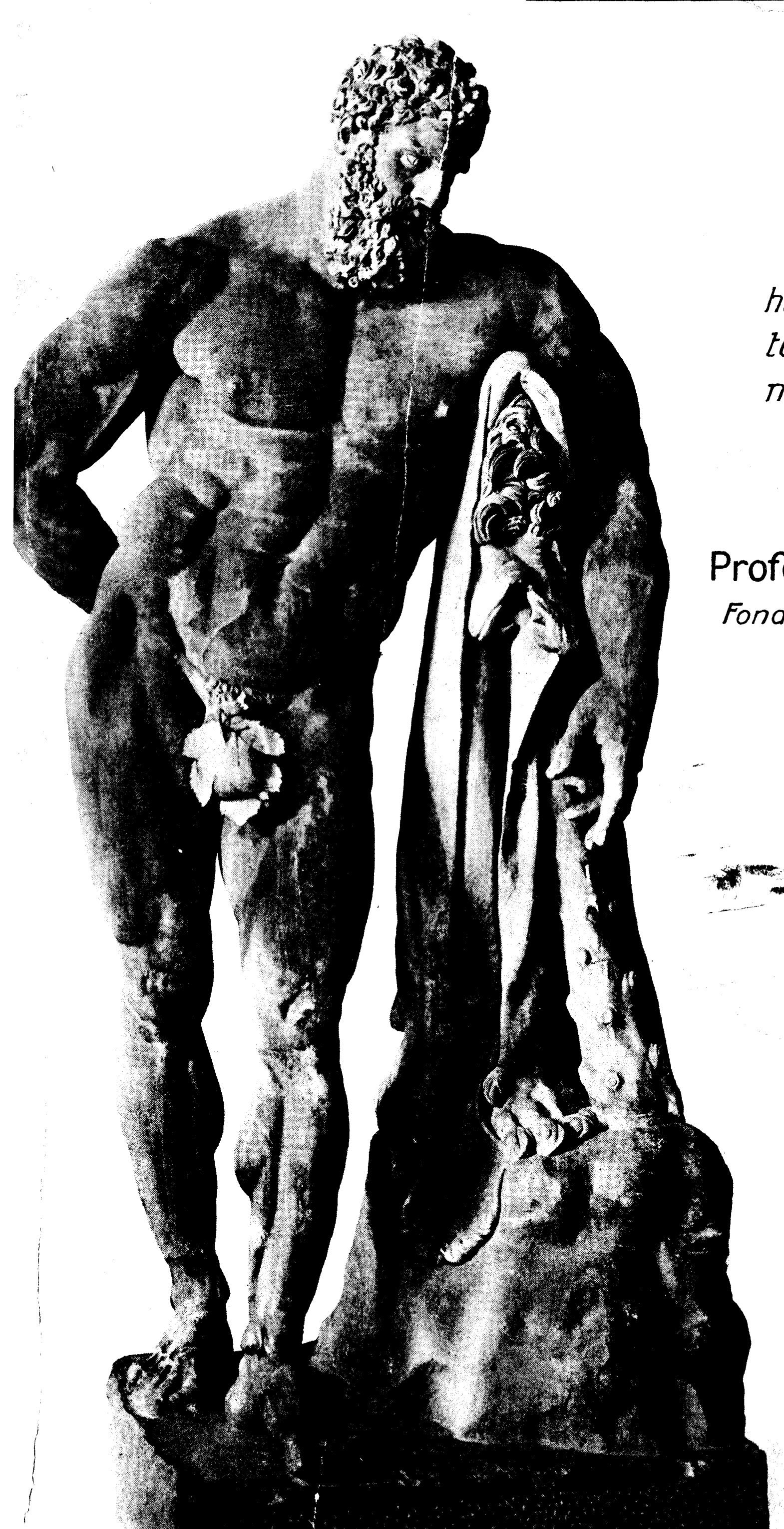
DESBONNET

1911


GREAT
THAT
IS
BRINGETH
THE
GIFT
KNOWLEDGE.
NON EST
MORTVVS
QVI
SCIENTIAM
VIVIFICAVIT
THE JOHN CRERAR
LIBRARY CHICAGO.
1894
E.D.French sc. 1896



LES ROIS de la FORCE



Histoire de tous les hommes forts depuis les temps anciens jusqu'à nos jours

par le

Professeur **DESBONNET**
Fondateur de la Culture Physique en France

PARIS

BERGER-LEVRAULT
5-7, Rue des Beaux-Arts

LIBRAIRIE ATHLÉTIQUE
48, Faubourg Poissonnière

Les Rois de la Force

Professeur DESBONNET

FONDATEUR DE LA CULTURE PHYSIQUE EN FRANCE

Les Rois de la Force

Histoire de tous les Hommes Forts depuis les temps anciens jusqu'à nos jours

AVEC 733 PHOTOGRAPHIES ET DESSINS



PARIS

LIBRAIRIE BERGER-LEVRAULT
Rue des Beaux-Arts, 5-7

LIBRAIRIE ATHLÉTIQUE
Faubourg Poissonnière, 48

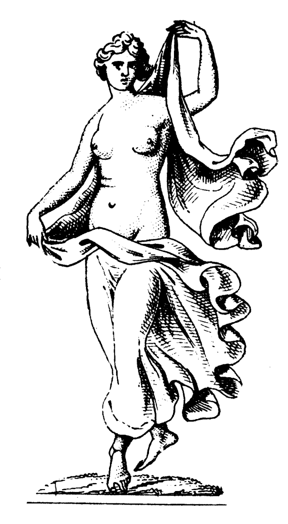
1911

K

HERCULES !



PRÉAMBULE



Le prestige de la force physique est indéniable; de tout temps, les hommes se sont inclinés devant les manifestations de la force musculaire, et l'admiration des foules est nettement attirée par les prouesses athlétiques. La plupart de ceux qui se piquent d'intellectualisme ou d'aristocratie, manifestent volontiers, par esprit de contradiction, le mépris de la vigueur corporelle.

Encore, ce mépris est-il plus affecté que sincère; il est le fait d'un raisonnement très faux, d'ailleurs, qui juge que la valeur de l'esprit doit être inversement proportionnelle à la force du corps.

Mais l'impression spontanée, ressentie devant une belle manifestation de vigueur physique, est toujours admirative, et le *raisonnement* qui marchande cette admiration, apparaît comme un frein que la civilisation a su mettre à nos impressions ataviques et naturelles.

En effet, au début de l'humanité, la force primait l'intelligence; le chef devait être le plus robuste de sa tribu, le plus rapide, le plus adroit; celui qui sortait triomphant des luttes avec l'ours des cavernes; celui qui forçait à la course le gibier des plaines; celui qui escaladait aisément, pour en cueillir les fruits, les hautes cimes des forêts touffues.

Ceux-là groupaient autour de leur valeur physique une famille, une tribu, qu'ils défendaient contre les rivalités de leurs semblables, contre les attaques des bêtes féroces, et qu'ils nourrissaient du produit de leurs chasses.

On peut s'imaginer qu'à ces âges de pierre, lorsque deux hordes en voyage se rencontraient, les yeux de tous, pour reconnaître le chef, cherchaient au milieu de la caravane, sur l'un des chariots formés de troncs d'arbres équarris, l'homme le plus grand, le plus large, aux muscles saillants, à la poitrine bombée, à la lourde face énergique.

Il n'est plus aussi indispensable pour vaincre aujourd'hui dans le dur combat de la vie, d'avoir la carrure de nos ancêtres préhistoriques, et cependant, le vague sentiment atavique qu'une riche musculature n'est pas une arme à dédaigner, est peut-être ce qui nous fait encore nous retourner dans la rue sur l'homme qui en est manifestement doué.

Le goût du public pour les exercices de force tient probablement aussi à l'amour que nous avons tous pour le surnaturel; une prouesse athlétique a en effet pour notre esprit quelque chose de miraculeux, car nous avons coutume de considérer comme impossibles certains hauts faits que justement les athlètes professionnels ont la prétention de réaliser.

Voici par exemple une lourde masse de fonte que nous ne pouvons remuer en nous y cramponnant à deux mains; l'hercule va la soulever aisément! Nous avons évidemment en notre présence un surhomme, dans l'ordre physique tout au moins.

Aussi ne pouvons-nous lui marchander notre admiration, et nous le louons d'ailleurs d'autant plus volontiers qu'il nous est loisible de satisfaire notre jalousie en nous persuadant aussitôt que l'athlète qui a forcé notre enthousiasme nous est probablement bien inférieur intellectuellement.

Si cette dernière raison du succès des hercules n'est pas flatteuse pour la psychologie des foules, il faut croire toutefois qu'elle est assez souvent prépondérante.

On n'aime pas reconnaître à autrui une supériorité intellectuelle; applaudir une œuvre de l'esprit, c'est avouer qu'on est incapable d'en édifier une semblable, et comme on convient que c'est la valeur cérébrale qui caractérise l'homme dans l'univers, on admet malaisément que le voisin en soit mieux pourvu que soi-même.

Ceci explique pourquoi le plus grand savant, le meilleur poète, le plus profond philosophe, ne s'attirera jamais que les louanges académiques de ses contemporains qui, en le célébrant, se célèbrent un peu eux-mêmes, mais ne connaîtra jamais les triomphes populaires éclatants d'un lutteur ou d'un coureur cycliste.

On m'objectera certainement que Pasteur, Victor Hugo et quelques

autres ont eu des funérailles triomphales; ce ne furent là certainement que de tardifs hommages rendus par la nation à des hommes qui lui faisaient honneur, mais qui ne furent nullement le résultat d'un enthousiasme spontané.

Cela peut-il se comparer à la clameur formidable, à l'élan unanime, au



Il y a toujours foule autour des hercules en plein vent

délire admiratif qui accueille le passage au poteau du champion tricolore ou l'estocade finale du toréador?

Il faut dire aussi que la foule, réfractaire à la critique, aux raisonnements, aux discussions, s'incline toujours devant l'affirmation et le fait.

Or, la prouesse physique paraît le plus souvent indiscutable; une œuvre scientifique ou littéraire ne s'impose pas aux yeux comme un arraché en barre à sphères, et le public ne s'inquiète guère que l'œuvre soit pleine ni la sphère creuse; et il lui suffit que cette dernière soit grosse.

La popularité des athlètes s'explique donc par des raisons suffisantes, et jusqu'à nos jours, ce goût pour les « tours de force » s'est perpétué.

Il faut dire que notre enthousiasme a malgré tout un peu dévié, et que les applaudissements qui vont encore aux hommes-canon, ne sont pas d'essence aussi pure que les acclamations que soulevait à Olympie le vainqueur du Pentathle; ceci parce que nous avons trop négligé nous-mêmes les exercices physiques.

La foule est aujourd'hui déplorablement incompétente; dédaignant de se livrer à l'entraînement musculaire qui lui paraît une occupation d'ordre très inférieur, le bourgeois et même l'ouvrier modernes ont une conception fort erronée de la force physique et de la beauté plastique.

Tous deux bâillent encore d'admiration à la parade des baraques foraines, les yeux écarquillés devant le gros colosse bedonnant qui doit être si fort et se « porter si bien » puisqu'il pèse 250 livres.

Jadis le même eût soulevé les rires athéniens et même, s'il avait été gladiateur professionnel à Rome, le fouet l'eût châtié de s'être laissé envahir par l'obésité.

L'incompétence du public moderne se décèle en toute évidence en ce qu'il est incapable de juger la valeur d'une performance.

Les forains bluffeurs ont ainsi beau jeu à promettre d'arracher 300 livres, et de présenter comme pesant ce poids une barre lourde à peine de 100 livres, puisqu'ils sont assurés que nul dans l'auditoire n'est capable de soulever l'haltère, encore moins d'en évaluer le poids.

Donc, une fois pour toutes, si nos lecteurs espèrent que nous allons leur relater sur les athlètes modernes des performances merveilleuses, comme celle de Milon de Crotone assommant un taureau d'un coup de poing et le mangeant en un jour, eh bien, nos lecteurs se trompent, nous préférons leur donner des notions exactes sur ce que l'homme est capable de faire, plutôt que de les induire en erreur.

Beaucoup même croiront fermement, en lisant les lignes qui vont suivre, avoir vu faire beaucoup plus fort que ce que nous leur relatons.

Il n'en est rien pourtant, car en tant que poids et haltères, jamais on n'a approché les chiffres que nos « hercules » modernes ont atteints ces derniers temps.

Nous allons donc leur raconter simplement, véridiquement, des faits réels et indéniables, plutôt que de vouloir charmer leur imagination par des contes plus ou moins fantaisistes; la vérité y gagnera, tant pis si l'intérêt y perd.

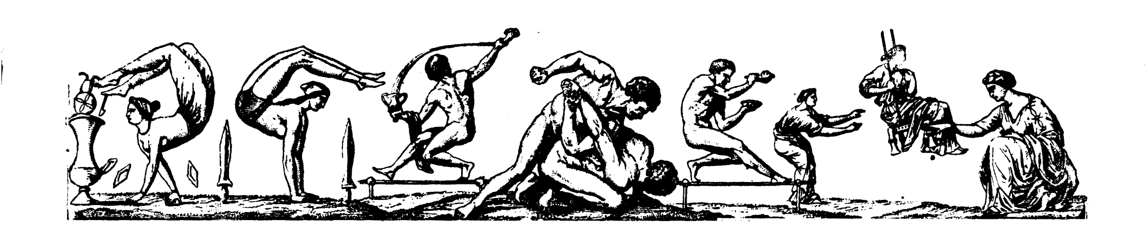
L'homme qui n'a jamais pratiqué les exercices physiques vous racontera des hauts faits prodigieux.

Celui qui s'est quelque peu entraîné aux exercices de force devient plus circonspect sur les chiffres à annoncer, s'étant rendu compte par lui-même que deux livres font un kilo, et que la force humaine n'est pas illimitée.

Nos lecteurs remarqueront que nous ne leur présentons dans ce volume que les athlètes professionnels, car, avec le développement actuel des sports, dix volumes ne suffiraient pas pour décrire les performances de nos amateurs dont le nombre s'accroît chaque jour. Néanmoins, nous espérons réserver un prochain livre aux Maspoli, aux Vasseur, aux Deroubaix, à tous nos principaux amateurs français.



Thésée



LES

ROIS DE LA FORCE

PREMIÈRE PARTIE

LA FORCE PHYSIQUE DANS L'ANTIQUITÉ

Les récits de la mythologie et de l'histoire ancienne contiennent une foule de légendes dans lesquelles la force musculaire joue un rôle prépondérant.

Les deux premiers athlètes dont ces récits nous rappellent les hauts faits sont Samson, dont parle la Bible, et Hercule, que nous retrouvons dans la mythologie païenne.

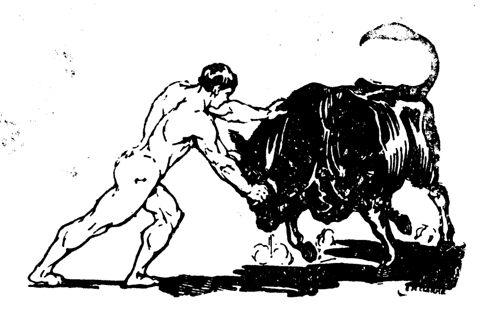
Il est inutile que nous nous étendions longuement sur les douze travaux d'Hercule que chacun connaît, ni sur les légendes dont Samson fut le héros et les milliers de Philistins qu'il occit, armé de sa mâchoire d'âne.

Nous retrouvons bientôt chez les Grecs l'amour très intense de la force musculaire, favorisé d'ailleurs par les États qui établirent des jeux publics consacrés à tous les exercices du corps.

Les athlètes grecs s'entraînaient avec un soin et un art consommés avant de paraitre en public, et leur désir de vaincre, le jour du concours, leur donnait un courage et une énergie que récompensait mal, à nos yeux du moins, la couronne de feuillage ou la palme.

D'autres honneurs cependant attendaient encore les vainqueurs des jeux olym-

piques; leur ville natale leur érigeait des statues qui reproduisaient l'attitude de l'athlète dans l'exercice où il excellait, et peu à peu, ces statues, en se multipliant, formèrent un musée unique à Olympie, ville de l'Élide où se disputaient les jeux.



Les plus célèbres sculpteurs de la Grèce étaient requis pour exécuter ces statues, au premier rang desquelles celle de Milon de Crotone, œuvre du sculpteur Damoas, devait transmettre à la postérité le souvenir de prouesses extraordinaires.

Milon avait obtenu six fois le prix aux jeux Olympiques et aux jeux Pythiques.

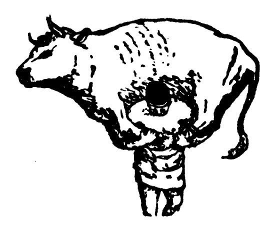




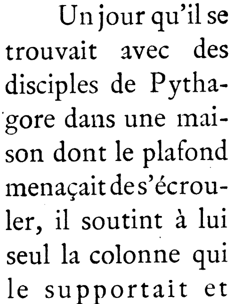
Milon de Crotone

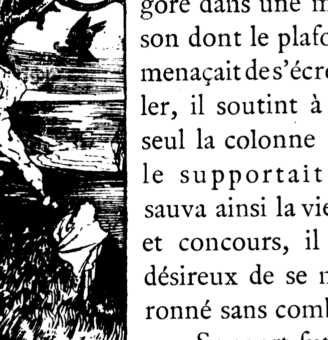
Parmi ses hauts faits que rapporte la légende, les plus saillants sont les suivants :

Ayant parcouru toute la longueur du stade (210 mètres) en portant sur ses épaules un bœuf adulte, il l'assomma ensuite d'un coup de poing.



La force de sa main était extraordinaire, et nulle force humaine ne pouvait lui écarter les doigts.

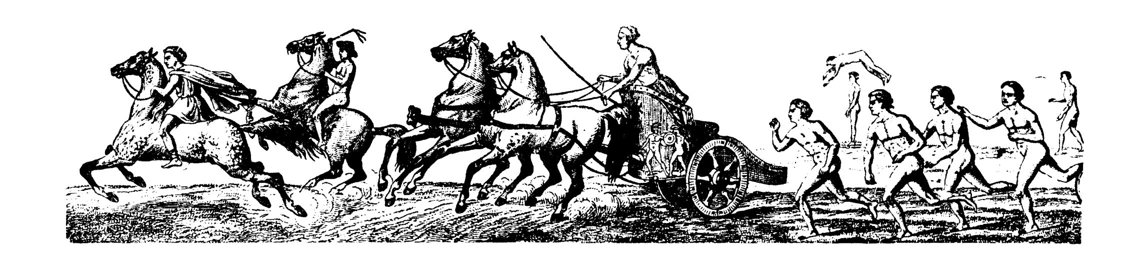




Un jour qu'il se trouvait avec des disciples de Pythagore dans une maison dont le plafond menaçait de s'écrouler, il soutint à lui seul la colonne qui le supportait et sauva ainsi la vie à ses amis. L'histoire ajoute que dans les jeux et concours, il finissait par ne plus trouver de concurrents désireux de se mesurer avec lui, et même il fut une fois couronné sans combattre.

Sa mort fut la conséquence de sa trop grande confiance

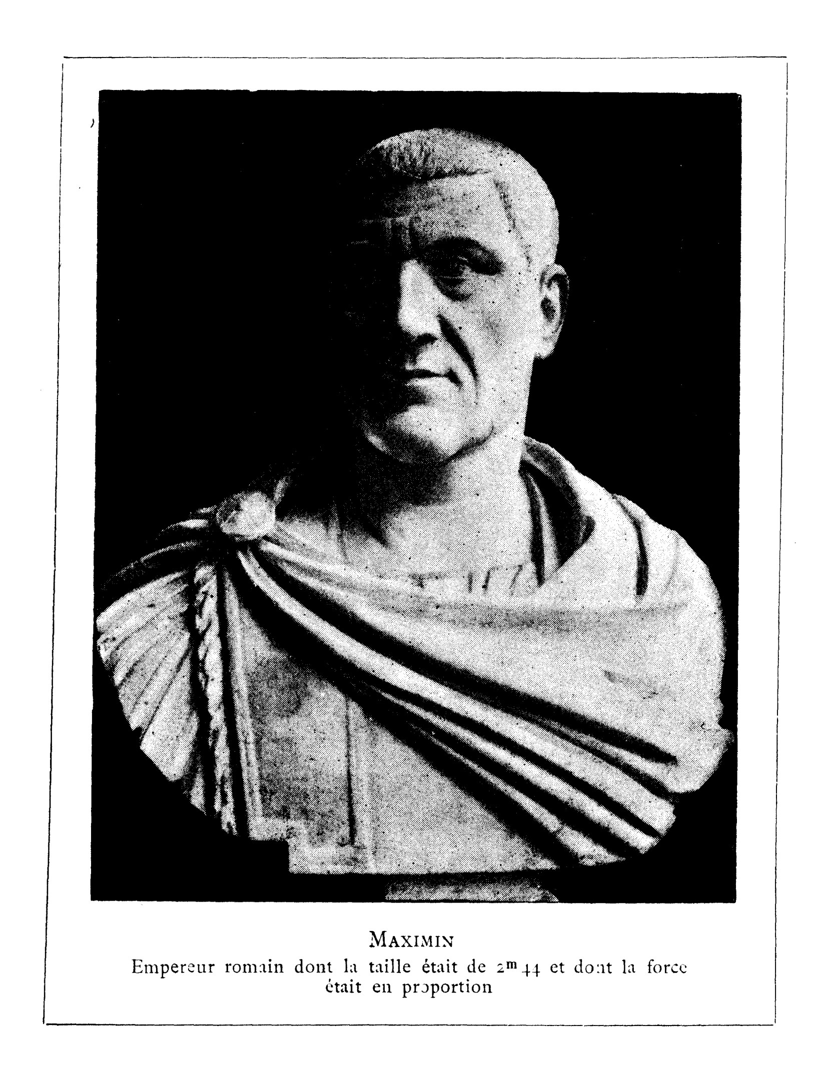






L'Entrainement des Athlètes grecs

en sa force ; on en connaît le récit. Ayant aperçu un jour un chêne dans l'écorce duquel des coins avaient été enfoncés, il voulut agrandir la fente avec ses mains. Mais



MAXIMIN
Empereur romain dont la taille était de 2m44 et dont la force était en proportion

le bois s'étant resserré, il y resta prisonnier, et les bêtes féroces dévorèrent l'athlète désarmé.

Un autre Grec, dont les exploits sont notoires aussi, est Polydamas de Thessalie, dont la statue peut être admirée à Olympie.

On citait de lui des actes prodigieux.

Il avait, seul et sans armes, tué sur le mont Olympe un lion furieux.

Les chevaux les plus vigoureux ne pouvaient faire avancer un char lorsqu'il le retenait d'une seule main par derrière.

Il lutta un jour contre trois des gardes les plus vigoureux de l'armée de Darius II, roi de Perse, et les tua tous trois.

Il trouva la mort dans une caverne dont la voûte l'écrasa en s'effondrant. Au lieu

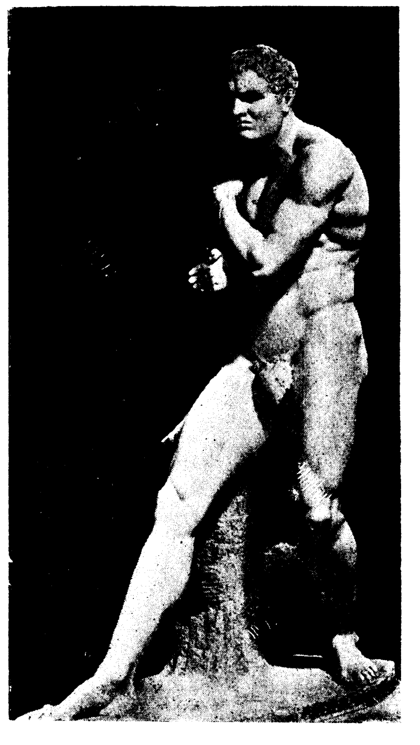
de fuir comme ses compagnons, il avait voulu soutenir de ses mains la montagne qui s'écroulait.

Maximin, empereur romain, était renommé pour sa force prodigieuse. Né en 173, d'un paysan de la Thrace, il fut admis par Septime Sévère dans la Garde.

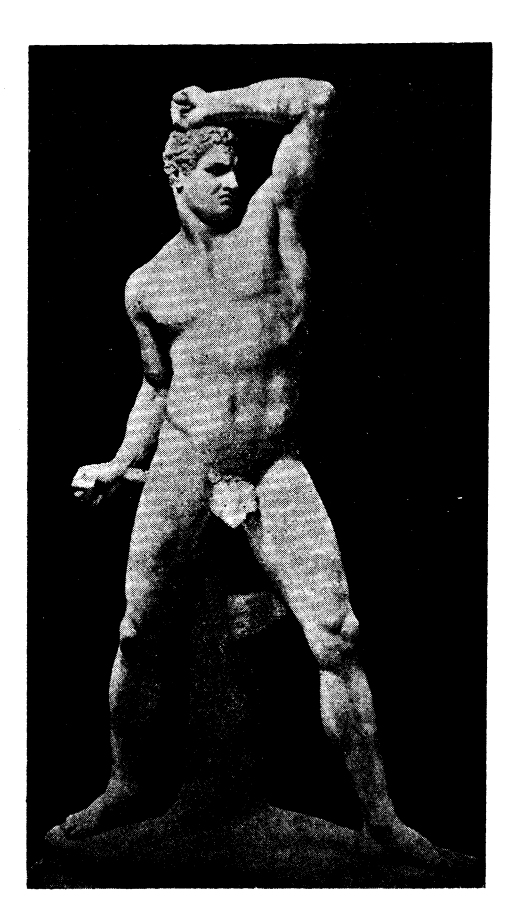
Puis, passant dans l'armée sous Alexandre Sévère, il fut bientôt nommé empereur à cause de sa force et de sa taille de plus de 8 pieds, tandis que l'empereur Alexandre était égorgé.

Caius Julius Verus Maximinus, toujours d'après la légende, réduisait en poudre, sous ses doigts, les pierres les plus dures; il brisait la mâchoire d'un cheval d'un coup de poing, et un bracelet lui servait de bague.

Il ne mangeait jamais de légumes, mais, en revanche, il absorbait en une journée 40 livres de viande et une amphore de vin.



Le Pugilateur Damoxène



Le Pugilateur Kreugas

Après une longue carrière politique, qui se termina par des défaites, il fut assassiné par la légion Secunda Porthica, en juillet 238.

Parmi les gladiateurs on cite des hommes doués d'une force extraordinaire, tels que Damoxène et Kreugas, qui se livrèrent un combat terrible.

Kreugas était un athlète originaire d'Épidamne, autrement Dyrrachium (aujourd'hui Durazzo, dans l'Albanie).

Damoxène, son antagoniste, était de Syracuse.

Comme la lutte terrible qu'ils avaient engagée menaçait de se prolonger fort avant dans la nuit, tous deux, à un certain moment, convinrent de ne plus parer les coups qui seraient portés. Pendant que

l'un frappait, l'autre devait rester immobile et inerte. Kreugas donna le premier ; son poing tomba comme un lourd marteau sur la tête de son adversaire. La tête résista. C'était le tour de Damoxène. Il fit signe à Kreugas de tenir son bras élevé au-dessus de sa tête, ce qui fut exécuté ; avançant alors sa main dont les ongles étaient longs et pointus — sa main qui n'était enveloppée que de *meiliques,* simple lacis de courroies molles et déliées qui venaient s'attacher dans la paume de la main, laissant l'extrémité des doigts libre et à découvert, très différentes par conséquent du ceste, qui n'était pas encore inventé, — Damoxène la dirigea vers le bas-ventre de Kreugas et l'enfonça jusque dans ses entrailles, qu'il saisit, tira dehors et répandit sur l'arène. Le malheureux athlète rendit l'âme sur-le-champ. Les magistrats qui présidaient les jeux chassèrent Damoxène, parce qu'il était interdit de frapper l'adversaire avec l'intention de lui donner la mort ; et ils accordèrent la couronne au défunt qui obtint, en outre, les honneurs d'une statue.

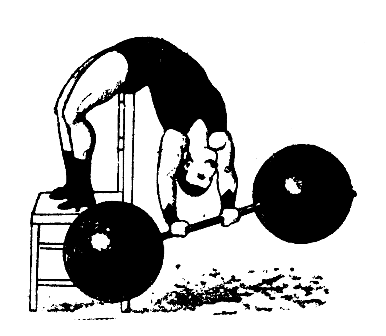
On le conçoit, ces légendes nous ont été transmises à travers les siècles, et nous les reproduisons pour donner la mesure de l'enthousiasme des anciens plutôt que de l'exactitude de leur vision ou de la sincérité de leurs relations techniques, car enfin, qui donc sera assez simple pour croire, par exemple, à la possibilité de l'écrasement d'une pierre entre les doigts ?

Plus on s'approche des temps modernes, plus les récits s'assagissent, donnant ainsi raison au proverbe : *A beau mentir qui vient de loin.* Mais les faits et gestes des hommes forts de notre époque ne furent enregistrés officiellement qu'à la création du premier club athlétique (que je fondais en 1886 à Lille), puis de l'Haltérophile-Club de France, le pouvoir dirigeant du sport des poids et haltères, que je fondais en 1900 à Paris, pour codifier les exercices classiques, enregistrer les records des professionnels et des amateurs. Depuis ce jour, les hommes forts sont connus, mensurés, pesés, dynamométrés, et toutes leurs performances sont exécutées devant des officiels au courant de l'athlétisme.

Il n'est plus possible d'exagérer, car tous les poids sont pesés au préalable, et les décisions des arbitres de l'Haltérophile-Club de France sont sans appel.

La *Culture physique* publie d'ailleurs chaque trimestre la liste des records de force avec le nom des détenteurs.

Les légendes sur les hommes forts ont donc définitivement vécu.



DEUXIÈME PARTIE

LA FORCE PHYSIQUE AU MOYEN AGE

Les hommes forts et courageux abondent à cette époque.

L'exploit de Pépin le Bref nous paraîtrait aujourd'hui fabuleux. Vous représentez-vous ce Franc, de taille moyenne, mais rempli de courage, vêtu de l'habit étroit des chevaliers, siégeant à l'abbaye des Ferrières au milieu de ses compagnons ? Un spectacle très friand attirait les regards de ces nobles hommes et de ces nobles dames. Un lion puissant luttait dans l'arène contre un taureau furieux. Au moment où la lutte était le plus animée, Pépin se lève et s'écrie : « Qui de vous osera séparer ou tuer ces deux animaux ? » L'idée seule de descendre dans l'arène épouvantait les plus braves. On garda le silence. Pépin, sans plus, bondit au milieu de la lice, et, de son épée, fait tomber la tête du taureau et abat celle du lion. Après cet acte, s'adressant à la foule : « David était petit, leur dit-il, mais il terrassa le géant qui l'avait méprisé. » Bonne leçon donnée à ceux qui avaient raillé sa petitesse.

D'autres chevaliers s'illustrèrent aussi par leur force prodigieuse. Pendant la première croisade surtout, plusieurs seigneurs se distinguèrent par la solidité de leur poignet. Il nous suffira de citer les noms de Tancrède, de Godefroy de Bouillon, qui « pourfendaient » un homme d'un seul coup, et du duc de Normandie qui fendait la tête de son ennemi jusqu'à l'épaule. Les historiens nous ont conservé plusieurs traits de force remarquables, tant du côté des croisés que du côté des musulmans.

Ce qui a trait aux premiers se trouve dans tous les livres, tandis que les hauts faits des mahométans sont peu connus. Nous citerons, d'après les historiens, quelques tours de force de nos ennemis, et l'on verra que, comme le fait remarquer un chroniqueur, il ne leur manquait pour être chevaliers que d'avoir reçu le baptême.

Les croisés assiégeaient Nicée. Un vaillant musulman qui, par la masse énorme de son corps, par sa force extraordinaire et la férocité de sa mine barbare et menaçante, ressemblait à un véritable géant, défendait une tour extrême-

ment forte contre laquelle le chevalier Raymond, qui en avait déjà été repoussé plusieurs fois, donnait un furieux assaut. Le musulman combattait sur la plate-forme et faisait une terrible exécution des soldats latins en leur tirant des flèches d'une grosseur démesurée, auxquelles ni bouclier, ni cuirasse ne pouvaient résister. Il insultait ceux qu'il voyait tomber sous la violence de ses coups, et ajoutait des injures atroces à ses sanglantes railleries. Il reprochait aux soldats et aux chefs leur faiblesse, les appelant femmes et lâches, plus propres à manier le fuseau que le fer.

Il fit plus : voyant que son arc et ses flèches ne pouvaient plus lui servir contre ceux qui étaient arrivés au pied de la tour, il jeta loin de lui son bouclier et ses armes et s'exposa ainsi aux coups d'une infinité de flèches qu'on décochait de toutes parts ; puis, prenant à deux mains des pierres d'une prodigieuse grosseur, il les jeta sur ceux qui travaillaient à percer les murs. Godefroy de Bouillon seul, d'un coup de flèche adroitement lancé, parvint à le renverser. Autre fait :

Un cavalier turc, après la défaite de son parti, retournait avec son cheval rejoindre un corps de ses compagnons. En chemin il fut assailli par une troupe de cinquante Allemands, qui commencèrent par le harceler de flèches. Mais notre Turc les regarda d'un air fier et méprisant et reçut tous les coups sur le bouclier qu'il tenait de la main gauche, dans laquelle il avait encore passé la bride de son cheval ; de l'autre main il tenait son épée. Il allait toujours son chemin, sans se détourner ni à droite ni à gauche, jusqu'à ce que l'un de ses ennemis, plus résolu que les autres, vint fondre sur lui, le sabre à la main, et lui en décocha de toute sa force un grand coup *qui ne fit non plus que sur un rocher*. Alors le musulman, s'élançant vers le cheval de son adversaire, *lui ramène un tel coup de son épée qu'il lui fauche par le milieu les deux jambes de devant, et comme, en même temps, le pauvre cheval était tombé sur ce qui lui restait de jambes,* il décocha un si furieux coup sur la tête de son ennemi que, l'ayant fendu jusqu'au-dessous de la ceinture, l'épée donna même au travers de sa selle jusqu'au cheval qu'elle entama. Après ce bel exploit, le Turc continua tranquillement son chemin, sans être inquiété davantage.

L'histoire a consacré la réputation des aciers de Tolède et des lames allemandes du dix-septième siècle, je crois que la trempe des aciers musulmans n'a rien à leur envier. Peste, ami lecteur, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, du bras ou de l'épée du musulman.

L'histoire n'a pas conservé les noms de ces héros ; elle a quelquefois de ces caprices ; elle nous rapporte souvent des détails insignifiants *et se tait sur des faits intéressants.*

Le chevalier Duguesclin était terriblement fort et il le prouva à Rennes en désarçonnant les plus brillants chevaliers de Bretagne.

Dans ses moments de loisir, il allait à travers les bois de son pays, la hache au cou, l'épée au côté, hachant les Anglais et les partisans de Montfort. Il excellait, dit-on, dans la manière de frapper, car il étendait roide mort son homme d'un seul coup. Dans les jeux populaires, il terrassait tous ses adversaires.

Un autre chevalier, aussi illustre que Duguesclin, celui qu'on n'appelle que le brave Bayard, le *Chevalier sans peur et sans reproche,* mérite également d'être cité pour sa force remarquable. Il défendit un jour seul un pont du Carigliano ; comme un tigre échappé, il s'accula à la barrière du pont, et, à coups d'épée, résista si vaillamment à ses ennemis qu'ils finirent, de guerre lasse, par se retirer.

Bayard fut tué d'un coup d'arquebuse en 1524. C'est donc un coup de feu qui a tué ce célèbre chevalier. Désormais, la force physique ne sera plus que l'apanage de quelques hommes privilégiés par la nature. Nous essaierons de rappeler quelques traits des principaux personnages qui, depuis l'invention de la poudre en 1333 jusqu'à nos jours, se sont illustrés par leur force.

Dans le treizième siècle nous trouvons un sieur de Courcy, comte d'Ulster, qui d'un seul coup d'épée fendait un casque d'acier; l'arme entamait même le bois sur lequel le casque était posé.

A la même époque vivait à la cour du comte de Foix, Ernaulton d'Espagne, doué d'une force peu commune.

On rapporte de lui un trait vraiment extraordinaire. Le comte de Foix, ayant, un jour d'hiver, manifesté en sa présence le désir d'avoir du feu, Ernaulton sort et avise dans la campagne une troupe d'ânes chargés de bois. Il saisit un de ces ânes, le charge sur ses épaules, l'apporte au château, grimpe jusqu'à la chambre du prince et pose l'âne, les sabots en l'air, avec le bois mort sur les chenets ! Hum ! lecteur ne souriez pas.

La cour de Constantinople possédait aussi, en ce temps, des hommes d'une force remarquable. A la fête d'un sultan, on eut un spectacle fort curieux. Il se présenta un *gouressis,* c'est-à-dire un lutteur, qui maniait comme un jonc une pièce de bois que douze hommes ordinaires pouvaient à peine soulever. Il brisa avec les dents et les mains un fer à cheval, avec une telle force que la moitié lui demeura entre les dents. Le même, avec les dents seulement, sella, brida et harnacha un cheval.

Il fit encore, ajoute son historien Lebelski, plusieurs autres merveilles, qui lui valurent une grande somme de deniers et des éloges enthousiastes sur sa force prodigieuse. Briser un fer à cheval avec les dents était, paraît-il, un exercice à la mode en Turquie.

Encore une fois, nous ne faisons que relater des faits, propagés par les historiens de la force, nous nous gardons bien d'en affirmer l'authenticité. Mais ces exagérations sont nécessaires pour établir et donner la preuve de l'exactitude de ce que nous affirmerons par la suite.

Le baron de Fronsberg et J. de Schwarzemberg sont célèbres aussi pour la facilité

avec laquelle ils cassaient les fers. Fronsberg surtout est bien connu. « Il ne put trouver un homme si fort qu'il ne pût le pousser hors de place avec le seul moyen de la main droite. » Il arrêtait tel cheval qu'on voulait. Pousser le plus gros canon était pour lui un jeu.

Fronsberg était chevalier et soldat vigoureux, cela va de soi.

Mais un prêtre Thuringeois, nommé de Mansfeld, cassait la porte la plus solide avec la tête d'un homme qu'*il n'aimait pas*. Ce prélat évangélique portait un grand tonneau de bière à bout de bras, avec la plus grande facilité; il paraît, du reste, qu'il le buvait de même.

Si de l'Allemagne nous passons en Italie, nous trouverons à Mantoue Rodamas qui rompait sans peine les plus gros fers à cheval. A Venise, les Castellini et les Nicolliti construisaient en un clin d'œil des temples et des palais, jetaient des voûtes hardies, dressaient des colonnes, et sur ces colonnes des frontons, sans autres matériaux que des hommes entassés et arc-boutés les uns sur les autres.

Ce que font aujourd'hui quelques amateurs n'est qu'une pâle copie de ce que réalisèrent autrefois les hercules de Venise. L'Italie, du reste, en a vu bien d'autres. C'est là, en effet, que le valeureux Lupon fit ses exploits. Lupon servait sous Pescaire, gouverneur de Milan. Son général, un jour, désirait avoir des renseignements sur l'armée française; il charge Lupon de cette mission. Lupon part, prend sur son dos le premier Français qu'il rencontre et le porte, lui et son cheval, malgré le refus bien énergiquement motivé de l'homme et de la bête, jusqu'à la tente du général. Ce même Lupon devançait à la course les plus rapides coureurs tout en portant un mouton sur son dos. Il brisait un pied de bœuf sur son front, comme s'il eût frappé contre une pièce de marbre.

Charles IX, roi de France, faisait battre ses leudes avec un bouvier. Ce spectacle lui fut donné à Blois. Le bruit que faisait la force d'un berger breton étant parvenu jusqu'aux oreilles royales du tireur d'arquebuse, Charles IX fit venir cet hercule à sa cour, et fit lutter contre lui les hommes qui l'entouraient.

Le Breton en eut facilement raison, il les prit, *jetant les uns par-dessus la tête, les autres les pieds contremont, aucuns comme s'il eut fait virer une fronde, les autres comme des pierres en l'air ou jetés contre terre, n'ayant été possible à aucun de le terrasser.*



SCANDER-BEY, le Héros Albanais



Georges Castriot, dit Scander-Bey, naquit en 1404. Dès sa plus tendre jeunesse, il promettait d'être la gloire de sa race. On admirait en lui une beauté singulière, une intelligence précoce, sa préférence pour les jeux guerriers. Georges Castriot fut élevé à la cour du sultan Amurath II ; sa bonne mine, le grand caractère qu'il annonçait le



Le dernier portrait de Scander-Bey

firent distinguer du sultan, qui lui donna le nom de Scander-Bey ou seigneur Alexandre. Rien ne fut négligé pour l'éducation du jeune homme : il eut les maîtres et les professeurs les plus renommés, et bientôt il posséda parfaitement les langues grecque, turque, arabe, italienne et esclavone. Les soins dont fut entouré le prince ne se bornaient point à la culture de l'esprit. On l'instruisit dans tous les exercices propres à développer le corps, et il acquit une habileté prodigieuse. A pied comme à cheval, il surpassait tous ses compagnons, et montrait une adresse extraordinaire, soit à lancer le javelot, soit à manier le cimeterre. C'est ainsi qu'il devint capable de sup-

porter les plus rudes travaux du métier de la guerre. A peine sorti de l'enfance, il était déjà un soldat accompli.

J. de Lavardin, dans son *Histoire de Georges Castriot surnommé Scander-Bey* (Paris, 1621, in-4), décrit ainsi notre héros :

« Il était d'une haute stature; son bras, d'une vigueur prodigieuse, toujours nu hiver comme été, renversait tous les obstacles. Scander-Bey se servait d'un cimeterre fait à sa taille, presque aussi légendaire que la « Durandal » de Roland, dont il portait toujours dans un large fourreau un second exemplaire. La précaution n'était pas inutile, eu égard aux terribles épreuves par lesquelles cette lame avait à passer. »

Un jour le prince albanais trouva auprès du sultan un étranger venu de la Tartarie. D'une taille et d'une force extraordinaires, le barbare défiait les plus braves officiers de l'armée en combat singulier. Personne n'osait se présenter, bien que le sultan Amurath eût promis une récompense magnifique au vainqueur. A cette nouvelle, Scander-Bey frémit d'indignation et résolut de mettre un terme aux insolentes bravades du Tartare. Sur une nouvelle provocation du géant, Scander-Bey s'avança et lui dit : « C'est moi qui vengerai l'honneur de l'armée. Si tu remportes le prix, ce ne sera qu'après avoir versé mon sang. » Les frères de Castriot, présents à cet échange de menaces, tremblèrent pour le jeune guerrier; ses compagnons d'armes, quoique fiers de son courage, craignirent que ses forces ne répondissent point à son grand cœur.

Le Tartare, surpris d'une audace qu'il n'attendait pas, voulut d'abord effrayer son adversaire, encore imberbe ; puis il lui adressa quelques paroles de dédain. L'intrépide Albanais, pour toute réponse, demanda que le sultan fixât l'heure et le lieu du combat.

Amurath désigna le matin du jour suivant, et l'une des cours du palais qui longeait la voie publique, afin que le peuple fût témoin de ce duel mémorable. Il fut convenu que les adversaires n'auraient d'autres armes que le poignard, et que le combat serait sans merci.

Le soleil s'élevait déjà au-dessus des édifices d'Andrinople et des belles montagnes de la Thrace qui dominent la ville, quand les deux champions parurent pour engager une lutte mortelle. Le sultan avait pris place sur une estrade élevée. Les officiers de sa cour, les frères de Scander-Bey entouraient le trône d'Amurath. Une immense multitude, attirée par la nouveauté de ce spectacle, se pressait autour des barrières qui fermaient la lice.

Tout étant prêt, les deux ennemis, dépouillés de leurs vêtements, s'élancèrent dans l'arène, tenant à la main le poignard étincelant. Quoique Scander-Bey montrât la plus fière contenance, le peuple conçut d'abord des inquiétudes pour le héros qu'il adorait. Mais, en contemplant les formes admirables de son corps, la grâce de son attitude et de tous ses mouvements, la souplesse de ses membres, la forte structure de sa poitrine et de ses bras noueux, le feu qui jaillissait de ses yeux, il se rassura, persuadé qu'il serait victorieux.

Lorsque les deux champions se trouvèrent face à face, armés de leurs poignards, le plus profond silence régna parmi les spectateurs qui attendirent avec une sorte d'anxiété le signal de la lutte. Aussitôt qu'il eut été donné, les deux adversaires tombèrent en garde. Il n'y avait pas ici de règles à suivre, de coups savants à porter; l'avantage devait appartenir au bras le plus prompt, à la main la plus agile. Le barbare

marcha le premier sur son ennemi, et, levant la pointe de son poignard, il s'apprêtait à le frapper au ventre. Scander-Bey, calme, attentif, entièrement maître de lui-même, se courba subitement, saisit de la main gauche le bras droit du Tartare, para le coup, et, en moins de temps que nous n'en mettons à le dire, du tranchant de son poignard lui ouvrit la gorge et les artères. Le barbare chancela, en bégayant quelques mots inintelligibles, et son corps gigantesque alla mesurer la terre. A la vue du combat et de cette merveilleuse victoire, rapide comme l'éclair, la foule battit des mains et acclama le héros albanais; ses frères, ses compagnons d'armes, pénétrèrent dans l'enceinte et lui prodiguèrent leurs félicitations enthousiastes. Pour lui, après avoir tranché la tête de son ennemi, gisant dans la poussière, il alla déposer aux pieds d'Amurath ce sanglant trophée, et recevoir le prix destiné au vainqueur.

Plus tard, dans une rencontre contre deux musulmans, Achmath et Barakhi, envoyés pour l'assassiner, Scander-Bey, d'un seul coup de cimeterre, fait sauter la tête de Barakhi, qui tombe mort; puis, revenant sur Achmath, il échange avec lui plusieurs coups sans résultat. Les chevaux des deux combattants, pressés flanc contre flanc, ne permettaient plus à leurs cavaliers de se servir de leurs armes; ceux-ci se prennent corps à corps. Le musulman se suspend des deux mains au col de Scander-Bey et veut l'entraîner. Le prince, inébranlable sur son cheval, soulève son ennemi, l'attire à lui, et tout d'un coup le laisse retomber mort, vomissant le sang à gros bouillons; d'une étreinte puissante il lui avait brisé l'épine dorsale et la poitrine.

Un autre jour, dans une bataille contre les Turcs, Scander-Bey, toujours au milieu du danger et semant la terreur et la mort sur son passage, reçut un coup de lance si violent qu'il fut renversé sur la croupe de son cheval. Les infidèles, le croyant mort, poussent des cris de joie; mais lui, se relevant bientôt, cherche des yeux celui qui l'a frappé, le reconnait, s'élance, le cimeterre à la main, d'un coup le partage en deux et l'étend à ses pieds. (L'acier oriental a décidément du bon.)

Scander-Bey donna un jour une singulière preuve de sa force prodigieuse. Un taureau furieux dévastait les campagnes de la Pouille; les hommes les plus hardis n'osaient l'aborder. Le prince albanais promit d'en délivrer la contrée. Il se fait indiquer le repaire du redoutable animal et s'y présente, armé de son terrible cimeterre; ceux qui l'accompagnent tremblent pour lui; ses Palikares seuls, habitués à ses héroïques prouesses, sourient de cette épouvante. Le taureau, à la vue de son adversaire, s'élance, mais au moment où il allait être atteint, Scander-Bey se jette de côté, et d'un coup de cimeterre abat le monstre à ses pieds.

Vers le même temps, le sultan Mohammed avait fait demander au prince albanais son terrible cimeterre, dont on racontait tant de prodiges; le prince s'empressa de le donner. Le sultan le fit essayer par les hommes les plus vigoureux de son armée, mais aucun ne réussit à accomplir ces coups merveilleux qu'on lui attribuait. Mohammed renvoya le cimeterre, avec ces paroles :

— J'ai beaucoup d'armes semblables et même qui sont mieux trempées.

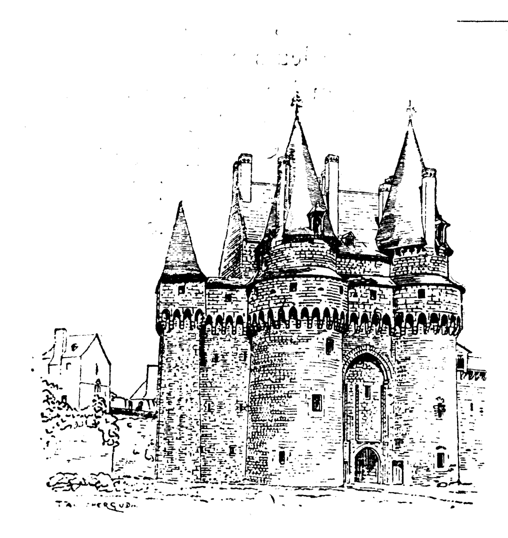
— Vous direz à votre maître, répondit Scander-Bey, qu'en lui envoyant le cimeterre, j'ai gardé le bras qui le manie.

Un historien décrit ainsi le portrait de notre héros quand il arriva à Rome en 1463 (c'est à cette époque que fut faite la peinture qui le représente). « Agé de cinquante-neuf ans, Scander-Bey était encore le plus bel homme de l'Europe. Rien

n'était plus imposant que son aspect ; quoique sillonné par les soucis et les fatigues d'une laborieuse existence, son visage avait conservé une partie de sa beauté, et sa barbe grisonnait à peine. Quand le peuple romain le vit paraître, dans son attitude royale, l'œil brillant de génie et d'une indomptable audace, vêtu de son splendide costume oriental, armé de ce cimeterre à poignée d'or si fatal aux musulmans, un immense applaudissement l'accueillit. »

Scander-Bey mourut à Alessio, le 17 janvier 1467, à l'âge de soixante-trois ans. Le héros albanais terminait sa glorieuse et brillante carrière dans la ville même où il avait été proclamé souverain.

Les restes mortels du prince furent inhumés dans la grande église d'Alessio ; sur son sépulcre on ne grava que ces mots : Scander-Bey. En effet, ce grand nom valait mieux que toutes les épitaphes, que tous les éloges ; il exprimait toutes les gloires, tous les héroïsmes, les plus sublimes vertus.



LE GRAND FERRÉ

Sur la grand'place de Longueil se dresse la statue du Grand Ferré, dont nous allons conter l'histoire telle qu'elle est donnée dans les annales du temps. C'est pendant la guerre de Cent ans que le Grand Ferré s'est illustré, grâce à sa force et à son courage.

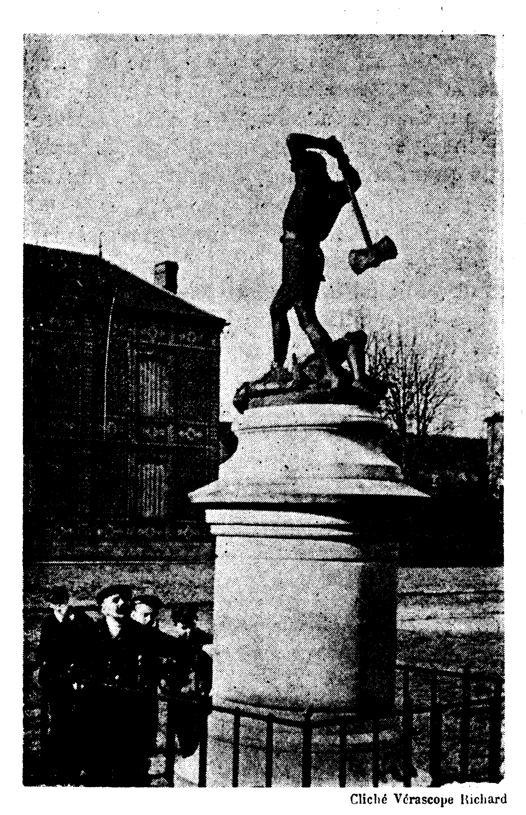
Il y a un lieu assez fort dans le petit village de Longueil, près de Compiègne. Les habitants voyant qu'ils seraient en péril si l'ennemi s'en emparait, demandèrent au seigneur régent et à l'abbé de Saint-Corneille, dont ils étaient les serfs, la permission de le fortifier. Après l'avoir obtenue, ils y portèrent des vivres et des armes, prirent pour capitaine un d'entre eux, grand et bel homme, appelé Guillaume des Allouettes, et jurèrent de se défendre jusqu'à la mort. Dès que cela fut fait et connu, beaucoup accoururent des villages voisins, afin de s'y mettre en sûreté.

Le capitaine avait pour serviteur un autre paysan très grand, très vigoureux et aussi brave qu'il était fort : c'était le Grand Ferré (*magnus Ferratus*). Malgré sa haute taille et sa force, le Grand Ferré n'avait de lui-même que petite opinion, et le capitaine en faisait tout ce qu'il voulait.

Les voilà donc là environ deux cents, tous laboureurs et habitués à gagner leur pauvre vie avec le travail des mains. Les Anglais, qui occupaient un fort près de Creil, en apprenant ces préparatifs de défense, furent pleins de mépris pour de telles gens. « Allons chasser ces manants, dirent-ils ; le lieu est bon et fort, occupons-le. » Et il fut fait comme il avait été dit. Deux cents Anglais y marchèrent. On ne faisait pas bonne garde, les portes mêmes étaient ouvertes ; ils entrèrent hardiment. Au bruit qu'ils firent, ceux du dedans

qui étaient dans les maisons, coururent aux fenêtres, et, voyant tant d'hommes bien armés, tombèrent en grand effroi. Le capitaine descendit toutefois avec quelques-uns des siens et se mit à frapper bravement sur les Anglais; mais, bientôt entouré, il fut blessé mortellement. A cette vue, les autres et le Grand Ferré se dirent : « Descendons et vendons chèrement notre vie, car il n'y a pas de miséricorde à attendre. » Ils se rassemblèrent, et, sortant soudainement par diverses portes, se précipitèrent à coups redoublés sur les Anglais; ils frappaient comme ils auraient battu le grain sur l'aire... Les bras se levaient, puis s'abattaient et à chaque coup un Anglais tombait.

Quand le Grand Ferré arriva près de son capitaine expirant, il fut pris d'une vive



Cliché Vérascope Richard

L'AUTEUR
au pied de la statue du Grand Ferré
à Longueil-Sainte-Marie

douleur et se rejeta avec furie sur l'ennemi. Comme il dépassait tous ses compagnons de la tête, on le voyait brandir sa hache, frapper, redoubler les coups, dont pas un ne manquait son homme. Les casques étaient brisés, les têtes fendues, les bras coupés. En peu de temps il fit place nette autour de lui, en tua dix-huit, en blessa bien plus. Ses compagnons, encouragés, faisaient merveilles, si bien que les Anglais quittèrent la partie et se mirent à fuir. Les uns sautèrent dans le fossé plein d'eau et se noyèrent; les autres se pressèrent aux portes, mais les traits y pleuvaient drus et serrés.

Le Grand Ferré, arrivé au milieu de la rue où ils avaient planté leur étendard, tue le porte-enseigne, se saisit du drapeau et dit à un des siens d'aller le jeter dans le fossé. Celui-ci lui montre avec effroi la masse encore épaisse des Anglais : « Suis-moi » lui dit-il; et, prenant sa grande hache à deux mains, il frappe à droite, il frappe à gauche et se fait un chemin jusqu'au fossé, où l'autre jette dans la boue l'enseigne ennemie. Le Grand

Ferré se reposa alors un moment, mais retourna bientôt contre ce qui restait d'Anglais. Bien peu de ceux qui étaient venus pour faire ce coup purent s'échapper, grâce à Dieu et au Grand Ferré, qui en tua, ce jour-là, plus de quarante.

Les Anglais furent bien confus et irrités de voir que tant de leurs braves hommes d'armes avaient péri par les mains de ces vilains. Le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, mais les gens de Longueil ne les craignaient plus. Ils sortirent à leur rencontre, le Grand Ferré marchant à leur tête. Quand ils le virent et qu'ils sentirent le poids de son bras et de sa hache de fer, ils auraient bien voulu n'être pas venus de ce côté-là. Ils ne s'en allèrent pas si vite, que beaucoup ne fussent mortellement blessés, tués ou pris. Parmi ceux-ci se trouvèrent des hommes de haut lignage. Si les gens de Longueil avaient consenti à les mettre à rançon, comme font les nobles entre eux, ils se fussent enrichis. Mais ils n'y voulurent pas entendre et les tuèrent, disant qu'ainsi ils ne leur feraient plus tort.

A ce dernier combat, la besogne était rude, et le Grand Ferré s'y était fort échauffé. Il but de l'eau froide en quantité, et fut aussitôt pris par la fièvre. Il retourna alors à son village, rentra dans sa cabane et se mit au lit, mais en plaçant près de lui sa bonne hache, une hache de fer, si lourde qu'un homme de force ordinaire pouvait à peine, à deux mains, la soulever de terre.

Quand les Anglais apprirent que le Grand Ferré était malade, ils furent en liesse, et, pour ne pas lui laisser le temps de se guérir, ils lui dépêchèrent douze soldats avec ordre de le tuer. Sa femme les vit venir de loin et lui cria : « Oh! mon pauvre Ferré, voici les Anglais, que vas-tu faire? » Lui oublie son mal, se lève vivement, et, prenant sa lourde hache, sort dans sa cour. Quand ils entrèrent : « Ah! brigands! vous venez pour me prendre au lit! Vous ne me tenez pas encore. » Il s'adossa au mur pour n'être pas entouré, et jouant de la hache, les mit à malemort. Sur douze il en tua cinq, le reste se sauva. Le Grand Ferré retourna à son lit; mais il s'était si échauffé à donner tant de coups qu'il but encore de l'eau froide; la fièvre redoubla et, peu de jours après, ayant reçu les sacrements, il trépassa. Le Grand Ferré fut enterré au cimetière de son village, tous ses compagnons, tout le pays le pleurèrent, car, lui vivant, les Anglais n'auraient jamais osé en approcher.



TROISIÈME PARTIE

LA FORCE PHYSIQUE DANS LES TEMPS MODERNES

MAURICE DE SAXE

Le vainqueur de Fontenoy, Maurice, comte de Saxe, né en 1696 à Goslar (Saxe), avait hérité de la vigueur athlétique de son père, Auguste II, l'électeur de Saxe, roi de Pologne.

Pendant une halte de chasse à Chantilly, le comte, qui offrait une collation à ses invités, s'aperçut que les tire-bouchons avaient été oubliés. « Qu'est-ce que cela ? » dit-il, et il se fit apporter un clou qu'il tordit entre ses doigts, et, à l'aide de cet instrument improvisé, déboucha cinq ou six bouteilles de suite. Les seigneurs qui l'accompagnaient voulurent l'imiter, mais vainement.

Durant son séjour à Londres, Maurice de Saxe s'amusait à courir les rues à pied ; pendant une excursion de ce genre, il se prit de querelle avec un des ouvriers chargés d'enlever les boues et immondices de la ville. Le comte, qui était un fort lutteur, laissa venir sur lui son adversaire, et quand l'homme fut à sa portée, le saisissant par la tête et le lançant en l'air de toute sa force, il l'envoya choir au beau milieu de son tombereau.



Maurice de Saxe

On sait que le fils d'Auguste II et de la comtesse de Kœnigsmark cassait avec ses doigts les fers à cheval les plus durs. S'étant arrêté dans un village pendant le temps d'une foire, pour faire ferrer ses chevaux, il demanda cinq ou six fers qu'il cassa comme verre l'un après l'autre. Le maréchal ferrant, pour lui jouer un tour, donna un coup de ciseau dans un écu de 6 livres qu'il venait de recevoir du comte, puis le rompant avec ses doigts : « Monseigneur, lui dit-il, vous voyez que votre écu ne vaut pas mieux que mes fers. » Maurice finit par s'apercevoir de la supercherie, et s'en alla se frottant les mains, heureux de n'avoir trouvé personne de sa force.

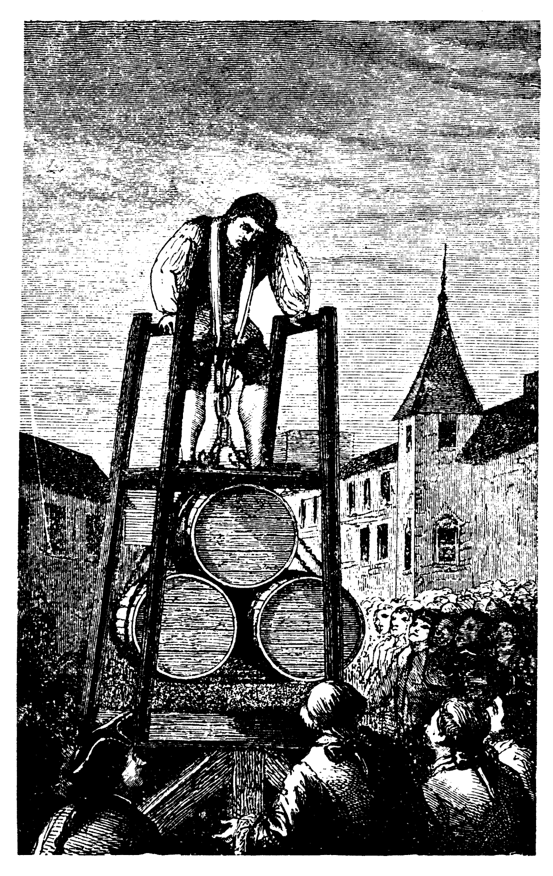
Maurice de Saxe mourut à Chambord en 1750. Son tombeau est à Strasbourg dans l'église Saint-Thomas.

Thomas THOPHAM

G. Depping donne sur cet athlète anglais l'histoire très intéressante qu'on va lire :

Thomas Thopham, né à Londres en 1710, vint s'établir à Derby vers 1731. Ce fut là qu'il accomplit, le 21 mai 1741, un tour de force prodigieux, celui de soulever trois tonneaux remplis d'eau, du poids de 1.836 livres.

Un des aldermen de Derby, voyant un homme, dont l'extérieur n'avait rien d'extraordinaire, se présenter devant lui pour obtenir la permission d'exécuter certains tours de son répertoire qui dénotaient une force peu commune, le pria de



Thomas Thopham
soulevant les trois tonneaux du poids de 1.836 livres

vouloir bien se dévêtir un instant, afin qu'il pût l'examiner et le visiter en détail. Thomas était alors un homme de 5 pieds 10 pouces, d'une trentaine d'années environ, sans aucun signe particulier, mais bien proportionné et extraordinairement musculeux, les aisselles et les jarrets, creux chez les autres individus, n'étaient chez lui qu'un tissu de fibres et de ligaments.

C'est ce qu'un savant physicien de Londres, le Dr J.-T. Désaguliers, élève de Newton et membre de la Société Royale, exprime, en disant qu'il avait des muscles très forts qui paraissaient en dehors. En effet, à l'époque où Désaguliers faisait ses curieuses expériences de physique et de mécanique et cherchait à expliquer scientifiquement certains effets de force musculaire, il était allé voir Thomas Thopham, ne s'en rapportant pas à ce qu'il avait entendu dire, et voulant s'instruire par ses propres yeux. Thopham était de très bonne foi dans tous ses exercices. « Il ignore entièrement l'art de faire paraître sa force plus surprenante, dit le savant anglais, et même il entreprend quelquefois des choses qui deviennent plus difficiles par sa position désavantageuse, tentant et faisant souvent ce qu'on lui dit que les autres hommes ont exécuté, mais sans profiter des mêmes avantages. » C'est ainsi qu'ayant parié de tirer contre deux chevaux, en s'appuyant contre un tronc d'arbre, il fut enlevé de sa place et porté violemment en l'air; un de ses genoux heurta contre le bois; de là rupture de la rotule, ce qui lui fit perdre une partie de la force de cette jambe; or, s'il s'était mis dans une position avantageuse, il aurait pu, selon Désaguliers, qui en donne la recette, suivie par les athlètes, tirer non pas contre deux, mais contre quatre chevaux, sans le moindre inconvénient. Est-ce par suite de cet accident que, dans son épreuve des tonneaux, où il souleva, comme nous avons dit, un poids de 1.836 livres, il opéra non avec les muscles des jambes (comme d'autres qui faisaient à peu près le même tour, en tirant à l'aide d'une sangle passée autour des reins), mais avec les muscles du cou et des épaules. Thopham possédait à lui seul la force de six hommes réunis, ainsi que le prouvent les tours exécutés devant Désaguliers, qui, leur ayant fait l'honneur de les admettre dans son *Cours de physique expérimentale,* en a, par sa haute sanction, garanti l'authenticité (1).

Il levait avec les dents une table longue de 6 pieds, qui portait à son extrémité le poids suspendu d'un demi-quintal, et il la maintenait pendant un temps considérable dans une position horizontale. Il prenait une barre de fer, dont il tenait les deux bouts dans ses mains, en appuyait le milieu contre sa nuque puis en ramenait les deux extrémités par devant; il défaisait ensuite ce qu'il venait de faire; c'est-à-dire qu'il redressait la tige de fer presque entièrement : opération bien plus difficile, nous apprend Désaguliers, car les muscles qui séparent les bras horizontalement l'un de l'autre n'ont pas autant de force que ceux qui les réunissent.

Cette expérience, il la renouvela dans la suite sur un quidam avec lequel il eut des démêlés. Décrochant une broche en fer du manteau de la cheminée, il la lui passa autour du col, et la tortilla plus aisément qu'il n'eût fait d'une cravate ou d'un mouchoir. Cela valait mieux pourtant que de la lui passer au travers du corps. Aussi les voisins de ce terrible homme faisaient-ils tous leurs efforts pour vivre en bonne intelligence avec lui. Les ménagères dérobaient à ses regards leurs plats et leurs pots d'étain, de crainte qu'il ne lui prît fantaisie de broyer les uns comme des coquilles d'œufs, ou de rouler les autres en volutes comme cornets de papier. Enfin « je l'ai vu, dit Désaguliers, élever avec ses mains seules un rouleau de pierre d'environ 800 livres, se tenant debout dans un châssis au-dessus et saisissant une chaine qui était attachée à la pierre. Par là, je compris qu'il était à peu près aussi fort que deux de ceux qui sont regardés communément comme les hommes les plus forts; car ordinairement ceux-ci ne soulèvent pas plus de 400 livres. De cette manière les hommes les plus faibles qui se portent bien sans être trop gras, élèvent environ 125 livres, ayant à peu près la moitié de la force des hommes les plus forts. »

Cette comparaison, Désaguliers, l'entendait principalement des muscles lombaires ou des reins, parce que, dans cette opération, il fallait pencher le corps en avant. Il ajoutait qu'on devait tenir aussi compte du poids de ce corps. Le corps d'un homme fort pesant par exemple 150 livres, le fardeau qu'il pourrait lever serait de 550 livres, c'est-à-dire de

---

(1) Comme cet athlète a soulevé 1.836 livres dans son expérience des tonneaux, un homme ordinaire devrait lever 306 livres dans la même position pour que l'assertion de Désaguliers soit juste. Or, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais un athlète, si fort soit-il, pour faire ce que six hommes, si faibles soient-ils mais également entraînés, ne puissent faire.

400 livres, plus 150 pour le poids du corps. Thopham en pesait environ 200, qui, ajoutés aux 800 qu'il levait donnait pour total 1.000 livres. Mais alors, il aurait dû logiquement élever 900 livres, outre le poids de son corps, pour être aussi fort en proportion qu'un homme qui, pesant 150 livres, en levait 400. Quand Désaguliers parlait ainsi, Thopham n'avait pas encore fait l'expérience des tonneaux, dans laquelle il leva de terre 1.836 livres; ce qui aurait contraint le savant physicien à modifier ses calculs. Par un contraste fréquent, Thopham n'était pas doué d'une force d'âme en rapport avec sa vigueur physique. Cet Hercule britannique avait une femme qui lui rendit la vie tellement insupportable, qu'il se suicida dans toute la force de l'âge. Les magazines anglais du dix-huitième siècle racontent qu'il s'amusait quelquefois à broyer à l'oreille de ceux qui se trouvaient près de lui des noix de coco, comme un autre eût cassé des noisettes. Un jour, plutôt une nuit, apercevant un watchman endormi dans sa guérite, il les porta tous deux, l'homme et sa carapace, à une très grande distance, et les déposa sur le mur d'un cimetière. Quel ne fut pas l'étonnement du gardien de nuit lorsque, le lendemain matin en s'éveillant, il se trouva si haut perché et en lieu si lugubre!

Le directeur d'une revue anglaise (*Health and Strength*) a donné une histoire détaillée de Thomas Thopham, qui mérite d'être traduite; la voici :

Thomas Thopham était l'Hercule de son époque et lui aussi doit avoir été un demi-dieu. Cependant ses exploits ne sont pas des contes de fées, ils sont imprimés dans les journaux de son temps et sont confirmés par des milliers de témoins qui étaient des hommes distingués dont l'autorité n'est pas discutée.

Je ne vois pas de raison de considérer les exploits de Thopham comme une exagération. Ils nous paraissent invraisemblables et ont été, j'imagine, légèrement exagérés; pourtant le fond est vrai et nous devons en conclure que la race humaine s'est considérablement affaiblie depuis un siècle.

DE L'ÉTABLI A LA GYMNASTIQUE

Thomas était le fils d'un menuisier, et il débuta dans le métier de son père. Il n'y avait rien de remarquable dans sa stature. Il avait 5 pieds 10 pouces de haut. J'ignore les autres mesures de son corps, mais sa force extraordinaire existait dès son jeune âge et le destinait comme une des merveilles du monde et comme un maître.

SUR LES PELOUSES DE MOORFIELDS

A vingt-quatre ans il abandonna le rabot et la scie et s'installa comme cafetier à l'enseigne du Lion Rouge, au coin de la rue de la Cité. Il avait un but en faisant ce choix.

Si fort qu'il fût à cette époque, il se rendait compte que l'exercice le rendrait encore plus vigoureux et il désirait se trouver près du *ring* des pelouses de Moorfields qui était le *Sporting-Club* de l'époque. Des cours de gymnastique, la lutte, le combat, le duel au sabre plat, la boxe, tous les exercices dans lesquels notre homme se surpassait attirèrent le monde sportif à cet endroit.

Le Lion Rouge fit des affaires d'or, car la renommée du cafetier sportsman s'était répandue au loin.

THOPHAM GENDARME CHEZ LUI

La maison de Thomas Thopham était fort bien tenue, car il mettait lui-même les gens à la raison et ne prenait pas de demi-mesures. Lorsque les consommateurs devenaient par

trop turbulents, il se lançait au milieu d'eux et, les empoignant sous le bras, il les emmenait comme des petits enfants et les déposait en dehors de la porte sur le bord de la route.

Ainsi faisait-il jusqu'à ce qu'il eût mis l'ordre dans sa maison en ayant renvoyé tous les ivrognes deux par deux et toujours par le même moyen.

UNE CRAVATE BIEN RAIDE

Bien qu'il fût d'un caractère pacifique et qu'il eût les manières d'un gentleman, il ne supportait pas d'être insulté. A l'auberge de la Vierge où il se trouvait, l'hôtelier ayant été impoli, il décrocha une broche à rôtir et la tordit autour de son cou comme un simple mouchoir, mais il n'en noua pas les extrémités dans la poitrine de l'hôtelier, et ce singulier ornement fit seulement rire ceux qui étaient là jusqu'au moment où il dénoua cette cravate légèrement encombrante. S'il n'avait pas été d'un tempérament doux, les hommes auraient eu peur de lui et les femmes eussent été inquiètes pour leur vaisselle d'étain, car il roulait indifféremment l'un ou l'autre. Un de ses coups de poing aurait fait taire pour toujours les héros de la fosse aux ours, Johnson et Mendoza.



La Punition de l'Aubergiste

L'HOMME CONTRE LE CHEVAL

Ce fut à *Moorfields ring,* qui, soit dit en passant, n'est pas très éloigné du gymnase ultra-moderne de Whitefields Tabernacle, que Thopham exhiba pour la première fois sa force merveilleuse.

Un mur peu élevé séparait à cette époque les deux Moorfields, celui de la vallée et celui de la colline ; il lutta contre un cheval, qu'il retint ayant seulement les pieds arcboutés contre ce mur. Enhardi par ce premier succès il essaya le même tour de force avec deux chevaux et il fut encore vainqueur ; pourtant, dans cette seconde victoire ses jambes n'ayant pas été aussi bien placées il se blessa aux genoux dans un effort qu'il fit. Il est certain qu'il n'était pas un athlète scientifique.

UN COUP DE MAIN INVRAISEMBLABLE

Un an après cet exploit il fit retentir le pays par une prouesse qui n'a jamais été égalée dans l'histoire de la force. A cette époque l'amiral Vernon était l'idole de la nation britannique, car avec six vaisseaux il avait pris Porto-Bello.

Le peuple était dans la jubilation la plus vive et, le 28 mai 1741, une grande exhibition de culture physique (cela s'appellerait ainsi maintenant) fut organisée à Bath Street, Coldbath Fields, pour célébrer la grande victoire de la marine anglaise.

Thomas Thopham était l'*étoile ;* en vérité je crois qu'il était seul.

Des milliers de personnes étaient assemblées. Elles étaient venues de toutes les parties de la cité, et même des jolis villages ruraux d'Islington et de Highbury qui touchent ses portes.

Le public avait entendu raconter avec admiration les hauts faits accomplis par une poignée de marins anglais ; ils allaient voir à présent un homme qui les renversait tous à la fois d'un seul coup ; un exploit aussi merveilleux, aussi dangereux, paraissait tenir de al sorcellerie auprès des gens superstitieux. Thomas Thopham souleva trois muids remplis d'eau (1.836 livres).

COMMENT THOPHAM FUT MESURÉ

Lorsqu'il demanda à l'alderman Cooper de s'exhiber, ce magistrat fut grandement surpris des prouesses qu'il annonçait, et, comme il paraissait semblable aux autres hommes, il lui demanda de se déshabiller afin de vérifier s'il était bâti comme eux. On le trouva excessivement musclé, les creux de ses bras et de ses jarrets étaient remplis de ligaments.

La taille était de 5 pieds 10 pouces ; il était âgé de trente ans, bien construit, mais sans rien de remarquable. Il boitait très légèrement. Il avait fait autrefois un pari que trois chevaux ne l'arracheraient pas d'un poteau où il se retiendrait avec ses pieds ; le charretier tourna brusquement ses chevaux et cette secousse inattendue lui brisa la cuisse.

FORT COMME DOUZE

Les prouesses de cet homme extraordinaire qui était aussi fort que douze consistaient : à rouler un plat d'étain comme un homme roule une feuille de papier ; à tenir un pot d'étain à bras tendu et à le briser comme une coquille d'œuf. Les corps qu'il touchait semblaient avoir perdu leur centre de gravité.

Il brisa une corde attachée au sol qui supportait une traction de 20 kilos, il soulevait une table de chêne de 6 pieds de long avec un poids de 50 kilos attaché à une des extrémités : un morceau de cuir était fixé à un des bouts de la table pour ses dents, deux pieds reposaient sur ses genoux et il la soulevait de façon que le poids qui était à l'extrémité montât plus haut que sa bouche. Il souleva à bras tendu M. Chambers, vicaire à All-Saints, et qui pesait 27 stones.



THOPHAM
portant la guérite et la sentinelle endormie

Sa tête étant posée sur une chaise et ses pieds sur une autre chaise, quatre personnes pesant chacune 27 stones s'asseyaient sur lui et il les soulevait avec sa poitrine. Il frappa contre son bras une barre de fer et, en une seule fois, la courba comme un arc. Il semblait qu'il ne pouvait plus être faible ni sensible à la souffrance.

LA PROMENADE DE LA SENTINELLE

Les histoires que j'ai racontées de Thomas Thopham sont celles d'un athlète et ses exploits sont ceux qui sont accomplis dans une représentation. Mais les choses qu'il a faites sans préméditation sont encore bien plus extraordinaires.

Il était toujours prêt à faire quelque fredaine et il arriva qu'une nuit, lui et quelques jeunes gens de ses amis découvrirent une sentinelle qui était endormie dans sa guérite.

« Éveillons-le », dit l'un d'eux. Vous remarquerez en passant que je modernise le langage.

« Non, dit l'autre, renversons la guérite ; nous sommes six, il ne nous sera pas difficile de le faire. »

Sans dire un mot, Thomas Thopham, qui n'était pas bavard, saisit la guérite avec l'homme qui dormait dedans, l'enleva de terre, l'emporta à une distance de 300 mètres

comme il aurait fait d'une boîte de soldats de plomb, déposa la guérite et son habitant dans le cimetière de Tindall et s'en alla paisiblement. Je me demande ce qu'aura pensé la sentinelle lorsqu'elle se sera réveillée au milieu des tombes.

L'ENLÈVEMENT D'UN ÉCHAFAUDAGE

Voici encore une de ses plaisanteries. Un jour il passa près d'une maison qu'on était en train de construire. L'échafaudage allait être enlevé quand Thopham en évita la peine aux ouvriers. D'une seule main il en fit tomber une grande partie, mais si fort qu'il fût, il


L'échafaudage vint à tomber...


THOPHAM
portant un demi-bœuf

ne connaissait pas le métier et il fit tomber avec le bois une partie du mur de la maison qui croula comme celle que Samson fit choir sur la tête des Philistins.

Les ouvriers crurent à un tremblement de terre et se sauvèrent affolés dans les champs, sans même regarder derrière eux.

Mais cette fois il fut puni à son tour car l'une des poutres de l'échafaudage tomba sur le pauvre Thopham et le blessa grièvement.

LE BŒUF ET LA NOIX DE COCO

Comme il était assis un jour à la fenêtre d'un cabaret dans la rue de Chisnell, un boucher vint à passer, faiblissant sous le poids d'un demi-bœuf. Thopham vint à son secours, prit le bœuf et le porta comme il aurait fait d'une paire de faisans.

Une autre fois Thomas Thopham était à bord d'un bateau des Antilles qui était sur la Tamise. Un des marins lui donna une noix de coco qu'il cassa près de l'oreille d'un autre matelot qui se trouvait là. Cela n'était pas plus difficile pour lui que pour un autre homme de casser une coquille d'œuf.

Tout au moins les chroniqueurs de l'époque l'affirment.

THOMAS AVAIT UNE VOIX DE BASSE

Un maître de musique parle ainsi de *Tom le fou* (Mad Tom) : « Je l'entendis chanter un

solo avec accompagnement d'orgue, dans l'église de Saint-Werburgh, la seule qui existât à Derby, mais, bien qu'il chantât en mesure, sa voix ne paraissait pas appartenir à un être humain tant elle était profonde. »

QUELQUES PETITES PROUESSES MUSCULAIRES

Le Dr Désaguliers, dont la sincérité ne fut jamais mise en doute par ses contemporains, déclare qu'il a vu Thopham accomplir les tours de force qui suivent : Il roula entre ses doigts un grand et solide plat en étain.

Plaçant un fourneau d'une grosse pipe à fumer sous sa jarretière, il la brisa par la pression des tendons de ses jarrets. Il cassa un autre fourneau de pipe entre ses deux doigts.

Il souleva avec ses dents une table de 6 pieds de long, avec un poids de 50 kilos (?) accroché à une des extrémités et il la maintint un temps considérable dans la position horizontale.

Il frappa un tisonnier long de 1 mètre et épais de 3 pouces contre son bras gauche, entre le coude et le poignet, jusqu'à ce qu'il fût courbé de façon à produire un angle droit.

UN TISONNIER EN GUISE DE CRAVATE

Prenant un autre tisonnier de même force que le précédent, dont il plaça les deux extrémités entre ses mains, il le posa derrière son cou et le plia de façon à ce que les deux bouts se rencontrassent devant lui, puis il lui fit reprendre sa forme primitive.

Il rompit une corde de 2 pouces de circonférence après s'y être repris quatre fois par suite de la manière incommode dans laquelle il déploya sa force.

Il enleva un rouleau en pierre, pesant 400 kilos, par la chaîne qui l'enroulait, en ne faisant usage que de ses mains et se tenant debout sur une charpente qui était au-dessus du rouleau.

Thomas Thopham s'occupa si complètement d'athlétisme qu'il négligea son cabaret, et il fit faillite au Lion Rouge. Il s'établit de nouveau à Islington.

A cette époque, sa réputation s'était étendue dans tout le pays ; il était le Sandow de ce temps-là bien qu'il ne pût établir des cours de culture physique ou quelque chose d'approchant. Il se contenta du métier d'athlète et se mit à voyager pour exhiber ses prouesses étonnantes.

Ses exploits à Derby sont décrits par M. Hutton, de Birmingham :

« Nous apprîmes, dit-il, que Thomas Thopham, un cabaretier d'Islington, accomplissait des tours de force extraordinaires ; par exemple, il cassait un manche à balai en le frappant contre son bras nu ; il soulevait deux muids d'eau ; il faisait passer un cheval à bout de bras par-dessus une barrière ; il portait la poutre d'une maison comme un soldat porte son fusil et ainsi de suite. Bien que le public hésitât à croire à ces récits, il fut obligé de se rendre à l'évidence quand ce nouveau Samson apparut à Derby en faisant payer 1 schelling à chaque spectateur. »

HOMME CONTRE CHEVAL

Il y avait une fois une course de chevaux à Hackney road, en 1750, et un nombreux public s'y trouvait rassemblé.

Les pelouses étaient couvertes de monde, les gens étaient assis sur les barrières et sur les haies, ce qui ne pourrait pas se faire à présent dans Hackney road.

Un individu qui était dans une charrette s'entêtait à rester près des coureurs, se mêlant à la course et empêchant les spectateurs de voir ce qui se passait. Thomas Thopham était

parmi eux : l'homme à la charrette ne le savait pas, mais il ne tarda pas à le savoir. Ce ne fut pas plus tôt dit que ce fut fait. Il saisit l'arrière de la charrette et l'arrêta tout net sans aucun effort.

Le conducteur était dans une rage folle, et fit tout ce qu'il pouvait pour faire repartir son cheval, mais cela fut impossible car le cheval ne pouvait lutter contre Thomas Thopham. Plus l'homme jurait, plus Tom tirait sur le cheval et plus le public riait. Tout à coup le conducteur de la charrette se retourna furieux et leva son fouet et... mais il ne fit rien et cela fut mieux de cette façon. Cet exploit fut le cas d'un homme contre un cheval, non pas contre une automobile. On peut croire que ce fait est vrai, mais j'ose dire qu'il ne perd rien à être raconté et qu'une histoire semblable aura encore grossi dans cent cinquante ans.

Même maintenant les prouesses de force sont exagérées. Par exemple vous savez que Bert Wickham arrêta un auto dans Piccadilly ; bientôt après un journal du Nord raconta qu'il avait arrêté un autobus de Londres roulant à grande vitesse. Je me demande si Thomas Thopham aurait pu le faire.

MANIÈRE DE CALMER UNE QUERELLE



THOPHAM
arrêtant une dispute

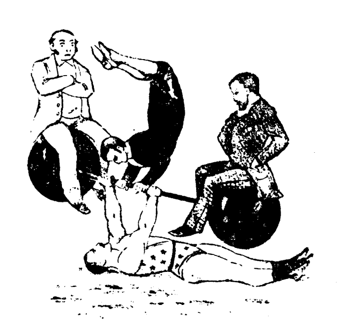
C'était un homme très doux et paisible et un bon citoyen de Londres. C'était un cabaretier modèle, car il avait une manière spéciale de maintenir l'ordre. Il ne se donna jamais la peine d'appeler la police.

Je vais vous donner un exemple de sa manière de faire, puis je laisserai en paix le pauvre Tom.

Deux vigoureux habitués persistaient à se quereller dans sa taverne. Le patron patienta pendant quelque temps ; mais, à la fin, les hommes, enhardis par son calme, lui offrirent de lutter avec eux.

— Très volontiers, messieurs, dit Tom. Il sauta par-dessus le comptoir, saisit les hommes par le cou comme il aurait fait de deux enfants, et cogna leurs deux têtes l'une contre l'autre jusqu'à ce qu'ils demandassent grâce.

Ils ne demandèrent plus jamais à Tom de lutter avec eux.



JOHANN KARL von ECKENBERG

JOHANN Karl von Eckenberg fut l'homme le plus fort d'Allemagne à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Il triompha en Angleterre, en Portugal, en Belgique, en Suisse. Eckenberg était un contemporain du roi de Saxe, Auguste le Fort, qui a accompli des tours de force bien connus et qui assista lui-même en 1717, à Leipzig, à une représentation d'Eckenberg. La gravure ci-contre, qui figurait sur ses affiches, nous montre comment déjà à cette époque Eckenberg savait, comme nos artistes d'aujourd'hui, mettre en lumière son art par des performances impressionnantes.

Un chroniqueur anonyme décrit ainsi qu'il suit les exercices que promet l'affiche :

1° Eckenberg soulève un canon de 2.000 à 2.500 livres d'une main, il laisse ensuite s'asseoir dessus un tambour avec sa caisse ou tout autre instrument, il maintient en l'air ce canon d'une main pendant qu'il vide de l'autre un verre de vin.

2° Il fait atteler deux ou trois forts chevaux à son corps, les chevaux peuvent alors tirer de toutes leurs forces sans pouvoir le bouger de place.

3° Il brise avec les deux mains une corde que deux chevaux ne peuvent briser.

4° Il pose les pieds sur une chaise et la tête sur une autre, le corps dans le vide, il fait monter cinq ou six hommes sur son corps sans que cela le fasse plier.

5° Il soulève d'une main un cheval sur lequel sont assis un ou deux hommes et il le soutient pendant le temps qu'on met à boire un verre de vin.

6° Il fait placer sur sa poitrine une enclume de 500 ou 600 livres et fait briser dessus par deux forgerons une énorme barre de fer.

7° Il se couche par terre et fait monter sur son corps deux hommes de fort poids, il se relève avec eux et s'assied sur une chaise, comme il est indiqué sur le tableau.

8° Il peut aussi soulever huit ou dix hommes et les maintenir avec la main.

9° Il tord à volonté un clou long de 1 pied et de l'épaisseur d'un tire-bourre de fusil.

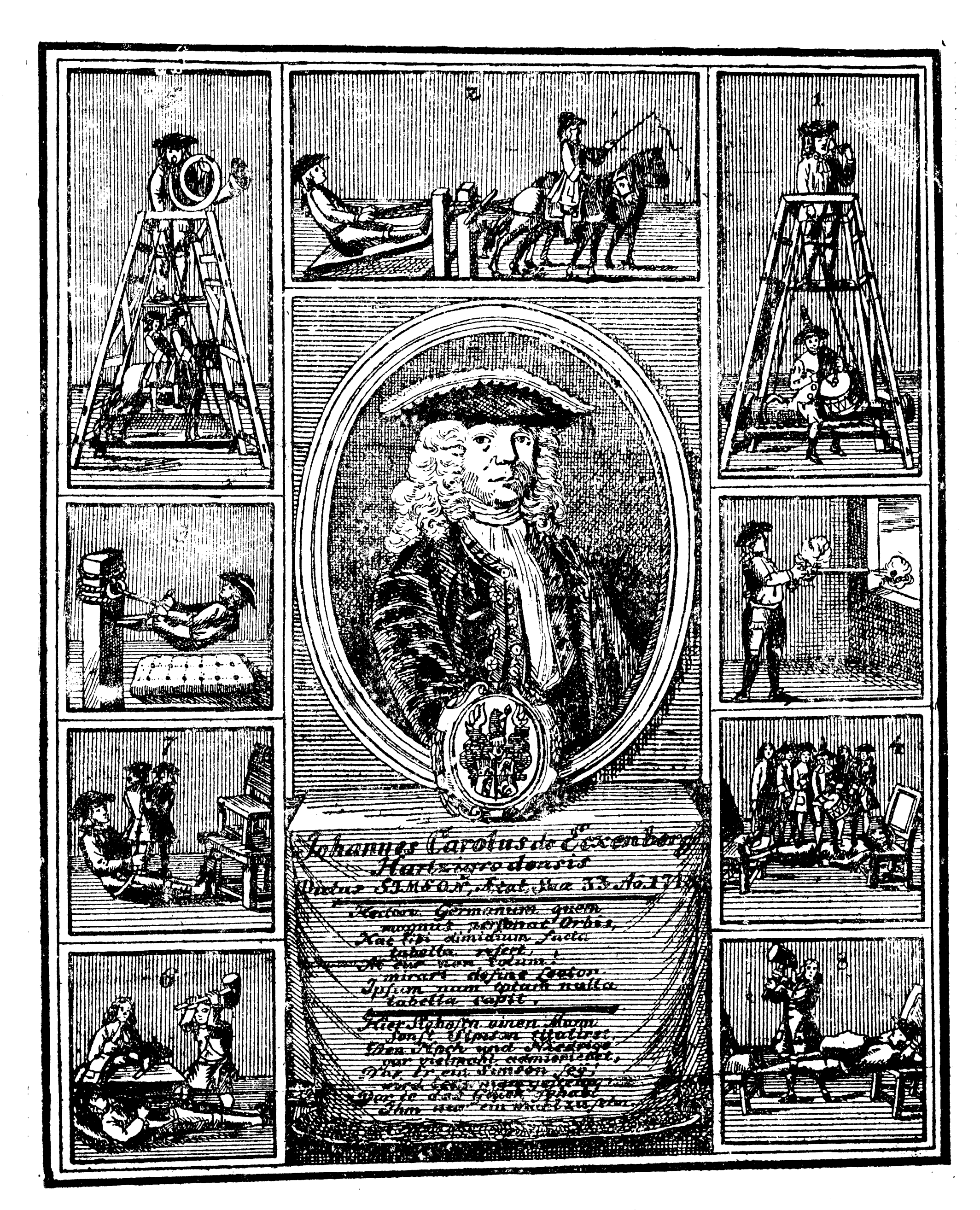
10° Il prend dans la bouche par un bout un banc de 18 pieds de long et met sur l'autre bout une chaise qu'il soulève à 10 pieds du sol.

11° Il prend une canne dans la bouche et laisse tirer dessus deux hommes très forts sans qu'ils soient capables de la lui arracher de la bouche.

12° Il a coutume de produire encore quelques numéros et fait savoir aux amateurs de chasse qu'il arrange un fusil de chasse de façon qu'on puisse tirer avec à 1.000 pas et un pistolet à 500 pas.

Comme on le voit, on savait déjà à l'époque bluffer comme le font souvent nos athlètes de music-hall qui soulèvent en truquant vingt-cinq ou trente hommes et d'autres tours analogues.

Néanmoins, il est certain qu'avec les moyens dont on disposait à la fin du dix-septième siècle Eckenberg fut un homme très fort.

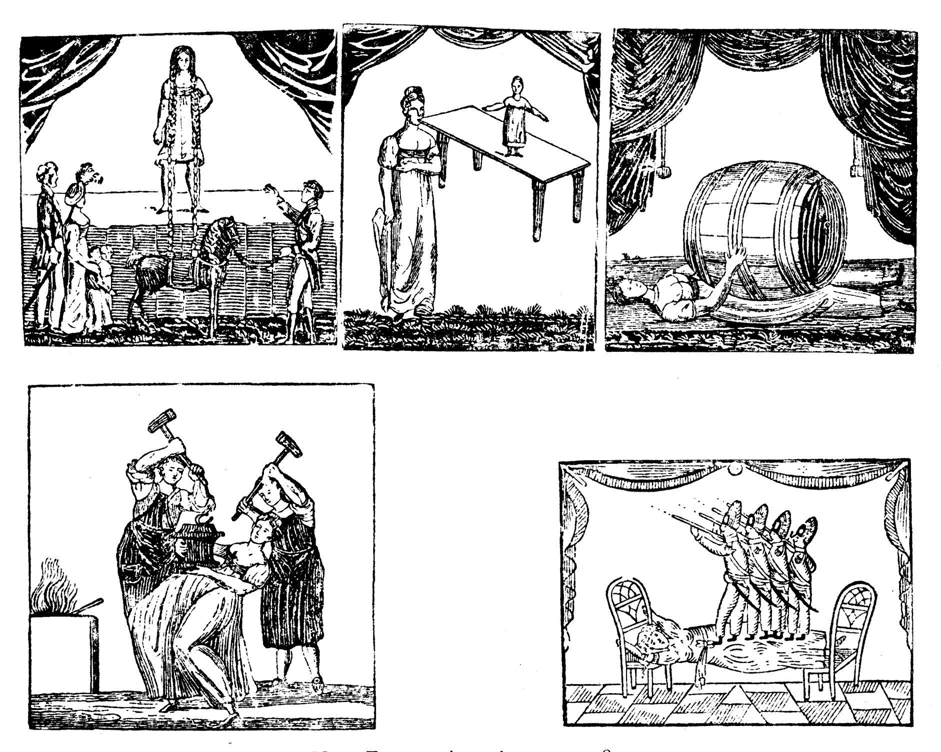


Le Travail de l'Athlète Kari. von Eckenberg

LA FORCE DU SEXE FAIBLE

Voici une curieuse gravure de 1783 qui représente une femme athlète exécutant à la foire de Leipzig une série de tours de force du plus haut intérêt.

C'était une jeune fille qui, gratifiée par la nature d'une taille et d'une force



Une Femme Athlète en 1783

gigantesques, voulut en tirer parti. Elle y réussit car elle exécuta sur les scènes de théâtre les mêmes tours de force que faisaient les athlètes mâles.

Elle y ajoutait de plus le soulèvement d'un cheval accroché à ses cheveux.

Elle levait également une table avec les dents, on posait ensuite un enfant sur la table et elle tenait le tout dans la position horizontale.

Couchée sur le dos, elle se faisait rouler un tonneau sur le ventre : c'est peut-être ce jour-là que fut inventé le rouleau japonais contre la constipation. Elle se faisait aussi forger un fer à cheval sur une enclume qu'elle tenait sur le ventre.

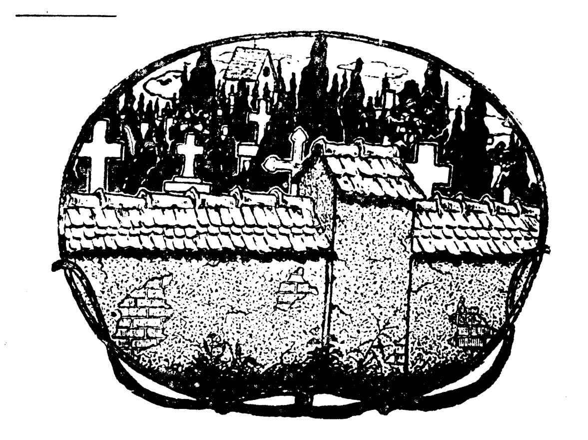
Puis, les pieds et la tête reposant sur deux chaises écartées l'une de l'autre, le corps suspendu dans le vide, elle faisait monter quatre soldats sur elle et supportait le choc d'un feu de salve tiré par les militaires.

On voit que le sexe faible n'est jamais resté en arrière du mouvement sportif et que déjà au siècle dernier il y avait des athlétas tout comme à présent.

QUATRIÈME PARTIE

LES ATHLÈTES CONTEMPORAINS DU XIXe SIÈCLE

LES DISPARUS



CHARLES ROUSSELLE, L'HERCULE DU NORD



CHARLES ROUSSELLE sera peut-être, plus que tous les hercules que j'ai vus, celui dont le nom restera le plus profondément gravé dans ma mémoire. Et cela, parce qu'il fut le premier dont on me parla.

En effet, j'étais très jeune quand parut dans l'*Écho du Nord,* sous la signature de Delille, l'extraordinaire biographie de l'Hercule du Nord. La voici, sans y rien changer :

J'aime à me promener dans mon vieux cimetière du faubourg Saint-Maurice (cimetière de l'Est) : tous les goûts sont dans la nature.

Prenez-moi pour un original, si vous voulez, mais je vous assure qu'à force de les fréquenter, je ne trouve plus rien de macabre ni de terrifiant dans les méandres de ses allées. Chaque recoin m'en est connu, j'aime les grands arbres où vient gémir la brise, et j'y vais volontiers voir fleurir le printemps sur la tombe des morts.

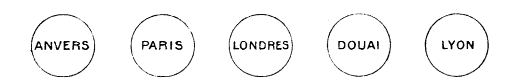
J'ai déchiffré la plupart des inscriptions des innombrables monuments funéraires qui s'y échelonnent ; il y en a de naïves, il y en a de touchantes, on en trouve de pompeuses, on en rencontre de ridicules, de prétentieuses, parfois même d'idiotes, et ce serait une anthologie qui ne manquerait pas de saveur qu'un recueil de ces morceaux de littérature funèbre.

Naturellement, l'amateur de souvenirs locaux y trouverait amplement à glaner, et tenez, en voici un échantillon que je veux vous citer tout entier ; je l'ai copié d'ailleurs, à votre intention, sur une large stèle, plantée en plein gazon, non loin de la vieille entrée (voir page 32).

A LA MÉMOIRE DES FRÈRES ROUSSELLE

A CHARLES-LOUIS-JOSEPH
ROUSSELLE

SURNOMMÉ L'HERCULE DU NORD
PREMIER MODÈLE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE
ET DE SCULPTURE DE PARIS,
DES ACADÉMIES DE LYON, LONDRES ET ANVERS
DÉCÉDÉ LE 25 JUILLET 1826, AGÉ DE 45 ANS



ET A HENRI-JOSEPH
ROUSSELLE

SON FRÈRE, SURNOMMÉ AUSSI L'HERCULE DU NORD
DÉCÉDÉ A LILLE LE 9 SEPTEMBRE 1844, A L'AGE DE 60 ANS



Des formes de l'Hercule antique
Ils rappelaient les nobles traits
Et maint travail académique
En a reproduit les portraits.
L'on retrouvait en leurs personnes
Un assemblage assez heureux ;
Leurs âmes étaient aussi bonnes
Que leurs corps étaient vigoureux.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'ANVERS A CHARLES ROUSSELLE
POUR FORCE ET BEAUTÉ DES FORMES

L'ACADÉMIE DE LONDRES A ROUSSELLE POUR FORCE ET BEAUTÉ

L'ACADÉMIE DE DESSIN DE DOUAI A L'HERCULE DU NORD

LES ÉLÈVES DE L'ACADÉMIE DE PEINTURE DE LYON A M. ROUSSELLE
DIT L'HERCULE DU NORD

Charles Rousselle possédait une partie de la beauté des formes que vingt siècles ont fait admirer dans l'Hercule Farnèse, et il n'a trouvé personne qui fût digne de lutter avec lui dans toute la France et l'Angleterre.

Le ciseau de nos statuaires
Aux amis des arts l'a rendu
Mais il est à jamais perdu
Pour la tendresse de ses frères.

L'Hercule du Nord! J'en avais ouï parler bien des fois dans ma prime jeunesse, des vieux avaient souvent raconté devant moi ses prouesses merveilleuses, mais tout cela était



CHARLES ROUSSELLE
dans la pose de l'*Hercule terrassant l'Hydre* (de Bosio) au Jardin des Tuileries

bien vague dans ma mémoire. J'aurais voulu dissiper cette brume qui me cachait son histoire; malheureusement il n'était guère facile de trouver des contemporains du célèbre athlète, car il y a longtemps qu'on joue *à cliquettes* (1) avec les os de la plupart des braves gens qui ont admiré les biceps de Charles Rousselle.

(1) Jeu lillois.

Étienne Durand lui-même, ce Mathusalem lillois, dont la mémoire fertile a conservé de si lointains souvenirs, ne paraît pas avoir vécu du temps de notre héros qu'il a présenté à ses lecteurs dans une de ses plus charmantes « histoires du pays flamand ». Il relate bien quelques-uns de ses tours de force ; toutefois, il ne les a pas vus ailleurs que dans le mirage de la tradition, tous les détails sont comme enveloppés d'une auréole glorieuse, à la vérité, mais qui éblouit plutôt que d'éclairer. C'est un mythe qu'il semble raconter, c'est d'un demi-dieu qu'il parle, ou bien encore d'un émule moderne de Pantagruel ou de Gargantua. Et pourtant, quelque merveilleux qu'ils soient, les faits et gestes de notre héros sont des plus véridiques, comme vous pourrez en juger d'après ceux que j'ai recueillis, soit parmi de vieilles gazettes poudreuses, soit encore de la bouche édentée de quelque vieillard du temps passé.

TOMBE DES FRÈRES ROUSSELLE A LILLE
(au cimetière de l'Est)

C'est grâce aux bons soins de M. le docteur De Ryckère que la tombe des frères Rousselle fut restaurée et que nous pouvons en donner une si belle reproduction.

Il y avait à Lille, dans la rue des Bouchers, à la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre, une *cense* à vaches (1) ; c'est là que naquit, vers 1781, Charles Rousselle, l'Hercule du Nord. Petit de taille, mais parfaitement proportionné, notre fils de *censier* (2) avait une force musculaire sans limites. Doué d'un visage régulier encadré de cheveux blonds et bouclés, il était d'humeur pacifique ; loin de faire le matamore, il ne semblait se souvenir de sa force prodigieuse que lorsqu'il s'agissait de tirer quelqu'un d'embarras.

Chacharles, comme on l'appelait familièrement à cause d'un léger défaut de prononciation, avait deux frères et une sœur. Le premier, Henri, était comme lui très fort, et joignait à sa force une agilité surprenante ; il fut pendant quelque temps maître de danse à Lille et partagea avec son frère le surnom d'Hercule du Nord.

Quant au troisième fils, il était un peu innocent, comme on dit chez nous, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir en partage la force extraordinaire de ses frères. Comme on l'envoyait parfois vider au fumier les paillasses de colza de la ferme, pour lui faire une farce, des galopins, ses camarades, ajoutaient à la paille quelques pavés bien lourds, et le gars emportait le tout sur son dos, sans s'apercevoir le moins du monde de ce poids supplémentaire.

La sœur n'était pas jolie, c'était une sorte de virago, fortement musclée et d'allure cavalière, ce qui ne l'empêchait pas du reste d'aller danser le dimanche au cabaret du coin de la cour du Beau-Bouquet, à telles enseignes qu'un jour elle en vint aux mains, dans la salle de bal, avec des militaires qui avaient été un peu trop entreprenants sans doute. Serrée de près par ses adversaires, elle empoigne un banc et les tient à distance en faisant le moulinet avec cette arme improvisée. On court prévenir *Chacharles* que sa sœur avait fort à faire. « Bon, bon, répond-il, laissez-la se débrouiller, elle en sortira bien toute seule, elle

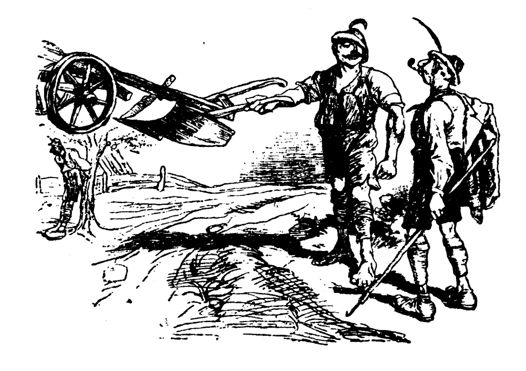
(1) Ferme.
(2) Fermier.

n'a mie besoin de moi. » En effet, quelques instants après, les assaillants, de grands gaillards de cuirassiers, passaient l'un après l'autre par la fenêtre, lancés sur la rue ni plus ni moins que des marionnettes, par cette rude commère.

Fils de censier, *Chacharles* commença d'abord par *ouvrer* (1) à la terre comme ses parents, il n'avait pas son pareil pour manier le fléau dans la grange, pour labourer, herser, brondeler et s'acquitter de toutes les autres besognes de la ferme, il en faisait à lui seul autant que deux ou trois valets.

Vous raconterai-je comment un jour, aux champs, pour indiquer le chemin à un passant, il saisit sa charrue par le manche et la souleva en l'air, au bout du bras, comme il eût fait de son fouet ou d'un simple fétu? (Voir gravure.)

Vous dirai-je qu'une fois, passant dans la rue des Cabochus, il rencontra un malheureux charretier jurant, sacrant, tirant à hue et à dia sur les quatre chevaux attelés à son hacquet chargé de tonneaux d'huile. La roue avait glissé dans le ruisseau et impossible d'avancer d'un pas. *Chacharles* ne fait ni une ni deux et, sans même tirer sa pipe de la bouche, en trois coups d'épaule il remet la voiture dans la bonne voie et s'en retourne tranquillement chez lui.



UN EXERCICE IMPOSSIBLE A EXÉCUTER
imité de Charles ROUSSELLE

On n'accomplit pas de telles merveilles sans que cela fasse du bruit; la réputation de Rousselle se répandit partout, chacun voulut le voir, être témoin de ses exploits, si bien qu'il se décida à donner avec son frère Henri quelques représentations au théâtre de Lille. Entre autres exercices, il y franchissait d'un bond toute une file de grenadiers de sept hommes, la baïonnette au bout du fusil.

Voici d'ailleurs comment la *Gazette de Santé* du 11 février 1812 s'exprime au sujet de notre concitoyen, qui donnait des représentations à Paris à cette époque :

« Au spectacle du sieur Olivier, à l'hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré, on peut voir un homme de 5 pieds 2 pouces, mais ayant en petit toutes les formes de l'Hercule Farnèse, si on en excepte la tête qui est petite, maigre et couverte de cheveux blonds et crépus; ce petit homme porte le long des épaules un poids de 2.000 livres réparti sur une longue table inclinée qu'il soulève à volonté. Chaque main armée d'un poids de 100 livres, il franchit avec un peu d'élan un cercle à la hauteur de 6 pieds et sans élan il saute à pieds joints sur une table. Doué d'un jarret bondissant, assis à terre, il se relève sans appui et portant deux hommes dans ses bras. J'ai vu cet homme étendre une jambe en arrière et suspendu sur une seule enlever un poids de 100 livres. Non moins étonnant par la force des reins, il enlève 200 livres qu'il prend en se baissant à la renverse de dessus une chaise (2). En sautant et en écartant les pieds, il jette par terre deux chapeaux tenus à 6 pieds d'élévation et, s'élançant contre une cloison perpendiculaire, il atteint et jette avec le pied un chapeau accroché à la hauteur de 10 pieds. Il fait un écart complet au point que son tronc touche ras à terre et il bondit en arrière tenant à la main un poids de 100 livres. L'homme doué de cette prodigieuse force musculaire et de cette agilité se nomme Rousselle, il était né et demeurait à Lille où déjà, deux ans auparavant, il avait accompli les tours de force relatés plus haut (3). »

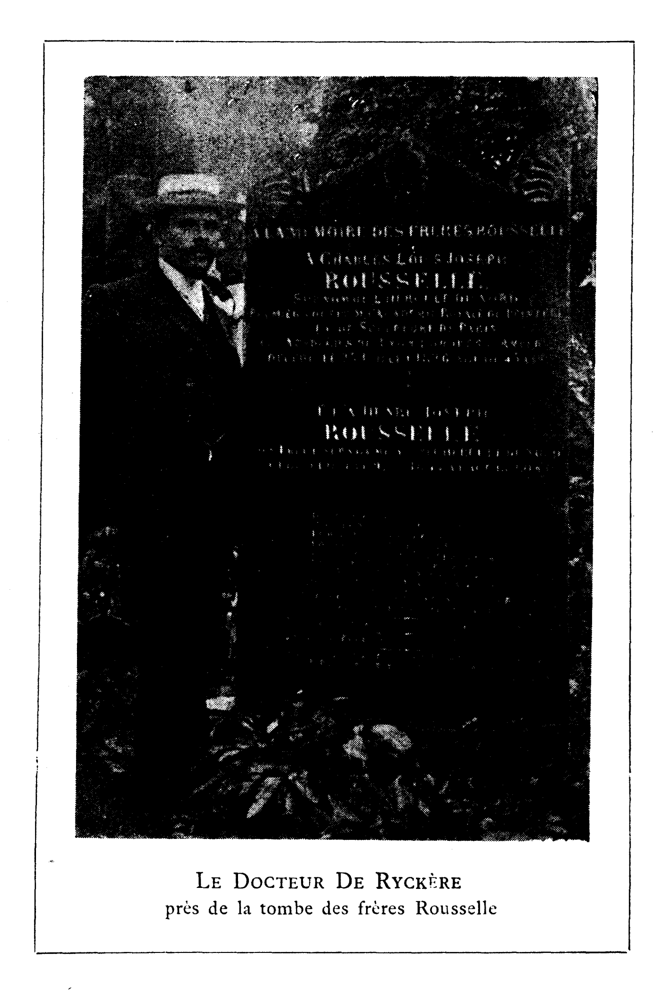
---

(1) Travailler, en patois du Nord.

(2) Les muscles lombaires ne travaillent pas dans cet exercice, ce sont les muscles abdominaux. (*Note de l'auteur.*

(3) Nous avons vu autrefois le portrait de Rousselle en pied, en costume d'exercices. Il appartenait, pensons-nous, aux derniers descendants de sa famille. Il serait à désirer que ceux qui le possèdent aujourd'hui l'offrissent à la ville pour le musée lillois.

Chacharles ajoutait à tous ces exercices la lutte, pour laquelle il n'a trouvé aucun rival pendant le cours de ses pérégrinations à travers la France et l'Angleterre. Ce qu'on admirait surtout chez lui, c'était la perfection des formes, la saillie des muscles et l'admirable proportion de son corps : il fut choisi maintes fois pour modèle par les grands artistes



LE DOCTEUR DE RYCKÈRE
près de la tombe des frères Rousselle

de son temps. C'est lui qui posa devant Bosio, quand ce statuaire exécuta son *Hercule terrassant l'Hydre,* groupe placé dans le jardin des Tuileries et connu sous le nom d'*Hercule combattant Achéloüs changé en serpent.* Rousselle posa également à Londres devant toute l'Académie de sculpture, et il en obtint pour récompense une magnifique médaille d'or. Il posa aussi aux Académies de Lyon, d'Anvers et de Douai.

Il lui arriva, dans ce pays, l'aventure suivante : Un jour qu'il luttait contre un adversaire peu scrupuleux, ce dernier, furieux d'avoir le dessous, lui lança un coup de poing en pleine poitrine, à la mode d'Albion.

Chacharles vomit un flot de sang et perdit connaissance, mais, se remettant au bout de quelques instants, il voulut recommencer la lutte. Sentant que tous les spectateurs lui étaient sympathiques, et exaspéré de la traîtrise de l'Anglais, il saisit celui-ci par le dos et par une cuisse et le promena à bras tendu autour de l'arène en demandant ce qu'il fallait en faire. L'assemblée stupéfaite gardait le silence ; alors, tout à coup Rousselle ploya l'homme sur son genou, lui brisant les reins, et le jeta pantelant dans la poussière.

Mais, dès ce jour, sa santé commença à décliner ; atteint en outre d'une hernie et usé par les nombreux efforts qu'il avait faits pendant le cours de ses exercices, il ne porta plus verte feuille et alla s'éteindre jeune encore dans sa ville natale.

Je me suis laissé dire que la dépouille mortelle de l'Hercule du Nord ne reposait pas tout entière sous sa tombe du cimetière et que son squelette était conservé au Musée d'histoire naturelle de la ville de Lille. S'il s'y cache, c'est sous le voile de l'anonymat, car le seul squelette humain que j'aie pu voir rue des Fleurs ne porte aucune mention de cette particularité. Il serait même à souhaiter, si la chose est exacte, qu'une étiquette indiquât aux visiteurs qu'ils ont devant eux les ossements d'un homme extraordinaire.

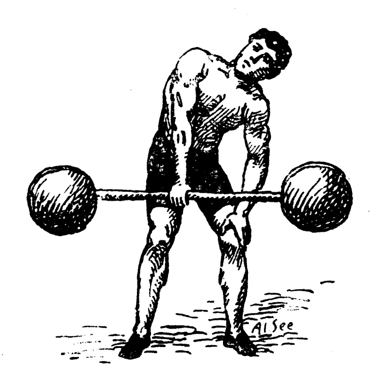
En outre, ne serait-il pas intéressant pour la ville de Lille d'avoir au moins, comme souvenir d'un de ses enfants à qui la beauté de ses formes a valu de servir de modèle à d'éminents artistes, une reproduction d'une œuvre pour laquelle il a posé. La chose pourrait sans doute être obtenue facilement de l'État, et un moulage du groupe de Bosio, par exemple, serait tout à fait à sa place au musée de sculpture de Lille.

Napoléon Ier ayant entendu parler de la force de Rousselle voulut se rendre compte par lui-même s'il n'y avait pas d'exagération dans le récit des travaux de l'Hercule lillois; il fit venir Rousselle, qui exécuta devant l'Empereur et son état-major les exercices décrits plus hauts.

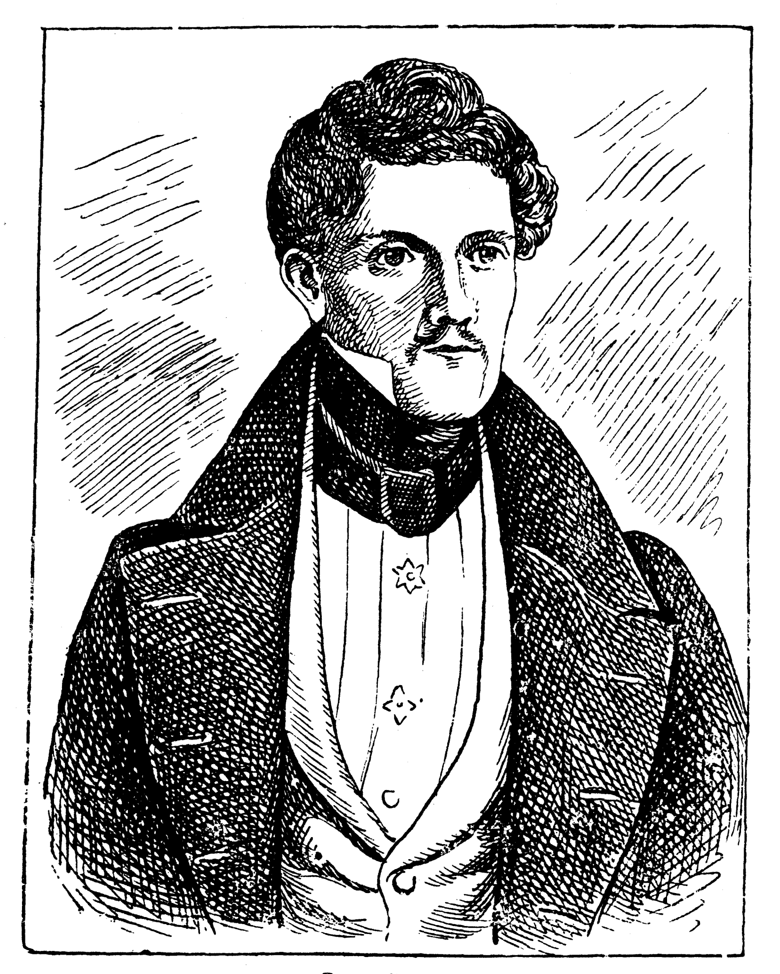
Rousselle fut présenté à Napoléon qui, après l'avoir questionné, apprenant de la bouche de l'Hercule que celui-ci possédait une sœur aussi forte que lui, voulut faire marier le frère avec la sœur dans l'espoir d'une descendance d'hercules ; mais les médecins dissuadèrent Napoléon, en lui faisant entrevoir les dangers de la consanguinité, et Napoléon abandonna son projet bien à regret, car il espérait tout de même une race exempte des tares prédites par les docteurs.

La tombe des frères Rousselle était bien délabrée, et on pouvait à peine lire l'inscription citée plus haut, quand un de nos amis, M. le docteur de Ryckère, 33, rue Basse, à Lille, voulut bien se charger de faire remettre en état la tombe des célèbres hercules ; il la fit nettoyer, repeindre et photographier. C'est grâce à son amabilité que nos lecteurs peuvent admirer cette belle reproduction de la tombe des frères Rousselle.

Nous l'en remercions sincèrement.



Carl RAPPO



Carl Rappo

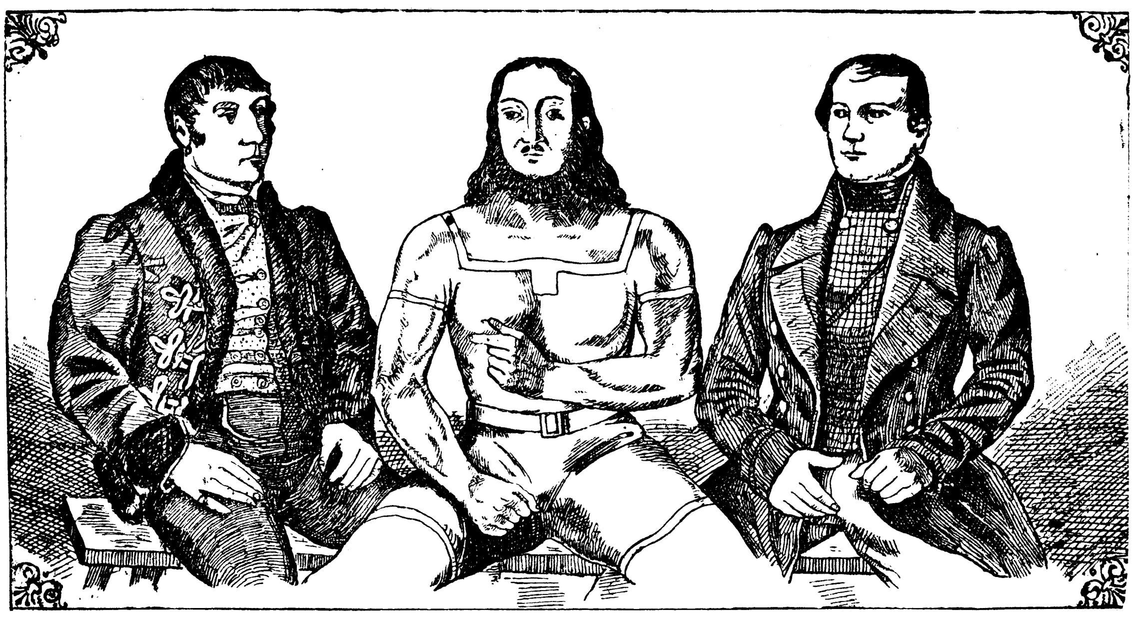


Carl Rappo, né à Innsbruck le 14 mai 1800, était un homme doué d'une grande force musculaire. Il eut dans tous les pays de langue allemande un succès colossal; sa force est restée légendaire. On raconte sur lui les anecdotes les plus invraisemblables.

Il mourut du typhus, à Moscou, en 1854.



JEAN DUPUIS



SIMON MEISINGER
âgé de 28 ans

JEAN DUPUIS
âgé de 38 ans
lorsqu'il lutta à Munich

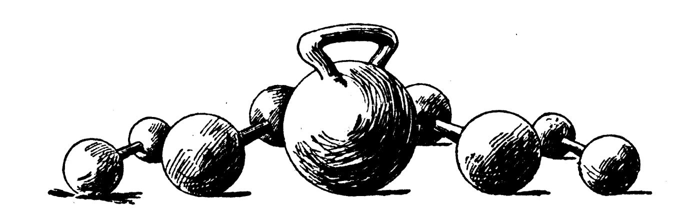
ANTON FEUCHT
âgé de 22 ans



NÉ en 1791 à Marseille, mort en 1888 à Gross-Süssen (Wurtemberg), cet athlète qui eut un grand renom fit les campagnes de Napoléon de 1813 à 1815. A Paris, Dupuis travailla au Tivoli, et Paul Ginisty, dans les *Mémoires d'une danseuse de corde,* Mme Saqui (1786-1866), dit que « Dupuis, bien que vieilli, avait fait encore admirer ses forces d'Hercule ».

Au cours de ses pérégrinations, il fit la connaissance d'une Allemande avec laquelle il se maria après s'être fixé en Allemagne.

C'est à l'obligeance de son fils résidant en Allemagne que nous avons pu avoir une reproduction d'une lithographie de cet athlète, faite à Munich lorsque Jean Dupuis alla défier les Bavarois pour les exercices de force et la lutte. Il s'y rencontra avec Simon Meisinger et Anton Feucht, les champions de Munich à cette époque.



LORD SEYMOUR, dit MILORD L'ARSOUILLE

MILORD l'Arsouille, né en 1803, était un grand seigneur anglais, Lord Henry Seymour, frère de Lord Richard Seymour, marquis d'Hertford, possédant, dit-on, 300.000 livres de rentes. Bien que de petite taille, il était d'une vigueur stupéfiante et d'une surprenante adresse ; il était excellent cavalier, de première force à l'escrime, à la boxe et aux poids, et il avait acquis un développement musculaire qui n'était plus en rapport avec sa taille.

Deux traits complèteront le personnage : afin d'être sans rival en quelque chose, il avait exercé pendant des années le petit doigt de sa main droite, au point de lever avec ce seul doigt un poids de cent livres à la hauteur de son épaule, de telle sorte que sa main entière eût porté à peine davantage ; dans le même but, il avait étudié à fond les difficultés grammaticales de la langue française et proposait à tout venant des paris sur l'orthographe de certains mots.

Voici le portrait que nous en donne le vicomte d'Alton-Shée, dans les *Mémoires du vicomte d'Aulnis,* parus en 1868 :

> Mélange d'Anglais et de Français : son chapeau, ridiculement penché, tenait par miracle sur le coin de l'oreille ; une redingote noire, très courte un gilet voyant, une cravate de couleur attachée avec une épingle de prix, un pantalon bleu de ciel avec une bande en velours noir, composaient sa mise, d'un goût excentrique et douteux ; sa tournure était dégingandée ; ses longs cheveux, d'un roux doré, se réunissaient en épaisse touffe bouclée sur le côté droit ; il avait les yeux gris et de petites moustaches rouges ; de temps en temps, un tic canaille dégradait ses traits, nobles et réguliers...

Il fut le premier président du Jockey-Club qui occupa, tout d'abord, le premier étage de la maison qui fait l'angle du boulevard et de la rue du Helder.

Lord Henry Seymour y avait ses appartements que M. d'Alton-Shée nous décrit ainsi :

« ... Partout de riches tapis, des tentures de soie et de satin ; mais le luxe du mobilier, comme la mise de notre hôte, manquait de distinction ; il nous le fit visiter pièce à pièce, croyant sans doute gagner par là en considération. Ce qui me surprit le plus fut son boudoir secret. Derrière la salle d'armes, où l'on s'exerçait également à la canne, au bâton, à la savate, à la boxe, aux haltères, au sabre et au fleuret, on pénétrait par une porte basse dans une pièce entourée de glaces et de divans ; outre une fenêtre double, à vitraux gothiques, une lampe d'albâtre et des bougies de couleur y répandaient la clarté ; en poussant un ressort, la porte, matelassée, se fermait de telle sorte que les cris les plus aigus n'auraient pu se faire entendre au dehors ; un second ressort faisait disparaître le tapis, et l'on marchait alors sur une glace. Ce repaire de séduction et de violence indiquait une prétention à la perversité, d'autant plus inconcevable chez un homme qui ne recevait et ne connaissait que des filles... »

La salle d'armes de Lord Seymour était célèbre; c'était un centre de camaraderie où s'élaboraient ces bacchanales qui l'ont rendu célèbre sous le nom de Milord l'Arsouille. Il adorait faire des farces à ses meilleurs amis, leur administrer des boissons purgatives ou leur faire fumer des cigares explosifs.

Le populaire l'avait surnommé Milord l'Arsouille, en raison, sans doute, de la fête crapuleuse qu'il menait sans vergogne. Sa descente de la Courtille surtout est restée à jamais mémorable.

Or donc, un matin, au sortir d'une débauche qui s'était prolongée jusqu'à l'aurore, Milord l'Arsouille paria avec son camarade habituel, le duc de Grammont-Caderousse, qu'il offrirait des pièces de cent sous toutes neuves, à l'effigie du roi Louis-Philippe, alors régnant, à tous les passants qu'il pourrait aborder, et, prétendait-il, pas un seul d'entre eux n'accepterait. Une somme importante avait été fixée comme enjeu par une dizaine de membres du cercle, pris comme arbitres.

Sans perdre de temps, Henry Seymour se déguisa en ouvrier; et, muni d'environ 1.000 francs de pièces d'argent de la valeur désignée, il les aligna sur un banc du boulevard, non sans en avoir aspergé quelques-unes avec le sang d'un lapin.

Intrigués par son manège, les gens s'assemblèrent, écoutant, amusés, le boniment hoqueteux que, d'une voix avinée, Milord l'Arsouille débitait avec emphase. Il offrait ses pièces ensanglantées à tout venant, essayant de les introduire de force dans la poche de ses auditeurs, qui s'insurgeaient.

Personne, en effet, ne se souciait d'accepter, et, rejetant au suspect individu ses écus de mauvais aloi, certains ouvriers matineux entreprenaient déjà de lui faire un mauvais parti, lorsque les sergents de ville, le saisissant par le bras, l'emmenèrent au poste, sans négliger les fameuses pièces de cent sous.

Tout s'expliqua : Lord Seymour avait gagné son pari, et fort quinauds demeurèrent ceux qu'il avait voulu enrichir malgré eux.

Parmi quelques faits notoires qu'on lui impute, nous en retiendrons deux : ils peignent un caractère et un tempérament.

Le premier arriva au bal de l'Opéra. Lord Seymour se promenait parmi la cohue, accompagnant une dame en domino. Passe un chicard qui apostrophe le couple. Seymour répond, doux et flegmatique. La magnanimité du lord enhardit l'individu qui insiste...

L'Anglais hausse les épaules, lui disant qu'il est ivre.

— Ivre, s'écrie le chicard... Va donc, hé ! tu ne le diras pas dehors ! etc.

Aux éclats de voix, un cercle se formait...

— Écoute, mon ami, fit Lord Seymour sans s'émouvoir, tu es grand, n'est-ce pas ? tu es fort ?... Eh bien ! je parie avec toi devant tous ces messieurs, que je fais une chose que tu ne pourras pas faire !...

— Ah ! là, là, faudrait voir !...

— Voici, dit Lord Seymour.

Il défit placidement une de ses bottes, enleva un bas, et, exhibant son pied nu sur un degré de marbre, dit :

— Fais-en autant !

L'homme avait sans doute le pied hydrophobe, car il se sauva, au milieu des huées de l'assistance, sans demander son reste.

Et voici l'autre, plus profond — et dont Octave Feuillet s'est souvenu dans *Monsieur de Camors.*

Sur le boulevard, un jour de pluie et de boue, un loqueteux aborde Lord Seymour :

— Faites-moi l'aumône, mon prince; je n'ai pas mangé depuis deux jours !...

Lord Seymour était ivre. Une idée lui vint. Il sortit un louis de sa poche.

— Tiens, fit-il en le montrant à l'homme, cette pièce est à toi, mais il faut la gagner !...

Il la jeta dans une flaque de boue.

— Va la chercher avec tes dents, ordonna-t-il.

L'indigent regarda alternativement Lord Seymour et la flaque... Le besoin l'emporta sur la honte, et, les yeux fermés, il enfouit la moitié de sa face dans la boue... Au bout d'un instant, il se releva, la pièce d'or aux dents — ignoble !...

Son aspect dégrisa subitement le lord. Il eut la conscience de sa mauvaise action; il comprit l'infamie de son exigence.

Il tira à nouveau deux louis de sa poche, et, les tendant au pauvre diable :

— Maintenant, camarade, veux-tu gagner le double ?

— Oh ! oui !...

— Eh bien ! f...-moi ton poing sur la g..... !

— Oh ! oui !...

Et, sans tarder, le poing boueux du misérable s'aplatit sur la face du noble président du Jockey-Club.

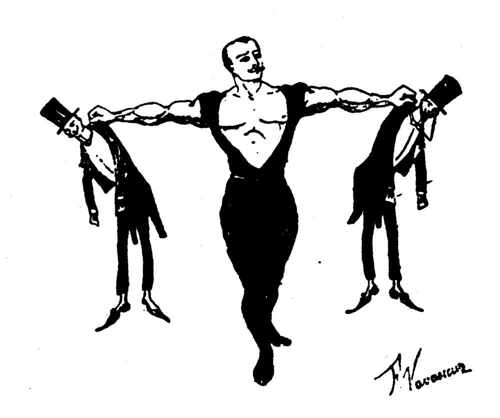
En 1845, la casaque orange de son jockey disparut des champs de courses français. Lord Seymour, on ne sait pour quelle raison, abandonna Paris, où il avait été élevé, qu'il n'avait jamais quitté, pour aller se fixer en Angleterre.

Il y mourut en 1860, léguant, dit-on, la totalité de son immense fortune aux hôpitaux de Londres, ne laissant pas un sou à ses nombreux domestiques.

On prétend que, les voyant assemblés autour de son lit d'agonie, il leur fit savoir ses dispositions testamentaires en les accompagnant de ces paroles simples :

« Une chose me console de mourir, c'est de savoir que ceux qui ont vécu de moi crèveront de faim après ma mort... »

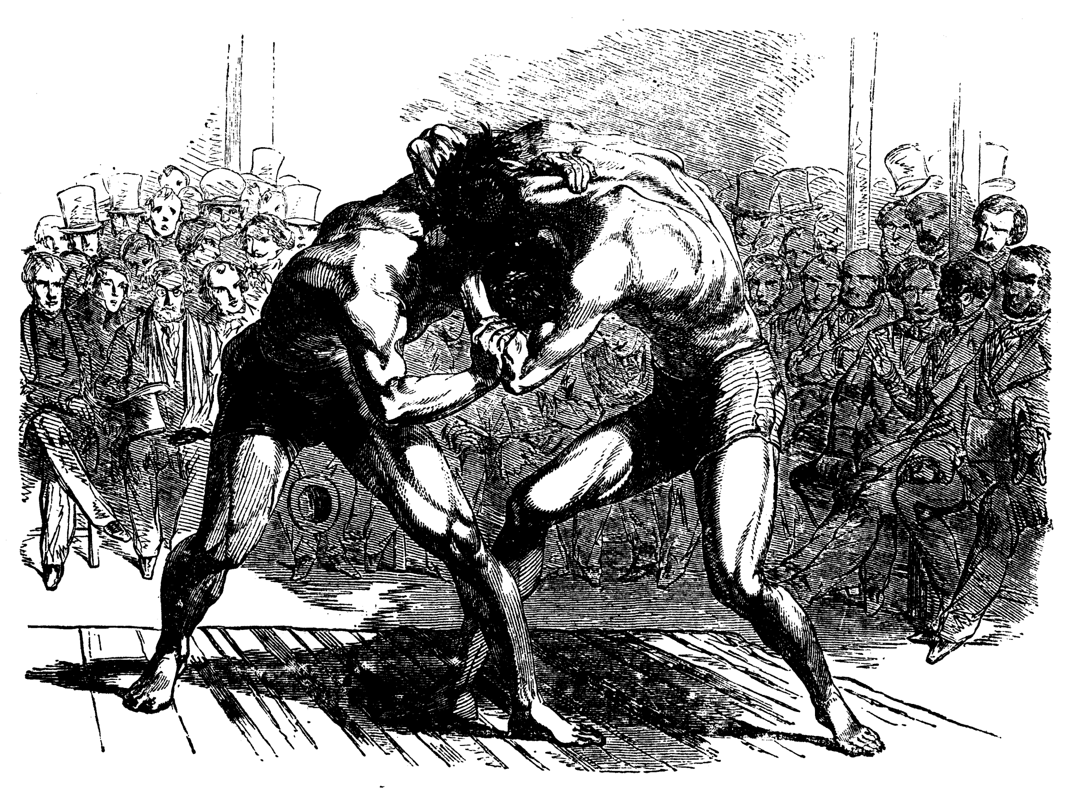
D'aucuns assurent que ce mot cruel est de son frère, Lord Hertford, qui fut une manière de misanthrope, et aussi d'excentrique — et nous le croyons aussi.



LA RENAISSANCE DES EXERCICES DE FORCE

CRÉATION DE LA SALLE MONTESQUIEU

On ne sait, à vrai dire, que peu de choses sur les athlètes et sur les lutteurs avant l'année 1845, époque vers laquelle apparut un trio de colosses qui étonna les Parisiens et remporta d'emblée un succès aussi grand que mérité. Ces athlètes avaient

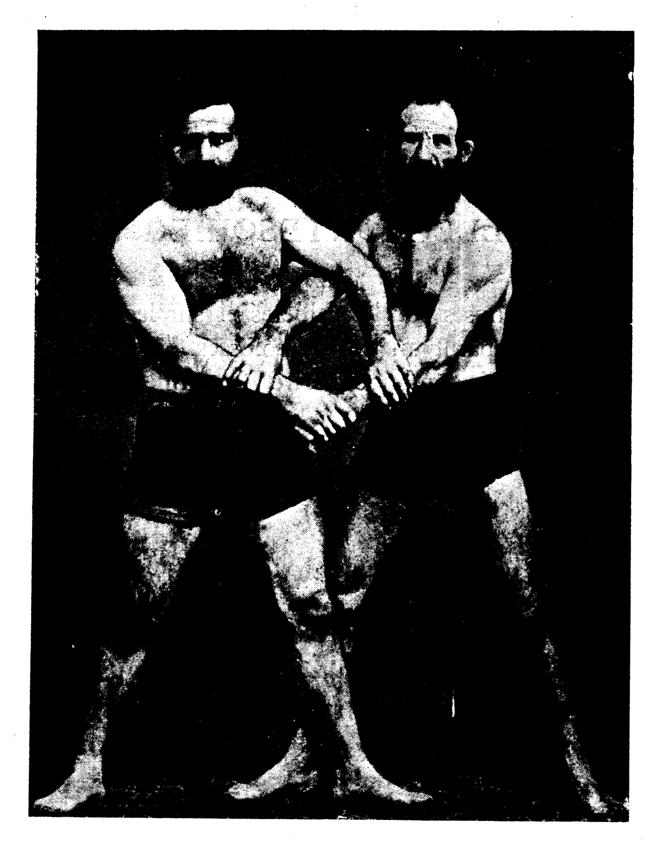


LA GRANDE LUTTE A LA SALLE MONTESQUIEU
Entre ARPIN, le *Terrible Savoyard*, et MARSEILLE, le *Meunier de Lapalud*
(D'après un dessin de l'*Illustration*)

nom Meissonnier, d'Avignon, Quiquine (un véritable mur de chair et d'os) et Mazard, d'Uzès. On a peu de renseignements sur Quiquine et Mazard, mais la fin de Meissonnier vaut d'être contée :

« Durant quinze années, Meissonnier, en tombant tous les adversaires qui s'étaient présentés, avait acquis une légitime réputation. On admirait surtout sa

structure. Il était d'une force herculéenne, n'avait jamais été malade, ne souffrait jamais, ou plutôt ne se plaignait jamais. Ce géant menaçait de vivre cent ans.



MARSEILLE JEUNE
Le *Lion de Lapalud*

MARSEILLE AINÉ
Le *Meunier de Lapalud*

« Mais un jour, aux environs d'Avignon, dans les champs, il rencontra une fillette qui portait le déjeuner à son père, laboureur. Il y avait pour l'enfant un gué à traverser, et, comme elle était déjà en retard, elle courait vers un pont lointain.

— Attends, petite, dit Meissonnier, je vais te faire passer.

« Nouveau saint Christophe, il enleva la petite fille, enjamba le ruisseau et posa sur l'autre rive son fardeau vivant, qui s'enfuit tout heureux. Meissonnier, la regardant partir, glissa sur le talus, se mouilla les pieds ; ce refroidissement lui fut fatal. Ainsi Achille, pour n'avoir pas eu le talon trempé dans le Styx, ne fut pas immortel... »

Les derniers moments de Meissonnier touchèrent au sublime. Dans la désolation de se voir partir, lui si fort et si jeune, il se crispait, se tordait les bras, criait avec rage : « Ah ! mort ! si tu étais un homme !... »

Le succès qu'avaient remportés auprès du public parisien les séances données par Quiquine, Mazard et ce pauvre Meissonnier amena la création de la salle Montesquieu.

C'est là qu'eut lieu la rencontre d'Arpin, le *Terrible Savoyard,* avec Marseille, le *Meunier de Lapalud* (1).

(1) Lire le compte rendu de la lutte dans *Les Rois de la Lutte*. Librairie athlétique, 48, faubourg Poissonnière.

CRÉATION DES GRANDES ARÈNES NATIONALES

Les exercices de force, la lutte et la boxe eurent ensuite un temple et Charlemont père nous a fourni de précieux documents sur les Grandes Arènes nationales. Nous en extrayons les détails qui vont suivre :

« En 1852, le directeur de l'Hippodrome de Paris fit construire rue de Lyon, près de la place de la Bastille, une sorte de succursale qu'il appela « les Grandes Arènes nationales ». Cette immense arène populaire ne donnait que deux représentations par semaine, le dimanche et le lundi. En dehors des exercices du cirque, on y pratiquait les exercices de force, la boxe française et la lutte à main plate. Les champions de la boxe étaient : Vigneron, Rambaud, dit la *Résistance,* et Blanc ; ceux de la lutte : Antoine Dornier et le fameux Arpin, le *Terrible Savoyard.*

Ce brave Arpin était vraiment d'une force prodigieuse. Il traînait un char de grains de 1.300 kilos, puis, calant les quatre roues de ce char avec des coins en fer, il se plaçait au-dessous, le soulevait et le faisait passer par-dessus les cales.

CRÉATION DU GYMNASE PAZ

En 1866, les exercices de force et la lutte émigraient tout en haut de la rue des Martyrs, dans un nouveau gymnase que M. Paz venait d'installer au n° 34.



EUGÈNE PAZ

Dans le but de faire connaître son établissement, Paz organisa des assauts qui attirèrent une foule considérable. Plus de 3.000 personnes assistaient à chaque séance, et les grands cercles de Paris s'y faisaient représenter. Il est vrai que les choses avaient été bien faites et que rien n'avait été négligé pour intéresser le public. Paz, très compétent en matière de sports et très amateur de lutte, avait engagé les sujets les plus cotés de Bordeaux, Toulouse, Montpellier et Marseille. Certains virtuoses du tapis étaient payés par lui jusqu'à 150 francs par soirée, rémunération tout à fait extraordinaire à cette époque, et qui semblerait cependant parfois bien maigre à quelques étoiles d'aujourd'hui. Les représentations étaient organisées avec un soin minutieux et présentaient un air tout à fait imposant ; de plus, chose rare à cette époque, la tenue des lutteurs était réellement correcte.

Pour appairer les combattants, on procédait comme autrefois pour les gladiateurs : les lutteurs étaient accouplés par paire d'égale force. Aussitôt que les trois coups avaient résonné, ils entraient, au nombre d'une trentaine, deux par deux, dans le costume de lutte, c'est-à-dire en simple caleçon de bain, mais ce caleçon était d'une propreté irréprochable ; il est vrai que Paz passait une véritable revue de ses artistes



Le Gymnase Paz (34, rue des Martyrs)
Qui fut copié sur les plans du Gymnase Triat

et n'hésitait pas, quand il le fallait, à les envoyer à la douche avant de les laisser entrer dans l'arène. Après avoir fait leur entrée, les athlètes exécutaient le tour de l'arène, saluaient le jury et rentraient dans les coulisses, où ils se tenaient jusqu'à l'appel de leur nom.

Le jury était le plus souvent composé de membres du Jockey-Club, et, dans tous les cas, ne comprenait que des sportsmen connus. La présidence était presque toujours dévolue à Paz, dont la compétence forçait les lutteurs à faire des assauts sérieux. Il savait, en effet, s'acquitter de sa tâche avec une autorité particulière et montrait au besoin la sévérité nécessaire à la direction de gaillards de cette espèce, naturellement peu habitués à l'obéissance.

Le règlement défendait formellement aux combattants de s'interpeller pendant la lutte, ainsi qu'ils en ont la fâcheuse habitude. Les lutteurs ne devaient jamais adresser la parole aux spectateurs ni discuter les arrêts du jury. Lorsque le président levait le petit pavillon tricolore qu'il tenait à la main, l'homme tombé devait quitter l'arène sans récriminer et sans faire entendre la moindre protestation.

Ces assauts étaient si intéressants que Paz dut en donner une vingtaine qui

eurent un succès extraordinaire, grâce surtout à l'ordre et à la correction qui présidaient à ces séances.

En dépit de l'engouement du public, Paz renonça bientôt à ce genre de spectacles ; il ne voulait pas, en effet, dénaturer le caractère de son établissement, qui était, avant tout, un établissement de gymnastique médicale. En organisant des luttes, il avait cherché seulement à faire connaître au public le chemin de son gymnase ; son but une fois atteint, il abandonnait des procédés de réclame qui s'écartaient par trop de sa spécialité.

C'est au gymnase Paz que le célèbre Rossignol-Rollin, de Lyon, tenait ses assises. Il serait curieux de relire aujourd'hui les annonces truculentes qu'il rédigeait avec un réel talent. Rossignol avait d'ailleurs un véritable don d'orateur, et l'on s'offrait souvent le plaisir de le « remonter » pour jouir de son éloquence toute spéciale. On a vu au gymnase Paz défiler des types superbes : Richoux, le plus fort ; Béranger, le plus beau et le plus aimable des lutteurs ; Alfred, le *Joli Modèle parisien,* doublé comme un taureau de race ; le *Pâtre* Étienne, un marbre antique... un peu gros ; le nègre James, une statue de bronze ; Deligne, Creste, Vigneron, Lacaisse, Grangé, Charpentier, Blondin, Faouët l'*Invincible,* surnommé le *Fauve des jungles ;* Rivoire l'*Homme de marbre ;* Pujol, dit *Pile de Pont* (le marin célèbre de la *Belle-Poule*), modèle d'académie, étaient des combattants de premier ordre, tous des hommes d'une vigueur et d'une adresse exceptionnelles, qui faisaient les beaux jours des arènes de l'époque.

On sait combien était musculeux et râblé ce doux Rabasson, le *Taureau de la Gironde ;* solide et merveilleux de formes, Rivoire, le *Rempart du Midi.* On sait combien était beau le jeune Blas et quel désastre fut pour la lutte la mort de ce fier Espagnol au corps d'acier. Il y avait aussi Arpin, le *Terrible Savoyard,* mais le vieux lion, usé par la boisson, avait déjà perdu une partie de ses forces, tandis que son ancien vainqueur, Marseille aîné, souple et fort comme une panthère, en dépit de ses cinquante ans, et, de plus, rusé comme un vieux renard, restait encore le désespoir des jeunes gens.

Tous ces athlètes et quelques autres encore, choisis parmi les meilleurs ou les plus célèbres, enthousiasmèrent longtemps les amateurs au cours des luttes si passionnantes données au gymnase Paz et aux Grandes Arènes nationales.

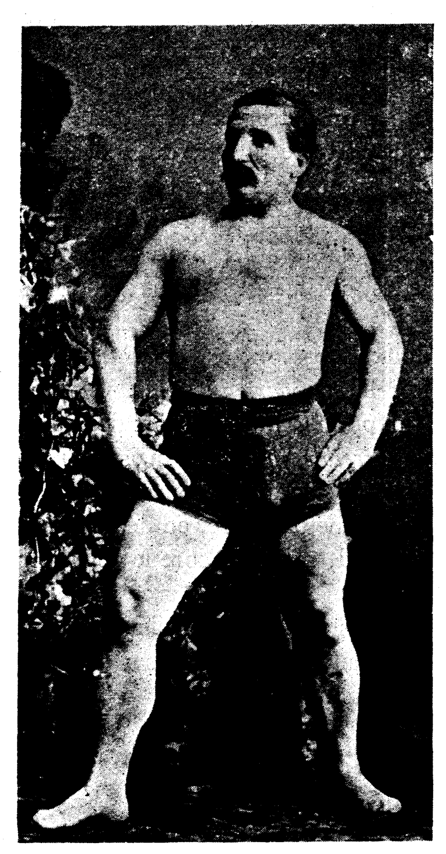
CRÉATION DU CASINO DE LA RUE CADET

C'est en 1867 et 1868 que se place la grande époque des exercices de force et des luttes, pour lesquels le public parisien se passionnait de plus en plus. L'arène s'était élargie. Le principal rendez-vous était le vaste hall du Casino de la rue Cadet (où siège maintenant le Grand-Orient). Là se livrèrent des combats homériques entre l'illustre Richoux, Marseille, le *Lion de Lapalud,* Vincent, l'*Homme de fer,* dit *Canon* ou le *Rempart de l'Isère,* et Faouët le boulanger, dit le *Fauve des jungles.*

CRÉATION DES ARÈNES LE PELETIER

(49, Rue Le Peletier)

Nous voilà maintenant en 1868, au 49 de la rue Le Peletier, en face de l'ancien Opéra. La lutte parisienne est à l'apogée. Sous la direction de Charavay, nous retrouvons là Richoux, les deux Marseille, Dumortier, de Nantes, James le nègre, dit le *Farnèse africain,* Dubois, de Saint-Denis, Milhomme, de Bordeaux, dit *Sans pitié,* qui tomba un jour Richoux par surprise, Bonnet, le *Bœuf,* Laroche, Ancelin, les frères Masson, Stockmann, le *Rempart de la Belgique,* Faouët, Paul le nègre, dit l'*Anguille sénégalaise,* Creste, le *Taureau de la Provence,* Périer, dit l'*Anguille parisienne,* Alfred, le *Beau Modèle parisien,* puis des lutteurs masqués, le *Masque noir* et le *Masque rouge,* enfin Pierre le Cocher.



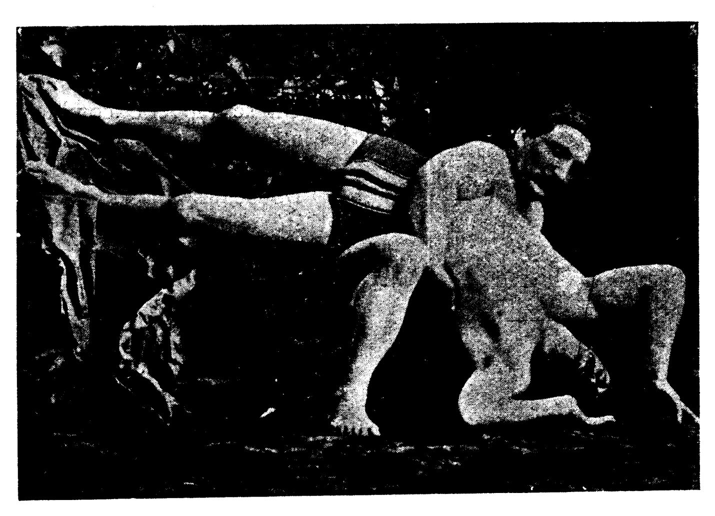
ALFRED
Le *Beau Modèle parisien*

Ces luttes durèrent environ un an, mais, à la longue, comme le spectacle se renouvelait trois fois par semaine, les assistants commencèrent à devenir moins nombreux; l'impresario eut alors recours à un procédé assez habile. Il imagina le coup de l'*Homme masqué,* cette énigme devenue légendaire.

Cet athlète mystérieux se rendait aux arènes dans un coupé élégant. Quand il entrait, accompagné de son domestique, qui le suivait à quelques pas, sa vue faisait impression sur les spectateurs. Il était vêtu d'un maillot qui l'enveloppait depuis le cou jusqu'aux pieds; sa tête était cachée dans une sorte de sac de soie noire, avec des trous pour les yeux, enfin il était ganté.

Pendant quelque temps, le public, persuadé qu'il avait réellement devant lui un homme du monde, lui fit fête; mais un beau jour, on finit par remarquer que l'accoutrement du lutteur masqué ne permettait guère à un athlète de lutter avec avantage contre des hommes comme Richoux ou Faouët et, surtout, de les tomber en quelques secondes. On acquit alors la conviction que ces luttes n'étaient qu'une simple comédie; et le public se fâcha, si bien que l'homme masqué, qui jouait le rôle de l'homme du monde et qui n'était autre qu'un

masseur du nom de Charvet, dut retourner à ses clients. Bien entendu, à la suite de cette exécution, les arènes de la rue Le Peletier se trouvèrent quelque peu délaissées.



ALFRED, le *Beau Modèle parisien,* enlevant PIERRE, le *Cocher*

Les arènes de la rue Le Peletier furent fermées en 1870 à la suite d'un coup fatal, « collier de force », qui causa la mort d'un lutteur. L'Administration intervint et interdit les luttes à Paris.

CRÉATION
DES ARÈNES ATHLÉTIQUES INTERNATIONALES
(24, Quai Debilly)

A l'occasion de l'Exposition de 1889, des arènes athlétiques avaient été installées au n° 24, quai Debilly.

Apollon, Crest, Félix Bernard, Eugène, de Paris, Pytlazinski, Alix le nègre, un poids léger mais bon professeur, mort tuberculeux, Robin, dit *Badingué,* Piétro Dalmasso, Robinet, Boyer, de Nimes, et Boyer, de Marseille, Émile Bruyère, dit le *Limousin,* Conver, de Lyon, dit *Fafon,* mort à Grenoble tué d'un coup de revolver, Éveillard, dit le *Tonkinois,* furent engagés et se produisirent dans des luttes gréco-romaines qui eurent le don d'enthousiasmer le public.

Voici, à ce propos, deux extraits des articles qui furent publiés à cette époque, l'un pour annoncer l'ouverture des arènes, l'autre pour rendre compte de l'inauguration :

Les lutteurs suisses sont arrivés quai Debilly, 24. Incomparables spécimens de la force et de l'agilité, ils défient tous les adversaires.

Ce soir jeudi, JOUR SELECT, première représentation avec le concours des champions français : Bernard, Crest, etc., et Apollon, le roi de la force humaine...

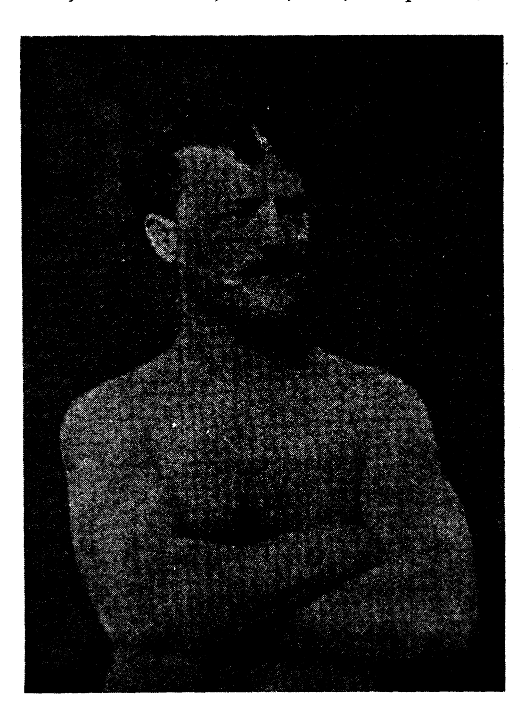
C'était hier l'inauguration des Arènes athlétiques internationales, 24, quai Debilly, au bénéfice des veuves et des orphelins de la Presse.

On se rappelle combien le spectacle des luttes romaines a passionné Paris, il y a quelques années.

Douze des plus forts champions français ont été engagés par les entrepreneurs des Arènes athlétiques et maintiendront contre les champions étrangers la réputation de l'école française.

Les luttes à main plate doivent du reste faire partie du programme de l'éducation physique de l'année 1889-1890 dans les lycées.

La boxe anglaise sera représentée ce soir par deux des meilleurs boxeurs, ainsi que par miss Nelly et miss Mary.



BOYER, DE MARSEILLE

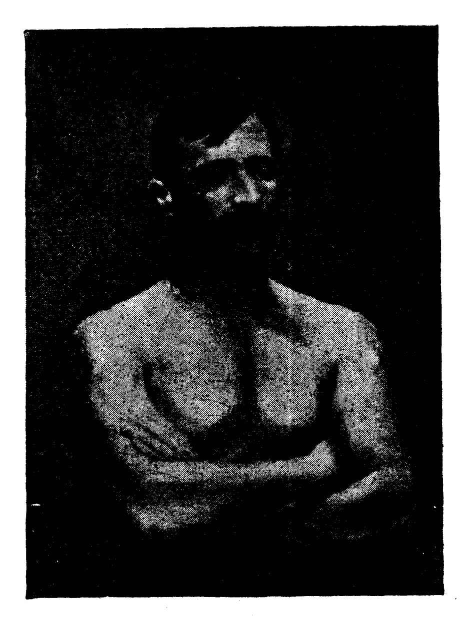
Enfin, les exercices de force auront pour protagoniste le célèbre Apollon, qui, n'ayant pas encore rencontré son égal, s'intitule à juste titre : *le Roi de la force humaine*. Apollon enlèvera son fameux poids de 80 kilos et allongera son extenseur.

Apollon est véritablement l'homme le plus fort qu'on ait vu depuis longtemps.

A la pincée, entre deux doigts, il enlève à bout de bras un poids de 80 kilos.

C'est le plus bel échantillon d'athlète qui existe au monde. Ses formes parfaites et son visage au masque justinien font penser aux gladiateurs de la Rome antique.

Apollon est Français, il est né à Marsillargues (Hérault).



ÉVEILLARD, dit le *Tonkinois*
Né le 13 janvier 1859 à Barleux (Somme)

Les luttes durent cesser au bout de quinze jours, faute de lumière électrique.

Nous allons maintenant passer en revue les athlètes qui se sont illustrés par leurs prouesses soit dans les exercices de force, soit dans la lutte, en donnant leurs biographies au hasard des souvenirs, en nous efforçant toutefois de suivre un ordre chronologique.

Nous commençons par celui qui fut le plus célèbre de 1852 à 1868.

RICHOUX, le CARABINIER DE BUGEY

Richoux, dit le *Carabinier de Bugey*, fut le champion de la salle Montesquieu vers 1852, puis du gymnase Paz en 1866 et enfin du Casino de la rue Cadet en 1867 et des arènes Le Peletier en 1868.

Richoux était l'un de ceux dont les affiches de Rossignol-Rollin disaient que ses *glorieuses épaules n'avaient jamais connu le contact impur de la poussière de l'arène.*

C'était un des plus beaux hommes qu'on ait jamais vus. Très grand, mince, tout en muscles, de forme irréprochable, agile et d'une force colossale, il se montrait en outre aussi doux qu'on puisse être. Richoux, qui était originaire de l'Ain, exerçait le métier de marchand de bois, et, en dehors de la lutte qu'il aimait passionnément, il s'occupait si bien de son commerce, qu'il fit une jolie fortune et finit même par devenir maire de sa commune. Il est mort près de Lyon en 1908.



RICHOUX

Lorsqu'il luttait à la salle Montesquieu

Un jour, la direction du Casino ayant fait savoir qu'un prix de 300 francs — on a marché depuis — était réservé à celui qui tomberait un des trois champions de la maison : Richoux, Marseille le *Lion,* ou Vincent-Canon, un adversaire se présenta. C'était Faouët, boulanger à Paris. Le nouveau venu, très méfiant, voulut que la somme fût d'abord déposée entre les mains d'une personne de l'assistance. On lui opposa d'abord Vincent.

Les deux hommes entrèrent en lice et, après quelques passes, Faouët, par un coup de « ceinture avant » d'une puissance inouïe, étreignit Vincent, le souleva et l'étendit sur l'arène. Ce fut un événement, car Vincent était considéré comme un des

plus puissants lutteurs de l'époque. Bientôt l'on ne parla plus que de l'irrésistible « ceinture » de Faouët. Le lendemain, le boulanger se mesurait avec Marseille. Pendant cinq quarts d'heure, les deux adversaires luttèrent avec une énergie farouche, sans parvenir à faire une prise utile, et le combat resta sans résultat. Mais, avant de partir, Richoux, le grand Richoux, jeta le gant à Faouët.

A peine les deux lutteurs se trouvèrent-ils en présence, que Richoux leva les bras, s'offrant de lui-même aux prises. Faouët se précipita et enlaça Richoux de ses bras de fer. Mais celui-ci, passant les siens sous les aisselles de son adversaire, l'enleva d'un coup et, faisant faire à ce long corps une révolution complète, le plaqua à terre, sur les épaules. Puis, le relevant : « Le voilà, dit-il, ton coup de ceinture ! »

Richoux avait servi dans les carabiniers, de là son surnom de *Carabinier de Bugey*. Pour servir dans ce corps, il fallait une taille minimum de 1^{m} 88, et Richoux avait 1^{m} 92 de hauteur. On remarquera sur cette précieuse photographie — la seule qui reste du colosse — le cou énorme de Richoux, l'énergie qui se dégage de son mâle visage, la finesse de ses membres, qui indique la vitesse, première qualité du muscle, indice d'un bon système nerveux.

Les écharpes qu'il a autour du corps cachent ses deltoïdes et ses pectoraux, qu'il avait très beaux.

BÉRANGER, dit le MODÈLE PARISIEN

Béranger, de Saint-Étienne, dit le *Modèle parisien,* était un colosse de plus de 1^{m}80. Assez beau garçon, il avait le nez très fort, de jolies dents, les cheveux sur les tempes et présentait, au demeurant, le type du « Parigot » des faubourgs. Ses épaules étaient très larges, ses jambes admirablement modelées et surtout ses bras très forts et très musclés. Il faisait remarquablement les poids et passait à juste titre pour l'un des meilleurs athlètes de son époque. C'est ainsi qu'il sautait, successivement, six chaises placées en file, à un peu plus d'un mètre l'une de l'autre, en exécutant chaque fois un double bras tendu avec deux poids de 20 kilos. C'était là un exercice unique que beaucoup de ses camarades essayèrent d'imiter, mais qu'aucun d'eux ne put arriver à réussir.

Béranger fit très longtemps partie de la troupe de Rossignol-Rollin. Ce n'était pas un lutteur bien scientifique, mais son poids, sa taille et sa force lui permettaient de se mesurer avec n'importe quel adversaire. C'est ainsi qu'il soutint de superbes luttes contre Garelli, le colosse génois, un géant de 2 mètres de hauteur, qui pesait 260 livres ! et contre Lacroix, de Lyon. Ce Lacroix faisait courir la population de Lyon et des environs chaque fois qu'il se présentait dans l'arène ; doué d'un cœur et d'une constitution exceptionnels, il avait des bras et des jambes énormes, une large poitrine extraordinairement bombée, et un cou formidable; une barbe large et longue étalée en éventail lui donnait par surcroît un air farouche. Il faisait partie, lui aussi, de la troupe de Rossignol depuis très longtemps. C'était un bon camarade de Béranger; mais un jour, à Bordeaux, au cours d'une partie de cartes, ils se fâchèrent et

faillirent en venir aux mains. Leur directeur, qui connaissait son affaire, profita de cette animosité passagère pour les faire lutter ensemble quelques jours après. Ce fut une sorte de duel, et les spectateurs de ce match assistèrent à une véritable séance de « bourre » comme on n'en voit pas souvent. Malgré une résistance acharnée, Béranger dut s'incliner devant la science de son adversaire et fut plaqué sur les deux épaules à la deuxième reprise.



BÉRANGER l'*Élégant Modèle parisien* — LACROIX dit *Va de bon cœur*
Tous deux arborent le caleçon de bain qui était la tenue des lutteurs de Rossignol-Rollin

Il fut plus heureux dans sa lutte avec Garelli, un véritable géant qui dépassait notre Béranger de toute la tête. Le combat fut long, et à manier un adversaire aussi lourd, Béranger parut, sur la fin, devoir succomber à l'épuisement ; néanmoins, rassemblant ses dernières forces, il parvint à triompher par un magnifique tour de hanche en tête. D'un caractère assez jovial, Béranger prenait le temps comme il venait, et lorsqu'il subissait un échec, il ne s'en affligeait pas trop. « Les arbres tombent, disait-il, et ne se relèvent pas, et moi, si je tombe, je suis encore plus vite relevé que je n'ai été couché. »

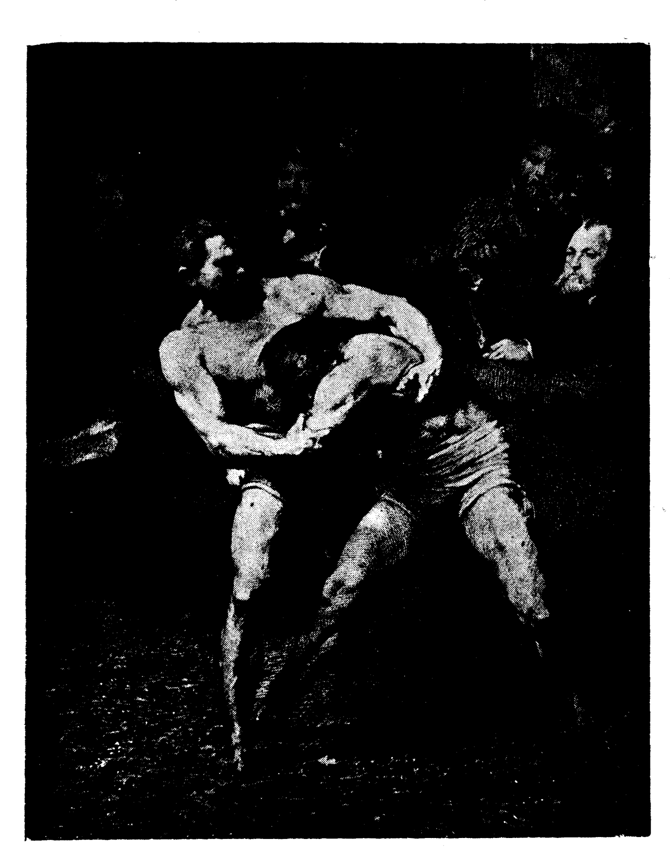
Béranger, comme trop d'athlètes de son époque, ne menait pas une vie exemplaire; des excès de toutes sortes abrégèrent sa carrière, qui aurait pu être très longue s'il avait ménagé la belle santé qu'il tenait de la nature. Il mourut, tuberculeux, à l'âge de trente ans. Il avait été inhumé provisoirement à Saint-Étienne; mais, cinq ans après, lorsqu'on l'exhuma pour le transporter dans un caveau de famille, on trouva ses restes intacts, à tel point qu'on aurait pu le croire décédé de la veille.



RAMBAUD, dit la RÉSISTANCE

Rambaud, dit la *Résistance,* fut un athlète remarquable ; il était boxeur, tireur de canne, lutteur et leveur de poids.

Il tenait, rue des Écuries-d'Artois, une salle où il donnait des leçons de boxe. Grand, bien découplé, intelligent, il s'est fait admirer et bien payer à la cour d'Égypte. « Béni soit le ventre de la mère qui t'a porté », lui disait un jour le khédive (Ismaïl Pacha). Il avait été le professeur de Henri Joigneret, un ancien hercule, qui tenait encore, il y a quelques années, en 1889 pour préciser, à Montmartre, une salle de lutte et de poids devenue plus tard la salle Pons et remplacée aujourd'hui par des maisons de rapport. Joigneret avait conservé pour la *Résistance* une admiration qui dépassait toute limite.



LES LUTTES A LA SALLE MONTESQUIEU
RAMBAUD, la *Résistance,* contre BLAS, le *Fier Espagnol*

En 1876, la *Résistance* était à La Chaux-de-Fonds, en Suisse, et voici le portrait qu'en fait Charlemont père, d'après M. Cœurderoi, un de ses amis, qui rencontra Rambaud à cette époque :

« Il n'était plus jeune, quelque peu coloré et légèrement boursouflé ; il avait beaucoup joui de la vie ; à son retour du Levant, il avait fait de la lutte en Grèce, et était resté deux ans à bien boire, bien chasser et bien manger son gibier; il ne s'était arrêté qu'à la fin de ses capitaux. Quand M. Cœurderoi le rencontra, à la sortie de la gare de La Chaux-de-Fonds, il était habillé en marin et montrait à cette population très horlogère, mais peu maritime (1.000 mètres au-dessus de la mer), quoi ? un poisson quelconque empaillé, ratatiné, qu'il appelait un « raquin ». Les naturalistes ont la mauvaise habitude de prononcer « requin », mais la *Résistance* n'y regardait pas de si près. Entre temps, il faisait quelques poids, et encore assez proprement et gracieusement. C'était un vigoureux reste. »

Peu de temps après, Charlemont le rencontrait à son tour en Belgique, à Anvers,

tenant une baraque à la foire de cette ville, mais il eût alors été difficile de reconnaitre en lui l'homme superbe qu'il avait été.

Rambaud était un ancien ouvrier boulanger. Il resta le favori du public jusqu'au jour où parut Louis Vigneron, qui eut assez vite raison de lui et le supplanta dès lors auprès du public sportif de l'époque.

La lutte la plus retentissante de Rambaud fut celle qu'il livra à Blas, le *Fier Espagnol.* Cet assaut eut lieu à la salle Montesquieu et se termina par la victoire de Rambaud, qui fut alors surnommé la *Résistance.*

MATHIEU, dit le COLOSSE DE LA LOIRE

Ce Mathieu était forgeron de son métier et, tout jeune, il travaillait aux forges échelonnées le long de la Loire; il était connu pour sa haute taille et sa puissance musculaire. A l'âge de dix-neuf ans, il mesurait $1^{m}90$, possédait une carrure formidable et pesait déjà plus de 100 kilos, avec des bras et des jambes énormes et très musclés. Il entra un jour dans une baraque de lutteurs forains, à Saint-Étienne, pour essayer sa force avec des poids et des essieux ; après qu'il eut soulevé avec facilité tout le matériel des athlètes forains, on le fit lutter *au chiqué.*

En dépit de son peu de connaissance de ce jeu spécial, on sentit qu'il était extraordinairement doué et qu'il ferait quelque chose si on le poussait. La baraque où il s'essayait ainsi appartenait à un nommé *Cœur-de-roi,* ancien lutteur, qui s'était cassé la jambe dans une rencontre et qui était resté boiteux à la suite de cet accident. Très intrigant et très intelligent, *Cœur-de-roi* était un barnum accompli qui connaissait admirablement son métier : il garda quelque temps Mathieu avec lui, puis il le céda au fameux Rossignol-Rollin, toujours en quête d'hommes supérieurs.

Rossignol-Rollin, en homme pratique, fit travailler sérieusement Mathieu, surtout aux poids, et le produisit dans les grandes villes : Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Toulouse, etc., etc. Chaque fois que le tour de Mathieu arrivait, Rossignol-Rollin faisait une annonce spéciale, disant : « Messieurs, je vous présente ici l'homme qui peut s'intituler le Roi de la force humaine. Je donne deux mille francs à celui qui répétera un des deux exercices qu'il va exécuter devant vous ! »

Le premier de ces exercices consistait à enlever d'une seule main un énorme essieu, d'abord en deux temps, puis, après l'avoir laissé redescendre sans le laisser toucher terre, l'arracher d'un seul temps, enfin à le jeter dans la main gauche.

Le deuxième consistait à enlever d'une main par un bout une tringle en acier d'une longueur de 4 mètres, portant à l'autre extrémité un poids d'un kilo. Mathieu resta très longtemps dans la troupe de Rossignol-Rollin, mais, comme il était très querelleur et qu'il se battait souvent, il se brouilla avec son patron qui finit par s'en séparer. Mathieu monta alors une baraque foraine. Il s'associa avec une femme unique dans son genre, qui faisait les poids et haltères avec lui et luttait même avec des amateurs; on l'appelait la *Rouge* et elle n'était connue que sous le nom de : *la Rouge à Mathieu.* Elle avait les allures et la figure d'un homme, grande, sèche, forte, dure au mal, toute constellée de taches de rousseur et les mains pleines de verrues.

A un certain moment, les difficultés de l'existence obligèrent Mathieu à vendre ses tours de toile et jusqu'à la carriole qui lui permettait de suivre les foires avec son matériel. Il fallut alors marcher à pied, la *Rouge* portant deux poids de 20 kilos sur une planche, et Mathieu suivant avec l'essieu sur l'épaule ! Chose incroyable, mais connue pourtant de tous les vieux forains du Midi, Mathieu et la *Rouge* firent ainsi des traites de 20 et 30 kilomètres, allant de pays en pays et de fête en fête. Mathieu eut d'ailleurs nombre d'aventures dans son existence nomade de banquiste : cherchant trop souvent à vivre sur la crainte qu'inspirait sa force, il s'attira bien des fois des querelles dangereuses.

C'est ainsi qu'étant associé avec Deligne, il essaya, un jour que la recette avait été bonne, de frustrer son associé au moment du partage; Deligne ayant protesté, Mathieu, pour toute réponse, lui envoya dans la figure cinq ou six coups de poing qui arrivèrent assez mal. Deligne, qui était presque aussi batailleur que Mathieu, riposta, et les deux hommes se séparèrent après avoir *encaissé* tous les deux ; mais, le soir, au moment où Mathieu, qui avait fêté la dive bouteille, s'en revenait à sa voiture en titubant, Deligne lui administra une râclée magistrale dont il garda très longtemps les marques.

Une autre fois, à Agen, Mathieu se battit contre des paysans qui avaient bu avec lui et il en fit passer une quinzaine par la fenêtre du premier étage, si bien qu'un jeune homme de dix-huit à vingt ans, qui se trouvait là un des derniers, lui porta deux coups de couteau. Mathieu en eut pour un mois d'hôpital, mais cela ne l'assagit point et il recommença quelque temps après à Blaye. C'était le jour de la fête du pays et Mathieu travaillait les poids avec la *Rouge* sur la place publique. Après deux séances successives et comme la recette n'était pas fructueuse, Mathieu se mit à invectiver la foule, puis, au comble de la fureur, il bouscula trois ou quatre hommes du village. Ses adversaires ne dirent rien tout d'abord, mais, une demi-heure après, ils revinrent avec des triques et se mirent à frapper à coups redoublés Mathieu et sa *Rouge*. Mathieu, d'abord surpris, se remit vite, ainsi que la *Rouge,* et tous deux tombèrent sur les assaillants. La police arrivant sépara les combattants, mais en fourrant Mathieu et sa *Rouge* au violon, où ils restèrent toute la nuit; le lendemain, quand on voulut dénicher les deux oiseaux, tous deux s'étaient envolés : Mathieu avait brisé la porte à coups de poing et d'épaules !

Mathieu et la *Rouge* parcoururent dans ces conditions presque toute la France, tantôt à pied, tantôt en carriole, mais toujours très misérables ; ils faisaient du reste tout ce qu'il fallait pour parvenir à ce résultat. C'est ainsi que Mathieu, entre autres *qualités,* était un buveur phénoménal : il absorbait souvent plus de dix litres de vin dans sa demi-journée !

Il y a une trentaine d'années, Mathieu trouva un engagement à Bordeaux pour les poids et la lutte ; il arriva une douzaine de jours à l'avance, toujours suivi de sa *Rouge,* et demanda un acompte de soixante-quinze francs. Mais la veille du jour où devait avoir lieu son début, on ne retrouva plus Mathieu ni sa *Rouge ;* tous deux avaient disparu comme par enchantement et, depuis lors, oncques n'en entendit plus parler.

Un Élève d'Arpin : LACAISSE

Lacaisse était élève du célèbre Arpin. Il débuta en 1862, place Maubert, chez Bertrand, directeur de luttes dans les foires. Il avait alors dix-huit ans. Élancé, souple, d'une agilité surprenante, il joignait à ces qualités une force musculaire peu commune. A vingt-quatre ans, il levait, en deux temps, un haltère pesant 165 livres et faisait des bras tendus avec des poids de 25 kilos. Peu scrupuleux dans le choix des moyens pour combattre un adversaire, il était aussi redouté que redoutable.

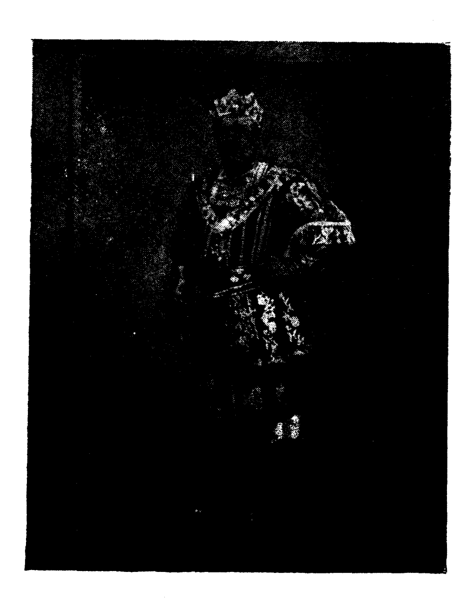
Peu de temps après, Lacaisse était classé parmi les premiers champions de la lutte et surnommé le *Lutteur d'acier*.

Devenu plus tard impresario des Folies-Bergère, Lacaisse présenta Pietro en 1884, Tom Cannon en 1889, et le Turc Yousouf en 1895.



Lacaisse — Arpin

Le *Terrible Savoyard* portant à Lacaisse le coup de lutte dénommé « Coup d'Arpin ».



Louis Laroche

LAROCHE

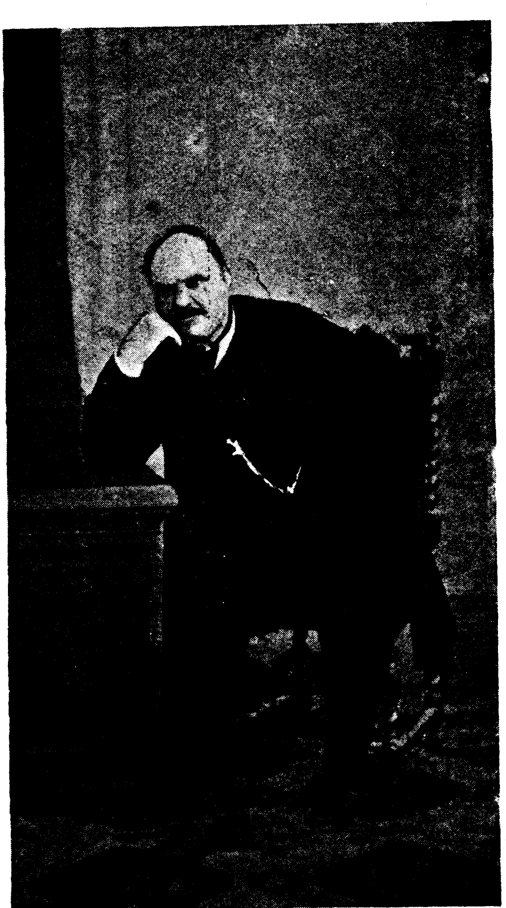
Laroche naquit à Paris en 1814; il parcourait les fêtes foraines en faisant des tours de force, mais se servant très peu des poids. Sa spécialité était de soulever de lourdes masses sur le dos. Il fut le créateur de l'exercice dénommé le fardeau humain. Il se glissait sous le chariot qui servait à transporter le matériel de la baraque foraine et sur lequel il faisait monter quinze hommes, puis s'arc-boutant en prenant un point d'appui sur un tréteau placé devant lui, il soulevait le lourd fardeau sur son échine pendant quelques secondes. Laroche était un homme de taille moyenne, assez corpulent, et qui donnait une grande impression de puissance. Il finit par faire de la prestidigitation, ayant lâché l'athlétisme. Lorsqu'il faisait ses tours de passe-

passe, il avait abandonné le maillot collant qui faisait valoir ses formes. Il arborait une robe de brocart rigide et constellée de paillettes. Ainsi vêtu, et coiffé d'un diadème hindou, il paradait fort dignement, insoucieux de ce que sa tenue pouvait avoir de grotesque. C'est ainsi qu'il se fit photographier pour la première fois de sa vie; ce fut du reste la seule fois. Il finit dans la plus profonde misère, comme presque tous les athlètes de son époque.

ROUSSEL, dit L'HOMME-CANON

Roussel, dit l'*Homme-Canon,* était de l'époque héroïque des Pujol, des Bernard père et des Rabasson.

C'était un homme d'une mâle structure (0m 52 de largeur de carrure prise par H. Stiernon, l'athlète), grand (1m 88), très bien proportionné et qui, malgré une plastique puissante, avait l'allure svelte et dégagée. Très aimable et affable, il était sympathique à tous ceux qui l'approchaient. Quand il « travaillait » en maillot, il faisait grande impression sur les spectateurs par l'impeccabilité de ses formes. Le beau sexe le recherchait beaucoup et il compta peu de cruelles. Roussel fut un des premiers athlètes qui firent des exercices de force avec un canon. Il le mettait au port d'arme, en travers de la nuque, sur un affût, puis après l'avoir ceinturé, d'un seul temps il le chargeait sur l'épaule. Un servant de circonstance s'approchait, allumait la mèche et le coup partait sans que, sous l'effet du recul, Roussel bougeât d'un pouce. En 1860, Roussel fut engagé à l'ancien Hippodrome et se couvrit de gloire en enlevant son canon.



ROUSSEL, dit l'*Homme-Canon*

Il fit une tournée dans toute la France et tour à tour Paris, Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, etc., applaudirent ses tours de force.

Un autre exercice favori de Roussel consistait à se faire tirer par deux chevaux attelés latéralement à une bricole qu'il se passait autour du torse. En s'arc-boutant fortement sur les jambes, l'athlète paralysait l'effort de traction des chevaux qui ne pouvaient le décaler de terre. Il traînait

aussi une charrette chargée de 1.000 kilos. Il levait une énorme barre de fer de 3 mètres de long en la saisissant par une de ses extrémités et, après un effort puissant, il la plaçait verticalement par un bout sur une de ses épaules.

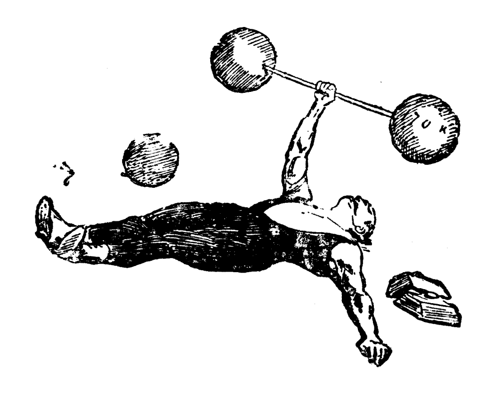
Très brave, Roussel accomplit nombre d'actes de courage et se vit décerner plusieurs médailles de sauvetage dont il était très fier.

Au mépris de sa vie, il opéra un jour à Pauillac un sauvetage dans des circonstances des plus dramatiques.

Roussel, qui pêchait à la ligne dans la Gironde, vit chavirer sous ses yeux dans un remous du fleuve un canot monté par une dame et deux jeunes gens. N'écoutant que son courage, notre athlète s'élança dans l'eau tout habillé et, arrivé sur les naufragés, il aida les deux hommes à s'accrocher au canot renversé, prit la femme d'un bras et l'amena à la rive, puis il retourna par deux fois chercher chacun des jeunes gens qu'il réussit à tirer sains et saufs de leur position désespérée. Roussel voulait ensuite s'en aller sans donner son nom, mais, acclamé par la foule qui avait assisté à cette scène émotionnante, il fut conduit au milieu des ovations jusqu'à la mairie où il dut décliner ses nom et qualité.

On peut juger du succès qui accueillit Roussel lorsqu'il parut aux représentations qu'il donna avec sa baraque foraine dans cette petite ville. Le soir même, le maire lui fit remettre par les personnes qu'il avait sauvées une couronne avec une médaille commémorative de son magnifique acte de dévouement. Par cet exemple, on peut voir que Roussel était un brave et digne homme, aussi modeste que valeureux.

Roussel parcourut très longtemps le midi de la France et principalement le département de la Gironde, où la population tient en si haute estime les athlètes. Notre héros se fixa ensuite à Bordeaux, où il tenta sans succès de monter plusieurs commerces. Devenu vieux, il dut recommencer son métier d'homme fort et on pouvait le voir encore « travailler » alors que ses longs cheveux bouclés étaient devenus blancs. Roussel faisait alors des poids avec une jeune femme devant les terrasses des cafés de Luchon, de Biarritz, de Bayonne, de Pau, etc. Son canon devint la propriété de Stiernon, à qui il l'offrit. Roussel, né près de Lille vers 1816, s'est éteint à soixante-dix ans vers 1886.



Hippolyte TRIAT



CEUX qui, actuellement, jouissent des bienfaits de la culture physique et lui doivent santé, beauté et force, ont pour premier devoir de reporter sur les initiateurs de cette œuvre de rénovation l'hommage de leur respect et de leur reconnaissance. Les vivants s'honorent en glorifiant les morts qui furent bons et bienfaisants.

Et peu d'hommes ont mieux mérité ce double titre que celui dont nous allons ici conter la vie :

Hippolyte-Antoine Triat est né à Saint-Chaptes, petit village près de Nîmes (Gard), en 1813 ; il était le dernier d'une famille nombreuse et perdit ses parents à l'âge de quatre ans; il fut alors recueilli par sa sœur aînée, qui habitait Nîmes. A l'âge de six ans il fut volé un jour de foire par des bohémiens qui le donnèrent ou vendirent à une troupe d'artistes italiens, à Nice. Il resta avec eux pendant sept ans, voyageant en Italie, en Autriche, en Espagne. Triat, habillé en fille, faisait dans la troupe le travail de danse de corde sous le nom de la jeune *Isela*. En 1825, la troupe se disloqua et il resta avec un Espagnol nommé *Consuelo,* qui faisait, avec deux de ses fils, un travail de poids et de poses plastiques sous le nom des *Alcides*. Triat fut vite mis à ce travail et il y réussit si bien que peu après, sous le surnom de l'*Infant,* il était connu dans toute l'Espagne, quand un accident, qui lui arriva à Burgos, en 1828 (il eut la jambe gauche brisée d'un coup de pied de cheval qui s'était emporté et qu'il arrêta), le força à y rester pendant longtemps ; la personne qu'il avait sauvée, Mme Montsento, s'occupa de lui, et après sa guérison le mit en pension au collège des Jésuites de Burgos, où il resta jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Pendant son séjour chez ces religieux, où il compléta son éducation tant en français qu'en espagnol, grâce à un Français qui s'y trouvait, il donna des nouvelles à sa famille, reçut même la visite de ses sœurs, mais ne voulut pas rentrer en France. Il trouva dans la bibliothèque plusieurs livres anciens où il était question des exercices des gymnases grecs et latins. Parmi ces livres se trouvait l'ouvrage de Mercurialis, celui de Plexotis, d'Andry, une traduction en espagnol du fameux *Traité de l'Art de sauter,* par le chevalier Capriani, qui fut le professeur des fils de François Ier. Triat se trouvait préparé pour les lire avec fruit et pendant son séjour au collège il continua à s'exercer, fut le professeur de ses condisciples et commença alors à préparer son plan d'*Éducation physique*. Lorsqu'il quitta Burgos en 1834, il reprit son métier d'artiste et d'athlète : il avait créé un nouveau travail de poses auquel ressemble du tout au tout celui de Sandow; une partie de ses exercices se faisait à une colonne tournante où, suspendu par une main, par les pieds, par la mâchoire, il enlevait des chevaux, des hommes : il eut avec cela un immense succès en Espagne, en Angleterre où il séjourna longtemps, et enfin en Belgique. Dans ce dernier pays, il installa un gymnase qui, en peu de temps, réussit à merveille ; tout Bruxelles fréquentait cet établissement situé 7, rue de Ligne, où il resta de 1840 à 1849, époque où, ayant cédé son gymnase, il vint installer à Paris, 55 et 57 avenue Montaigne, son superbe gymnase qui eut une vogue immense. Sa méthode nouvelle, ses exercices de gymnastique scientifique furent tout de suite en faveur, il eut comme clients toute la haute société parisienne. A l'avènement de l'Empire, il eut comme élèves une grande partie de la cour, l'empereur lui-même était son élève et fut soigné par lui pendant longtemps.

Son magnifique gymnase avait exactement 40 mètres de long sur 21 de large et 10 mètres de haut, il y avait une collection complète d'agrès et d'engins de toutes sortes ; il y avait pour plus de 100.000 francs d'appareils, d'haltères, de barres à deux mains, de massues, etc.

Sur le fronton du gymnase se trouvait inscrit : *Régénération de l'homme* (ce titre avait été approuvé par une conférence du Dr Castel).



Signature de Triat

UN GRAND HOMME MÉCONNU : HIPPOLYTE TRIAT

Les travaux qui se firent dans ce quartier exproprièrent Triat, qui fonda en face, au n° 36, vers 1855, un autre gymnase plus petit, mais encore fort beau et bien compris, à l'emplacement exact où se trouve la rue François Ier. La guerre de 1870 et la Commune

arrivèrent : Triat fut compromis pour avoir prêté son gymnase pour des réunions et surtout pour avoir été nommé (sur l'instigation de Jules Allix, membre du Comité central) directeur des exercices gymnastiques de la ville de Paris (Voir le numéro du *Journal officiel de la Commune* du 7 avril 1871 : les considérants nommant Triat sont curieux). Il fut fait prisonnier par les Versaillais, fut interné quelque temps, revint à Paris au mois de juillet, reprit la direction d'un nouveau gymnase, 22, rue du Bouloi, qu'il quitta définitivement en 1879. Il mourut à Paris le 11 janvier 1881, âgé de soixante-huit ans, en son domicile, 27, rue Jean-Jacques-Rousseau. Ses obsèques eurent lieu le 13 janvier 1881. Il fut inhumé au cimetière du Nord (dit cimetière Montmartre, boulevard de Clichy, avenue Rachel), dans le tombeau de la famille Allix, 24e division, 17e ligne, avenue du Tunnel, 5. (C'est à l'obligeance de M. Mouquin, directeur général des recherches à la Préfecture de police, que nous devons ces précieux renseignements.) Christmann, le propriétaire du gymnase du faubourg Saint-Denis, écrivit dans le *Gymnaste* du 15 février 1881, un article nécrologique sur Triat. La note de service que nous avons sous les yeux porte que Triat était veuf de Marie-Françoise-Cornélie Pasquet.

*
* *

Paul Féval, le grand romancier, fut un élève de Triat; il était un grand admirateur de ce génie méconnu. Voici la description qu'il fit du gymnase Triat en 1856 dans un magazine de l'époque : *Le Musée des Familles.*

LE GYMNASE TRIAT

Le bœuf et le chameau, apologue de Plutarque. — Le corps et l'âme. — La loi du mouvement. Gymnastique ancienne, du Moyen Age, de la Renaissance et de l'ancien régime. Immobilité actuelle. — Ses résultats funestes. Réhabilitation de la gymnastique. — Le colonel Amoros. — La vraie gymnastique moderne. Gymnase Triat. — Curieux spectacle. — Effets merveilleux. — Avis aux familles.

« Un bœuf et un chameau voyageaient de compagnie, conduits tous deux par un homme, leur maître commun. Le bœuf, chargé outre mesure, voyant le chameau s'avancer d'un pas leste, le pria de le soulager d'une partie de son fardeau. Le chameau refusa en disant :

« — Chacun pour soi !

« — Maladroit-égoïste ! reprit le bœuf ; tu porteras bientôt, non seulement la moitié de ma charge, mais ma charge entière, et moi-même par-dessus.

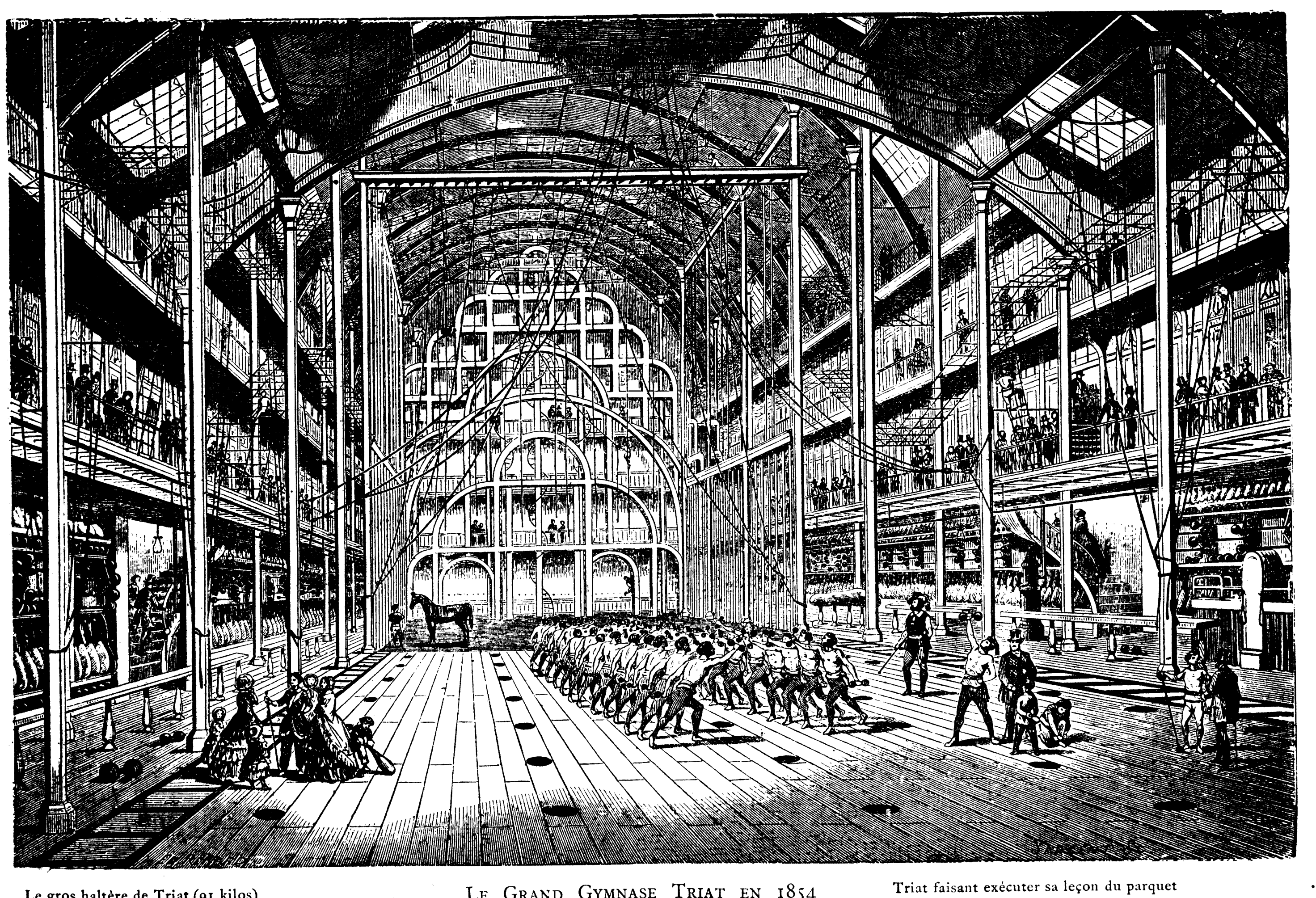
« Le lendemain, en effet, le bœuf ayant succombé à sa fatigue, l'homme plaça son corps et sa charge sur les épaules du chameau. »

Le grand Plutarque, auteur de cet apologue, a expliqué ainsi la solidarité de l'âme et du corps. L'âme, c'est le chameau, le bœuf, c'est le corps. Si la première refuse de se prêter aux besoins du second, elle en devient victime et perd sa propre liberté sous un double fardeau, portant à la fois le corps exténué, et ses douleurs, et ses fatigues. D'où Plutarque conclut avec sagesse que nous devons exercer en même temps notre corps et notre âme, et les mener de concert comme les deux chevaux d'un même attelage.

Tel est le principe et telle est l'origine de tous les exercices connus et résumés sous le nom de gymnastique.

Est-il possible, en effet, d'examiner l'admirable machine humaine sans reconnaître qu'elle est construite pour le mouvement et l'action, lesquels d'ailleurs sont la loi de la nature entière, depuis les astres roulant au ciel jusqu'aux fourmis qui creusent le sol?

Or, comme la vie dans l'homme est double, corporelle et spirituelle, physique et morale, ainsi que l'explique la parabole de Plutarque ; comme les deux natures qui forment cette dualité et qui sont si profondément distinctes dans leurs attributs sont cependant liées si intimement que toute action de l'une réagit sur l'autre ; comme, tout en admettant que



Le gros haltère de Triat (91 kilos)

LE GRAND GYMNASE TRIAT EN 1854
au 55 et au 57 de l'avenue Montaigne

Triat faisant exécuter sa leçon du parquet

l'esprit soit le principe du corps, il est impossible de nier l'influence réciproque et permanente du corps sur l'esprit, il s'ensuit que l'exercice corporel concerne immédiatement l'homme tout entier corps et âme, matière et esprit.

Partant de là, il est facile de comprendre que cet exercice, appliqué rationnellement, constitue un art, qui est la gymnastique, et que cet art, sérieusement développé, touche à l'éducation physique intellectuelle et morale de l'homme, à la conservation de la santé, à la guérison d'un grand nombre de maladies, au perfectionnement de la race et de l'individu.

La gymnastique était chez les anciens la moitié de l'éducation et de l'hygiène publique et privée. La *palestre* était l'école normale du mouvement. On s'y formait à tous les exercices du corps par des études de force, de légèreté et d'agilité. La gymnastique militaire comprenait le saut, le disque, la lutte, le javelot, le pugilat, la course à pied, à cheval et en char. Les Thébains durent la victoire de Leuctres à leur supériorité dans la lutte.

La gymnastique athlétique avait pour but de préparer des athlètes aux combats variés du cirque. Ces athlètes étaient chantés par des rapsodes et glorifiés dans les archives et les inscriptions historiques. Choisis parmi les familles libres et honnêtes, élevés sous la direction d'un magistrat, ils prêtaient serment, combattaient nus, servaient de modèles aux héros et aux guerriers, recevaient en prix des couronnes de pin, de laurier ou d'olivier, des armes, des vêtements, de l'argenterie, des chevaux ou des esclaves, se voyaient comblés de fleurs et de présents dans l'amphithéâtre, et rentraient sur un char de triomphe, escorté par les populations, à travers une brèche pratiquée aux murs de leur ville natale. Thésée Hercule, Jason, etc... n'étaient autres que des athlètes ; Milon de Crotone fut un des plus célèbres. Il assommait réellement un bœuf d'un coup de poing, mais il ne le mangeait point à son dîner comme on l'a dit. Ainsi que tous ses pareils, il entretenait sa force par la sobriété et la tempérance, vertus des athlètes auxquels saint Paul a rendu haute justice.

Au Moyen Age, à la Renaissance et sous l'ancien régime, la gymnastique se composait des tournois, des carrousels, des jeux de bague, des ballets, de tous les exercices du cheval, des armes, de la paume, de la danse, etc., etc.

L'invention de la poudre d'abord et ensuite la révolution, en supprimant presque toutes ces habitudes, laissèrent une lacune fâcheuse dans l'éducation et dans l'hygiène, lacune qui a joué un triste rôle dans l'affaiblissement et dans l'amoindrissement de la génération actuelle.

Depuis près de cent ans, particulièrement en France, les exercices du corps ont été abandonnés aux soldats, aux ouvriers et aux paysans. A quelques exceptions près et sauf un peu de natation, d'escrime et d'équitation, l'immobilité physique semble être la loi des classes aristocratiques et bourgeoises, libérales et intellectuelles, de celles justement qui ont le plus besoin d'agir pour compenser le travail du cerveau et de l'estomac, de celles enfin auxquelles appartenait autrefois le privilège de la guerre, de la chasse, de l'équitation, de l'escrime, etc., etc.

A peine si les enfants eux-mêmes, dans les collèges et les pensionnats, se livrent encore à ces jeux de la balle, de la marelle, des barres, du saut-de-mouton, de la corde, etc., qui donnaient à nos parents la vigueur que nous laissons dépérir en nous. Chacun jetant autour de soi un regard, peut voir la foule des malades qui l'entourent. Malades qui marchent, qui travaillent, qui vivent malades, qui ont accepté leur maladie comme chose naturelle et normale, malades tombés si bas que la santé leur semble un mensonge et un rêve. Vous les connaissez tous : hommes de bureau, artistes, écrivains, victimes pâles et tristes de ce poison qu'on nomme l'immobilité, appauvris journellement par l'émotion nerveuse, par la chaleur factice, par l'air vicié, par la surexcitation du cerveau ; vous les connaissez, vous savez qu'ils *se portent bien,* sauf leur névralgie, sauf leur gastrite, sauf leur entérite, sauf leur bronchite, sauf les mille et une misères chroniques qui les torturent. Ils se portent bien. Et, en effet, pourquoi parler toujours de ces maux qui sont entrés dans leur vie et auxquels ils ne connaissent point de remède ? Ils se portent bien, ils écrivent, ils plaident, ils fabriquent, ils composent, ils manient l'archet, le burin, le pinceau, donc ils se portent bien. Ce n'est pas ainsi, il est vrai, que les hommes de la campagne se portent bien. Nos paysans, quand ils se portent bien ne sont pas malades ; mais nos paysans ont de l'air et du

mouvement ; mais nos paysans respirent ; mais nos paysans se servent des muscles que Dieu leur a donnés. A Paris, *se porter bien* veut dire *souffrir hors de son lit*. La bonne santé consiste à se tenir sur ses jambes.

J.-J. Rousseau, à la fin du siècle dernier, et quelques publicistes allemands, avaient averti l'humanité de ce symptôme de décadence sous la Restauration, et, depuis 1830, le colonel Amoros remit la gymnastique en honneur dans l'armée et tenta de l'introduire dans les institutions civiles. Mais il n'obtint, sous ce dernier rapport, qu'un succès partiel, borné à quelques maigres établissements à Paris. C'est que, il faut bien en convenir, Amoros et ses imitateurs sont aussi loin de la gymnastique savante, rationnelle et féconde, que la clarinette d'un aveugle est loin d'un concert d'harmonie. La véritable résurrection de la gymnastique, ou plutôt la création de la gymnastique moderne était réservée à un homme qui est déjà célèbre à Bruxelles et à Paris et qui sera bientôt populaire en France et en Europe.

Pour juger cet inventeur et son système, il faut voir l'un et l'autre à l'œuvre, et c'est ce que nous allons faire en allant aux Champs-Élysées.

Arrivés au rond-point, nous tournons à gauche par l'avenue Montaigne, et nous voici devant le monument de M. H. Triat.

Monument est certes le mot, et monument curieux et utile s'il en fut jamais. Théâtre où chacun peut être acteur ; lieu de plaisir unique, car ailleurs le plaisir énerve, tandis qu'ici le plaisir restaure et fortifie, abri pour les oisifs, reposoir des laborieux, arène de la jeunesse robuste, piscine où la virilité, vaincue par notre civilisation, vient puiser des forces nouvelles, gymnase enfin, gymnase dans toute la belle et large acception du terme.

C'est une vaste nef, dessinée pour nous par M. Renard avec la finesse et l'ampleur de son crayon. Le transept, aérien et spacieux, est entouré de bas côtés que surmontent trois rangs d'élégantes galeries. Le rez-de-chaussée est divisé en deux parties, dont la première est parquetée, tandis que l'autre, emplie de sciure à un pied de profondeur, forme un immense et moelleux matelas. Ce qui frappe d'abord, c'est la profusion des cordages courant dans tous les sens, se mêlant, se croisant et formant comme une dentelle capricieuse dont le réseau mouvant étonne et intrigue l'esprit. Il y a la fortune d'un homme dans le prix de ce prodigieux écheveau de cordes. Elles ondulent en échelles, festons interminables, tout autour des tribunes : elles traversent le gymnase, elles montent, elles descendent ; vous les voyez d'en bas suivre la courbe hardie des voûtes et osciller lentement au passage d'un enfant, qui semble un oiseau perdu dans l'espace. D'autres câbles encore pendent librement pour la voltige ; d'autres sont tendus verticalement pour le *bras de fer,* horizontalement pour la coupe ; d'autres, terminés par de brillants anneaux de cuivre, servent à ces exercices du pendule que M. Triat a poussés au suprême degré de perfection. A travers la guipure des cordages, on aperçoit, de l'entrée, un système d'échelles monumentales en menuiserie, affectant la forme d'un trèfle gothique avec ses broderies accessoires. En mettant bout à bout les marches de cet escalier géant, on passerait par-dessus les tours de Notre-Dame. Les barres parallèles mobiles, inventées par M. Triat, sont au-dessous. Leurs différentes positions permettent plus de cent cinquante exercices. Au milieu enfin, se dresse le cheval de grandeur naturelle qui a vu tant de miracles de force et d'adresse. Nous ne parlons ni des mâts, ni des barres de fer horizontales, ni des instruments qui se rencontrent dans les petits gymnases. Nous passons sous silence aussi, parce que nous ne saurions point les décrire suffisamment, différentes machines fort ingénieuses dont M. Triat est l'auteur et qu'il met à la disposition des personnes trop affaiblies pour suivre la grande leçon.

Telle est la nef dans son aspect purement matériel. Mais, quand 8 heures sonnent, quand les innombrables becs de gaz inondent de lumière le plancher arrosé, quand s'ouvre la porte du temple réparateur, pour donner passage à la foule des élèves, quand les galeries pleines s'émaillent de fleurs, de dentelles et de sourires, la nef immobile s'éveille en sursaut, le palais muet prend une voix, la matière inerte s'agite et respire. C'est fête et c'est bataille ! L'armée des audacieux s'élance à la conquête de la santé et de la force. Par les échelles, par les mâts, par les cordages, adolescents, adultes, hommes faits, tombent dans l'arène et commencent la partie. Ils portent le collant rouge et leur poitrine est nue. — En

avant ! Le frêne flexible des barres parallèles gémit et se tord, les mâts lisses grincent sous la main, les anneaux suspendus oscillent et lancent le gymnaste virtuose, qui fait la culbute dans les airs, le cheval est franchi d'un bond, tandis que les lutteurs renversés roulent en riant dans la sciure. En avant, en avant ! ceci est la gaieté, la vie, la jeunesse revenue, ceci est le mouvement sauveur : roidissez vos muscles amollis, cherchez l'équilibre, touchez d'un pied léger la barre élastique du tremplin, élargissez la poitrine, appelez l'air à pleins poumons, efforcez-vous, travaillez, vivez.

— Voici le maître. Arrêtez-vous et regardez. Celui-là est un homme semblable à vous. Pourquoi sa puissance est-elle triple et quadruple ? Pourquoi son corps musculeux et souple rivalise-t-il avec les chefs-d'œuvre de la statuaire antique ? Pourquoi sa vigueur héroïque semble-t-elle railler notre décadence ? Parce qu'il a fait sur lui-même l'expérience qu'il tente sur vous. M. Triat, l'athlète sans rival, l'Hercule des âges modernes, est le fils légitime de sa propre méthode. M. Triat, réagissant sur lui-même, a littéralement bandé ses muscles et pétri sa chair.

Or, voyez : où les plus agiles hésitent, il passe. Cette corde, qu'il a saisie au vol en bondissant comme un tigre, l'a porté à la voûte ; le voilà qui nage dans l'espace, égalisant avec mesure les efforts de sa coupe aérienne ; il touche le rebord de la galerie ; sa tête a plongé, son torse a basculé ; ce bruit, c'est déjà son pied qui frappe le sol et qui, rebondissant, passe à un mètre plus haut que la croupe du cheval...

Mais le coup de sifflet a retenti. Les jeux ont pris fin. Ceci est le signal de la leçon normale. Pendant que les élèves, animés déjà, vont choisir leurs instruments, descendons vers la porte et jetons un coup d'œil sur cet opulent arsenal d'armes pacifiques. Il y a là pour 50.000 écus de fer seulement : jugez si M. Triat peut craindre la concurrence ! Ce sont des haltères ou boulets ramés de toutes formes et de toutes grandeurs, des barres de fer également graduées et terminées aussi par des boulets. Les curieux regardent avec une admiration mêlée d'effroi cette masse de fonte qu'on nomme le *poids de M. Triat,* parce que M. Triat, seul au monde a pu jamais le mettre à bras tendu, au-dessus de sa tête. Ceux qui ont vu l'Hercule moderne accomplir ce prodigieux travail ne peuvent oublier que leur cœur a battu dans leur poitrine comme à la scène la plus émouvante du drame le plus saisissant.

La leçon normale ou *du plancher,* toujours commandée par M. Triat en personne, a pour but de solliciter tour à tour et dans un ordre médicalement logique, *tous les muscles du corps humain.* Cette leçon fait l'admiration des gens de l'art. A part son utilité supérieure, elle est belle et séduisante comme spectacle. Cinquante élèves, rangés sur deux files, obéissent à la voix du maître. Celui-ci, vêtu d'un costume étrange dans sa brillante élégance, tient le milieu de l'enceinte. Sa belle taille fait tableau, ainsi que sa tête haut portée. De la main droite, il agite une longue baguette recouverte de filigrane d'argent. Son organe vibrant et sonore emplit la salle comme un son de cor.

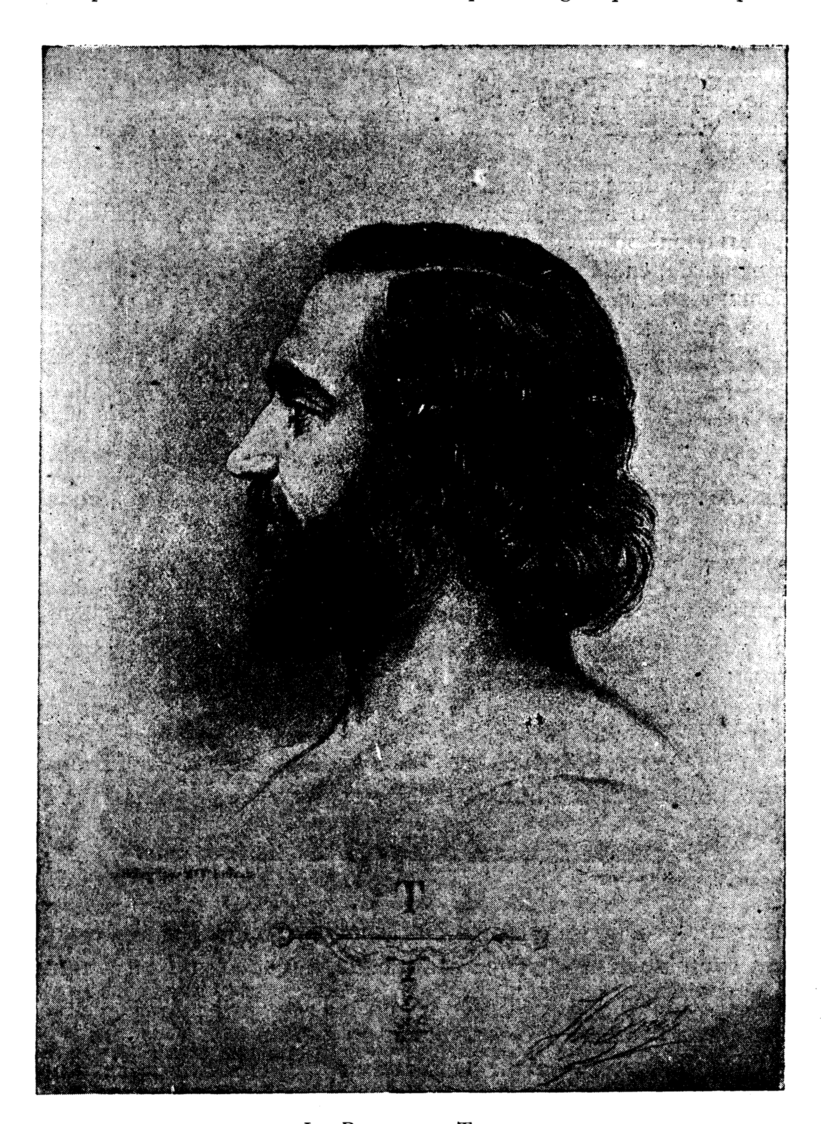
Grands et petits haltères, danse du gladiateur, course repliée sur elle-même comme les anneaux d'un serpent, petite barre, lutte à la barre, jeu des massues, grosse barre de fer, tout se succède avec une rapidité brûlante, avec un entrain qui tient de la magie. Beaucoup seraient tentés de faiblir, mais ils n'ont pas le temps d'essuyer la sueur qui les inondent ; du professeur à l'élève un courant magnétique passe ; la puissance du maître se divise, s'épanche ; chacun a en soi une voix mystérieuse qui lui dit : Marche, marche ! et l'on ne s'arrête qu'au moment où les garçons du gymnase, à leur poste, ouvrent le robinet d'eau fraîche qui doit lotionner tous ces corps ardents et fumants.

Sans traiter une question mille fois résolue par l'expérience, nous dirons que ces ablutions générales d'eau fraîche après le travail sont une des voluptés les plus raffinées qui se puissent imaginer. Non seulement il n'y a pas de danger, mais il y a notable avantage. Après l'ablution plus de fatigue : on recommencerait de grand cœur.

Tel est l'établissement et tel est le système gymnastique de M. Triat, d'après le témoignage d'un homme qui ajoute : *experto crede Roberto.*

Ce système résume toute l'expérience du passé, avec toute la science du présent, et il est merveilleusement approprié aux nécessités de notre époque, où le temps est si rapide et si précieux.

Le fait est qu'en moins d'une heure et en une série de mouvements combinés avec une logique et une harmonie parfaites, M. Triat a concentré tous les travaux et tous les plaisirs, toutes les épreuves et tous les résultats de la palestre grecque, du cirque romain, des



Le Profil de Triat

joutes du Moyen Age, de l'escrime, de l'équitation, de la chasse, de la paume, du tremplin, de l'escalade, de la danse, enfin de tous les exercices qui créent, développent ou ramènent la force et la souplesse, la grâce et l'énergie, la bonne humeur et la santé.

Déjà l'expérience a été faite, avec les conséquences les plus salutaires, par des milliers de jeunes hommes et de jeunes filles (car il y a aussi une école de femmes au gymnase Triat), et aussi par des milliers d'hommes énervés et même des vieillards qui se croyaient au bord de la tombe.

Sans compter les princes, les grands personnages, les financiers, les généraux, les administrateurs, les magistrats, les illustres écrivains et les fameux artistes épuisés par la vie

sédentaire et la contention cérébrale, à qui l'habile gymnasiarque a rendu, en petit comité, leur vigueur et leur talent, leurs facultés physiques et intellectuelles.

Témoin les haltères, les barres et les boulets ramés qu'on reconnaît dans les antichambres et dans les jardins de certains hôtels, et même de certains palais que nous pourrions désigner ici (1).

Un seul exemple fera juger de l'importance des autres. C'est dans le système Triat que le maréchal de Saint-Arnaud, épuisé et mourant, a retrouvé la force de remonter à cheval, d'aller gagner la victoire de l'Alma et de conduire l'armée française devant les remparts de Sébastopol.

Nous ne sommes donc pas étonnés d'apprendre qu'une éminente société, où figurent les personnages les plus importants et les plus éclairés du monde officiel et du monde scientifique, s'est donné pour mission de répandre le système Triat et de l'élever à l'état d'institution nationale, en l'établissant sur tous les points de la France.

Nous sommes convaincus, comme les illustres patrons de la Gymnastique moderne, que le jour où elle fonctionnera dans nos casernes, dans nos collèges, dans nos pensions, dans nos villes et dans nos centres populeux, nos soldats et nos jeunes gens doubleront leur force, leur adresse, leurs aptitudes diverses, et nos instituteurs et nos médecins auront trouvé un des remèdes les plus efficaces aux plaies physiques et morales de notre génération.

C'est à ce titre que nous nous sommes fait un devoir de rappeler aux familles l'ancienneté et l'utilité de la gymnastique, beaucoup trop oubliées de nos jours, et de leur recommander la méthode qui l'applique le plus heureusement à nos habitudes et à nos mœurs.

Chacun, d'ailleurs, peut aller en juger par ses propres yeux ; les leçons du gymnase Triat sont publiques et ouvertes à tous les passants ; et M. Triat lui-même est un apôtre dévoué à sa mission, considérant notre espèce déchue avec la commisération de l'athlète pour le nain, et prêt à donner la main à quiconque veut régénérer avec lui l'homme du dix-neuvième siècle.

A titre documentaire et pour prouver que Triat avait des idées très justes sur la culture physique (encore inconnue du public en 1855), nous reproduisons ci-après les différentes brochures qu'il fit éditer pour faire connaître ses gymnases et répandre ses idées philanthropiques.

Les trois premières pages sont consacrées à son gymnase du 55 et 57 avenue Montaigne.

Puis vient la reproduction d'un titre de 100 francs émis par Triat, en 1855, lorsqu'il créa son gymnase du 36 avenue Montaigne, fonda et mit en actions la Société des gymnases de France, dans le but de répandre partout la bonne parole.

Les deux autres pages sont consacrées à son gymnase de la rue du Bouloi, n° 22.

Pour qu'il ne puisse pas y avoir de doute sur l'authenticité de ces documents, ils ont été reproduits photographiquement afin qu'il n'y ait pas un mot de changé. Ces originaux nous ont été confiés par M. Christmann, qui fut également l'élève et l'ami de Triat et à qui nous sommes heureux de témoigner ici notre gratitude pour l'obligeance avec laquelle il a mis ces documents à notre disposition.

M. Christmann savait d'ailleurs que c'était pour nous aider à mieux honorer la mémoire de l'homme pour qui il a conservé une profonde admiration.

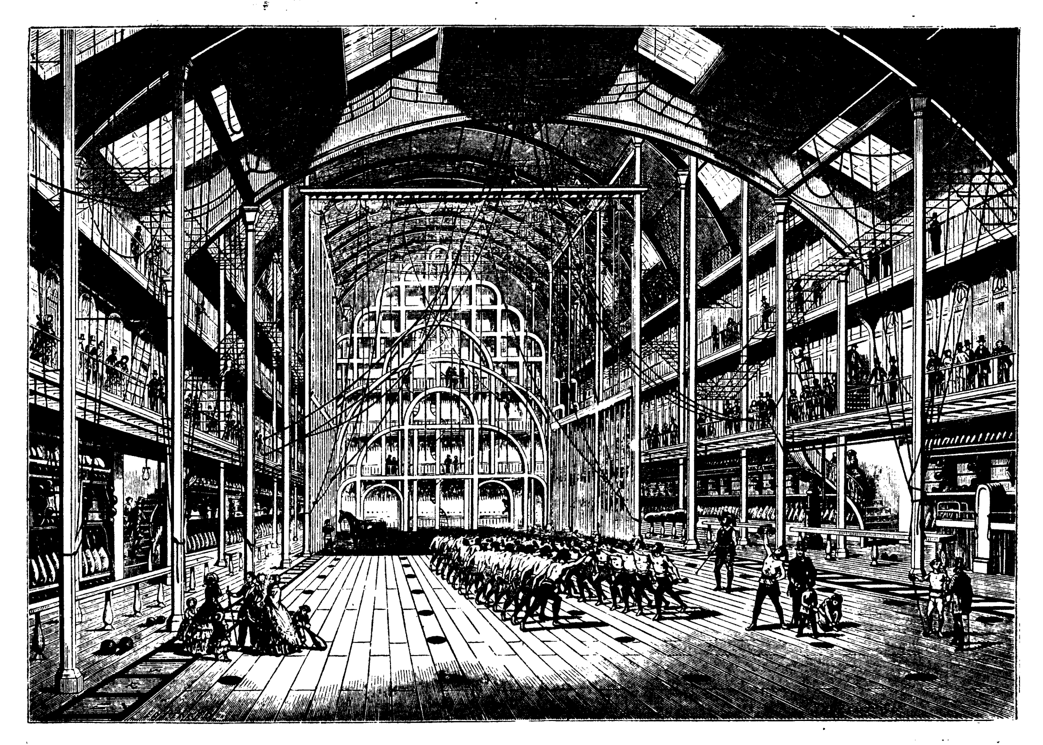
Par la lecture de ces quelques notices, on verra combien il est regrettable, pour la race française, que la méthode de Triat n'ait pas été adoptée par le gouvernement français.

---

(1) Palais des Tuileries, où l'empereur Napoléon III recevait de Triat des leçons de gymnastique.

H. TRIAT

RÉGÉNÉRATION DE L'HOMME



GYMNASE TRIAT

55-57, AVENUE MONTAIGNE (CHAMPS-ÉLYSÉES)

Cours des Hommes.

Lundi, Mercredi, Vendredi. — 8 h. du matin, — 4 heures, — 8 h. du soir
Mardi, Jeudi, Samedi, — 4 h. du soir.

ABONNEMENT. *3 fois par semaine, 31 fr. par mois: 150 fr. pour 6 mois, ou 250 fr. par an*
6 fois par semaine, 52 fr. par mois; 250 fr. pour 6 mois, ou 450 fr. par an

Cours des Garçons.

Jeudi et Dimanche, à 2 heures. — ABONNEMENT : *21 fr. par mois, ou 200 fr. par an.*

Cours des Petits Garçons.

Lundi, Mercredi, Vendredi, — midi et demi.
Mardi, Jeudi, Samedi. — 11 heures du matin, — 2 heures du soir

ABONNEMENT : *31 fr. par mois, ou 250 fr. par an.*

Cours des Dames.

Lundi, Mercredi, Vendredi, — 9 h. 1/2 du matin, — 2 h. du soir.

ABONNEMENT : *61 fr. par mois, ou 500 fr. par an.*

Cours des Demoiselles.

Lundi, Mercredi, Vendredi, — 9 h. 1/2 du matin, — 2 h. du soir.

ABONNEMENT : *51 fr. par mois, ou 400 fr. par an.*

Cours des Petites Filles.

Lundi, Mercredi, Vendredi, — midi et demi.
Mardi, Jeudi, Samedi, — midi et demi.

ABONNEMENT : *41 fr. par mois, ou 330 fr. par an.*

LE DIMANCHE : Cours d'hommes, 10 heures du matin. — Cours de Petits Garçons, 2 heures.

COURS EXCEPTIONNELS ET TRAITEMENTS SPÉCIAUX DE M. TRIAT

Cours de M. TRIAT, tous les jours, à 4 heures du soir. — Consultations de M. TRIAT, le Dimanche, de midi à 2 heures.

COURS PARTICULIERS ET LEÇONS SPÉCIALES, DE GRÉ A GRÉ, — SELON LES CAS.

L'abonnement date du jour où l'Élève s'inscrit, et se paye d'avance.

On peut se procurer à l'Établissement les vetements nécessaires pour le travail.

GYMNASE TRIAT

ÉDUCATION — HYGIÈNE — RÉGÉNÉRATION.

Il est impossible de scruter les profondeurs de la vie organique sans se pénétrer de la conviction que le mouvement est sa loi primordiale et essentielle.

En principe, tout est en mouvement dans la nature; rien n'est stable dans l'univers, si ce n'est Dieu; l'immobilité ne nous apparaît que comme l'absolu ou le néant.

Dans l'homme et dans les animaux, la vie matérielle se manifeste et s'accomplit, soit par le mouvement moléculaire de composition et de décomposition de la trame organique, soit par les mouvements propres à chaque organe dans la sphère individuelle de ses fonctions, soit par les mouvements de solidarité qui constituent les sympathies entre les organes, soit enfin par les mouvements d'ensemble et du corps entier.

Aucune fonction physiologique ne peut s'exercer sans mouvement : l'aspiration et la respiration, l'absorption, la digestion, la circulation, la transpiration, les sécrétions, la locomotion et la calorification ne s'expliquent que par des déplacements de matière, qui s'effectuent au moyen d'organes spéciaux, d'appareils propres, ou par l'action complète de tout l'organisme.

Si l'on considère que nul mouvement d'une partie d'un système ne peut avoir lieu sans réagir proportionnellement sur le tout, on est forcé de conclure que l'exercice ou mouvement volontaire appliqué au corps doit modifier les fonctions, et par conséquent la vie elle-même.

Or, comme la vie dans l'homme est double, corporelle et spirituelle, physique et morale; comme les deux natures qui forment cette dualité, et qui sont si profondément distinctes dans leurs attributs, sont cependant liées si intimement que toute action de l'une réagit sur l'autre; comme, tout en admettant que l'esprit soit le principe du corps, il est impossible de nier l'influence réciproque et permanente du corps sur l'esprit, il s'ensuit que l'exercice corporel concerne immédiatement l'homme tout entier, corps et âme, matière et esprit.

Partant de là, il est facile de comprendre que cet exercice, appliqué rationnellement, constitue un art qui est la Gymnastique, et que cet art, sérieusement développé, touche à l'éducation physique, intellectuelle et morale de l'homme, à la conservation de la santé, à la guérison d'un grand nombre de maladies, au perfectionnement de l'individu et de la race.

Tel est le point de vue élevé auquel se présente la Gymnastique au XIX[e] siècle; tel est du moins, en peu de mots, l'ordre théorique auquel nous avons abouti par nos études sur cet art, que nous avons d'abord pratiqué d'instinct, et que nous croyons avoir ensuite, par toute une vie de méditations et d'expériences, porté à un degré de perfection inconnu avant nous

L'Institution gymnastique, telle que nous la connaissons dans l'antiquité, appartient à des sociétés adoratrices de la force, dont elles avaient besoin pour la conquête ou pour la défense, et l'on sait que les législateurs anciens s'en préoccupèrent plutôt comme d'un moyen de faire des soldats et des athlètes que comme d'une méthode propre à former des hommes sains, forts et intelligents. La gymnastique militaire et olympique ne fut en si grand honneur que parce qu'elle donnait aux nations des victoires et des triomphes; elle déchut lorsqu'elle ne produisit plus que des Hercules stupides et des gladiateurs pour la sanglante arène du cirque. Il est vrai qu'aux mêmes époques la gymnastique médicale était hautement préconisée par les plus grands génies dans l'art de guérir, par Hérodicus, Hippocrate, Galien, Celse, Oribase, Dioclès, Asclépiade; mais n'ayant pas trouvé les moyens de se rendre facile pour tous dans l'application, elle resta dans l'enfance et finit par être enveloppée dans le discrédit encouru par la gymnastique athlétique, dont l'abus extrême s'était manifesté comme un attentat au développement de l'intelligence et au progrès des bonnes et des belles mœurs; et, bien que ce résultat désastreux prouvât seulement que la gymnastique est aussi dangereuse mal appliquée qu'utile et bienfaisante dans le cas contraire, il se fit une réaction d'autant plus énergique contre cet art, qu'il avait été plus puissant dans ses effets.

Entre l'extinction de la gymnastique à la fin du monde ancien et sa renaissance au XVIII[e] siècle, il s'est placé une civilisation nouvelle représentée par soixante générations successives. Durant ce long intervalle, les exercices du corps n'apparaissent, en dehors de la vie ordinaire, que dans quelques restes des vieux usages romains, dans les joutes, tournois, carrousels, champs clos du moyen âge, lesquels s'éclipsent lorsque les armes à feu se substituent aux armes des chevaliers.

Ce n'est que vers la fin du siècle dernier que les idées de J.-J. Rousseau sur l'éducation provoquèrent, à la même époque, en France et en Allemagne, des écrits en faveur de la gymnastique. Les noms de Guthsmuths, de Basedow, de Salzmann, de Campe, de Jahn, de Pestalozzi, de Ling, rappellent la première impulsion qu'elle reçut peu après au delà du Rhin et en Suisse; à ces noms il faut ajouter ceux de Clias et d'Amoros, qui, en France, ont fait, depuis, les plus louables efforts pour l'introduire dans l'enseignement.

Pour nous, après avoir visité les principales contrées de l'Europe, et avoir examiné avec soin les méthodes qui y sont usitées; après avoir, en outre, médité longtemps les effets produits, soit sur nous-même, soit sur nos élèves, nous avons reconnu que la gymnastique, telle qu'on l'enseignait il y a vingt ans, ou telle même qu'on l'enseigne encore, est singulièrement défectueuse, irrationnelle, pauvre de ressources, et partant tout à fait impuissante à fournir les résultats qu'on en avait fait espérer.

— 3 —

La nécessité de construire un système intégral d'exercices nous a conduit à étudier normalement les divers genres de mouvements du corps et des organes, et à fonder, en réalité, sur cette base un art nouveau. Nous sommes parvenu, à l'aide de nombreux instruments et machines, indispensables pour exécuter des mouvements spécifiques, partiels ou d'ensemble, à former une méthode entièrement nouvelle, rationnelle, complète, et tout à fait distincte de toutes celles qui ont été publiées jusqu'ici. La plupart de nos instruments et machines n'existaient pas; il a fallu les imaginer et les exécuter nous-même. Les *haltères*, les *massues* et les *barres*, dont nous sommes l'inventeur, sont déjà répandus partout, et les médecins les recommandent spécialement; mais ceci même est peu de chose en comparaison de tout notre système de machines spéciales pour la *gymnastique médicale*. Et puis, les instruments eux-mêmes ne sont rien sans leur emploi normal : un outil, c'est quelque chose, mais il faut savoir en faire usage, et nous eussions souhaité qu'on ne se bornât pas seulement à copier nos machines. Enfin, après de nombreuses expériences sur les différentes races humaines, et plus de quinze ans de pratique publique à Paris, nos résultats sont immenses; et nous avons le droit de dire que nous avons atteint le triple but de nos efforts, l'application utile de la gymnastique à l'*éducation*, à l'*hygiène* et à la *régénération* de l'homme.

Comme instrument d'éducation, notre gymnastique, qui n'a pas pour objet de faire de lourds Alcides, mais bien plutôt des hommes harmonisés, sains de corps et forts d'esprit, concourt d'une manière efficace et merveilleuse, chez l'enfant et chez l'adolescent, au développement et à la rectification des organes, à l'amélioration des formes et des mouvements, à l'accroissement des forces; elle produit par suite la beauté, la grâce, l'élégance, l'adresse, la fermeté, le courage, la bonté, la sensibilité, la douceur et la moralité; elle contribue à la solidité et à la vigueur des opérations de l'esprit; en un mot, elle donne la plénitude de ce bien suprême de la vie actuelle, la Santé.

Les mêmes effets s'opèrent, quoique à un degré moindre, chez les adultes.

Un savant professeur de médecine, M. Michel Lévy, a écrit dans son *Traité d'hygiène* ces paroles remarquables : « Le problème de l'éducation, c'est la balance des forces physiques et des facultés intellectuelles; elle ne peut s'obtenir qu'à l'aide d'une gymnastique obligatoire, variée, adaptée à chaque âge, entremêlée par intervalles aux exercices d'intelligence, honorée et récompensée dans les concours annuels à l'égal des études littéraires. Depuis l'invention des armes à feu, on a trop méconnu les effets puissants d'un exercice régulier, habituel, énergique; les occupations variées, la fatigue du corps, la culture de l'intelligence, les principes moraux et religieux, tels sont les moyens qu'il faut opposer à certain vice, qui fait de si grands ravages chez les enfants et adolescents des deux sexes. »

Que dirait M. Michel Lévy s'il voyait des constitutions frêles, débiles, émaciées, des cerveaux ineptes, ruinés, flétris jusqu'au crétinisme, se restaurer miraculeusement par le bienfait de notre gymnastique, qui moralise l'individu en même temps qu'il le répare?

Au point de vue de l'hygiène ou conservation de la santé, nous opposons avec succès, à l'imminence d'un grand nombre de maladies, une gymnastique régulière, tantôt modérée, tantôt énergique. La médecine considère, par exemple, le défaut d'exercice comme l'une des causes les plus puissantes de la phthisie pulmonaire : il nous est arrivé souvent, en effet, de combattre victorieusement cette funeste maladie chez des sujets que des médecins nous avaient adressés, et dont la disposition lymphatique ou scrofuleuse cédait visiblement à quelques mois de gymnastique.

On sait aussi que le défaut d'exercice suffit pour amener l'inertie des organes, l'embarras de la circulation, la disposition aux engorgements splanchniques, à la bouffissure, au catarrhe chronique de la vessie, à la gravelle, à l'apoplexie, etc. Ces maladies et toutes les autres qui accompagnent les professions sédentaires ou inactives, notre gymnastique les prévient, de même qu'elle contre-balance, s'il le faut, par des exercices calculés, le résultat des habitudes vicieuses et des mouvements spéciaux à certaines professions. Elle peut donc, à cet égard, être considérée comme un puissant moyen d'hygiène publique, qu'il serait facile de mettre à la portée de toutes les classes de la population, suivant leurs besoins.

La population actuelle, née au sein des grandes villes, est héritière de toutes les dépressions qui se sont exercés sur les générations antérieures, de tous les troubles constitutifs dus au mauvais régime sous lequel ces générations ont vécu, c'est-à-dire d'un lourd patrimoine de maladies qui ont pour effet de l'altérer sans cesse davantage, de la rendre de plus en plus faible, de plus en plus impuissante, qui menacent de lui enlever tous les attributs de la santé, jusqu'à ce qu'elle s'éteigne comme une lampe épuisée. Elle a besoin, pour subsister, de se renouveler par les éléments vivaces que lui versent si abondamment les campagnes; de telle sorte qu'on peut, sans exagération, considérer les grands centres de population comme des agents de consommation anomale de la vie humaine. Or, nos expériences gymnastiques prouvent que non-seulement cette dégénérescence urbaine peut être arrêtée sur sa pente, mais que les êtres à demi ruinés qu'elle nous livre sont susceptibles d'être complétement régénérés par un certain temps d'exercice. Nous leur rendons le mouvement musculaire, la force et la longévité. Enfin, il n'est pas jusqu'aux plaies morales que le gymnase n'atteigne et ne guérisse. En restaurant le corps, il évince des vices qu'on dirait inhérents à certains états pathologiques; et nous déclarons, en toute sincérité, ne pas connaître de meilleur remède pour préserver de la folie et du suicide.

C'est mû par des motifs d'une telle importance que nous avons cherché à faire entrer, autant qu'il a dépendu de nous, la gymnastique dans une phase nouvelle, en établissant un Gymnase dont l'étendue et la composition puissent répondre, au moins en partie, à tout ce que la réflexion nous a fait exiger de lui. Nous lui avons donné les proportions les plus vastes qu'il nous a été possible d'exécuter; et c'est avec un sentiment réel d'humanité que nous convions le public à le visiter, regrettant toutefois que l'intelligence des gouvernements n'ait pas déjà été suffisamment sollicitée, pour qu'il nous fût possible de réaliser avec son concours la grande idée de la régénération publique que nous avons plusieurs fois proposée.

Hippolyte TRIAT, Gymnasiarque.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

Nous avons également sous les yeux les notices que Triat fit imprimer pour son École normale de gymnastique civile et militaire de Bruxelles, où il avait une école spéciale pour les dames et les demoiselles et une autre pour les jeunes enfants.

Nous avons aussi une lettre ouverte datée de novembre 1845 adressée à *Messieurs les membres du Sénat et de la Chambre des Représentants,* le tout est une pure merveille de bon sens et de clarté. L'intelligence et la vérité éclatent à chaque ligne.



GYMNASE NORMAL DE LA SOCIÉTÉ, AVENUE MONTAIGNE, 36.

SIÈGE SOCIAL, A PARIS,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 33.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
DES
GYMNASES DE FRANCE

Constituée par acte du 30 juillet 1855 enregistré le 31 du même mois, et publié conformément à la loi

TITRE DE CINQ ACTIONS DE VINGT FRANCS AU PORTEUR

SERIE 1re — N° 11,131 A 11,135

ENTIÈREMENT LIBÉRÉES

REMBOURSABLES A LA VOLONTÉ DES PORTEURS PAR UN COURS TRIMESTRIEL DE GYMNASTIQUE, DANS UN DES GYMNASES DE LA SOCIÉTÉ

DONNANT DROIT

1° A 5 pour 100 d'intérêts par an garantis, payables par trimestre ; — 2° A 90 pour 100 dans les bénéfices, payables par année.
3° A une part proportionnelle dans l'actif social.

Le Gérant

REPRODUCTION D'UN TITRE DE 100 FRANCS ÉMIS PAR TRIAT EN 1855
lorsqu'il créa la « Société générale des Gymnases de France »

Cet homme était, à mon avis, le plus grand bienfaiteur de l'époque et j'espère que les photographies de cet ouvrage permettront un jour de reconstituer l'effigie de Triat pour lui élever une statue en or à Paris lorsqu'on aura reconnu les torts que les Français ont eus en abandonnant cet apôtre de la culture physique.

Nous avons également sous les yeux, adressé à MM. les sénateurs de France, le *Mémoire justificatif à l'appui de la pétition des élèves du Gymnase Triat* qui fut fait lors de la chute du gymnase Triat, 36, avenue Montaigne, lorsque Triat fut *exproprié sans indemnité par la Ville de Paris,* qui ruina de fond en comble cet homme de bien.

Cette pétition avait pour but de demander à la ville de Paris l'édification d'un nouveau gymnase en remplacement de celui qu'elle supprimait sans indemnité.

Le refus de créer l'École normale de Billancourt, que Triat proposait, nous a coûté certainement quelques centaines de millions de francs dépensés, en pure perte, pour essayer de guérir les maladies qui auraient été prévenues ou combattues avec succès par la méthode Triat. Des milliers d'existences humaines, flambeaux de vies et allumeurs d'autres vies, ont été volontairement supprimées, mais tous les soins furent apportés pour sauver les épaves humaines inutilisables, grevant les budgets,

GYMNASE-TRIAT

22, rue du Bouloi, 22, Paris

Cours des Hommes

Lundi, Mercredi, Vendredi, — 8 h. du matin, 4 h., 5 h., 8 h. et 9 h. du soir.
Mardi, Jeudi, Samedi, — 8 h. du matin, 5 h. du soir

Abonnement de 3 fois par semaine.

31 fr. par mois, — 85 fr. par trimestre, — 150 fr. par semestre, 250 fr. par an.

Cours des Garçons

Jeudi 2 heures, — Dimanche 10 heures du matin.

Abonnement de 2 fois par semaine.

25 fr. par mois, — 66 fr. par trimestre, — 120 fr. par semestre, 200 fr. par an

Cours des petits Garçons

Lundi, Mercredi, Vendredi, — 3 heures du soir.
Mardi, Jeudi, Samedi, — 2 heures du soir

Abonnement de 3 fois par semaine.

31 fr. par mois, — 85 fr. par trimestre, — 150 fr. par semestre, 250 fr. par an.

Cours des Dames et des Demoiselles

Lundi, Mercredi, Vendredi, — 2 heures du soir.
Mardi, Jeudi, Samedi, — 9 heures du matin, 4 heures du soir

Abonnement de 3 fois par semaine

51 fr. par mois, — 140 fr. par trimestre, — 250 fr. par semestre, 400 fr. par an

Cours des petites Filles

Lundi, Mercredi, Vendredi, — 3 heures du soir.
Mardi, Jeudi, Samedi, — 3 heures du soir.

Abonnement de 3 fois par semaine

41 fr. par mois, — 110 fr. par trimestre, — 200 fr. par semestre, 350 fr. par an

ESCRIME

Abonnement de 3 fois par semaine.

35 fr. par mois, — 95 fr. par trimestre, — 175 fr. par semestre, 300 fr. par an.

Leçons particulières : 5 fr. par leçon.

HYDROTHÉRAPIE

DOUCHES : 1 franc la Douche.

GYMNASE-TRIAT

22, rue du Bouloi, 22

(1er ARRONDISSEMENT)

PARIS

GYMNASTIQUE RATIONNELLE.-HYDROPATHIE

La Gymnastique est la culture régulière du corps, elle est pour lui ce que l'étude est pour l'esprit. Les anciens devaient leur constitution si robuste et si belle à la pratique de cet art, trop négligé à notre époque.

Après avoir fait une étude complète des méthodes usitées dans tous les pays de l'Europe, nous avons réussi à former une *Méthode entièrement nouvelle, complète, rationnelle.*

Nous avons imaginé et exécuté nous-même, la plupart des *machines* et des *instruments* que nous employons. Nous sommes *l'inventeur* des *Haltères*, des *Massues*, des *Barres* dont on se sert aujourd'hui dans tous les gymnases.

La **Leçon du plancher,** qui est une gradation de mouvements raisonnés, et dans laquelle chaque exercice a son but spécial et calculé, **est notre œuvre.**

Nous sommes heureux de la voir *pratiquer*, quoique *incomplètement*, dans les principaux *Gymnases.* **Notre Méthode** convient à l'un et à l'autre sexe, *à tous les âges, depuis l'enfant jusqu'au vieillard*, et elle *assure à tous la santé.* Elle est le meilleur moyen de prévenir les conséquences désastreuses d'une vie sédentaire et de tout travail dans lequel on fait un usage trop exclusif des facultés intellectuelles.

Notre gymnastique est rationnelle et hygiénique, elle est également médicale. Depuis plus de quarante années que nous exerçons, nous avons obtenu, surtout dans nos traitements particuliers, la guérison de nombreux malades atteints de *maladies chroniques les plus graves.*

Nous avons transféré notre Établissement de l'avenue Montaigne au centre même de Paris, 22, rue du Bouloi (1er arrondissement), dans un local vaste et parfaitement aéré, bien éclairé et bien chauffé pendant la saison froide.

*Deux salles sont affectées à l'***Hydrothérapie;** *elles sont placées sous la surveillance de médecins spéciaux et expérimentés.*

H. TRIAT.

Paris. — Imp. Nouvelle (ass. ouv.), 11, rue des Jeûneurs. — G. Masquin, directeur.

GYMNASE-TRIAT

22, rue du Bouloi, 22

PARIS

GYMNASTIQUE RATIONNELLE

Cours des Hommes

Lundi, Mercredi, Vendredi 8 h. matin; 4 h., 5 h., 8 h. et 9 h. soir
Mardi, Jeudi, Samedi..... 8 h. matin; 5 h. soir.

Groupes et Sociétés gymnastiques : 9 heures du soir.

Cours des Garçons

Jeudi.......... 2 h. soir. | *Dimanche*.. 10 h. matin.

Ces cours sont destinés aux élèves des Institutions et Lycées.

Cours des petits Garçons

Lundi, Mercredi, Vendredi... 3 heures.
Mardi, Jeudi, Samedi........... 2 heures.

Pour les petits garçons, c'est la santé et la joie !

Cours des Dames

Lundi, Mercredi, Vendredi.... ... 2 h. du soir.
Mardi, Jeudi, Samedi................ 9 h. matin; 4 h. soir.

Leçons particulières et traitements spéciaux.

Cours des Demoiselles

Lundi, Mercredi, Vendredi. ..... 2 h. du soir.
Mardi, Jeudi, Samedi.............. 9 h. matin; 4 h. soir.

Avec la gymnastique, tous développements de croissance et d'age sont normaux.

Cours des petites Filles

Lundi, Mercredi, Vendredi....... 3 heures.
Mardi, Jeudi, Samedi............. 3 heures.

Pour les petites filles, c'est la gaieté franche et la santé !

Le Cours particulier de M. TRIAT, a lieu à 4 heures du soir, les lundi, mercredi et vendredi.

Consultations de M. TRIAT, le dimanche de midi à 2 heures

COURS PARTICULIERS ET LEÇONS SPÉCIALES DE GRÉ A GRÉ, SELON LES CAS

L'abonnement date du jour de l'inscription et se paye d'avance. — On peut se procurer à l'établissement les vêtements nécessaires pour le travail.

Pour les Renseignements et les Abonnements, s'adresser au Bureau du Gymnase :

22, RUE DU BOULOI, 22

rachitiques, tuberculeux au dernier degré, alcooliques, épileptiques, etc., déchets sociaux, qu'on entretient à grands frais, au lieu de chercher à développer des procréateurs vigoureux, ensemenceurs de vies utiles à la société, poitrines solides à opposer aux envahisseurs.

*
* *

H. Triat avait une musculature superbe, il était très élégant de formes et avait les extrémités d'une petitesse invraisemblable. Voici, du reste, ses mensurations, prises le 18 juillet 1854 par le Dr Castel.

Hauteur 1m79, grosseur du cou 45 centimètres, tour de poitrine 1m24, tour de biceps 41 centimètres, poignet 17 centimètres, ceinture 83 centimètres, tour de hanches 1m05, cuisse 73 centimètres, mollet 44 centimètres, bas de jambe 22 centimètres. Longueur de main 17 centimètres, longueur du pied 27 centimètres. Poids du corps, 95 kilos.

Voici les exercices qu'il exécutait avec ses barres et ses poids :

Il levait d'un seul temps en l'air une barre à deux mains de 101 kilos; il portait correctement, à bras tendu, épaule gauche appuyée au mur, pied gauche à 45 centimètres du mur, un haltère de 32 kilos; il soulevait sur son dos, les mains appuyées sur un tréteau, un poids de plus de 1.000 kilos; il sautait très bien, franchissait un cheval ordinaire en travers; il faisait trois tractions d'un bras; il soulevait avec ses dents 150 kilos, jonglait admirablement avec des boules moyennes, était un équilibriste distingué; se tenant d'un seul pied sur une barre fixe, il soulevait sans élan deux haltères de 45 kilos chacun. Il avait aussi un exercice remarquable qui n'a plus jamais été fait par personne : il se mettait en drapeau à une colonnette de fer, main droite en bas, main gauche en haut, le corps placé horizontalement, il lâchait la main gauche et descendait doucement le corps en se portant pour ainsi dire à bras tendu. Tous ces exercices ont été faits devant témoins; le dernier est l'objet d'un certificat qui est signé de Darcier le chanteur, un homme très fort aussi, de d'Elchingen, aide de camp de l'Empereur mort depuis général de division, du prince Murat, de Charette, Edmond Daru, Franconi, etc., etc.

Triat avait une force de pression considérable dans la main, on pouvait dire que Triat ne lâchait jamais ce qu'il tenait. A ce propos, une anecdote : Vers 1856 ou 1857, il vint à Paris une troupe de lutteurs (peut-être la première de Rossignol-Rollin); parmi ceux-ci se trouvaient les nommés Blas et Bonnet Lebeuf, de Nantes, qui un jour provoquèrent Triat en disant : qu'il n'avait jamais tenu par le poignet que des femmes, qu'ils voudraient bien voir un homme les tenir sans qu'il puisse les lâcher, etc., etc. Triat leur proposa de les saisir tous les deux, un par chaque main, ils acceptèrent; jamais ces deux hommes ne purent, malgré leurs contorsions, leurs secousses, faire lâcher prise à Triat, qui ne les abandonna que quand ils demandèrent grâce; la peau de leurs poignets était enlevée en forme de bracelets à l'endroit où Triat les tenait. Il avait pour cette pression un entrainement original : il avait toujours sur lui une ou deux balles en caoutchouc et il pressait, pétrissait ses balles, en se promenant, en lisant, etc., etc.

La méthode de Triat pour l'entraînement était très complexe, pour chacun il avait des exercices différents; il l'avait condensé dans ses leçons du plancher, car il en avait plusieurs, pour enfants, pour dames, pour jeunes hommes et pour hommes faits. Cette leçon du plancher comprenait pour hommes, par exemple :

Exercices a mains libres. — Rotation des bras, flexions des jambes, agenouillement, etc.

Barres a sphères de 6 kilos. — Passage de la barre derrière le cou, le dos. Torsion du tronc; exercices du fléau, etc.

Course. — Pas gymnastique, cloche-pieds, pas de côté, sauts.

Petits haltères. — Coups de poing dans toutes les directions, toujours alternatifs. Flexion du corps, etc.

Petites barres de fer a deux. — Marche avec résistance, élévation des bras avec demi-tour, etc.

GROS HALTÈRES ET BARRES A DEUX MAINS. — Arraché, volée, développé, jeté, etc.

POSES PLASTIQUES, parmi lesquelles celle du *Gladiateur,* soulèvement d'un gymnaste par un autre.

Chaque élève ne faisait dans cette leçon que les exercices que Triat lui indiquait, du moins au commencement; plus tard il les faisait tous et nous pouvons assurer nos lecteurs que quand on faisait la leçon complète en finissant avec les haltères de 15 kilos, surtout les jours où Triat pressait le commandement, on en avait assez. En moins d'une demi-heure il procurait une abondante transpiration pour affronter ensuite la douche dont il était très partisan et qu'il avait rendue obligatoire avec la friction au gant de crin. Pour la femme et l'enfant, les exercices étaient plus doux.



DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DE TRIAT
faite à l'âge de soixante-sept ans

Beaucoup d'hommes souhaiteraient une pareille vigueur à quarante ans

Quand Triat donnait la leçon, il était revêtu d'un collant et d'un costume, genre François Ier, qui faisait ressortir sa mâle beauté et sa douce figure de Christ aux longs cheveux, flottant librement sur ses épaules de Titan. Les élèves avaient aussi le costume collant, couleur sang de bœuf.

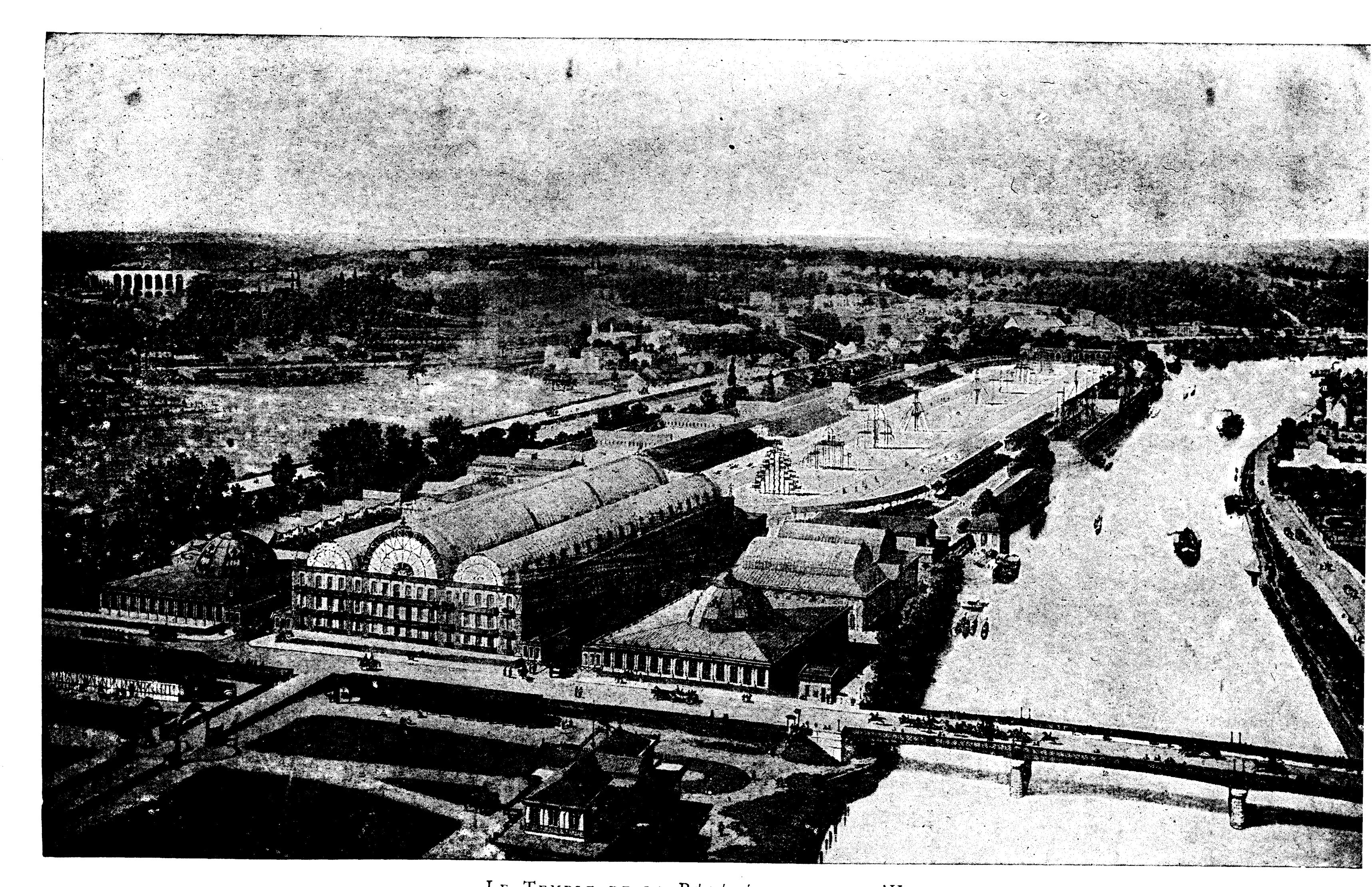
Les devanciers de Triat, qui sont le colonel Amoros, né en 1770, mort en 1848; Clias, né en 1782, mort en 1854; Dally, 1795-1862; Laisné, 1811-1896 (mai); D'Argy, 1803-1870, s'occupaient seulement des agrès, barre fixe, trapèze, anneaux, etc., et ne faisaient jamais pratiquer les haltères même les plus petits.

Triat amena l'usage des haltères courts et créa les barres à deux mains. Il faisait faire à ses élèves beaucoup de mouvements avec des barres à sphères de 6 kilos.

Au sujet des poids lourds et moyens, Triat ne voulait jamais voir jeter un haltère après qu'on l'avait levé, il exigeait qu'on le descendît doucement et que l'on fît le mouvement de descente aussi bien que celui de montée.

C'est lui qui avait introduit en France les haltères, les barres à sphères et surtout (nous insistons particulièrement sur cela) les appareils à tirage avec des combinaisons de toute sorte; il avait dans une salle spéciale de son gymnase au moins 150 sortes de tirages pour exercer toutes les parties du corps et pour tous les cas de gymnastique orthopédique et médicale. Quelques personnages peu scrupuleux s'en sont emparés, les ont fait breveter sous leur nom sans parler de Triat et s'en sont fait passer pour les inventeurs. Il est aussi l'inventeur d'une foule d'appareils très ingénieux et qui dénotaient chez cet homme des qualités réelles de professeur.

Plus tard, Triat ouvrit un autre gymnase, 22, rue du Bouloi, et toujours les haltères



LE TEMPLE DE LA RÉGÉNÉRATION DE L'HOMME
que TRIAT voulait faire édifier dans l'île de Billancourt
Ce projet ne fut pas accepté par le gouvernement français, qui préféra installer un magasin militaire sur l'emplacement choisi par TRIAT

primaient dans sa méthode ; lui-même était d'une force inouïe, car il enlevait en deux temps d'une main un haltère de 91 kilos avec la main droite et de 84 kilos avec la main gauche.

Triat n'a presque rien laissé comme écrit ; il avait pourtant beaucoup écrit, mais, écœuré par l'ingratitude humaine, il a tout détruit peu de temps avant sa mort, plans, études, remarques, observations, etc. Il est bien malheureux qu'on n'ait pu empêcher cela.

On trouve pourtant de lui un livre publié en 1857, en collaboration avec Napoléon Dally ([1]).

Triat n'a eu comme élèves professeurs, qu'il avait formés de toutes pièces, que son neveu Laplanche, mort à Montpellier où il était directeur du Grand Gymnase, Solérol, mort à Paris en 1896, et Léon Martin, mort à Paris.

Triat aimait à répéter certaines maximes, par exemple :

« S'exercer n'est pas s'excéder. »

« L'entraînement n'est pas l'éreintement. »

« Les forces du corps sagement dirigées sont une cause de beauté dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. »

Triat avait fondé son gymnase de Bruxelles dans le but de former des professeurs des deux sexes.

Dans son gymnase de l'avenue Montaigne, il avait deux professeurs pour dames : Mlles Allix (Augustine) [1823-1901], et Mathilde qui aima et fut aimée du maître.

Eugène Paz avait été un élève de Triat.

Nicolas, mort depuis peu (1838-1901), qui possédait le gymnase de la rue de Rome, à Paris, a été aussi un élève de Triat.

A l'Exposition universelle de 1878, Triat exposa un gymnase modèle qui était une réduction de son grand local de l'avenue Montaigne. Il l'avait fait fabriquer chez Burlot, menuisier, rue Saint-Lazare.

Le plus beau projet de Triat fut l'idée de fonder une École normale de gymnastique raisonnée dans l'île de Billancourt, à quelques pas de Paris.

Il avait fait dessiner et graver cet établissement modèle avant d'en soumettre le projet au gouvernement, qui préféra installer un magasin militaire dans l'île de Billancourt plutôt que de créer une école où se seraient formés les élèves qui auraient été dans toute la France répandre la bonne parole avec les excellents principes de la méthode Triat.

Si ce projet avait réussi, des milliers de malades n'auraient jamais encombré les hôpitaux, des millions de francs n'auraient pas été dépensés pour essayer de les guérir, bien des souffrances leur auraient été épargnées.

L'île de Billancourt offrait des pistes pour la course à pied et le vélo, le fleuve pour la natation et le canotage, l'École pour la gymnastique et la culture physique, et tout cela aux portes de Paris. C'était trop facile à réaliser, c'est pourquoi ce projet a échoué.

C'était en effet une vaste conception que Triat, qui n'avait pas compté avec l'hostilité des pouvoirs publics et avec l'indifférence coupable de ceux qui devraient avant tout s'occuper de l'amélioration de notre race, pensait mener à bonne fin. L'un des premiers il avait compris que, pour remédier aux maladies et aux maux qui s'abattent sur l'humanité, mieux valait prévenir que guérir ; qu'il était préférable d'améliorer par l'hygiène et l'exercice l'état physique de ses contemporains en faisant construire des gymnases modèles plutôt que d'élever des hôpitaux nouveaux, si confortables fussent-ils, lorsque les conditions défectueuses ou antihygiéniques de la vie moderne avaient été les causes de leur encombrement. Que d'argent dépensé, d'efforts tendus pour essayer de redresser des rachitiques, de guérir des tuberculeux ! Cependant, lorsque la science médicale arrive à en sauver quelques-uns, les malheureux, ils n'en restent pas moins impotents, tarés, porteurs de lésions pour le reste de leur existence. Qui pourra dire combien de ces victimes eussent été arrachées à leur triste sort si, dès l'enfance, une éducation physique bien comprise (et par éducation

([1]) *Cinésiologie* ou science du mouvement, qui donne tout simplement la solution exacte du problème si complexe de la culture physique.

physique nous entendons l'hygiène et l'exercice), combien de ces victimes, dis-je, eussent été sauvées de la maladie si elles avaient eu plus d'air, plus de lumière, des notions pratiques des soins hygiéniques à donner au corps et si elles avaient pu profiter des bienfaits de la culture physique, redresseuse de tares, antidote suprême des dispositions morbides ! Mais l'opposition aveugle que rencontra Triat à ses projets est encore prête à se dresser devant quiconque prêcherait la construction d'une école normale de culture physique pour prévenir et rendre inutile celle de nouveaux hôpitaux ! Le projet de Triat a avorté, c'est vrai, mais la conception qu'il en a eue et qui remonte à une cinquantaine d'années mérite d'autant plus d'être signalée qu'il l'avait créé de toute pièce à une époque ou l'idée sportive n'avait pas encore fait son chemin et n'avait pas, comme de nos jours, pris une extension telle qu'elle compte pour une part importante dans l'ensemble de la vie moderne. Le plan de Triat a été d'ailleurs repris dernièrement sous une forme plus adéquate aux progrès réalisés par le sport dans toutes ses manifestations lorsqu'il s'est agi de construire au Champ-de-Mars un « Palais des Sports » où ils auraient été tous pratiqués dans les meilleures conditions techniques et matérielles possibles.

Un de ceux qui l'ont connu, Hippolyte Mayon, né en 1852, et qui est le directeur-propriétaire du gymnase de la rue de Rome, à Paris, a conservé un culte profond pour cet homme de bien que fut Triat, et c'est avec une douce émotion qu'il parle de celui qui n'est plus.

Mayon acheta différents agrès de son gymnase, tous marqués au nom de Triat, notamment les deux gros haltères que l'on voit à gauche de la photographie de son gymnase, et que Triat enlevait quand un visiteur de marque l'en priait. Ces deux haltères ont constitué les records de cet homme qui fut un des précurseurs du mouvement sportif qui entraîne les générations futures vers une humanité plus belle, une humanité meilleure aussi, et qui ne laissera plus dans l'oubli les noms de ceux qui ont contribué à lui rendre la vie plus douce en donnant à tous, avec un corps d'athlète, la bonté sereine qui est l'apanage des forts.

Quand on sait rendre hommage aux savants qui ont formé le moral d'un peuple, on doit savoir aussi rendre justice aux artisans de la beauté corporelle et de la santé, le plus grand bien sans lequel il n'est pas de plaisir au monde.

A la mort du maître, Mayon acheta sa bibliothèque, ses papiers, ses reçus, etc., et il put ainsi se rendre compte des difficultés sans nombre rencontrées par Triat, pour vaincre l'apathie de ses contemporains.

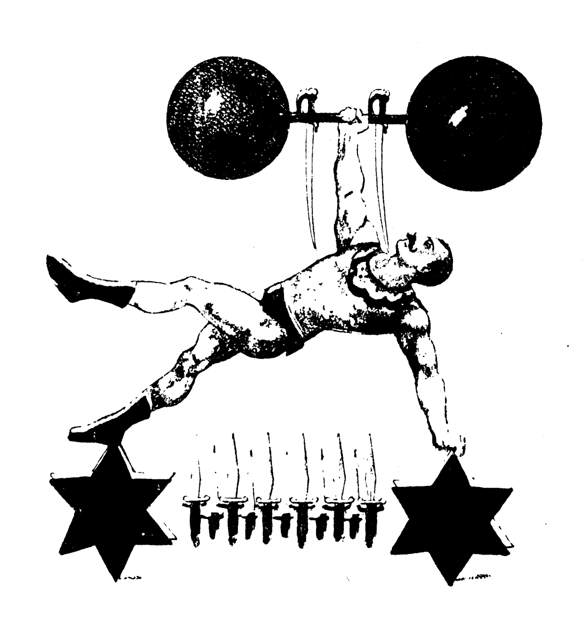
C'est en consultant ses papiers que Mayon apprécia davantage le créateur de la gymnastique raisonnée, car Triat avait toujours travaillé pour l'idée et non pour lui-même. Aussitôt qu'il avait fait des recettes importantes, il inventait des machines à poulies et à contrepoids qu'il faisait dessiner et construire par Viot et Burlot, deux entrepreneurs de menuiserie. Ces idées en faveur de l'amélioration de la race humaine lui coûtaient très cher et, finalement, cet homme de bien, après avoir fait un chiffre d'affaires colossal, en fut réduit à vivre dans un état voisin de la misère.

Mayon, qui a encore la pendule qui était dans le grand gymnase de Triat, nous l'a montrée et nous ne pûmes, sans une mélancolie profonde, penser que si elle avait sonné les heures triomphales, quand il voyait ses compatriotes envahir son gymnase et se refaire des muscles, elle avait aussi sonné les heures douloureuses où, accablé par la destinée, Triat voyait son rêve d'apôtre fuir à tire d'ailes dans un ciel brumeux, sans avoir la consolation d'avoir vu se réaliser ses grands projets de régénération humaine universelle.

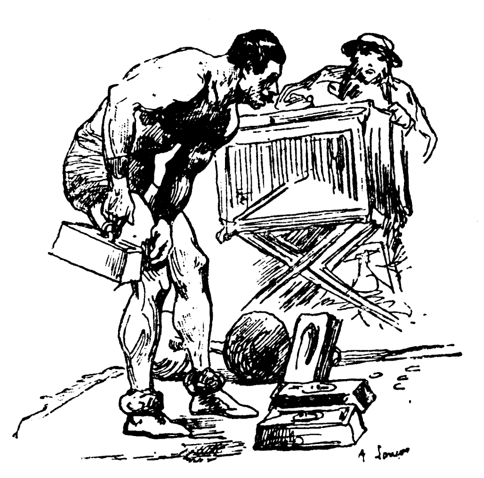
Elles durent être sombres et amères, dans les derniers instants de sa vie, les réflexions de cet homme qui, marqué au front par un inconcevable caprice du sort, ne connut les plus vives émotions de la terre, les passions les plus énergiques, les joies les plus ardentes, l'ambition satisfaite et aussi l'amour heureux (car Triat était beau), que pour les expier par une longue suite d'infortunes et de tourments, et, après avoir sacrifié les plus belles années de sa vie pour régénérer ses compatriotes, s'en venir, à son déclin, mourir dans une mansarde, seul et abandonné de tous, sans une main amie pour lui fermer les yeux. Triat mourut pauvre et si le père des deux sœurs Allix, professeurs pour les dames au gymnase

Triat, Jules Allix, n'avait pas pris soin d'ensevelir le corps de Triat dans le caveau de la famille Allix au cimetière du Nord, où malheureusement son nom ne fut pas inscrit sur la pierre tombale, tout nous porte à croire que Triat, le précurseur, et qui fut aussi, hélas! comme tous les grands esprits, en avance sur leur siècle, Triat le méconnu, aurait été, faute d'argent, jeté à la fosse commune pêle-mêle avec les dépouilles des vagabonds et des épaves anonymes de la vie.

Pauvre grand Triat! si de là-haut tu vois patauger dans l'incohérence les systèmes actuels d'éducation physique; si tu entends les billevesées des savants de cabinet sur la culture physique, comme tu dois regretter le temps précieux que tu as perdu ici-bas pour essayer de donner du bonheur à tes semblables et faire de tes compatriotes une nation forte, énergique et saine dont les nombreux et solides enfants pourraient sans crainte regarder de l'autre côté de la frontière les 60 millions de vigoureux sujets, qui attendent impatiemment le moment où leur nombre, double du nôtre, leur permettra de mettre un arrêt à nos querelles politiques, à nos amusements niais, à nos occupations frivoles où la mode, le théâtre, les courses l'emportent sur les questions de vitalité de la race, et de prendre possession de notre beau pays au nom de la seule loi terrestre, *la loi du plus fort*.



LE SAUVAGE DE PARIS



Ce prétendu sauvage était né vers 1820 dans un coin quelconque de Paris ; lequel ? L'histoire n'a pu fixer ce détail.

Vers 1850, il fit sa première apparition sur la place des Écoles ; c'est là qu'il conquit d'emblée son titre de sauvage.

A cette époque, il était dans toute la plénitude de sa force. C'était un homme de $1^{m}92$ de haut, étalant complaisamment au grand air la superbe musculature de ses membres vigoureux.

Son visage énergique, aux traits accentués, avait quelque chose de sémitique, par son nez long et busqué, ses pommettes saillantes, ses maxillaires proéminents, ses cheveux noirs, qu'il portait très longs, sa maigre moustache et sa barbe de bouc aux poils rares et tombants, d'une teinte incertaine.

Le tout était illuminé par deux yeux noirs et brillants enfoncés sous une arcade sourcilière terriblement broussailleuse.

Dans la journée, ce sauvage pacifique, poussant la voiture à bras dans les rues de Paris, exerçait l'honorable profession de marchand de pommes de terre. Revêtu de la blouse bleue, accompagné de sa femme qu'il appelait respectueusement « la bourgeoise », il allait, d'une voix tonitruante, offrant aux ménagères du quartier « la Hollande au boisseau ». C'était le gagne-petit, l'humble revendeur, connu dans son quartier, attendu par les ménagères, qui patientaient jusqu'à son arrivée pour s'approvisionner.

Mais, le soir arrivé, le marchand faisait place à l'athlète et c'est alors qu'il apparaissait dans toute la splendeur de son maillot rose, ses longs cheveux retenus par un cercle d'or et les chevilles emprisonnées dans de larges bandes de fourrures fauves.

La voiture à bras, débarrassée de ses pommes de terre et transformée en magasin d'accessoires forains, reposait sur le bord de la chaussée, les bras levés vers le ciel.

Tout en étalant à terre l'inévitable tapis qui devait lui servir de scène, le sauvage entamait avec sa compagne le dialogue suivant :

« Dites donc la bourgeoise ?

— Eh !

— Et notre petit qui est à la maison, a-t-il été sage aujourd'hui ?

— Pas trop, il crie.

— Ah ! ah ! alors, il faut lui donner le fouet.

— Il criera encore plus fort.

— Mais, pourquoi donc qu'il crie comme ça ?

— Dame, c'est qu'il a faim.

— Ah ! le pauvre petit ; au fait, on ne peut pas lui en vouloir pour ça. Il est petit, mais il a faim comme s'il était grand. Allez lui donner à manger.

— Il n'y a rien dans le buffet.

— Pas possible !

— Rien du tout.

— Oh ! là là, ce n'est guère. Comment donc que nous allons faire, hein, la bourgeoise ?



Le Sauvage de Paris

— Eh bien ! si nous demandions à l'honorable société qui nous environne de nous aider un peu, pour donner à manger à notre petit ?

— C'est ça.

— Ah ! si ces messieurs et dames étaient assez bons pour lui donner seulement deux sous pour du bon lolo, deux sous pour de la semoule, deux sous pour de la bouillie, et deux sous pour du pain, le petit deviendrait bientôt aussi grand que son papa, aussi fort et pas plus méchant que lui, parce que la méchanceté, voyez-vous, ça ne vaut jamais rien ; ah ! la société serait bien aimable ! »

Pendant ce temps, les amateurs formaient le cercle ; alors, prenant un air solennel, enflant sa voix et faisant rouler les *r* d'une façon qu'il croyait imposante :

« Ces messieurs et dames qui m'entourent sont assez justes et assez raisonnables,

pour se rendre compte que si je descends sur la place publique, c'est que ma fortune n'est pas encore faite. Si j'avais seulement 10.000 livres de rente, je resterais chez moi, au lieu de risquer de me casser les reins à faire des tours de force dans la rue.

Dès qu'on avait vu la tournure que prenait le dialogue, la moitié des spectateurs s'esquivaient en tapinois; cependant un sou tombait par-ci, par-là.

« Allons, messieurs, un peu de courage à la poche, il n'en faut qu'un pour mettre les autres en train; allons, messieurs, voilà mon petit comptoir de recettes.

« Il n'en manque plus que six! s'écriait le sauvage, il n'en manque plus que quatre, allons, ça va venir. » Et il entonnait à pleine voix :

Amis, la matinée est belle,

Enfin, le spectacle commençait.

Le travail de cet athlète bien connu des Parisiens d'autrefois consistait à enlever avec ses dents, et à l'aide d'une courroie, une lourde pierre, qu'il rejetait derrière lui et à une grande distance, en la faisant passer par-dessus sa tête.



Le Sauvage de Paris

C'était le premier exercice.

Pour le second, il plaçait sur sa table une chaise sur laquelle il montait et, se rejetant en arrière, prenait avec ses dents, par la courroie, la pierre posée à sa portée; il se remontait ensuite lentement par la seule force des muscles de l'abdomen sur les jambes fixées à la chaise et, sans efforts apparents, accomplissait cinq ou six fois de suite cette terrible manœuvre.

Les pieds de la table et de la chaise reposaient sur des bouteilles et des petits verres superposés, ce qui rendait cet exercice des plus périlleux.

Pour terminer la représentation, il s'étendait à terre entre deux chaises, placées préalablement face à face; puis la « bourgeoise » lui prenait les pieds, qu'elle posait sur l'une des chaises, ensuite elle lui soulevait la tête, qu'elle plaçait sur la seconde chaise. L'homme se laissait relever et étendre dans cette position, rigide comme une planche.

La « bourgeoise » alors lui plaçait sur le ventre un gros pavé, qu'elle fendait d'un seul coup, avec un marteau de paveur, sans que l'homme fit un mouvement.

Le sauvage disparut un jour de Paris et on ne le revit que quelques années avant la guerre de 1870.

L'hercule, qui faisait autrefois l'admiration des amateurs, était devenu vieux; la maigreur avait durci et accentué ses traits d'une façon désolante, ses longs cheveux gris et comme usés étaient toujours retenus par le cercle d'or d'autrefois et son maillot rose flottait lamentablement sur son corps long et décharné.

Pour attirer la foule, il avait ajouté un numéro au programme d'antan.

Sur le vieux tapis râpé, d'une couleur indéfinissable, la « bourgeoise », bien changée elle aussi, étalait son tablier bleu, le sauvage s'étendait dessus, passait la tête entre ses jambes, ramenait ses bras sous lui et présentait ainsi une boule d'un volume étonnant de petitesse.

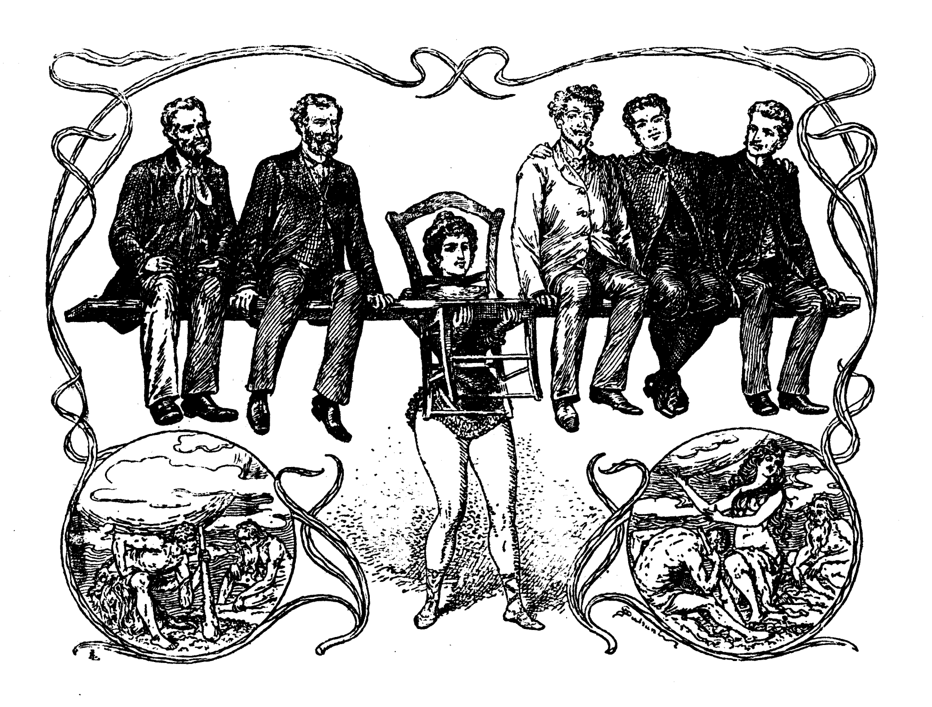
La femme alors attachait ensemble les quatre coins du tablier et plaçait sur une chaise ce paquet bizarre, duquel sortait une voix éraillée, chevrotante, navrante même, qui chantait ce vieux refrain, de Desaugiers je crois :

Aussitôt que la lumière
Vient visiter mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet.

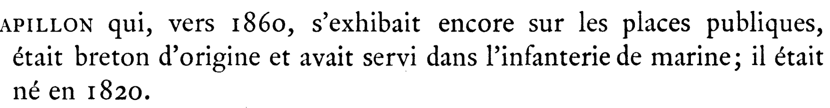
Pauvre sauvage, j'imagine que la visite ne devait pas lui prendre grand temps, car les affaires ne marchaient plus guère, les amateurs étaient clairsemés et les sous n'abondaient pas sur le « petit comptoir de recette ».

Qu'est devenu ce pauvre diable, qui eut son heure de célébrité, dont plusieurs journaux, l'*Illustration* entre autres, reproduisirent en son temps l'image originale. Dans quel lit d'hôpital ce malheureux a-t-il terminé sa carrière d'amuseur de foule, en songeant à ses succès passés ? Qui le sait ?

La bourgeoise l'avait déjà devancé, car, dans les derniers temps, il travaillait seul sur la place publique.



PAPILLON



PAPILLON qui, vers 1860, s'exhibait encore sur les places publiques, était breton d'origine et avait servi dans l'infanterie de marine; il était né en 1820.

Il n'avait pas plus de 1^{m} 65 de haut, ses cheveux étaient noirs et plats, ses membres plutôt minces, son aspect général, en un mot, n'annonçait pas, à première vue, la force remarquable dont il était doué. La lenteur de ses mouvements, sa nonchalance apparente, l'indécision de son sourire, mais surtout sa démarche allongée, souple et traînante, avaient quelque chose du félin repu.

Lorsqu'il tournait mollement la tête, pour adresser quelques rares exclamations à ses admirateurs ordinaires, son regard avait quelque analogie avec celui du chat qui fait le gros dos et sollicite une caresse.

Papillon ne parlait pas; il semblait, comme les enfants, n'avoir qu'un nombre très restreint de mots à sa disposition. Il s'expliquait surtout par interjections et remplaçait les discours par une pantomime suffisamment expressive pour se faire comprendre du public.

Une femme d'un certain âge, qui se disait sa mère, l'accompagnait toujours sur la place Saint-Pierre de Montmartre, où il accomplissait ses tours de force, remarquables pour l'époque, où le travail des poids et haltères n'était pas encore à la mode sur les places publiques.

Aussitôt qu'un cercle assez important s'était formé, la femme, assise jusque-là sur son pliant, se levait et, s'adressant à son compagnon :

— Allons Papillon, disait-elle, fais voir à ces messieurs et dames comme tu faisais bien l'exercice, quand tu étais au régiment...

— Attention au commandement !...

— Portez armes ! Présentez armes !

Et Papillon, s'emparant d'un énorme essieu de voiture du poids de 30 kilos environ qui gisait à terre, exécutait le maniement d'armes, avec une précision toute militaire, sans efforts apparents, sans précipitation et en décomposant comme au peloton de punition, ce qui augmente de beaucoup les efforts musculaires nécessaires à la régularité de l'exécution des mouvements.

Tout y passait, la charge en douze temps, l'escrime à la baïonnette, l'école du tirailleur où la femme commandait le « Couchez-vous » et le « Ralliement sur la réserve » au pas de course, laissant à peine au pauvre Papillon le temps de souffler un peu.

Lui, tendant ou détendant ses muscles, manœuvrait ses 30 kilos sans regimber; de temps à autre, de sa main libre pour un instant, essuyant son front trempé de sueur, il adressait à la foule son éternel sourire et les quelques cris inarticulés qui semblaient former le plus clair de son langage.

Enfin, le commandement de « Halte ! » retentissait. Papillon reprenait le port

d'armes. « En place, repos », et Papillon se décidait alors à abandonner son essieu, qui retombait lourdement à terre, car le pauvre diable n'avait pas de tapis, et c'est avec bien du mal, je pense, qu'il avait pu parvenir à s'acheter le maillot, le caleçon et les bandes de fourrures qui entouraient ses chevilles.

Enfin, sa compagne, une sébile à la main, faisait le tour du cercle, récoltant avec peine quelques gros sous, excitant la générosité des amateurs afin, disait-elle, de faire argenter le fusil de Papillon.

La recette était plutôt maigre, car les spectateurs, sans vergogne, s'esquivaient pour la plupart avec rapidité, au moment psychologique, sans autrement récompenser le travail du pauvre garçon, qui, sans un mot de reproche, les regardait partir avec sur les lèvres son sourire à poste fixe.

Il n'en allait pas de même avec sa mère, qui ne ménageait guère les objurgations un peu vives, qu'elle lançait aux peu scrupuleux fuyards. Mais personne ne se retournait et la piètre recette allait s'enfouir dans les poches profondes de son tablier bleu, car elle n'avait aucun accoutrement caractéristique et jouait les rôles de mère d'athlètes en costume de ville.

Mais parmi ces hommes de toutes conditions, qui se repaissaient les yeux du travail pénible que ce malheureux s'évertuait à exécuter pour les intéresser, qui donc pensait à s'intéresser à la misérable existence de ce saltimbanque, dont le pain était à la merci de leur générosité !

La générosité de la foule est un mythe, son âme est faite d'indifférence inerte, d'égoïsme féroce, de gouaillerie cynique et surtout de sombre couardise.

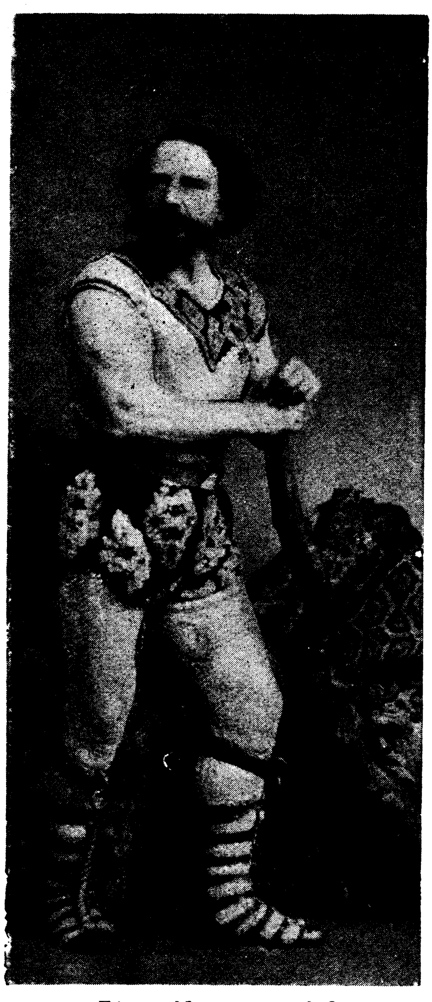
Papillon, pauvre et famélique, n'en imposait pas au public du ruisseau ; s'ils avaient été l'un et l'autre revêtus d'oripeaux flamboyants, insolents comme l'était Mangin, leur succès eût été assuré, mais là n'était pas le cas.

Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que le vœu de Papillon se soit jamais réalisé et le pauvre diable a dû quitter ce monde, qui ne lui fut pas miséricordieux, sans avoir jamais pu faire argenter son essieu.



FÉLICE NAPOLI

PARMI les rares athlètes qui ont atteint cinquante ans, Felice Napoli (de son vrai nom Prades) prend place parmi les plus célèbres. Il naquit le 19 février 1821, à Naples; il se produisit dans tous les cirques de premier ordre, non seulement comme athlète proprement dit, mais comme artiste sur la corde volante, où il exécutait des exercices de la plus haute difficulté. Mais Napoli se fit surtout remarquer par son talent artistique, et par la façon de présenter son numéro. Il avait une très jolie voix de ténor, ce qui lui fit donner le surnom de l'athlète-ténor, nom sous lequel il travaillait. Il excellait dans les poses académiques : le cliché ci-joint, bien en dessous de la vérité, le représente au retour du combat avec un tigre, pantomime qu'il jouait à la perfection.



FÉLICE NAPOLI EN 1858



FÉLICE NAPOLI

Dans tous les cirques où il fut engagé, il était le principal acteur de pantomimes; il était inimitable dans le rôle du braconnier, au moment où, perché sur un rocher,

il fouillait l'horizon du regard, ou lorsque, caché derrière un arbre, l'arme en joue, il attendait ses poursuivants. Il exhibait des formes si belles, il prenait des attitudes si nobles, que le plus grand artiste n'aurait pas rêvé d'en créer de pareilles.

Un directeur, nommé Wallshlager, qui apportait un soin particulier à bien monter



Une curieuse Affiche de 1851
représentant le travail athlétique de Napoli

des pantomimes, engagea Napoli pendant longtemps : il remporta avec lui un énorme succès. Wallshlager vendit son cirque en 1858. C'est alors que Napoli disparut de la circulation, car la pantomime était sa principale affaire ; il se confina alors dans ses exercices de force.

Son numéro athlétique que nous reproduisons ci-dessus, d'après une lithographie du temps, nous montre Napoli faisant une sorte de planche en se tenant à une poutre verticale ; il faisait aussi l'exercice de la colonne romaine.

Suspendu à un trapèze ou à une corde, il supportait des fardeaux, souvent même un cheval. En 1877, il exécutait encore ce travail au Concert de l'Harmonie, faubourg

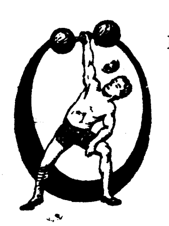
Saint-Martin (aujourd'hui disparu) ; il tirait aussi le canon en servant d'affût à la pièce d'artillerie ; il faisait des poses plastiques et mimait parfaitement la lutte avec un tigre qu'il terrassait, dépouillait et dont la défroque lui servait finalement à se draper fièrement au milieu de la piste. Il pliait des barres de fer sur son bras, faisait le drapeau à une corde verticale, tenait une douzaine de chaises en équilibre sur le menton, portait une énorme barre de fer et cinq hommes sur les épaules. Enfin, il se faisait mettre une lourde charge sur la poitrine, les pieds et les mains posant seuls à terre, et il chantait dans cette position plutôt gênante. Il eut toujours un énorme succès car son numéro était bien présenté, le côté artistique surtout très soigné. Le plus remarquable de ses élèves fut Ancillotti, qui continua le travail de Napoli et surpassa son maître comme force physique, mais ne put l'égaler au point de vue artistique.

Vers soixante ans, quelques-uns de ses anciens collègues, qu'il ne reconnaissait pas, rencontrèrent Napoli à Berlin, au café Bauer : le temps avait courbé le bel athlète, et ses yeux, qui tant de fois avaient fait frissonner le public par leur éclat magnétique, étaient devenus ternes et incapables de distinguer les objets à quelques mètres.

Napoli mourut à Londres le 28 juillet 1887.



ANCILLOTTI

LINTO ANCILLOTTI (prononcer Antchiloti), né à Pise en 1850, était un hercule italien d'une haute stature, 1^{m} 78 environ, très large, bien proportionné, les pectoraux et les muscles des jambes très apparents : il avait 46 centimètres de bras et 37 centimètres d'avant-bras ; sa démarche était assez bizarre, il se tenait très droit, la tête en arrière, très fier d'allure, le nez en l'air, la voix forte, dure et brève. Son frère Edoardo Ancillotti, né à Pise en 1846, fut le créateur du travail acrobatique sur le vélocipède. Il fut élève de Napoli, le vrai Napoli, un hercule italien qui était connu dans le monde entier, tant pour sa force que pour ses exercices. Ancillotti faisait à peu près le numéro de Napoli et, dans certains exercices, il surpassait son maître; aussi, chaque fois qu'on parlait de Napoli à Ancillotti, il répondait invariablement, avec son accent italien : « Mi plous forté que Napoli. » Ces exercices de force étaient exécutés avec des barres, des essieux, des boulets, des poids et surtout avec des fardeaux qu'il tenait tantôt couché, tantôt debout ou sur les reins : il faisait des suspensions au trapèze avec un bœuf ou des chevaux qu'il soulevait par le moyen de *staffs;* il se posait aussi une barre de fer de 3 mètres de longueur sur les épaules, on y suspendait dix poids de 20 kilos ; un homme se mettait à cheval sur ses épaules, deux autres se plaçaient aux extrémités de la barre, un dernier s'accrochait sur son dos et, malgré ce poids énorme, il faisait une dizaine de pas tant en avant qu'en arrière. Il prenait dix pièces de 5 francs en argent, les mettait sur son poignet et, sans remuer le bras, d'un simple mouvement de la main, il les faisait sauter en l'air, par le jeu des tendons et des muscles de l'avant-bras. Il pliait une barre de fer de 2^{cm} 50 en la frappant sur son avant-bras et la redressait de la même manière ; il demandait toujours une personne prise au hasard dans le public pour apporter cette barre de fer. Cet exercice lui avait fait venir un énorme calus à chaque avant-bras et quelquefois même il s'arrachait d'énormes morceaux de peau et de chair en frappant sur la barre de fer.



OLINTO ANCILLOTTI

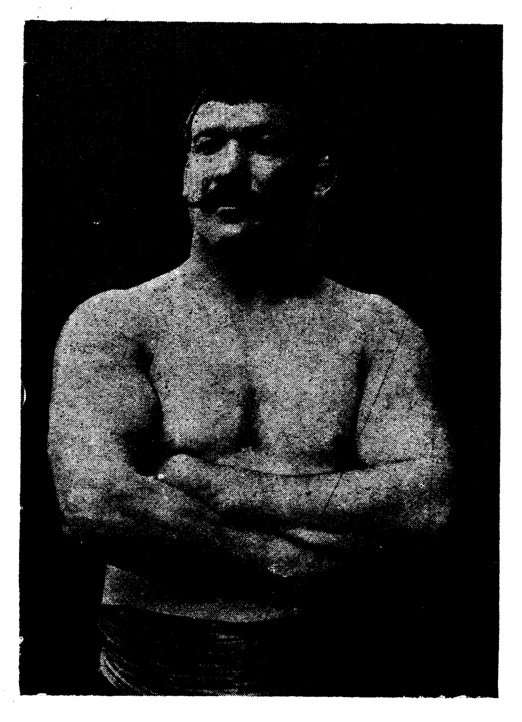
La photographie ci-dessus fut prise à Lille vers 1878, lors du passage de cet athlète ; elle figurait, en compagnie de celle de Napoli, à l'étalage d'un photographe de la rue Notre-Dame. Je m'extasiais de longues minutes à contempler la musculature de cet athlète. Je parvins, à force de démarches, à décider le photographe à me vendre les clichés, et ce n'est que sur le verre que je connus enfin le nom de Olinto Ancillotti.

A Bordeaux, il fut engagé au théâtre Louiton avec le géant Lépi et Pietro Dal-

masso, son compatriote; il parut ensuite à l'Alhambra de Bordeaux où il accomplit des exercices nouveaux qui eurent le don de déchaîner l'enthousiasme des Bordelais, grands amateurs de tours de force.

Ancillotti avait toujours de très jolis costumes qui lui allaient dans la perfection, il était amoureux de son métier.

Ancillotti était un bon garçon, mais d'un caractère jeune et peu sérieux, il faisait même des bêtises pour prouver sa force extraordinaire. Un jour, à Perpignan (au pré Catelan, si j'ai bonne mémoire), un spectateur, après l'avoir vu, lui dit : « Vous êtes très fort et je vous félicite; moi aussi je fais de l'athlétisme », et il lui présenta son bras à palper. Ancillotti lui entoura le bras de ses cinq doigts et le serra de telle façon que l'amateur jeta un cri terrible et faillit s'évanouir.



FERNAND le *Chef*
(Né en 1849)
qui se rencontra avec Ancillotti

A Arcachon, où Ancillotti travailla avec l'athlète Mazin, il eut l'occasion de se rencontrer en lutte avec une troupe venue de Bordeaux parmi laquelle Paul Lemoine, Petit Pierre dit Cabichon, Péreire, Monty, Fernand le *Chef*, Hervas, Rabasson, le Camus de Porteneuve, le fameux Rambaud, le Serpent de l'Ariège et Pugol, le jeune Chartronnais.

A la deuxième représentation, on jeta une lettre dans l'arène, lettre qui annonçait qu'un lutteur, désireux de garder l'anonymat jusqu'à la prochaine représentation, se présenterait pour lutter avec le champion. Le jour venu, on vit arriver sur le tapis, pour lutter avec Mazin, le champion Pietro Dalmasso, le meilleur lutteur du temps; Mazin fut tombé deux fois; Ancillotti demanda alors à se rencontrer avec son compatriote Pietro : celui-ci accepta. Ancillotti, plus grand, plus trapu que Pietro, semblait avoir l'avantage; mais Pietro, plus court et très fin lutteur, parvint à avoir raison d'Ancillotti qui n'était qu'athlète et qui luttait rarement ; à plusieurs reprises, Ancillotti repoussa durement Pietro et le força même à aller au tapis par un formidable coup d'épaule ; Pietro passa alors une cravate à Ancillotti qui se défendit comme un tigre, mais dut aller à terre. Pour éviter la défaite il se cramponna alors désespérément des deux mains au tapis, l'arbitre effaré lui cria de lâcher; de sa voix formidable, Ancillotti répliqua : « No, no, no, mi plous forté que Napoli ! » Néanmoins, Pietro parvint à l'envoyer sur les épaules, et le brave Ancillotti se releva en invectivant Pietro, tantôt en italien, tantôt en français.

A partir de ce jour, il ne voulut plus jamais lutter avec Pietro.

A Arcachon, il fut invité à déjeuner au Parc aux huîtres chez M. Lecogne, très

amateur d'exercices de force. Le Parc aux huîtres est situé de l'autre côté du bassin d'Arcachon et il faut faire la traversée en barque, car le bassin mesure plusieurs kilomètres de large. Or, notre Ancillotti, ne sachant pas nager, avait peur de l'eau. Pour lui faire une farce, les athlètes, ses compagnons, firent pencher la barque; alors Ancillotti, redressant sa haute taille, dit d'une voix pleine d'émotion : « Oh, oh, oh, chaouté pas les enfants, no de Dié, ché pas nacher. »

Un jour, au concert Lescure, un marchand de balais jouait aux cartes dans l'intérieur du café, il avait laissé sa charrette et son petit âne devant la porte, un amateur qui connaissait Ancillotti lui dit : « Je vous donne 30 francs si vous cassez sur votre bras tous les manches de ces balais, comme vous pliez chaque soir vos barres de fer. » Ancillotti, sans hésiter, commença le travail et, en quelques minutes, tout fut brisé.

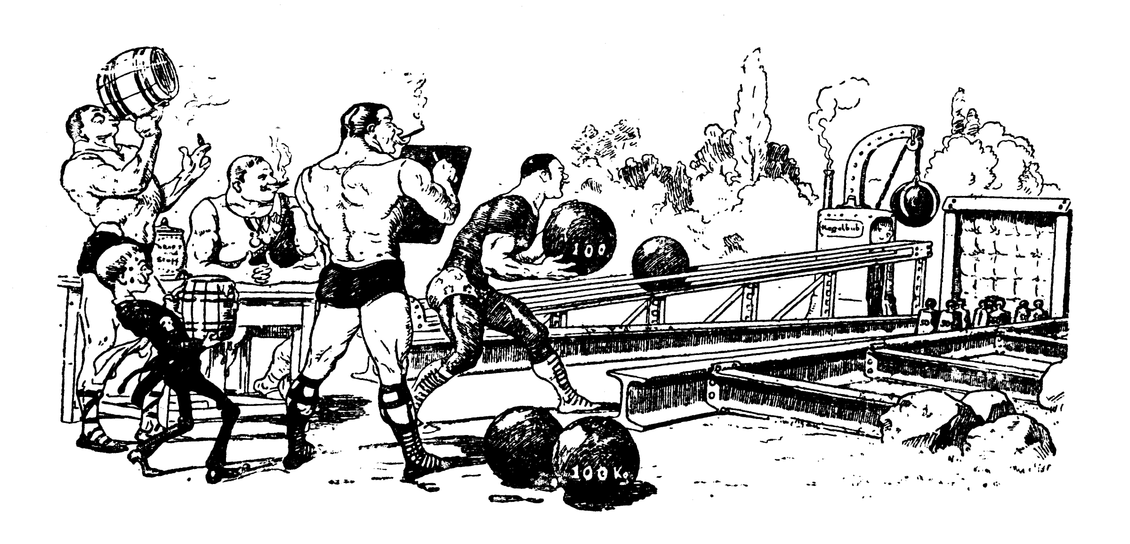
On avertit alors le marchand, qui survint furieux et invectiva Ancillotti. Celui-ci, pour toute réponse, opposait son éternel : « Mi plou forté qué Napoli. »

Tout se calma bientôt, car le farceur, qui avait provoqué l'incident, eut le bon goût de payer la casse et d'offrir une tournée générale.

Un signe particulier sur la figure de l'athlète qu'on retrouvera facilement sur sa photographie : un jour Ancillotti reçut un éclat de pierre qui lui troua la joue et lui laissa une cicatrice.

Il voilait cette blessure à l'aide d'un grain de beauté artificiel; par malheur, il tombait quelquefois au cours de ses exercices et cela lui changeait complètement la physionomie.

Ancillotti partit en Amérique et y mourut très jeune, en 1884, à l'âge de trente-quatre ans. Son neveu Ugo est le directeur du cirque Ancillotti-Plège.

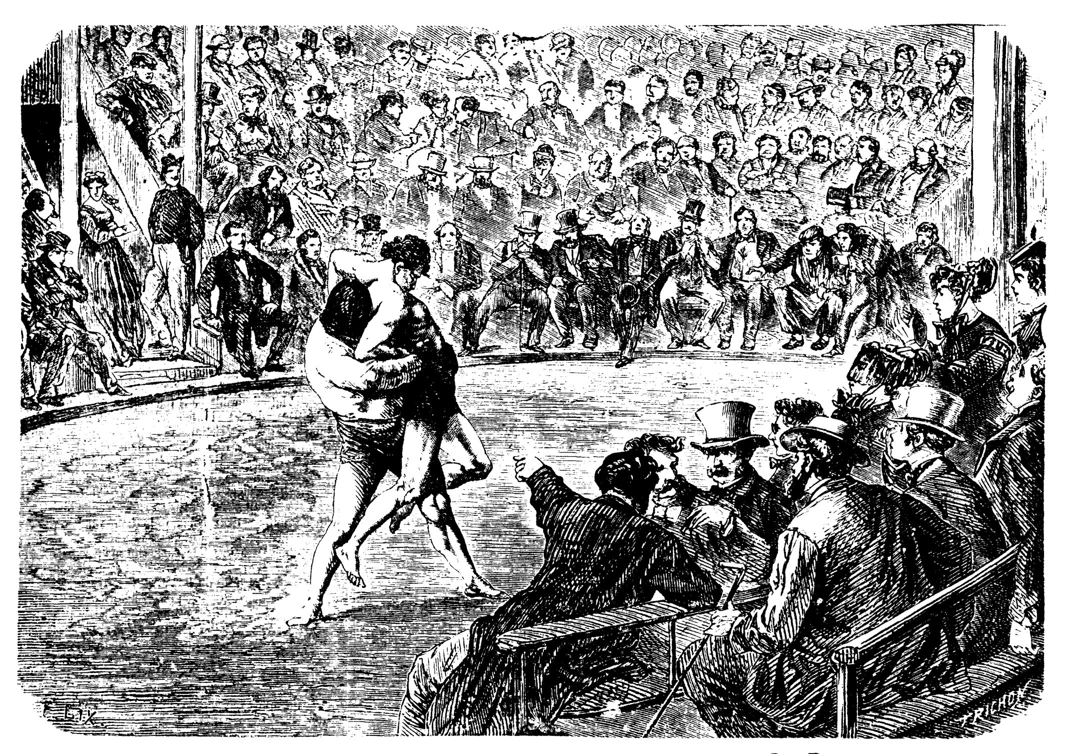


ROSSIGNOL-ROLLIN

Rossignol-Rollin, l'impresario des lutteurs et des hommes forts, fut un véritable type dont la vie mérite d'être contée.

Né à Paris en 1821, Rossignol-Rollin fut un barnum fameux, qui promena un peu partout en France une escouade de forts à bras. Il était expert dans l'art d'attirer la foule dans son arène, soit par la parole, soit par l'affiche.

Assez érudit, il rappelait aux indigènes les origines de leur race, les qualités



La Lutte de l'Homme masqué aux Arènes de la rue Le Peletier

athlétiques de leurs ancêtres, leur bravoure, leur audace, leur témérité, et terminait toujours par le sonore et classique :

« A qui le caleçon ? »

La mise en scène était soignée ; sur le sol, un tapis superbe s'étalait. Ce tapis, Rossignol l'affirmait, avait servi aux luttes olympiques !

Un jury choisi parmi les personnalités de la ville présidait aux luttes, et Rossignol le présentait solennellement au public par ces mots :

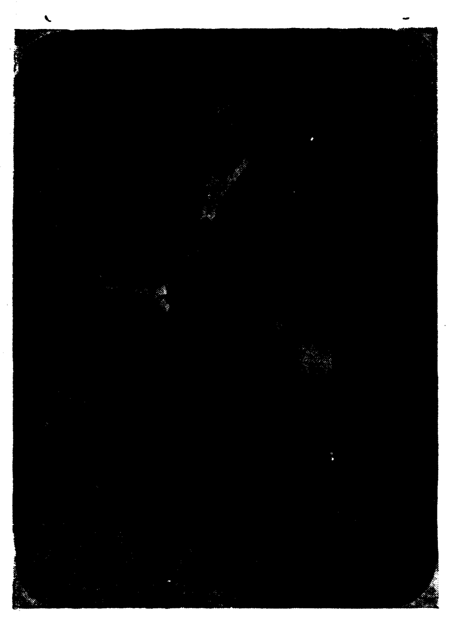
« Peuple ! chapeau bas, le jury ! »

Et le peuple se découvrait.

Jaloux des succès obtenus à Paris, aux arènes de la rue Le Peletier, par un lutteur

masqué, dont les exploits défrayaient la presse, Rossignol engagea ce lutteur mystérieux pour l'opposer à un autre lutteur tout aussi masqué, tout aussi mystérieux.

Le premier lutteur masqué était d'une telle force qu'il lui suffisait de saisir un adversaire par le poignet pour l'attirer à lui, annihiler ses efforts, supprimer toute résistance, l'hypnotiser pour ainsi dire, et, en deux temps trois mouvements, l'étendre sur le tapis.



ROSSIGNOL-ROLLIN
Qui fut le plus célèbre de tous les impresarios de lutteurs et hommes forts.

Le second lutteur masqué passait pour appartenir — comme le premier, du reste — à une noble famille.

Le premier alla aux arènes de Rossignol dans une victoria de maître, tandis que le second s'y rendait dans un carrosse attelé de quatre chevaux.

Les deux hommes, munis de loups noirs, descendirent sur le ring, au milieu d'un silence religieux.

Tout à coup, une rumeur formidable éclata. Le second lutteur masqué venait de tomber en garde de si caractéristique façon, que le public reconnaissait en lui un lutteur bien connu dans le Midi, et comprenait qu'il était victime d'une supercherie.

Rossignol eut le sentiment que tout allait se gâter.

« Sauvez la caisse ! » hurla-t-il.

Il était temps. Les deux hommes masqués disparaissaient prudemment tandis que la foule « bourrait » sur le ring; Faouët s'élançait au-devant de son directeur en danger, et telle était la force de cet hercule, qu'à chaque écart de bras il renversait deux ou trois spectateurs.

Rossignol reçut quelques « gnons », la baraque fut saccagée, le fameux tapis des luttes olympiques lui-même fut déchiré par les vandales.

Tout fut perdu, enfin... fors la caisse.

En 1870, un peu avant la guerre, la troupe de Rollin s'exhibait à Bruxelles à la salle de l'Orient. Au cours de la représentation, le bruit courut, parmi les lutteurs, que le roi des Belges était là, *incognito,* dans une avant-scène. L'ordre du programme met aux prises Bainaize le *Fauve* et un autre professionnel nommé N... Il faut croire qu'il y eut belle lutte et belle bourre, car, après quelques passes très réussies, une pièce d'or de 100 francs, toute neuve, à l'effigie de Léopold II, tomba sur le tapis. Le roi, bien sûr, l'avait lancée de ses propres mains. Mais, par ordre formel de l'impresario, défense était faite à quiconque de ramasser soi-même la monnaie qu'on pouvait jeter pour les lutteurs. Rossignol-Rollin se réservait de la répartir, après la séance, entre ses différents pensionnaires. Rossignol-Rollin, à ce moment-là, avait les yeux ailleurs; il n'avait pas vu la pièce. N..., par contre, la lorgnait avidement.

« Laisse-moi te porter à terre tout à côté, souffle-t-il à Bainaize. Nous la ramasserons sans que le patron s'en aperçoive. »

Mais le Fauve ne l'entend jamais de cette oreille-là : quand on lutte, c'est pour tomber son homme et non pour escamoter une pièce d'or, fût-elle de 100 francs. Il ceinture N..., le renverse, lui colle les deux épaules au beau milieu de la scène.

« Tiens, fait-il à son tour, tu as Léopold imprimé dans le dos. »

Et effectivement, quand l'homme tombé se releva, il avait l'effigie de Léopold bien marquée dans les chairs, à l'omoplate gauche.

On jetait quelquefois aux athlètes autre chose que des pièces de 100 francs. Un soir que les hommes luttaient avec mollesse, quelques Bruxellois facétieux firent pleuvoir sur le tapis des coquilles de moules. Rossignol-Rollin récolta flegmatiquement les coquilles dans son chapeau, puis, s'avançant vers la rampe, il envoya aux manifestants ce calembour ahurissant :

« Ah ! oui, Bruxellois, vous lancez des coquilles de moules, parce que vous savez bien que mes hommes sont faits au moule ! »

Un jour, un orage survient à l'heure de la représentation, les spectateurs étaient rares dans l'arène de Rossignol-Rollin, qui s'écrie : « Tombe, pluie maudite, demain ce sont des louis d'or qui pleuvront dans ma caisse ! »

Rossignol-Rollin était le vrai type de l'impresario. Son bagout formidable, ses audaces inventives étonnaient Paris, la province et l'étranger. Un soir, arbitre chez Paz, il commença ainsi son boniment : « Ce gymnase n'est plus un gymnase. Il est la cathédrale du muscle. »

C'est encore Rossignol-Rollin qui, sans doute en réminiscence des Jeux Olympiques, couvrit un matin les murs de la capitale d'affiches rédigées et imprimées en grec, annonçant les luttes, et devant lesquelles s'interrogeaient anxieusement les badauds. Le dessin qui complétait l'affiche était dû au crayon d'un certain Ducroc, dessinateur et poète fantaisiste.

Rossignol-Rollin avait, dans sa troupe, Crest Ier, Bonnet le *Bœuf*, Béranger, Lacroix, Bainaize, etc. Les lutteurs n'étaient pas malheureux avec lui. En tournée, le patron pourvoyait à tout. Il restait le plus souvent 25 louis de bénéfice à chaque homme, en fin de mois, chemin de fer et hôtel payés. Mais il fallait s'habiller proprement, voire même avec élégance. Rossignol-Rollin posait délicatement une allumette enflammée ou le bout de son cigare sur les vestons râpés. On ne se présentait qu'avec un complet de cheviotte sombre, des gants de chevreau, un chapeau carré, une chaîne de montre d'or, des souliers vernis. Où sont ces mœurs ?...



QUI ÉTAIT ROSSIGNOL-ROLLIN ?

Rossignol-Rollin fut créé par Nestor Roqueplan, le feuilletonniste du *Constitutionnel,* à l'époque où Rollin n'était que Rossignol. Il faisait partie de la troupe des Variétés dont Roqueplan était directeur. Roqueplan ne voulait pas du nom de Rossignol, et il le baptisa du nom de Rollin pour qu'il gardât son initiale et ne fût pas forcé de démarquer son linge.

C'est vers 1846 ou 1847 que Rossignol, devenu Rollin, débuta très jeune dans une pièce faite par Bouffé et intitulée *Pierre Février,* parce que le principal personnage avait été abandonné enfant sur une pierre et dans le mois de février. Voilà comment à cette époque se créaient les titres de pièces.

Rollin réussit, il avait de bonnes qualités de comédien ; puis il quitta le théâtre, se passionna pour les spectacles de lutte qui commençaient à intéresser vivement les Parisiens.

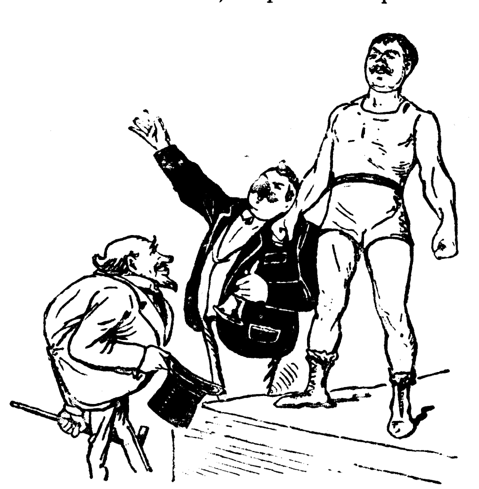
Rollin organisa des troupes de lutteurs qu'il mena un peu partout, en France, en Belgique, en Allemagne et en Hollande.

C'est surtout dans le midi de la France et à Lyon qu'il laissa les souvenirs les plus curieux.

Au cours de ses pérégrinations un peu partout, il s'installa même à Paris.

Les lutteurs choisis par Rossignol-Rollin — car il reprit alors son ancien nom — étaient excellents, et jamais, il faut le reconnaître, ils ne donnèrent le spectacle des tricheries et des accords qui scandalisèrent si souvent les habitués d'une autre salle de luttes existant alors, la « salle Montesquieu ».

Tous les sujets présentés par Rossignol-Rollin étaient des types parfaits de forme, de force et d'adresse. Parmi ceux-ci, signalons les hommes suivants : Mordon du Nord, Beaujolais, Montal dit la *Folie,* Rivollon dit le *Serpent de la Loire,* Faouët, Ambroise le *Savoyard,* Plantevin de Carpentras, Fruchinet dit l'*Arracheur de garance,* de Nîmes, Bonnet dit le *Bœuf,* Vincent dit l'*Homme de fer,* Dumortier, Treuvé dit *Bibus,* Milhomme, Béranger, Étienne dit le *Pâtre,* de Bourg-Saint-Andéol, Creste, Brocart, Baby, de l'Ariège, Tristan, Christol, Marseille jeune, Bouillier, Alfred, etc., etc.



La plupart de ces athlètes feront l'objet pour nous d'une étude spéciale (1).

La personnalité de Rollin ne se marquait pas seulement dans la supériorité de ses choix, dans l'entente et la marche de ses séances, mais aussi et surtout dans la rédaction de ses affiches et dans les speechs qu'il débitait au public.

(1) Voir, pour les biographies et photographies des lutteurs, *Les Rois de la lutte,* par Desbonnet. Librairie athlétique, 48, faubourg Poissonnière. Paris, 1909.

« Adieu, noble cité ! Adieu, ville hospitalière ! C'est pour la dernière fois que ces héros vont combattre devant toi ! » disait-il lors de la dernière représentation que ses hommes donnaient à Lyon.

Nous reproduisons la première affiche qu'il fit placarder dans les rues de Paris.

Paris, Rossignol-Rollin te salue !

Parisiens

Il y a du muscle dans l'air !

Platon dit dans sa *République :* « Ce n'est pas pour cultiver l'âme et le corps mais pour cultiver l'âme seule et pour perfectionner en elle le courage et l'esprit philosophique que les Dieux ont fait présent aux hommes de la musique et de la gymnastique. »

Eh bien ! à Platon le philosophe aux larges épaules, je cède la musique pour l'âme, mais je garde la gymnastique pour le corps.

Ah ! divin philosophe ! si tu pouvais voir mes spécimens, mes types, tu serais de mon avis, j'en suis sûr, et je te surprendrais à applaudir mes lutteurs !

Quels succès ! Quels hommes ! Quelles luttes !

Signé : ROSSIGNOL-ROLLIN.

Voilà pour les affiches, mais quelle originalité plus grande encore éclatait dans ses observations adressées aux lutteurs qu'il présentait et dont il était écouté.

Un jour, le fameux Faouët paraissait dans l'arène suivi d'un jeune lutteur frétillant et gai comme un nègre.

« Messieurs, dit Rollin, ce jeune garçon a vingt ans, il est de Marseille, ne connaît que la Cannebière ; il a de belles qualités. Quel avenir ! Excusez-le, il a un peu de nerfs et il a le muscle gai. »

« Du calme, du calme, messieurs, dit-il une autre fois à deux lutteurs ; modérez-vous, le calme est le premier des muscles. »

Rossignol entendait et jugeait les luttes, tranchait avec autorité les discussions sur les coups douteux, et très souvent se voyait forcé, pour terminer les orages, de recourir à la puissance de sa voix et à la force de son argumentation, toujours présentée dans un langage net, imagé, spirituel, quelquefois renversant, qui faisait le pittoresque du boniment et touchait aux sublimités de l'éloquence populaire.

Mais au plus fort de ses effets oratoires, ou transporté par le lyrisme le plus enflammé, Rossignol-Rollin ne perdait pas de vue la marche et la tenue de son spectacle qui restait toujours décent et bien ordonné.

Rossignol-Rollin mourut le 25 du mois de janvier 1873 à Villeurbanne (banlieue de Lyon), des suites d'une hydropisie incurable.

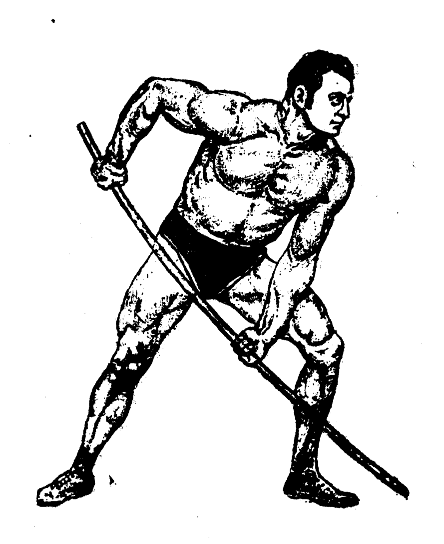
Nombre d'incidents curieux se produisirent le jour de son inhumation. Au moment de la levée du corps, Faouët le *Fauve des Jungles,* Lagneau dit le *Terrible gaucher,* et Treuvé dit *Bibus le Boucher lyonnais,* se disputèrent à qui aurait le suprême honneur de descendre le cercueil du regretté directeur. Une scène de pugilat faillit même se produire à ce sujet : ce que voyant, les porteurs des pompes funèbres allaient se saisir de la bière, lorsque Lagneau, le *Terrible gaucher,* les écartant d'un geste impérieux, chargea lui-même cette précieuse dépouille sur ses puissantes épaules, et descendit ainsi, avec mille précautions, les deux étages de l'immeuble, montrant à tous,

sur sa mâle et énergique figure, la douleur poignante qui étreignait les amis du pauvre Rossignol.

Lorsque le corps fut déposé sur le brancard, une nouvelle altercation se produisit encore; tous les lutteurs présents voulaient à la fois porter les restes de leur vénéré directeur; ils faillirent même, dans leur précipitation, faire tomber le cercueil sur le trottoir. Quelle sincère et touchante démonstration de l'attachement qui unissait ces braves gens à leur ancien impresario !...

Il fallut l'énergique intervention de l'ordonnateur des pompes funèbres pour arranger les choses. Il désigna lui-même les quatre plus grands pour porter le corps. Ce furent Faouët le *Fauve des Jungles,* Auguste le *Marin,* dit la *Terreur de la Flotte,* Ambroise le *Savoyard* et Treuvé, dit *Bibus le Boucher lyonnais.*

Au moment de descendre le corps dans la fosse fraîchement creusée pour l'ami des géants et des forts, Auguste le *Marin* voulut adresser quelques mots d'adieux à Rossignol-Rollin, au nom de tous les lutteurs qu'il avait tant aimés; mais sa voix était tellement entrecoupée de sanglots, que c'est à peine s'il put articuler quelques paroles incohérentes sur la tombe entr'ouverte de celui qui fut le plus aimé et le plus honnête des directeurs forains.



Louis VIGNERON

J. CHARLEMONT, qui fut élève de Vigneron, et qui a gardé un souvenir vivace de son ancien professeur, nous a donné une biographie complète de cet athlète; nous la reproduisons intégralement et l'en remercions pour nos lecteurs.

Louis Vigneron est né à Paris, le 11 avril 1827; son père était ouvrier menuisier et avait fait les campagnes d'Espagne, dans les dragons, sous Napoléon Ier. Ce dernier fit apprendre à son fils le métier de tourneur-mécanicien.

En raison de la faiblesse de sa vue, Vigneron dut quitter son métier de mécanicien, il ouvrit alors une salle de boxe au coin de la rue Crussol et de la rue de Malte.


LOUIS VIGNERON

En 1856, Vigneron se maria, et ouvrit sa salle de la cité du Vaux-Hall, n° 6. A la porte, des tableaux représentant des boxeurs et des hommes forts. En entrant, le comptoir était à gauche; à droite quelques tables. Devant soi, la petite salle, 6m40 de longueur, 3m87 de largeur et 3m13 de hauteur. Ce qui n'empêchait pas que, les jours d'assauts intimes, cent personnes y trouvaient place. Comment...? Des banquettes simples, en bois, peu larges, tenaient lieu de siège : les élèves y plaçaient en dessous leurs petites boîtes marquées d'initiales et contenant leurs vêtements de travail. Quelques paires de fleurets, sabres, cannes, gants de boxe, garnissaient les murs, ainsi que trois énormes bras moulés en plâtre, ceux de Vigneron, Wolf et Louis le *Mécanicien*. Ces bras sont aujourd'hui dans la salle Charlemont.

Deux anneaux, un trapèze et une barre fixe avec ses deux montants, qu'on hissait au plafond au moyen d'une poulie.

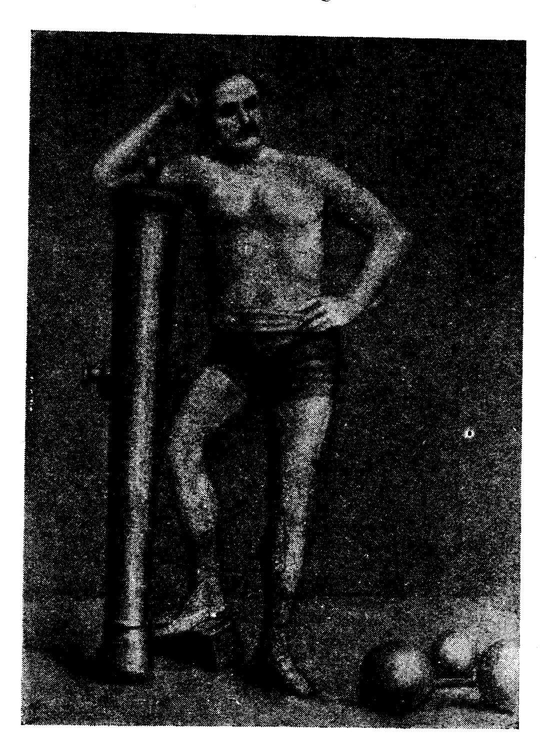
Du fond de la salle, à gauche, on passait dans un petit endroit occupé par une table ronde, sur laquelle les élèves se faisaient servir des rafraîchissements. Tout à côté, une petite salle vitrée et sablée dans laquelle on faisait des exercices de force, à l'aide d'haltères et de poids de toutes sortes. Il y avait aussi une magnifique barre fixe en acier, provenant de Lord Seymour (dit *Milord l'Arsouille*) et la pièce de canon posée sur deux tréteaux.

Le logement du maître se trouvait au-dessus.

En 1858, Vigneron débuta à l'Hippodrome, place et avenue d'Eylau, actuellement avenue Victor-Hugo, près de l'Arc de Triomphe de l'Étoile.

Comme hercule, il était aussi remarquable que comme boxeur; cependant, au commencement de sa carrière, il levait si mal un haltère de 44 kilos que, pour empêcher la poignée de lui glisser dans la main, il la rayait au préalable à l'aide d'un burin. Par un constant exercice, il était parvenu à développer sa force d'une manière exceptionnelle. C'est à cette

époque que nous l'avons connu, il était dans toute la plénitude de sa force et de son agilité. Il était grand de taille : 1m80 environ, bien fait, pesant 98 kilos, un peu voûté et gaucher ; il avait le côté gauche sensiblement plus fort que le côté droit ; affable, d'une physionomie agréable et sympathique. Il levait de son bras gauche, à la volée, trois poids de 20 kilos pesant exactement 120 livres, ce qui constitue un véritable tour de force, et demande une force musculaire d'ensemble très rare.



VIGNERON ET SON CANON

Quant aux exercices de bras tendus avec des poids de 20 kilos entourés de 13 kilos de plomb, il ne les réussissait qu'en trichant un peu, c'est-à-dire en engageant les poids sur les poignets ; en réalité, il ne faisait bien à bras tendus que des poids de 25 kilos, ce qui d'ailleurs est fort difficile. Il levait aussi en deux temps une barre à deux mains de 81 kilos au-dessus de sa tête. Il portait sur son épaule une pièce de canon de 305 kilos avec laquelle il marchait et la faisait partir étant toujours sur son épaule.

C'est avec cette série d'exercices extraordinaires qu'il fut engagé à l'Hippodrome et qu'il fit ses débuts. Il eut un brillant succès. Il était magnifique avec cette pièce de canon sur son épaule ; il paraissait si bien à son aise qu'on aurait dit que la pièce et lui ne faisaient qu'un. Malheureusement, l'objet de son triomphe fut plus tard celui de son malheur.

De 1858 à 1859, Vigneron fit une tournée en province, en compagnie et sous la direction de l'inimitable impresario Rossignol-Rollin ; sa pièce de canon l'accompagnait partout. En son absence, son prévot Lucet dirigeait la salle.

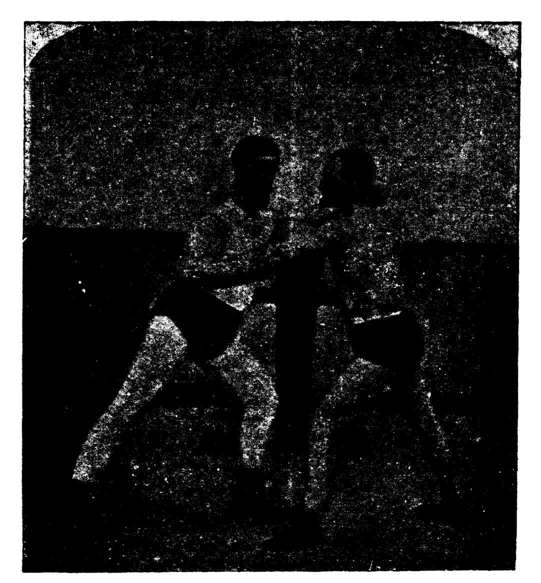
VIGNERON A LYON



ON lit dans la *Gazette Lyonnaise :* « Les luttes qui ont lieu à l'Alcazar, sous la direction de M. Rossignol-Rollin, continuent d'attirer les amateurs de ce genre de spectacle qui sont nombreux à Lyon, et les athlètes font de leur mieux pour exciter l'enthousiasme et obtenir les bravos du public. Mais cette année, M. Rossignol-Rollin a voulu rendre son spectacle plus attrayant, et il a eu la bonne fortune d'engager M. Vigneron, connu sous le nom de l'*Homme-Canon*.

« M. Vigneron ne s'explique pas. C'est la force physique portée à un degré encore inconnu. On peut dire de lui avec vérité : il faut le voir pour le croire. L'étoile des Hercules du Nord et des autres points cardinaux a pâli ; leurs bras de fer sont surpassés par les muscles d'acier de M. Vigneron ; jamais, en effet, on n'avait traité les kilos les plus lourds avec tant de légèreté et de laisser-aller ; jamais, en effet, on n'avait songé à jongler avec des boulets d'un pareil calibre, joints à d'autres exercices tout aussi extraordinaires ; enfin, le spectacle se termine par une pièce qui a fait beaucoup de bruit, une pièce de canon à laquelle M. Vigneron sert d'affût, pendant que le coup part, sans éprouver la

moindre commotion. Demain, M. Vigneron, par suite d'un pari, doit ajouter à ses exercices un tour de force que personne n'a exécuté avant lui : il a parié de marcher en portant sur sa main, le bras tendu perpendiculairement, un sac de farine du poids de 125 kilos. »



Louis le *Mécanicien* et Louis Vigneron
à l'ancien Hippodrome.
Au milieu, le canon qui tua Vigneron

Vigneron revint à Paris ; à partir de ce moment, il donna de nombreux assauts à la salle du Vaux-Hall, rue de la Douane. Il donnait aussi des petits assauts dans les environs de Paris. Il rayonnait dans toute sa gloire.

Parmi les amateurs de la salle Vigneron, il y avait une pléiade d'hercules de première force, dont les exploits suffiraient à remplir un fort volume ; nous en citerons quelques-uns :

Bruneau, dit *Bonneau,* mort en 1910, était tueur aux abattoirs et inventeur du masque employé dans les tueries municipales ; il dut à son invention du masque une grande fortune. Ce grand amateur d'exercices était un très beau garçon, bien taillé, qui, durant douze ou quinze ans, représenta le dieu Mars dans le cortège du bœuf gras. Doué d'une force herculéenne, il jouait agréablement du piano et chantait des romances sentimentales. Un autre chanteur à la voix fluette, Auguste Massin, dit le *Roi des bras tendus,* chantait des airs de Pierre Dupont avec un poids de 25 kilos dans chacune de ses mains, ses bras horizontalement tendus ; Louis, le *Teinturier,* un honnête ouvrier dont nous ne nous rappelons pas le nom de famille, égalait presque Massin, mais ne chantait pas ; Anatole Leperdriel, dit Vigneron fils ; Charles de Paris, dit *le Cocher,* Lioult de son nom de famille ; Darcier, le chanteur bien connu, fort comme un athlète, qui écrivait son nom sur la muraille avec un poids de 20 kilos ; David Davant, qui tient encore un café, rue des Poissonniers, à Paris ; Louis le *Mécanicien,* l'homme aux essieux de voitures, le plus fort entre tous, mais aussi le plus paresseux ; Gerbault Cœurderoi ; Chabot, l'*Homme à la pierre ;* Jules Lefèvre qui tient le gymnase de la Madeleine, cité du Retiro ; Louis de Lyon, bien connu à Paris ; Paul Flammion, l'*Homme au tonneau :* il était capable de manger sa contenance ; Charles Letouzé, du plateau des Buttes-Chaumont ; Alexandre, dit *Alexandrini, l'Homme au bilboquet,* un bel homme, fort et adroit ; Mansuy, gymnasiarque ; Couture, l'*Homme serpent* du cirque d'Hiver ; Ernest Menet, équilibriste amateur ; Jules Dufour, un des bons élèves de la salle, grand et beau garçon, très fier du reste de montrer



Louis Vigneron
exécutant un double bras tendu
au-dessus de Louis le *Mécanicien* et de sa femme

les doubles muscles de ses bras et son biceps étonnant. Très fort sur les haltères et la barre fixe, personne ne faisait mieux que lui les rétablissements en avant et la traction d'un bras. Il s'est fait aéronaute, et a eu, sous le pseudonyme de Duruof, des aventures célèbres.

Le nombre des assauts donnés par Louis Vigneron est tellement grand, que nous ne possédons qu'une faible partie des programmes des différentes séances. Nous ne voulons pas les reproduire en entier, mais nous rappellerons, pour mémoire, les exercices de force exécutés par Vigneron dans chacun de ses assauts.



DUFOUR

Dimanche, 21 juin 1863, salon des Folies de Belleville : Dans cette séance, Vigneron exécute une série d'exercices de force et termine par le double coup de canon tiré sur son épaule (poids de la pièce 305 kilos) et l'enlèvement de la pièce montée sur son affût (poids, 1.122 kilos).

Mardi, 8 mars 1864, salle du Vaux-hall : Vigneron exécute une série d'exercices de force de la plus haute difficulté dont : la promenade autour de l'enceinte, avec la pièce de canon sur l'épaule et le double coup de canon tiré également sur l'épaule. Enfin, il termine en enlevant sur le dos cette pièce montée sur affût ; poids total 1.122 kilos y compris l'homme chargé de faire feu. M. Vigneron maintient ce fardeau à 40 centimètres du sol, pendant vingt secondes, sans qu'aucun appareil ne se trouve dessous.

Mardi, 15 novembre 1864, salle du Vaux-hall : Vigneron exécute une série de six exercices de force, parmi lesquels l'enlèvement d'une demi-pièce de vin, du poids de 115 kilos, à bout de bras, développée sans secousse. Il tire trois fois la pièce de canon sur l'épaule et se tient dix secondes sur une seule jambe.

Toute personne qui enlèvera, séance tenante, la pièce de canon debout par la culasse, sera invitée à dîner avec M. Louis Vigneron.

Louis Vigneron partit ensuite pour Boulogne-sur-Mer, où il devait donner une série d'assauts. Le troisième assaut, qu'il donna le mardi 22 août 1871, fut son dernier.

Au mois d'août 1871, Vigneron fut engagé par un barnum, M. Delahaye, pour une tournée de huit jours, et chargé de former la troupe pour les représentations. Les personnes qui en faisaient partie étaient : Vigneron ; Eugène Bastien ; Ferdinand Estrade, dit l'*Arpète ;* Charles de Paris, dit le *Cocher ;* François Villiers, dit le *Rouget ;* Perret et Berton, marchands de vins. Les représentations devaient avoir lieu dans l'ordre suivant : Boulogne-sur-Mer, Folkestone, Douvres, Calais, et revenir à Boulogne-sur-Mer. Il partit de Paris le samedi 19 août 1871, pour Boulogne. La première représentation eut lieu le dimanche 20 ; la seconde, le lundi 21 ; ces deux premières séances avaient eu un succès complet. La troisième devait avoir lieu le mardi 22, jour où il fut tué.

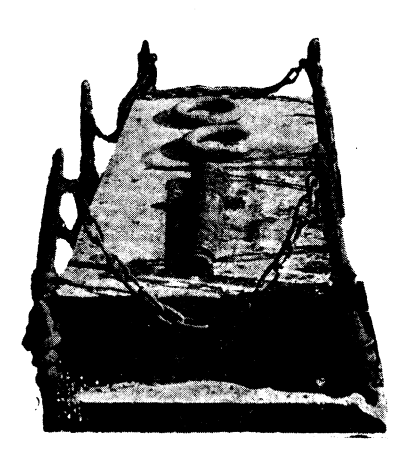
Il y eut d'abord une série d'assauts. Puis vinrent les exercices de force et enfin l'exercice du canon, fait par Vigneron. Quatre hommes le lui mirent sur l'épaule, à l'aide de deux barres de fer, l'une à la gueule, l'autre à la culasse ; on procédait ainsi habituellement. Une

fois bien placé et son canon bien posé, Vigneron commanda : « Charles, feu ! Charles, feu, feu... ! » Charles, qui n'était pas prêt, ne mit pas le feu au premier commandement ; ce ne fut qu'au deuxième qu'il le mit précipitamment et, au lieu d'allumer la mèche par le bout, il mit probablement le feu juste à la lumière du canon, car le coup partit aussitôt que Charles posa son cigare. Vigneron, n'entendant pas fuser la mèche, voulut regarder en arrière ; il déplaça tant soit peu son équilibre et fut surpris par le coup. On le vit aussitôt chanceler, tout en essayant, d'après ce qu'on a cru voir, de faire passer le canon par-dessus la tête ; mais arrivé au milieu de la chute, Vigneron vomit un flot de sang et s'affaissa directement dans la position où il était. La culasse du canon lui fit éclater la tête, sans la lui écraser ; une des oreilles du canon avait porté à terre et avait ainsi fait basculer le canon.



Bruneau dit Bonneau en costume de dieu Mars
à la cavalcade de la Mi-Carême

Vigneron s'étendit tout de son long, sans un mouvement de raideur. On envoya de suite chercher un médecin, qui vint presque aussitôt, le Dr Bazin, croyons-nous. Devant cet épouvantable accident, tous les spectateurs furent complètement anéantis. On ne savait que faire ; Bastien prit un seau d'eau et une éponge et lui lava le visage. Aussitôt Vigneron tressaillit et se raidit. On dit au Dr Bazin : « Il n'est peut-être pas mort, puisqu'il remue. » Celui-ci répondit : « Si », en faisant voir que le crâne était déboîté et brisé ; en même temps, il faisait remuer la partie supérieure de l'œil et tout le derrière de la tête. C'était fini. On attribue cet accident à la rupture d'un anévrisme au cœur. On télégraphia au père de Vigneron, qui vint chercher le corps de son fils et le fit revenir à Paris. Il fut inhumé, le 25 août 1871, au cimetière du Père-Lachaise, 62e division, 3e ligne, face à la 63e division, n° 6, dans un modeste tombeau élevé par souscription, sur lequel est posée une pièce de canon en pierre, symbole de ses succès et de son malheur. On aurait pu graver dessus : « Celle qui le faisait vivre l'a fait mourir. »



Tombeau de Louis Vigneron
au Père-Lachaise
Sur la pierre tombale une reproduction du canon qui l'a tué

Ainsi se termina la trop courte carrière de cet homme exceptionnellement superbe, travailleur, courageux, doux, bon et sans vanité. Tous ses amis, ses élèves et tous ceux qui l'ont connu, l'ont tenu en haute estime ; il n'a laissé que de bons souvenirs et des regrets.

Nous qui avons été de ses amis intimes, malgré le temps qui nous sépare de ce malheur, c'est le cœur serré que nous écrivons les dernières lignes de sa biographie qui doit consacrer sa mémoire et le faire revivre dans l'histoire et dans le cœur de ceux qui l'ont connu et aimé.

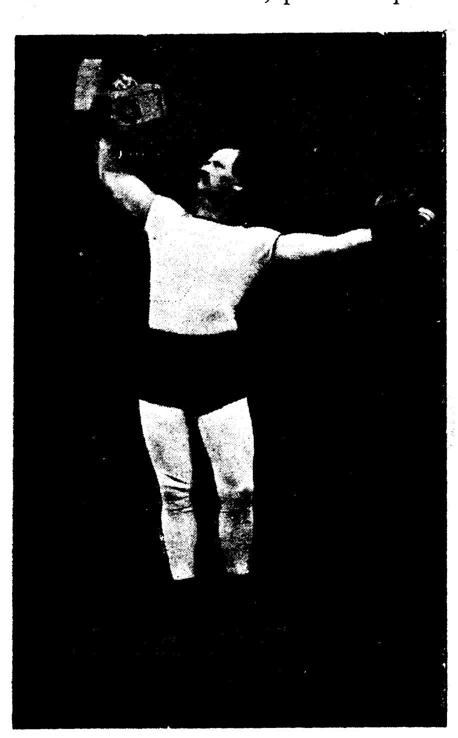
Louis VIGNERON

ATHLÈTE ET BOXEUR

Anecdotes

Nous devons aux souvenirs de M. Jules Charlemont, le célèbre professeur de boxe française, les anecdotes très curieuses qui font l'objet de ce chapitre.

Un jour, dans un assaut qu'il donnait à la salle Montesquieu, Louis Vigneron faisait des exercices de force, parmi lesquels il en exécutait un qu'il nommait : « le désespoir des bras tendus ». Cela consistait à tenir à bras tendus, latéralement et horizontalement, un poids de 25 kilos dans chaque main et assis sur une chaise. Comme il restait très longtemps dans cette position, un monsieur, qui se trouvait tout près de Leboucher, le professeur de boxe, lui demanda pourquoi Vigneron restait si longtemps dans cette position ? C'est parce que, répondit celui-ci, il attend que quelqu'un soit assez fort pour venir le remplacer.



AUGUSTE MASSIN, le *Roi des Bras tendus*

LE DYNAMOMÈTRE A VIGNERON

C'était en 1865, on construisait une très grande maison, boulevard Magenta, à l'entrée de la cité du Vauxhall, près de la salle Vigneron. De nombreux ouvriers et compagnons maçons y étaient occupés. Ils vinrent un jour demander au professeur de vouloir bien leur permettre de visiter la salle, ce qui leur fut accordé, à condition toutefois que ce fût dans un moment où il n'y aurait pas d'élèves. Quand les maçons entrèrent dans la salle, Vigneron était assis sur la banquette, à côté du coussin sur lequel Charlemont était en train de s'exercer. Les maçons témoignèrent le désir d'essayer leur force. Vigneron y consentit et dit à Charlemont : « Montrez donc à ces messieurs comment on donne un coup de poing. Commencez, je vais marquer les points. » Il était monté debout sur la banquette, regardant en haut du pilier en pierre sur lequel était adossé en bas ledit coussin. « Très bien, dit-il à Charlemont... 120 ! à vous, monsieur !... 90 ; ah ! vous n'êtes pas fort ! Un autre, ah ! mieux, 99 ! Voyons, messieurs, vous êtes bien plus forts que Charlemont, vous vous y prenez mal, voyez son truc ! en donnant son coup de poing, il appuie en portant le poids du corps en avant ; essayez ; très bien ! 115, etc. » Les maçons s'escrimaient de toutes leurs forces à qui donnerait les plus fameux coups. Ils y passèrent tous. Naturellement ils frappaient à faux, le plus souvent, car, après avoir

frappé, ils se tenaient le poing, ce qui indiquait qu'ils se faisaient mal. Enfin ils cessèrent, épuisés, ruisselants de sueur. Pendant cette séance, les paris marchaient bon train et les bouteilles de bordeaux aussi. Assis tout autour de la grande table ronde, ils discutaient à qui mieux mieux sur leur supériorité, s'échauffaient très fort et se promettaient une revanche. Vigneron, assis à côté d'eux, les écoutait sans rien dire ; il se leva, monta de nouveau sur la banquette et leur dit : « Messieurs, ne vous disputez pas inutilement ; vous êtes tous aussi forts les uns que les autres ; approchez-vous, je vais vous mettre tous d'accord ; regardez !... » En même temps il leur montrait un petit objet : « Voyez, messieurs, ce que vous avez pris pour un dynamomètre est tout simplement un gazomètre qui n'a rien de commun avec le coussin ; il sert à constater les fuites de gaz. » Dire la figure étonnée, penaude, stupide que faisaient les maçons, est inexplicable ; ils étaient stupéfaits et paraissaient hébétés en se regardant les uns les autres. Ce moment passé, ils prirent la chose en riant, se promettant bien de se venger sur d'autres qui ne connaissaient pas encore le dynamomètre.

Cette farce dura longtemps ; les élèves s'en servirent pour faire payer force bouteilles de bordeaux à leurs amis qui venaient visiter la salle pour la première fois.



CHARLES LIOULT, dit le *Cocher*
Mort à Paris en 1886, à 42 ans

LE BICEPS DE VIGNERON

A la salle de boxe de Vigneron était attenant un petit café où l'on venait se rafraîchir après la séance. Les nouveaux élèves se faisaient un plaisir d'offrir une consommation au maître. Comme, après les exercices violents, la soif est ardente, les consommations étaient demandées avec beaucoup d'eau ; à cet effet on servait une grande carafe dont le ventre rebondi contenait plusieurs litres de liquide. Vigneron prétendait un jour que son biceps était aussi gros que la carafe. Chacun se récria, les paris étaient ouverts ; on mesura les deux objets : 42 centimètres pour la carafe, 42 centimètres pour le bras de Vigneron. Le pari était gagné et fut largement arrosé.

UN HOMME BIEN ENNUYÉ

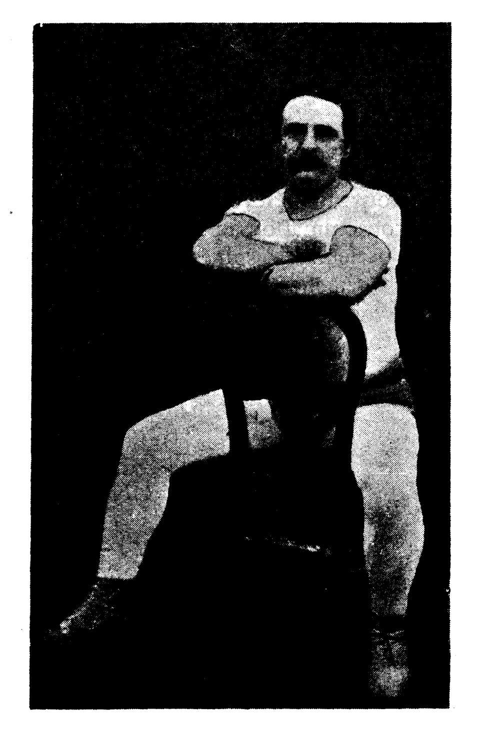
Un jour Vigneron entrait dans un café, accompagné de cinq de ses amis ; ils prirent place à une table, à côté de laquelle une autre table était occupée par six individus. On causait d'exercices et de boxe à la table de Vigneron, et plusieurs fois son nom fut prononcé. A la table à côté on se mit à l'unisson ; on parla force, adresse, boxe ; les uns disaient : on dit que Vigneron est un des plus forts boxeurs de France et en même temps un hercule remarquable ; les autres affirmaient qu'il ne ferait pas bon s'y frotter, lorsqu'un des six qui se trouvait justement au bout de la table, près de Vigneron et sur la même banquette que lui, se mit à dire à ses camarades qui parlaient en bien de Vigneron, qu'ils ne connaissaient que par entendu dire : « Vous me faites mal de vous entendre parler ainsi, car il n'est ni si fort ni si adroit que vous le dites ; c'est une réputation surfaite, puisque moi, tel que vous me voyez, je lui ai cassé la figure, etc. » Ses camarades, assez étonnés, lui dirent : « Eh bien, tu es un rude lapin. » Jusque-là Vigneron et ses amis riaient de bon cœur entre eux, mais

comme le héros cherchait à convaincre ses camarades du haut fait dont il se vantait, Vigneron, qui était à son côté, se tourna vers lui et, lui touchant l'épaule : « Pardon, monsieur, vous avez dit que vous aviez cassé la figure à Vigneron !... alors, comme le disent vos amis, vous êtes un fameux lapin ! Eh bien, moi, je suis un de ses élèves : voulez-vous me la casser à moi aussi, vos succès seront augmentés. »



Anatole Leperdriel, dit Vigneron fils
Mort à Paris en 1885, à 37 ans

Notre homme, très surpris de cette proposition à laquelle il était loin de s'attendre, s'excusa de n'avoir aucune raison ni rien à démêler avec lui. Vigneron lui demanda de quel Vigneron il voulait parler et s'il le connaissait bien. Celui-ci sans se troubler : « Monsieur, il n'y en a pas deux, c'est bien de Louis Vigneron, l'homme-canon de l'Hippodrome de Paris, dont j'ai parlé ; il a sa salle cité du Vauxhall. » Il fit même d'une manière exacte la description de l'établissement et celle de la personnalité du célèbre professeur. Pendant ces explications, les amis de Vigneron riaient aux éclats, ainsi que ceux de notre Gascon, qui se doutaient qu'il s'était fourvoyé. Vigneron se leva, se plaça en face de son casseur supposé : « Puisque vous me connaissez si bien, me recon naissez-vous ? Car c'est bien moi Louis Vigneron, l'homme-canon de l'Hippodrome de Paris, etc. — Ah non, monsieur ! balbutia l'autre, ce n'est pas vous, etc. » Il ne savait plus comment sortir de cette impasse. « Monsieur, vous êtes un farceur, lui dit Vigneron ; à l'avenir, vous ferez bien d'être plus prudent et de ne pas vous vanter d'un fait dont vous êtes incapable d'être l'auteur, parce que vous pourriez rencontrer d'autres personnes qui n'auraient pas la même indulgence. »



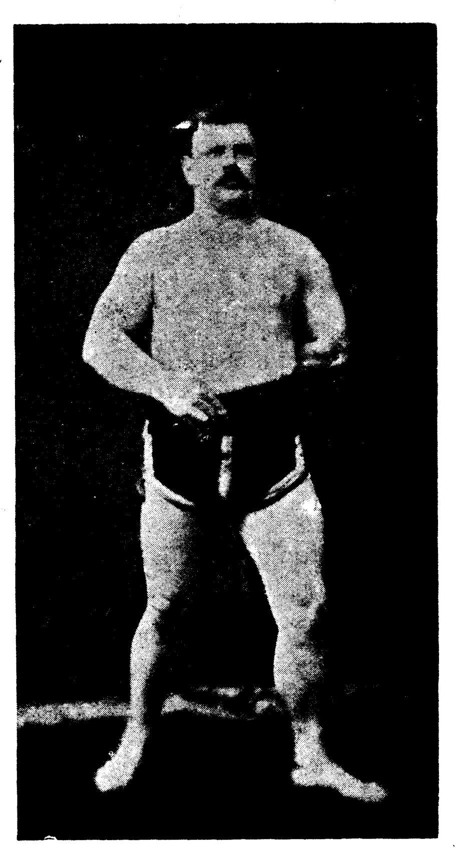
Auguste, de Paris, dit le *Cocher*

Les amis de notre blagueur le voyant si confus et ne sachant comment se tirer d'affaire, le forcèrent, pour réparer sa vantardise maladroite, à payer à dîner à toute la société ; il s'y prêta d'assez bonne grâce, ce qui lui coûta 120 francs.

C'est le patron de l'établissement qui nous raconta cette amusante histoire, nous affirmant que c'était la première fois que Vigneron venait chez lui, et ajoutant qu'il voudrait bien le revoir chaque jour.

LA TABATIÈRE A VIGNERON

Qui n'a pas connu cette grande boite, de dimensions excentriques, à l'intérieur de laquelle les doigts de son propriétaire paraissaient ne pas pouvoir pénétrer et que les élèves faisaient remplir à tour de rôle? Quand Vigneron se trouvait en tête-à-tête avec un de ses intimes élèves ou un ami et voulait causer, il allait prendre la fameuse tabatière qui était toujours perchée dans quelque endroit connu de lui seul. « Eh bien! comment allez-vous, monsieur un tel? Savez-vous quelque chose de neuf? » En même temps il faisait sauter le couvercle et lui offrait une prise de tabac; il en prenait une lui-même avec ses gros doigts et la portait à son nez en baissant le haut du corps en avant et en portant fortement la tête du côté gauche, comme s'il voulait faire entrer tout le tabac dans la même narine, et la conversation commençait. Ah! la bonne pâte d'homme que c'était! Il ne prisait ni ne fumait par habitude.



François Villiers, dit *le Rouget*
Né à Paris en 1839

Vigneron avait parmi ses élèves deux frères établis marchands bouchers à La Chapelle, jeunes gens très forts, surtout l'un d'eux. Quelque temps après avoir terminé leurs leçons de boxe, ils installèrent derrière leur étal une salle d'amateurs où se firent des exercices de force, de gymnastique et de la boxe. Ils conviaient, par petites affiches à la main, les amateurs de La Villette, et particulièrement les bouchers de l'abattoir.

Sur une de ces affiches, il était dit qu'un des frères ferait plus fort que Vigneron, qu'il exécuterait le même exercice avec une barre de 110 kilos au lieu de 88 kilos. On vint prévenir Vigneron de ce qui se passait. Furieux, il partit de suite les trouver et leur dit vertement sa façon de penser, ajoutant avec raison : « Vous êtes bouchers, vous vivez de votre commerce et moi de mon métier. Pourquoi donc, par gloriole seulement, sans aucun autre profit, cherchez-vous à me porter préjudice et à me diminuer dans l'esprit du public? Je vous défends expressément de faire figurer mon nom, surtout sur vos affiches annonçant vos exercices, et comme le mal est fait pour aujourd'hui, je prétends que vous rétablissiez les faits par une nouvelle affiche, et ce soir, devant votre public déjà invité, j'enlèverai votre fameux haltère. » Il le fit; mais nous devons à la vérité de dire qu'il ne le fit qu'avec peine; on crut un moment qu'il n'y parviendrait pas. Il s'y prit à trois fois, tandis que le boucher l'enleva du premier coup. Bien râblé, il était d'ailleurs plus jeune que Vigneron qui, croyons-nous, avait déjà passé l'âge des exercices de grande force. Enfin les bouchers s'excusèrent et rachetèrent leur faute, tout involontaire disaient-ils, en offrant un excellent souper, largement arrosé de vins généreux.

Incontestablement, Vigneron était un hercule coté parmi les plus forts, mais il était aussi de première force à la boxe et à la canne, dont l'enseignement aurait pu être pour lui assez rémunérateur sans se livrer en public aux exercices de force. Mais il ne voulait rien

entendre, et n'admettait pas que l'on fasse plus fort que lui. Nous disons : il n'admettait pas ; c'est une simple réflexion et une opinion personnelle que l'on pouvait avoir de lui, mais ce n'était pas un homme à dire cela.

Quand l'Homme-Canon, Roussel, fit le canon à l'Hippodrome, Vigneron fit tout pour arriver, l'année suivante, à obtenir un engagement, en faisant plus fort ; il réussit. Ensuite il proposa à M. Arnaud, directeur de l'Hippodrome, de faire un engagement avec lui par lequel il devait, dans un temps déterminé, faire le tour de la petite piste, un taureau sur son dos ; il disait qu'il s'entraînerait tous les jours en prenant la bête toute jeune, il en avait la ferme conviction. On peut juger par cela de la confiance qu'il avait dans sa force, car il n'était ni poseur ni blagueur ; il joignait à cela un jeu gracieux, toujours souriant ; sa physionomie était des plus sympathiques, ses mouvements étaient sans affectation et donnaient de suite le sentiment de sa force et de son adresse.

Voici ce qu'on peut lire dans un programme du mardi 9 octobre 1866, à un assaut donné à la salle du Vauxhall :

Cet assaut est spécialement donné à l'occasion suivante : M. Harrison, l'homme le plus fort de l'Angleterre, désirant venir à Paris donner quelques séances d'exercices de force, s'est adressé à M. Vigneron et lui a offert, ainsi qu'à tous les hercules de Paris, un haltère en cristal qu'il lui a expédié, du poids de 130 livres anglaises, s'il peut l'enlever à la volée de chaque main et tenir en même temps à bras tendu, de l'autre main, un poids de 50 livres anglaises. M. Vigneron a accepté l'offre, et il essaiera, dans cette soirée, d'enlever l'haltère dont il s'agit. Il invite tous les professeurs de gymnastique à concourir comme lui. L'haltère est visible au café Vigneron, cité du Vauxhall, 6. Les personnes qui désirent concourir sont priées de se faire inscrire chez M. Vigneron.

Vigneron gagna l'haltère et, le 17 septembre 1868, il l'enleva pour la dernière fois dans un assaut à la salle du Vauxhall.

Un soir, Vigneron, accompagné d'un Anglais avec qui il était en pourparlers pour un engagement, fut attaqué par huit rôdeurs de nuit, sur le boulevard Saint-Martin. Vigneron se défendit courageusement avec les poings et les pieds et jeta un de ses agresseurs par-dessus la rampe du boulevard ; les autres, effrayés de ce tour de force, filèrent sans demander leur reste, et Vigneron descendit l'escalier pour retrouver l'individu qu'il avait précipité sur la chaussée ; il était encore à la place que Vigneron lui avait donnée un peu brusquement, il est vrai qu'il avait une excellente raison de ne pas la quitter, il était mort. Des agents survinrent, qui conduisirent Vigneron au poste ; mais tout s'expliqua le lendemain, et ils remirent l'athlète en liberté. On voit par là que la force physique avait bien servi notre héros.

Il y a vingt ans, on montrait chez le père Clauze, aux Batignolles, rue Brochant, un canon qu'on disait être celui de Vigneron. Était-ce bien celui du célèbre athlète ?

Vigneron était un grand admirateur de Triat, le fameux créateur du gymnase des Champs-Élysées. S'il n'eût tenu qu'à lui, Triat eût été décoré de la Légion d'honneur (ce sont ses propres paroles).

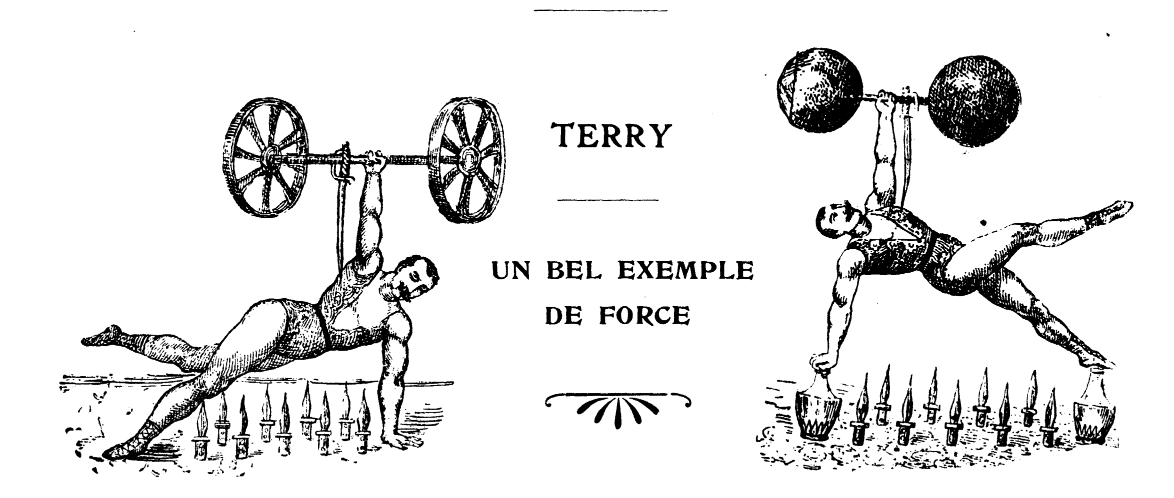
Voici, enfin, la reproduction d'une carte distribuée à tous ceux qui souscrivirent pour élever une tombe à Vigneron.

Cette carte était destinée à faire revivre dans la mémoire de ses amis et admirateurs le parfait honnête homme qui s'appela Vigneron.

1827 Louis VIGNERON 1871

L'HOMME-CANON DE L'HIPPODROME DE PARIS

Tué le 22 août 1871, sur la plage de Boulogne-sur-Mer, en faisant l'exercice de son canon sur l'épaule (poids de la pièce : 305 kilos).



M. Charlemont raconte dans son excellent livre, *La Boxe française,* une anecdote qui mérite d'être citée.

Il y avait à Douai, vers 1863, un homme très fort, nommé Terry, du 8e régiment d'artillerie. Il allait souhaiter la fête à son colonel, une pièce de canon de 4 sur son épaule, et portait sur son dos son cheval à l'infirmerie. Il était forgeron à Esquerchin, village voisin. On racontait qu'à quinze ans, lorsque son père lui refusait l'argent nécessaire pour boire une pinte de bière le lundi, il portait l'enclume sur la route au milieu du village ; le père était obligé de céder s'il voulait rentrer en possession de son enclume. Louis de Lyon l'a connu, car il est venu, à cette époque, donner plusieurs assauts à la fête de Douai, sur la place du Barlet et à la salle du Pavillon.



ALEXANDRE COLMANT .

Alexandre Colmant fut, d'après J. Charlemont, un homme de première force, faisant proprement 61 livres à bras tendu, fort et intelligent, très compétent et fin appréciateur d'hommes et d'exercices. Avec cela bon boxeur et un des meilleurs élèves de Leboucher.

MINA, L'HERCULE DU MIDI

MINA, l'*Hercule du Midi,* né en 1838, un homme de taille au-dessus de la moyenne, d'une très forte corpulence, était vers 1868 un des champions pour les poids. Le père Bernard, qui était alors directeur de luttes à Bordeaux, fit venir Mina dans sa baraque, où se trouvaient réunis plusieurs lutteurs et faiseurs de poids ainsi que des maîtres de boxe, de canne et de bâton. On y voyait notamment comme lutteurs : le fameux pâtre Étienne ; Bonnet, le *Bœuf des Alpes ;* Paul, le *Porte-pièce ;* Garaô, le *Marchand d'eau ;* Dumortier, l'*Agile Lyonnais ;* Bernard père, surnommé le *Roi des lutteurs,* et bien d'autres encore.

Les leveurs de poids étaient représentés par le célèbre Vincent, l'*Homme de fer ;* Bergez d'Agen, l'*Indomptable.* Mina, dès son arrivée, eut un grand succès, car il était élégant, gracieux, bien bâti et d'un physique assez agréable. Cela lui fit quelques jaloux parmi les camarades, car il n'y en avait qu'un qui pouvait rivaliser avec lui et même le surpasser : Vincent, l'*Homme de fer.*

Cela me met en mémoire une petite rosserie qu'on lui fit un soir de grande séance à Bordeaux.

Les affiches avaient annoncé pour un jeudi soir une grande représentation où les luttes devaient être choisies et où l'on devait faire un grand assaut de canne, de chausson, de boxe française et anglaise, et une série de poids par tous les hercules avec primes et médailles au plus adroit et au plus fort ; les amateurs de la ville étaient conviés.

A cette mémorable représentation, les habitants de Bordeaux affluèrent tellement que l'on refusa du monde. La séance commença par des assauts très réussis de canne et de chausson qui furent couverts d'applaudissements mérités, puis on fit faire une lutte entre deux amateurs et l'on annonça les poids par tous les hercules, en soulignant les noms de Vincent et de Mina. Ils se présentèrent tous, excepté Vincent qui ne voulut pas concourir, on ne sait pourquoi, car cela fit crier le public qui l'aimait beaucoup. Enfin Rossignol-Rollin vint dire que Vincent, ayant une déchirure musculaire au bras et se jugeant dans un état d'infériorité, laissait à ses amis les avantages qui pouvaient lui revenir.

On commença par des bras tendus avec des poids de 20 kilos ; ces bras tendus furent faits par Dumortier, Garaô le *Marchand d'eau,* Bonnet le *Bœuf des Alpes,* et

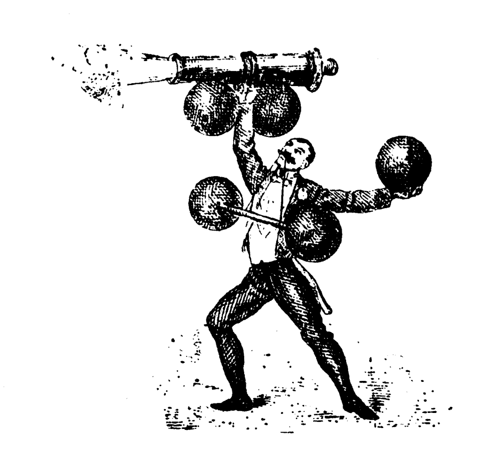
Bergez l'*indomptable Agenais*. On passa aux bras tendus avec poids de 25 kilos, et les deux qui restèrent furent Bergez et Mina, mais Mina l'emporta faisant des bras tendus plus longs et plus corrects.

On passa aux exercices d'essieux et des gros haltères. Mina l'emporta encore, ainsi qu'en haltère en deux temps ; puis on se mit à jongler, et Bergez fut déclaré le meilleur, Mina second. Il ne resta alors en présence que Mina, Bonnet et Bergez ; mais, lorsqu'on arriva au boulet de 26 kilos reçu de 3 mètres de distance, il se produisit un incident : Bonnet se retira disant ne savoir le recevoir, Bergez prétendit être fatigué et déclara forfait, et Mina dut exécuter tout seul les exercices du boulet, qui consistaient à le recevoir sur la main, sur la saignée du bras, sur le cou, à le faire passer d'un bras à l'autre, etc.

On remarqua que Mina faisait des efforts inouïs et qu'il penchait le corps en arrière, quand il le faisait à bras tendu ; il en était tout pâle et suait abondamment. Enfin le moment de recevoir le boulet depuis la première galerie arriva !!

Bergez, qui avait l'habitude de lancer les poids et les boulets, monta et, au commandement de Mina, hop ! hop ! le lui lança. Mina le reçut, mais ne put le retenir. On recommença deux fois encore sans plus de succès. L'*Hercule du Midi* fit signe qu'il voulait parler au public et annonça qu'à son insu on avait chargé le boulet au-dessus de 26 kilos, cela par jalousie et pour lui faire tort. Le public fit un bruit épouvantable et cria à la blague. Mais Rossignol-Rollin, qui n'était jamais pris au dépourvu, fit venir une bascule et peser le boulet, qui se trouva être de 32 kilos. Alors ce ne fut qu'une immense clameur de la foule, qui applaudit à tout rompre Mina, en sifflant les fraudeurs. Mais le calme se rétablit et Mina fit des exercices merveilleux avec les essieux et termina par les exercices du canon qu'il tint sur ses épaules et auquel on mit le feu.

Il fut donc déclaré le roi du concours et reçut une médaille d'or, une écharpe d'honneur et le titre de champion des poids. Vincent, qui assistait au triomphe, haussa les épaules dédaigneusement. Le résultat de cette attitude fut une lutte le jour suivant entre Mina et Vincent, partie très dure d'où ce dernier sortit vainqueur. Lorsque Mina quitta Rossignol-Rollin, on n'entendit plus parler de lui et nous ne savons ce qu'il est devenu.



DARCIER

EPAZ rapporte une anecdote très intéressante sur Darcier, qui fut un homme très fort, élève de Triat.

C'était en 1852. Darcier, le chanteur populaire, alors fort à la mode, professait des opinions démocratiques très avancées. On trouverait peut-être ces opinions un peu tièdes aujourd'hui... M. de Nieuwerkerke, le surintendant des Beaux-Arts, alla le trouver dans son modeste appartement du Boulevard extérieur, pour le prier de vouloir bien chanter à une soirée qu'il devait



DARCIER, le *Chanteur Athlète*
Gravure extraite du *Figaro illustré*

donner, ajoutant qu'il laissait à l'artiste le soin de fixer lui-même le cachet qu'il désirait.

Darcier, en républicain convaincu et fidèle, répondit qu'il chanterait, sans hésiter, pour un ouvrier malheureux, pour un artiste dans le besoin, mais qu'il ne chanterait pas pour un Monsieur de la Cour.

Or, dans le cabinet de Darcier, très grand admirateur de la force physique, très robuste lui-même, il y avait une quantité d'haltères de toutes grosseurs. Le comte les regarde, les soupèse, et avisant un haltère de 100 livres, il le lève à bout de bras, sans truc ni contrainte.

« Monsieur, lui dit Darcier émerveillé, vous n'êtes pas aussi aristocrate que je croyais... laissez-moi votre adresse, j'irai chanter à votre soirée. »

AUGUSTE MASSIN, LE ROI DES BRAS TENDUS



EN 1868, Auguste Massin, ingénieur mécanicien, bon boxeur amateur, élève de Lecomte, professeur de boxe, était invité à prêter son concours dans une soirée lyrique, donnée à la salle Gelin, Chaussée Ménilmontant, au bénéfice de Renard de l'Opéra. Des artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française et de l'Odéon, invités également, virent d'un mauvais œil figurer dans le programme des exercices de force. Que venaient donc faire là des saltimbanques ? Mais, lorsque Massin parut sur la scène, en habit noir, gilet blanc, cravate blanche et masqué, qu'ils le virent exécuter des exercices de haute difficulté, sans même retirer ses gants blancs, la glace fut rompue, ils vinrent lui serrer la main, en le félicitant du succès général qu'il venait de remporter.



AUGUSTE MASSIN

Dans le courant de la même année, il eut l'occasion de prêter son concours au concert donné au bénéfice de Thérésa. Le programme annonçait : « Couplets chantés par *le plus fort chanteur du monde.* » Quelqu'un qui fut fort intrigué ce fut M. X..., une des célébrités de l'Opéra, qui vint prendre place dans la salle pour voir et pour entendre celui qui semblait vouloir lui damer le pion. Il fut très surpris en voyant arriver sur la scène Massin, en habit de soirée, ganté de blanc, chanter un couplet de *Mignon,* en tenant les bras tendus horizontalement avec un poids de 20 kilos dans chaque main ; il ne lui vint même pas à l'idée de concourir avec ce chanteur d'un nouveau genre.

Une autre fois, le programme portait : « Le piano de la maison Érard sera tenu par M. Auguste Massin. » On connaissait bien Massin pour être un peu chanteur, mais pas musicien ; aussi la curiosité avait-elle été éveillée. Au moment où une jeune artiste se disposait à chanter, Massin enleva le piano de ses deux bras et le maintint pendant le temps que la jeune artiste, accompagnée du pianiste, chantait un morceau du programme. La surprise fut tellement grande, devant cet incroyable tour de force, annoncé d'une manière si spirituelle, qu'elle fut un triomphe pour son auteur.

ROUSSET ET LES ATHLÈTES DU CREUSOT

Rousset, dit le *Père Rousset,* né en 1828, chef contremaître des tôleries au Creusot, était un véritable hercule, comme à l'époque tous les contremaîtres de l'établissement, car, pour imposer le respect aux ouvriers, à cette époque où ils ne présentaient pas leurs revendications par la voie syndicale, on choisissait des gaillards massifs pour les commander.

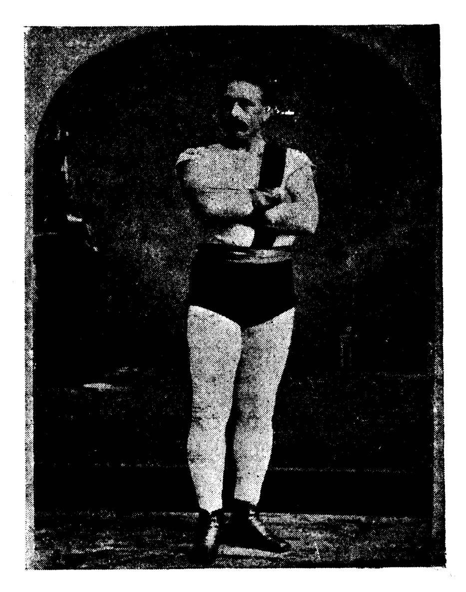
La salle Adam, boulevard du Guide, au Creusot, voyait exécuter de beaux tours de force. Pinjon, dit *Tord-Chêne,* dansait cinq tours de valse avec un sac de 106 kilos sur le bras; Foucques, élève d'Arpin, pliait sur son genou une barre de fer de 35 millimètres de diamètre et travaillait facilement avec des poids de 50 livres. On voyait encore là Champallier, dit *Jean de l'ours,* Tranche Montagne, Arpin. Tous travaillaient en baraque avec Albus.

Quant à Rousset, contremaître aux tôleries, mesurant $1^{m}70$ et pesant 115 kilos, il soulevait un manchon de tôle de 800 livres. Il eut comme élève Dumortier. Rousset mourut en 1892, il était âgé de soixante-quatre ans. Il fit partie de la troupe de Rossignol-Rollin.

VINCENT, dit L'HOMME DE FER

VINCENT, dit l'*Homme de fer,* né en 1820, était de Lyon. C'était un des hommes les plus forts de son époque, de haute taille ($1^{m}80$), les épaules larges, les bras et les jambes modelés à l'Hercule Farnèse. Ce fut un des plus beaux gaillards qui aient paru dans une arène. Très élégant, très adroit et très coquet dans son travail de poids et de jonglerie, il faisait fureur partout où il passait. Il luttait quelquefois aussi, mais cela n'était pas sa spécialité; il travaillait aussi avec un canon dont il s'amusait comme d'un jouet et que l'on faisait toucher au public ainsi que ses poids. Il alla dans le Midi plusieurs fois sous différentes directions et principalement à Bordeaux; ses directeurs furent Rossignol-Rollin, Coudol, Jeantien, Milhomme, Bernard, Lagriffe. Aux foires de Bordeaux, entre autres exercices il portait une barrique bordelaise pleine d'eau et donnait 200 francs à celui qui la portait comme lui. Beaucoup d'amateurs essayèrent, mais sans le moindre succès. Vincent la prenait sur deux tréteaux, la chargeait sur les épaules, faisait deux fois le tour de la piste, se tenait tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, puis faisait monter deux hommes sur la pièce et finalement venait, sans le secours de personne, la remettre à sa place. Il fit, l'un des premiers, trois poids de 20 kilos à la volée, performance extraordinaire pour cette époque où l'on ne travaillait guère en souplesse, tout l'effort étant donné par le bras

et les reins. Il présenta aussi l'un des premiers le travail du boulet, travail où il excellait, le recevant sur les avant-bras, sur les poignets, sur le dos de la main, par-dessous les jambes et enfin, après l'avoir lancé très haut, sur le cou entre les omoplates.



VINCENT, l'*Homme de Fer*
Né à Lyon en 1820

Un de ses plus forts exploits serait d'avoir porté, sur une distance de 20 mètres, dix poids de 50 kilos attachés à un madrier.

Les anciens athlètes affirment que Vincent fut l'homme le plus fort du siècle passé. Il fit aussi un peu de lutte; il se rencontra notamment avec Mina, Deligne et Belarbre de Vauvert (géant de 1m98 qui était fort comme deux hommes), trois lutteurs de grande qualité qu'il défit successivement en des matches où les émotions ne manquèrent pas aux assistants, grâce à l'animosité véritable qui existait entre les concurrents. Après avoir travaillé dans les principales villes du Midi, Vincent partit en Amérique où il retrouva ses amis Dumortier l'*Agile Lyonnais*, les frères Rigal, Bauer, etc. Il y eut un succès énorme dans ses exercices de force et d'adresse; mais encore jeune et en plein triomphe, il mourut en Amérique vers l'âge de quarante-huit ans. Sa tombe porte, dit-on, cette inscription :

VINCENT, L'HOMME DE FER

Le Roi des Athlètes

WOLFF, dit LE ROCHER DU LUXEMBOURG

Wolff qui, avec l'emphase particulière aux athlètes de son époque, avait pris le surnom ronflant de *Rocher du Luxembourg*, fut le premier à se servir en France de poids truqués. Ses poids de 20 kilos en pesaient de 10 à 12 au plus et le reste de son matériel était « maquillé » dans cette proportion. Comme tous les truqueurs, Wolff possédait à fond la science du battage; il cherchait à impressionner le public sur son compte en se faisant faire des affiches, qui le représentaient dans des poses héroïques aussi outrancières qu'invraisemblables. Il se faisait ainsi admirer drapé dans une peau de léopard et appuyant son pied sur la tête d'un lion couché à ses pieds. Une énorme massue qu'il tenait à la main complétait ce tableau suggestif.

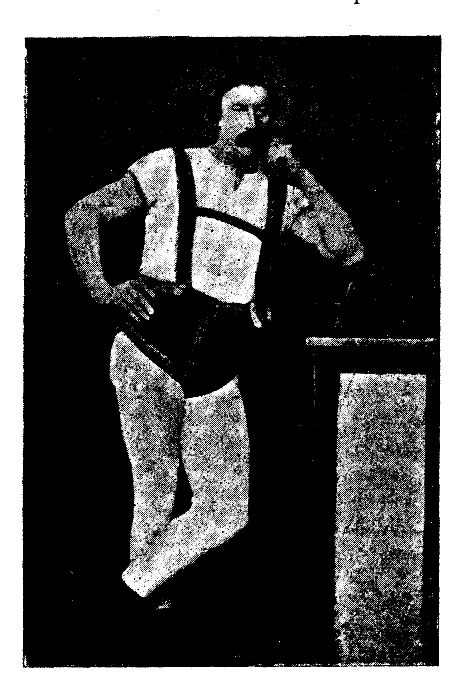
Ce qu'était la qualité réelle de Wolff, il serait difficile de le dire exactement, puis-

qu'il travaillait avec des poids truqués. Cependant il devait être d'une belle force si nous en jugeons par le moulage de son bras exposé dans notre cabinet anthropométrique. Ce bras, admirablement musclé, est un des plus remarquables de la collection.

Il mesure 33 centimètres et demi à l'avant-bras et 41 au biceps. Wolff était né en 1825, dans le Luxembourg.

LE MEUNIER DE DARNÉTAL

Le meunier de Darnétal avait, il y a quelque trente ans, la même réputation de force extraordinaire dans la région de l'Ouest que feu l'Hercule du Nord dans les Flandres et Jean-Pierre de Montastruc dans le Midi. De fait, cette réputation n'était pas usurpée. Ce meunier des environs de Rouen, né en 1840, possédait, en effet, une force musculaire prodigieuse. On cite de lui des traits de vigueur qui sont à peine croyables. Un athlète professionnel s'était un jour transporté à Darnétal pour lui rendre visite ; il trouva notre meunier occupé à monter une échelle avec un sac de farine de 100 kilos sur les épaules. Voulant se rendre compte de l'effort à fournir, l'hercule chargea le sac sur ses épaules et commença l'ascension de l'échelle. Quand il eut gravi assez péniblement quelques échelons, le meunier lui dit de s'arrêter, puis, saisissant l'échelle par les montants, il la transporta par la force des bras avec l'homme et le sac à une certaine distance. On dit que l'athlète se déclara suffisamment édifié sur la force du meunier et qu'il ne poussa pas plus loin son enquête.



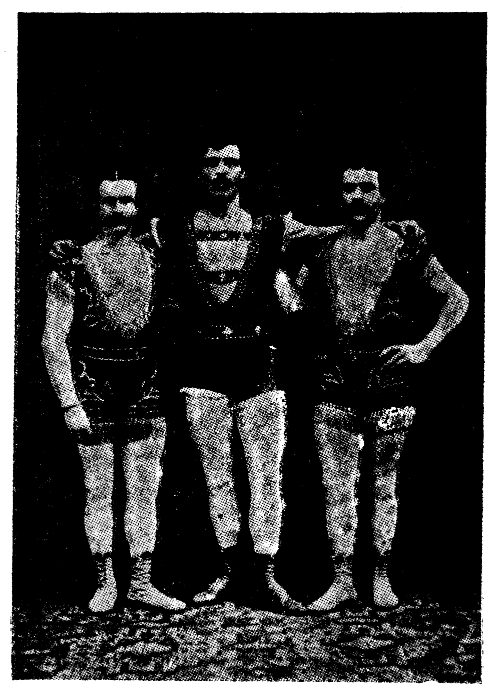
Louis le *Mécanicien*
Né à Paris en 1834

LOUIS LE MÉCANICIEN

Louis le *Mécanicien* est né à Paris en 1834. C'était un homme fortement constitué, large d'épaules et ayant des jambes superbes et très musclées. Il avait des mains énormes, au point qu'il étreignait un litre d'une main en l'entourant complètement. Il profitait de cette conformation naturelle et de sa facilité à faire des exercices de « pince » pour travailler les poids à la coiffe. La dimension seule de ses poids était exacte, car ils pesaient quelques kilos de moins qu'ils n'auraient dû. Louis le *Mécanicien* était un homme très fort, mais qui donnait rarement sa mesure, sur laquelle on n'a pas de données très exactes.

Le moulage de son bras figure dans notre collection de moulages, l'avant-bras mesure 35 centimètres, le bras 40.

Louis le *Mécanicien* finit ses jours dans la misère vers 1892.



LES FRÈRES THÉRÉSA. — TRIO ALEXANDRINO
Au milieu ALEXANDRINI

ALEXANDRE

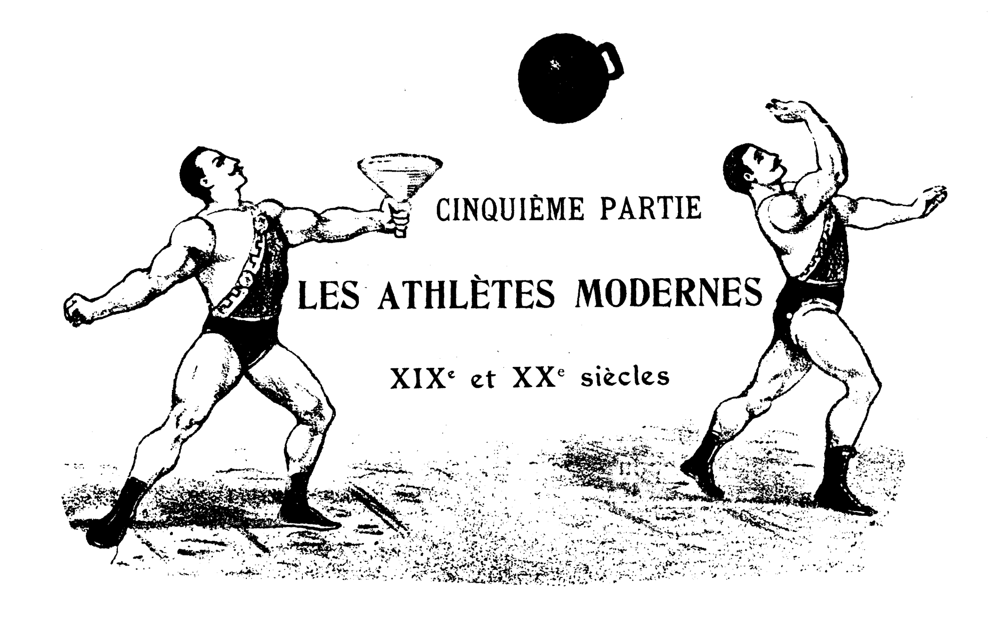
dit ALEXANDRINI

Alexandre, dit *Alexandrini,* l'homme au bilboquet, fut élève de Louis Vigneron. C'était un bel homme, fort et adroit ; il devint un équilibriste hors ligne, dirigea les troupes Alexandrino et Thérésa (il figure au milieu de la photographie), et fit fortune en voyageant.

Il eut la malencontreuse idée d'abandonner ses exercices d'équilibre, pour inventer le truc de l'obusier, qui consistait à recevoir dans les deux mains un obus pesant 6 livres environ.

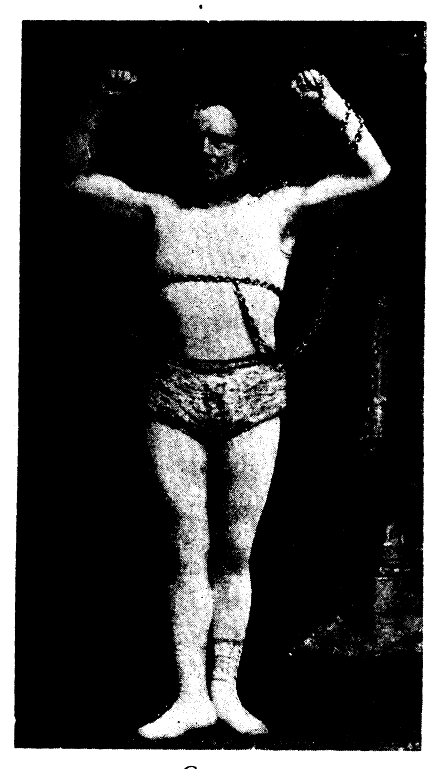
Alexandrini eut une fin malheureuse. Faisant partie d'un grand cirque de passage à Manchester, il avait pris place, avec son obusier et un caisson contenant la poudre, dans une cavalcade se promenant à travers les rues. Une étincelle de cigare tomba dans ce caisson, et Alexandrini fut à son tour changé en obus. Il fut tué sur le coup. Comme son professeur Louis Vigneron, il est mort au champ d'honneur.





GODART

Quand j'évoque mes souvenirs d'enfant, pour y retrouver ce qui décida mon imagination à rechercher l'athlétisme sous toutes ses formes, et à le voir partout et toujours, un nom vient sur mes lèvres : Godart, et j'ai beau fouiller plus profondément dans le casier de l'athlétisme, qui doit tenir une si grande place dans mon cerveau, je n'y trouve pas un nom ni une figure qui puissent me mettre sur la trace d'un souvenir plus ancien. J'en conclus donc, avec juste raison, que le premier athlète que mes yeux purent contempler fut Godart, l'hercule du cirque Plège.



GODART

C'était en 1879, à Lille où j'étais alors collégien; la foire annuelle battait son plein et le cirque Plège venait de s'installer sur la place de la République. J'y fus conduit par mes parents, et tous les numéros du spectacle défilèrent devant moi, sans laisser d'autres traces que le souvenir confus de choses aperçues dans un kaléidoscope. Un seul me tint en suspens et me laissa un souvenir vivace, ce fut le numéro de l'athlète Godart dont je me rappelle les moindres exercices.

Le programme, que j'ai encore d'ailleurs, portait : *Manœuvres russes par M. Godart*. Je vis arriver les garçons de piste portant d'énormes essieux, des barres de fer, et

quelques poids de 20 kilos ; dès lors, je fus conquis au spectacle qui allait se dérouler devant mes yeux et décider à jamais de mon avenir.

L'athlète Godart entra en piste et je pus le contempler à loisir ; grand et large, mais le muscle enveloppé, il en imposait par son aspect massif. L'air doux et bon, le front dégarni par une calvitie précoce, il avait de l'allure en piste et je me l'imaginais d'une force à soulever le cirque et les spectateurs. Il commença son travail en faisant voltiger ses essieux dans tous les sens, comme un tambour-major le ferait avec sa canne, les tournant ensuite autour de son corps avec beaucoup d'adresse et de force. Il exécuta les mêmes exercices avec des essieux garnis de pointes acérées où il restait juste la place pour poser les mains. Il lui fallait user de grandes précautions pour ne pas se blesser avec les pointes. Son travail se continuait par un dévissé avec une grande barre de fer qui pouvait peser 60 kilos, et qu'il enlevait avec les deux mains pour l'amener à la position d'épaulement. Pendant ce temps on préparait l'*Ancre aérienne* où l'athlète Godart se suspendait par les jarrets, la tête en bas, pour ramasser un essieu et le mettre à bout de bras, en se relevant à la force des cuisses et des muscles de l'abdomen. Le travail se terminait par la marche de Milon de Crotone. On chargeait la plus grosse barre de fer sur les épaules de Godart, deux hommes se suspendaient aux deux extrémités de la barre, un autre montait à califourchon sur les épaules de l'athlète, puis deux poids de 20 kilos étaient attachés à deux fortes courroies entourant les mollets et remplissant l'office de jarretières, et l'hercule faisait, ainsi harnaché, le tour de la piste au son d'une marche triomphale. Aussitôt l'entr'acte arrivé, je n'avais plus d'yeux que pour le matériel de Godart qui se trouvait exposé dans les couloirs du cirque, et je contemplais avec effroi la barre que l'athlète portait avec trois hommes. Dès ce jour j'étais conquis à l'athlétisme. Godart avait été l'étincelle qui met le feu aux poudres. De retour chez moi, je me mettais en quête d'une barre de fer de 15 kilos environ, que je me mis à manœuvrer chaque jour en employant un exercice qui tenait un peu du développé et beaucoup du dévissé. Enfin, lorsque je mis ce *poids formidable* au bout d'un seul bras, je me crus un Apollon ou tout au moins un athlète remarquable, et de ce jour date ma passion pour l'athlétisme.

UN TOUR DE FORCE DE GODART

Je revis Godart quelques années plus tard et je pus à loisir toucher son matériel, qui ne me fit plus l'impression de la première fois ; mais cependant je ne pensais pas un jour être en état d'enlever sans difficulté les poids que j'avais devant les yeux. Ce que c'est que l'entraînement et la persévérance, et comme il est vrai *que ce que l'on veut, on le peut !*

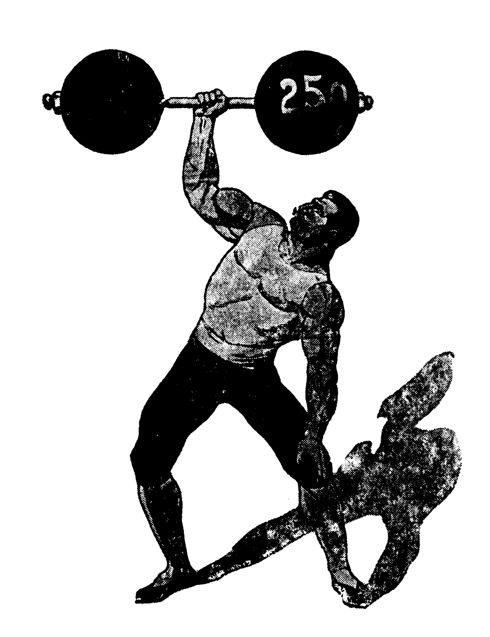
Godart mesurait 1^{m}79 de hauteur, 41 centimètres de biceps, 33 centimètres d'avant-bras, 40 centimètres de mollet, 60 centimètres de cuisse, 44 centimètres de cou, 118 centimètres de poitrine et 105 centimètres de ceinture.

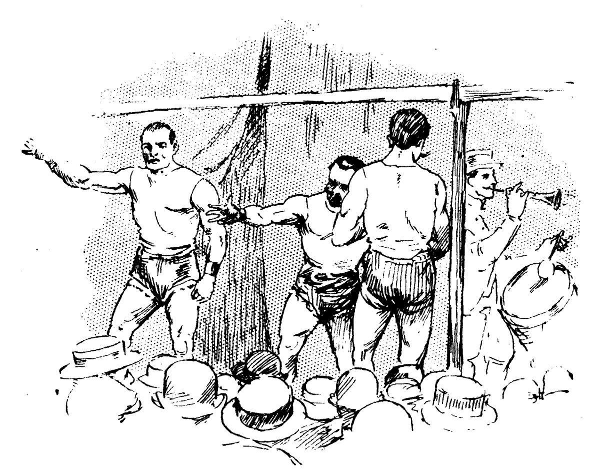
*
* *

Godart, de son vrai nom Plattier, est né à Jongieux (Savoie), en 1849. Il commença les exercices de force avec Dubois à Belleville ; Dubois mourut dans ses bras à la fête des Loges à Saint-Germain. On le retrouve avec Bibi de Montmartre, puis avec Barrois, Adrien de Lille, Stiernon, et enfin il entre chez Plège chez lequel il fut régisseur pendant vingt ans. Nous devons à l'obligeance de sa sœur, Mme Grosbois, de Saint-Ouen, ces renseignements précis.

Godart, qui vit encore, a trois enfants.

Ses deux fils, les frères Plattier, clowns musicaux, et sa fille, Mlle Lucienne, gymnaste, sont tous trois d'excellents artistes.





LE FAUX NAPOLI

Un des premiers athlètes qui me stupéfia fut un nommé Papillon, un petit homme brun, sec, chevelu comme Absalon, qui s'était affublé du nom de Napoli (rien du vrai Napoli né à Naples en 1821, mort à Londres en 1887).

Chaque année, la foire de Lille, qui se tenait sur la place de la République, amenait une ou plusieurs baraques de lutteurs où les athlètes étaient exhibés sous des noms ronflants. Arpin, Alexandre, Clovis, étaient les surnoms de plusieurs forains qui troublaient mon sommeil par leurs exercices athlétiques.

Ce fut sur la baraque de Henri Stiernon (un Lillois qui jouissait à cette époque d'une juste célébrité) que je vis le faux Napoli pour la première fois vers 1882. Devant cet homme qui n'avait pourtant rien d'athlétique, je me sentais bien faible et bien petit et j'avalais toutes les bourdes que l'impresario voulait bien nous débiter sur Napoli.

« Napoli, disait l'impresario, un homme vêtu avec la dernière élégance, a étonné le monde des hercules, Napoli m'étonne, Napoli vous étonnera. Napoli n'est pas comme ces athlètes ordinaires qui travaillent avec un poids de 20 kilos à bras tendu. Non, Messieurs, Napoli travaille avec deux poids de 20 kilos à bras tendu horizontalement et avec trois et quatre poids, le bras tendu verticalement, etc., etc. »

Le boniment terminé, je fus le premier au contrôle et m'offris une modeste place de 30 centimes, car c'était assez mon habitude, à cette époque, de consacrer à la visite des baraques de lutteurs les quelques sous que ma mère me donnait pour acheter des gâteaux.

En montant sur la parade, je jetais des regards de convoitise sur le costume de l'athlète, ses poignées en cuir, ses bracelets en poil de lapin, sa trousse en faux léopard et son maillot en coton couleur chair.

Napoli, fier de son succès, contractait négligemment des bras de 33 centimètres de tour. Je me disais : « Voilà donc un homme fort, » et mes idées changeaient sur la bâtisse de l'athlète que je m'imaginais toujours grand, gros, énorme. Après quelques exercices préliminaires faits par d'autres athlètes, Napoli arrivait et faisait son travail sur une petite scène assez éloignée du public, ce qui permettait d'exécuter quelques tours de passe-passe bien combinés.

Napoli arrachait d'une main un gros tube de fer, le mettait au port d'armes, puis en joue, comme il l'aurait fait avec un fusil, le tout accompagné de grimaces et de contorsions, pour bien prouver le poids de l'engin qu'on appelait barre de fer, sans

doute parce que ledit tuyau était remplacé immédiatement et très adroitement par une véritable barre de fer qui pesait 70 kilos environ et qu'on passait au public après le travail.

Après avoir manié quelques poids, en forme de ceux de 20 kilos, qui pesaient à peine 6 kilos, Napoli, suspendu par les jarrets à un trapèze, portait un canon avec les dents; ce canon était un simple tube imitant parfaitement le véritable engin qu'on faisait circuler devant le public, porté par six hommes armés de barres de fer. La pièce était placée sur la parade extérieure où tous les badauds pouvaient l'admirer et la toucher, convaincus qu'ils avaient vu tenir ce formidable canon de siège par la seule force des muscles de la mâchoire du fameux Napoli (je confesse humblement que j'étais du nombre de ces badauds).



Le faux Napoli et son faux Canon

Plus tard, j'entendis à plusieurs reprises de braves gens dire : « L'homme le plus fort que j'aie vu, c'était un petit homme maigre nommé Napoli », et on me racontait la scène du tube de fer, des poids creux et du tuyau de poêle imitant le canon.

Napoli pesait 65 kilos environ, mesurait 1m 63 de hauteur, 33 centimètres de biceps, 29 centimètres d'avant-bras, 35 centimètres de mollet, 52 centimètres de cuisse et 1 mètre de poitrine, au grand maximum.

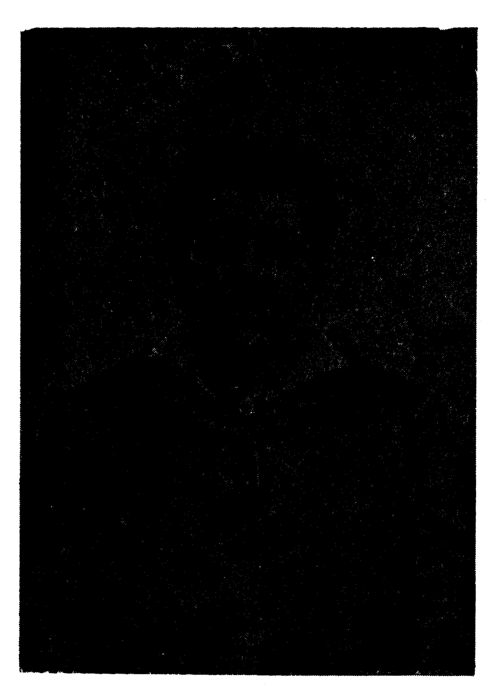
Heureuses illusions du temps jadis, où êtes-vous ?

Napoli a quitté l'arène pour essayer de faire des effigies de rois sur pièces d'argent ; il y fut moins heureux que dans ses imitations de travail athlétique, car, découvert et sur le point d'être arrêté, il ne dut son salut qu'à la vitesse de ses jambes.



BAZIN ET CERTEAUX

Bazin est né à Reims en 1841. C'était un lutteur d'allure et de visage très sympathiques ; au contraire de beaucoup de ses collègues, il montrait une grande courtoisie dans ses paroles ; la mauvaise fortune même ne lui faisait pas perdre ses habitudes polies. Son langage était presque académique et même ses boniments avaient une certaine tenue littéraire.



ADONIS BAZIN, à 35 ans

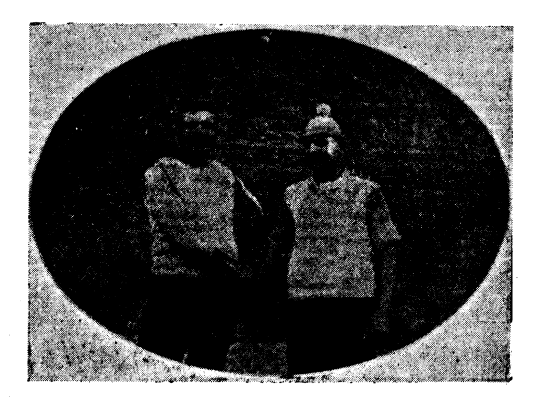
Ses bras étaient remarquablement robustes, ses jambes étaient un peu grêles ; il pesait 200 livres et mesurait $1^{m}77$ de taille. Il faisait proprement 35 kilos à bras tendu, dévissait quatre poids de 20 kilos et enlevait en deux temps, *à la claque,* un gros haltère à forte poignée.

Il s'exhibait souvent à Reims sa ville natale. Je le vis également à Lille. Il eut avec lui un partenaire nommé Certeaux, lutteur rémois, commissionnaire et porteur à la gare de son métier, homme doué d'une grande résistance et qui accomplit un jour le tour de force suivant :

Il porta de Paris à Reims un sac de 100 kilos sur ses épaules et accomplit cette promenade en six jours vingt-deux heures, si mes souvenirs sont exacts.

Certeaux finit bien misérablement : assailli un soir, il fut jeté à l'eau vers 1899 et s'y noya.

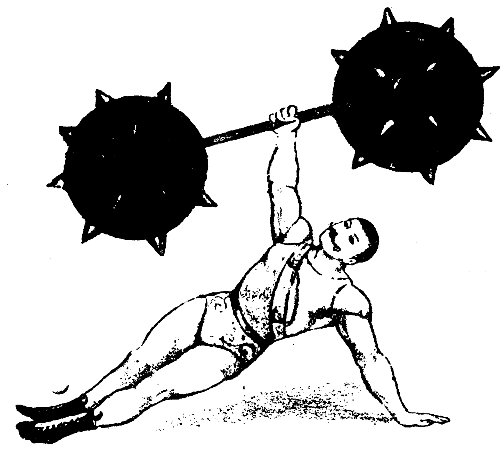
Certeaux est représenté avec Julius, un autre athlète rémois, dont nous donnons par ailleurs une biographie.



JULIUS COCHARD — CERTEAUX dit le *Porteur de sacs*

Bazin mourut en 1888, âgé de quarante-sept ans, à l'asile d'aliénés de Chalon-sur-Saône. Sa folie était probablement due en partie aux fortes commotions que son cerveau devait subir au cours d'un de ses exercices, qui consistait à recevoir sur le cou un gros boulet qu'on lui lançait de quelques mètres.

Bazin a laissé un fils qui s'exhibe avec un partenaire dans un numéro de clowns musicaux sous le nom de La et Do.



JOIGNERET

« Les morts vont vite », dit un adage populaire. Qui donc parmi les jeunes a entendu parler de l'hercule Joigneret ? Il a pourtant brillé à son heure, et entre 1865 et 1885, tous ceux qui s'intéressaient à la force avaient sur les lèvres le nom de Joigneret.

Eh bien, puisqu'on ne doit aux morts que la vérité, je n'hésiterai pas à dire que Joigneret n'avait rien d'extraordinaire comme force. C'était surtout un *truqueur,* et il avait dû sa réputation à un truc sensationnel que je vais décrire. A part cela, il n'a établi aucun record en poids, et les haltères dont il se servait à la scène étaient plus volumineux que lourds. D'ailleurs, il n'avait même pas cette musculature savamment travaillée qui inspire au premier coup d'œil l'idée de la force, quoiqu'elle n'en soit pas toujours l'expression adéquate. De taille moyenne, il n'avait même pas de très beaux biceps, et il dissimulait sous un maillot à manches la médiocrité de ses formes plastiques. Mais il avait imaginé une de ces figures qui, reproduites sur des affiches murales, ont le don d'attirer les badauds. Pendu par les chevilles à des *staffes* aériennes, il se faisait accrocher aux poignets un cavalier et un cheval de dimensions ordinaires. C'est là un exercice de force *passive,* si je puis ainsi m'exprimer, et qui n'est intéressant que par le danger de l'écartèlement. Il variait aussi ce *truc* par une barre de fer portée dans les mêmes conditions et à laquelle s'accrochaient huit ou dix hommes.



JOIGNERET
Né à Paris en 1834

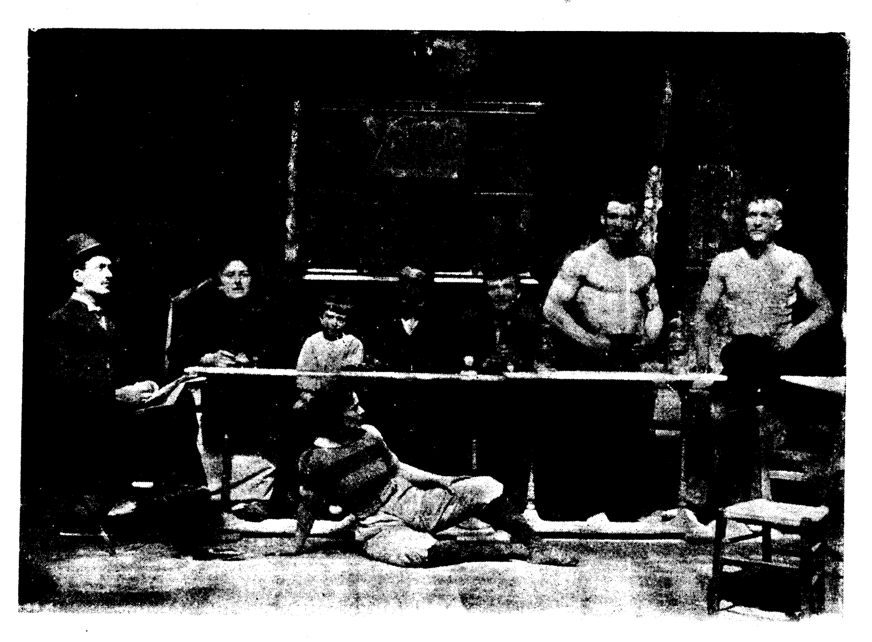
Je vis Joigneret pour la première fois en 1880 au cirque Ciotti à Lille, où il enlevait un cheval au trapèze.

Dans le même programme figuraient Dubin et Diérickx, deux athlètes lillois.

Joigneret travailla à l'ancien hippodrome de Passy, celui qui fut brûlé en 1868, aux Folies-Bergère en 1873, et au magnifique hall de l'avenue de l'Alma en 1878, pendant l'Exposition. Il eut toujours un brillant succès, qu'il lui serait plus malaisé d'obtenir aujourd'hui, avec les moyens médiocres dont il disposait.

Sa femme fut une des premières femmes athlètes qui s'exhibèrent (1875). Elle était son élève.

Joigneret fut un joli boxeur, à la Charlemont père. Même âge, en 1885, il dessi-

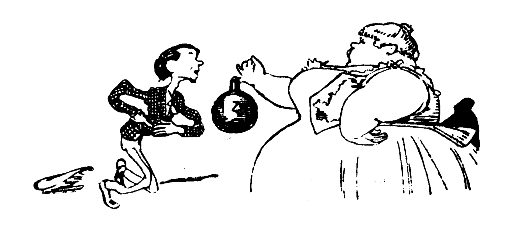


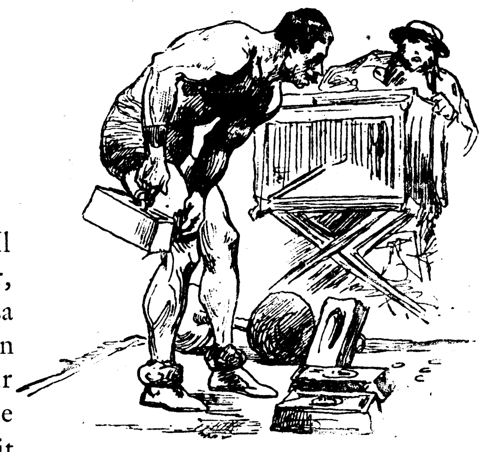
SALLE JOIGNERET, QUI FUT PLUS TARD SALLE PONS
Gymnase Saunois, avenue des Tilleuls

nait des coups de pied avec une vigueur et une élégance que lui enviaient bien des jeunes gens.

Ayant quitté la scène, il monta un cabaret athlétique, avenue des Tilleuls, où je le vis en 1889. Pons lui reprit son gymnase quelques années après. Mais la fortune, qui est femme, n'aime pas les vieillards. Joigneret vit son établissement décliner, et de décadence en décadence, acculé à la faillite et aux prises avec la misère, il mit fin à ses jours par la pendaison, vers 1896. Hélas ! combien en est-il parmi ces artistes que nous envions à l'époque de leur célébrité, qui sont guettés par un sombre avenir...

Sic transit gloria mundi !

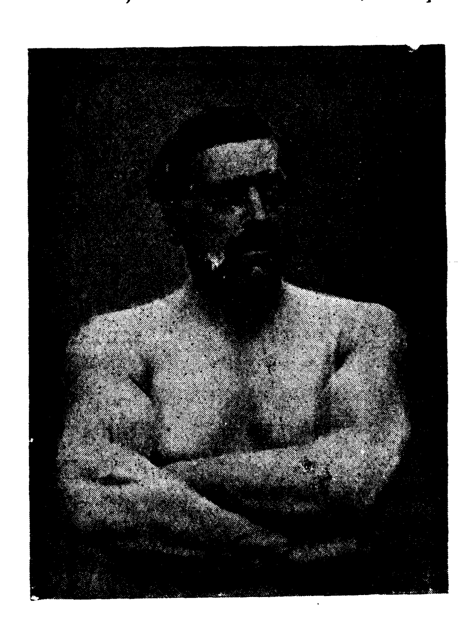




RAULIN, dit Sans-Dents

Raulin naquit aux environs de Lyon. Il fut surnommé *Sans-Dents* parce qu'un jour, au début de son métier d'athlète, il se brisa presque toutes les dents en exécutant un tour de force. Ce ne fut jamais un lutteur de marque, mais ce fut un athlète d'une puissance extraordinaire. Il ne s'entraînait jamais et malgré cela accomplissait des prodiges. Il vécut toujours dans la misère la plus noire, vêtu de haillons et portant un chapeau à larges bords, de forme inédite, qui devint légendaire; ce même chapeau devait lui attirer une aventure fort désagréable, qui tourna même au tragique.

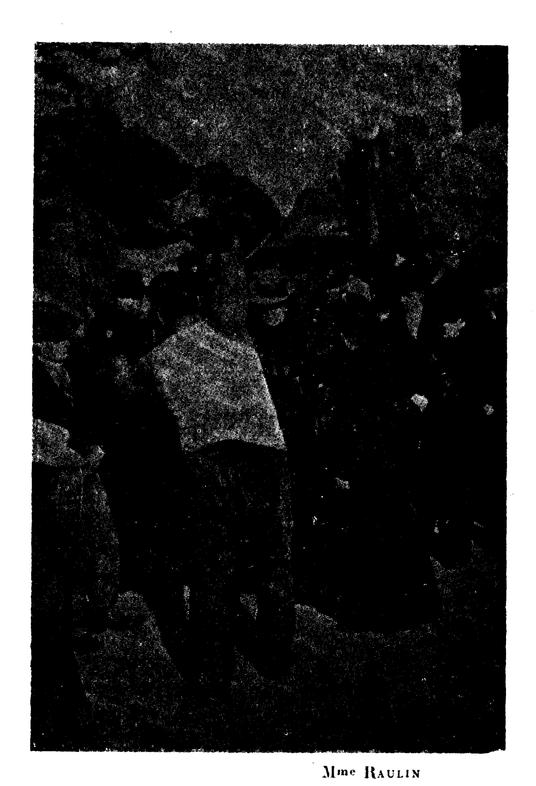
Un jour, après une séance en plein vent devant les abattoirs de La Villette, il était en train d'ingurgiter chez un marchand de vin un de ces « demi-setiers » qui faisaient toute la joie de son existence, lorsqu'un garçon boucher entra dans l'établissement. A la vue de ce colosse coiffé d'une façon aussi originale, il ne put résister à l'envie de lui appliquer un coup de poing sur son chapeau qu'il lui enfonça jusqu'au cou. Raulin retira son chapeau avec beaucoup de peine et, furieux de voir son couvre-chef en si piteux état, il asséna à son tour sur la tête du garçon boucher un si formidable coup de poing qu'il l'étendit raide mort à ses pieds. Ce drame eut son dénouement devant le tribunal qui infligea six mois de prison au malheureux hercule.



Raulin jeune, dit *Sans-Dents*
Né en 1848

Raulin ne travailla pas toujours sur les places publiques. Il y a environ trente ans, il eut un superbe engagement à Bruxelles et obtint un énorme succès. Il disait avec beaucoup de fierté que le roi des Belges l'avait fort applaudi. Le lendemain du jour où se termina son engagement, il apprit que dans le même établissement où il travaillait, une représentation était donnée au bénéfice d'une chanteuse de ses amies. Sans-Dents se promit de prêter son concours gracieux à cette généreuse entreprise. En effet, le soir même, il se rendit au concert, légèrement éméché par de copieuses libations, vêtu d'une longue blouse

bleue et ayant sur son épaule un petit canon pesant 55 livres. Il monta sur la scène, au grand ahurissement du public qui n'était pas prévenu; le régisseur voulut le faire sortir, lui faisant remarquer qu'il n'était pas dans un état, ni dans une tenue à faire des tours de force, mais il ne voulut rien entendre. — « La bénéficiaire est mon amie, dit-il, et pour lui prouver que je suis un bon camarade, je viens travailler gracieusement pour elle. » Puis, coupant court à cet entretien, Raulin saisit le régisseur par les épaules et l'envoya dans les coulisses. Ce scandale avait mis toute la salle en émoi; deux artistes qui se trouvaient en scène durent s'interrompre; tout le public était debout, se demandant avec anxiété ce que cet homme allait faire. Alors Raulin, relevant les manches de sa blouse, saisit son canon consciencieusement chargé de plusieurs paquets de poudre, le mit à bras tendu et, appelant un pompier qui se trouvait dans les coulisses : « Feu, » commanda-t-il d'une voix de stentor. Une épouvantable détonation retentit; le pompier tomba à la renverse, toutes les vitres de l'établissement volèrent en éclats et une panique générale se produisit parmi les spectateurs. Sans-Dents voulut les rassurer : « Ne vous effrayez pas, braves gens, ne vous en allez pas, ce n'est pas fini, je vais faire le même exercice du bras gauche. » On ne lui laissa pas le temps de terminer sa harangue, une douzaine d'agents s'élancèrent sur lui et l'emmenèrent au poste malgré ses protestations. Deux jours après, le bourgmestre de Bruxelles le faisait reconduire à la frontière française, sous bonne escorte, sans avoir oublié toutefois de lui faire payer les dégâts.



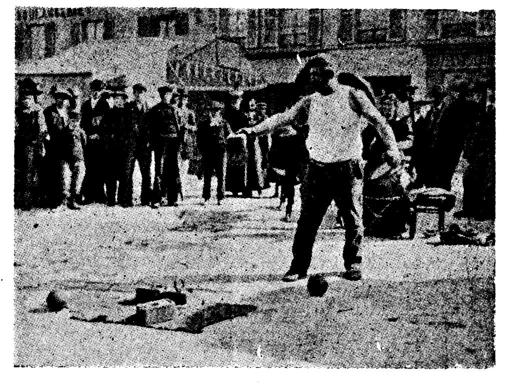
Mme Raulin

Raulin faisant la Postiche

Quelque temps plus tard, Milhomme (dit *Sans-Pitié*), de Bordeaux, qui avait beaucoup entendu parler de Raulin, lui écrivit une lettre dans laquelle il lui offrait 30 francs par jour s'il voulait faire les poids dans sa baraque, pendant la foire de Bordeaux. Sans-Dents répondit qu'il acceptait : Envoyez-moi 100 francs de suite, écrivait-il à Milhomme, pour expédier mon matériel en grande vitesse.

Deux jours après, il débarquait à Bordeaux, n'ayant pour tout bagage qu'un petit paquet, enveloppé d'un mouchoir d'une couleur douteuse. Sa première visite fut pour son directeur, qui le considéra pendant un instant avec inquiétude, en voyant la tenue plus que négligée et le léger bagage qu'il avait à la main. Après les politesses d'usage Milhomme lui dit : « Je vais envoyer à la gare un camion pour rapporter vos poids et haltères sur la place des Quinconces qui est notre champ de foire. — C'est inutile, lui répondit Raulin, je n'ai jamais eu de matériel, c'est trop gênant pour voyager.

Dans toutes les villes où je travaille, j'emprunte des poids aux bouchers. » Le même jour il alla chercher des poids et fit l'admiration de toute la ville par ses surprenants exercices.



RAULIN EN POSTICHE

La direction avait mis à sa disposition un poids de 25 kilos auquel il manquait l'anneau.

A chaque séance, il le prenait à la coiffe, et ainsi maintenu, il faisait deux fois le tour de l'arène. Un jour il se présenta un amateur qui prétendait que ce n'était pas un tour de force bien extraordinaire. « Il y a 50 francs pour vous, si vous le faites, lui dit Sans-Dents, j'en prends le public à témoin. »

L'amateur prit le poids à la coiffe, mais engagea un doigt dans le trou de l'anneau absent et se mit en devoir de faire ainsi le tour de la société. La supercherie fut vite découverte, et Sans-Dents lui fit remarquer qu'il fallait que les cinq doigts fussent posés sur les bords du poids... Celui-ci recommença, mais en « truquant » comme la première fois. Impatienté, Raulin donna un coup de pied sur le poids, qu'il fit tomber de la main de l'amateur, saisit ce dernier par la nuque et le fond de son pantalon, l'enleva à bout de bras et le lança par-dessus la balustrade qui séparait les premières. Le public se fâcha; le directeur dut faire cacher son athlète dans une voiture pour le soustraire à la fureur de la foule; le soir même, il lui fit prendre le train pour Paris.

Sans-Dents était bien l'hercule le plus extraordinaire que l'on puisse voir. En voici un exemple :

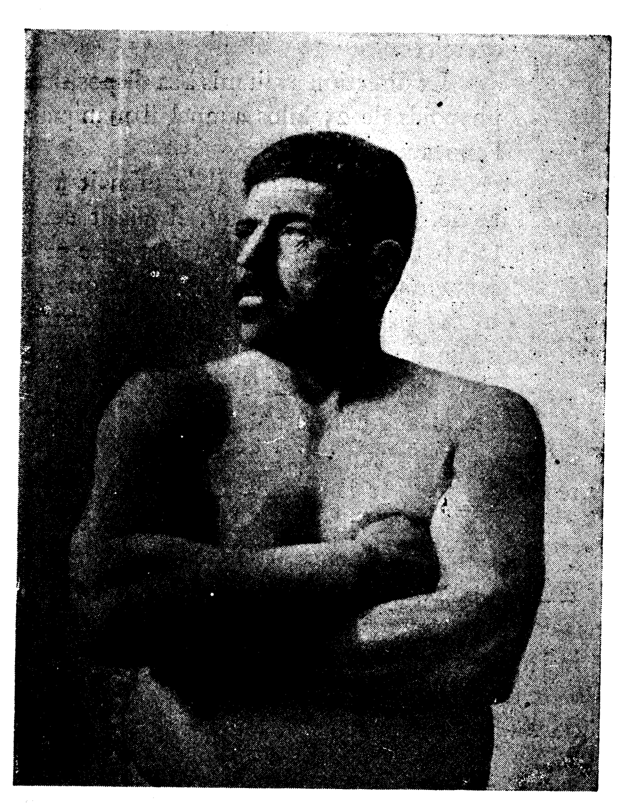
Il y a une quinzaine d'années, il était en « postiche » à l'entrée de la fête de Neuilly. Il avait avec lui sa femme et son cheval, sorte de Rossinante aveugle. Comme matériel, quatre poids de 20 kilos, un bloc de fonte pesant 146 livres, qu'il arrachait chaque fois que le public se montrait généreux, et enfin une roue de voiture qu'il mettait à bras tendu.



RAULIN ARRACHANT 70 KILOS

Au milieu du cercle se trouvait un tapis, ou plutôt une vieille loque lamentable qu'il appelait pompeusement son bureau de recettes. C'était sur cette guenille qu'il invitait l'assistance à lui verser des sommes qu'il fixait à l'avance, variant de 1^{f} 50 à 75 centimes; lorsque le versement était exécuté, il commençait seulement ses exercices. Or, un jour, il ne manquait plus que 25 centimes et, malgré les promesses les plus alléchantes et ses demandes réitérées, les cinq sous ne tombaient pas. Aussi adressa-t-il au public cette éloquente

apostrophe : « Je crois, mes braves gens, que vous êtes tous comme moi, c'est-à-dire dans une immense « *purée* ». — Un spectateur, peut-être piqué au vif dans son amour-propre, ou plus certainement un grand personnage, amateur d'exercices de force, lança une pièce de 5 francs. — « N'en jetez plus, dit Sans-Dents, il y a le compte. Je vois qu'une aimable personne de la société qui m'environne m'a jugé à ma valeur : je vais lui faire voir que, quand même elle m'aurait donné des pièces d'or, je suis capable de les gagner. Je vais vous montrer ce que vous n'avez jamais vu faire et que vous ne verrez jamais exécuter que par moi. » — Après cette allocution, il amena son cheval au milieu du cercle, lui lia les quatre pieds, prit délicatement sa femme par la taille, la posa sur le cheval, attacha les poids de 20 kilos par deux, ainsi que le bloc de fonte sur la croupe de la pauvre haridelle qui ployait sous le fardeau. — « Maintenant, dit-il, je vais vous faire voir comment Raulin se promène sur les boulevards, mais pour cela il me manque quelque chose, car jamais je ne me promène sans fumer un londrès. »



RAULIN, dit *Sans-Dents*

Le généreux donateur de la pièce de 5 francs sortit de sa poche un porte-cigares remplis de havanes et le tendit à Sans-Dents qui ôta cérémonieusement son chapeau et en prit trois. Il en alluma un, mit les deux autres en sûreté, se mit sous le cheval, lui saisit les quatre pieds, l'enleva sans aucun effort apparent et fit deux fois le tour du cercle formé par les spectateurs. Le malheureux cheval, écrasé par la charge qu'il portait sur le dos et serré sous le ventre par les larges épaules de l'hercule, était fort mal à l'aise. Aussi s'oublia-t-il à ce point de déposer sur le bras de son maître les résidus de ses maigres pitances.

Sans-Dents montra alors son bras au public avec orgueil et dit : « Ceci vous prouve, braves gens, que mon tour de force n'était pas truqué, que le cheval n'est pas en carton et enfin que je ne le nourris pas avec des briques, comme vous en voyez la preuve palpable sur mon bras. »

On lui fit une véritable ovation, les sous tombèrent de tous côtés, drus comme la grêle, et le généreux personnage à la pièce de cent sous lança à nouveau une pièce d'or de 10 francs, que Sans-Dents noua dans sa ceinture avec une joie non dissi-

mulée. Ce tour de force était vraiment stupéfiant, si l'on considère que le cheval pouvait peser environ 500 livres, sa femme 130 livres, les quatre poids de 20 kilos, usés et écornés, ne devaient guère peser plus de 150 livres, le bloc de fonte 146, ce qui donne un poids total de 926 livres. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'athlètes de nos jours qui arriveraient à parcourir, à bonne allure, une distance de 75 mètres avec un tel fardeau.

Sans-Dents n'arrachait pas, comme on le lui a attribué, quatre poids de 20 kilos; ses poids étaient très usés, dépourvus de plombs et ne pesaient que 150 livres. Son exercice favori était la « coiffe ». De cette façon il lançait toujours un vrai poids de 20 kilos à 6 mètres de longueur et à 4 mètres de hauteur; ses bras tendus étaient superbes, il faisait une croix de fer avec deux véritables 20 kilos et gardait les bras tendus pendant une minute, sans le moindre tressaillement des triceps.

Quelques mois avant de mourir — il avait cinquante-deux ans — il alla au gymnase Arasse à Ménilmontant et, voulant prouver aux jeunes gens qui se trouvaient présents que, malgré son âge, il était aussi fort qu'à trente ans, il prit par l'anneau un poids pesant 25 kilos, le leva le bras tendu jusqu'à la hauteur du menton, et, le lâchant subitement, il l'arrêta à la coiffe à la hauteur des genoux et fit ainsi trois fois le tour du gymnase. Un détail très important à noter, c'est que Sans-Dents avait les mains très ordinaires, plutôt petites que grandes, ce qui donne une grande valeur à cet exercice. Ses mensurations prises à l'âge de cinquante-deux ans sont les suivantes : Taille 1^{m} 74, poitrine 1^{m} 22, cou 46 centimètres, biceps 42 centimètres 1/2, avant-bras 38 centimètres, mollet 47 centimètres. Depuis l'âge de vingt-cinq ans il était un peu obèse; ses attaches étaient très fines.

Sans-Dents était un hercule doublé d'un philosophe.

Cet athlète à la figure rébarbative et aux allures de butor possédait un excellent cœur; il avait avec lui une petite-nièce pour laquelle il avait une vive affection. Lorsque le temps était trop mauvais et qu'il se trouvait dans l'impossibilité de sortir pour travailler et par conséquent d'apporter l'argent nécessaire à la nourriture quotidienne, ces jours-là il ne se mettait pas à table sous prétexte qu'il n'était pas bien, ou qu'il n'avait pas faim, et cela pour laisser sa part à sa femme et à sa nièce. Lui qui était toujours vêtu de vieilles défroques voulait que sa nièce fût toujours très propre et habillée comme une demoiselle de bonne maison.

Gravier, dans son livre : *Mémoires d'un Lutteur,* nous parle de *Sans-Dents* dans les termes suivants :

Tout Paris a connu l'extraordinaire Raulin « Sans-Dents ». Chacun l'a vu autrefois soit dans sa baraque, soit sur les places publiques, voire dans les cours, vêtu de la même façon, hiver comme été : une chemise rouge sans manches, avec un pantalon dont le fond lui descend jusqu'au jarret. Toujours invariablement escorté de sa femme, de son chien et de son cheval.

Au demeurant, un des hommes les plus forts de Paris; mais aussi quel philosophe que

cet hercule ! Et sa brave compagne, donc ! Autrefois très belle fille, une de nos meilleures lutteuses, courageuse et ne regardant pas à la peine ; avec un autre homme, elle aurait aujourd'hui une belle boutique et de l'argent, tandis qu'elle mourra le collier au cou. Malgré cela, elle aime bien « son gros », comme elle l'appelle.

Lui a la passion du théâtre. Je suis sûr qu'il s'est assis à toutes les places de l'amphithéâtre du Château-d'Eau et de l'Ambigu.

L'arène de Sans-Dents, comme il l'app elle pompeusement, se compose d'un tour de vieilles toiles cousues les unes aux autres, chacune ayant sa couleur, son origine et son histoire.

Pour piste une botte de foin.

Comme troupe, sa femme, moi, un nègre : Bamboula. Oh! rien du fameux lutteur! Un pauvre diable ramassé je ne sais où et dont la seule originalité consiste dans l'ignorance la plus absolue de toutes les règles de la lutte. Comme parade, Sans-Dents ne se creuse pas la tête ; c'est toujours la même.

Mme Raulin va et vient devant la baraque, montée sur le cheval pie que nous avons surnommé le « Cheval du Tonnelier », à cause de sa maigreur.

Lorsque la cavalcade a ramassé assez de public, il y va de sa petite annonce :

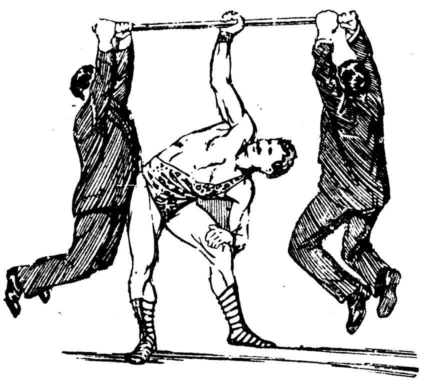
« A cette séance, mesdames et messieurs, pour la première fois, enlèvement du cheval. » Heureusement, les jambes de la patronne cachent les cerceaux de la rosse, sans quoi un loustic pourrait bien suggérer que le cheval va s'enlever tout seul.

« A cette séance, mesdames et messieurs, le fameux nègre Bamboula ! Bamboula ! le roi de la lutte à New-York ! Vous le savez, je ne recule devant rien pour engager des hommes de valeur. Aussi ai-je payé son voyage — et cela m'a coûté les yeux de la tête — dans le seul but de vous présenter cet homme admirable. »

Ah ! les séances que nous servons au public ! J'en rirai toute ma vie. Elles ont lieu de façon si vertigineuse que les derniers entrés arrivent juste pour donner leurs deux sous sans avoir rien vu. Voici comment on les bâcle : A peine y a-t-il quelques personnes dans l'intérieur que Sans-Dents s'avance vers les deux poids uniques bien en vue sur une chaise ; chez lui, il n'y a ni barres, ni haltères.

A mi-chemin, il s'arrête ... et toise le public :

— Ah ! je vois ce que c'est ... (notez que personne n'a pipé...) Vous vous dites : le travail des poids, nous en voyons tous les jours. Vous voulez les luttes de suite. Allons-y.



Il offre deux luttes qui ne traînent pas.

Avant celle du noir, Raulin s'asseoit et, gravement :

— Mesdames et messieurs, je vous supplie de bien suivre le jeu de l'Américain... J'ai mis en lui toutes mes espérances.

La lutte est à peine engagée que Bamboula va sur les deux épaules, sans avoir essayé une parade.

Raulin, alors, avec un sang-froid comique :

— Moi qui ai tant dépensé d'argent pour le faire voir... se coucher comme une vache ! (Explosions de rires.) Cette dernière lutte pour vous remercier.

Quelquefois, des grincheux réclament l'enlèvement du cheval. Raulin prend alors un air inspiré. Il leur montre l'animal en train de brouter de ses dents d'Anglaises quelques misérables brins de foin.

— Ayez un peu de compassion pour cette pauvre bête... En ce moment, d'ailleurs, pourriez-vous me dire la valeur qu'aurait l'expérience?... mais à la prochaine séance, il aura le ventre plus plein, il sera plus lourd.

Et jusqu'à minuit, c'est toujours le même boniment.

Sans-Dents mourut à Paris en novembre 1899, à l'hôpital Lariboisière, dans sa

cinquante-deuxième année, des suites d'un empoisonnement du sang produit par des varices ulcéreuses.

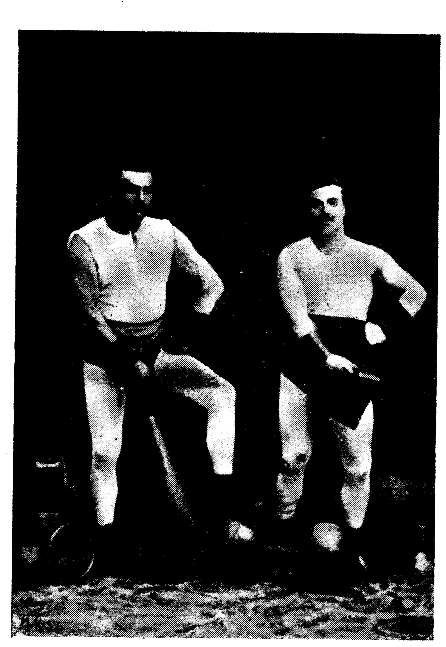
Sans-Dents était très estimé de tous les forains; aussi lui fit-on des obsèques dignes de lui; le corbillard disparaissait entièrement sous les couronnes que ses nombreux amis avaient apportées. Derrière le convoi suivait une foule énorme, les vieux athlètes de passage ou demeurant à Paris avaient tous tenu à le conduire à sa dernière demeure. L'on remarquait principalement : Brocart, Lagneau, Treuvé dit *Bibus le boucher lyonnais,* tous trois de la troupe Rossignol-Rollin; le célèbre champion Pietro Dalmasso; Auguste le *Boucher,* le frère de celui qui fut tué par le nègre Abdullah; Trillat le *Terrible Savoyard;* Hautier le *Breton*; Emmanuel, Chorel, Bouvier, Cron, etc. Son corps repose au cimetière de Pantin.



LOUIS, DE LYON

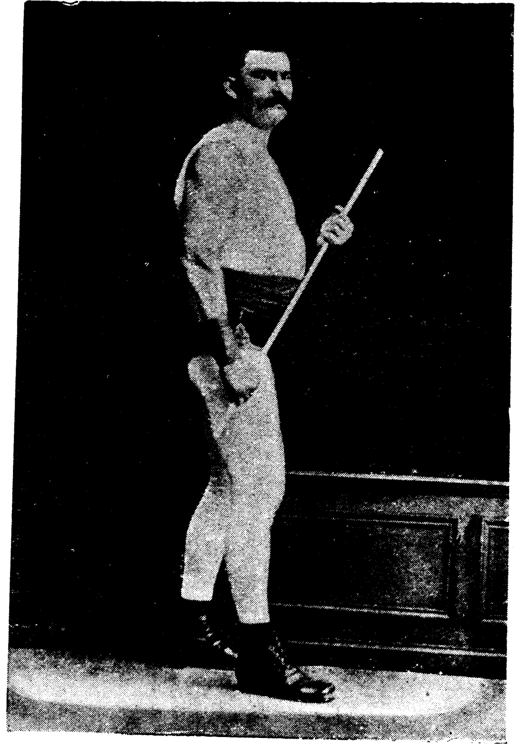
Notre ami G. Strehly, qui connut beaucoup Louis de Lyon, nous a donné cette biographie que nous reproduisons intégralement.

Quand j'étais normalien, c'est-à-dire vers 1871-1873, une de mes distractions favorites, les jours de sortie, était d'aller sur la place de l'Observatoire, voir un magnifique athlète qui enlevait ses haltères à l'endroit même où se dresse aujourd'hui la statue du héros de la Moskowa, récemment exproprié par les travaux du chemin de fer de Sceaux. Cet athlète s'appelait Louis Thomassin, dit Louis de Lyon. Notre connaissance s'était faite au gymnase Fournier, établissement aujourd'hui disparu et qui fut une pépinière d'athlètes amateurs, dont plus d'un, hélas! n'est plus de ce monde. Quelques pièces blanches jetées de temps à autre au cours de son travail, un litre de petit bleu auquel je feignais d'humecter mes lèvres en sa compagnie, avaient établi entre nous des rapports amicaux que la mort seule a tranchés : c'est au point qu'il m'autorisait à toucher ses poids de 20 kilos (qui en pesaient 15 ou 16) et à faire un bras tendu devant le public ébahi de voir un bourgeois manœuvrer la ferraille en société d'un hercule de place publique.



LOUIS DE LYON — Né en 1838 | LE PETIT VICTOR — Né à Paris en 1846

Louis de Lyon était né en 1838, dans la ville dont il avait pris le nom. D'abord employé comme mécanicien à la Compagnie du P.-L.-M., il y avait acquis une réputation de force colossale. Il eût pu y terminer avantageusement sa carrière. Mais la vanité de l'athlète, les goûts de bohème, et ce *poil dans la main* qui est particulier à tant de gens, le déterminèrent à se faire saltimbanque.



LOUIS THOMASSIN, *dit* LOUIS DE LYON

Avec la force dont disposait Louis de Lyon, il ne tenait qu'à lui d'avoir des engage-

ments réguliers et de faire une *carrière artistique*. Mais bien qu'il ait eu un engagement à l'ancien Hippodrome de Passy (brûlé en 1868) et dans quelques établissements secondaires, il préféra toujours la situation de *postiche* qui convenait mieux à son humeur indépendante. J'ai dans mes archives un brevet d'homme canon qui lui fut décerné vers 1877 et qu'il m'a légué avec son portrait et quelques photographies. Toutefois, je ne saurais dire quelle était la valeur réelle de sa force. Car il y a vingt ans encore, nul ne songeait à établir des records authentiques, et l'haltère qu'il enlevait à la volée ne pesait à coup sûr pas plus de 120 à 125 livres. En tout cas, Louis était beau, d'une stature élevée (1^{m}85) et, quoique je ne puisse fournir ses mensurations exactes, je me rappelle toutefois qu'il avait plus de 40 centimètres de biceps et que sa vaste carrure ne mesurait pas moins de 52 ou 53 centimètres, ce qui est prodigieux.

Le grand Louis, comme on l'appelait, était un bon garçon, un brave et honnête homme et, malgré son existence de bohème, d'une conduite honorable. Malheureusement, il avait un petit défaut (qui n'a pas le sien ?), — je laisse à mes lecteurs le soin de deviner lequel, — et le résultat de son mépris pour les lois de l'hygiène et de la sobriété fut que, vers l'âge de cinquante-deux ans, cet athlète tomba tout à coup. Une maladie qui le tint plusieurs mois dans l'impossibilité de se coucher et de manger ruina complètement les forces du ci-devant hercule. Alors commença pour lui une période de misère noire supportée avec une résignation stoïque et allégée, quoique insuffisamment, par les contributions de quelques amis et admirateurs restés fidèles à la grandeur déchue. Dans sa soixante-deuxième année, en 1900, cet homme, qui semblait bâti pour vivre un siècle, expirait à l'hôpital Tenon, d'une cirrhose du foie compliquée d'ascite.

Paix à la cendre de ce bon et jovial colosse qui, dans toute son existence, ne fit de mal qu'à une personne : à lui-même.

Louis de Lyon faisait 148 livres en volée et deux vrais poids de 20 kilos à la coiffe.

DUBOIS

L'ATHLÈTE Dubois, né à Saint-Denis en 1830, était un grand gaillard très fort qui enlevait 150 livres à la volée. Il s'exhibait sur une baraque foraine avec sa femme qui faisait la parade. Il eut longtemps comme compère François Villiers, dit *le Rouget,* qui venait soi-disant lui tirer la bourre, au grand bénéfice de leur caisse commune.

La façon dont Dubois et Villiers faisaient le *chiqué* mérite d'être contée.

Or donc Dubois, ayant amassé quelques économies à faire des poids tocs sur les places publiques, s'était résolu à acheter une baraque d'occasion. Il s'adjoignit dès lors, pour faire les poids et la lutte, quelques comparses experts à taquiner le 20 kilos et il engagea, pour *chiquer contre,* un débardeur à l'aspect herculéen qui était François Villiers.

Quand les athlètes (?) de l'arène Dubois étaient en parade, le rôle de Villiers consistait à se mêler à la *foule* pour simuler l'amateur qui, désirant se mesurer avec les hommes de la baraque, demande un gant. Un colloque qui dégénérait vite en dispute s'engageait entre Dubois et Villiers. Ce dernier escaladait tumultueusement l'escalier de l'arène et se précipitait sur Dubois, comme s'il eût voulu, suivant sa

propre expression, « en faire de la saucisse ». La comédie étant jouée dans la perfection, le public « suivait la foule », ne doutant pas un instant qu'il allait voir l'amateur faire en un tour de main toucher la sciure aux épaules du lutteur. Après quelques intermèdes sans intérêt, le public réclamait le morceau de résistance, la lutte de Dubois contre l' « amateur ». Voilà nos deux farceurs aux prises. Ils se portent des attaques avec une énergie farouche, parfaitement imitée. Tout d'un coup, sur une prise, Dubois roule à terre et touche presque le sol des deux épaules, mais au même instant il pousse un cri de douleur et s'échappe de l'étreinte de son adversaire en hurlant. Villiers vient de mordre Dubois à l'épaule et celui-ci prend à témoin les spectateurs du premier rang qui rugissent d'indignation. Tumulte, intervention des lutteurs de la baraque qui empêchent Villiers d'*être écharpé* par le public. On décide de conduire au poste l'amateur déloyal. Mais, au bout de quelques instants, arrive Dubois qui intervient en faveur du prisonnier : « Que voulez-vous, monsieur le Commissaire, c'est le métier ! Dans l'ardeur de la lutte, quand elle est sincère, on se laisse entraîner. Cela n'arriverait pas si, comme tant d'autres, on faisait du chiqué. »

Bref, le commissaire, touché par ce mouvement de générosité, lâchait Villiers. Aussitôt sortis du poste, Dubois et Villiers recommençaient à s'invectiver, à la grande joie des spectateurs qui attendaient à la porte le dénouement de l'incident. Voyant avec satisfaction la querelle recommencer, le public suivait les deux hommes jusqu'à la baraque, le cortège s'augmentant naturellement en route des badauds, qui voulaient connaître la cause de l'attroupement et la fin de l'histoire. Arrivés au pied de l'arène, Dubois prenait à témoin le public de son courage : « Malgré qu'il m'a mordu, hurlait-il, je veux l'avoir, vous allez assister à la revanche, mesdames et messieurs, vous verrez comme je vais l'arranger. »



Mme DUBOIS DUBOIS
Né à Saint-Denis en 1830

« J'accepte le défi », disait Villiers et, ce disant, il regravissait l'escalier d'un air agressif et terrible. Et les badauds, enthousiasmés, de suivre à nouveau la *foule*... Et la lutte recommençait *implacable*, acharnée et surtout *savante*.

Sur une prise mirobolante, Villiers était embarqué à fond, il allait toucher des deux épaules quand, tout à coup, le « patron » poussait de nouveau son terrible cri de douleur !

Villiers venait encore de mordre le lutteur !

Cris, invectives à l'adresse de l'amateur, puis nouvelle promenade jusqu'au commissariat, pendant que Dubois suivait son déloyal adversaire en l'accablant d'injures et de reproches.

Le commissaire, ennuyé d'être dérangé de nouveau, s'apprêtait à verbaliser, quand Dubois, intervenant comme la première fois, réclamait son brutal adversaire. Le

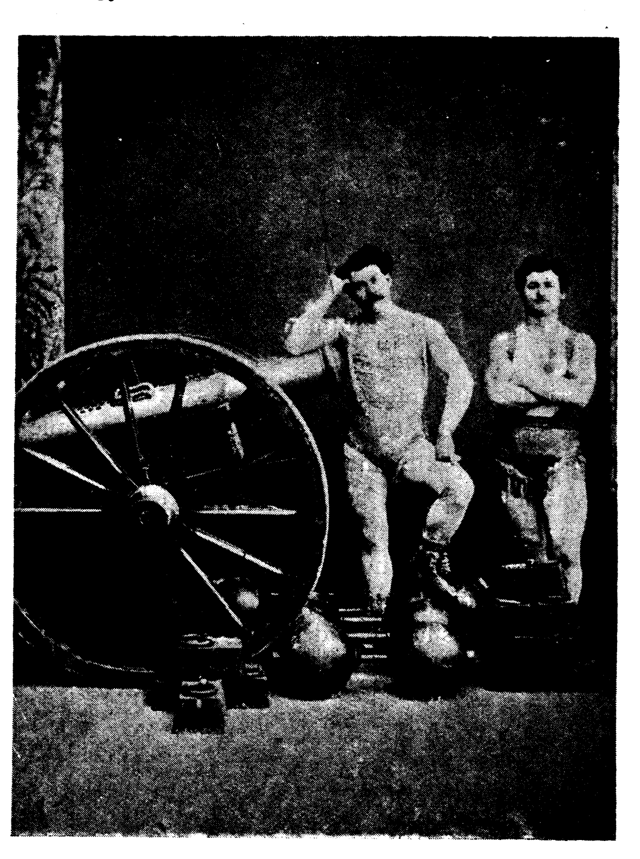
commissaire outré les flanquait tous deux à la porte. Les compères regagnaient une fois de plus leur baraque pendant que Dubois hurlait en s'adressant à Villiers : « Je t'aurai demain ! je te décarcasserai, etc... »

Cette comédie durait plusieurs jours et la baraque ne désemplissait plus. Quand Dubois et Villiers transportaient leur matériel dans une autre ville, la petite cérémonie recommençait. Bien entendu, les morsures étaient superficielles et le patron, qui voyait tomber les pièces blanches dans son escarcelles, ne s'en plaignait point. Ce jeu de dupes dura plusieurs années avant que la mèche fût éventée. Dubois acquit ainsi une agréable aisance à *pratiquer* ce qu'il appelait la *lutte loyale*.

Le professeur Arasse, directeur du gymnase de Ménilmontant, tenait Dubois en grande estime; il lui vit enlever, au Palais de l'Industrie, douze fois de suite, trois poids de 20 kilos à la volée sans lâcher les poids, c'est un exploit vraiment extraordinaire. Le canon de Dubois pesait 320 livres, il l'enlevait très facilement. Ce canon devint la propriété du professeur Arasse.

Dubois mourut dans les bras de l'athlète Godart, à la fête des Loges à Saint-Germain, il avait environ cinquante ans.

LES FRÈRES ÉMILIEN



LES FRÈRES ÉMILIEN

Ils s'exhibaient avec un matériel plus ou moins creux, et leur force ne dépassait pas la moyenne. Mais à l'époque des frères Émilien, le public n'était pas exigeant. Pourvu que le matériel fût bien astiqué, les boules des haltères bien grosses, les écrous bien épais, les anneaux des poids de 20 kilos sonnant bien le fer, les spectateurs étaient contents et les athlètes aussi.

Saluons les frères Émilien, admirons leur matériel, mais ne cherchons pas à en connaître le poids exact, nous nous exposerions à de graves désillusions. Les frères Émilien s'exhibaient à Paris vers 1880.



CAUCHOIS

Cauchois était un spécialiste du bras tendu, qui arrivait à tenir correctement, à bras tendu, 30 kilos sur la main. Il était de l'époque de Dubois.

JOSEPH VAN DER HEYDEN

Né à Rotterdam en 1868, c'était un des plus forts athlètes hollandais; il enlevait 120 kilos en deux temps à deux mains, jetait 95 kilos de la main droite, 87 kilos de la main gauche et développait 100 kilos à deux mains.

CHARLIS

Un athlète très ordinaire qui fréquentait chez Joigneret, rue Mazagran, vers 1885.

Il pratiqua l'un des premiers les extenseurs en caoutchouc, qu'il passait au public. C'est là son seul titre, car il ne faisait rien que l'on pût qualifier d'athlétique, pas même 40 livres à bras tendu. Chez Joigneret, il ne s'attaquait qu'aux poids creux, dont la maison possédait deux séries : une de 13 kilos et l'autre de 12 kilos. 162 livres en barre l'écrasaient littéralement.

(Note communiquée par le professeur G. Dubois, qui connut tous les hommes de cette époque chez Joigneret.)

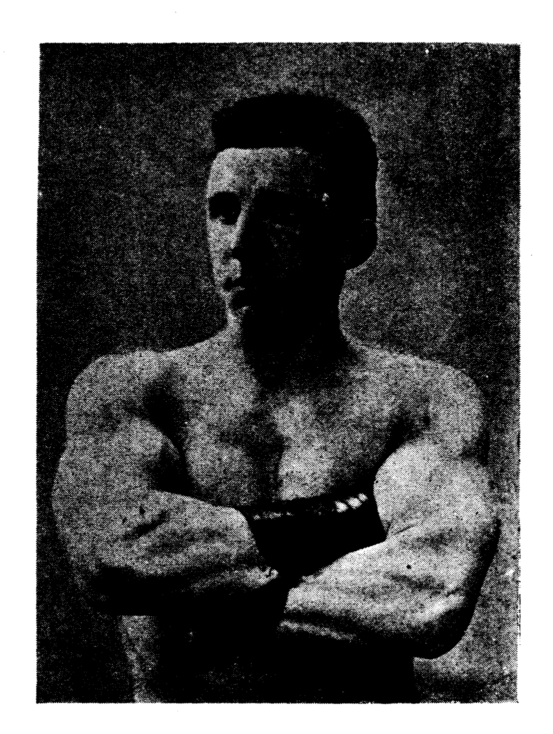
HYPPOLYTE CAILLOUX

Cailloux fut l'homme-tonneau qui s'exhibait vers 1870 sur les places publiques de Paris, et soulevait avec les dents un tonneau sur lequel prenaient place deux hommes.

Ce tour de force nécessite surtout une bonne mâchoire; il était courant il y a trente ans, mais il a perdu sa vogue depuis, et bien rares sont ceux qui en usent encore.



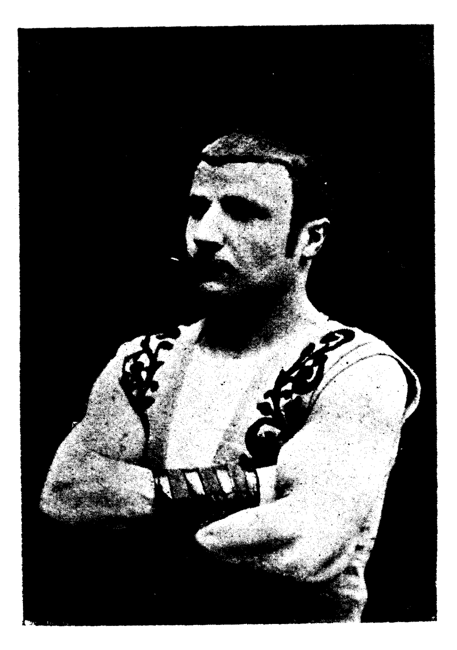
CAUCHOIS



JOSEPH VAN DER HEYDEN
de Rotterdam

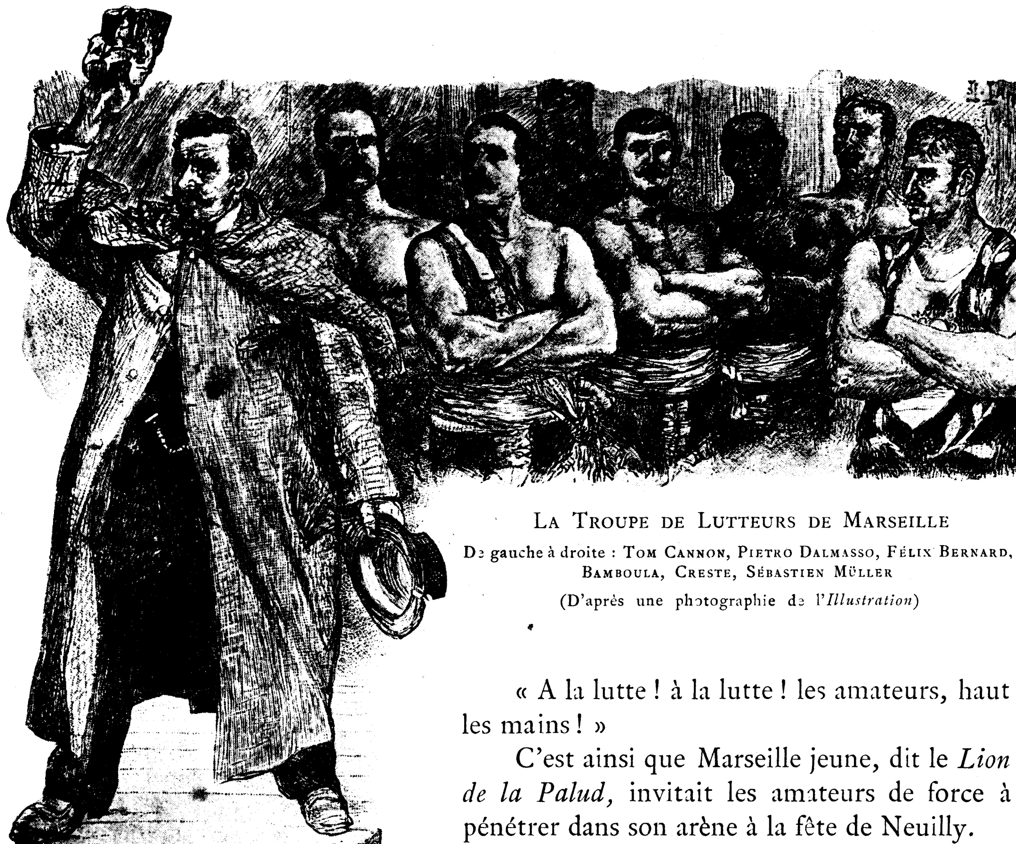


CHARLIS



H. CAILLOUX

La Baraque de MARSEILLE JEUNE à la fête de Neuilly



LA TROUPE DE LUTTEURS DE MARSEILLE
De gauche à droite : TOM CANNON, PIETRO DALMASSO, FÉLIX BERNARD, BAMBOULA, CRESTE, SÉBASTIEN MÜLLER
(D'après une photographie de l'*Illustration*)

MARSEILLE JEUNE
jetant des gants aux amateurs à la fête de Neuilly

« A la lutte ! à la lutte ! les amateurs, haut les mains ! »

C'est ainsi que Marseille jeune, dit le *Lion de la Palud,* invitait les amateurs de force à pénétrer dans son arène à la fête de Neuilly.

Voici une curieuse photographie parue dans l'*Illustration,* qui représente les célèbres athlètes Tom Cannon, Pietro Dalmasso, Félix Bernard, Bamboula, Creste et Sébastien Müller.

Marseille jeune se prépare à jeter des gants aux amateurs après l'invitation traditionnelle !

Puis nous voyons le contrôle de la loge foraine de Neuilly.

Cette curieuse reproduction de la baraque de Marseille vers 1889 est tirée de la *Vie Parisienne.*

On y voit le fameux nègre Bamboula accoudé nonchalamment contre un pilier de la baraque.

C'était le moment où la fête de Neuilly attirait le dessus du panier de la société parisienne. Les loges de lutteurs étaient alors très courues. Si elles ont connu une période déclinante, c'est grâce au « chiqué » qui a sévi dans le beau sport de la lutte.

La Baraque de MARSEILLE Jeune à la fête de Neuilly

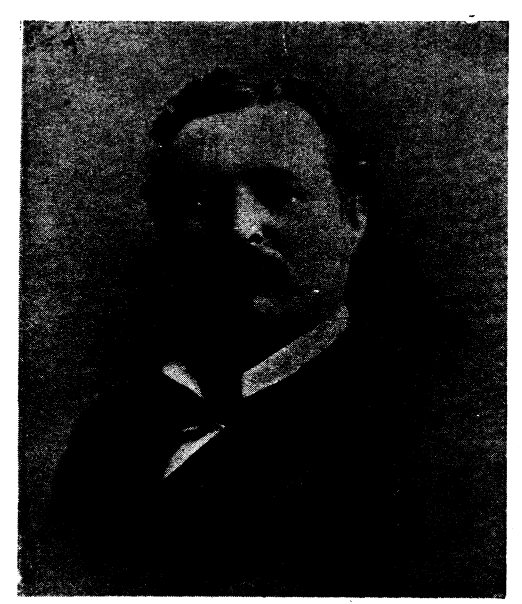


UNE CURIEUSE REPRODUCTION DE LA BARAQUE DE MARSEILLE VERS 1889

Tirée de la *Vie Parisienne.*

PÉRIER, L'ANGUILLE PARISIENNE

Lutta aux arènes Le Peletier en 1868 : on l'appelait alors l'*Anguille parisienne* tant il était mince et agile; il a changé depuis, comme le montre son portrait fait en Amérique où il est allé comme beaucoup d'autres athlètes.



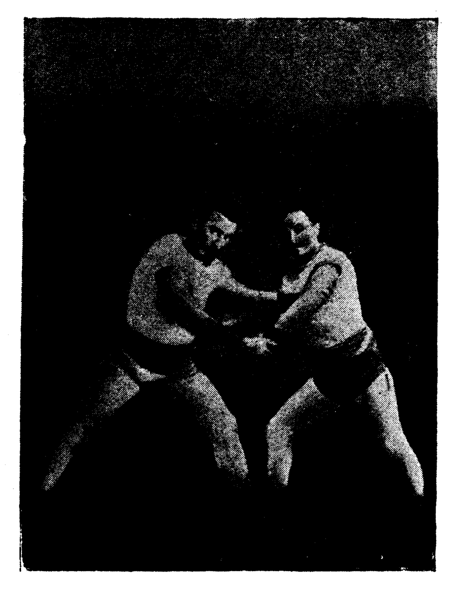
PÉRIER

PÉRARD ET LE PETIT VICTOR

Pérard, né à Rennes en 1841, le petit Victor, né à Paris en 1846, sont deux athlètes qui eurent vers 1870 leur part de succès dans l'athlétisme forain, mais il ne paraît pas que leur force ait été bien extraordinaire.

Ils sont d'ailleurs disparus de la circulation depuis longtemps sans laisser des souvenirs bien vivaces aux athlètes du dix-neuvième siècle.

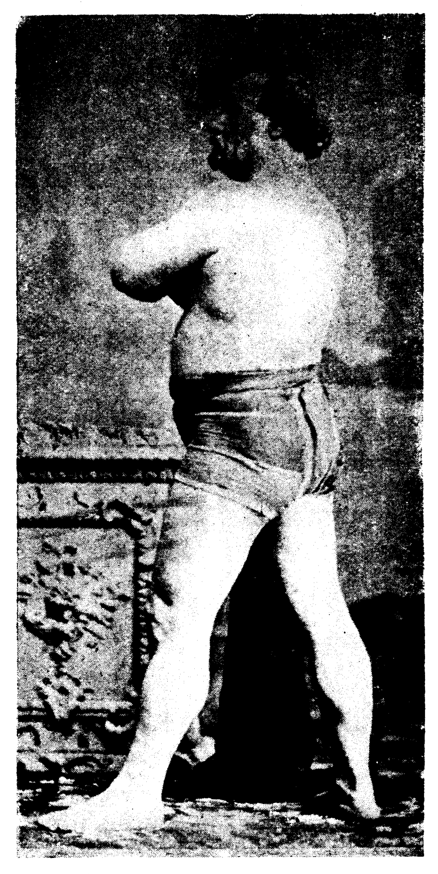
Nous citerons comme mémoire quelques hommes qui ont eu une grande réputation de force vers la même époque. Ce sont : François le *Charpentier*, Bertaud, dit l'*Homme aux bottes,* Charles l'*Arabe*, le Clocher de Montpellier, le Corselet de Marseille, le Grand Isat de Marssillargues, Brémont, Deligne, Vignaux, dit Cadi, Tournier, dit la *Tête de fer,* Laclampe, Coudol, Catin.



PÉRARD — Né à Rennes en 1841 LE PETIT VICTOR — Né à Paris en 1846

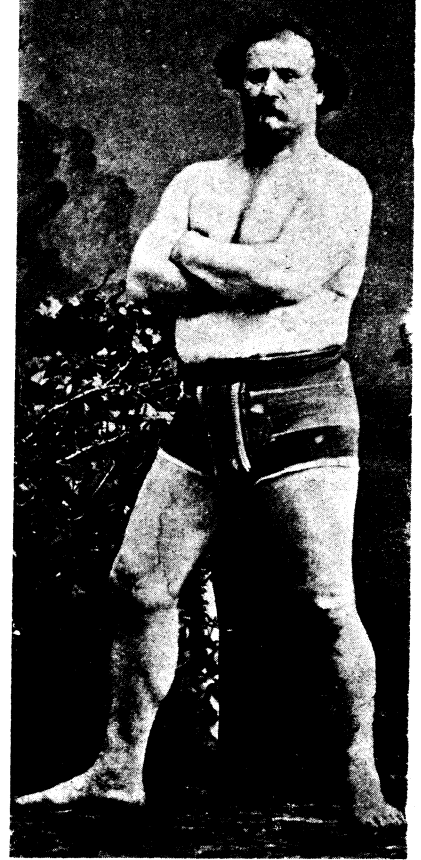
PUJOL, le PILIER DE PORTE-NEUVE

Pujol était un colosse pesant 120 kilos, mesurant 1m 80 de haut et doué d'une force extraordinaire. Ce fut l'homme le plus beau de son temps. Il avait les cheveux châtains et bouclés, longs et retombant sur les épaules, un visage mâle et expressif, un cou énorme posé sur deux épaules très larges, la démarche fière et lente, le regard assuré; tout cela le faisait ressembler à un lion. On citait de lui plusieurs prouesses qui dénotaient sa force phénoménale. En voici une entre autres :



PUJOL A 50 ANS

Il faisait son service dans la marine en qualité de canonnier servant. Un jour qu'il y avait revue de l'amiral, Pujol se mit au port d'arme avec une pièce de canon au moment où cet officier passait devant lui.



PUJOL

L'amiral, émerveillé de cette force prodigieuse, fit sortir des rangs notre héros et le complimenta chaleureusement.

Pujol soulevait sur ses larges épaules des poids énormes et il n'en paraissait jamais gêné. La charge qu'il préférait était une ancre de navire pesant 400 kilos. Cette ancre, en raison de sa conformation, était un fardeau peu commode; voici comment il la soulevait. On installait l'ancre sur deux tréteaux entre lesquels Pujol se plaçait avec un épais coussinet sur les épaules. Il soulevait la charge, faisait un demi-tour et la replaçait du côté opposé à celui où il l'avait prise. Pujol lutta longtemps sous la direction de Rossignol-Rollin et de Coudol, et se rencontra avec toutes les célébrités du tapis. Il ne mettait pas trop d'amour-propre dans les luttes, mais quand il ne voulait pas tomber, c'était un véritable rocher et les champions n'arrivaient pas à lui faire toucher les épaules.

Pujol est mort à Marseille où il était devenu débardeur. Il avait soixante-dix-huit ans.

Louis MAZIN

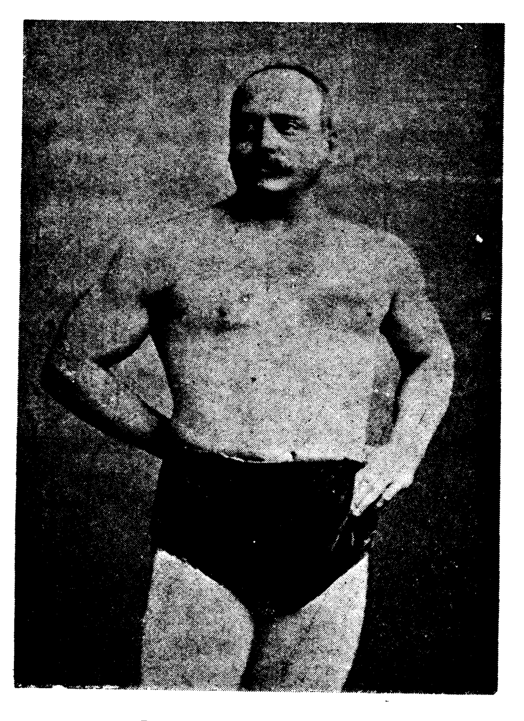


Mazin, né à Bordeaux en 1847, débuta comme athlète, puis se mit lutteur, enfin porteur dans plusieurs troupes d'acrobates. Il se fit chanteur comique, clown, boxeur, pour redevenir plus tard lutteur.

Élève de Bernard, père du champion Félix Bernard, il méprisait la lutte d'écrasement où le poids domine la science.

Il triompha du célèbre Milhomme, dit *Sans pitié*, de Picard le *Bordelais*, d'Émile l'*Espagnol*, d'Hervas et de Toby.

Il a lutté avec tous les grands champions de son époque : Étienne le *Pâtre*, Bonnet le *Bœuf*, Pujol dit le *Pilier de Porte-Neuve*, Marseille dit le *Meunier de Lapalud*, Dumortier l'*Agile Lyonnais*, Freysinet l'*Arracheur de garance*, le Meunier de Darnetal, Faouët le *Fauve des Jungles*, Achille le *Colosse du mont Ventoux*, Rambeau le *Serpent de l'Ariège*, Bernard, Pietro le *Maître des maîtres*, Fénelon, Sabès, Gambier, Pons, Laurent de Beaucaire, Aimable de la Calmette. Il se rencontra avec des lutteurs étrangers tels que : Tom Cannon, Antonio Pierri le *Grec*, Carl Abs, Georges Green l'*Anglais*, Joë Carrol, Pétroff le *Bulgare*, Nourla, Kara-Osman, Mehemet, Mémich, Yousouf, Schméling, Pytlazinski, etc., etc.



Louis Mazin a 50 ans

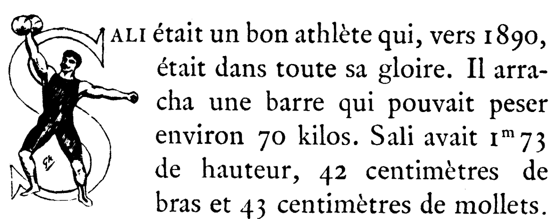
Mazin mourut subitement en avril 1907, à l'âge de soixante ans; il avait $1^{m}16$ de poitrine, $1^{m}68$ de hauteur et pesait 80 kilos.

Mazin était un exemple frappant de ce que l'entraînement peut faire chez un homme; il avait en particulier conservé jusqu'à sa mort une souplesse et une vigueur remarquables. Il eut une longue vie active et ne fut jamais malade malgré une vie mouvementée.

Mazin n'avait que des amis. Il m'a beaucoup aidé dans la confection de ce livre, car depuis 1863 il avait connu tous les lutteurs et athlètes, et ses souvenirs m'ont été particulièrement précieux.

C'était un *excellent* homme auquel on pouvait serrer la main en toute confiance, car il avait toujours su se tenir à l'écart des pseudo-athlètes dont la moralité est trop souvent douteuse.

SALI



SALI était un bon athlète qui, vers 1890, était dans toute sa gloire. Il arracha une barre qui pouvait peser environ 70 kilos. Sali avait $1^{m}73$ de hauteur, 42 centimètres de bras et 43 centimètres de mollets.

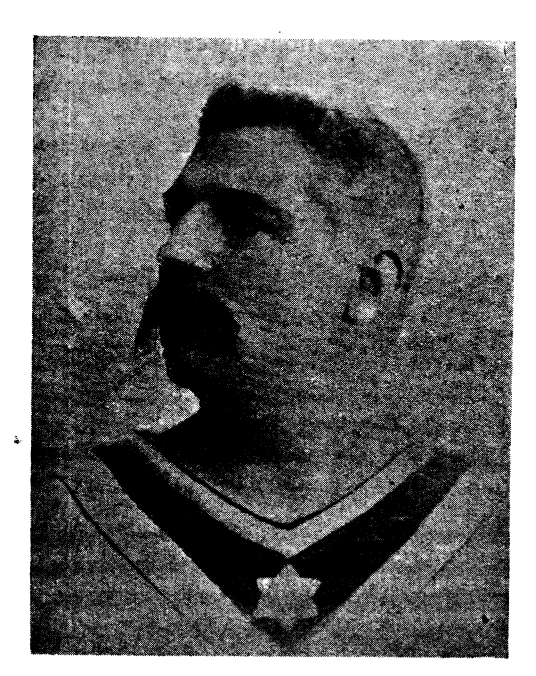
Sali s'est exhibé à l'arène Ganzoin; il était accompagné de deux femmes qui montaient en parade pour faire quelques danses et poses plastiques et qui ensuite quêtaient dans l'intérieur de la loge lorsque Sali avait fini de travailler.



SALI

HENRI PÉCHON

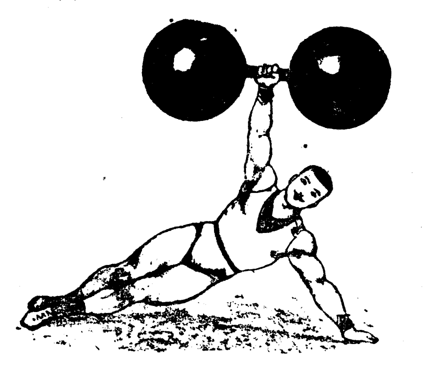
HENRI PÉCHON, né en Belgique en 1850, fut un athlète hors ligne pour l'époque; vers 1880, il brillait au firmament de l'athlétisme en enlevant 150 livres à la volée.



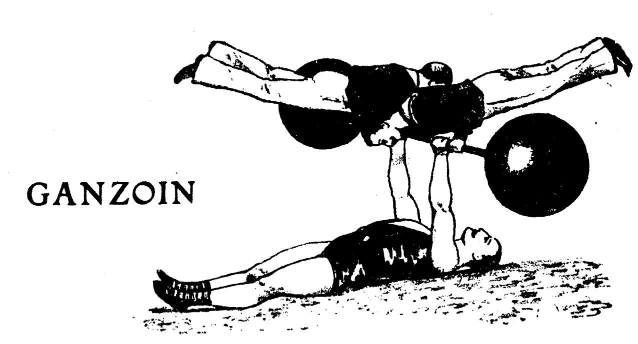
HENRI PÉCHON

En deux temps d'une main, il fut longtemps le recordman de Paris par 184 livres qu'il épaulait en faisant porter sur sa cuisse l'une des boules de l'haltère qu'il posait debout sur le sol. Grand, bien fait, c'était un bel athlète; comme beaucoup de ses semblables il ne sut pas utiliser la force que la nature lui avait donnée, et les excès de toutes sortes vinrent affaiblir cette vigoureuse constitution. Nous le retrouvons plus tard dans une situation précaire. Très engraissé, il pesait 115 kilos, et voyageait en luttant par-ci par-là. En Turquie, il eut l'épaule démise, ce fut la fin. La force du colosse était diminuée de moitié.

Le moulage de son bras en pleine forme figure dans ma collection : 42 centimètres de bras, 35,5 d'avant-bras. Péchon mesurait $1^{m}80$ de hauteur, $1^{m}19$ de poitrine et pesait 103 kilos.

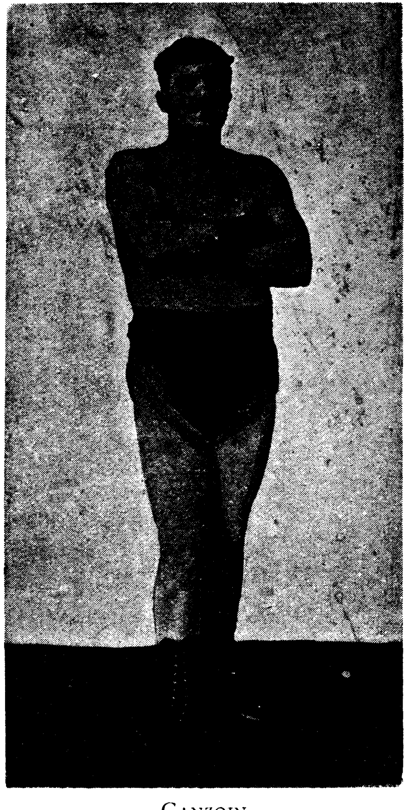


GANZOIN



Ganzoin était un homme de haute taille, 1m 80 environ, carré des épaules, le front bas, le poil noir, un vrai type de lutteur.

Il venait chaque année à la foire de Lille et nous allions en bande visiter son arène foraine. Il eut quelquefois de bonnes troupes avec lui et l'on remarquait chez lui Roussel dit *Blondblond,* le meilleur de la bande, un hercule blond qui mesurait 42 centimètres de bras, 35 d'avant-bras, 118 de poitrine, 42 de mollet. *Blondblond,* atteint de hernies et alcoolique, fut interné à l'asile d'aliénés d'Armentières (Nord), où il doit être décédé.



GANZOIN

Ganzoin produisit aussi à Lille un jeune garçon de dix-sept ans doué de bras extraordinaires comme jamais je n'en vis à cet âge-là. Je n'ai jamais pu savoir le nom de ce jeune phénomène qui, de petite taille, mesurait au moins 40 centimètres de biceps.

Un jour Ganzoin avait monté son arène place Sébastopol, et tous les soirs nous allions assister aux exercices de force de ses athlètes.

Ganzoin laissait rarement à ses hommes l'occasion de remporter un triomphe dans les exercices de force ; il préférait être le héros de la soirée en dévissant son haltère qu'il appelait « Mademoiselle *Reste-là* ». La poignée en était grosse et entourée d'une ficelle qui rendait la barre plus volumineuse encore et par conséquent très difficile à manier, ce qui justifiait le nom qu'il lui avait donné.

Un soir, Ganzoin venait de se couvrir de gloire en coiffant un poids de 20 kilos avec une main et en dévissant son fameux haltère. La séance terminée, quelques amis et moi résolûmes de soupeser l'haltère pour nous rendre compte de son poids et être fixés sur la valeur athlétique de Ganzoin.

J'étais en train de l'évaluer à 50 ou 55 kilos, lorsque Ganzoin survenant me dit

que ce jouet n'était pas pour les enfants. Piqué au jeu, je lui pariai de le dévisser comme il l'avait fait, c'est-à-dire en le portant à deux mains à l'épaule et le faisant monter en l'air d'une seule main à partir de l'épaule. Il accepta le pari, mais pour le lendemain soir, car il voulait encore faire une séance le soir même, et le temps était précieux pour lui. Nous nous rendîmes à cette raison, excellente d'ailleurs, car les bons moments des forains sont assez espacés pour que nous ne les empêchions pas de travailler.



Le lendemain soir, nous fûmes exacts au rendez-vous et notre troupe fut grossie d'une dizaine d'étudiants qui avaient obtenu l'autorisation de rester dans la baraque après la dernière séance pour être témoins du fameux match. Je remarquai avec étonnement que Ganzoin n'enleva pas son gros haltère à cette séance et qu'il se contenta de faire quelques bras tendus avec les poids de 20 kilos.

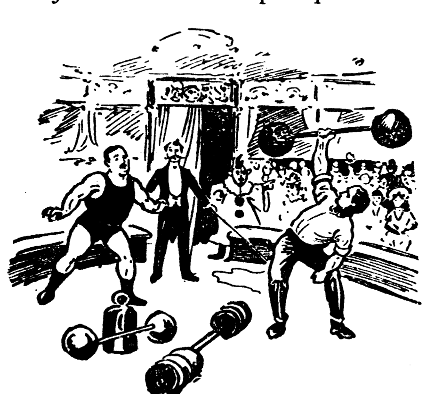
Le gros du public parti, nous voilà tous réunis, et Ganzoin, m'adressant la parole, me dit : « Allez, jeune homme, vous pouvez prendre quelques instants de plaisir avec Mademoiselle Reste-là, je vous y autorise. » Et il s'en fut tout souriant monter sur la parade où il s'accouda avec sa femme pour regarder mes efforts et ne pas perdre un seul de mes gestes.

Je me débarrassais de mon veston et de mon chapeau, quand un athlète de la troupe, Léon Tireux dit *Caron,* mort depuis en Amérique vers 1905, vint vers moi et, profitant de l'instant où il prenait mes effets pour les garder, il me glissa ces mots à l'oreille : « Attention, l'haltère est chargé, Ganzoin ne peut plus le faire. »

Cet athlète était un garçon que je connaissais depuis longtemps et c'était par amitié pour moi qu'il m'avait adressé ces paroles dont je le remerciai par la suite.

Je m'avançai sur l'haltère et le soupesai ; immédiatement je vis que l'athlète Caron avait dit vrai : ce n'était plus 55 kilos que je devais enlever, mais 80 kilos au moins.

Je me rendis compte que le dévissé serait dur, car j'avais réussi non sans peine 77kg500 quelques jours auparavant et je n'étais plus sûr du tout d'enlever Mademoiselle Reste-là.



Enfin, je fis contre fortune bon cœur et je mis à deux mains l'haltère à l'épaule avec une aisance qui glaça le sourire sur les lèvres de Ganzoin et de sa compagne. Mais à la première tentative de dévissé, c'est à peine si le poids monta de 10 centimètres au-dessus de l'épaule. Ganzoin dit aussitôt : « Il y a 15 kilos de trop pour vous, jeune homme, laissez ça là, vous allez vous tuer, l'haltère pèse 82 kilos. »

Néanmoins j'essayai une deuxième fois : l'haltère monta de 15 centimètres. Les étudiants, emballés par mon énergie, me firent une ovation et me donnèrent du courage.

A chaque essai l'haltère montait un peu plus haut et, à la huitième fois, la lourde masse vint se fixer au bout de mon bras tendu et je me relevai complètement droit au milieu du plus vif enthousiasme de la part des spectateurs et à la profonde surprise de Ganzoin. Mais son ahurissement fut sans bornes quand je lui dis : « Cet haltère a été

chargé, il est beaucoup plus lourd qu'hier et voici 20 francs si vous voulez le mettre à bout de bras comme je viens de le faire. » Les étudiants étaient dans la joie, et Ganzoin, mis au pied du mur, dut s'avouer vaincu en prétextant d'une blessure faite à l'entraînement, blessure qui l'empêchait de faire un exercice pareil. Toutefois, pour m'amadouer, il me dit : « Vous êtes le premier qui enlevez mon gros haltère, vous pouvez vous flatter d'être un homme de première force. »



Léon Tireux *dit* Caron

L'affaire en resta là, je ne voulus pas abuser de la situation, j'étais trop heureux de mon succès. Nous partîmes en laissant Ganzoin assez ennuyé et ses hommes bien contents d'avoir vu leur patron remis à sa place par un amateur. Le lendemain, j'eus le récit complet par l'athlète Caron de ce qui s'était passé avant mon arrivée, pendant le chargement de l'haltère. Ganzoin avait eu sur ma force quelques renseignements par un amateur lillois, et il avait mis l'haltère à un poids où le donneur de renseignements était certain de mon insuccès. Ils s'étaient trompés tous les deux et nous en rîmes de bon cœur, surtout quand nous sûmes le nom du renseigneur qui assistait à la séance et en fut pour sa peine. Ganzoin mesurait $1^{m}80$ de hauteur, $1^{m}22$ de poitrine, 39 centimètres de bras, 42 de mollet, 33,5 d'avant-bras et pesait 100 kilos.

Il était Français et originaire de l'Est, mais je ne saurais préciser sur ce point. Il était né vers 1851.

Nul ne faisait un boniment avec plus de verve que Ganzoin. Il fallait l'entendre lorsqu'un de ses lutteurs chargé de faire la quête se laissait tomber exprès par l'amateur.

Au moment où il venait, suivant sa métaphore habituelle, « d'imprimer dans la sciure ses deux épaules encore vierges jusqu'alors » : « Messieurs, disait Ganzoin avec un accent convaincu qui le rendait plus comique, messieurs, encore une étoile qui file ! M. Rabasson vient de tomber. Le Nord (ou le Midi, suivant le cas) n'a plus de champion. Mais, messieurs, regardez, il se relève après une glorieuse défaite. » Tout le monde riait. Lui saluait avec modestie, persuadé qu'il venait de dire une merveille.

Dans les différentes troupes de Ganzoin, il y eut quelques hommes de réelle valeur tels que Batta, Achille Mouchon dit *Achille le Belge,* Julius Cochard, Lagneau, Michot, Éveillard dit le *Tonkinois,* Léon Tireux dit *Caron,* Roussel dit *Blondblond,* Métayer dit le *Faux Fournier,* Alexandre dit *Houplines,* etc.

ANDRÉ BRANDELI dit LE PETIT ANDRÉ

ANDRÉ BRANDELI naquit à Orléans en 1860; son père, sans avoir pratiqué aucun exercice, était d'une force colossale et ne pensait guère faire un athlète de son fils.

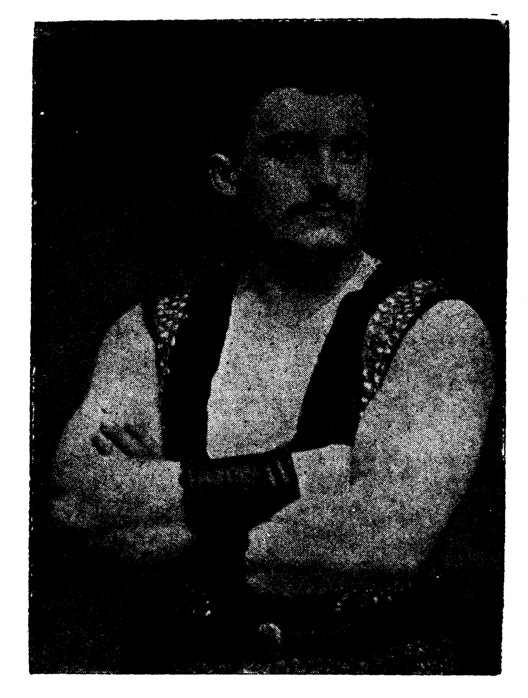
André fit ses études jusqu'à l'âge de dix-huit ans, époque à laquelle il partit pour une expédition dans le centre de l'Afrique. De retour en France, il pratiqua tous les sports en honneur à cette époque et il s'adonna spécialement aux exercices de force et à la lutte.

En 1880, il enlevait 200 livres en barre, poids formidable pour l'époque où, l'amateurisme athlétique étant peu connu, les professionnels se servaient d'engins truqués pour établir leur réputation, ce dont personne d'ailleurs ne s'apercevait.

En 1882, André fit la connaissance de Pietro Dalmasso dans la troupe duquel il rentra à l'Alcazar et aux Folies-Bergère.

En débutant, André tomba le fameux Bamboula, le nègre aux formes sculpturales, et Jean le *Cuirassier,* à la fête des Tuileries donnée pour les victimes d'Ischia.

Il s'entraina ensuite aux poids et haltères dans un des premiers cafés athlétiques de Paris tenu par un ancien athlète (le père Joigneret, rue Mazagran, qui fonda le gymnase connu plus tard sous le nom de gymnase Pons, à Montmartre, avenue des Tilleuls).



ANDRÉ BRANDELI

André établit, au gymnase des Marronniers, à Auteuil, plusieurs records en haltère d'une main, tint à bras tendu un poids de 70 livres et fit un changement de main avec un haltère de 210 livres, célèbre haltère qu'on appelait « le 210 d'Auteuil ».

A cette époque, le célèbre amateur roumain San-Marin organisa un assaut au gymnase de la Sorbonne, dirigé par Mérat, et là, en présence de Charlemont père et fils et de bien d'autres amateurs, André, après un épaulement difficultueux, jeta deux fois de suite la barre de San-Marin qui pesait 242 livres, poids le plus lourd enlevé à cette époque et épaulé pourtant incorrectement. André enlevait également deux haltères faisant ensemble 230 livres. Continuant à pratiquer la barre à deux mains, il arriva au poids énorme de 272 livres en faisant reposer la barre sur la poitrine. Mais l'exercice le plus dur qu'il exécuta fut de tenir un poids de 20 kilos à bras tendu et de

s'en faire poser un autre dessus par Auguste Massin qu'on appelait « le roi des bras tendus », tout cela sans que le bras bougeât. Cet exercice de force, qui semble extraordinaire et incroyable, a été exécuté par André devant des témoins dignes de foi, parmi



Boyer de Nimes
célèbre lutteur
né en 1842

André Brandeli
à Bordeaux, en 1888

lesquels l'athlète Mazin et Paul Péchaud, l'amateur parisien bien connu, qui affirment la parfaite authenticité de ce tour de force incroyable.

Ajoutons, pour l'expliquer, que les athlètes, à ce moment-là, se spécialisaient volontiers dans les bras tendus, que le petit André avait les bras gros et courts et que le levier étant moins long, la charge pouvait être plus grande, surtout ayant égard à la grande force de l'athlète.

Pendant ses tournées à Bordeaux en 1888, André tenait, en étant couché par terre, une barre de 250 livres sur laquelle s'asseyait Apollon, le bon colosse placide, qui pesait également 250 livres. Comme lutte, André tomba Creste au Havre et fit quitter le tapis au vaillant Limousin, malgré toute la brutalité qu'il déploya pour essayer de tomber André.

Aux Folies-Bergère, André amena deux fois au tapis le lutteur Tom-Cannon et le tomba après quarante-deux minutes de lutte, au milieu des cris et

de l'enthousiasme des spectateurs qui tenaient pour André. Malgré cela, le jury ne voulut pas admettre la victoire de notre héros.

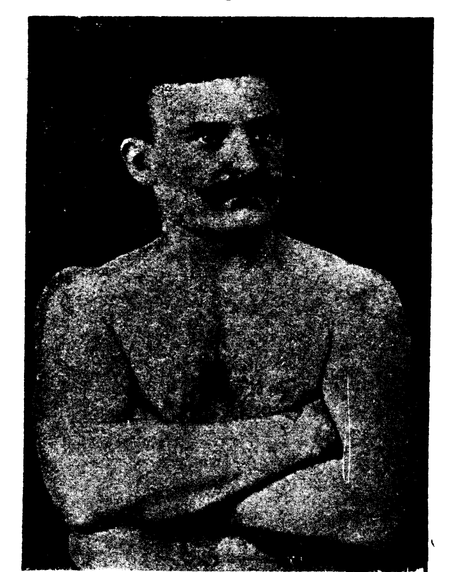
Le premier professeur du petit André était un vieux lutteur nommé Bibi de Montmartre, puis ce fut François le *Bordelais* avec qui il luttait souvent chez Marseille et à qui il prit beaucoup de finesse, laquelle, alliée à sa force et à sa vivacité, faisait d'André un champion redoutable à la lutte.

Un jour, la force de Brandeli lui donna l'occasion de sauver la vie d'un de ses amis, Auguste le *Boucher*.

C'était dans un assaut donné à la salle Cheyne, rue d'Allemagne, à La Villette, au bénéfice de la veuve du frère d'Auguste Guitchen dit le *Boucher*, Nicolas Guitchen, un athlète d'un bel avenir, lequel fut tué par le nègre Abdullah Jeffery dans un assaut de lutte à Aubervilliers (1).

A cette séance, Auguste avait entrepris de soulever, pendu à un trapèze, un bœuf de forte taille. Ignorant le truquage de ce genre d'exercice, au lieu d'avoir des courroies passées dans son maillot qui supportent tout le poids de l'animal, il s'était fixé au bœuf et au trapèze par une sorte de nœud appelé staff et que l'on ne peut lâcher.

Tout le système était enlevé par un palan et lorsqu'on hissa le tout et que le bœuf perdit pied, Auguste le *Boucher*, qui était très grand, s'allongeait encore à vue d'œil. On voulut redescendre le palan, mais l'appareil ne fonctionna plus. C'est alors que Brandeli se précipita sous le bœuf et soutint son poids, non sans recevoir quelques ruades, jusqu'au moment où l'on eut démêlé les cordes du palan et évité ainsi à Auguste Guitchen le désagrément d'être écartelé tout vif.


NICOLAS LE BOUCHER

André mesure 1^{m} 64 de hauteur, 44 centimètres du bras gauche et 45 du bras droit, 44 de mollets, lesquels sont excessivement musclés, 120 de poitrine et pèse 90 kilos.

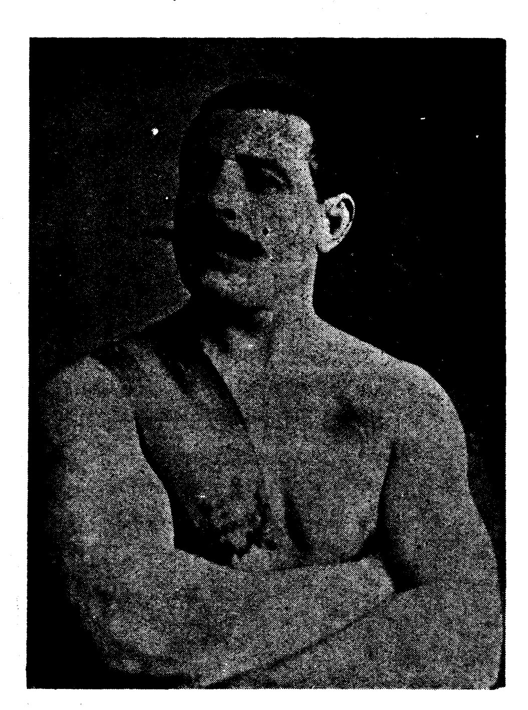
André fut engagé à la foire de Bordeaux, chez Jeantien, et chaque soir il enlevait une barre de 252 livres ; c'est à cette époque que le colosse Apollon fit la connaissance d'André qui fut renversé de voir la force d'Apollon, surtout lorsqu'il le vit jongler avec un poids réel de 50 kilos.

André vit faire à Apollon le tour de force suivant aux Folies-Bergère, devant le directeur M. Marchand : Apollon prit quatre poids de 20 kilos authentiques, passa ses doigts dans les anneaux sans les attacher avec des cordes comme c'est l'usage et arracha d'une seule main les 80 kilos trois fois de suite : il demanda alors à M. Marchand si cela suffisait. Apollon ne faisait pas cet exercice en public, parce que les poids lui meurtrissaient le poignet.

(1) Voir son histoire dans *Les Rois de la Lutte,* par Desbonnet.

André se retira de l'arène en 1890, après un accident de travail qui lui mutila la main droite ; depuis il ne pratiqua plus.

En 1884, Pietro Dalmasso se trouvait avec André et Raulin, dit Sans-Dents, dans un terrain où il avait remisé sa caravane, c'est-à-dire ses voitures de voyage : ils se mirent à faire de l'arraché avec une petite barre à deux mains qu'avait Pietro ; André arriva à 145 livres, Pietro à 142 livres, grâce à un temps de souplesse il est vrai ; quant à Sans-Dents, sans bouger le corps, rien qu'avec la force du bras il arracha 140 livres. On s'entraînait rarement avec des poids aussi lourds à cette époque ; ce n'est que plus tard qu'André fit 150 livres à l'arraché.

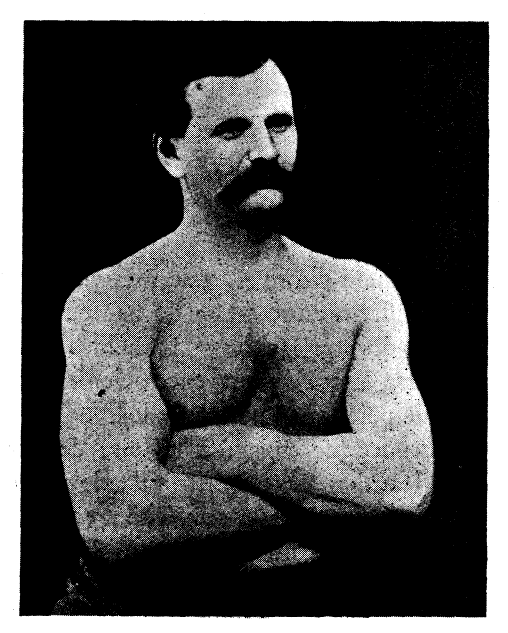


PIETRO DALMASSO

André, quoique bâti en hercule, faisait aussi des exercices de gymnastique et chez Ducouret (Aux Marronniers, à Auteuil) il faisait la grande passe de 6 mètres au trapèze ; chez Bonnaire, à Auteuil, il était professeur de canne.

En Amérique, après six mois de voyage, il ne trouva plus personne pour se mesurer avec lui.

A Bordeaux, il boxa avec des marins anglais qui conservèrent de lui des souvenirs cuisants ; il eut aussi à soutenir des rencontres terribles avec tous les athlètes du Midi qui venaient le relancer dans l'arène de Raoul le Bordelais où il s'exhibait.



AUGUSTE LE BOUCHER
Fut un lutteur de première force

André Brandeli devint mécanicien à Paris où il mourut en octobre 1910, succombant à une affection des poumons ; il était âgé de cinquante ans.

Sa fameuse barre fut donnée à l'athlète Paris, l'homme à la chaloupe. Sur les boules sont gravés ces mots :

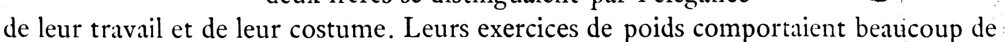
272 LIVRES : ANDRÉ, MARS 1885



Les Frères

Jules et Justin BARROIS

Jules Barrois naquit à Montreuil-sous-Bois en 1850, il faisait un travail athlétique en compagnie de son frère Justin. Les deux frères se distinguaient par l'élégance

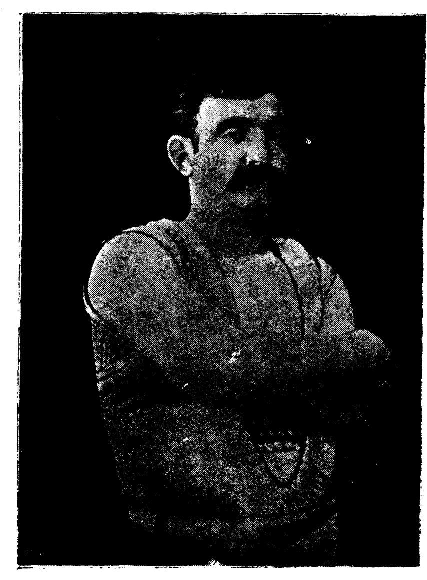


de leur travail et de leur costume. Leurs exercices de poids comportaient beaucoup de tours d'adresse, mais s'ils travaillaient avec une grande facilité cela tenait en partie à ce qu'ils se servaient de poids truqués. Au concert de la Scala, vers 1880, ils exécutaient un travail de jonglerie sans précédent et formaient ensuite les deux piles d'une passerelle sur laquelle passait une troupe de soldats.

Ils travaillèrent assez longtemps d'abord à Paris, puis en province. Ils se produisirent dans leur numéro à Lyon. Dans cette tournée ils gagnèrent beaucoup d'argent et ils achetèrent un cirque avec tout son matériel.



JUSTIN BARROIS

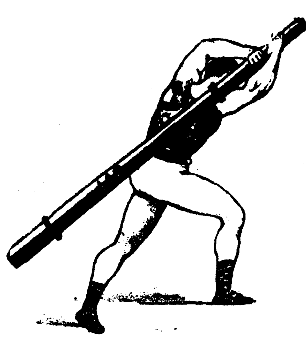


JULES BARROIS LE JEUNE

Ils voyagèrent avec une troupe de ville en ville, mais si leurs affaires prospéraient, leurs bourses ne s'en vidaient pas moins, car, menant la vie très large, ils dépensaient plus que leur gain. Finalement, ils durent

vendre leur établissement. Justin Barrois est mort ; quant à Jules, il vit encore, mais est dans une situation plutôt précaire.

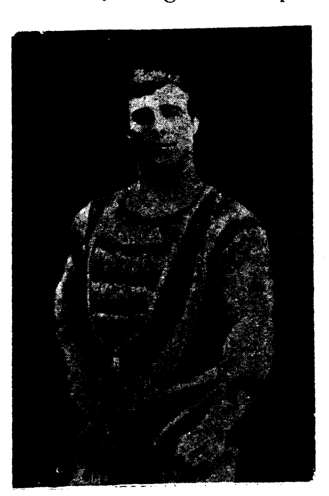
Un des frères Barrois se maria avec une des filles Foucart, les fameuses gymnasiarques. Un soir, à Maintenon, je vis un Barrois faire un numéro de poids bien présenté, c'était un fils à l'un des deux frères.



ALBERTINI



Nicolas Albertini, né à Florence (Italie), le 6 décembre 1850, fut un athlète vraiment remarquable. Il avait un travail genre Napoli, Holtum et Gilfort, c'est-à-dire qu'il entremêlait des exercices de force avec des exercices d'adresse, de jonglerie et de poses plastiques. Albertini a travaillé chez Cotrelli, un grand cirque, il y a vingt ans ; il s'exhiba aussi au cirque Guillaume à Lisbonne. Ne payant pas de mine avec sa petite figure osseuse, quand il allait pour se faire engager ou qu'il se présentait devant les directeurs de cirque, ceux-ci ne croyaient pas qu'ils étaient en présence d'un athlète, mais lorsqu'ils palpaient le bras d'Albertini ils revenaient bien vite de leur erreur.



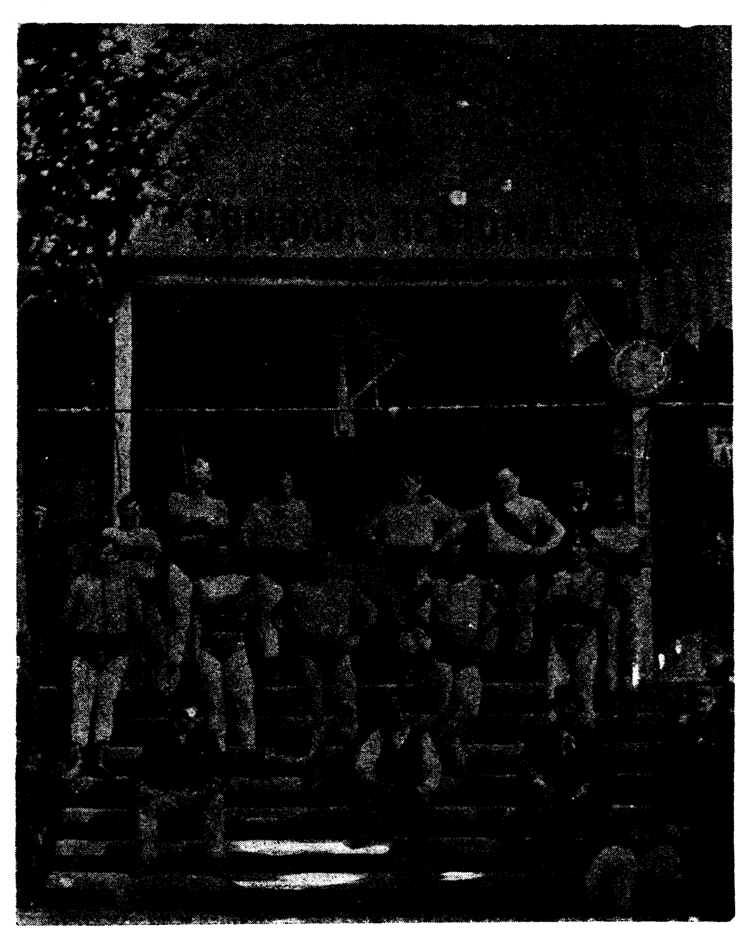
ALBERTINI

Albertini avait $1^{m}66$ de hauteur, pesait 84 kilos, avait 44 centimètres de tour de bras, 36 d'avant-bras, 122 de poitrine, 43 de mollets. A cinquante-quatre ans, nous lui avons pris quelques mensurations, il avait encore 34 centimètres et demi d'avant-bras.

Dans son numéro suspendu au trapèze, il enlevait un bœuf par le moyen de staff ou un cheval avec les dents. Il faisait aussi l'exercice dit de la colonne romaine, il arrêtait un boulet lancé par un canon. Au Casino de Toulouse il eut un match avec Ancillotti, un de ses compatriotes. Albertini est maintenant retiré de la piste, il a plusieurs enfants qui sont artistes également et s'exhibent actuellement dans les grands concerts. Dernièrement, deux de ses enfants, un garçon et une fille, avaient créé un numéro de danse acrobatique qui a obtenu aux Folies-Bergère un succès mérité. Albertini est un modeste, il a une physionomie très sympathique et il est très plaisant de l'entendre, avec son petit accent italien, raconter des anecdotes athlétiques.

LES FRÈRES JOSEPH et LOUIS LÉTAU

Les frères Létau, Louis et Joseph Soloniac dit *Schilling,* étaient deux athlètes qui avaient reçu le nom de Létau grâce à leur force de mains extraordinaire. Joseph était un vigoureux gaillard de 110 kilos qui faisait partie de la troupe foraine ci-contre dans laquelle on remarque le boucher Auguste Guitchen, Paul le *Meunier,* un bon lutteur bordelais mort en



CURIEUSE PHOTOGRAPHIE D'UNE ARÈNE ATHLÉTIQUE DES FRÈRES LETAU

En haut : PAUL le *Meunier,* AUGUSTE le *Boucher,* les frères LÉTAU, DEVAUX dit *Ratata,* X....
En bas : TOBY, BAMBOULA, Raoul GUIMBERTEAU, ALIX le *Nègre,* X.....
(le vrai) (dit le *Bordelais*)
Assis au contrôle : François LEVACHER dit le *Bordelais.*

1900, François le *Bordelais,* Raoul Guimberteau dit Raoul le *Bordelais,* François Bamboula (le vrai), le nègre aux formes sculpturales, Alix le *Nègre,* Devaux dit *Ratata,* Toby, mort en 1910.

Un jour, à la fête de Neuilly, en 1889, les deux frères Létau firent partie d'une troupe foraine comme on n'en avait jamais vu. Il y avait en parade Apollon, le roi des athlètes, Sans Dents, le fameux hercule, Alphonse Grasse, un des rois de la force de l'époque, Félix Bernard, le roi des lutteurs, et les deux frères Létau. La loge foraine ne désemplissait pas de monde, c'était le bon temps pour les amateurs de force. Jamais on ne revit une pareille parade.



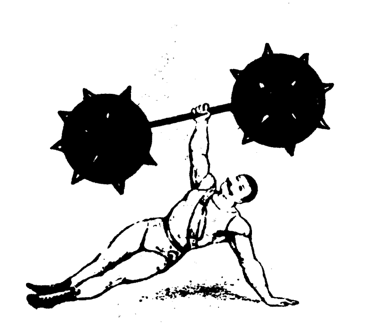
LOUIS LÉTAU (SOLONIAC)
Mort d'une congestion, en 1898

Louis Létau mourut d'une congestion en 1898, il était en pleine maturité.

Parmi les athlètes qui composent la troupe foraine des frères Létau, un s'exhibe encore : c'est Devaux dit *Ratata,* qui fait le boniment à l'arène de Marseille. Ratata est devenu une masse de chair croulante et n'a plus qu'une très lointaine ressemblance avec l'Apollon du Belvédère. Le public, bon enfant, veut bien ne pas trop rire quand Ratata vient parler de tours de force et de musculatures. Heureusement que les amateurs choisissent pour tirer la bourre les plus jeunes lutteurs de la troupe de Marseille, car le pauvre Ratata serait dans l'impossibilité absolue de tenir une minute devant un petit bourreur. Raoul Guimberteau, dit le *Bordelais,* après avoir tenu pendant de longues années une arène athlétique foraine, devint arbitre dans des championnats de lutte, puis se retira un peu du mouvement athlétique. Bamboula, après avoir connu la misère dans le nord de la France, disparut un jour de la circulation et nous ne savons ce qu'il est devenu.

Auguste le *Boucher* est retourné aux abattoirs de La Villette où il y est toujours estimé de ses compagnons de travail.

François le *Bordelais* donne des conseils de lutte aux jeunes gens qui fréquentent le gymnase Rampazzi, à Paris.



Alphonse GRASSE

Alphonse Grasse, né vers 1860, fut un bel athlète, élégant et fort. Il brillait vers 1883. Il arrachait 140 livres d'une main, en enlevait 135 à la volée à gauche et à droite, et d'une main faisait 35 kilos à bras tendu. Il fut victime d'un accident regrettable qui lui fit abandonner la carrière d'athlète. Voici comment : Sur la baraque de Grasse se trouvait un clown qui faisait la parade et amenait la foule, il devait tirer un coup de pistolet à blanc et se sauver en imitant un vagabond poursuivi par le gendarme. Un jour, en passant devant Grasse, il fit partir son pistolet par mégarde et Grasse



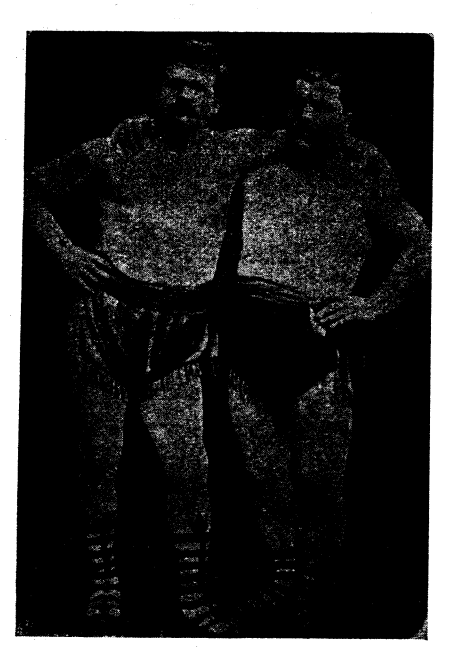
Mars et Vénus
(Gravure de P. Jazet en 1884)
Cette gravure représente une arène de lutte en 1884, à la fête de Neuilly.
L'escrimeuse vient de battre un militaire qui offre à ses camarades la place qu'il vient de quitter.
Le lutteur nègre est le vrai Bamboula.
L'hercule blond est le fameux Alphonse Grasse qui fut un athlète extraordinaire.

reçut la charge dans l'œil ; le malheureux en fut éborgné et depuis ce temps porta un bandeau devant l'œil mutilé.

Au temps de sa splendeur musculaire, il jonglait avec un poids de 50 kilos, ce qui dénote une vigueur remarquable. Il luttait aussi quelquefois, mais ses connaissances

en ce sport étaient rudimentaires et, tel le renard de la fable, il jugeait la lutte comme un exercice très inférieur. Auguste le *Boucher* l'ayant tombé un jour avec une grande facilité, il dit en se relevant : « Oh moi ! je suis un artiste ! » Et son geste de dédain fut tout un poème.

Alphonse Grasse était fort et son énergie, très grande en face d'une masse de fonte, sombrait devant le combat. La lutte nécessite du courage avec certains adversaires brutaux. Jamais Grasse n'eut fait un combattant.



LAMBERT BATTAGLIA

Il mesurait $1^{m}70$, 42 centimètres de bras, 34 d'avant-bras, 41 de mollets, 62 de cuisse, $1^{m}20$ de poitrine et 44 centimètres de cou.

E. LAMBERT ET BATTAGLIA

Battaglia, né à Vira-Gambarogno (Suisse) en 1852, fut un athlète célèbre vers 1885 ; il avait un travail original.

Il s'exhibait au théâtre des Variétés à Lille vers 1885 et soulevait un bœuf sur ses épaules. On montait le bœuf avec un palan, Battaglia se glissait dessous et supportait cette charge sans en paraître incommodé. Il déchirait aussi des cartes, cassait des chaînes et enlevait des haltères et un gros essieu. Il lutta avec Jules Leroy, un amateur lillois doué d'une jolie force.

C'était un athlète réellement fort, il avait $1^{m}70$ de hauteur, 45 centimètres de tour de bras, 48 centimètres de cou, 44 centimètres de mollet, 65 centimètres de cuisse, 124 centimètres de poitrine, 35 centimètres 1/2 d'avant-bras. Battaglia pesait 100 kilos. A Paris, il travailla au Concert de l'Époque, où il enlevait sur le ventre un tonneau et deux hommes.

Ce fut Battaglia qui organisa le double championnat de Bruxelles en 1897 (poids et lutte). J'y assistais comme membre du jury, sur la demande de Battaglia.

Il était retiré de l'arène depuis longtemps, étant devenu obèse, et ne pratiquait plus.



Le Lillois Jules LEROY
qui lutta avec Battaglia

Battaglia est représenté sur la photographie ci-contre avec un athlète-lutteur de l'époque, Émile Lambert, né le 6 mai 1850, un cordonnier de Lille (rue de Juliers) qui était doué d'une jolie force musculaire, surtout de la main ; il excellait à faire des tours avec les chaises les plus lourdes.

Il est mort à Lille le 29 avril 1902, laissant deux fils, Gaston et Émile Lambert, doués d'une force remarquable.

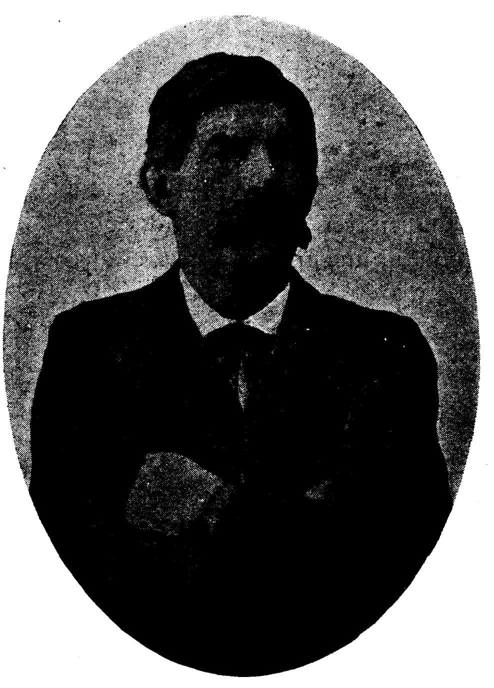
LAGNEAU LE TERRIBLE GAUCHER

Encore un exemple de la déchéance qui peut atteindre certains hommes remarquablement doués, lorsqu'ils abusent de leur santé et de leur force, au lieu d'en profiter.

Né à Clichy en 1848, Lagneau était extraordinairement musclé; son bras gauche mesurait 42 centimètres 1/2. C'était un très bel athlète qui me fit une excellente impression lorsque je le vis à Lille en 1885; lutteur hors pair, très bon athlète, il dévissait 160 livres, ce qui était remarquable pour l'époque.

En 1900, Lagneau n'était plus qu'une ruine, comme en témoigne une photographie prise à ce moment; il était devenu charretier et vivait dans la misère.

Lagneau fit partie de la troupe de Rossignol-Rollin. C'est lui qui, à la mort du célèbre impresario des lutteurs, transporta le cercueil dans ses bras puissants pour que des mains étrangères ne touchassent pas la bière contenant les restes de l'homme qui avait tant aimé les hommes forts.



Dernière photographie de LAGNEAU le *Terrible gaucher*

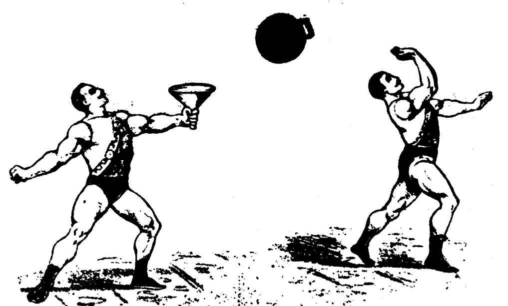


Mme FERRY FERRY le *Jongleur*

FERRY LE JONGLEUR

Adroit jongleur, Ferry ne fut jamais fort comme poids. Il était né à Luxeuil en 1851 et mourut à Paris en 1899 ou 1900, dans la plus profonde misère; il faisait la postiche sur les places publiques, avec sa femme; il se servait de poids en forme de 20 kilos, mais pesant seulement 6 à 8 kilos, de cette façon il enlevait à l'arraché cinq poids pesant ensemble 40 kilos et il annonçait 100 kilos.

Allez donc après cela parler aux gens d'un homme comme Apollon ou Bonnes qui arrachent 86 kilos ; ils vous diront : « Çà n'est rien, j'ai vu faire plus fort par un petit bonhomme de rien. » Et vous ne leur ferez jamais entrer en tête qu'ils ont été dupes d'un fumiste.

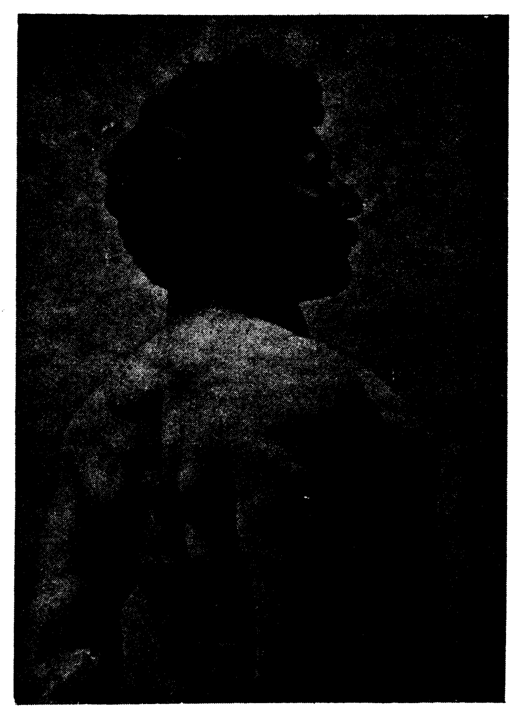


Des souvenirs plutôt tristes, mais en tout cas flatteurs pour l'énergie de sa compagne, me reviennent.

Je me rappelle très bien avoir vu cette courageuse femme posticher en plein hiver et jongler avec ses poids, alors que son misérable, mais très propre costume collant dénonçait une grossesse assez avancée.

JAMES WALTER KENNEDY

Il y a quelques années, M. Richard Fox, directeur du magazine la *Police Gazette* de New-York, avait organisé un concours athlétique tout spécial qui avait pour but de trouver l'homme possédant la plus grande force naturelle. Les organisateurs avaient arrêté leur choix sur l'exercice du soulevé de terre. Une épreuve de ce genre ne permet pas aux « truqueurs », ou aux hommes entraînés aux poids et haltères de marquer une supériorité sur d'autres compétiteurs. En effet, dans l'exercice du soulevé de terre, la force brutale seule entre en jeu et un paysan, un porteur de fardeaux, peuvent s'y montrer aussi bons que l'athlète le mieux entraîné.



W. KENNEDY

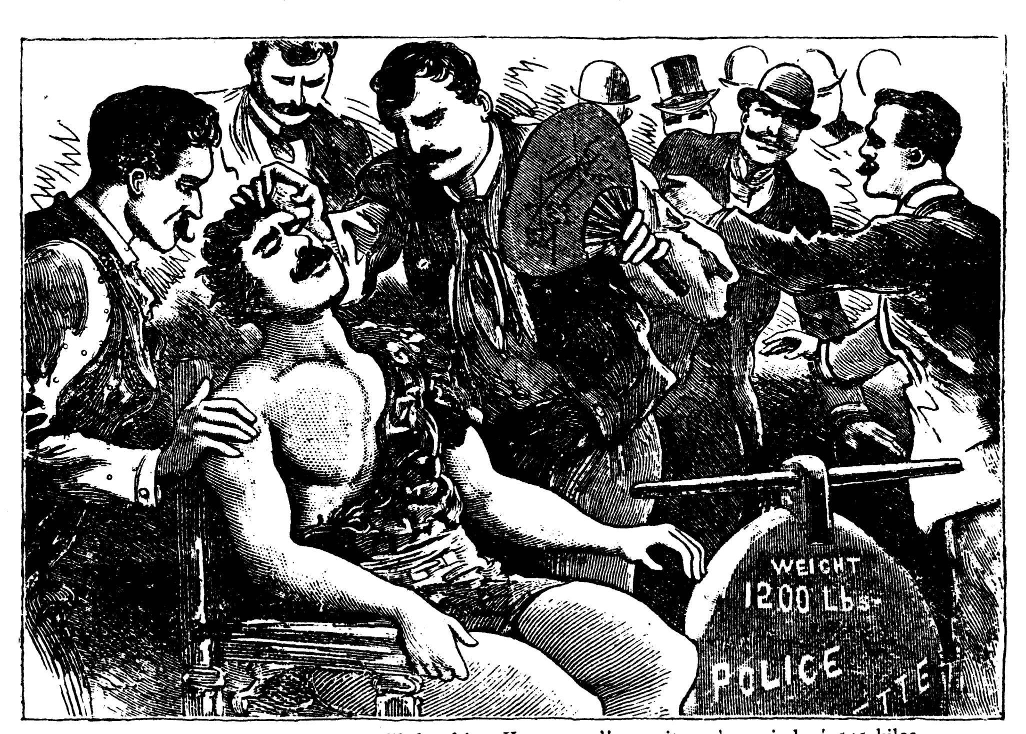
Plusieurs compétiteurs, dont Fred Marks, John Smith dit *Drago,* A. Hermann, Samson, John Whitmann dit *Ajax,* Dunkan Ross, Jefferson, S. Miller, Brazos, Holtum, se présentèrent pour concourir. Leur ardeur à ambitionner le titre de champion était encore excitée par l'appât du prix magnifique qui serait attribué au

gagnant et qui consistait en une superbe ceinture ornée de pierreries, don de M. Richard Fox. Le vainqueur devait être celui qui soulèverait de terre le poids le plus lourd dans



La massue de 250 livres anglaises

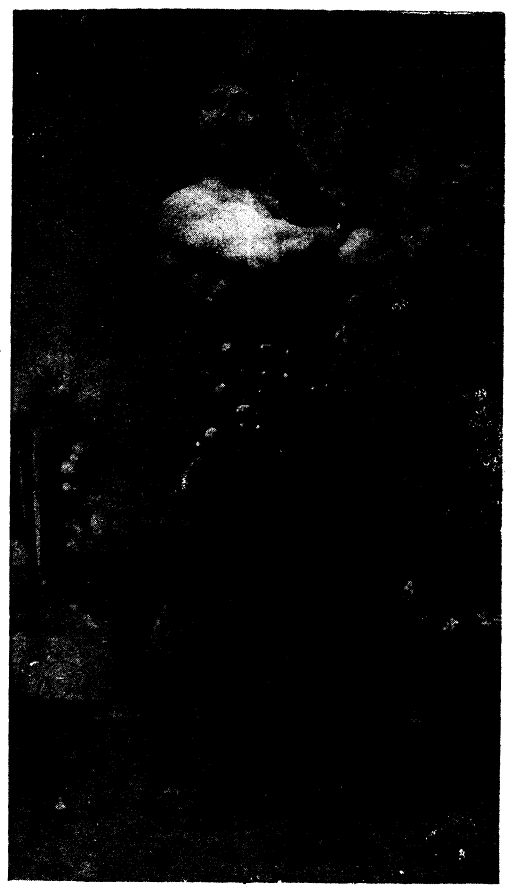
KENNEDY, enlevant 545 kilos, se servait des genoux, ce qui retirait de la valeur à l'exercice



Par suite de l'effort terrible qu'il dut faire, KENNEDY s'évanouit après avoir levé 545 kilos

une « dumbell » en forme de cloche et qui ferait les meilleurs soulevés de terre avec une grosse pierre et un énorme « club » ou massue qu'il fallait saisir par le manche, les

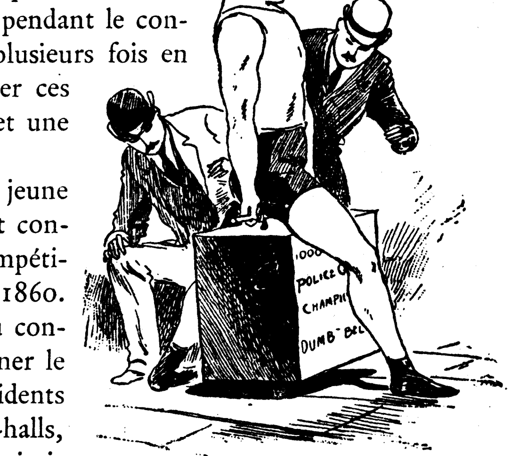
mains en pression latérale, position dans laquelle la force des avant-bras jouait un grand rôle. Le soulevé de terre, dans ce concours, différait de la manière imposée par l'*Haltérophile Club de France* en ce qu'il n'était pas obligatoire de soulever le poids à hauteur des genoux et de l'y maintenir quelques secondes, mais seulement de le « décoller » instantanément de terre juste le temps et à la hauteur nécessaires pour que l'arbitre pût glisser sous le fardeau une feuille de papier.



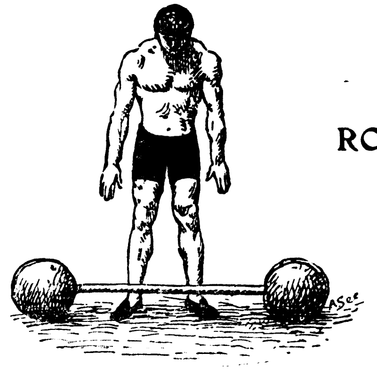
James Walter Kennedy

La victoire revint à l'athlète américain Kennedy, professionnel d'une belle force, qui obtenait dans les music-halls des États-Unis un grand succès. L'exercice du soulevé de terre exige une tension de tous les muscles du corps qui est énorme. L'effort musculaire est surtout considérable pour les muscles du cou et pour ceux qui entourent la colonne vertébrale; il se produit une congestion momentanée des veines et artères qui baignent le cerveau, ce qui cause à presque tous ceux qui pratiquent cet exercice des étourdissements qui peuvent être dangereux. Kennedy fut à ce point victime des efforts qu'il dut fournir pendant le concours de la *Police Gazette* qu'il s'évanouit plusieurs fois en faisant ses essais et qu'il n'arriva à surmonter ces défaillances que par une force de volonté et une énergie extraordinaires.

On pense que Kennedy, qui est mort jeune des suites d'une maladie de cœur, en avait contracté les germes au cours de cette dure compétition. Il était né à Charles City le 12 décembre 1860. Peu de temps après être sorti vainqueur du concours de la *Police Gazette,* il dut abandonner le métier d'athlète, car il souffrait déjà d'accidents cardiaques. Il s'exhiba dès lors dans les music-halls, faisant des poses plastiques et représentant des imitations de personnages de légendes lyriques et de la tragédie wagnérienne, comme le montre la photographie que nous donnons ici de lui.



Comment Kennedy leva 1000 livres.



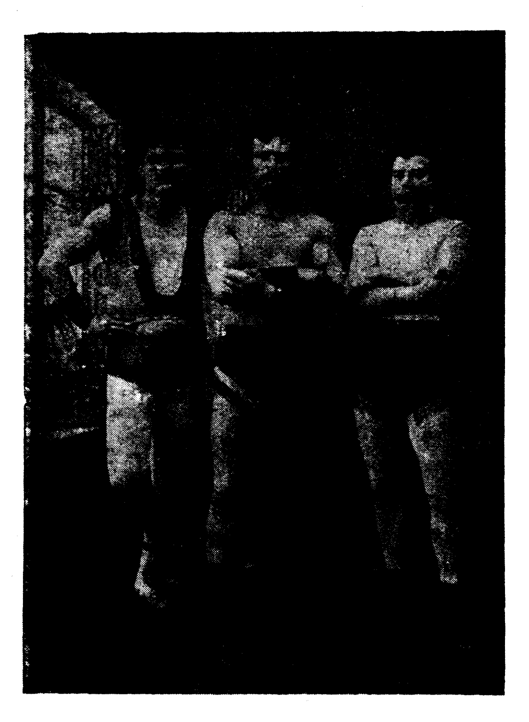
ROUSSELLE dit BLONBLOND

Lorsque l'*Hercule du Nord,* Charles Rousselle, fut mort, en 1826, son nom resta vivant dans toutes les mémoires et on raconta ses hauts faits à l'atelier, à l'usine, à la veillée, au café. Quand on parlait d'un homme fort, le nom de Rousselle venait à la bouche. Les athlètes alors songèrent à tirer parti de cette réputation et voilà pourquoi plusieurs athlètes portèrent le nom de Rousselle.

Celui qui nous occupe présentement se faisait appeler Rousselle dit *Blonblond,* à cause de ses cheveux blonds, bouclés comme ceux d'un chérubin. Il est au centre de la photographie que nous reproduisons.

C'était un vigoureux gaillard, grand (1^{m} 75 environ), large d'épaules, fort d'encolure, et qui avait 35 centimètres d'avant-bras, 42 centimètres de bras et de mollets, 118 centimètres de poitrine, 90 centimètres de ceinture et 43 centimètres de cou ; il pesait 92 kilos.

Il faisait de beaux bras tendus avec 25 kilos et pouvait tenir 30 kilos dans cette position ; il arrachait un haltère qui pesait environ 60 kilos ; il ne faisait pas d'autres exercices, car il était affligé d'une hernie qui lui retirait une partie de ses moyens. Il travaillait aussi le boulet. Il fit partie de la troupe Ganzoin (un lutteur forain dont nous avons parlé). Rousselle aurait pu faire quelque chose, mais la boisson était son péché mignon et il commit de nombreux excès. Il devint fou, fut interné vers 1892 à l'asile d'aliénés d'Armentières, il avait trente-neuf ans. Il doit être mort depuis.

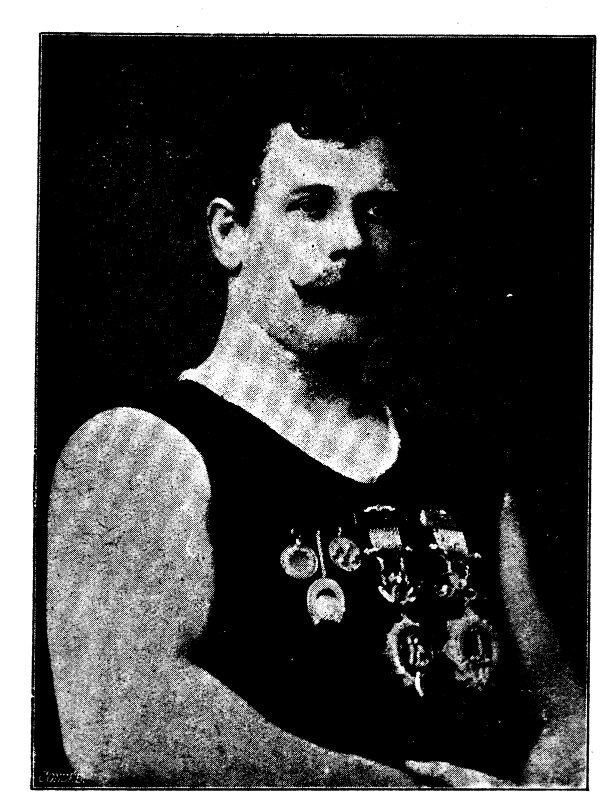


MÉTAYER dit le *faux Fournier* — ROUSSELLE dit *Blonblond* — HOPLINE (Alexandre)

A gauche, sur la photographie, un lutteur, né en Bretagne en 1864, François Métayer, qui se faisait appeler Fournier — rien du véritable Fournier le *Lyonnais,* — à droite Alexandre Hopline, un lutteur qui eut son heure de célébrité.

Un jour François Métayer reçut une visite peu agréable et à laquelle il ne

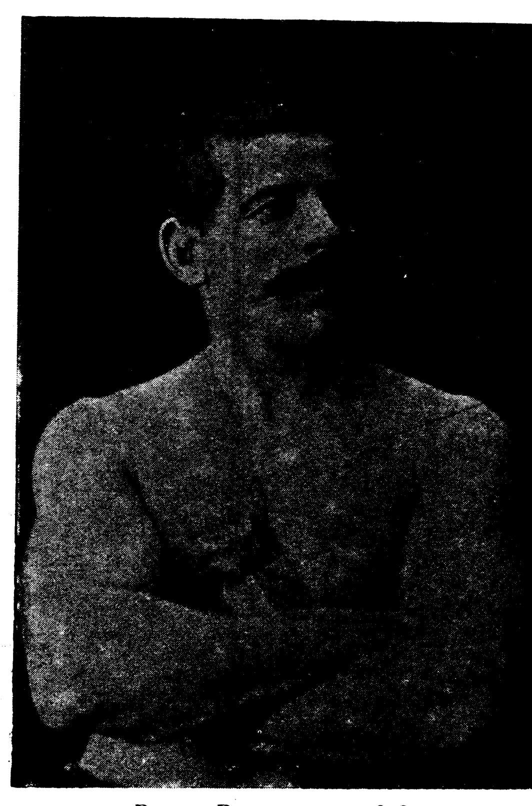
s'attendait nullement, ce fut celle du vrai Fournier le *Lyonnais,* un lutteur remarquable qui défendit à Métayer de s'exhiber sous son nom. Comme celui-ci n'avait pas l'air de comprendre, Fournier lui ouvrit l'entendement par le moyen d'un argument-frappant : il lui administra une formidable calotte qui envoya le faux Fournier rouler dans la sciure. Il avait compris cette fois et plus jamais on ne vit Métayer s'annoncer comme étant Fournier de Lyon. Je revis Métayer en 1910 à la fête de Neuilly, où il tenait une petite ménagerie foraine.



CARL ABS A 30 ANS

CARL ABS

Carl Abs, qui fut un des hommes les plus forts d'Allemagne, s'exhibait dans les cirques avec un numéro de force qui était très intéressant. Carl Abs était un Allemand de haute taille, 1m 85 environ, bâti dans le genre d'Apollon, l'athlète français, mais ses jambes et ses avant-bras étaient moins forts que ceux de notre champion; quoique cela, il était remarquable comme force. Né le 12 septembre 1851, dans le Mecklembourg, il est mort à Hambourg le 18 février 1895, à quarante-trois ans et cinq mois, des suites du surmenage subi pendant sa longue carrière d'athlète, et ce colosse, qui avait des muscles hypertrophiés par un travail exagéré, ne put résister à une fièvre typhoïde qui eut beau jeu sur cet organisme surentraîné.



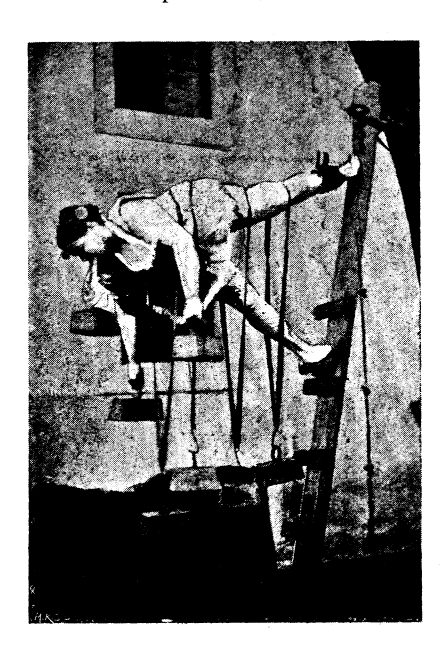
PIETRO DALMASSO EN 1878

Quand Carl Abs fut mort, la légende s'en empara, comme cela arrive souvent,

et ses prouesses, qui furent honorables, devinrent invraisemblables : c'est ainsi qu'on raconte qu'il arrachait 90 kilos d'une main ; qu'il tenait 50 kilos à bras tendu, etc. Il est inutile de dire à nos lecteurs que ces poids n'ont jamais été enlevés par l'athlète allemand, qui possédait pourtant une très grande force naturelle. A cette époque, c'est-à-dire vers 1885, les hommes qui arrachaient 70 kilos d'une main étaient montrés au doigt et cités, au point de vue athlétique, comme des spécimens rares.

Il y avait pourtant des exceptions car, en 1885, le lutteur Pietro arrachait comme il voulait une barre à deux mains de 152 livres chez Joigneret. A la façon rapide dont l'engin montait, nous eûmes tous l'impression (le petit André était présent) que Pietro pouvait arracher (à droite) 160 livres.

Carl Abs a laissé une fille, Anna, qui a hérité de la vigueur paternelle.



MARIE LA BORDELAISE

MARIE LA BORDELAISE

La curieuse figure ci-contre représente une femme athlète qui faisait l'exercice bizarre reproduit par la photographie. Elle appartenait à une petite troupe foraine qui s'intitulait le Cirque bordelais ; elle se suspendait par les pieds à un tréteau et accomplissait l'exercice représenté par notre photographie, exercice plutôt bizarre et qui était peu esthétique.

Nous sommes loin des jolis exercices exécutés tout récemment aux Folies-Bergère par le trio Athléta, les délicieuses filles de la célèbre Anversoise Athléta.



JEUNET

JEUNET

Hippolyte Jeunet, né en 1865, en Bourgogne, était un joli garçon, mais dont la force était plus qu'ordinaire. Il s'exhiba longtemps dans le nord de la France,

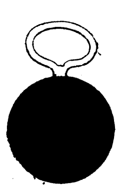
notamment aux cirques Lenka, Sam Lockard, etc., puis avec Jean Rousseau, dit le *Grand Jean,* un athlète roubaisien, qui voyageait avec une loge foraine. Jeunet se faisait mettre une enclume sur le ventre, en posant les mains et les pieds à terre, puis, dans cette position, on forgeait un fer sur l'enclume. Le tour était enfantin, mais le



La Loge foraine de Jean Rousseau
De gauche à droite : X... ; L'Anversois ; Adolphe Desnoulez ; Jean Desnoulez ; Jean Rousseau ; Jeunet

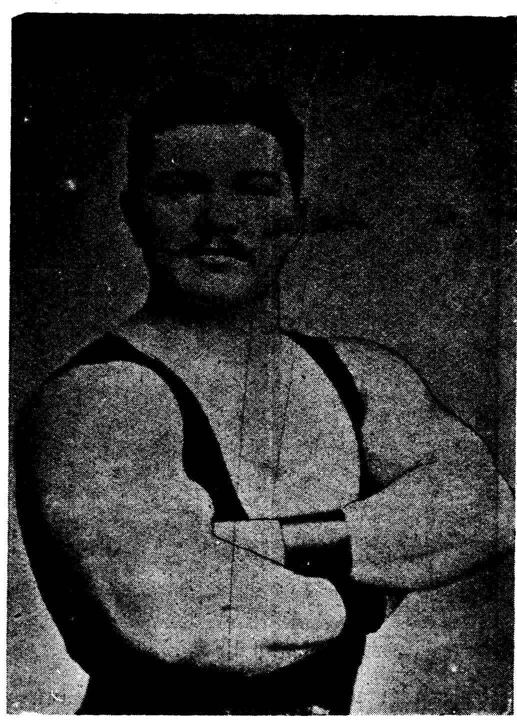
gros public trouvait cela très fort. Il travaillait également avec un essieu de voiture, le mettait en joue, portait les armes, etc. Jeunet avait 38,5 de bras, 38 de mollet, 56 de cuisse, 110 de poitrine, 1^{m} 68 de hauteur, et pesait 77 kilos.

Dans la loge foraine ci-dessus figurent Adolphe Desnoulez, un Roubaisien qui faisait 35 kilos à bras tendu ; Jean Desnoulez, son frère, qui enlevait correctement 100 kilos à deux mains et arrachait 65 kilos. Quant au Grand Jean, il avait 1^{m} 88 de hauteur, enlevait 100 kilos à deux mains et arrachait 60 kilos d'une main.



ROMULUS et RÉMUS

Ces noms sonnent comme des coups de clairon et rappellent d'illustres souvenirs. Les deux athlètes dont il s'agit étaient deux Italiens de petite taille, mais d'une force prodigieuse. Romulus enlevait un haltère de 119 livres de chaque main et les jetait en les développant presque; il développait vingt fois de suite à deux mains une barre de 168 livres, et faisait des simulacres de bras tendus avec 40 kilos dans chaque main, ce qui lui valut la rupture d'une partie du biceps, comme on peut le voir sur la photographie du buste.



Romulus



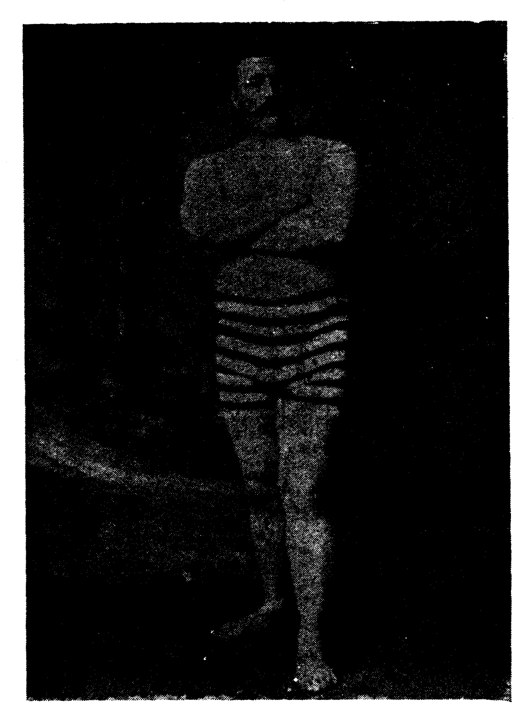
Romulus Rémus

Ils étaient à Londres vers 1893 et avaient beaucoup de succès. Ils se séparèrent ensuite et Romulus partit en Amérique, luttant contre des taureaux, à la façon d'Ursus dans *Quo Vadis*.

Le plus petit est Romulus, de son vrai nom Cosimo Molino, né à Catane; il mesure 1^m525 de hauteur, pèse 76 kilos, a 40 de tour de bras, 62,5 de cuisse, 105 de poitrine. Le plus grand est Rémus, il s'appelle Giacomo Zaffarana, et est également né à Catane (Italie). Depuis qu'il s'est séparé de Romulus, on n'a plus entendu parler de lui.

Joseph PIÉRARD dit Lhonneux

Joseph Piérard, dit *Lhonneux,* étaitboucher à Liège, où il est né en 1860, et sa réputation s'étendait dans toute la Belgique. Il avait 1^{m} 80 de hauteur et pesait 115 kilos. Il participa au concours de Bruxelles en 1897, et se fit remarquer par sa force herculéenne; malheureusement il dut abandonner le concours et ne put se classer comme il l'espérait. Lhonneux se mesura avec Apollon et Pons, mais dut baisser pavillon devant ces deux lutteurs.



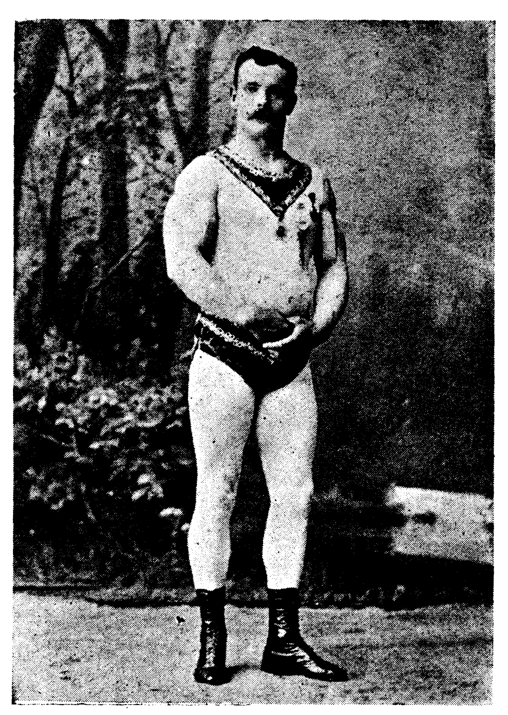
Joseph Piérard dit Lhonneux

Bernard LEITNER
le Briseur de Chaines

Bernard Leitner, le *Briseur de Chaînes*, est né le 25 juin 1865, à Elberfeld. Il s'exhiba au Cirque d'hiver avec Lomberg. Il brisait des chaînes par la contraction du biceps ou la contraction du thorax, enlevait des hommes à bout de bras, dévissait cinq ou six fois de suite un homme pesant 65 kilos. Lomberg lui donnait la réplique. Leur succès fut très grand. Ils parcoururent toute la France, et notamment la région du Nord où je les vis à Lille, le 27 août 1890, lors du passage du cirque Rancy.



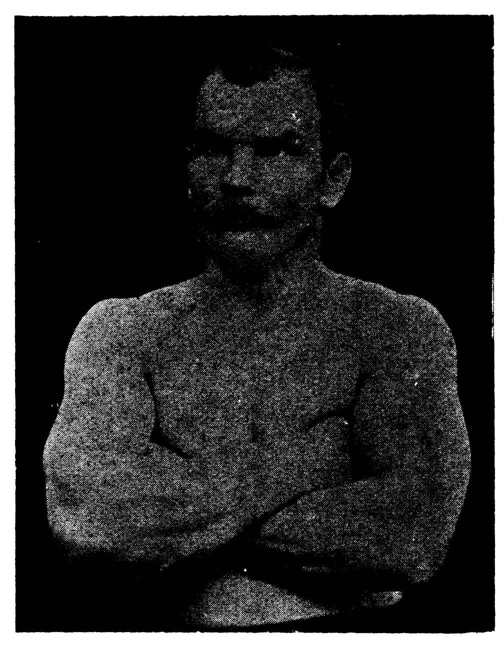
Leitner
brisant une chaîne



Bernard Leitner le *Briseur de Chaînes*

Leitner avait le haut du corps très développé, 118 de poitrine, 42 de bras, 33 d'avant-bras, 44 de cou ; mais le bas du corps péchait un peu, les jambes étaient minces, sans toutefois être grêles.

A. MICHOT



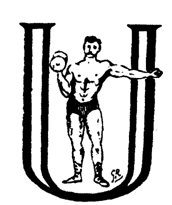
MICHOT
Né en 1855, dans la Côte-d'Or

C'était vers 1885, à Lille, dans une kermesse sur la place de la Nouvelle-Aventure; je vis Michot qui s'exhibait sur une petite baraque foraine. L'homme était beau et bien musclé, sec, le muscle apparent, 41 de tour de bras, 33,5 d'avant-bras, 39 de mollet, 116 de poitrine, 1^{m} 70 de hauteur environ. J'entrai dans cette loge et le vis faire des exercices avec des poids et haltères. Quelques années après, je me procurai son portrait par l'intermédiaire d'un ami qui le connaissait. Comme beaucoup d'athlètes, il était dans la misère, et je le revis ensuite vieilli avant l'âge; sa musculature était disparue.

Il faisait les foires de l'Est avec une troupe, tantôt patron, tantôt employé.

Il était né en 1855, le 28 février, dans la Côte-d'Or.

LARAMÉ



N des plus célèbres athlètes vers 1880; on lui attribuait, à tort du reste, l'arrachement de quatre poids de 20 kilos, car il n'en était rien.

Le lutteur Trillat, qui l'avait beaucoup connu, m'assurait qu'il pouvait faire trois vrais poids et un faux à l'arraché, ce qui pouvait faire environ 140 à 150 livres. C'était déjà très joli à l'époque. Je n'ai pu avoir d'autres renseignements sur Laramé.





GASTON DE PARIS

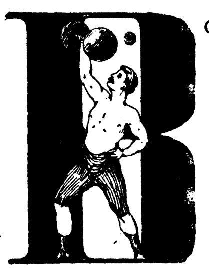
Gaston de Paris fut un athlète d'une assez bonne force, mais qui ne dépassa jamais 90 kilos à deux mains en barre ; c'est peut-être pour cette raison qu'il se fit photographier avec une barre à sphères, sur laquelle il avait marqué 100 kilos, chiffre fatidique pour l'époque, vers 1880.

Le malheureux devint fou et mourut tout jeune, il n'avait pas quarante ans

LOUIS LE GRÊLÉ

Louis le *Grêlé,* né à Bruxelles en 1869, fut un des premiers athlètes qui arrachèrent trois poids de 20 kilos. C'était un grand gaillard, osseux, solide et résistant. Il est depuis longtemps disparu de la circulation. On ignore ce qu'il est devenu.

BOUVIER



OUVIER, dit le R*oi des Mâles,* était un athlète qui eut son heure de célébrité vers 1890 ; il excellait surtout dans les bras tendus. Je le vis vers 1897, à Lille, où il s'exhibait avec les frères Cron, et, malgré de nombreux excès, il avait encore d'assez beaux restes ; il fit à mon école de culture physique un bras tendu par l'anneau, avec un poids de 20 kilos ce qui dénotait une force peu commune.

Le malheureux devint neurasthénique, aveugle, et mourut fou en 1903. Il avait environ quarante-deux ans.

La photographie ci-contre le représente avec Louis Thomassin, dit *Louis de Lyon,* un vieil athlète qui fut très fort, et le petit Vincent, un autre athlète sur lequel j'ai peu de renseignements.

RAYMOND DE LA RUELLE

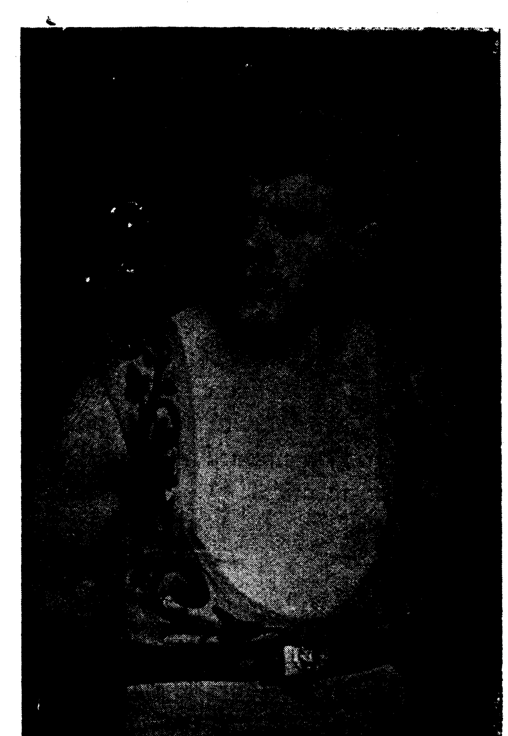




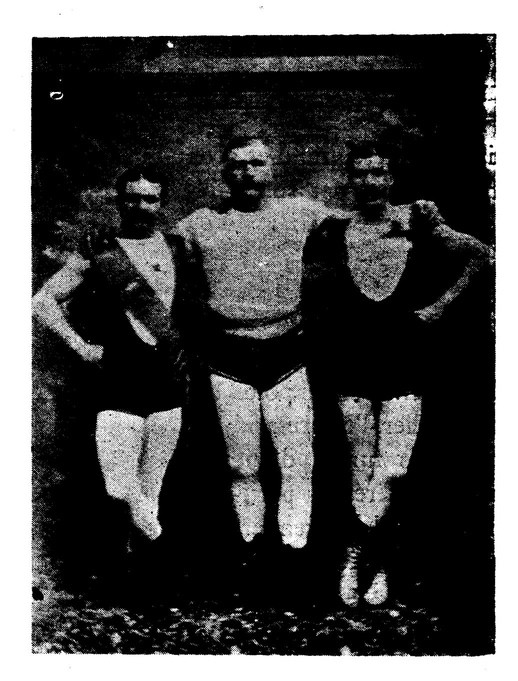
Raymond de La Ruelle naquit en 1866 à Schaarbeek, près de Bruxelles. C'était un grand gaillard de 1^{m} 81 de hauteur qui pesait dans les 120 kilos. S'il était doué d'une force au-dessus de la moyenne, celle-ci ne correspondait pas pourtant avec le poids de son corps. Comme nos lecteurs pourront le voir par la photographie ci-contre, il était plutôt gras, le ventre proéminent.



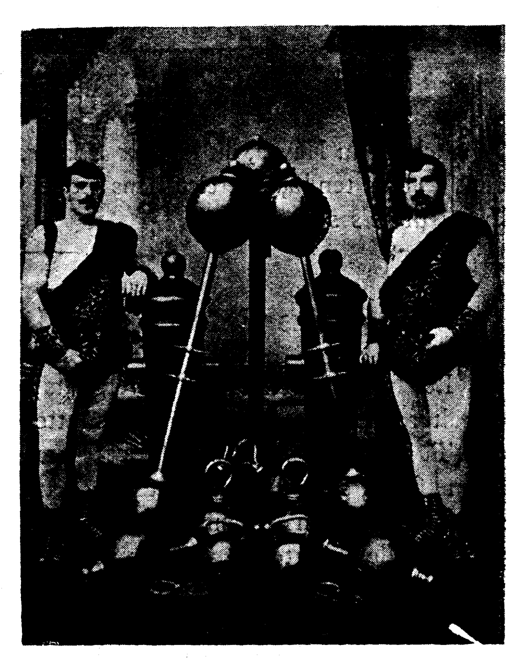
GASTON DE PARIS



LOUIS le *Grêlé*



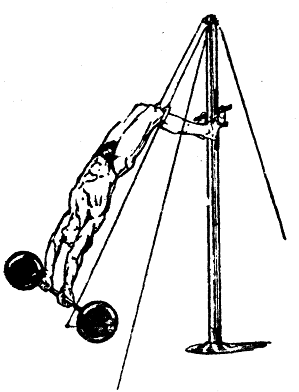
Le petit VINCENT THOMASSIN dit *Louis de Lyon* BOUVIER dit le *Roi des Mâles*



GABRIEL VERNES dit le *Gab* né à Willebroeck

RAYMOND DE LA RUELLE Né en 1866 à Schaarbeek

Il tenait une baraque foraine avec laquelle il voyageait ; quelques-uns des hommes qu'il avait engagés étaient d'une certaine force et jouissaient d'une bonne réputation dans toute la Belgique. Parmi ceux-ci on remarquait Louis d'Anvers, Gabriel Vernes, dit le *Gab,* qui figure sur la photographie ci-dessus, près de Raymond de La Ruelle. Dans le matériel groupé autour de lui, il faut signaler les deux barres qui sont à droite et qui portent des piques en leur milieu ; ces piques étaient destinées à empêcher de faire la barre à deux mains autrement qu'à l'arrachement direct les bras tendus, la barre passant loin du corps ; cela empêchait d'épauler sur la poitrine ou d'appuyer la barre sur quelque endroit du corps que ce soit ; les autres haltères, boulets, etc., étaient le matériel usité à cette époque.



Raymond est aujourd'hui propriétaire d'un joli petit café à Gand, où il a acquis une certaine notoriété.

MATSADA SORAKICHI

Sorakichi était un Japonais doué d'une bonne force et d'une grande adresse.

Il fit, outre des tours de force, de nombreuses luttes en Amérique.

Il mourut le 15 août 1891, à New-York, à l'âge de quarante et un ans.

Il fut, paraît-il, assassiné dans un bar.

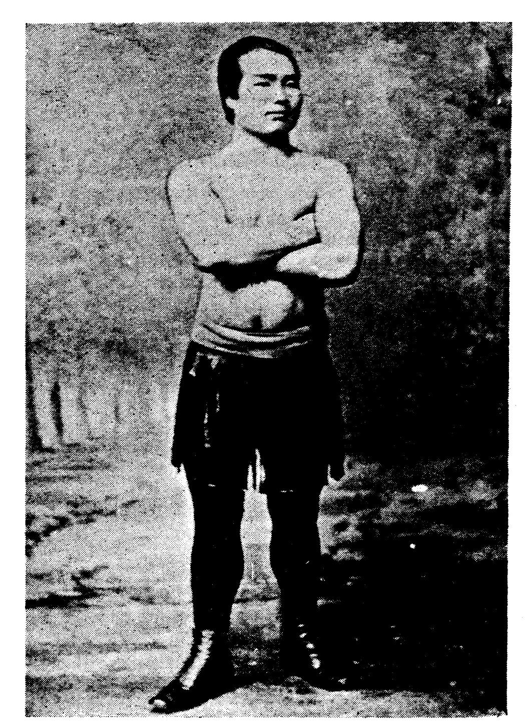
ACHILLE DU HAVRE

Achille du Havre, dit le *Gros Achille,* était un athlète grand et gros ; sa spécialité était le bras tendu, exercice dans lequel il était favorisé par son poids et le peu de longueur de ses bras.

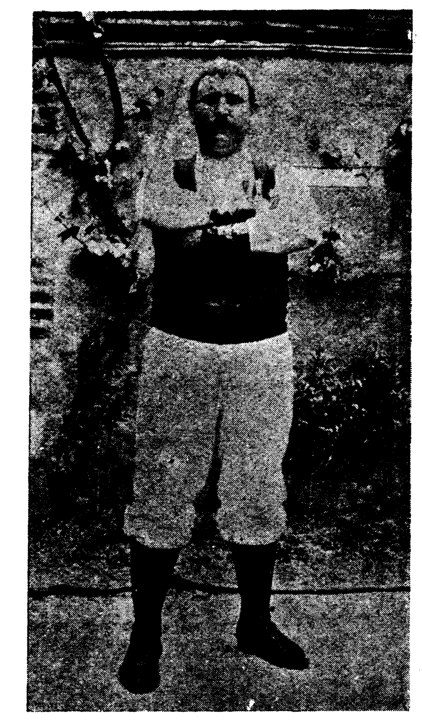
LES FRÈRES RIGAL ET DOUBLIER

Les frères Rigal étaient Auvergnats ; ils débutèrent par les poids et haltère avant de se lancer dans la lutte avec Doublier, l'impresario des Turcs Nourlah, Yousouf et Kara-Osman. Ils furent d'une bonne force, surtout au bras tendu, leur exercice préféré. Ils partirent un jour en Allemagne, où ils inculquèrent les premiers principes de la lutte gréco-romaine aux membres des sociétés athlétiques.

Les frères Rigal vivent encore ; quant à Doublier, né à Lyon en 1844, il est mort à Paris, le 5 novembre 1901, à l'hôpital Lariboisière, où on le soignait depuis quelques semaines.



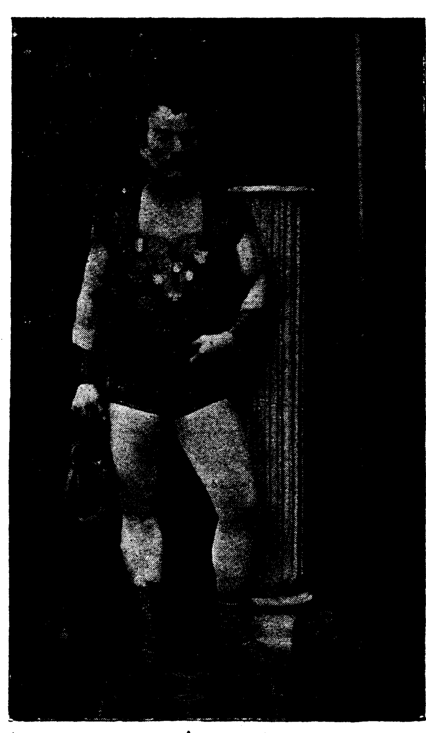
MATSADA SORAKICHI



ACHILLE DU HAVRE



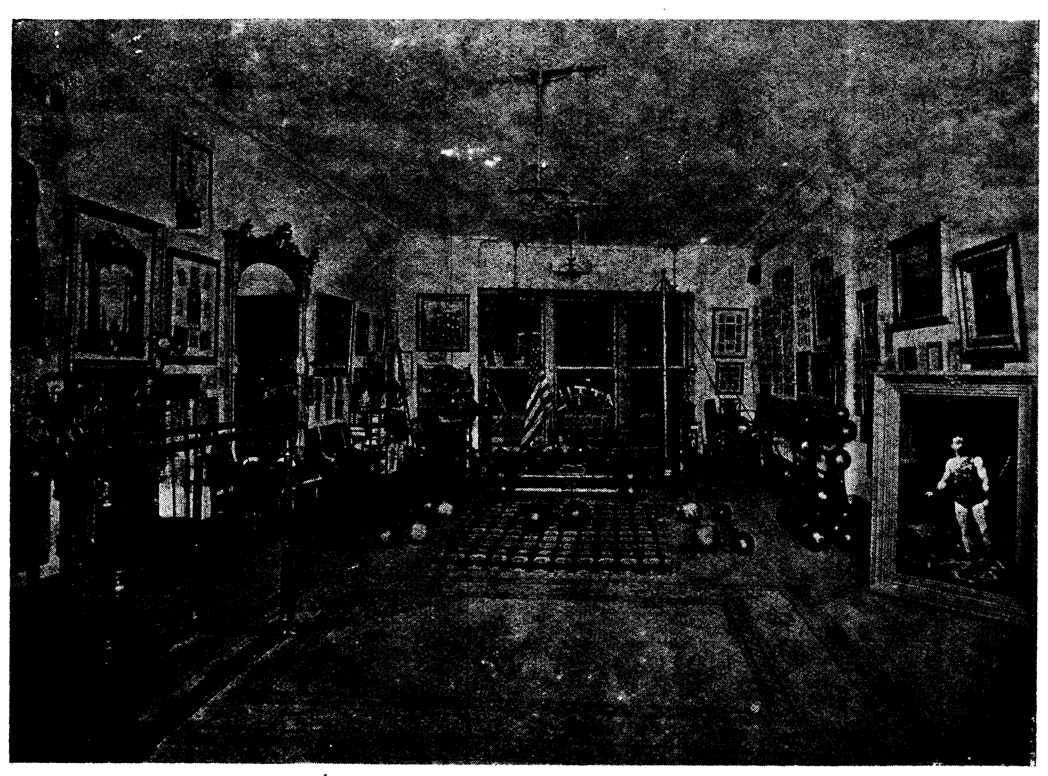
DOUBLIER RIGAL RIGAL



ATTILA
Lorsqu'il s'exhiba à Paris

ATTILA

Attila n'est pas un inconnu du public français, car il a paru à plusieurs reprises sur nos plus grandes scènes parisiennes : les Folies-Bergère, l'Hippodrome, etc., où il eut un succès inouï, à en juger par les comptes rendus des journaux de l'époque que nous avons sous les yeux. Ses exercices étaient surtout des tours d'adresse ou d'effet,



L'École athlétique d'Attila a New-York

car son matériel, que le professeur Dubois a soupesé vers 1885, alors qu'il s'exhibait à l'Alcazar du faubourg Poissonnière, était plutôt léger. Celui-ci se souvient d'un haltère à piques, engin impressionnant au possible et d'ailleurs assez volumineux, dont le poids ne dépassait pas 22 kilos.

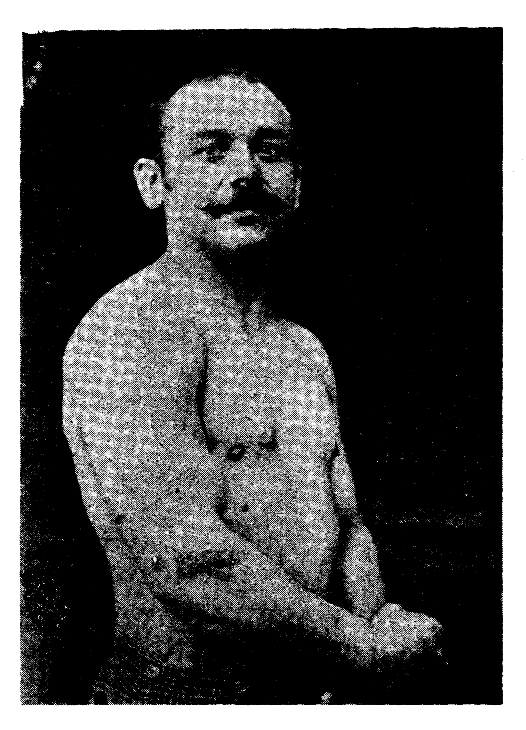
Attila était surtout un artiste, et son numéro, bien présenté, n'avait rien de forcé et obtenait un véritable succès.

Bel homme, bien proportionné, gracieux en piste, Attila fut surtout un professeur s'évertuant à former des artistes, tels que Sandow et Strongfort, et comme tel il a droit à nos remerciements. Attila a abandonné la piste pour se consacrer au professorat. Il dirige en effet, à New-York, une superbe école où il développe de nombreux élèves. Attila est né à Karlsruhe (Allemagne).

HIPPOLYTE BLANC

Hippolyte Blanc était un petit athlète de 1^{m} 60 de hauteur seulement, ne pesant pas plus de 69 kilos, mais très vigoureux.

Il pouvait arracher 60 kilos d'une main et jeter environ 90 kilos à deux mains, ce qui, pour l'époque, était relativement élevé. Blanc, né à Lille vers 1865, était le beau-frère de Stiernon, l'hercule bien connu. Après que Henri Stiernon se fut retiré de l'arène, Hippolyte Blanc fut à son tour surnommé Stiernon, en souvenir de son beau-frère. C'est surtout sous ce nom qu'il est connu dans la région du Nord. Comme l'athlétisme n'était pas codifié à ce moment-là, les mouvements étaient plus ou moins régulièrement exécutés. Hippolyte Blanc avait pris l'habitude de faire des bras tendus, le bras incomplètement allongé et tourné à l'extérieur, laissant ainsi à l'articulation du bras et de l'épaule le soin de supporter le poids réparti sur la main. Il était arrivé ainsi à exécuter des simili-bras tendus avec des poids relativement très lourds, 40 kilos, et même plus. Bien entendu, ces exercices n'auraient eu aucune valeur à l'H. C. F., ni dans les concours. Quoi qu'il en soit, Hippolyte Blanc exécutait très souvent ces exercices malgré toutes les observations qu'on lui fit; nous lui prédisions, entre autres choses probables, la rupture du pectoral ou du biceps; et cela lui arriva un beau jour, comme il est facile de s'en rendre compte sur la photographie ci-dessus.



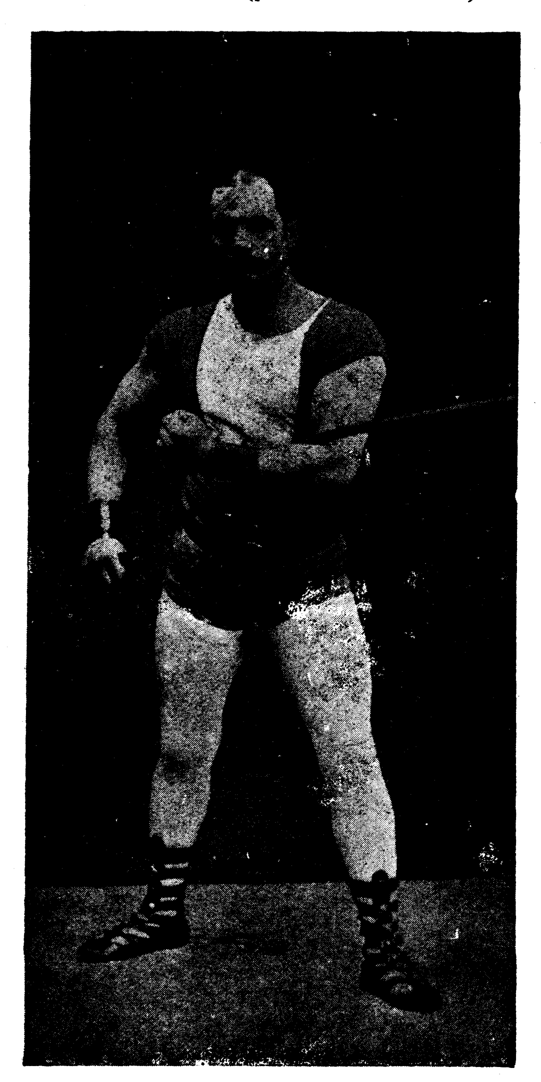
HIPPOLYTE BLANC
A remarquer la déchirure du biceps.

Le biceps droit fut déchiré, une partie des fibres musculaires se rompirent et creusèrent une fosse sur la partie supérieure de ce muscle. Blanc en perdit, outre un peu de sa beauté plastique, beaucoup de sa force.

Hippolyte Blanc travailla longtemps avec son beau-frère, Stiernon, qui avait une baraque foraine; il était accompagné de son frère, Eugène Blanc, un homme très fort, quoique de petite taille et de poids relativement léger. Eugène Blanc était, en effet, arrivé à mettre correctement à bras tendu un poids de 30 kilos et à arracher très aisément 60 à 65 kilos.

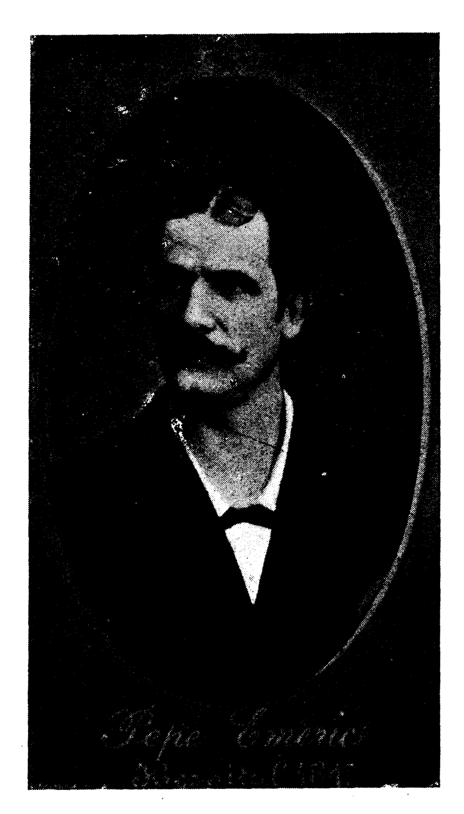
Ludovic PUCCI

Ludovic Pucci (prononcer Poutchi), athlète, né le 20 juin 1840, à Florence (Italie), débuta très jeune dans la carrière artistique, au cirque Guillaume, à Rome, où il obtint un grand succès avec un exercice alors en vogue l' « Enclume infernale » : il se faisait forger un fer à cheval sur une enclume qu'il tenait sur la poitrine.



Ludovic Pucci

Il voyagea ensuite avec le grand cirque Ciniselli en Russie. Puis il s'engagea comme volontaire dans l'armée de Garibaldi et fit la campagne de 1870-1871. La guerre finie, il recommença sa carrière d'artiste, visita successivement les principales capitales de l'Europe, et resta près de dix-huit ans au cirque Allegria (Espagne), où il mourut le 17 novembre 1896.



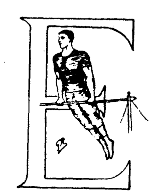
Ludovic Pucci

Pucci était un bel athlète, mesurant 1m 82 de hauteur, large d'épaules, mince de ceinture et très bien musclé ; la photographie ci-contre ne donne qu'une idée imparfaite de l'athlète Pucci.

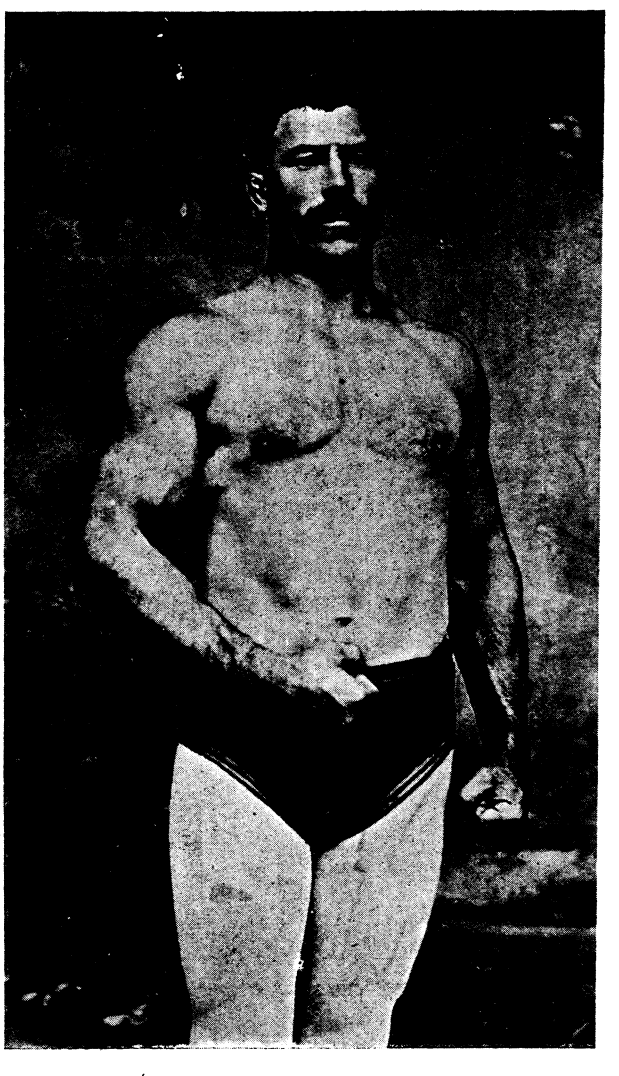
Son fils, né à Barcelone en 1879, débuta dans la carrière artistique comme sauteur à la Batoude américaine ; il fut « Auguste » au cirque Allegria. Il s'exhibe maintenant, sous le nom de Pippo, dans un numéro comique avec un de ses compagnons, Bobb. Le fils tient du père, il est grand, brun, avec une physionomie sympathique, et c'est grâce à lui que nous avons pu reproduire la photographie de l'athlète Pucci.

ÉMILE BRUYÈRE,

dit LE LIMOUSIN



MILE BRUYÈRE, dit le *Limousin*, né à Aubusson le 14 septembre 1860 est un athlète, qui fut célèbre comme lutteur et comme leveur de poids. Le Limousin débuta à Marseille avec Boyer de Marseille dont il est l'élève ; il devint d'une force telle qu'il tombe Laurent le Baucairois, Aimable de La Calmette et résista quatre minutes à Yousouf, à Bordeaux. Il arrachait 150 livres à gauche trois fois de suite sans lâcher la barre et faisait 150 à la volée.



ÉMILE BRUYÈRE, dit le *Limousin*

Devant Eugène Robert, le dévoué président de la S. A. M. et dynamométreur de l'H. C. F., le Limousin a fait correctement les poids annoncés ci-dessus et, de plus, a tenu 40 livres à la coiffe à bras tendu, 40 livres par l'anneau à gauche et à droite, 110 livres au développé d'une main, 140 livres à l'arraché trois fois, sans lâcher la barre, avec un engin très mauvais que personne ne pouvait arracher, 180 livres à l'arraché et au développé à deux mains et un poids de 100 livres en volée vingt et une fois sans lâcher le poids.

De l'avis de Robert, un homme qui s'y connaît, le Limousin est un des hommes les plus forts du monde. D'ailleurs, il n'y a qu'à regarder sa figure pour voir que cet athlète a une énergie sans pareille.

Il pèse 90 kilos, mesure 1^{m} 74 de hauteur, 44 centimètres de tour de bras, 37,5 d'avant-bras et 1^{m} 24 de poitrine.

Le Limousin lutte toujours et, malgré la cinquantaine, est encore un adversaire redoutable possédant un bras dur comme le fer.

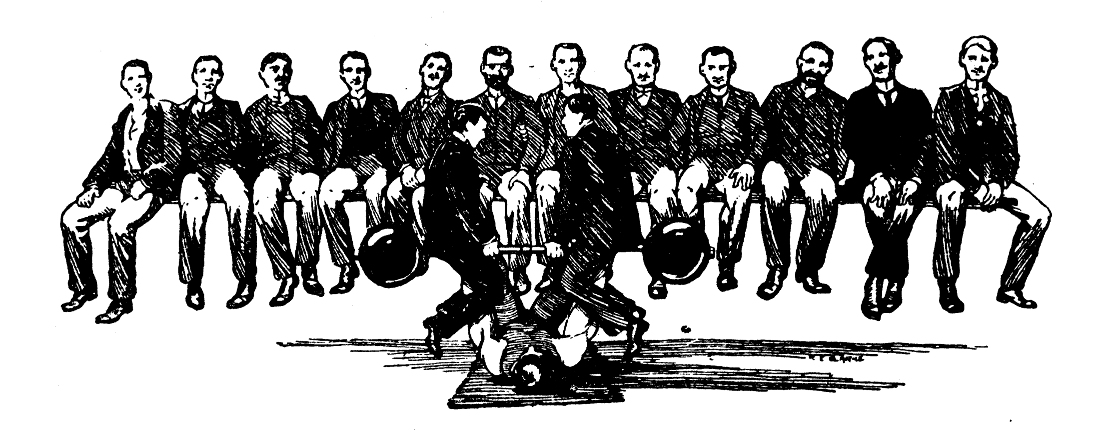
Ajoutons que le Limousin s'est distingué à plusieurs reprises dans des actes de sauvetage. Voici d'ailleurs ce que disait l'*Auto* du 27 septembre 1910, sous la rubrique :

UN BRILLANT SAUVETAGE

Agen, 26 septembre. — Le vétéran et sympathique lutteur Limousin a sauvé ces jours derniers, au pont de Galloires, un enfant de sept ans qui, tombé accidentellement dans le canal, avait déjà coulé à fond.

N'écoutant que son courage, Limousin se jeta à l'eau tout habillé et ramena le gosse sain et sauf.

Nos félicitations au brave Limousin.



PARIS

L'Homme a la Chaloupe

C'était en 1891 ; le cirque Rancy allait, comme tous les ans, s'installer à l'Hippodrome Lillois, à la foire de Lille. Déjà des affiches l'annonçaient et, dans la troupe, ô bonheur, figurait *Paris, l'Homme à la chaloupe,* athlète des Folies-Bergère de Paris. Sur la Grand'-Place, dans le hall de l'*Écho du Nord,* des photographies de Paris étaient placées dans des cadres et représentaient l'athlète enlevant, sur les reins, une chaloupe chargée de douze marins.

A la première séance, j'étais à mon poste, près du couloir menant aux écuries, pour voir arriver l'athlète et jouir plus vite de sa vue. J'eus vite découvert le matériel de Paris, et soupesé le tout en connaisseur. Un poids réel de 50 kilos m'intrigua fort et je me demandais ce qu'il pouvait bien faire avec ce poids-là. J'en eus bientôt l'explication. Les numéros passèrent les uns après les autres; enfin l'athlète entra en piste. Je vis arriver un énorme gaillard de 1^{m}80 de hauteur avec des bras de 44 centimètres, des avant-bras de 36 centimètres, un tour de poitrine de 128 centimètres, 1 mètre de tour de ceinture et 44 centimètres de mollets.

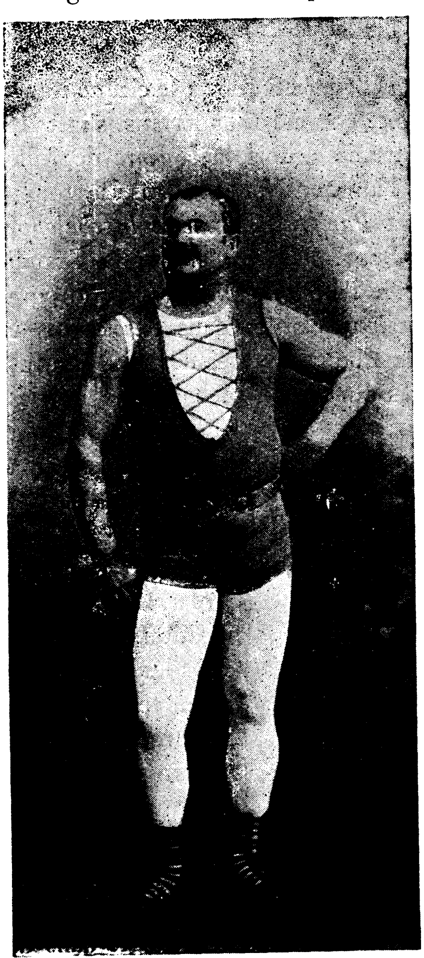


Le boucher Paris a 16 ans

C'était Paris, bien sanglé dans un costume Léotard faisant valoir ses formes un peu rondes, mais accusant une force réelle. Après quelques exercices, arraché, développé d'un bras avec un gros essieu pesant 110 livres, Paris enleva à la volée un boulet très difficile à manier et pesant au moins dans les 120 livres. On apporta le poids de 100 livres et, après l'avoir jonglé, Paris l'arrêta à bras tendu et le tint correctement. J'en étais suffoqué, je voulus en avoir le cœur net et résolus de revenir le lendemain pour m'assurer si c'était bien le même poids qui était dans le couloir du cirque à la disposition de tous. Pour l'instant, tout entier au spectacle, je ne cherchais pas à approfondir ce mystère de 50 kilos à bras tendu. On amena la chaloupe qui fut posée

sur des tréteaux et dans laquelle prirent place douze artistes du cirque, qui pour l'occasion avaient revêtu le costume de matelot.

Quand les douze hommes furent à leurs places, la musique se tut. Paris se lia un coussin autour du corps pour adoucir le contact du fond de la barque avec ses épaules et se glissa sous la chaloupe, s'arc-boutant les pieds dans la sciure, les mains sur un tabouret solide, les reins bien collés sous la barque. Dans un effort vigoureux, il souleva les douze hommes et la chaloupe, on retira les deux tréteaux et voilà cet homme avec cette charge inouïe sur le dos. Une seconde de faiblesse dans les muscles et Paris est écrasé sous le poids de 2.080 livres (12 hommes à 140 livres au minimum et 400 livres pour la barque font 2.080 livres).



PARIS, L'HOMME A LA CHALOUPE

On remit les tréteaux, et la chaloupe vint se reposer doucement après l'effort du colosse.

Celui qui a vu ce vrai tour de force, où toute espèce de tricherie est impossible, a senti son cœur s'arrêter de battre quand l'athlète se glissa sous ce fardeau pour accomplir ce nouveau travail d'Hercule.

Le succès de Paris était grand, mais, comme toujours, cet exercice n'était pas coté à sa juste valeur.

Le lendemain de cette première représentation, j'étais au cirque et je ne quittais pas des yeux le poids de 50 kilos. Je vis qu'on faisait évacuer le couloir aux spectateurs et que le poids de 50 kilos était rentré dans une loge qui se trouvait là auprès et un autre poids exactement pareil, mais pesant seulement 30 kilos, venait prendre la place du transfuge.

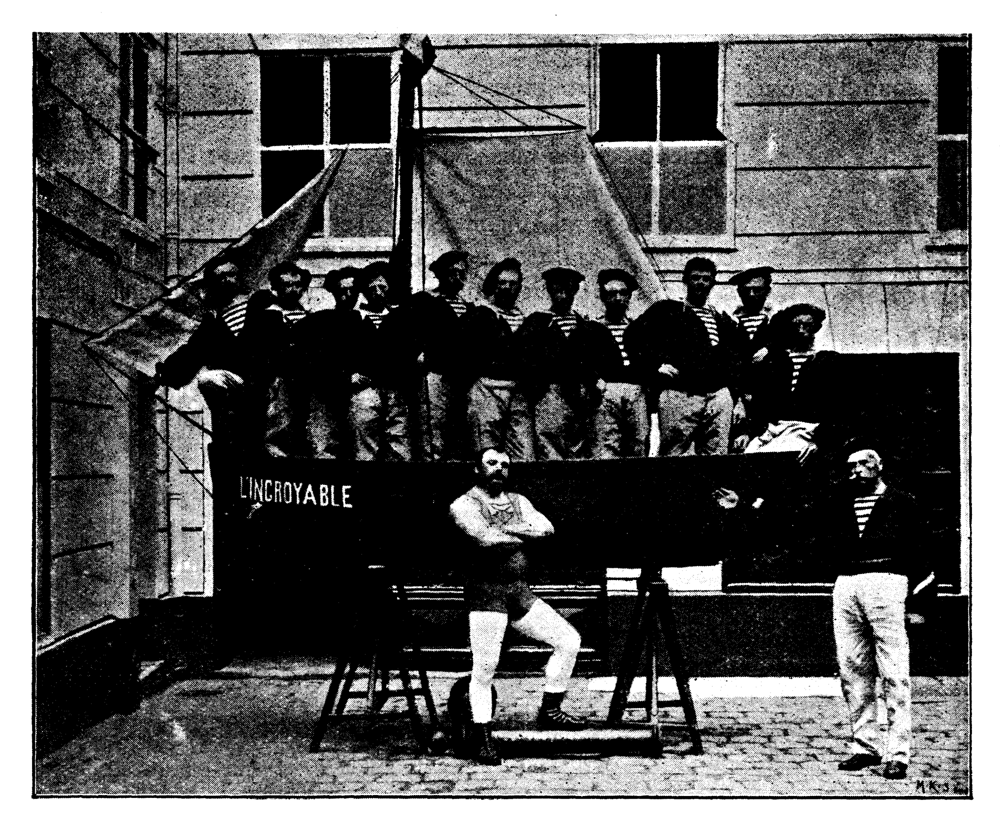
Le soir je questionnai Paris, et lui ayant décliné mes noms et qualités, il m'avoua le subterfuge et je lui promis le silence sur ce secret d'athlétisme. Il m'en a relevé depuis, et comme il était retiré de la piste, il ne m'en voulut pas d'avoir soulevé indiscrètement le voile qui cacha longtemps un mystère pour beaucoup.

Avant d'être athlète, Paris exerçait le métier de boucher, et ce n'est que vers quarante ans qu'il se fit professionnel. A cinquante ans, c'était encore un homme de première force. Il fut le premier, à Paris, qui développa 200 livres en barre et enleva 152 livres à la volée.

On peut même ajouter qu'il eut la première barre lourde (180 livres) en 1880.

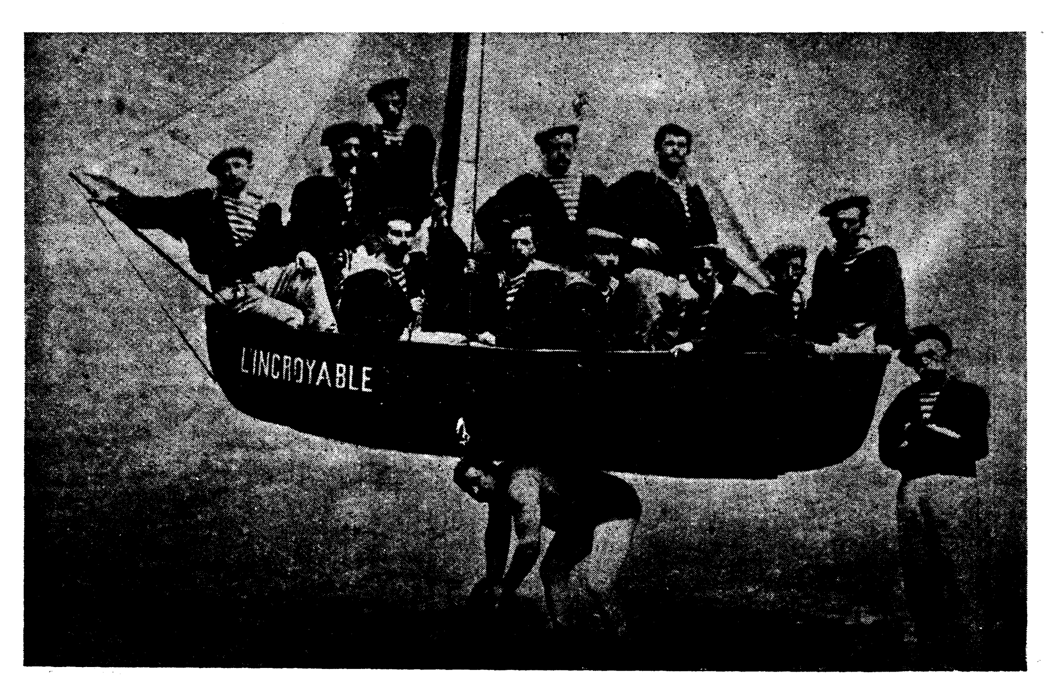
Elle faisait partie de son matériel d'amateur qu'il laissait à la disposition du public dans le premier « café athlétique » tenu rue Brochant par le père Clauze.

Paris est mort le 31 mars 1909, succombant aux atteintes d'un mal qui s'en prend



L'Athlète Paris
avec sa chaloupe et son canon

Louis, de Lyon
un vieil athlète présentant Paris



L'Atlhète Paris
enlevant sa chaloupe

Louis, de Lyon

à beaucoup d'hommes forts : l'albuminurie. En lui disparaît l'un des hommes les plus forts qu'il nous ait été donné d'admirer, et aussi l'un des plus modestes et des plus sympathiques. Auguste Paris était âgé de cinquante-neuf ans.

Né à Saint-Amand (Nièvre) en 1850, le 18 février, il débuta comme garçon dans une boucherie de Neuilly et, dès l'âge de seize ans, se faisait remarquer par sa force étonnante. Il accrochait et décrochait des quartiers de viande que les plus forts de ses collègues n'arrivaient pas à soulever.

Il fut conduit un jour (il avait dix-sept ans) chez Vigneron, et du premier essai il arracha d'une main trois poids de 20 kilos liés au moyen d'un mouchoir.

Il réussit par la suite les performances suivantes : 146 livres à l'arraché en quatre poids liés ; 144 livres au bras tendu en croix de fer (72 sur chaque main). Sans entraînement, il enlevait 250 livres en barre à deux mains.

Pendant son service militaire, il accomplit un jour le tour de force de descendre du premier étage une caisse de munitions de 400 livres sur ses épaules. Il fit aussi quatre fois le tour de la redoute de Géryville (600 mètres environ) avec trois sacs d'orge de 100 kilos chacun sur les épaules.

Ce fut d'ailleurs aux exercices de soulèvement sur les épaules et sur le dos qu'il excella.

Ayant abandonné le métier de boucher, il monta un numéro de force dont le clou était l'enlèvement d'une chaloupe montée par douze hommes.

Il enleva un jour 2.800 livres sur le dos, mais se blessa en faisant cet effroyable effort.

C'était dans la cave d'une boucherie de la rue des Dames, en 1890.

Le directeur des Folies-Bergère, M. Marchand, lui avait promis un fort bel engagement s'il enlevait réellement 1.000 kilos sur ses épaules.

Paris convoqua dans la cave en question une douzaine de journalistes et chargea un plateau de 2.800 livres.

Il réussit à enlever cette invraisemblable charge, mais au moment où il la reposait sur les tréteaux, sa jambe gauche tourna et se démit. Paris fut immobilisé de ce fait pendant trois mois, et cela lui enleva beaucoup de confiance par la suite.

Néanmoins il fut engagé à quarante ans aux Folies-Bergère. Il voyagea en France pendant plusieurs années, puis monta, 6, rue des Ciseaux, à Paris, un gymnase, qu'il quitta en 1904. Quand Sandow vint à Paris pour la première fois vers 1888, il fit la connaissance de Paris qui était à l'époque établi boucher rue d'Aboukir. Les deux athlètes s'entraînèrent ensemble et Paris vit faire à Sandow 25 kilos par l'anneau à droite et 24 kilos par l'anneau à gauche, tenant très bien ces deux poids à bras tendu et les soulevant de dessus une table, étant assis devant la table. Sandow arracha aussi 105 kilos à deux mains, mais ne put arriver à développer d'une main l'haltère de 115 livres, ce que Paris faisait facilement.

Quoi qu'il en soit, Paris considérait Sandow comme un homme très fort.

Paris enlevait également à l'arraché un essieu très gros qui pesait 110 livres et que personne n'arrivait à soulever de terre d'une main.

Au moral, Paris était un excellent homme, très doux, aussi modeste que fort : c'est toujours en termes élogieux que nous l'avons entendu parler de ses rivaux.

Paris laisse un fils, grand et fort comme lui et qui fait honneur à son père. René Paris est un jeune sculpteur, qui a déjà des œuvres magnifiques à son actif. Élève des Beaux-Arts, il est en passe de devenir un des plus brillants artistes de notre époque. C'est un sympathique et un modeste.

Henri TOCH, l'Homme Canon

Car Henri Toch (prononcez Tock) est lui aussi un des « hommes canon » qui laissèrent des souvenirs.

Henri Toch, né à Estaimpuis, province du Hainaut (Belgique), en 1854, était fils d'un cultivateur. Très robuste, dès son enfance, à l'âge de neuf ans, il s'essayait déjà à soulever des fardeaux et à porter ses camarades sur son dos. C'est à neuf ans qu'il alla avec ses parents habiter Tourcoing où il est très connu ; à l'âge de seize ans, il monta au premier étage un sac de farine de 100 kilos. En 1872, — il avait dix-huit ans — passant rue du Fontenoy à Roubaix, Henri Toch aperçoit un homme conduisant un grand chariot de meunier chargé de sacs de farine; ce chariot s'arrête devant un boulanger, le malheureux charretier s'étant foulé le pied était incapable de décharger ses sacs; notre jeune hercule offrit ses services qui furent acceptés par le charretier, lequel, très incrédule supposait Henri Toch incapable d'accomplir sa besogne : quinze sacs de 100 kilos à monter au premier étage, par un escalier très droit et très étroit; la besogne fut faite en très peu de temps, au grand ébahissement des spectateurs. En 1874, Toch s'en fut au 15e régiment d'artillerie de forteresse, à Anvers, faire son service, et là il fut bientôt apprécié pour sa force prodigieuse; en 1875, au moment où un groupe était en train de faire des manœuvres avec la pièce de canon, le capitaine commandant la batterie, accompagné d'une quinzaine d'officiers



HENRI TOCH
L'Homme Canon, en 1883

de tous grades, proposa à Henri Toch de porter un obusier, chose que celui-ci accepta. Le commandant fit donc lever l'obusier à hauteur d'homme, avec une chèvre de manœuvres, on laissa descendre cette pièce sur l'épaule de notre jeune hercule, qui marcha assez aisément pendant 30 mètres environ, avec le fardeau sur l'épaule. La pièce était tellement lourde que les pieds d'Henri Toch enfonçaient à chaque pas de 10 à 15 centimètres dans le sable mouvant. Lorsqu'il jeta l'obusier à terre l'engin s'enfonça de 40 centimètres dans le sable; c'est dire le poids de l'engin. Les officiers, après avoir examiné cette pièce et admiré la force d'Henri Toch, remarquèrent sur un des tourillons de la pièce l'inscription suivante : « La couronne royale de Hollande. Poids, 685 kilos. » Dans un médaillon, au-dessus de l'inscription, se trouvait gravé une couronne avec au-dessous : « H. 1793-685. »

Les officiers firent, pour le brave artilleur, une collecte qui rapporta 12f50. Henri Toch, qui à l'époque n'était pas bien riche, fut très heureux d'avoir exécuté ce tour de force pour une somme qui lui permit de s'offrir des petites douceurs pendant quelques semaines. La vie n'étant pas chère en Belgique, 12f50 en argent de poche constituent réellement pour un soldat une somme très appréciable. Malheureusement, après avoir dépensé cette somme avec les camarades, Henri Toch attrapa huit jours de salle de police; ce fut sa seule punition d'ailleurs.

En 1880, à la sortie du régiment, Henri Toch se rendit à Marchiennes-au-Pont, où il s'engagea dans une usine métallurgique en qualité de second chauffeur.

Entre temps, il allait le dimanche travailler dans les établissements forains; il avait débuté dans ce genre de travail chez Spenita Sebastien, à la foire de Maubeuge, le 19 mars 1881; il était très apprécié pour sa grande force naturelle : tout ce qu'il faisait était sans truc, à ce moment-là on ne connaissait pas les faux poids.

Un jour, à Anzin, n'ayant ni poids ni haltères, et voulant travailler sur la place publique, Henri Toch demanda à son patron de lui prêter quelques poids de 20 kilos et un essieu qui se trouvait dans la ferraille; cet essieu pesait 134 kilos et provenait d'un de ces énormes camions qui servent au transport du fer dans les usines. Henri Toch manœuvra ce formidable essieu comme un fusil. Ce fut à cette époque que notre jeune hercule se passionna pour le métier d'athlète et qu'il en fit sa profession. Lorsqu'il quitta son patron, M. Surat, à Trith-Saint-Léger, près Valenciennes, son patron lui fit cadeau de dix poids de 20 kilos et du formidable essieu qui lui avait servi et que M. Surat avait tant de plaisir à lui voir manœuvrer. Jusqu'en 1886, Henri Toch travailla un peu dans les baraques foraines, tantôt avec un patron, tantôt avec un autre. En 1886, il fit fabriquer sa fameuse pièce de canon que l'on voit sur la photographie ci-contre. Cette pièce de canon fut fondue chez M. Massez-Gilson, fondeur à Cauronmeux.

Ce canon devait peser entre 250 et 300 kilos, d'après les plans et modèles qu'Henri Toch avait donnés, mais le fondeur s'étant trompé, lorsque la pièce de

canon fut coulée elle arrivait au poids de 365 kilos; confiant dans sa force, l'athlète la prit tout de même, et dès le début il nous confessa qu'elle lui paraissait vraiment lourde à manier, mais quelques mois après, lorsqu'il eut l'habitude de la manœuvrer, il la trouvait trop légère, puisqu'il mettait encore dessus la pièce deux et trois poids de 20 kilos qu'il attachait avec des cordes. C'est de cette époque que date le surnom qui lui fut donné, l' « Homme canon ».



HENRI TOCH, L'HOMME CANON

Cette mauvaise photographie ne donne qu'une faible idée des mensurations de cet athlète

A chaque représentation, Henri Toch se chargeait cette pièce de canon sur l'épaule et tirait un coup de canon avec une charge de poudre de 200 grammes : c'était vraiment un choc formidable qu'il recevait; il nous a avoué que lorsqu'il avait fait cet exercice huit ou dix fois dans la journée il était vraiment anéanti le soir (on le serait à moins!). Un jour, en 1889, il était installé à la fête de Quaregnon, près de Mons; c'était un dimanche, à 8 heures du soir, après avoir fait huit séances, le public devenait clairsemé à cause de l'heure tardive. Henri Toch voulut absolument faire une dernière séance. Il fit remonter ses hommes en parade, et se mit en devoir de charger la pièce de canon sur la parade, et cela dans le but d'attirer plus de monde pour faire une neuvième séance et gagner un peu plus d'argent pour élever la petite famille. Après qu'Henri Toch eut fini sa parade une trentaine de personnes entrèrent. Constatant que la recette de cette séance n'était pas bien forte, il fit travailler ses artistes, mais ne fit pas partir le coup de canon comme d'habitude; il le mit de côté et ne pensa plus qu'il était chargé. Le lendemain l'athlète remonta en parade vers 3 heures, et comme de coutume la musique joue la *Brabançonne,* le clown recommence ses grimaces et ses boniments. Henri Toch recharge son canon sur la parade comme il le faisait habituellement, oubliant totalement qu'il avait été chargé la veille; il annonce le prix des places : les réservées à 60 centimes, les premières à 30 centimes et les secondes à 20 centimes; en quelques instants sa petite loge foraine était comble, les amateurs étaient très désireux de voir tirer ce coup de canon posé sur un affût humain.

La représentation commence par les jongleries de poids, le travail des haltères et celui de l'Homme à la mâchoire d'acier.

La deuxième partie de la séance était composée de parties de lutte, tantôt la prise de bourre d'un amateur confiant dans sa force, le plus souvent une prise « au chiqué » pour remplacer les vrais amateurs absents; enfin le tour du canon arrive : on le

charge sur l'épaule de l'hercule, on ajoute deux poids de 20 kilos pour augmenter le fardeau; au moment du commandement « Pièce... feu! » qu'Henri Toch faisait à son fils encore tout jeune à cette époque, le fils se rappelle tout à coup que la pièce avait été chargée la veille, et crie à son père, effaré, tremblant : « Papa, la pièce a été chargée deux fois »; mais, par malheur, il était trop tard, la mèche avait déjà été allumée, il était impossible d'empêcher la détonation. Henri Toch, blême, tremblant, s'attendant à une explosion terrible et peut-être à la mort, se campa désespérément sur ses jambes en attendant le coup de grâce; un coup de canon formidable retentit; par le recul, Henri Toch fut porté à 3 ou 4 mètres en arrière, maintenant toujours son canon sur l'épaule par un effort surhumain. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, tous les spectateurs se sauvèrent, toutes les toiles d'entourage étaient arrachées, ce fut un véritable sauve-qui-peut.

Quand Henri Toch rejeta la pièce de canon à terre il était pâle comme un mort et tremblait comme la feuille. Quelques instants après il était entouré par tous les voisins lui réclamant le montant des vitres et des glaces brisées par l'énorme dépression d'air qui venait de se produire à cause du canon chargé deux fois. Cet incident fut connu dans tout le voisinage et même en Belgique et sur la frontière française; les journaux s'emparèrent de l'incident, et tout cela augmenta énormément la réputation d'Henri Toch, qui dès lors connut la gloire, eut une jolie baraque foraine toute neuve avec des tableaux très bien faits, le représentant avec sa pièce de canon ou enlevant des poids, des haltères d'un volume extraordinaire.

Ce fut vers 1889 ou 1890 que je vis Henri Toch pour la première fois, à la kermesse de Fives, près Lille; il me laissa une impression inoubliable. C'était un grand blond, énorme, avec une tête de Gaulois : il avait 1^{m}85 de hauteur, pesait 112 kilos, était tout en muscles, et mesurait environ 128 de tour de poitrine, 105 de ceinture, 44,5 de tour de bras, 36 d'avant-bras, 46 de mollet et 70 de cuisses, avec un cou énorme mesurant 50 centimètres. La photographie ci-dessus ne donne qu'une très faible idée de cet homme qui était un second Apollon. En 1892, fatigué de ce lourd labeur, Toch se décida à abandonner cette profession pénible et peu lucrative. Il dit adieu à son cher canon ainsi qu'à ses poids et haltères. Son canon est disparu aujourd'hui dans les hauts fourneaux et a servi peut-être à faire de modestes et utiles appareils de chauffage. Ses haltères furent achetés par M. Émile Lambert, cordonnier, rue de Juliers, à Lille; ils doivent être encore en ce moment la propriété de ses deux fils, Émile et Gaston Lambert, deux athlètes merveilleux, soit dit entre parenthèses.

Henri Toch tient maintenant le Grand tir de la Chasse royale et voyage dans toutes les foires, en Belgique et dans le nord de la France.

Je possède encore une barre à deux mains faite d'un ancien haltère court que me vendit Toch, et qu'il m'assura avoir gagné en l'enlevant en deux temps d'une main (l'engin pesait 78 kilos). Je n'ai jamais vérifié cet exploit.

Son canon pesait 365 kilos, ce qui est formidable, même pour un homme de cette force, un des rares qui m'aient rappelé Apollon par la puissance des formes.

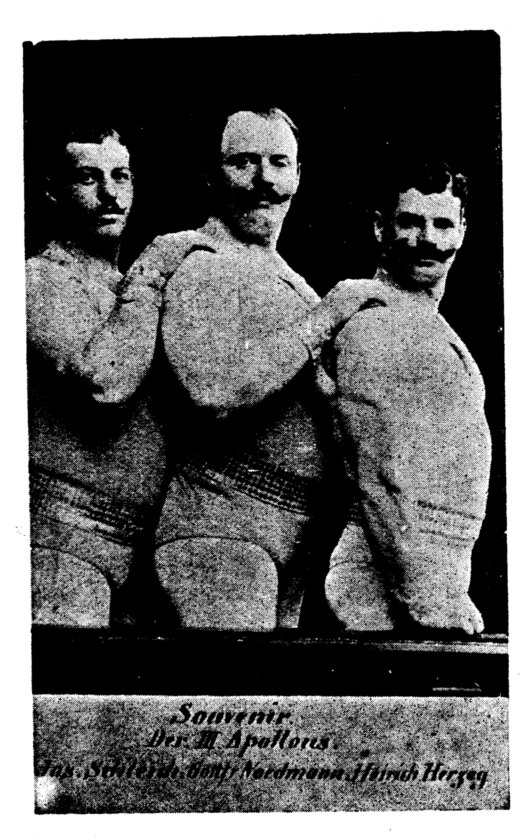


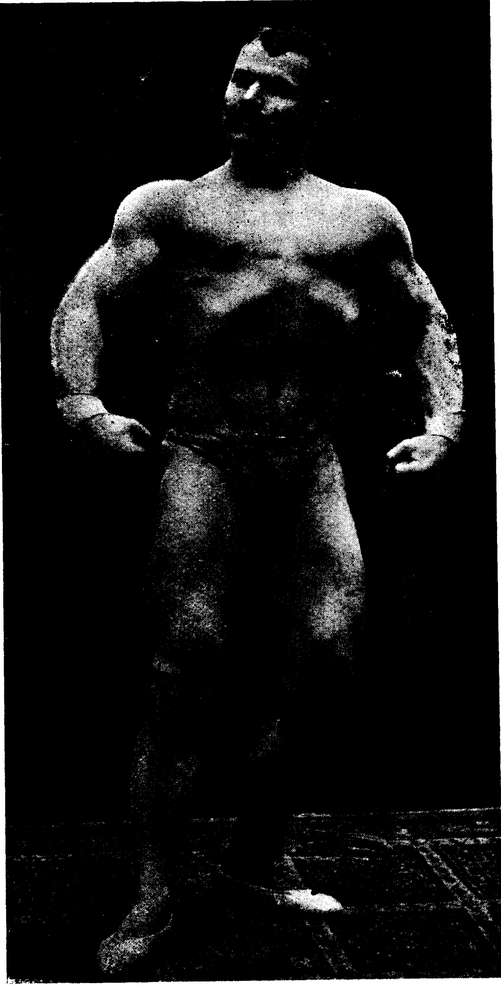
LES TROIS RASSO

Il y eut plusieurs trios Rasso. Le premier fut composé de Godefroy Nordmann, Georges Stangelmeier et Weber.

Après leur séparation, Nordmann, Stangelmeier et Weber voulurent profiter néanmoins de la notoriété acquise par leur association et fondèrent chacun plusieurs nouveaux trios Rasso. Voici quelques-unes des associations athlétiques qui furent ainsi formées :

Stangelmeier — Piladé — Weber;





G. SINGER, du TRIO RASSO

= Nordmann — Johann von Baar — Hertzog; = Nordmann — Jacob Bauer — Singer; = Nordmann — Schleich — Hertzog; = Weber — Daniel — Fritz Schulz; = Nordmann — Singer — Boudgoust; = Piladé — Caccetta et sa femme.

Ce dernier trio prit le nom de trio Rasso-Caccetta.

Un des plus célèbres trios fut celui qui réunit Nordmann, Johann von Baar et Hertzog.

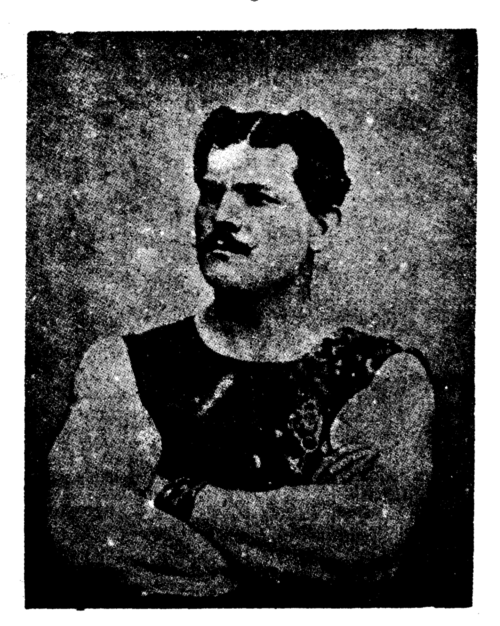
Je vis pour la première fois, à Roubaix, dans le cirque Franco-Russe, en 1892, en décembre, le trio Nordmann — Johann von Baar — Hertzog.

Godefroy Nordmann, un vrai type d'Allemand, était un homme grand, blond, au front légèrement dégarni; il s'habillait d'un grand mac-farlane à épaulettes américaines, qui le faisait vaguement ressembler de dos à une table! Nordmann, fort dédaigneux, considérait volontiers comme des pygmées les spectateurs qu'il croisait dans le couloir du cirque. Or, dans ce couloir, se trouvait une barre à deux mains mise à la disposition du public, et qui excitait toujours la curiosité d'un grand nombre d'amateurs.

Quand Nordmann voyait des amateurs essayer d'épauler cette barre qui pesait 95 kilos, il s'avançait de plus près et les toisait dédaigneusement.



WEBER NORDMANN STANGELMEIER
LE TRIO RASSO

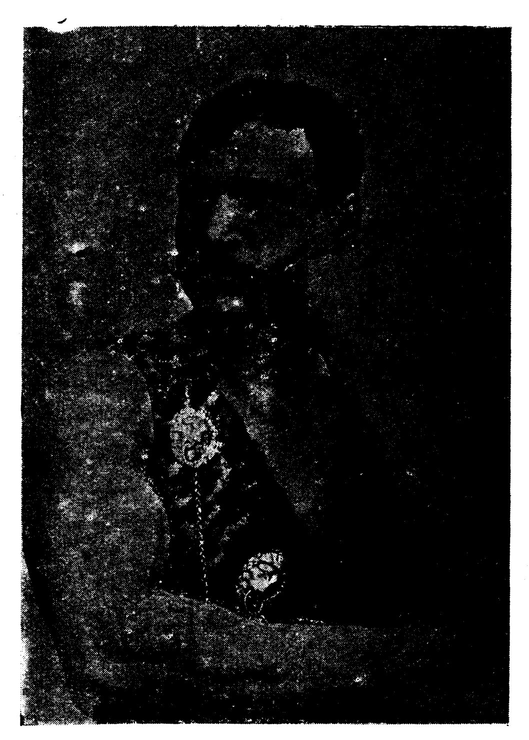


ÉMILE BOUDGOUST
à 20 ans

Si, d'aventure, l'amateur était un gaillard solide qui montait la barre assez haut sans pour cela l'épauler, mon Nordmann changeait de figure et son nez s'allongeait d'une aune. J'en conclus qu'il ne devait pas jouer avec cette barre, si toutefois il l'enlevait, et comme un jour, gêné sans doute par ma présence dans ce couloir assez étroit, il me repoussait légèrement en m'appelant gamin, piqué au vif, je le fixais dans les yeux en disant : « Elle n'est pas lourde cette barre, je vais la faire. »

Nordmann devint attentif; surexcité par sa présence, du premier coup et tout habillé, j'épaulai et je jetai la barre à bout de bras. Nordmann en demeura pétrifié, avouant que, pour un gamin, ce n'était pas mal.

Les deux camarades de Nordmann étaient, tout au contraire, très simples et sympathiques.



Un Athlète qui fit partie de la troupe des Rasso



Les Rasso (troupe Zagas)
Georges Stangelmeier enlevant son partenaire



Johann von Baar
du Trio Rasso



Weber d'Hambourg — Daniel de Munich — Fritz Schultz de Berlin
Le Trio Rasso

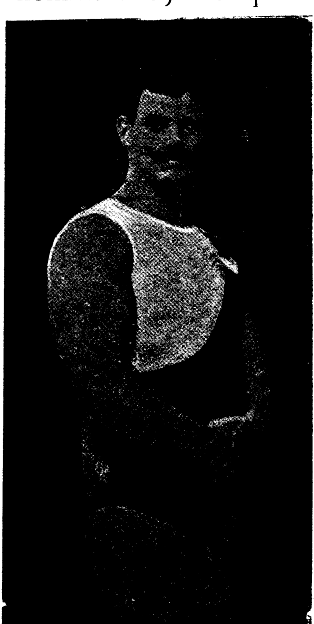
Johann von Baar était hollandais de naissance, mais habitait Vienne (Autriche). C'était un homme un peu moins grand que Nordmann, 1^m 75 environ, mais bâti comme un taureau, un cou énorme de 46, une poitrine rebondie, un buste extraordinaire (130 de circonférence), des bras de 45 centimètres, des mollets de 43, des cuisses de 68, des avant-bras de 36, une ceinture de 1^m 10, c'est-à-dire un ventre assez rond, comme celui de beaucoup d'Allemands et d'Autrichiens, ces grands buveurs de bière. Le petit Henri Hertzog était un bel athlète, sec, les muscles saillants, la taille mince, une jolie tête expressive, des cheveux noirs comme le jais ; Autrichien de naissance, on l'aurait plutôt pris pour un Italien ou un Français du Midi.



Les Rasso
G. Nordmann
Jacob Bauer
H. Hertzog

Il mesurait 1^m 68 de hauteur, 118 de poitrine, 41 de bras, 32,5 d'avant-bras, 39,5 de mollet, 80 de ceinture, 59 de cuisse et 42 de cou.

Il dévissait cinq ou six fois de suite un homme de 65 kilos qu'il faisait asseoir sur sa main. Johann von Baar épaulait et jetait cinq ou six fois facilement la barre de 95 kilos du couloir, puis il en enlevait une autre d'environ 110 kilos. Il se mettait ensuite sous un petit cheval qu'on enlevait par le moyen d'un treuil ; une bricole venait se fixer dans sa main droite, et il tenait le cheval au bout du bras droit ; le corps du cheval reposait sur ses épaules et non sur le bras, mais, malgré ce subterfuge, l'exercice faisait assez bon effet.



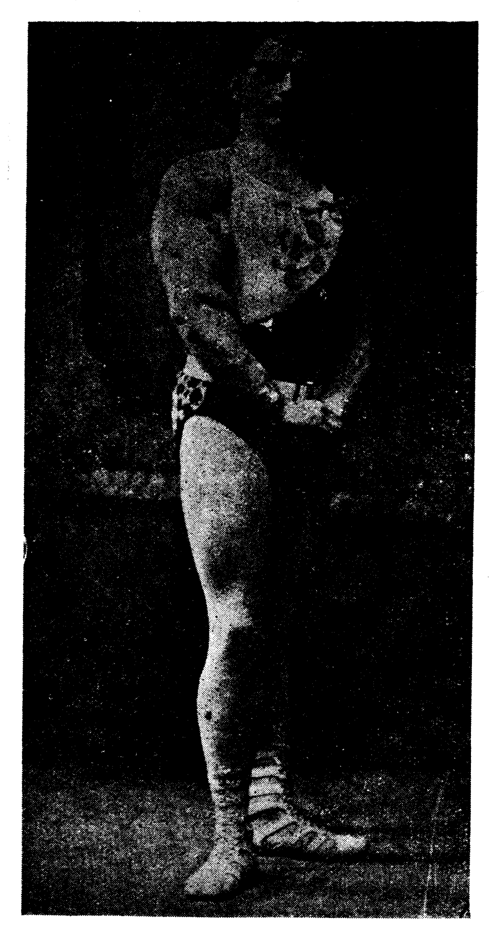
H. Hertzog, du Trio Rasso
en 1892

Quant à Nordmann, il pratiquait quelques petits trucs qui ne pouvaient pas donner une idée exacte de sa force. Par exemple, il se promenait dans la piste avec une barre à bout de bras et un homme suspendu à la barre.

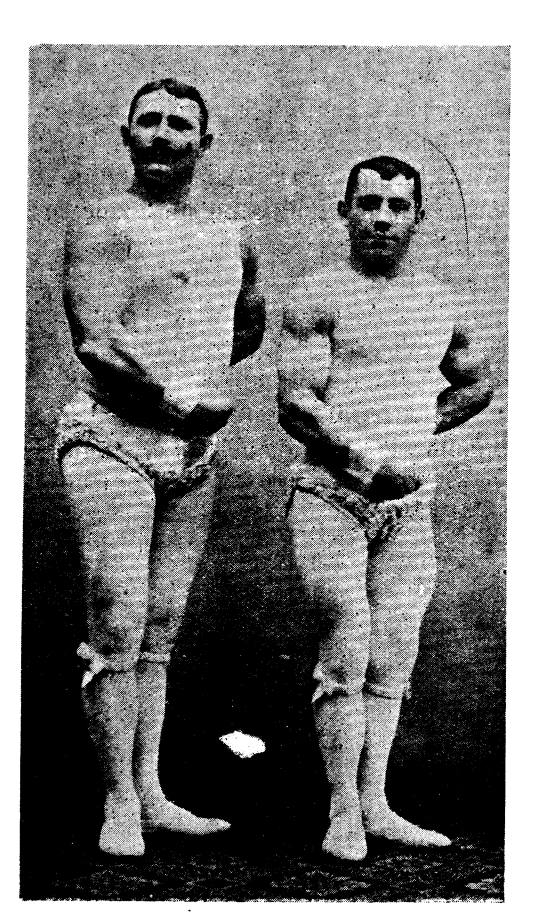
Le travail des Rasso était bien présenté, les costumes fort coquets et le numéro plaisait toujours au public.

J'ai revu Hertzog en 1905, il se trouvait à l'Hippodrome Bostock, aidant sa femme qui, artiste également, dressait des lions; son rôle consistait à tenir les lions en respect avec une barre de fer pendant tout le travail de Mme Hertzog.

Je ne l'avais pas reconnu, après quinze ans d'absence, une grosse moustache lui barrait la figure, néanmoins je vis de suite à sa démarche que c'était un athlète, et je me creusais la tête pour découvrir son nom, quand tout à coup je le reconnus pour le plus jeune des Rasso; je reliai connaissance avec lui et nous parlâmes du passé; bien qu'il ne présentât plus un numéro athlétique, il était toujours en forme, et je constatai moi-même, en lui palpant les bras, qu'il n'avait rien perdu de sa superbe musculature.



STANGELMEIER (GEORGES RASSO)
Photographie faite en août 1890

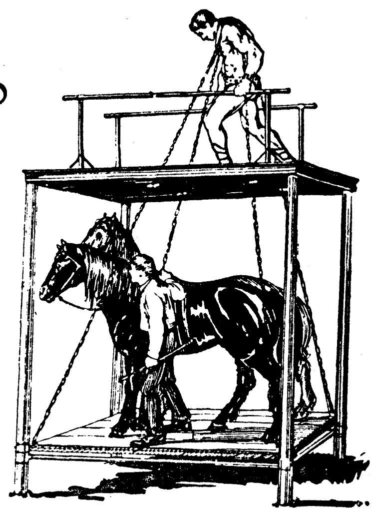


LES ATHLÉSY
JACOB BAUER, du Trio Rasso — PAUL DANNBERG

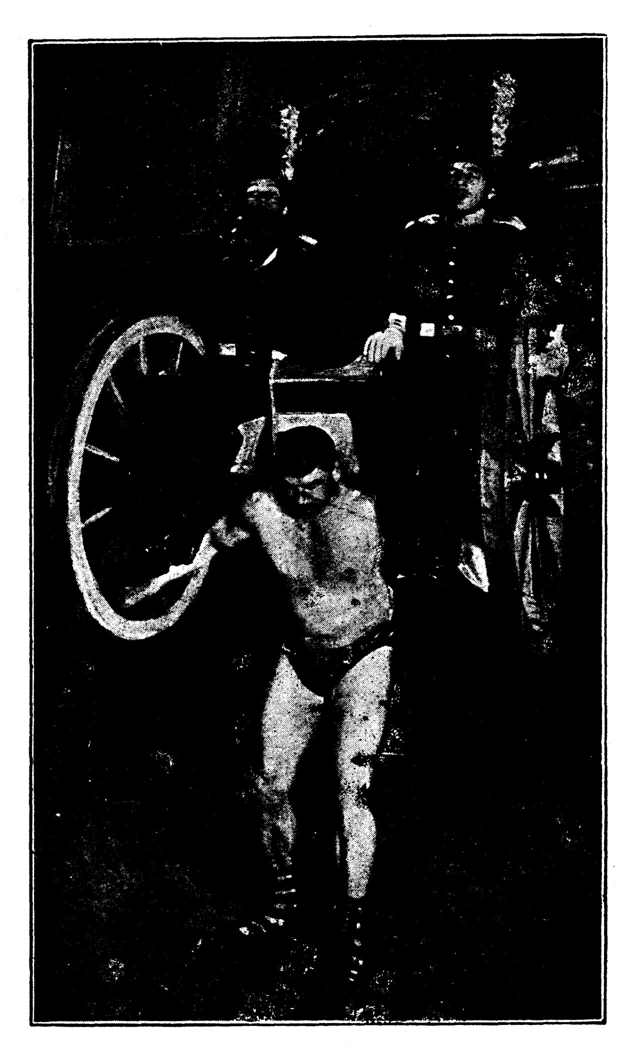
Carrousel des Frères Rasso



Georges RASSO



Georges Stangelmeier, dit Rasso, est un des fondateurs du premier trio Rasso, de là son surnom. C'est un magnifique athlète qui mesure $1^{m}74$ de hauteur, 44 centimètres de tour de cou, 127 de poitrine, 45 1/2 du bras droit et 43 du gauche, 36 1/2 d'avant-bras, 86 1/2 de ceinture, 63 de cuisse, 24 de cheville, 21 de poignet, 43 de mollet et pèse nu 87 kilos. Il a servi de modèle au professeur Max Klinger, de Berlin, pour un bronze représentant un groupe de centaures et pour le « Samson enchaîné ».



G. Stangelmeier (Rasso)
soulevant un canon sur son affût et deux artilleurs

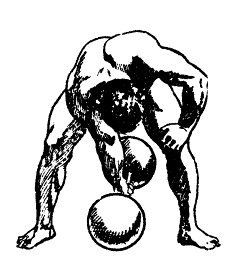
G. Rasso est né à Munich; il a fondé plusieurs numéros artistiques qui eurent partout un énorme succès. Il fonda la troupe des *trois Rasso* avec Weber et Godefroy Nordmann comme partenaires, puis le second trio Rasso avec Piladé l'Italien; il monta ensuite un superbe numéro de gymnastique de force, sous le nom de *Troupe Mercure*. La photographie ci-après représente l'athlète G. Rasso, qui, sous le nom de *Hercules,* avait inauguré un travail original. En voici la description :

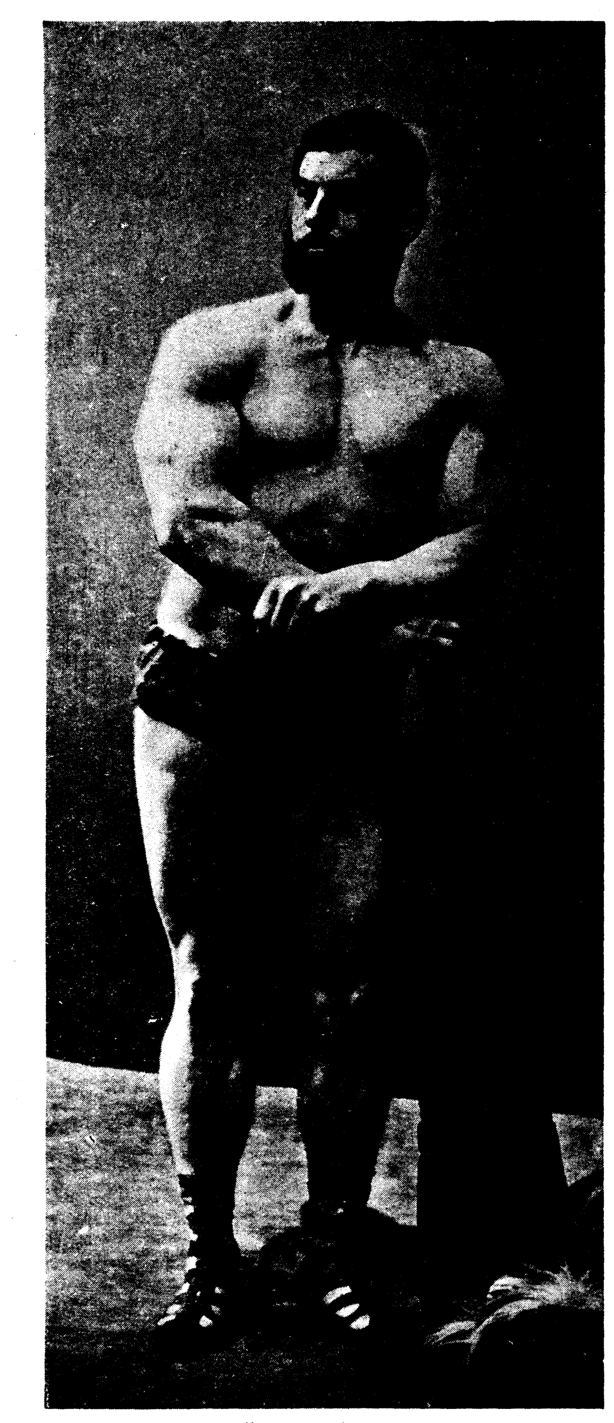
Après les poses plastiques en blanc sur fond noir, représentant les chefs-d'œuvre antiques, il exécutait des exercices de force avec trois mannequins et avec trois hommes costumés exactement comme les mannequins. Il les jetait en l'air, les recevait dans les bras; il leur

faisait faire les pirouettes les plus invraisemblables, et quand, à la fin du numéro, les trois hommes enlevaient les trois mannequins à leur tour pour les réintégrer dans les coulisses, le public ne s'y reconnaissait plus et applaudissait à tout rompre, persuadé qu'il avait vu faire, avec des hommes, les choses les plus invraisemblables.

UN NUMÉRO ATHLÉTIQUE DE G. RASSO

G. Rasso dirige en ce moment la troupe Zagas-Trio avec Fritz Felber et Richard Hegelmann. Le numéro se compose d'abord de poses plastiques merveilleuses qui font ressortir la beauté plastique de ces trois artistes hors ligne, puis d'exercices de barres fixes où G. Rasso joue naturellement le rôle de porteur et les autres de voltigeurs. Le travail, bien présenté, a obtenu à Paris un succès sans précédent. C'était justice !

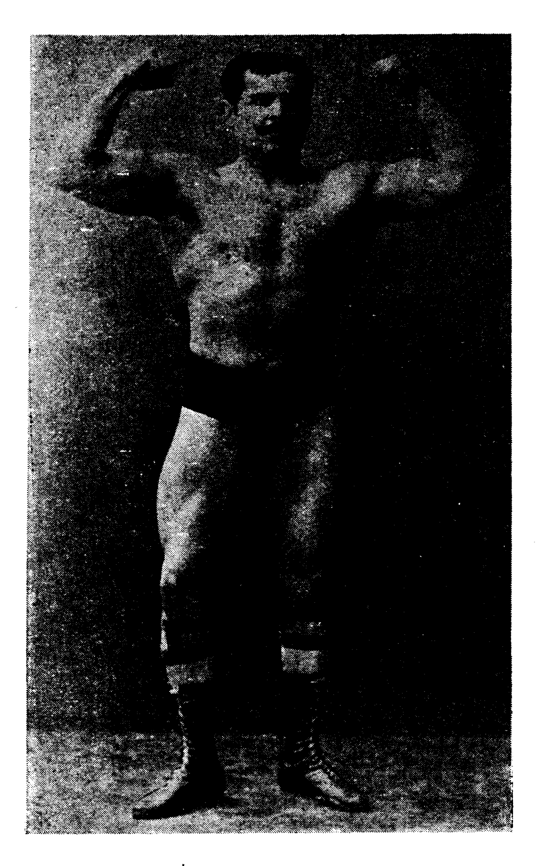




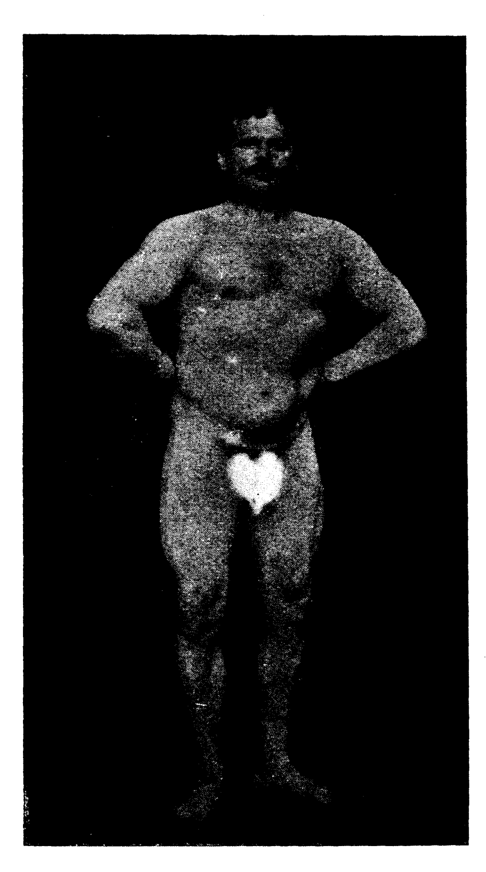
GEORGES RASSO
dans la pose de l'Hercule au repos

ÉMILE BOUDGOUST, DU TRIO RASSO

Boudgoust, né à Strasbourg vers 1868, descend d'une famille parisienne, il a d'ailleurs le type du Latin. La peau brune, les yeux noirs, les cheveux frisés et noirs, de taille moyenne, les épaules larges et la taille mince, c'est vraiment un bel athlète. Il tient la brasserie des Trois-Rois, à Strasbourg, rue d'Austerlitz, 20. Il fit partie d'un des Trio Rasso, avec Nordmann et Singer.



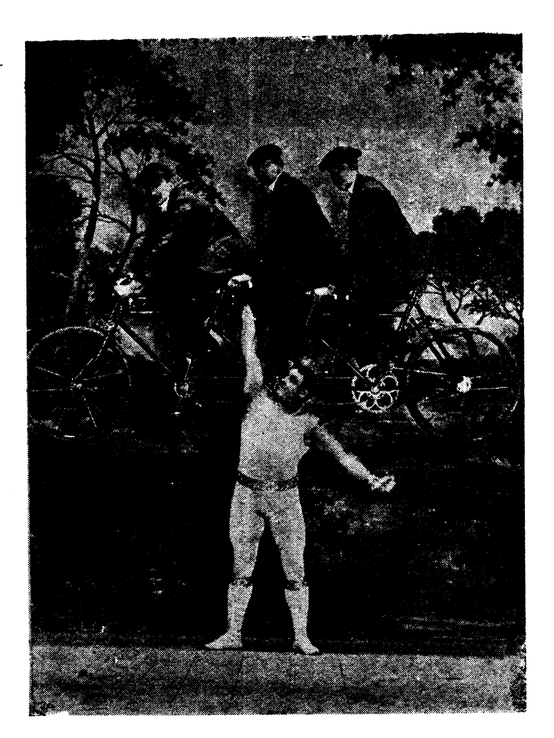
ÉMILE BOUDGOUST
du Trio RASSO
à 25 ans



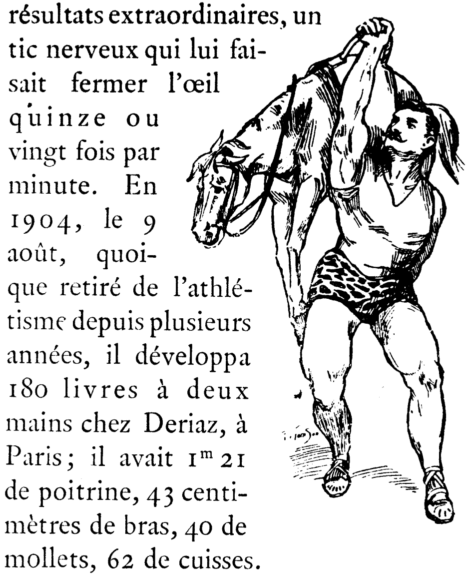
ÉMILE BOUDGOUST à 35 ans
après l'accident qui lui brisa la jambe gauche
(A remarquer l'atrophie de la jambe brisée)

Boudgoust avait énormément de succès partout où il passait et principalement auprès de l'assistance féminine. Au cours de sa carrière, il fut victime de quelques accidents. Un jour, en luttant, — ce qu'il faisait rarement — il se brisa la jambe gauche; elle en resta quelque peu atrophiée, comme on peut le voir sur cette photographie. Il subit aussi de nombreuses déchirures de muscles et de ligaments par suite des efforts qu'il faisait au cours de son travail; il maniait en effet toujours des poids très

lourds; on attribue à ses exercices de développé à deux mains, où il arriva à des résultats extraordinaires, un tic nerveux qui lui faisait fermer l'œil quinze ou vingt fois par minute. En 1904, le 9 août, quoique retiré de l'athlétisme depuis plusieurs années, il développa 180 livres à deux mains chez Deriaz, à Paris; il avait 1^{m} 21 de poitrine, 43 centimètres de bras, 40 de mollets, 62 de cuisses.



MIRANO
supportant trois hommes

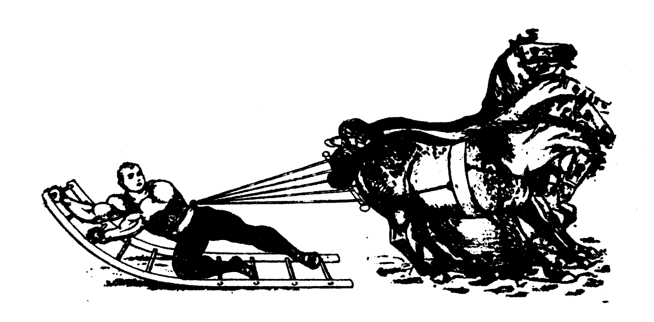


JOSEPH SCHLEICH
(MIRANO)

Né à Munich en 1874, il voyagea avec les Rasso's et les Apollon's, puis seul sous le nom de Mirano. C'était un homme très fort.

Voici ses mensurations : hauteur 1^{m} 75, poitrine 1^{m} 265, cou 44,5 centimètres bras 43,5, avant-bras 36,5, cuisses 69,5, mollet 47.

Aux Folies-Bergère de Paris, il présenta un numéro très original. Il soutenait au bout d'un bras tendu verticalement une quadruplette montée par quatre cyclistes. Le pédalier reposait sur l'épaule, mais le public était persuadé que Mirano enlevait quatre hommes d'un bras.

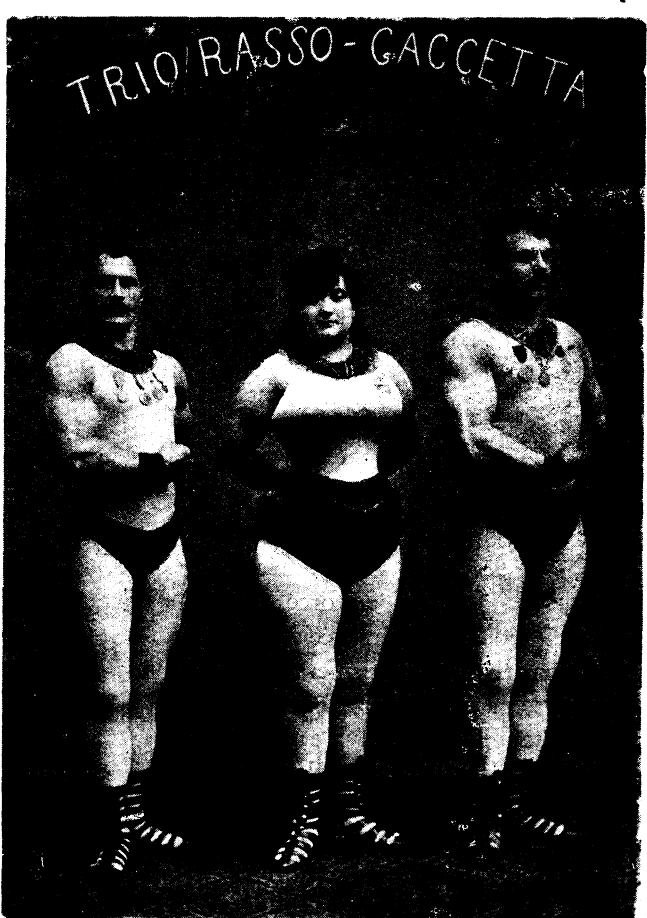


Le Trio RASSO-CACCETTA

Caccetta (prononcez Catchetta), né à Catane (Italie) en 1865, était un merveilleux athlète, superbe de lignes et de force, mesurant 1^{m} 72 de hauteur, 1^{m} 10 de poitrine, 80 centimètres de ceinture, 60 de cuisses, 39 de mollets, 41 de bras et 33 d'avant-bras. Ses exercices favoris étaient le dévissé et le caoutchouc-extenseur de face.

D'une élégance rare, portant bien le maillot, son entrée en piste était accueillie par des murmures flatteurs et des bravos prolongés ; ses poses plastiques, où il excellait, faisaient l'admiration des connaisseurs.

Jamais, croyons-nous, un athlète n'a présenté son travail avec plus de grâce et plus de cachet artistique.



CACCETTA Mme CACCETTA PILADÉ

Les records de Caccetta nous sont inconnus, mais nos lecteurs pourront juger de sa force d'après l'énumération de son travail :

Tous les soirs, cet athlète dévissait d'une main une barre à sphères du poids de 140 livres et cela avec la plus grande facilité ; cet exercice était exécuté après un travail de boulets, haltères, extenseurs, qui durait un quart d'heure, le plus lourd poids ne venant qu'en dernier lieu.

Un détail intéressant sur cet athlète :

Avant de paraître en piste, Caccetta se *mettait en train* dans les couloirs du cirque et faisait des flexions et extensions de bras, les mains appuyées sur deux chaises très hautes (comme il en existe dans les cirques). Par ce moyen ingénieux, le sang affluait dans les muscles et lui faisait gagner en quelques instants un centimètre sur le tour des bras.

Caccetta, qui d'abord travaillait seul, prit un associé, l'Italien Piladé, du trio Rasso, né à Florence en 1870, et présenta un numéro en compagnie de Mme Caccetta.



VICTORIUS CACCETTA

Leur travail exécuté avec facilité, entremêlé de performances athlétiques dépourvues du « chiqué » traditionnel chez la plupart des hercules de cirques, faisait grande impression sur le public. Cette appréciation s'adresse surtout aux deux hommes, à Caccetta principalement, car sa femme n'avait qu'une valeur assez médiocre et ses formes ne pouvaient rivaliser que de très loin avec celles de Phryné, d'antique mémoire. Bien qu'assez forte pour son sexe, Mme Caccetta ne travaillait pas avec l'aisance qui caractérisait ses deux acolytes et qui faisait leur succès. En 1888, Caccetta travaillait au Nouveau Cirque et stupéfia les employés du cirque en cassant un barreau de chaise en plaçant les deux mains l'une près de l'autre. Le trio est dissous depuis longtemps et Caccetta a fait, depuis sa dislocation, un numéro de force très apprécié avec Victorius, un des champions professionnels de l'athlétisme. Quant à Rasso (l'Italien Piladé), il est mort, paraît-il, il y a quelques années, âgé de trente-trois ans : il repose à Florence, sa ville natale. Il avait fait partie d'un trio Rasso avec Stangelmeier et Weber.

Au cirque Fanny-Lehmann où Caccetta s'exhibait vers 1890, nous allions souvent le voir, mon ami Florent Marchand et moi. Un soir, nous sortions du cirque et nous admirions les haltères de Caccetta que la direction faisait déposer chaque soir à la sortie pour édifier le public sur la force de l'hercule, quand nous vîmes un groupe formé par quelques amateurs essayant de soulever les barres de Caccetta. Immédiatement intéressés par ce spectacle, nous nous approchâmes et nous vîmes

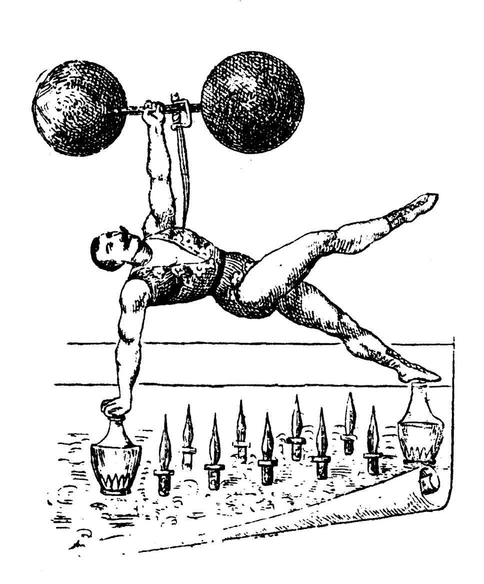
un de nos amis, Arthur Merrheim, le gymnaste athlète amateur, renommé pour ses formes sculpturales et la grosseur de ses bras, parvenir après quelques essais à mettre



La « Française » de Lille (en 1888)

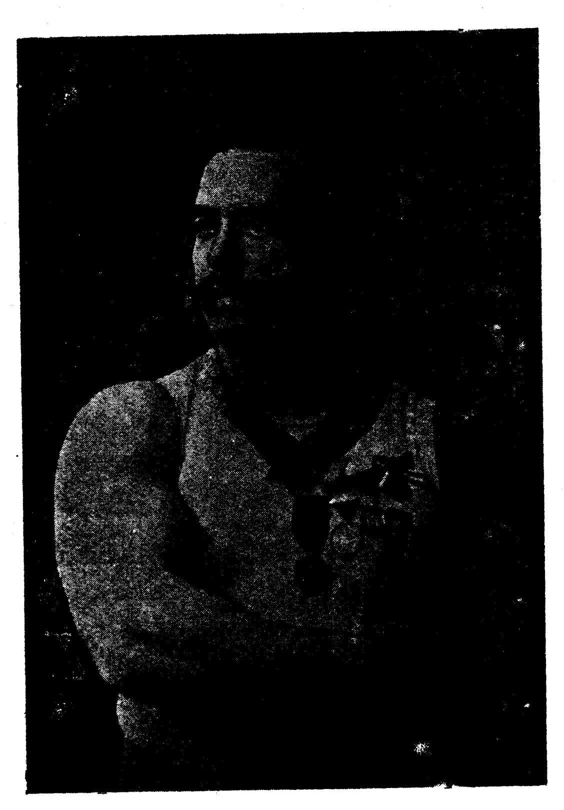
Desprez Salomon Quivy Deguez Merrhéim Dablaing Alvain Sablon
professeur de gymnastique

au bout du bras la barre de 70 kilos que Caccetta dévissait chaque soir. Une ovation fut faite à notre ami qui l'avait bien gagnée.



Fritz SCHULTZ

Fritz Schultz est un athlète allemand né à Berlin. C'est un des membres du Trio Rasso qui comprenait en outre Stangelmeier et Nordmann et qui s'est fait une réputation universelle. Schultz est surtout remarquable par le développement du bras droit qui a au biceps 47 centimètres de tour et 36 à l'avant-bras.



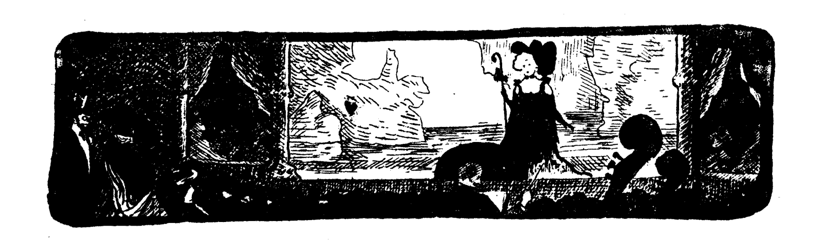
Fritz Schultz, du Trio Rasso

Cette mensuration extraordinaire n'implique pas nécessairement la conclusion que Fritz Schultz soit plus fort qu'un autre athlète ayant un bras moins volumineux. C'est ainsi qu'il serait incapable d'arracher 86 kilos et demi comme Lassartesse qui, lui, ne mesure que 41 centimètres de tour de bras.

Il est d'ailleurs d'observation courante que les fortes mensurations ne sont pas toujours un indice de force, mais qu'elles sont sûrement un signe d'hypertrophie musculaire. Les sujets atteints d'hypertrophie sont incapables d'accomplir une performance de vitesse ou de résistance.

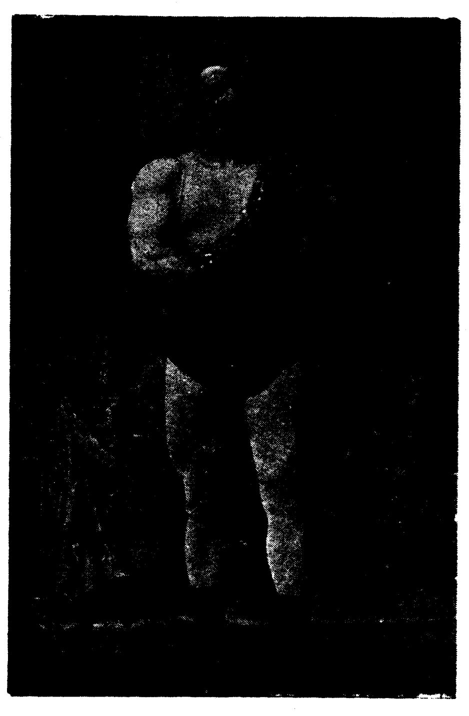
En matière de musculature de même qu'en beaucoup de choses, la quantité ne remplace jamais la qualité et la surcharge graisseuse est un poids mort plutôt gênant qu'utile dans l'accomplissement d'un effort athlétique. Fritz Schulz mesure 1^{m}70 de hauteur et pèse 110 kilos.

Il exécute en ce moment un numéro athlétique avec Daniel Rasso et Weber, deux Allemands qui ont fait partie de différentes troupes Rasso. Nous donnons d'ailleurs page 188 la photographie de ce trio.



Léon DUMONT

NÉ au Havre le 30 décembre 1867, il a débuté par l'athlétisme, poids et haltères, et est arrivé à de superbes résultats; il s'est également livré à la lutte où son poids et sa force ont fait de lui un adversaire redoutable. Le travail de Dumont était semblable à celui de Leitner. A mon école de culture physique de Lille, Dumont a arraché à droite une barre de 144 livres sans poser la main gauche sur le genou gauche, ce qui rend l'exercice beaucoup plus difficile. Il a amené 100 kilos au dynamomètre Régnier de face.

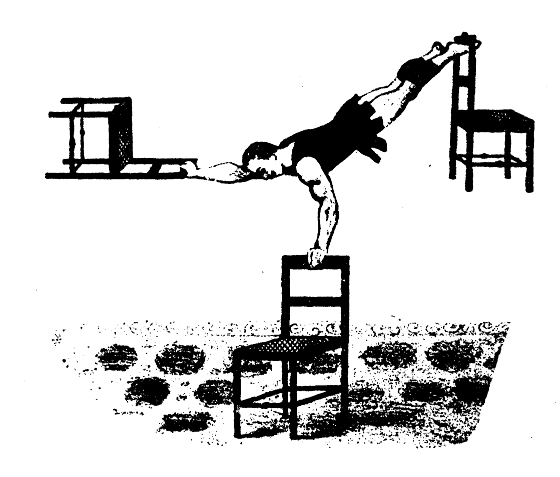


Léon Dumont

Voici ses mensurations prises en 1896 : Hauteur $1^{m}76$, poitrine $1^{m}25$, avant-bras 35 centimètres, poids du corps 200 livres, bras $42^{cm}5$, mollets $44^{cm}5$, cuisses 70 centimètres.

Dumont présentait un joli numéro, avait un beau matériel, des costumes superbes et était très sympathique au public. Il était surtout remarquable par son extraordinaire développement de cuisses et de mollets.

Il est actuellement impresario et a produit à Paris des hommes de valeur, tels que Madrali-Ahmed, Siegfried, etc. C'était un bon lutteur, difficile à tomber, et, comme impresario, on ne le tombe pas beaucoup plus facilement.



Ludwig LUTZ

Ludwig Lutz, né en 1864 à Bâle, est un colosse qui a détenu pendant un moment le record de l'arraché en barre avec 170 livres. Il jette à deux mains 265 livres, développe sept fois de suite 200 livres avec les deux mains et une fois 236 livres. Il jette une pierre de 48 livres à 6 mètres de longueur, développe 115 livres d'une main et tient 30 kilos à bras tendu. Lutz mesure 1m88 de hauteur, 1m30 de poitrine, 68 centimètres de cuisses, 43 centimètres de mollets, 46 centimètres de bras et pèse 124 kilos.



Ludwig Lutz

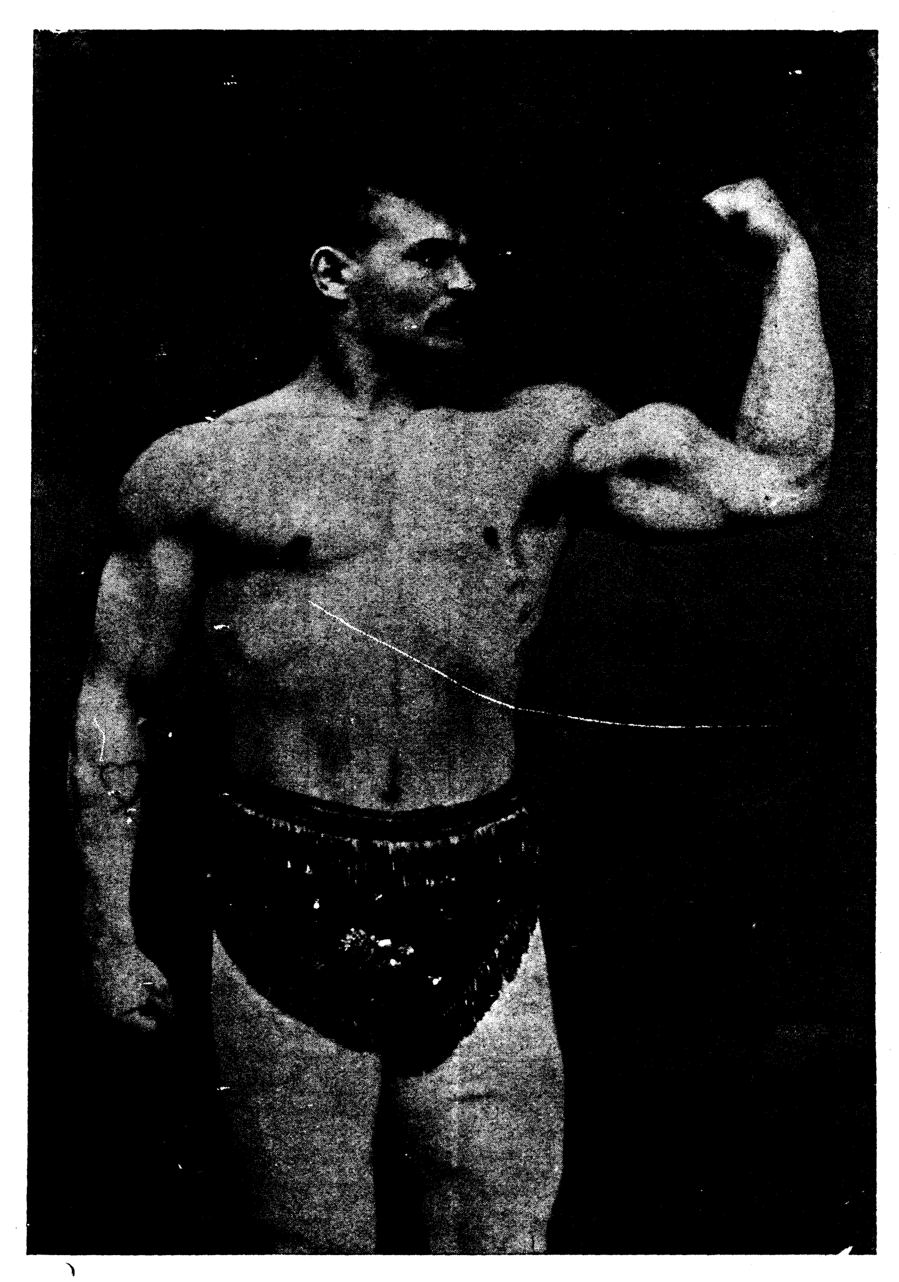
Eugène BLANC

Eugène Blanc, qui eut son heure de célébrité il y a quelque quinze ans, fut un athlète de première force, excellant dans les exercices d'arraché et de bras tendus.

Né à Lille en 1863, Eugène Blanc mesure : hauteur 1m66; bras 40 centimètres, avant-bras 32, tour de poitrine 110. Cet athlète arracha très correctement 65 kilos d'une main et fit 30 kilos à bras tendu quand il était à l'entraînement. Son frère, Hippolyte Blanc, dont nous donnons plus haut la biographie, est encore un des bons athlètes du nord de la France ; il habite Lille. Le beau-frère de ces deux athlètes est le célèbre Henri Stiernon, qui voyagea dans toute la France avec une troupe d'hercules de premier ordre, parmi lesquels Quercy, Batta, Napoli, etc. Hippolyte Blanc avait voué un véritable culte à son frère qu'il jugeait de la force d'Apollon. Aussi avions-nous plaisir à lui parler de son frère Eugène pour l'entendre raconter des anecdotes sur lui. Un jour, mon ami Paul Bovyn et moi, nous comparions son frère à Apollon, et Hippolyte, convaincu de notre sincérité, nous avouait que son frère Eugène n'avait qu'un centimètre de tour de bras de moins qu'Apollon (Eugène avait 40 et Apollon 51). Puis, voulant donner une idée de la valeur du bras de son frère, après avoir cherché un terme qui rendit bien sa pensée, il dit : « Eugène a un bras... un bras... un bras... fatal... » Désormais, lorsque nous rencontrâmes Hippolyte, nous lui parlâmes toujours du bras fatal d'Eugène Blanc.

Charles POIRÉ

Charles Poiré, surnommé *le plus beau bras de France,* est un des meilleurs travail-

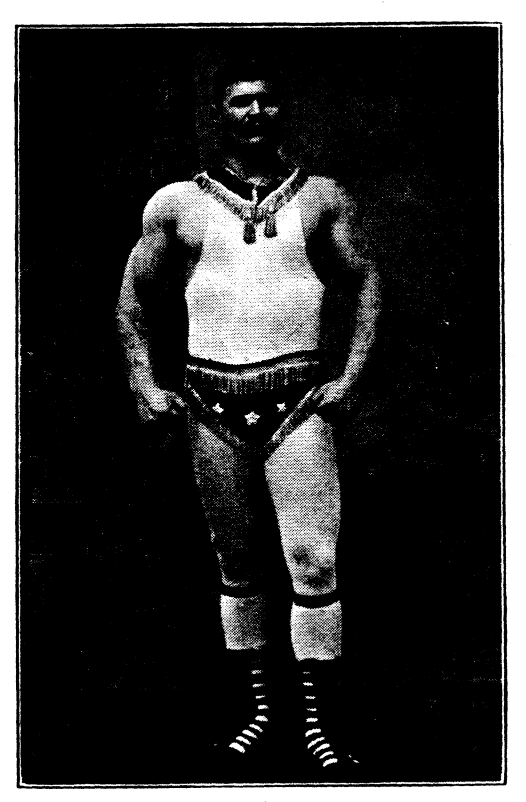


Charles Poiré, un des meilleurs athlètes français
surnommé *le plus beau bras de France.*

leurs d'haltères que j'aie vus. Je le fis venir un jour à mon école de culture physique

de Roubaix en 1898, et là il stupéfia les connaisseurs par les poids qu'il enleva et surtout par sa façon correcte de les travailler.

Il enleva 155 livres à la volée, 150 livres à l'arraché à gauche, 70 livres à bras tendu à gauche (record du monde), 50 livres à bras tendu par l'anneau à gauche, 240 livres en barre à deux mains avec un épaulement correct s'il en fut, puis 200 livres au développé à deux mains et enfin 120 livres au développé à gauche, le bras droit placé horizontalement (record du monde).



CHARLES POIRÉ
lorsqu'il s'exhiba à Roubaix.

Poiré fut un des rares athlètes qui arrachèrent d'un bras la fameuse barre de 74 kilos de la société *La Française* de Lille.

Léon Sée la lui plaça à gauche et Poiré, sans la soupeser, l'arracha du premier coup. Il arrachait d'ailleurs 80 kilos avec une bonne barre.

De l'avis de Léon Sée, Poiré pouvait arracher de 84 à 86 kilos avec un bon entrainement, et Sée le place au tout premier rang des athlètes au point de vue de l'élégance et de la désinvolture dans les exercices de force.

Voici les mensurations de Poiré prises à Roubaix en 1898 : poitrine $1^{m}21$, bras 44 centimètres, avant-bras 36 centimètres, ceinture 88 centimètres, hauteur $1^{m}75$, poids 90 kilos.

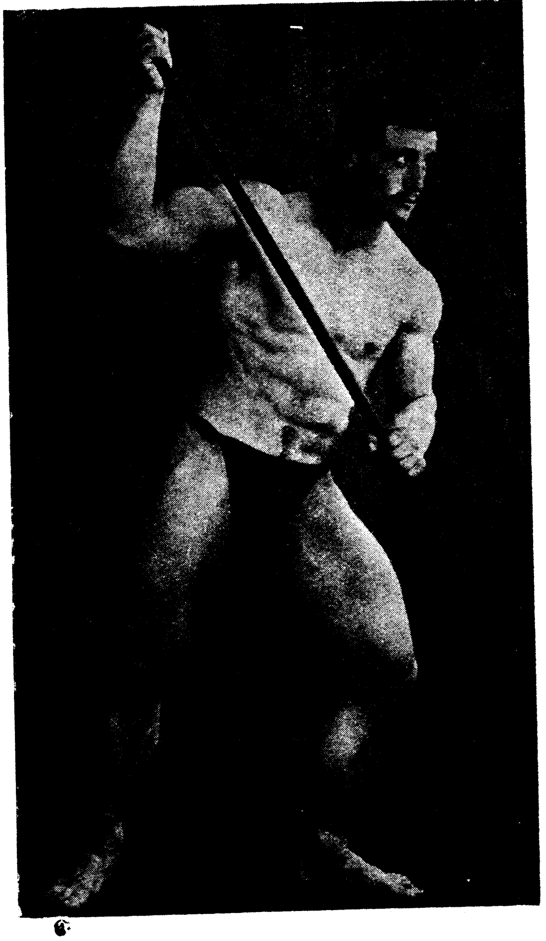
Poiré est remarquable par la forme de son bras qui est unique au monde, croyons-nous. Son biceps est globuleux, il donne l'impression qu'une noix de coco est placée sous la peau ; le triceps et le deltoïde sont également très volumineux. Quant à l'avant-bras, c'est une merveille de force.

Poiré est né à Paris en 1866 et, à quarante-quatre ans, il a encore 45 centimètres de biceps et 37 centimètres d'avant-bras, à gauche : c'est extraordinaire.



ROUMAGEON

Jacques Roumageon, né à Saint-Pourçain-sur-Sioule (Allier) le 4 mars 1881, fut instructeur à Joinville-le-Pont et, à sa sortie du régiment, devint professionnel et ne tarda pas à se mettre en vedette par des prouesses athlétiques sensationnelles. Roumageon mesure $1^{m}70$ de hauteur, $1^{m}15$ de poitrine, 74 centimètres de ceinture, 61 centimètres de cuisses, $42^{cm}5$ de mollets, 41 centimètres de bras, 35 centimètres d'avant-bras, $19^{cm}5$ de poignets, 44 centimètres de cou et $1^{m}30$ de tour d'épaules. Le 26 juillet 1902, Roumageon s'appropria le record du dynamomètre Régnier (position libre) avec $177^{kg}500$: le précédent record était à E. Deriaz avec $169^{kg}500$.



ROUMAGEON

Au championnat du monde de force organisé par l'*Auto* et l'H. C. F. au Moulin-Rouge, Roumageon, le benjamin des athlètes, se couvrit de gloire en enlevant des poids fantastiques pour son âge. A Toulouse, au Club olympique, il arracha 89 kilos devant MM. Sautet, Cahuzac, Ducerf, etc.

A Chinon, il arracha 92 kilos devant Moscovino, ancien adjudant moniteur de Joinville-le-Pont, qui, faisant fonction d'arbitre, pesa la barre, mais ne put enregistrer cet exercice qui constituait un record, n'étant malheureusement pas dynamométreur de l'H. C. F. Roumageon amena le 28 décembre 1904 le chiffre formidable de $194^{kg}500$, puis $206^{kg}250$ au dynamomètre Régnier (position libre), puis 120 kilos de face en 1908.

Roumageon partit ensuite au Canada, à Montréal, où il enleva 90 kilos à l'arraché en face de Pietro II de Bayonne et plusieurs athlètes français.

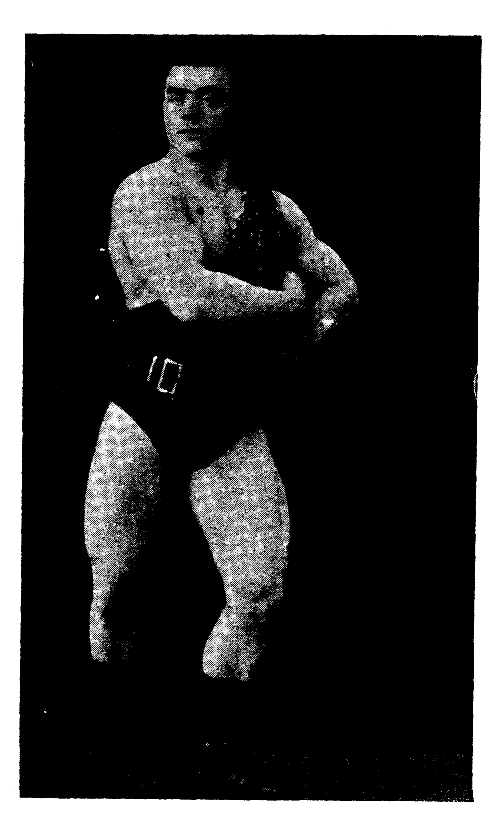
Roumageon était, avec tout cela, bon gymnaste sauteur, coureur; il joignait l'agilité à la force, il était réellement un athlète complet. Il s'est fixé à Montréal depuis plusieurs années, après avoir étonné les Canadiens qui sont très amateurs d'exercices de force.

MAURICE DERIAZ

Quiconque n'a jamais vu Maurice Deriaz ne peut se faire une idée de la musculature de cet athlète. C'est un Hercule Farnèse dont il est une reproduction vivante avec plus de muscles encore.

Maurice Deriaz, qui est d'une taille ordinaire, paraît aussi large que haut. Il ne dépare pas la collection si imposante des sept frères Deriaz.

La valeur n'attend pas le nombre des années



MAURICE DERIAZ

et Maurice Deriaz n'a pas attendu l'âge de vingt ans pour attirer l'attention du public, car à dix-huit ans il se signalait par des exercices de force qu'auraient enviés beaucoup de professionnels entraînés.

Né à Baulmes, canton de Vaud, Suisse, le 14 avril 1885, Maurice Deriaz, qui est fixé à Paris depuis sa jeunesse, est arrivé à accomplir des prodiges aussi bien aux poids et haltères qu'en lutte gréco-romaine ou en lutte libre; dans ces trois sports, on peut dire qu'il est passé maître. Maurice Deriaz possède d'ailleurs un tableau de performances qui nous dispenserait de faire l'éloge de ce sympathique athlète. A l'arraché à droite, Maurice Deriaz est arrivé à 179 livres, ce qui constitue le record du monde officiel professionnel. A gauche, il arrache 170 livres; à la volée : 172 livres à droite, 165 livres à gauche; d'un bras, 213 livres à droite et 190 livres à gauche. Inutile de dire que ces deux exercices sont faits d'une façon classique et que ces poids formidables sont épaulés d'une seule main par l'athlète, sans aucun truc et sans que la main gauche ou le coude gauche ne viennent arrêter le balan de la barre ou de l'haltère. En barre à deux mains, il atteint le poids formidable de 210 livres à l'arraché, 210 livres au développé et 270 livres au jeté. En haltères séparés, il épaule correctement et jette 250 livres. A bras tendu, il tient sur la main gauche 60 livres, sur la main droite 60 livres et cela, avec le fameux sourire sur les lèvres.

Cet homme possède un cou d'une puissance sans égale; c'est ainsi que, couché sur le dos, il se met en pont (la position favorite des lutteurs), saisit une barre de 244 livres qui se trouve près de sa tête, l'amène à la poitrine et développe ce poids fantastique en restant en pont.

On comprendra facilement pourquoi cet athlète peut exécuter ce tour de force inouï, quand nos lecteurs sauront que le cou de Maurice Deriaz mesure 48 centimètres à l'état normal et jusqu'à 50 centimètres après le travail.

Citons pour mémoire un exercice favori de Maurice Deriaz, qui nous dépeindra bien la force de ce prodige.

Il prend une barre de 130 kilos, la jette au bout des bras, la fait glisser sur une seule main, tient ces 130 kilos au bout du bras droit et exécute avec ce poids formidable au bout du bras trois flexions des jambes. C'est là un exercice qui n'est pas à la portée de tout le monde et il faut, pour l'exécuter, la force de cuisses de Maurice Deriaz.

Voici les mensurations de cet Hercule Farnèse, qui a une ressemblance frappante comme musculature avec Hackenschmidt le *Lion Russe :* hauteur 1m 68, bras 45 centimètres, poitrine 122, avant-bras 36, ceinture 90, cuisse 66, mollet 42 et cou 48, poids du corps nu, 88 kilos.

Nous avons présenté Maurice Deriaz athlète, passons maintenant à Maurice Deriaz lutteur.

En lutte gréco-romaine, il est champion au cirque Métropole en 1906, il sort premier sur 44 concurrents, en tombant des hommes tels que Gambier.

En Angleterre, où il fit des tournées triomphales, il a battu tous les lutteurs jusqu'à 100 kilos, soit en lutte libre, soit en lutte gréco-romaine, car Maurice Deriaz est aussi fort en lutte libre qu'en gréco-romaine.

En lutte libre il fit match nul avec John Lemm, le champion anglais qui pèse 10 kilos de plus que Deriaz.

Il ne rencontra dans toute la France qu'un homme avec qui il fit un jour un match nul, ce fut le fameux Louis Lemaire, homme d'une force extraordinaire et qui est appelé, comme poids moyen, à devenir réellement un des grands champions du monde. Il faut dire qu'avant ce match nul, Deriaz avait déjà tombé plusieurs fois Louis Lemaire, et ce n'est que depuis les progrès extraordinaires accomplis par son rival que Maurice Deriaz a terminé sa dernière rencontre par un match nul.

Maurice Deriaz fera certainement parler de lui avant peu, car il vient de lancer un défi à tous les hommes de poids moyen jusqu'à 90 kilos et visant particulièrement des athlètes de grande valeur, des champions tels que Lassartesse, Nytram et Rosset.

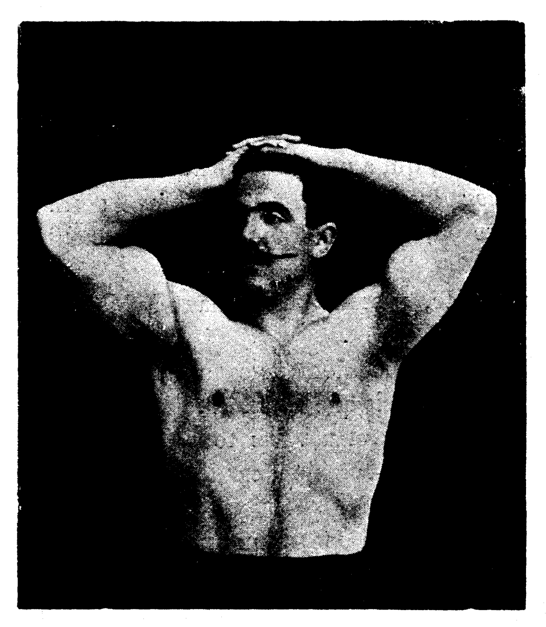
L'argent du défi a été déposé à « La Culture physique » et si ce match a lieu, les amateurs de belle lutte auront là quelques émotions.



Léon FOUGEREY

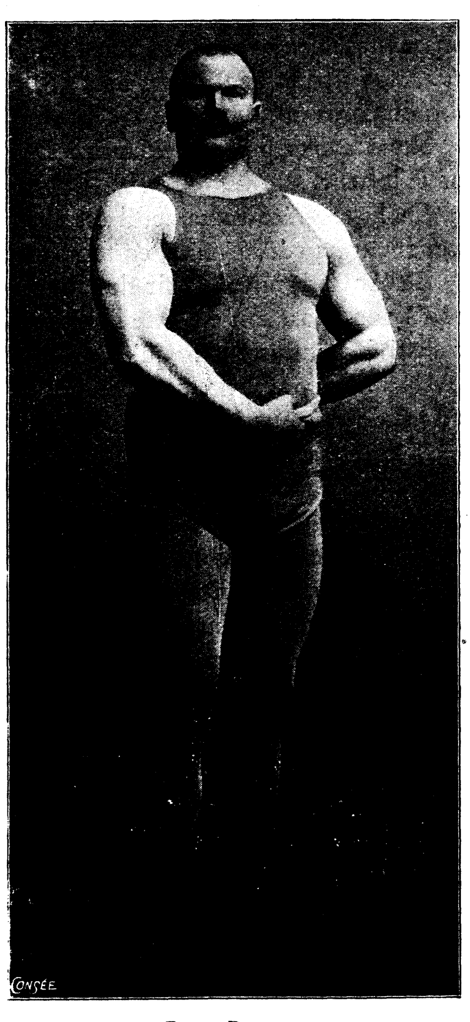
Né à Angers en 1864, Fougerey est un bel athlète mesurant 40 centimètres de bras, 33 d'avant-bras, 1^m 15 de poitrine, 1^m 68 de hauteur.

Je le vis à Versailles vers 1900 où ilpostichait, et il me fit bonne impression. Il pouvait arracher 60 à 65 kilos d'une main et enlever 200 livres à deux mains.



Léon Fougerey

Paul BELLING



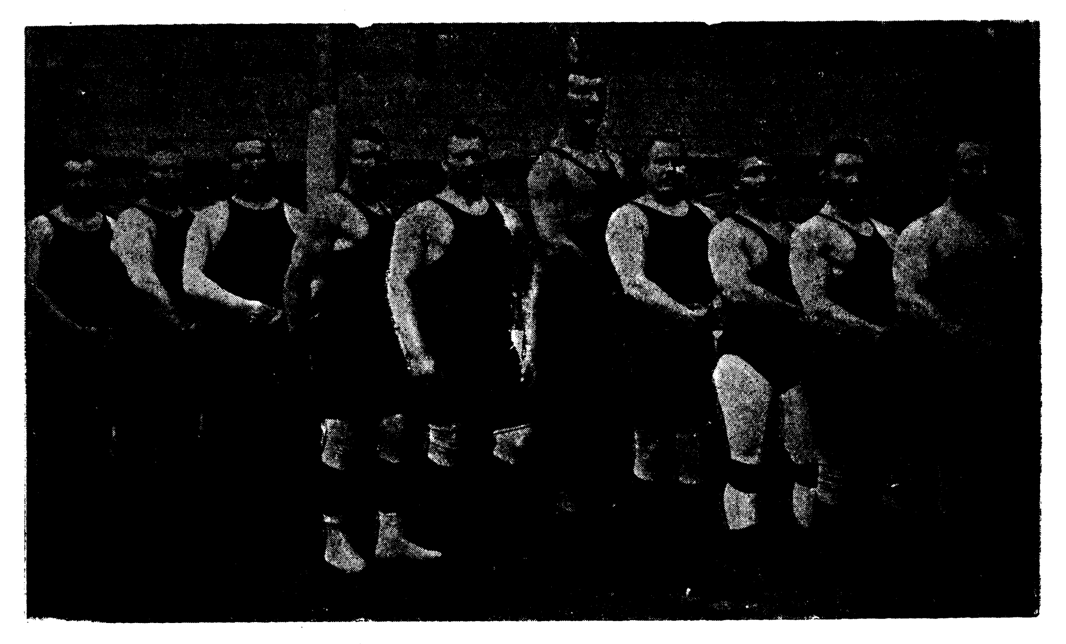
Paul Belling

Paul Belling, Allemand de naissance mais naturalisé Anglais, est un ancien champion de poids et haltères; il a arraché 80 kilos d'une main, 82 kilos à la volée et enlevé 125 kilos à deux mains. Belling mesure 1^m 82 de hauteur, 132 de tour de poitrine, 68 de cuisses, 45 centimètres de bras, 36 d'avant-bras, 44 de mollets, et pèse 120 kilos. Il a obtenu à Paris un légitime succès dans les championnats de lutte où il s'est exhibé.

LE COSAQUE ZAÏKINE

Zaïkine est un Petit-Russien. Alléché par les fortunes que quelques-uns de ses compatriotes avaient réalisées dans les tournois de lutte des grandes capitales, tels Hackenschmidt et Padoubny, il rêva un jour de la gloire de ses aînés et aussi de billets de banque... Il se mit à l'entraînement.

Zaïkine est jeune, il a trente ans; c'est un splendide athlète auquel nous avons pris les mensurations suivantes : taille 1m 86, tour d'épaules 1m 43, poitrine 1m 285, biceps 43 centimètres, avant-bras 35cm 5, cuisse 67 centimètres, mollet 43, cou 49.



SABATIÉ ZAIKINE PADOUBNY Le géant ANTONICHT Le bulgare Nicolas PÉTROFF

L'étoile de Zaïkine brille, à l'heure présente, d'un singulier éclat parmi les astres de la lutte. Au championnat de Paris en 1908, il a battu Giovanni Raicevitch et tous les hommes qui lui ont été opposés; il n'a succombé que devant Padoubny.

Il avait fait un numéro de force qui obtenait beaucoup de succès, mais l'aviation le tenta et, après avoir acheté plusieurs aéroplanes, il est parti en Russie pour essayer de conquérir la fortune et la gloire.

Bonne chance à Zaïkine qui est venu nous faire ses adieux, le corps sanglé dans un costume de Cosaque qui lui allait à merveille et faisait encore mieux ressortir sa mâle beauté. Zaïkine avec son compatriote Padoubny forment un couple d'hommes superbes. Il est rare d'en rencontrer de pareils. Grands, larges d'épaules, la taille mince, des traits superbes, ce sont deux beaux spécimens de la race slave.

VICTORIUS

Né à Metz en 1871. Resté Français, Victorius a fait son service militaire au 1er pontonniers à Avignon. Réformé au bout de six mois de service, il se mit à l'entraînement méthodique et il arriva à de superbes résultats. De haute taille ($1^{m}75$), il mesure $1^{m}29$ de tour de poitrine, 47 centimètres de cou, $1^{m}01$ de ceinture, 45 centimètres de bras, 36 d'avant-bras, 67 de cuisses, 42 de mollets, et pèse 101 kilos.



VICTORIUS

Il enlève $26^{kg}500$ à bras tendu par l'anneau, le corps bien droit, 38 kilos à bras tendu sur la main et très correctement, 55 kilos au développé d'une main et 104 kilos au développé à deux mains; il est recordman du monde pour le dévissé correct en haltère court avec 92 kilos.

Au dévissé répété il enlève vingt fois de suite 50 kilos d'une main, sans trop de flexion du corps.

CHALZET

LE FRAPPEUR

Encore un Bordelais pur sang, l'une des révélations du championnat de 1899. Né à Bessèges (Gard) en 1875.

Chalzet est très connu dans le midi de la France où il a tombé jadis Limousin, Quercy, Laclampe, etc., etc. Il fut champion de Toulouse en 1899.

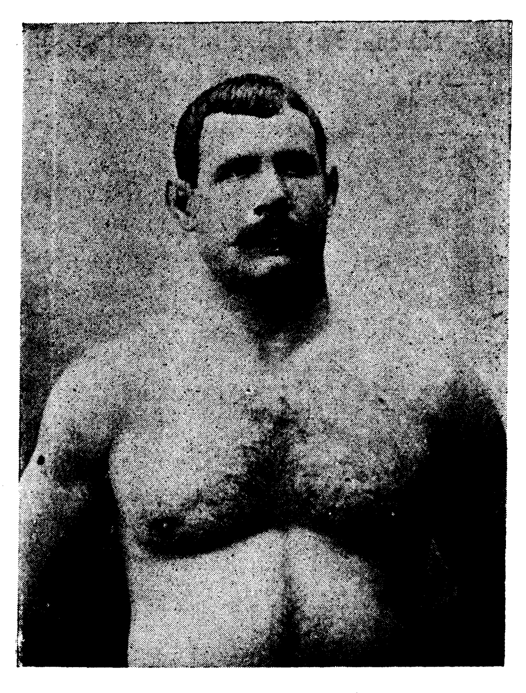
Chalzet succomba en 1899 devant le Turc Cotch Mehmet.

Il pèse seulement 85 kilos, mais sa puissance est extraordinaire; il arrache 70 kilos de la main droite avec un poids de 20 kilos dans la main gauche.

SABÈS

Fernand Sabès, né à Bordeaux en 1869, fut aussi célèbre comme lutteur que comme athlète. Il tomba des hommes comme Tom Cannon, Constant le *Boucher,* le Turc Cartandji et quantité d'autres champions.

Sabès fut le premier en France à arracher 75 kilos à droite et à gauche, il arracha même 80 kilos à droite. Il est regrettable que cet homme se soit retiré du ring depuis quelques années, car il aurait pu faire des prodiges en poids et en lutte.



SABÈS



ÉMILE MAUPAS

Sabès mesure 1m71 de hauteur, 41 centimètres de tour de bras, 34 d'avant-bras et 122 de poitrine. Il pèse 88 kilos.

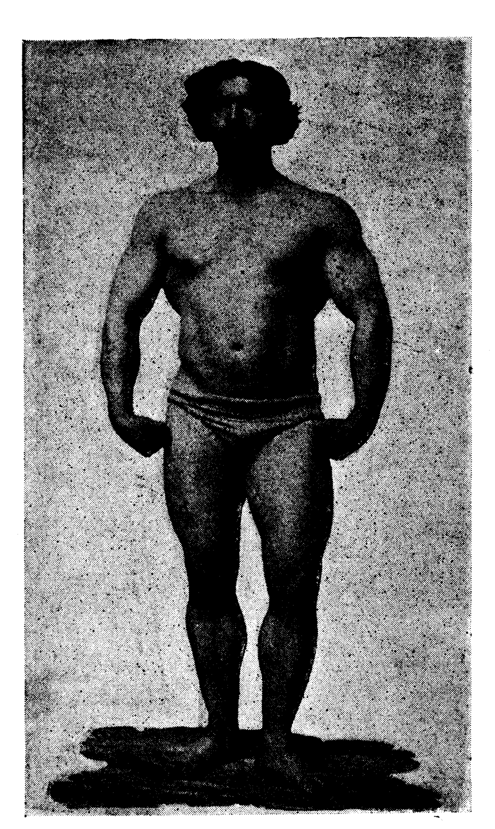
ÉMILE MAUPAS

Né à Évreux en 1874, élève de Paul Pons, c'est un merveilleux athlète, modèle aux Beaux-Arts; il enlève 150 livres à la volée. Il mesure 1m78 de taille. Le 15 septembre 1904, il fit devant moi 160kg500 au dynamomètre Régnier, position libre.

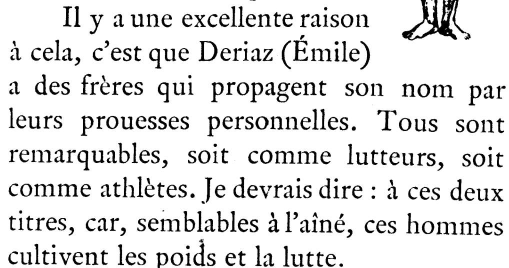
Il est en Amérique depuis plusieurs années et obtient un légitime succès.

DERIAZ (Émile)

Né en 1879 à Baulmes, canton de Vaud (Suisse), Deriaz est certainement l'un des athlètes les plus connus dans le monde athlétique.



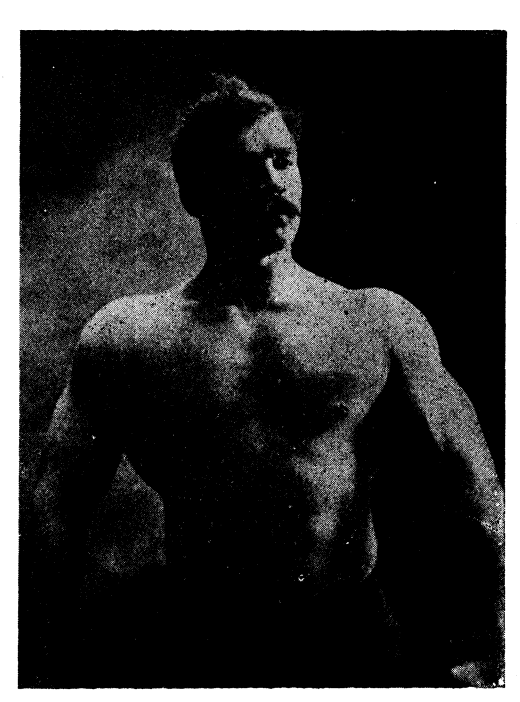
Émile Deriaz



Il y a une excellente raison à cela, c'est que Deriaz (Émile) a des frères qui propagent son nom par leurs prouesses personnelles. Tous sont remarquables, soit comme lutteurs, soit comme athlètes. Je devrais dire : à ces deux titres, car, semblables à l'aîné, ces hommes cultivent les poids et la lutte.

Émile Deriaz est le plus grand, le plus lourd et le plus fort des quatre frères.

Lorsque Bonnes se retira de l'arène pour se consacrer au professorat, il abandonna son titre de champion du monde au seul homme en France qui pouvait réellement le défendre contre tous.



Émile Deriaz

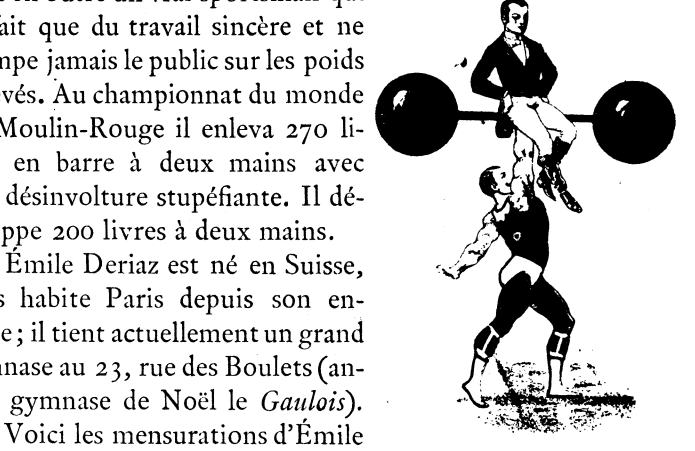
Il le donna à Émile Deriaz qui était à l'époque possesseur de plusieurs records du monde et qui un moment les a à peu près possédés tous. Il détient encore actuellement les records suivants : arraché à gauche 175 livres, jeté à gauche 202 livres, jeté en haltères séparés 262 livres, à la volée à gauche 175 livres. Il eut également les records de l'arraché à droite avec 177 livres, de la volée à droite avec 175 livres, etc., etc.

Dans son match avec François le *Breton* dont il sortit vainqueur, il arracha 210 livres à deux mains et battit plusieurs records du monde.

Ce qui distingue Émile Deriaz, c'est sa grande énergie et sa résistance inouïe;



c'est en outre un vrai sportsman qui ne fait que du travail sincère et ne trompe jamais le public sur les poids enlevés. Au championnat du monde du Moulin-Rouge il enleva 270 livres en barre à deux mains avec une désinvolture stupéfiante. Il développe 200 livres à deux mains.



Émile Deriaz est né en Suisse, mais habite Paris depuis son enfance; il tient actuellement un grand gymnase au 23, rue des Boulets (ancien gymnase de Noël le *Gaulois*).

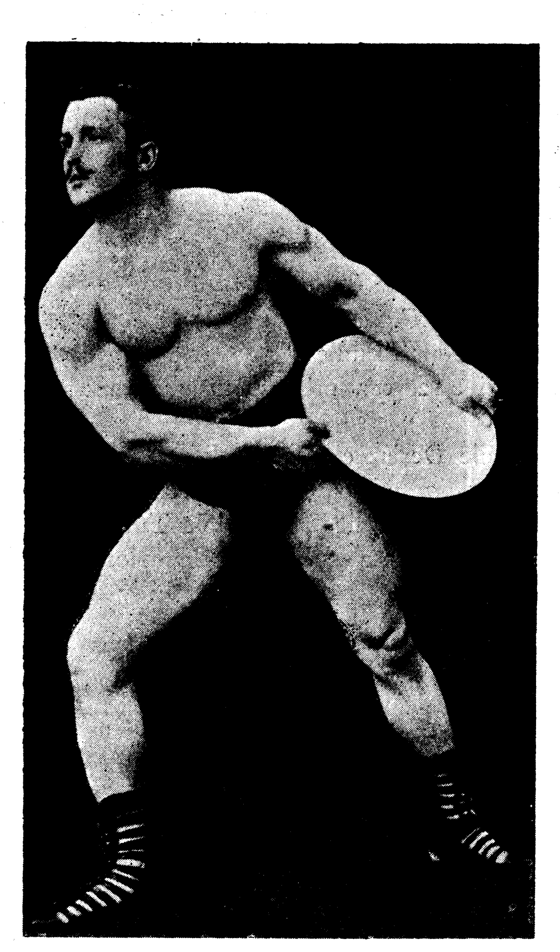
Voici les mensurations d'Émile Deriaz : hauteur $1^{m}74$, poids 100 kilos, poitrine 128 centimètres, bras 44, avant-bras $36^{cm}5$, mollets 44, ceinture 92.

Malgré ces mensurations énormes, Émile Deriaz est un excellent gymnaste : il exécute un saut périlleux de pied ferme, fait le grand soleil à la barre fixe, est bon sauteur, lutteur merveilleux ayant tombé Madrali-Ahmed, le terrible Turc mesurant $1^{m}90$ de hauteur et pesant 120 kilos. Émile Deriaz est bien un champion et un athlète complet.



ZNAMENSKI (William Moor)

Znamenski est né en 1873 à Moscou. C'est un des recordmen du monde pour la barre à deux mains. Le 29 juillet 1897, il a enlevé, chez le baron Kister, à Moscou, une barre à deux mains de 333 livres et demie qu'il a épaulée en trois temps et jetée au bout des bras.



William Moor Znamenski

Voici ses mensurations : poitrine 124 centimètres, cou 45, ceinture 81, biceps 43, avant-bras 35, cuisses 61, mollets 40, poids du corps 163 livres.

Nous ferons remarquer à nos lecteurs que la méthode employée en Russie ou en Allemagne pour enlever les barres n'est pas la même que celle qui est en vigueur en France. C'est pour cela que les athlètes étrangers enlèvent quelquefois des poids supérieurs à ceux de nos champions, mais c'est au détriment de la correction et au risque des plus grands dangers, tels que ruptures de tendons ou de fibres musculaires, hernies, et même maladies de cœur. Un hommeenlevant 300 livres en trois ou quatre temps, c'est-à-dire en *truquant,* ne peut quelquefois pas enlever correctement 230 livres, ce qui indique que la force seule ne préside plus à l'exécution du mouvement comme dans l'épaulement d'un seul temps.

En revanche, un homme enlevant au maximum 260 livres en deux temps, pourra avec de la pratique enlever jusqu'à 320 à 340 livres en roulant la barre sur le ventre (mouvement incorrect qui n'est pas accepté en France). On voit, par là, qu'il est nécessaire de se rendre compte de la manière d'enlever un poids et que la qualité est préférable à la quantité. Au point de vue physiologique, la pratique des poids et haltères est un moyen de régénérer la race et non de l'invalider par des exercices abracadabrants faits pour épater la galerie.

C'est pourquoi nous sommes partisans des exercices classiques, tels qu'ils sont adoptés par l'Haltérophile-Club et toutes les sociétés d'amateurs de France.



ÉMILE NAUCK ET FRÉDÉRIC PAULSEN

Né en 1865 dans le Mecklembourg. Nauck pesait 465 livres, c'était le plus gros athlète du monde ; il est mort en 1899. Il s'exhiba avec Frédéric (Frédy) Paulsen, né le 22 janvier 1856 à Copenhague.

Je fus, à propos de Nauck, témoin d'un incident bien amusant.

Alors que le vieil athlète Joigneret



FRÉDY PAULSEN



NAUCK

tenait un café athlétique, rue Mazagran (1886), j'y vis Nauck et le hasard fit que j'assistai à son départ de l'établissement.

On fit venir un fiacre. Était-il remarquablement construit, je ne sais ; toujours est-il que Nauck dut renoncer à y entrer, la portière étant trop étroite.

Comme la foule s'était amassée et riait un peu trop au gré du colosse, il partit à pied du côté des boulevards, pris d'une fureur comique.

Frédy Paulsen était un briseur de chaîne renommé ; son biceps très développé lui permettait de casser des chaînes par la flexion de l'avant-bras sur le bras.

Henri STIERNON

Henri Stiernon, né en 1838 à Laventie (Pas-de-Calais), mais élevé à Lille, où il vint à l'âge de deux ans, fut un athlète doué d'une jolie force. Il débuta à dix-huit ans dans les exercices de poids, il faisait alors 23 kilos à bras tendu, le dos collé au mur. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, on le surnomma l'*Anguille Lilloise* à cause de son corps svelte, qui ne faisait guère présager le développement musculaire qu'il obtint vers la quarantaine.



Léon Figuet *dit* Quercy — Henri Stiernon à l'âge de 35 ans

Par le travail athlétique, Stiernon arriva à des mensurations peu ordinaires ; les voici telles que je me les rappelle : hauteur 1^m 72, poitrine 1^m 22, bras 42 centimètres, avant-bras 34^cm 5, ceinture 1^m 10, cuisses 65 centimètres, mollets 46, cou 44.

Stiernon était possesseur d'une jolie baraque avec laquelle il faisait les fêtes et sur laquelle il se produisait sous le nom de l'*Hercule du Nord*. Il était accompagné d'une troupe bien composée, dont deux athlètes étaient ses beaux-frères, Eugène et Hippolyte Blanc, qu'il avait emmenés dans ses pérégrinations; ils furent plus tard surnommés Stiernon, quand le vrai Henri Stiernon se fut retiré de l'arène. Il y avait aussi Léon Figuet, dit Quercy, natif de Cahors, lutteur et athlète de premier ordre ; Batta, Desnoulez, la famille Franck, acrobates anglais, les frères Diericks, gymnastes, Pépino Nouniez, trapéziste, les Torne, équilibristes, M. et Mme Starck, athlètes allemands, etc., etc. Sur sa parade trônait en maillot la femme de Stiernon, la belle Lydie Blanc (dont nous donnons une photographie faite en 1881), femme de haute taille, à la carnation splendide, qui faisait l'admiration des collégiens et des amateurs de plastique. Elle exécutait un numéro de trapèze qu'elle avait présenté dans les cirques Ciotti, Cazuani, Pierrantoni, en Allemagne, en Autriche, en Russie, etc.

Quercy et les deux frères Blanc faisaient les exercices de poids habituels, jongle-

ries, bras tendus, arrachement avec deux et trois poids de 20 kilos, etc. Quercy arrachait 140 livres, faisait à bras tendu 50 livres sur le dos de la main : c'était un athlète au poil noir et à la peau brune, ce qui est souvent un indice de force physique.

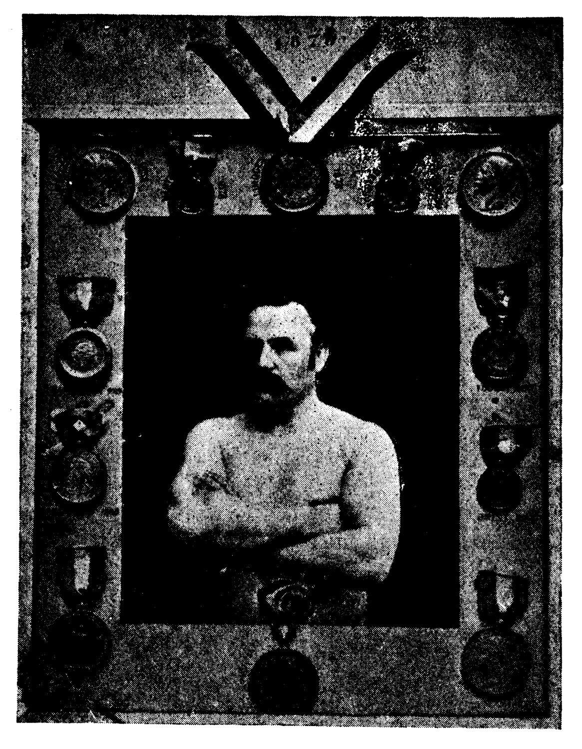
Stiernon venait ensuite exécuter quelques beaux exercices avec de vrais poids qu'il faisait passer au public. Il terminait par l'exercice du canon qu'il faisait partir en le tenant sur une épaule.

La séance prenait fin par les luttes traditionnelles où quelques amateurs obtenaient leur part de succès.

Somme toute, la loge foraine de Stiernon était très bien tenue et des athlètes célèbres y défilèrent.

Henri Stiernon était un homme très fort au bras tendu, et l'exercice que je lui vis faire à l'âge de quarante-huit ans vient confirmer mon opinion.

Stiernon, le dos collé au mur, le bras gauche levé au-dessus de la tête, se fit poser sur la main droite un poids de 20 kilos et un poids de 5 kilos et tint très bien ce total de 50 livres, le bras tendu horizontalement devant le corps.



HENRI STIERNON, à 40 ans, en 1878
Autour de lui ses médailles, offertes par les amateurs des villes dans lesquelles il s'est exhibé

Les deux poids étaient des poids de commerce dont on se servait dans l'atelier de mon père, ils étaient poinçonnés chaque année par le Service des poids et mesures.

On comprend que Stiernon ait tenu 32 kilos à bras tendu au moment de toute sa puissance musculaire; peut-être a-t-il dépassé ce chiffre, car il ne faut pas oublier que le bras tendu jouait à cette époque un grand rôle dans les exercices athlétiques ; les barres à deux mains n'étant que peu ou pas connues, la spécialité était donc le bras tendu.

Avant que Stiernon fût propriétaire de sa loge foraine, il partit avec un hercule surnommé Roussel (en souvenir de l'ancien hercule du Nord Charles Rousselle), et voyagea pendant deux ans dans toute la Suisse. Il fit ensuite deux années de service militaire au 3e régiment de zouaves et fut rappelé comme soutien de famille. En quittant l'armée, il fit les fêtes de Lille et des environs, et retrouva l'athlète Roussel qui lui fit cadeau de son canon.

Il s'engagea ensuite dans une troupe qui parcourut les grandes villes anglaises, Liverpool, Londres, Manchester, etc., puis revint en France au bout d'un an et fut engagé au cirque Ciotti. Là, il travaillait avec les anciens poids de 25 kilos ; son numéro

était toujours avant l'entr'acte, ce qui permettait de laisser les engins dans la piste à la disposition du public, qui pouvait alors se rendre compte de leur poids. Stiernon faisait à cette époque 32 kilos à bras tendus, très correctement, du bras gauche comme du bras droit; il enlevait d'une main un haltère de 80 kilos en l'appuyant sur la cuisse et le ventre, comme faisaient tous les athlètes de l'époque.

Stiernon portait 300 kilos et marchait aisément avec ce poids formidable.

Il voyagea douze ans avec les grands cirques et s'établit ensuite à son compte. Ce fut au cirque Cazuani, à Niort, qu'il travailla dans un cirque pour la dernière fois.

LYDIE STIERNON DANS SON TRAVAIL D'ANNEAUX

Désirant donner une représentation au manège de cavalerie, un dimanche après-midi, Stiernon demanda la permission au colonel du régiment de cuirassiers et lui soumit le programme. Celui-ci surpris émit quelques doutes sur la force de Stiernon, qui lui offrit de tomber ses douze plus forts cuirassiers en un quart d'heure. Le pari conclu, Stiernon tomba les douze soldats en douze minutes.

C'est après cela qu'il monta, avec ses économies d'artiste, une superbe loge foraine qui portait le nom de Théâtre des Attractions; il se fit faire un matériel complet de poids et haltères, engagea quelques athlètes, parmi lesquels Quercy, un lutteur de classe sérieux, adroit et fort, et entreprit le tour de France.

Tout allait pour le mieux, les affaires prospéraient, la loge ne désemplissait pas d'une foule avide de voir de beaux exercices de force exécutés par des athlètes de valeur, quand une catastrophe imprévue vint briser la carrière athlétique de Stiernon et le ruiner complètement.

Nous avons dit que Stiernon avait un canon qu'il portait sur l'épaule et qu'à chaque représentation un homme y mettait le feu. Un jour, à la fin de la représentation, le canon éclata, il y eut mort d'hommes et beaucoup de blessés. Des procès coûteux firent disparaître toute la fortune de Stiernon (60.000 francs environ), et ce colosse, qui avait peiné toute sa vie pour se faire une situation et se créer une honnête aisance, dut abandonner le métier vers la cinquantaine, après avoir vendu jusqu'à ses outils de travail pour payer les frais des procès qu'il perdit. Découragé, il abandonna le métier d'athlète et se fit fabricant de plaques métalliques.

LYDIE STIERNON DANS SON TRAVAIL D'ANNEAUX

Il habita Lille où il tint un café rue des Robelets, puis il tint la buvette de la société de gymnastique *La Jeunesse Lilloise,* rue Gambetta.

Un match de lutte qui fut célèbre dans la région fut celui de Stiernon avec François Billiet, le boucher lillois; Stiernon subit une défaite mais empocha la recette des 10.000 spectateurs, Billiet eut l'honneur.



Mme LYDIE STIERNON, EN 1881

Stiernon habite maintenant Le Havre, et sa dernière photographie, faite à soixante ans, montre que les années n'ont point ruiné complètement la force et les muscles d'hercule qu'il possédait. Le premier canon de Stiernon pesait 210 kilos; il est aujourd'hui chez M. Dupont, filateur de coton, rue du Plat, à Lille: il provenait de Roussel. Stiernon, qui le trouvait trop léger, en fit refondre un autre plus lourd.

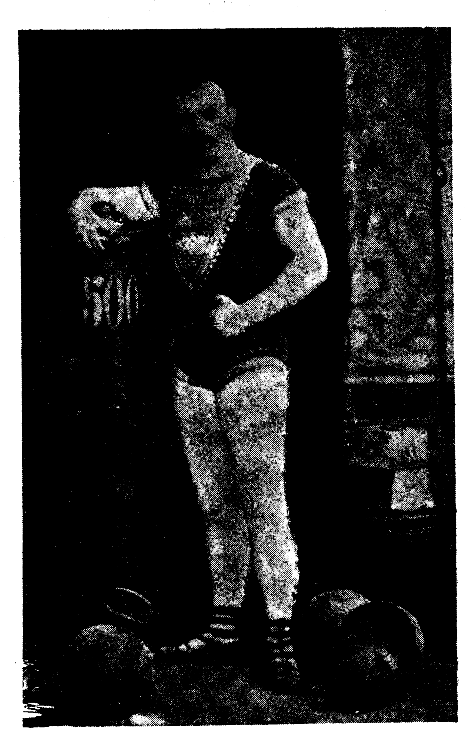
L'athlète Stiernon fut toujours sobre, ne fit aucun excès de boisson et ne fut jamais malade; il se nourrissait bien, sans exagération, et ne se surentraînait pas. Quand il était arrivé à faire facilement un exercice, il essayait plus fort sans jamais se forcer. C'est ce qui explique qu'à l'encontre de ses confrères qui, surentraînés, meurent jeunes, Stiernon est arrivé à un âge avancé et a conservé une bonne santé.

Stiernon avait un haltère creux qui pesait, vide, 50kg 200. Les boules, très grosses et rapprochées étaient une grande difficulté pour l'arrachement d'une main; très rares étaient les athlètes professionnels même qui à l'époque pouvaient arracher cet haltère. Son propriétaire l'arrachait aisément à chaque représentation et jugeait le poids suffisant pour le présenter au public qui, après l'avoir soulevé de terre, s'inclinait devant la supériorité de Stiernon.

Cet haltère, qui connut les temps héroïques, est aujourd'hui la propriété du club de Xantes, après quelques péripéties qui méritent d'être contées.

Stiernon, en se retirant de l'arène, avait cédé son matériel. Son canon partit chez un cafetier de ses amis, Henri Mignac; celui-ci l'exposa à Lille, dans son établissement, avec, au-dessus, le portrait de son ex-propriétaire et une pancarte offrant une prime à tout homme qui pourrait soulever le canon par la culasse avec une seule main. Quelques amis et moi, nous lui rendîmes maintes visites, mais il n'y eut qu'un

homme qui put arriver à le soulever, ce fut un boucher de Lille, nommé Florency Brunet, un merveilleux gaillard doué d'une force exceptionnelle.



HENRI STIERNON ET SON CANON

L'haltère de 50^{kg} 200 devint la propriété de M. Juille, un amateur doué d'une jolie force de mains, mais ne pratiquant pas les haltères.

Un jour où, pour changer, — nous ne parlions jamais que de cela — je causais de force et d'athlètes, un homme me dit : « Si vous connaissez des hommes forts, dites-leur d'aller rendre visite à M. Juille, débitant de tabac, rue Saint-André à Lille, et là ils auront l'occasion de gagner un bel haltère qui sera la propriété de celui qui le mettra en l'air d'une seule main. »

Immédiatement, je pensai à mes amis Florent Marchand, E. Lees et A. Dubois qui étaient à l'époque beaucoup au-dessus de moi comme force musculaire et je me dis : Voilà le moment de les emmener voir le fameux haltère que mon interlocuteur m'annonçait pesant un poids formidable.

Je passai une très mauvaise nuit et le lendemain je voulus tâter le terrain et partis pour évaluer le poids de l'haltère qui m'avait empêché de dormir.

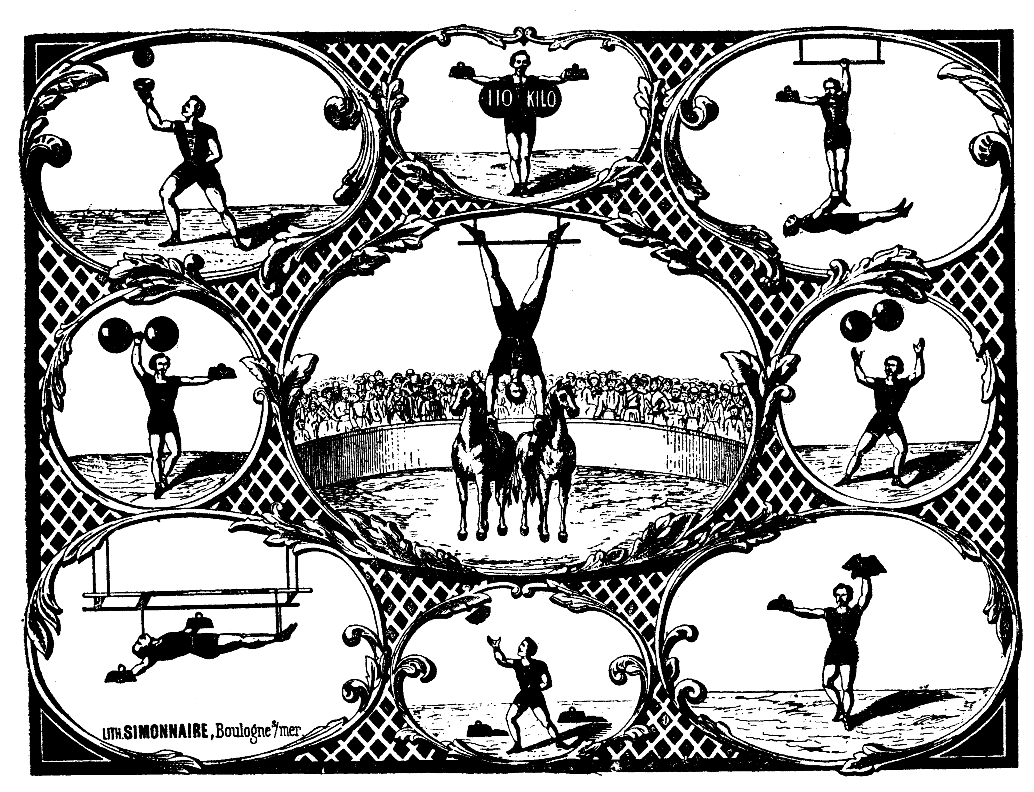
J'arrivai vers 8 heures du soir et trouvai sans peine le bureau de tabac que l'on m'avait indiqué, c'était au coin de la rue Voltaire et de la rue Saint-André. J'achetai un paquet de cigarettes pour la forme et j'abordai aussitôt la question :

« Vous avez, dis-je, un haltère à vendre, pourrait-on le voir ? »

Je ne voulais pas laisser soupçonner que je venais pour le gagner ou le faire gagner par mes amis.

— Non, monsieur, me répondit l'aimable M. Juille qui était un grand et beau garçon d'une trentaine d'années ; l'haltère n'est pas à vendre, je le donne à celui qui le premier l'enlèvera au-dessus de la tête avec une seule main. Du reste, je vais vous le montrer et vous jugerez de suite que l'engin

FLORENCY BRUNET
le seul homme qui souleva d'une main le canon de Stiernon.
F. Brunet avait 43 1/2 de bras, 36 d'avant-bras, 120 de poitrine, 45 de cou et pesait 100 kilos.



UNE AFFICHE REPRÉSENTANT LE TRAVAIL DE L'ATHLÈTE STIERNON



PHOTOGRAPHIE DE LA LOGE FORAINE DE STIERNON
La croix indique l'athlète STIERNON en costume blanc et près de son canon

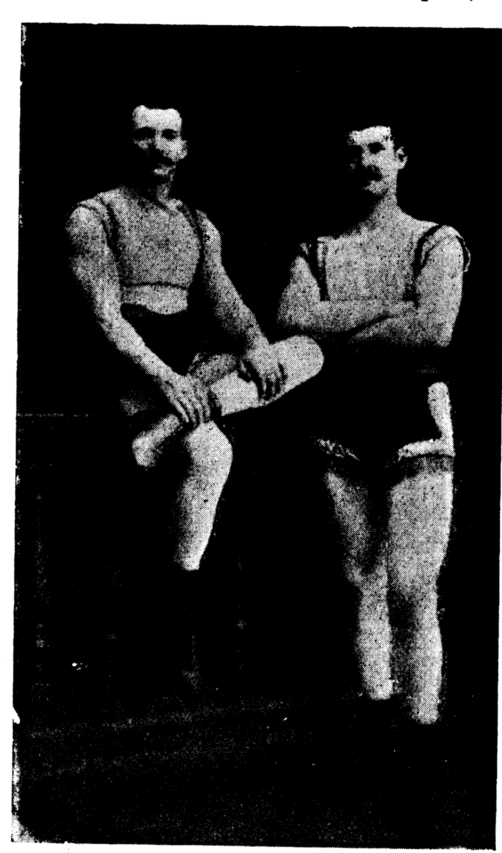
est encore chez moi pour longtemps. Et ce disant, il passa dans une petite pièce privée où il me pria de le suivre.

Sous une table gisait l'énorme haltère. Il le fit rouler jusqu'à mes pieds et me dit ces simples mots : « Le voilà », soulignés d'un ironique sourire.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je me précipitai sur l'haltère, le saisis avec les deux mains et le soupesai d'un geste familier aux haltérophiles qui veulent connaitre le nom de baptême d'un engin.

En une seconde, le poids de l'haltère m'était connu ou à peu près; mon cœur battait la générale, car je sentais que je serais le premier (ô bonheur !) à mettre cette masse au bout du bras.

HENRI STIERNON, A 60 ANS



DIERICKS, le Roi des anneaux
LES FRÈRES DIERICKS,
de la troupe Stiernon.

Je posai quelques questions pour me remettre de mon émotion et je demandai à M. Juille s'il faisait cet haltère, quel en était le poids, et ce qu'il fallait faire exactement pour gagner ce trophée.

J'appris alors que cet haltère avait appartenu au célèbre Stiernon et que seul il avait pu mettre ce poids au bout du bras ; son propriétaire actuel avouait ne pas pouvoir l'enlever. Son poids était de 58 kilos et l'enlèvement de l'haltère avec une seule main, dans n'importe quelle position, donnait le droit d'en devenir le propriétaire.

« Puis-je l'essayer ? dis-je alors, le cœur angoissé, car je crois pouvoir le mettre à bout de bras. »



Un oui protecteur et combien ironique fut sa réponse.

D'une main je saisis la masse de fonte, je l'amène à l'épaule, au grand ébahissement de l'amateur athlète, et dans un lent déploiement du bras, je dévisse l'haltère et me relève complètement, avec le sourire aux lèvres.

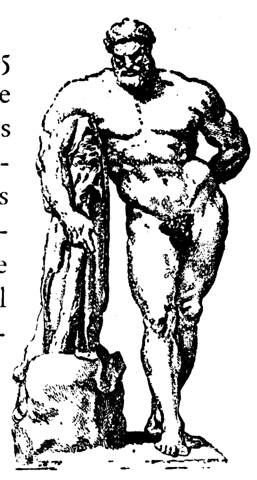
Vous dire l'étonnement de M. Juille serait impossible ; le sourire avait disparu de ses lèvres et était remplacé par un air de profond respect qui me fit plaisir, cela est compréhensible. C'est ainsi que je devins le propriétaire de l'haltère de Stiernon, et le lendemain, en venant prendre possession de l'haltère, j'amenai avec moi F. Marchand et Dubois qui exécutèrent des arrachés, des développés et des dévissés avec le même engin.

Nous revîmes souvent M. Juille avec qui nous fûmes toujours en excellents termes, car il ne nous garda pas rancune d'avoir enlevé un haltère qu'il croyait fermement Stiernon seul capable d'enlever.



WILLIAM STARR

Ce fut un bel athlète qui avait des jambes superbes : 43cm 5 de mollets, 65 de cuisses. Les biceps mesuraient 41 centimètres et ses avant-bras 33 centimètres; sa taille était de 1m 72. Il faisait un joli numéro de force dans les cirques. Sa fille travaillait à un trapèze fixé à une perche portant sur la ceinture de son père et celui-ci soutenait allègrement cette charge assez importante. La fille de Starr s'exhibe maintenant dans les cirques sous le nom d'Elya Thisa (Starr); elle exécute un numéro de trapèze.





WILLIAM STARR A 30 ANS



WILLIAM STARR A 45 ANS

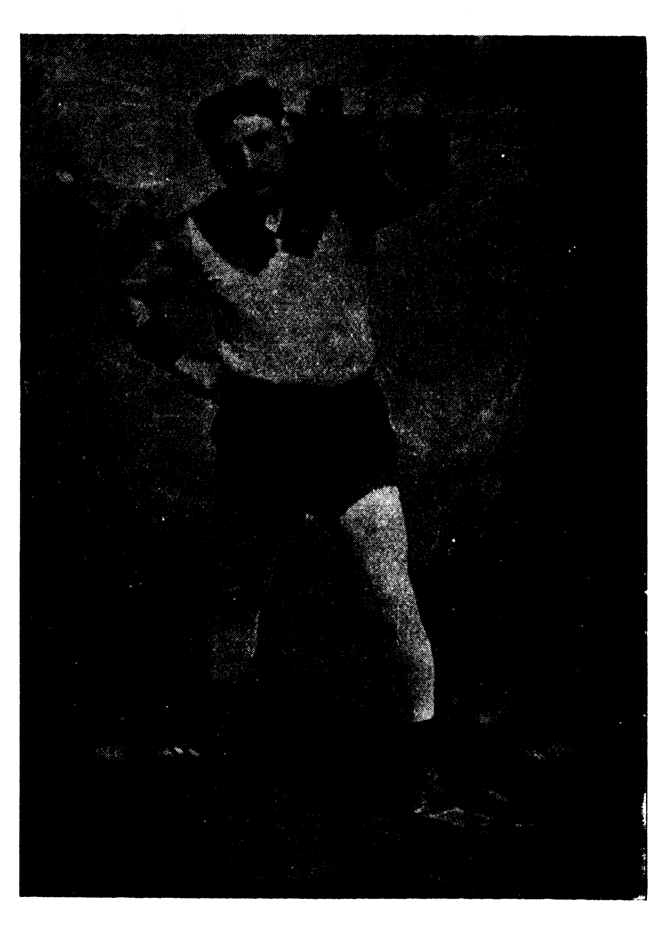
Starr est mort vers 1907.

Il était âgé d'environ soixante-dix ans et n'en paraissait pas plus de cinquante.



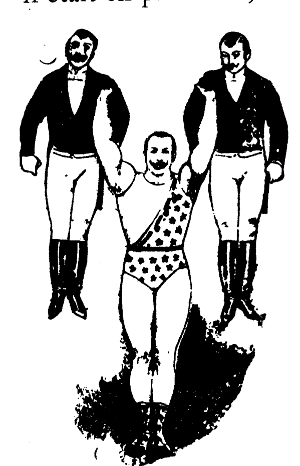
Félix SPREUX

C'était un beau gaillard, ouvrier mécanicien, qui aurait pu devenir un bon athlète s'il avait su s'entraîner. Né à Tournai en 1858, il mesurait 1^m 73 de hauteur, bras 39, cou 41, poitrine 1^m 10, mollet 39, poids 170 livres; il faisait les foires en compagnie de quelques lutteurs et athlètes. Il travailla même avec le célèbre Batta.



Félix Spreux et son Canon

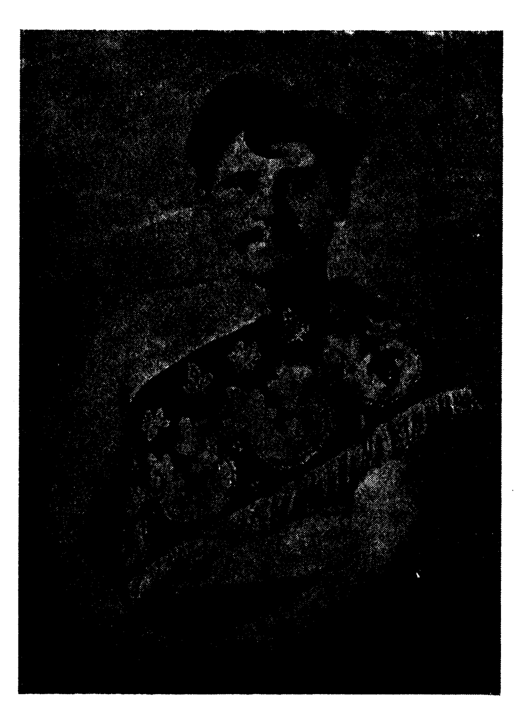
Je le vis pour la première fois sur la baraque foraine de Henri Toch, surnommé l'*Homme Canon,* où il était en parade et, ma foi, il était assez adroit, jonglant avec des poids de 20 kilos qui pouvaient en peser 15 ou 16. Je le revis plusieurs fois dans d'autres fêtes foraines, puis je le perdis de vue pendant quelques années et quand je le rencontrai de nouveau il n'était plus que l'ombre de lui-même. Ayant entendu dire que j'avais une barre à sphères, il m'exprima le désir de la voir. Je lui montrai une barre de 67 kilos, avec laquelle je m'entrainais, il vint vers elle, la soupesa et me dit textuellement : « Elle a du poil aux dents », et tous ses compagnons d'être persuadés qu'effectivement elle avait



du « poil aux dents » et qu'il fallait être un hercule pour l'enlever. Pour Félix, il ne put parvenir à l'épauler tant il était affaibli. Il me pria ensuite de la faire. J'accédai à son désir et l'arrachai à deux mains d'abord, puis la dévissai d'une main, ce qui le stupéfia littéralement.



Je ne pus manquer de réfléchir aux suites d'une conduite peu régulière, car ce gaillard, que j'avais envié, n'était plus qu'un enfant auprès de moi. Je le revis à Paris où le pauvre hère était réduit à montrer un homme sauvage à la Foire au pain d'épice : sa mise plus que négligée n'indiquait pas la richesse ; je lui parlai et lui dis que j'avais une photographie de lui, il en montra une joie puérile et touchante. Nous causâmes du passé et je vis bien qu'il regrettait d'avoir sacrifié sa force et sa santé à des *noces* qui ne lui laissaient même pas le souvenir du plaisir. Je le revis encore plus tard, il avait repris son métier de mécanicien et paraissait heureux, j'en fus très satisfait.



Félix Spreux

C'est un rare exemple de régénération chez les athlètes déchus — on ne peut qu'y applaudir.

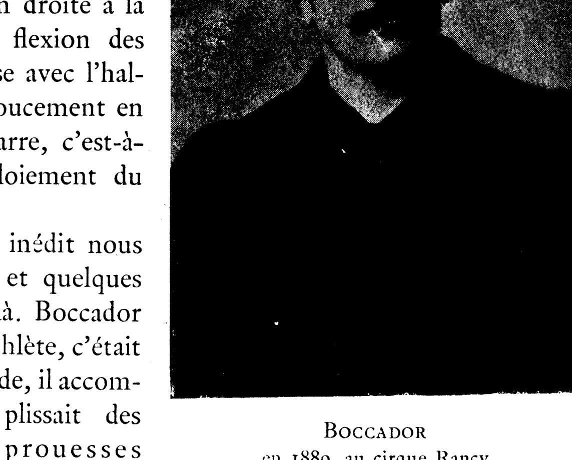
BOCCADOR



Boccador, né en 1856 à Bergame (Italie), était un petit athlète italien bien connu dans le monde des professionnels et des acrobates, doué d'une force et d'une agilité prodigieuses. Il fit longtemps partie de la troupe du cirque Rancy, où nous l'avons connu faisant même en 1889 un numéro d'athlète sous le titre : « Entrée de force et d'agilité. »

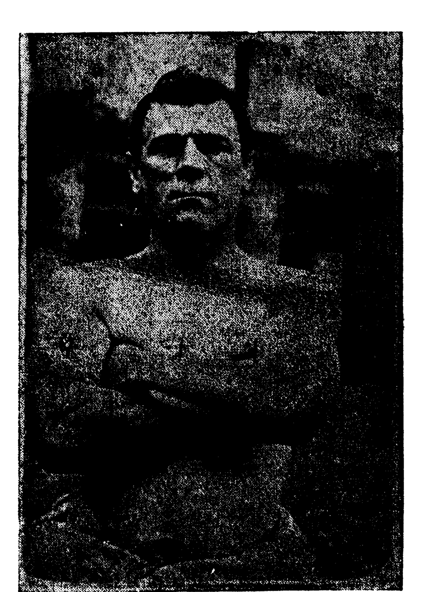
Boccador, aussi large que haut, mesurait tout au plus 1^m^ 50 de taille ; mais quelle musculature chez ce petit homme râblé ! Au moment où il était dans toute sa force, de 1880 à 1890, il avait des bras durs comme l'acier et d'un modelé irréprochable.

Ses bras, en rapport avec sa petite taille, étaient assez courts et, avec ses 39 ou 40 centimètres de tour, paraissaient d'autant plus énormes. Sa spécialité était le bras tendu. Il y excellait en raison de la particularité que nous venons de signaler. Peu d'hommes mirent avec autant de correction et de facilité 20 kilos à bras tendu. C'était un jeu pour lui, qui mit jusqu'à 40 kilos à bras tendu, performance extraordinaire et accomplie par un bien petit nombre d'athlètes. Un jour qu'il était venu nous rendre visite à l'ancien club athlétique lillois en 1887, je lui vis faire l'exercice suivant : tenant une barre de 57 kilos dans la main droite à la position d'épaulement, il fit une flexion des jambes, posant le coude sur la cuisse avec l'haltère dans la main, et il se releva doucement en développant en même temps la barre, c'est-à-dire en faisant concorder le déploiement du bras avec l'extension des cuisses.



Boccador
en 1889, au cirque Rancy

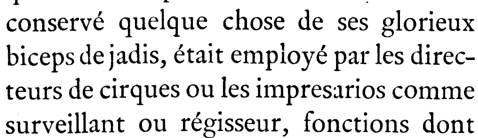
Ce tour de force très dur et inédit nous stupéfia Dubois, Marchand, Lees et quelques autres amateurs qui se trouvaient là. Boccador n'était pas seulement un excellent athlète, c'était un sauteur remarquable ; à la batoude, il accomplissait des prouesses et il tournait les sauts périlleux et les flips-flaps avec une vitesse, une légèreté et un brio extraordinaires. Très intelligent, les yeux rieurs et la mimique amusante, il remplissait les rôles qu'on lui confiait dans les pantomimes avec un sens du comique du meilleur aloi.



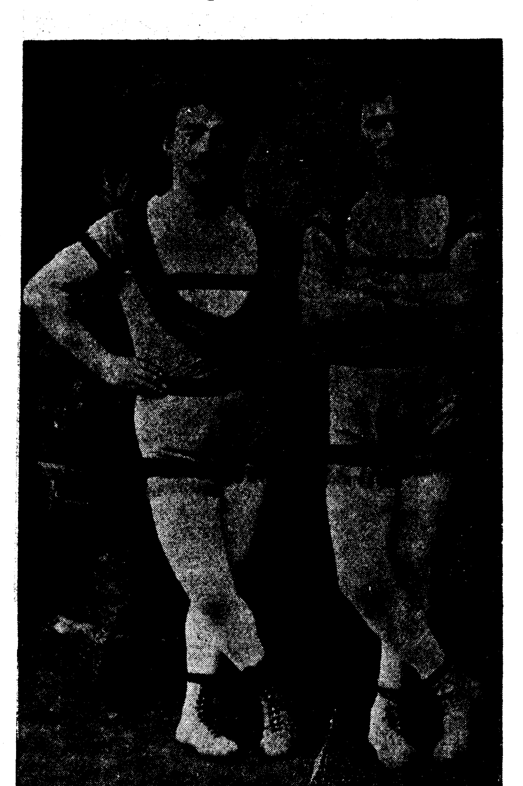
Boccador, a 40 ans

Boccador avait une façon originale de s'entrainer les bras. Il emportait toujours avec lui une boite où était enfermé un poids de 20 kilos et il se promenait partout avec cet engin. Il jouait parfois de bonnes farces aux garçons de café. Après avoir commandé une consommation, il appelait un garçon et lui disait en tendant négligemment la boîte au poids de 20 kilos : « Veuillez, s'il vous plait, me mettre ceci de côté, je le reprendrai tout à l'heure », et comme il disait cela le sourire sur les lèvres, tenant la boîte à bras tendu, le garçon cueillait délicatement le petit colis qu'il supposait devoir contenir des faux-cols ou des manchettes et... je vous laisse à penser quelle secousse !... Si parfois le garçon, le bras

désarticulé, maugréait un peu, Boccador, par un généreux pourboire, savait faire passer sa mauvaise humeur et puis... allez donc vous fâcher avec un gaillard qui porte 20 kilos à bras tendu comme on le ferait d'une boîte de bonbons !

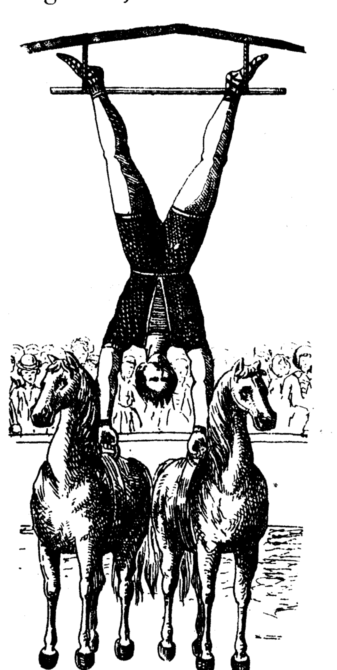


Boccador, qui commençait à prendre de l'âge, s'était retiré de l'athlétisme ; il entraînait ses fils qui, marchant sur la trace de leur père, sont devenus des acrobates accomplis. Boccador, qui avait cependant conservé quelque chose de ses glorieux biceps de jadis, était employé par les directeurs de cirques ou les impresarios comme surveillant ou régisseur, fonctions dont il s'acquittait à merveille.



Les Frères Métral
de Dijon

Boccador est mort en 1908, il était âgé de cinquante-deux ans.



Les Frères MÉTRAL

Les frères Métral, originaires de Dijon, étaient des athlètes d'une certaine vigueur, mais ne pouvaient pas prétendre au titre de champion. Aussi nous les avons fait passer dans notre livre plutôt par souci de l'intérêt rétrospectif que dans celui de l'athlétisme.

Ils étaient d'ailleurs plutôt bâtis en gymnastes qu'en hercules. Ils obtinrent surtout un succès régional. On n'a jamais connu exactement leur force.

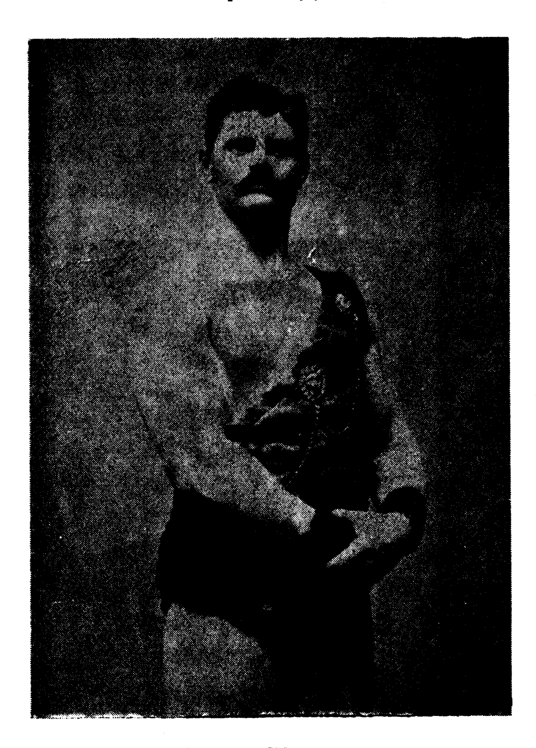
LIUPOLD

LIUPOLD, né à Gênes en 1865, fut un athlète renommé vers 1890 et surtout connu en Italie. Retiré de la piste depuis plusieurs années, il dirige l'entraînement de ses deux filles Amélia et Léonora qui ont hérité de la vigueur du père.

Miss Amélia la porteuse est magnifiquement musclée : elle avait 36 centimètres de tour de bras et pesait 55 kilos à seize ans.



LIUPOLD



OSCARD WAHLUND

OSCAR WAHLUND

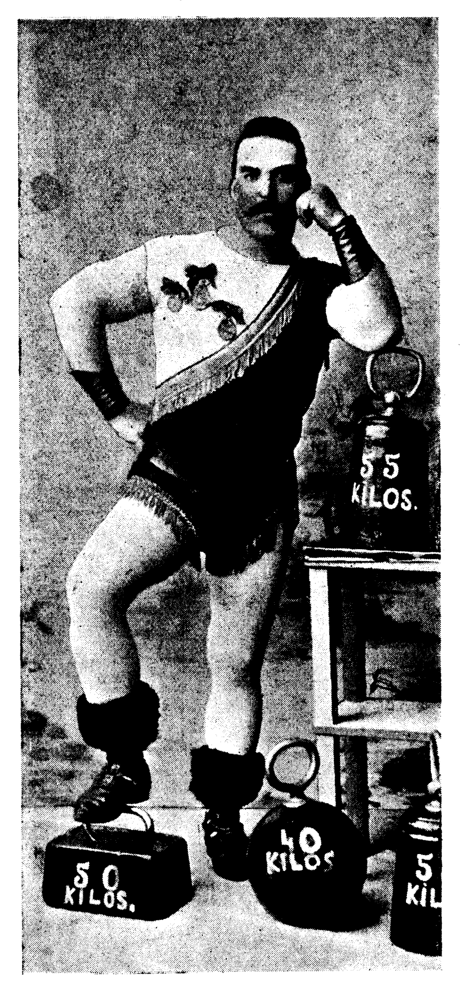
Cet athlète suédois et son associé Johnson étaient considérés comme les hommes les plus forts résidant en Amérique. Johnson eut un match avec Auvray, Haljmar Lundin et Salvator.

Wahlund jetait dix fois 100 kilos à deux mains.

Il avait 1m 855 de hauteur, 41 de bras et pesait 105 kilos.

Jean MOORS

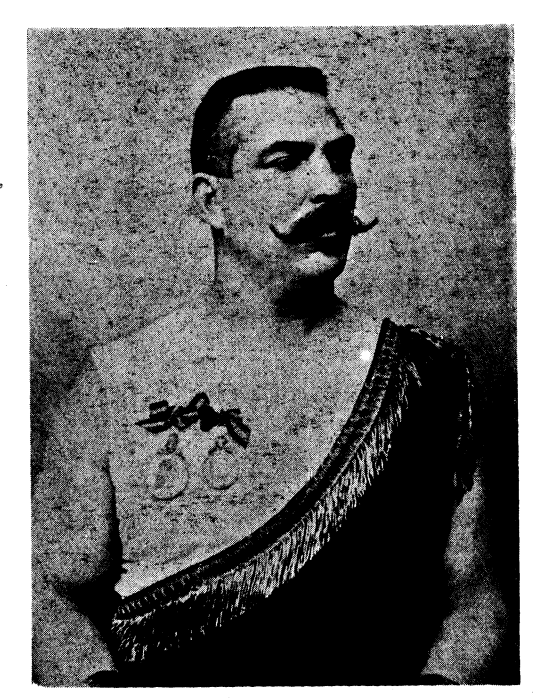
Jean Moors était un vigoureux athlète, grand et lourd, qui s'exhibait dans les foires avec une troupe de lutteurs et d'athlètes dont il était le patron.



Jean Moors

Moors, né à Anvers en 1852, était un véritable colosse, noir de cheveux, brun de peau, haut de $1^{m}80$, avec des bras de 45 centimètres, des avant-bras de 36 centimètres, des mollets de 44 centimètres, un tour de poitrine de $1^{m}24$.

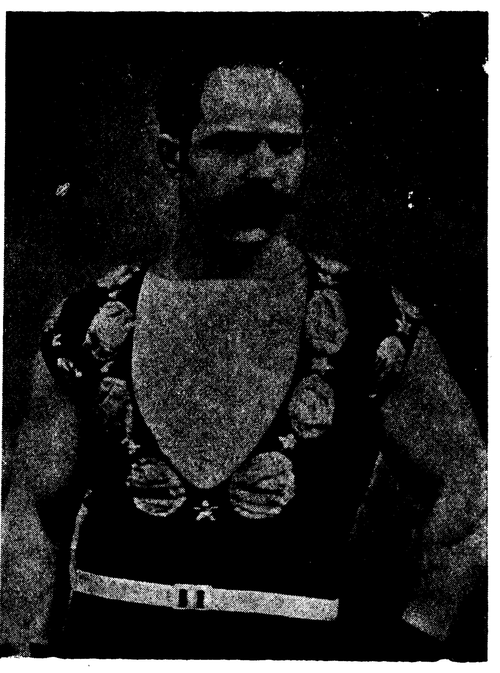
Il était doué d'une grande puissance dans les doigts et les poignets : il empoignait une barre de bois sur laquelle il posait un poids de 20 kilos à 5 centimètres environ de sa main et il soulevait le poids à la position horizontale, l'avant-bras en angle droit avec le bras. Il arrachait aussi un haltère court à grosse poignée qui pesait 62 kilos et n'était pas commode à prendre. Sa façon d'arracher était bizarre : il soulevait l'haltère, lui faisait toucher terre brusquement, puis l'arrachait. Il avait un poids de 100 livres de forme cylindrique, très difficile à manier; il l'arrachait aisément en faisant décrire au poids un demi-cercle autour du bras.



Jean Moors

Un vieil athlète lyonnais, nommé Chevalier, modèle de profession, exécutait un tour semblable avec un poids de forme hexagonale pesant 53 kilos.

Des colosses comme Péchon, faisant aisément 70 à 75 kilos à la volée, ne pouvaient « faire son poids », le vieux Chevalier en était très fier; les athlètes non initiés se blessaient en essayant le même tour de force, car le bras décrivant un demi-cercle autour du poignet venait frapper violemment l'avant-bras; cela arriva, notamment, à Alfred Décottignies, l'athlète de Comines, qui souffrit au bras pendant plus d'un an après avoir essayé à Anvers le poids de Jean Moors.



CHARLES ROUTHIER dit le *Marin*

Cet athlète a un fils, Franz, né en 1874, qui fit partie de la troupe Vanderzande. Le fils Moors était très fort au dévissé.

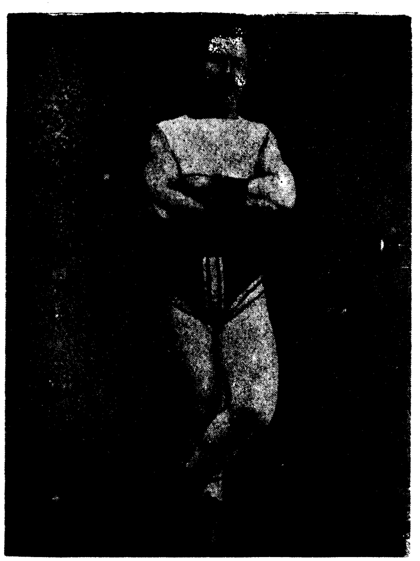
CHARLES LE MARIN

La présente biographie est due à mon ami G. Strehly, qui était professeur de philosophie au lycée Montaigne et qui a beaucoup connu l'athlète Charles le *Marin*.

A l'inverse de quelques-uns :

Qui sont entrés vivants dans l'immortalité,

Charles le *Marin* est entré vivant dans l'oubli. Bien que depuis nombre d'années j'aie perdu entièrement sa trace, je crois savoir de source certaine qu'il vit encore, perdu quelque part dans l'immensité de Paris. Puissent ces lignes lui tomber sous les yeux et lui rappeler agréablement le souvenir de sa gloire passée !



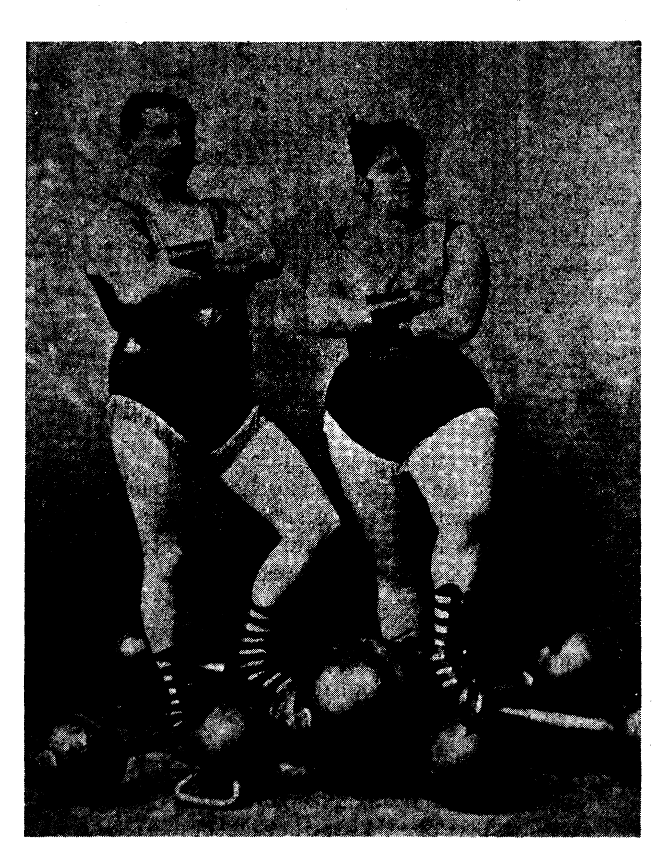
CHARLES, le *Marin*
né à Besançon en 1847

Je l'ai personnellement connu, et pourtant j'ignore son véritable nom patronymique qu'il déguisait, suivant une mode générale jadis parmi les athlètes, sous un nom de guerre. Ce sobriquet de « le *Marin* » lui avait été donné parce qu'il avait servi dans la flotte. C'était d'ailleurs un homme fort estimable qui gagnait sa vie comme employé dans un magasin de musique. Fervent adorateur du muscle, il dérobait à son rude labeur et à ses courses quotidiennes quelques instants précieux qu'il venait passer au gymnase de la Sorbonne où il s'acharnait littéralement sur la fonte. De temps à autre il contractait un court engagement dans un music-hall, et c'est ainsi qu'il eut son heure de célébrité il y a quelque trente-trois ans. Sans parler d'établissements secondaires, il fut admis à l'Eldorado en 1878 et aux Folies-Bergère vers 1882. Ce fut là l'apogée de sa carrière athlétique.

Charles le *Marin* n'a pas établi de record officiel, et, si j'ai bonne mémoire, le jeté d'une main avec 150 livres constituait le plus beau

fleuron de sa couronne. La principale attraction de son numéro à la scène était le truc sensationnel suivant. Suspendu par les pieds au moyen de *staffes,* il se faisait accrocher aux poignets un bœuf de taille moyenne : puis un cabestan faisait monter les staffes, et les quatre pieds du bœuf quittaient pendant quelques instants le sol. Cet exercice de force *passive* ne laissait pas de présenter des dangers. Un jour, une des poignées se rompit et le poids de l'animal tout entier demeura suspendu à un seul des bras du porteur, au risque de l'écarteler. Heureusement il n'en fut rien. Comme *rappel,* Charles le *Marin* traversait la scène en portant 1.000 livres ingénieusement réparties sous forme de : 1° une barre et 3 hommes ; 2° des poids de 20 kilos accrochés à un harnais ; 3° des semelles de plomb.

Cet athlète s'est usé assez vite, et avant la quarantaine il dut renoncer à l'athlétisme. Cette prompte décadence doit être attribuée au surmenage. On ignorait alors les principes scientifiques de la culture physique, et Charles le *Marin,* qui n'était pas un professionnel, avait cru pouvoir mener de front un métier très fatigant qui l'occupait toute la journée avec des engagements artistiques qui lui prenaient une bonne partie de la nuit.



Vulkan et Vénus

Qui veut voyager loin ménage
sa monture.

Nous savons que Charles Routhier est toujours à Paris, nous l'avons vu en décembre 1910, il avait soixante-trois ans et, quoique bien maigri, on devinait au feu de ses yeux que cette frêle enveloppe avait dû abriter une vigueur exceptionnelle. Il était employé chez un éditeur de musique, 15, rue de Tournon.

VULKAN ET VÉNUS

M. et Mme Laufenberg, de Cologne, s'exhibaient vers 1893 sous les noms de Vulkan et Vénus.

L'homme, un grand et vigoureux gaillard, était d'une jolie force et possédait une poigne solide grâce à son habitude de travailler avec des haltères et des barres dont les poignées étaient très grosses.

Ils eurent assez de succès en Allemagne. Je les revis en 1897 au concours d'athlétisme de Bruxelles où j'étais membre du jury, et la femme avait abandonné le métier d'athlète à cause de sa corpulence qui était devenue par trop indiscrète sous le maillot collant.

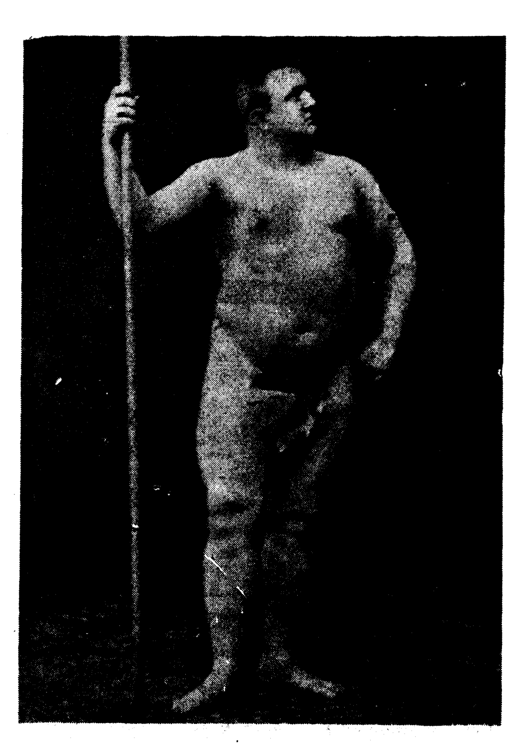
Elle avait conservé une certaine force et avait toujours une figure aux traits

réguliers, dont la photographie ci-dessus ne donne qu'une faible idée. Elle était blonde, assez grande et avait au moins 46 de mollets et 76 de cuisses. Son mari avait 1^m 78 de hauteur, pesait 100 kilos, avait 41 centimètres de tour de bras, 34 d'avant-bras, 41,5 de mollets, 124 de poitrine.

Aloysius MARX

Aloysius Marx, athlète allemand qui s'exhiba surtout en Amérique, fut, d'après le témoignage du docteur Krajewski, un homme d'une grande force naturelle. De haute taille, large, massif, et plutôt gros, il ne donnait pas aux connaisseurs cette impression de force qu'on se plaisait à lui attribuer grâce à son apparence athlétique. Il était très fort à l'extenseur en caoutchouc. Aloysius Marx établit quelques records qui attestent une vigueur exceptionnelle.

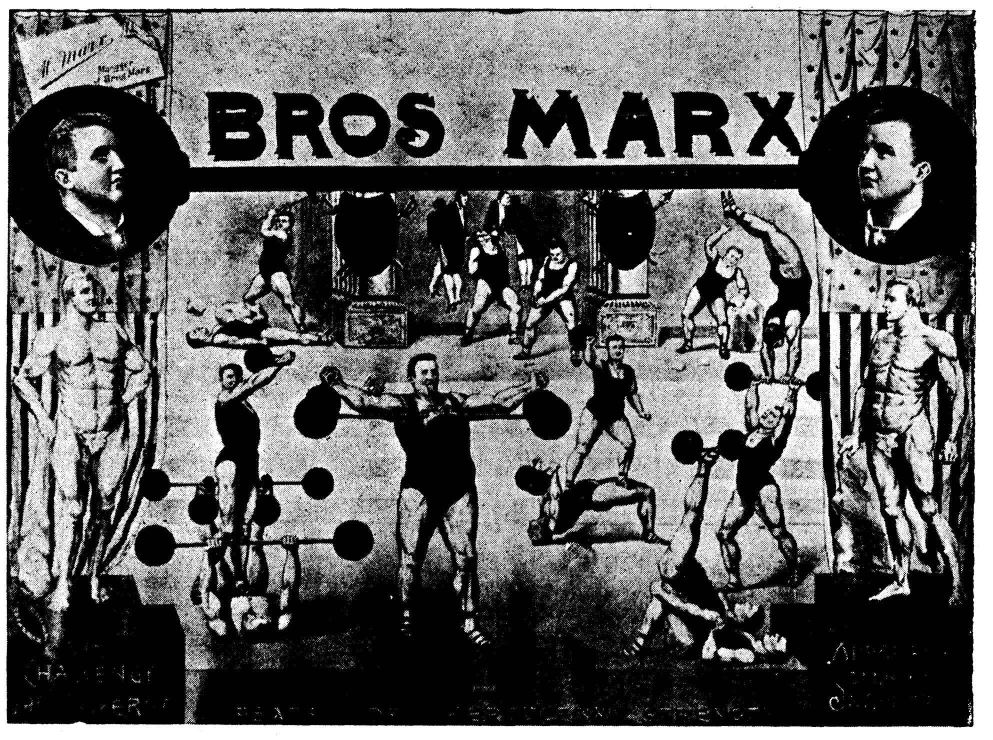
Le 7 avril 1890, au P. A. T.-Club de Saint-Louis, en face de deux cent soixante membres de ce club, Aloysius marcha avec un poids de 1.065 livres anglaises réparties comme suit : ayant une barre de 265 livres sur les épaules, MM. Henry Sterling pesant 290 livres, Capt. T.-R. Romer pesant 215 livres, C. Erauss pesant 295 livres se suspendirent à la barre et Marx marcha avec les 1.065 livres.



Aloysius Marx

Aloysius avait un travail original : il se faisait casser d'énormes pierres sur la poitrine et sur la tête avec un marteau de 20 livres; il rompait des chaines par la contraction des muscles des bras et du thorax; il s'accrochait à une échelle en fer fixée à terre et se faisait tirer par des chevaux; il se plaçait horizontalement une barre de fer dans la bouche et la soulevait avec quatre hommes cramponnés à la barre. Ce fut lui qui lança John Grünn, qui conserva longtemps le nom de John Marx, et voici en quelle circonstance. John Grünn se trouvait à Saint-Louis (Amérique) où il était employé dans une maison de vins et liqueurs. Une troupe d'athlètes, les Marx, sous la direction d'Aloysius, vint à Saint-Louis pour y donner quelques représentations. Aloysius fut amené par hasard dans la maison où était employé John Grünn, il vit notre futur athlète manier des tonnes de whisky et





Les Affiches représentant le travail athlétique de Marx

de vins, la facilité avec laquelle Grünn enlevait les tonneaux édifia Marx sur la force extraordinaire du jeune homme, et il résolut de le prendre dans sa troupe si ce dernier y consentait. Il lui en fit la proposition que Grünn accepta de suite, et voilà comment les haltérophiles eurent plus tard le plaisir d'applaudir le célèbre John Grünn. En quelques mois Marx fit faire des progrès rapides à Grünn, et bientôt les deux collègues purent voyager sous le nom de Marx Brothers.

Aloysius Marx a droit à nos félicitations pour avoir su inculquer à Grünn le goût de l'athlétisme.

Aloysius Marx est né en 1862, il mesure $1^{m}735$ de hauteur, 45 de bras, 46,5 de mollets et $1^{m}25$ de poitrine.

Louis MURET, dit le Grand Louis, dit Louis le Tambour-Major

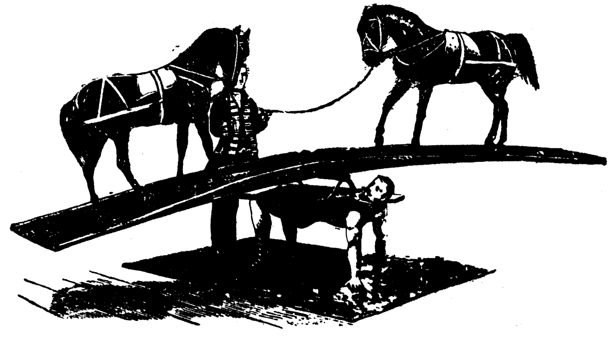


NÉ à Lyon en 1872, Muret ou Muray vint à Paris en 1888, à l'âge de seize ans. Il était garçon boucher : grand et fort, les yeux noirs avec des sourcils noirs, épais et se rejoignant, il avait alors l'apparence d'un homme de vingt ans ; il entra en relations avec Pajol, un des rois de la pince, qui lui conseilla de s'entraîner chez Joigneret, faubourg du Temple.

Félix Bernard et Eugène Tallier (dit le *Grand Eugène* à l'époque, et plus tard Eugène de Paris, professeur de lutte en Russie) le voyant si bien bâti, le poussèrent à faire de la lutte, et il devint, en même temps que bon athlète, bon lutteur.

Joigneret ayant abandonné le faubourg du Temple pour l'avenue des Tilleuls à Montmartre (plus tard gymnase Pons), le Grand Louis s'entraîna avec Eugène Robert, le président actuel de la S. A. M., avec les frères Hermann et Poirée, il avait alors dix-neuf ans, était taillé en hercule, et fit de réels progrès. Voici ses mensurations à vingt ans : hauteur $1^{m}81$, tour de poitrine 125 centimètres, bras droit 42,5, avant-bras 36, bras gauche 41, avant-bras gauche 34, cuisses 62, mollets 41, poids 101 kilos, tout en muscles.

Voici ses performances : barre à deux mains, 240 livres en deux temps, 140 livres à la volée et 140 à l'arraché, et cela tout debout, sans truquer; 50 livres à bras tendu par l'anneau, une croix de fer superbe avec 50 livres dans chaque main.



Vers cette époque, en 1892, il alla à Lille lutter au théâtre des Variétés avec Félix Bernard, Léon Masson, Pons, Apollon, etc., sous le nom de Louis le Faouët. Je le conduisis à mon club de la rue Nicolas-Leblanc, et là il enleva à deux mains, en jouant, une barre de 95 kilos.

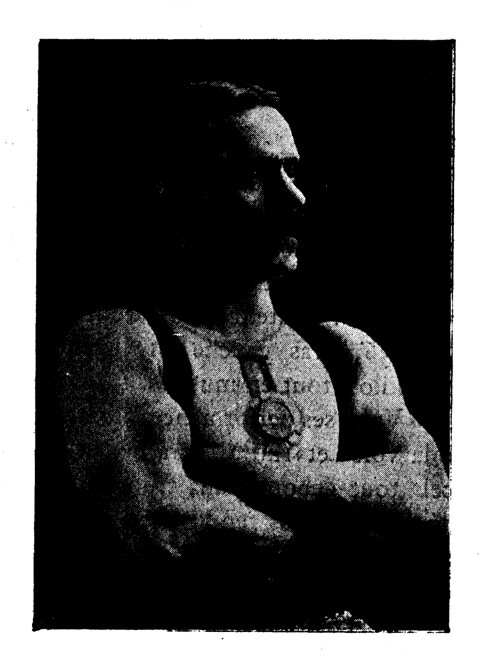
Il partit au régiment à Vienne, où il fut tambour-major. Il fonda un club dans la ville, club fréquenté par les officiers; il entraîna même le fameux Maspoli, le champion de France amateur. Après son service militaire il vint se fixer à Paris, et dirigea en face des Halles un restaurant de nuit; c'est là qu'il contracta les germes d'une terrible maladie, par suite du surmenage qu'il s'imposait pour faire marcher son établissement de jour et de nuit, sa femme, étant malade elle-même, ne pouvait donc le seconder. Il mourut de la tuberculose à l'âge de trente-six ans, en décembre 1908. Je n'ai pu me procurer que la photographie de Louis Muret en tambour-major, que Maspoli m'a envoyée (je ne l'ai pas en athlète), mais il ressemblait beaucoup à l'athlète François Vanderzande, dit *Fatch,* dont j'ai publié le portrait.



Louis Muret
lorsqu'il était tambour-major

Ch. SAMPSON

Sampson, né à Metz en 1859, fut un athlète surtout adroit et qui sut se faire passer pour très fort. Il avait un numéro bien présenté et eut beaucoup de succès à Londres, à l'Aquarium, où il travaillait. C'est là que chaque soir il offrait une prime à qui enlèverait l'haltère qu'il faisait au dévissé et qui pesait environ 82 kilos. Attila, qui était à l'époque (1889) à Londres, fit venir Sandow et le présenta sur la scène pour se mesurer avec Sampson.



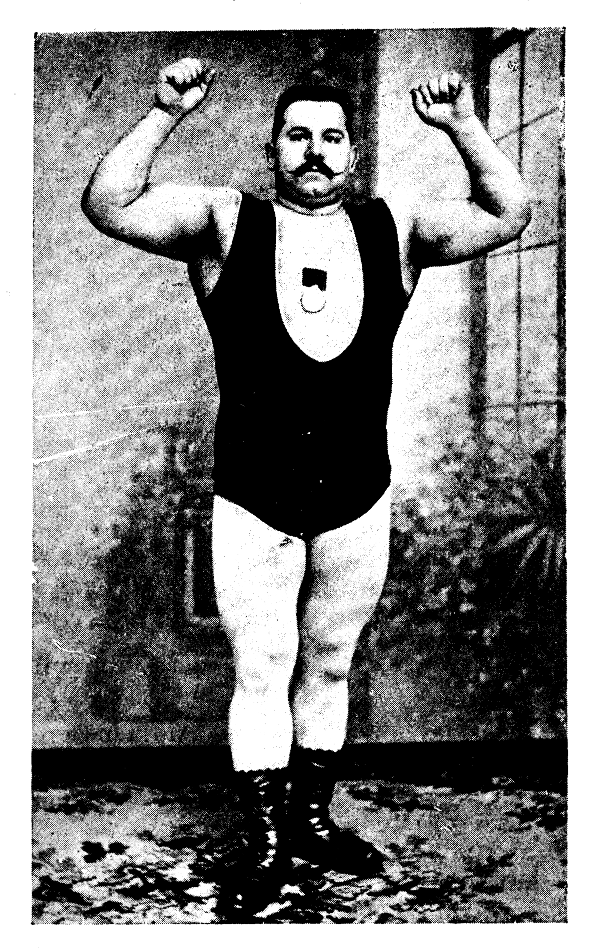
Ch. Sampson

Sandow enleva l'haltère de Sampson avec une grande facilité; le lendemain, il était engagé à la place de Sampson et tout Londres courait admirer le bel athlète âgé alors de vingt-trois ans. Ainsi la défaite de Sampson fut le point de départ de la fortune de Sandow.

D'ailleurs Sandow était très entraîné au dévissé; lorsqu'il vint à Paris vers 1889 il dévissait, très laborieusement il est vrai, 190 livres. Tout de suite après Attila l'emmena à Londres.

CYCLOPS

Cyclops est né à Tomken (Allemagne), le 5 juillet 1862. Son vrai nom est Frantz Bienkowski; il pèse 114 kilos, mesure 1^{m}68 de hauteur, 132 centimètres de tour de poitrine, 46 de tour de bras, 68 de tour de cuisse, 37 d'avant-bras, 46 de mollets.



Cyclops

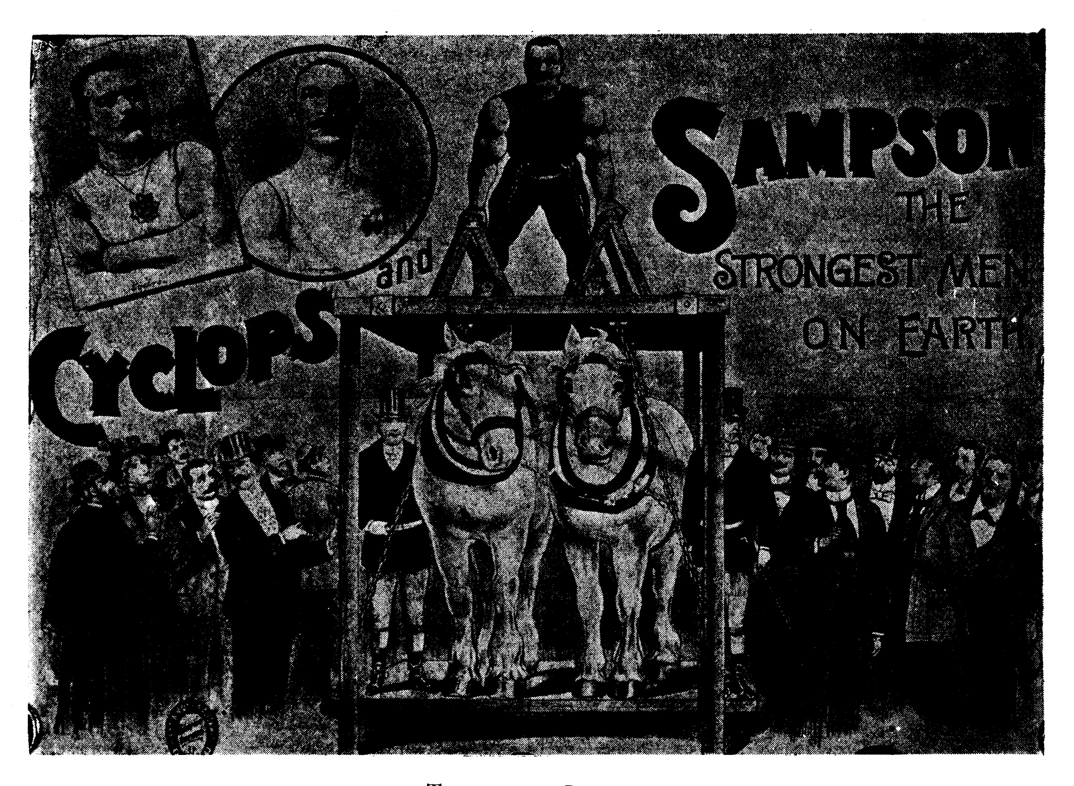
Voici les exercices accomplis par Cyclops en mars 1897, lors d'une séance privée donnée à Lille à mon école de culture physique : deux haltères de 115 livres chacun, amenés sur les cuisses, puis à la hauteur des épaules et jetés à bout de bras au-dessus de la tête (en trois temps); une barre de 200 livres épaulée à deux mains et dévissée d'une main avec une extrême facilité ; une barre de 200 livres développée à deux mains plusieurs fois de suite à la façon allemande, c'est-à-dire incorrectement. Un poids cylindrique de 25 kilos étant placé sur une table, Cyclops assis devant le souleva, le bras tendu, le pouce placé dans l'anneau, le poids restant toujours devant le corps. Enfin Cyclops cassa entre ses doigts des pièces de 5 centimes et une pièce de 10 centimes ; ce dernier exercice est vraiment surprenant, et Cyclops est le seul athlète au monde capable de l'exécuter. Ce gros sou est déposé maintenant dans la collection de l'Haltérophile Club de France, où il figure avec le fer à cheval de John Grünn, les clous pliés par Vansart, les cartes déchirées par Bonnes, Gills et Pélado, etc.

Nous reproduisons ci-contre le portrait du fameux athlète Cyclops et, ci-après, la photographie de la pièce de 10 centimes brisée par lui.

Cyclops ne fume pas, mange énormément; comme boisson il prend du vin blanc : il prétend que cela lui réussit bien. Le père de Cyclops était un forgeron de Danzig. Il est étonnant que son fils n'ait pas songé à casser des fers à cheval comme son camarade John Grünn ; mais, quoique cela paraisse bizarre, Cyclops ne pourrait pas casser le fer de Grünn et Grünn ne pourrait pas casser le sou de Cyclops, ce qui montre une fois de plus que l'entraînement est tout.

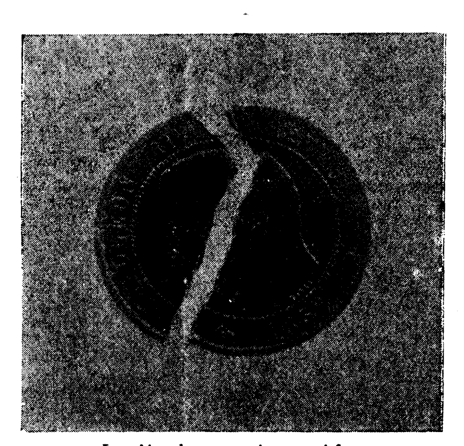
Une anecdote pour finir :

Quand Cyclops vint en France pour la première fois, à Lille, et qu'il cassa un gros



TRAVAIL DE CYCLOPS

sou entre ses doigts, la nouvelle fit grand bruit dans le monde haltérophile. Noël le *Gaulois,* qui tenait à l'époque un gymnase athlétique rue des Boulets, dit à qui voulut l'entendre que Cyclops était un fumiste et que ceux qui prétendaient lui avoir vu casser un gros sou étaient des... imbéciles et des *incompétents,* selon son expression favorite; et, ajoutait-il, devant moi qui suis compétent, Cyclops n'oserait pas faire cet exercice, etc., etc.



La pièce de 10 centimes qui fut brisée par l'athlète CYCLOPS

Pour jouer un bon tour à Noël, je fis la leçon à Cyclops et l'envoyai à Paris au gymnase de Noël le *Gaulois.*

Après les présentations d'usage, Cyclops dit à Noël :

— Avez-vous un gros sou à me confier pour que je le casse, car, paraît-il, vous ne croyez pas à la possibilité d'accomplir cet exercice.

Noël, suffoqué, va à son comptoir de marchand de vins où il enfermait sa recette

journalière et choisit une pièce de 10 centimes, la marque et la remet à Cyclops en disant : « En voilà une qui ne se déchirera pas aussi facilement que celles que vous avez faites dans le Nord. »

Cyclops la prit en riant, la plia entre ses doigts, la remit à Noël et lui dit : « Cent francs pour vous si vous la remettez droite ou si vous la cassez. » Noël, ahuri, après plusieurs efforts infructueux, s'avoua vaincu. Cyclops la remit droite, la replia et la déchira ensuite en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Noël était vaincu et convaincu. Il faut dire à sa louange qu'il fixa le gros sou sur le portrait de Cyclops et l'encadra illico pour perpétuer le souvenir de ce tour de force inouï et unique dans les annales de l'athlétisme.

Hans STEYRER

Hans Steyrer, né à Munich en 1849, eut dans son temps une réputation considérable et il passait parmi les athlètes de la vieille génération comme un des hommes les plus forts de l'Allemagne.



Hans Steyrer

Steyrer Hans s'est exhibé dans les grandes villes de l'Europe, faisant un numéro de force avec ses fils. Entre autres exercices assez difficultueux, il faisait un soulevé de terre avec une énorme pierre de 200 kilos qu'il levait pendant quelques secondes avec le médius. Il tenait très correctement à bras tendu par l'anneau un poids allemand en forme de bombe pesant 50 livres.



Hans Steyrer

Quand l'âge commença à rouiller ses muscles, il se retira à Munich, où depuis quelques années il tenait une brasserie. Il est mort à l'âge de cinquante-sept ans, le 25 août 1906.

Avec Hans Steyrer disparaît une vieille gloire de l'athlétisme allemand et le plus ancien représentant de cette pléiade d'hommes fameux qui virent le jour à Munich, la patrie des athlètes.

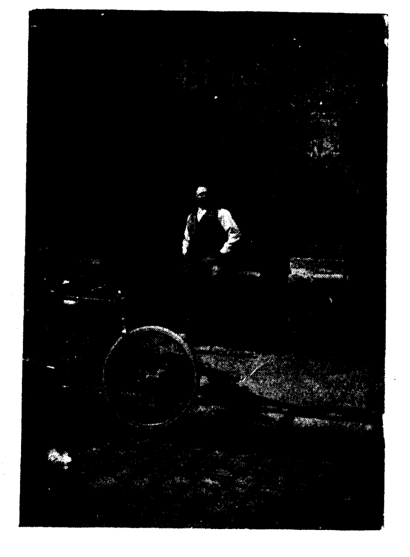
NOËL LE GAULOIS

Noël Rouveyrolis, dit le *Gaulois*, est né dans l'Hérault, à Cette, en 1863.

Il quitta son pays natal pour venir à Paris où il fut occupé pendant quelques années à la Halle aux vins. Là, il se fit remarquer par sa force et par la facilité avec laquelle il remuait les plus lourdes barriques. Entre temps, Noël le *Gaulois* faisait des poids et haltères partout où il avait l'occasion de s'entraîner, puis il monta ensuite un commerce de marchand de vins, au 23 de la rue des Boulets, et installa un club athlétique dans une arrière-salle contiguë à son café. Le débit de vins de Noël le *Gaulois* devint vite populaire parmi les amateurs d'athlétisme de Paris, qui en prenaient souvent le chemin. La réputation de la salle Noël s'étendit bientôt un peu partout en France et à l'étranger. Noël était le champion incontesté du groupe d'athlètes qu'il avait ainsi réuni autour de lui, et tous les athlètes professionnels de passage à Paris ne manquaient jamais de lui rendre visite, désireux de faire connaissance avec celui qu'on regardait comme le véritable champion amateur Français. Voici quelles étaient, il y a quelques années, alors qu'il était au summum de sa forme, les mensurations de Noël le *Gaulois :* Hauteur 1^{m} 70, tour de poitrine 1^{m} 18, biceps 42 centimètres, cuisse 61, mollet 40, poids du corps 180 livres.



NOËL le *Gaulois*
avec sa massue en fer



NOËL le *Gaulois*
devant son gymnase de la rue des Boulets

En 1897, au concours athlétique de Bruxelles, Noël le *Gaulois* conquit le titre de champion du monde et se vit décerner comme prix une médaille d'or et un objet d'art de 500 francs. Bonnelli et Victor Salvator, de Bruxelles, se partagèrent *ex-æquo* le deuxième prix.

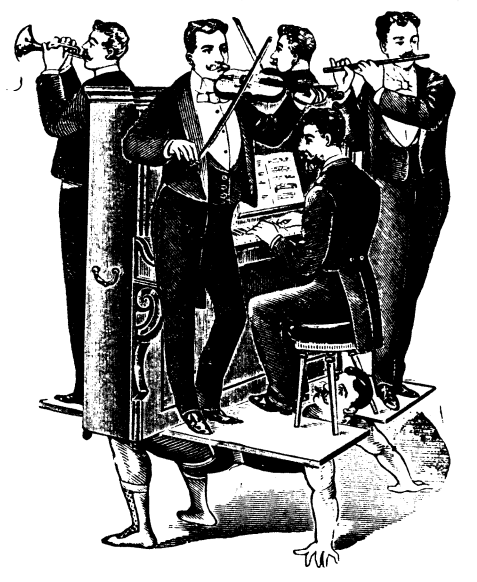
A ce concours Noël le *Gaulois* enleva les poids suivants : 230 livres au jeté en

barre à deux mains, 130 livres à l'arraché d'une main et 200 livres à l'arraché à deux mains. A ce même tournoi athlétique, Noël se vit décerner un prix spécial et une médaille pour avoir exécuté les plus beaux bras tendus d'une main et en croix de fer.

Comme exercice libre, le tour de force favori de Noël le *Gaulois* était l'enlèvement d'une barre à deux mains dont les boules, ayant environ 1 mètre de diamètre, contenaient chacune un homme de poids moyen. Quand l'athlète avait rétabli la barre au bout des bras, les boules s'ouvraient en deux, sous la pression intérieure des hommes qui y étaient cachés. Cet exercice, qui fut inauguré par Noël le *Gaulois*, faisait grande impression. Il a depuis été imité par nombre de professionnels. Noël le *Gaulois* se fit beaucoup d'ennemis dans le monde des athlètes par son intransigeance orgueilleuse. Il ne voulait pas admettre qu'il y eût quelqu'un de plus fort que lui. Il faut convenir qu'il avait une grande qualité et qu'il était, il y a quelques années, un des hommes les plus forts du monde. Depuis ce temps, Noël le *Gaulois*, retiré dans son pays natal, a lâché les poids et haltères. Son établissement de la rue des Boulets est devenu la propriété de Deriaz, qui a conservé le matériel et la disposition de la salle de son prédécesseur.

JEAN LE CRIC

Jean le Cric, né à Paris en 1865, était un sculpteur qui, marié et déjà père à cette époque (1891) de deux charmantes fillettes, augmentait les ressources nécessaires à la vie de sa petite famille et à la continuation de ses études, en travaillant en public comme athlète ou comme mime.

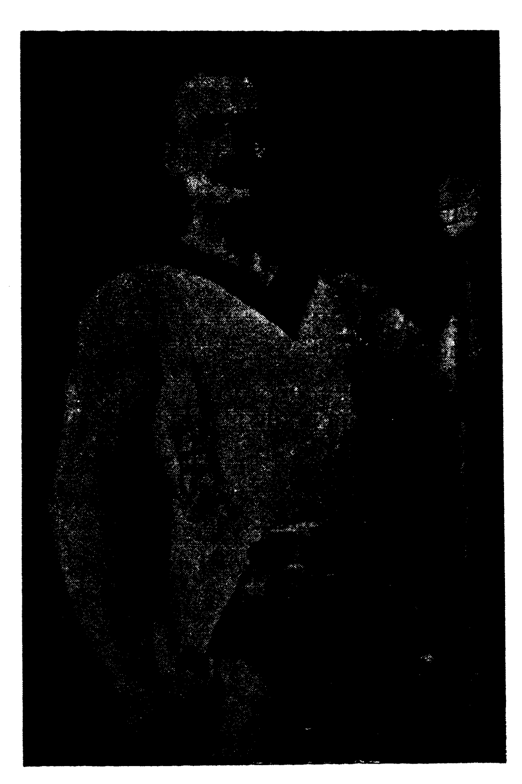


Quand je fis sa connaissance, en 1891, au Colombian Skatingring, établissement disparu depuis et qui avait son siège dans un des immenses halls de l'Exposition de 1889, il présentait un travail de force dont l'attrait était surtout l'enlèvement de deux charges énormes relativement à son poids.

Jean le Cric pesait nu 59 kilos. Haut de $1^{m}65$, il était le prototype de l'athlète fin. Sur un squelette délicat s'étageaient des masses musculaires très ordinaires, sauf les deltoïdes qu'il avait énormes, car Jean le Cric n'avait que $1^{m}10$ de poitrine, 38 à 39 centimètres de biceps, 54 de cuisse,

39 de mollet, 41 de cou. La taille était très mince, elle atteignait 68 à 70 centimètres. Malgré ces mensurations modestes, il enlevait plus de douze fois son poids.

Le seul engin qu'il possédât était un poids de 20 kilos porté par une surcharge à 20kg250, en cas de pari, car prenant le sabre d'un dragon ou d'un cuirassier présent, il le plaçait sur un support *ad hoc* la pointe en l'air et à sa droite, pour faire le tour suivant :



JEAN LE CRIC
né le 18 mars 1865, à Paris

Recevant le poids à la volée, il allait chercher la pointe du sabre avec le dos de la main dans la peau de laquelle la pointe entrait. Ainsi fixée, il entraînait la pointe devant lui et arrêtait un bras tendu très bas, puisque le sabre était en biais; le temps marqué, toujours en en maintenant la pointe avec le dos de la main, il replaçait le sabre à sa place. Cet exercice durait environ quinze secondes et lui valait beaucoup de succès.

Mais auparavant, il enlevait, sur une plate-forme accrochée à une bricole formant bretelles et ceinture, un piano et quatre musiciens. Quand il portait la charge : 550 kilos environ, il accompagnait les musiciens, car Jean le Cric jouait un peu du piano.

Ensuite, sur une autre plate-forme, je lui vis enlever dix professeurs de patinage attachés à l'établissement. La charge atteignait *exactement* 745 kilos, car la plate-forme, armée de fer à cornière, et les ferrures servant à l'enlever pesaient 85 kilos.

Je pris mes renseignements par la suite. Jean le Cric faisait 25 kilos à bras tendu (à droite) devant lui (assis sur une chaise); 25 kilos à gauche mais debout. Il épaulait en barre (à l'allemande) 230 livres, en poussait 218 et développait régulièrement à droite 90 livres.

Il ne faisait rien de sérieux en haltère à une main, engin qu'il refusait de travailler, par crainte de déséquilibrer son ensemble musculaire, qui, en effet, était égal à droite et à gauche.

UNE ANECDOTE

A propos du petit André, nous avons raconté que sa grande force lui permit de sauver la vie à un de ses amis.

Celle de Jean le Cric a sauvé de l'oubli une œuvre d'art, sur laquelle la fatalité semblait s'acharner.

Etcheto, le délicat auteur du *François Villon* que l'on peut admirer au square Monge, donnait la vie à une bacchante, qui, rieuse et troublante, broyait entre ses mains des grappes de raisins, quand la mort vint surprendre l'artiste en plein travail. Mais l'œuvre fut reprise par un maître, Jean Dampt, qui se chargea de la faire traduire en marbre.

Sous sa direction, un praticien nommé Gauthier, court et ventru Bourguignon, rappelant le Silène antique, faisait la pratique de l'œuvre.

Quand elle fut presque achevée, aidé de plusieurs metteurs au point, il coucha la statue pour permettre au marbrier de parfaire les lignes terminant le socle et de finir les dessous. Sur un matériel de fortune, des caisses, des madriers, la bacchante de marbre était couchée; seuls les reins étaient dans le vide. Quand il fallut la relever, il y eut quelques hésitations, tous les étais rajoutés empêchaient de se placer utilement. Il aurait fallu un cric et le mettre sous les reins, afin de dégager les épaules contre lesquelles deux ou trois hommes auraient réuni leurs efforts.

Vint à passer Jean.

— Tu tombes bien, fit le silène bourguignon, tu vas nous aider.

Les autres sourirent; quoi? ce petit homme pâle!

— Ne rigolez pas, fit Gauthier, avec son terrible accent, je parie qu'il la porte tout seul, si ça lui plaît.

Il ne croyait pas si bien dire.

En effet, quand l'athlète, un peu inquiet de l'échafaudage sommaire qui portait l'œuvre du pauvre Etcheto, eut pris ses dispositions, en un examen silencieux, il plia en quatre un bout de tapis, afin de protéger son épaule contre le brutal contact du marbre, et se plaça dessous, assurant son assise.

Le marbre bougea et tout s'écroula sur ses pieds, caisses, madriers, cales de bois...

Le petit Gauthier, subitement livide, leva au ciel ses bras courts.

— Lâche tout, cria-t-il, tu vas être écrasé.

En toute autre occasion Jean l'eût fait, mais c'était une œuvre d'art. Etcheto mort, son effort était perdu. Il fallait sauver l'œuvre, ne pas la laisser se briser sur le sol.

— Enlève-moi tout cela, répondit-il d'une voix sourde, écrasée par l'effort, et dépêche-toi, car c'est lourd.

On se précipita; trois hommes, remis de leur émoi, vinrent soutenir les épaules de la bacchante de marbre, qui, maintenant sur son socle, dans quelque propriété, continue à broyer des raisins, le visage éclairé de son sourire troublant.

La force triompha, cette fois encore, de la fatalité.

L'œuvre d'Etcheto doit la vie au génie de son auteur et aux muscles d'un petit athlète.

LE Dr GEORGES ROUHET

C'est en 1875, âgé de dix-huit ans, que Rouhet, frais émoulu du collège, arrivait à Paris pour y faire ses études médicales.

Il aurait pu, comme tant d'autres, suivre tout doucement sa voie, aller quelquefois, le matin, à la Faculté ou à l'hôpital, et, tous les soirs, à la taverne, fumer des pipes et cultiver les beautés secrètes du jeu de cartes.

Rouhet préféra rompre en visière avec toutes les habitudes du quartier.

Au lieu d'aller au café, il fréquenta un modeste gymnase, aujourd'hui disparu.

Quatre ou cinq fois par semaine, au sortir de l'amphithéâtre ou de l'hôpital, Rouhet, en compagnie de quelques amis, se rendait au gymnase Fournier.

Admirablement doté de la nature, sa musculature se développait magnifiquement. Pourtant, Rouhet ne se livrait pas uniquement à l'entraînement athlétique par pure fougue de jeune homme ; déjà s'associaient en lui les réflexions du savant. Il savait que rien n'est solide de nos jours s'il n'est étayé de la démonstration scientifique ; que son propre exemple ne lui suffirait pas pour l'œuvre qu'il couvait en lui, sans en rien dire à personne encore, mais qu'il lui fallait aussi connaître et expliquer la raison physiologique des exercices dont il se proposait de faire sa meilleure thérapeutique de médecin.

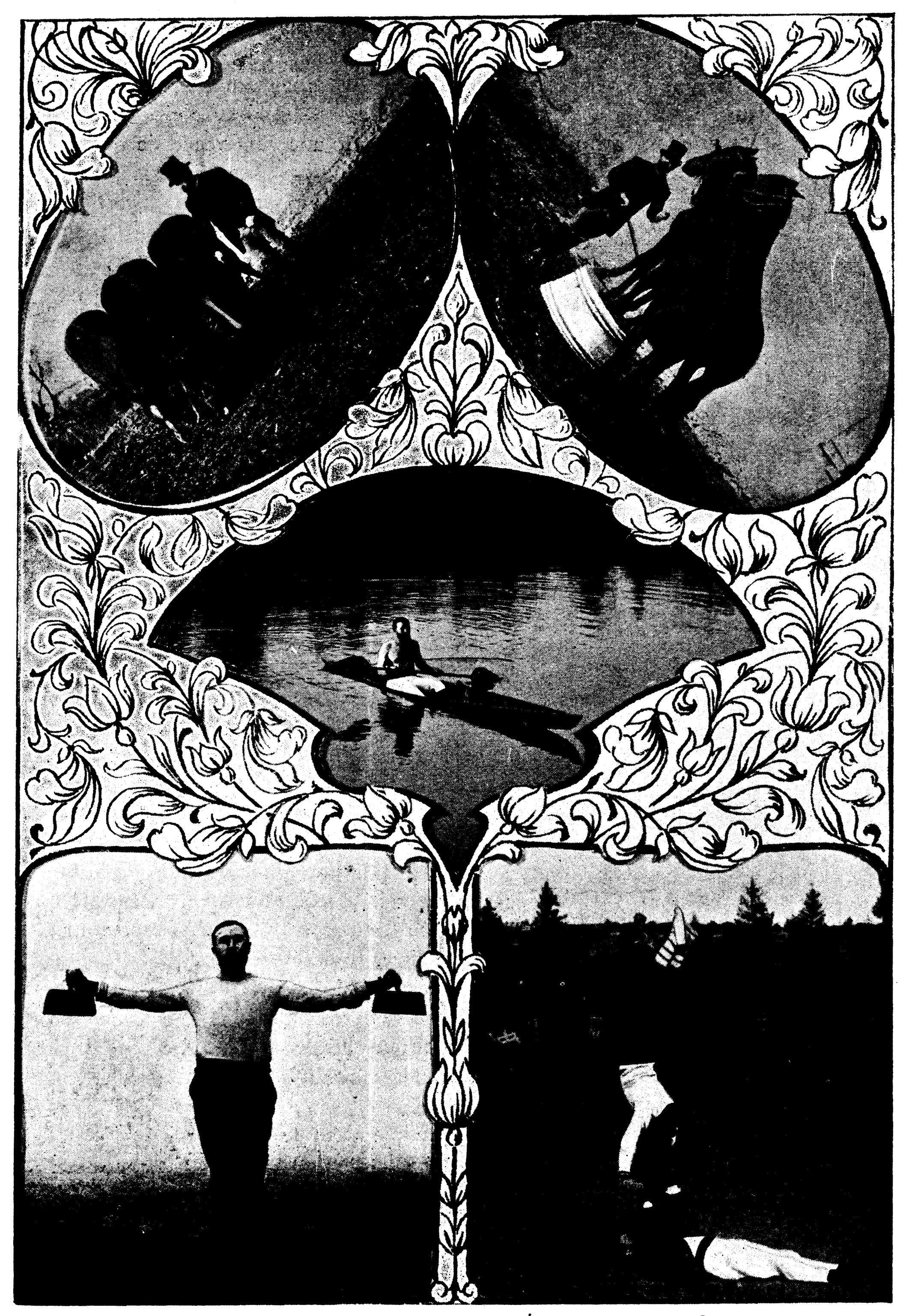
Ayant passé avec succès les différents examens du stage médical, Rouhet présenta sa thèse. Le titre était celui-ci : *L'entraînement de l'homme par la gymnastique*. Le sujet était à la fois si nouveau, et traité avec une telle compétence, que le jury décerna au jeune lauréat d'unanimes félicitations.

Rouhet quitta Paris et alla exercer sa profession dans la province girondine où il était né, aux environs de Monségur.

L'heure de l'apostolat avait sonné pour lui. Comme tout le monde, il aurait pu endormir l'énergie de sa jeunesse dans les délices d'une vie de province plantureuse et facile, prendre du ventre et raconter plus tard à quelques intimes ses folies de jeune homme, du temps où il faisait des poids comme un saltimbanque. Il aurait pu aussi pratiquer sa gymnastique dans l'intimité s'il y tenait vraiment, sans que personne le vît et se doutât de l'étrangeté de cette passion.

Mais cela n'était pas dans son caractère. Rouhet, une fois installé, continua à pratiquer l'athlétisme. A Paris, il s'y livrait dans un gymnase; aux Rouhet (c'est aussi le nom du pays qu'il habite), il fit de l'athlétisme sur la place publique !

Bientôt toute la région connut les « représentations » de cet étrange médecin, qui allait dans les villes et les villages soulever des masses de fonte comme un



Le Docteur Georges Rouhet, Gymnaste, Écuyer, Athlète, Canotier

hercule de baraque, enlevant au bout de ses bras des poids auxquels les hommes des alentours réputés les plus forts ne pouvaient même pas faire quitter terre, et qui avait la dangereuse manie, couvert de sueur, de briser parfois la glace des rivières et de se précipiter dans l'eau froide.

On le vit une fois, à Bordeaux, après avoir fait une conférence de plus d'une heure sur la gymnastique, au Grand-Théâtre, entraîner son auditoire charmé au port, en maillot, exécuter la plus épouvantable série d'haltères et de poids qu'il soit possible d'imaginer. Mais Rouhet ne s'en tint pas là. Il fit ce que font tous ceux qui ont véritablement dans le cœur une grande conviction ; il voulut la faire partager aux autres en la leur enseignant. A cet effet, dans son parc des Rouhet, il réunit des jeunes gens des alentours et leur donna la leçon comme un véritable professeur d'athlétisme. Mais le Dr Rouhet n'a pas seulement visé à être un faiseur de poids hors ligne, il a voulu être absolument complet. Il fut encore, au témoignage de défunt G. Strehly, un homme qui s'y connaissait, un gymnaste de premier ordre. En boxe, il fut l'élève préféré de Chauderlot, un de nos premiers maîtres de la boxe française. Et il est un sport qu'il n'a jamais cessé de chérir, je veux parler de l'équitation. Étudiant à Paris, il fut un des plus fervents écuyers du manège Jamin et il y acquit une telle virtuosité qu'il devint alors un élève de James Phillis en haute école et un émule d'Albert Schumann, pour le dressage en liberté. On le vit, à ce titre, soulever naguère les applaudissements du public du cirque Molier.



Le Docteur Georges Rouhet
soutenant deux hommes et une barre de 110 kilos

Rouhet ne négligea jamais l'équitation. On le vit maintes fois, dans son pays, aller dans les cirques de passage avec son étalon Germinal, étonner les professionnels les plus habiles par sa maëstria.

En somme, ce qu'a voulu cet athlète unique a été de démontrer par lui-même ce que pouvaient sur le développement musculaire une volonté indomptable et une méthode intelligente de culture physique. Lui réalise, idéalement, le type du sportsman intégralement cultivé : gymnaste, athlète, écuyer, canotier, savant et artiste.

William BANKIER (Apolo)

William Bankier est un bel athlète écossais, qui est connu sous le nom d'Apolo.

Apolo n'est pas un inconnu pour les Parisiens ; il y a quelques années, il s'exhibait au Cirque d'hiver dans un superbe numéro de poids et haltères. Cet athlète est un véritable modèle de beauté plastique.

Apolo mesure $1^{m}68$ de hauteur, $1^{m}18$ de poitrine, 40 centimètres de bras, 43 centimètres de mollet, 33,5 d'avant-bras et pèse 80 kilos nu.

Il enlevait chaque soir un haltère de 140 livres au dévissé, et se chargeait seul d'un sac de farine de 100 kilos.



William Bankier, dit *Apolo*

BONNES, de Narbonne

Bonnes, de Narbonne, qui fut le champion du monde incontestable et incontesté, même par ses rivaux, est le type parfait du gentleman-athlète. D'une politesse exquise, d'une modestie rare chez un homme qui a connu tous les succès de la scène, Bonnes réalise un idéal que l'on pourrait donner comme exemple à tous les amateurs.

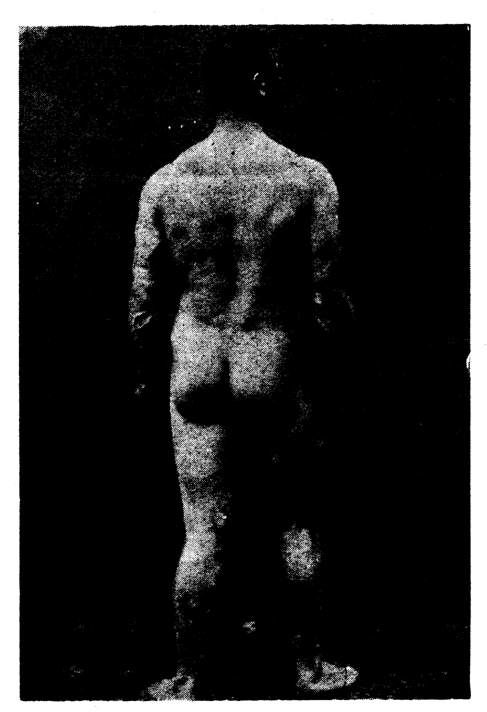
Jamais cet homme n'a une parole de dédain pour les plus infimes athlètes ou amateurs.

Que dire de son travail, qui est la correction même ; je dirai plus, *son travail est l'exagération de la correction.*

Quand Bonnes enlève un poids maximum, on dirait toujours qu'il enlève un poids faux : le sourire ne disparaît jamais de cette figure franche, aux traits caractéristiques, aux yeux vifs et brillants, bordés de cils noirs.

Si le poids ne monte pas naturellement, Bonnes affecte de ne faire aucun mouvement soulageant le muscle au travail, il laisse retomber l'haltère sans chercher à trouver une excuse, sans chercher à escamoter le mouvement, même si on lui persuade qu'il est en droit de le faire sans porter préjudice à la valeur de cet exercice.

Bonnes est le plus beau travailleur d'haltères que j'aie vu dans mes vingt-cinq ans d'athlétisme et dans les milliers de personnages différents qui ont taquiné l'haltère devant moi ; et c'est avec un sensible plaisir que je dis ce que je pense de ce loyal et modeste champion.



BONNES EN 1898

Vous savez, chers lecteurs, que Bonnes a toutes les qualités morales sur lesquelles je ne m'appesantirai pas, de crainte de froisser sa modestie ; je vais vous parler de ses qualités physiques.

De taille moyenne (1m 71), Bonnes, habillé, est un monsieur comme on en rencontre beaucoup dans la rue ; rien, dans son extérieur, n'annonce la force physique extraordinaire, on peut même dire unique au monde, que possède le roi des athlètes.

Un connaisseur remarquera peut-être que les épaules sont larges, le cou bien dessiné, les yeux bien vivants et dénotant l'énergie ; s'il voit les mains, il s'extasiera sur leur petitesse, mais aussi et surtout sur les muscles de ces mains qui ont un développement à nul autre pareil.

Là s'arrêtera l'examen du connaisseur, car plus rien ne viendra l'avertir qu'il se trouve en face d'un être dont la force est sans limite.

Mais si, par hasard, le connaisseur priait Bonnes de bien vouloir relever son pantalon assez haut pour découvrir le mollet, oh ! alors, toutes ses idées changeraient, des opinions nouvelles se feraient jour, et le connaisseur avouerait n'avoir jamais vu ni même rêvé un développement musculaire aussi exagéré.

Figurez-vous, chers lecteurs, une de ces cariatides qui supportent les chapiteaux d'un temple et dont le sculpteur a exagéré à dessein les muscles des jambes, et vous aurez une faible idée de la musculature titanesque des mollets de l'athlète Bonnes. Oui, parfaitement ! de ce monsieur qui tout à l'heure, dans la rue, n'a pas fait retourner une seule tête et qui, s'il était en tenue de cycliste avec les jambes nues, causerait un rassemblement sur la voie publique.

Comme quoi il est démontré qu'il est quelquefois ennuyeux d'avoir une abondance de biens.

Mais poussons plus loin la curiosité et déshabillons Bonnes tout à fait. Voyons le dos d'abord. L'homme est nu devant nous.

Les mollets qui nous avaient stupéfiés tout à l'heure sont disparus ; où sont-ils passés ?

Ne cherchez pas, amis lecteurs ; s'ils ne vous sautent plus aux yeux, c'est qu'ils sont noyés dans la belle proportion de tout le corps du champion du monde.

Les cuisses énormes, les reins larges comme ceux d'un taureau, les épaules car-

rées et bourrées de muscles ont fait passer les jambes au second plan, et les 45 centimètres de mollet sur une cheville de 23 centimètres n'ont plus rien de choquant à voir et n'ont plus l'aspect colossal de tout à l'heure, les jambes se sont fondues dans l'harmonie des formes.

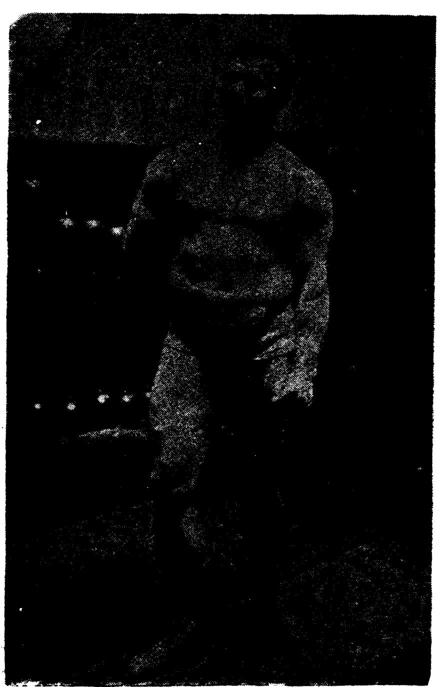
Faisons le tour et voyons Bonnes de face. La poitrine bombée et large abrite des organes solides, les deltoïdes sont gros comme la tête d'un enfant, les bras sont bien attachés, la force éclate dans toutes les parties du corps, la ceinture est mince, sans exagération, et des muscles viennent enserrer solidement l'abdomen pour mettre l'athlète à l'abri des hernies. La peau est mate et ambrée. Ce bel édifice humain repose sur deux petits pieds bien cambrés où court un réseau de veines bleuâtres qui charrient le sang à travers ce bel organisme.

Voilà pour le physique.

Et, maintenant, cherchons à connaître la force de cet homme par des chiffres et des dates.

En 1897, Bonnes est à Narbonne, où il dirige une entreprise de maçonnerie ; il n'a jamais soupçonné la force qui est en lui.

Il a fait, comme tous les jeunes gens, quelques petits exercices avec des pierres, des chaises, etc., quand Batta, un athlète, passe à Narbonne et donne une représentation où Bonnes assiste en spectateur. Intéressé, il cause à Batta, qui l'invite à venir le lendemain toucher son matériel pour juger de sa force.


BONNES à l'H. C. F.

La barre de 100 kilos que Batta faisait en deux temps à deux mains est soupesée par Bonnes qui l'enlève comme une plume et, sans secousse, la développe au-dessus de la tête. Dire la surprise de Batta serait impossible, il ne pouvait en croire ses yeux ; il félicite Bonnes et l'engage à continuer. Celui-ci se met au travail et, quelque temps après, il était devenu extraordinaire dans tous les exercices. Bonnes cède son commerce quelques années plus tard et vient à Paris, bien résolu à devenir professionnel.

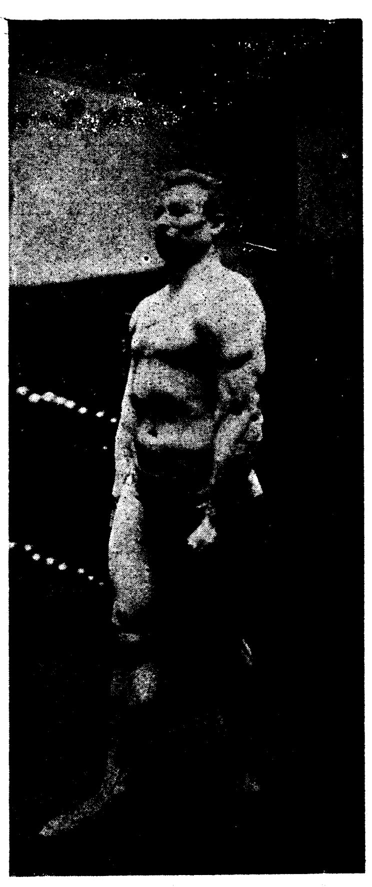
Et quelque temps après, Bonnes débutait aux Folies-Bergère dans un numéro athlétique qui ne fut pas prisé à sa juste valeur, *parce que Bonnes travaillait trop facilement,* le public croyait que les poids étaient en carton ou tout au moins en zinc creux.

En 1898, Bonnes vint donner une séance au club athlétique de Roubaix et, à son arrivée, il plongea dans la stupéfaction ceux qui furent témoins de son travail.

Voici l'histoire : Je vins à Paris pour engager quelques athlètes et leur faire donner une séance à Roubaix. Je vis Bonnes et je lui demandai ses conditions et les poids qu'il pensait enlever à notre séance de gala.

Bonnes me dit qu'il comptait faire 150 livres à l'arraché à droite et à gauche, 200 livres au développé et à l'arraché et 270 livres en deux temps à deux mains.

Le 1er mai 1898, Bonnes était à Roubaix; la veille, en descendant du chemin de fer, à 9 heures du soir, il me demandait à voir le matériel qui allait servir le lendemain. Mis en présence des poids et haltères, devant quelques amateurs qui avaient attendu son arrivée, Bonnes, sans quitter sa redingote, arrache 150 livres à gauche et à droite, en haltère court, comme si cela ne pesait rien, arrache 200 livres à deux mains et fait 240 livres en deux temps, pieds joints.



BONNES

J'étais fixé sur la force de cet homme, et je me disais : « Demain, les amateurs vont voir tomber tous les records. »

Le lendemain, cinq cents amateurs se pressaient dans la salle du Club athlétique roubaisien, parmi lesquels on distinguait tout ce que le Nord comptait d'hommes forts : Marchand, Lefevre, Parent, Dubois, Allemand, Dubeaurepaire, Screpel, Lesauvage, Deroubaix, Masson, Vandenocke, etc., etc.

Une bascule était installée au milieu de la piste et les contrôleurs étaient à leur poste. Il y avait du muscle dans l'air, comme disait feu Rossignol-Rollin.

Bonnes débute par les bras tendus avec 50 livres par l'anneau à gauche, puis à droite; 50 livres par l'anneau, à gauche et à droite, enlevées par une corde dont il tient l'extrémité dans la main. 60 livres, puis 70 livres sont tenues correctement sur la main. L'arraché vient ensuite. Bonnes enlève 150 livres à droite, puis à gauche, avec le fameux sourire sur les lèvres, puis 160 livres sont tirées aussi facilement avec la main droite qu'avec la main gauche. Tous les spectateurs sont émerveillés de la facilité du travail.

La barre à deux mains est amenée. Bonnes développe 200 livres plusieurs fois de suite en décomposant l'exercice pour bien montrer qu'il est maître du poids, le corps ne faisant aucun mouvement. Il arrache plusieurs fois le même poids, toujours sans effort. Il prend 240 livres, les enlève en deux temps après s'être fait attacher les pieds. C'est prodigieux ! Il enlève successivement 250, 260, 270, 281 livres sans paraître fournir un seul effort. A 281 livres (record qui fut dix ans sans pouvoir être battu ni égalé par personne d'autre), Bonnes ne donne pas l'impression d'avoir un poids dans les mains, il pouvait facilement continuer jusqu'à 300 livres, tout le monde était persuadé qu'il enlèverait ce poids-là. Malheureusement, des spectateurs ayant réclamé la bascule pour peser la barre, Bonnes se refroidit et ne voulut plus essayer un poids supérieur aux 281 livres, qui furent pesées de suite, en face de tous, pour la vérification du record.

Bonnes est, du reste, aussi extraordinaire de vigueur avec ses jambes qu'avec ses bras. Voici en effet ce qu'il exécuta à Roubaix :

Le pied gauche étant placé sur une table assez haute et le pied droit pendant à 10 centimètres du sol, il se fit attacher un poids de 70 livres au pied droit et, bien que se trouvant alors complètement accroupi sur la jambe gauche, il arriva à se redresser complètement en soulevant ainsi, outre son propre poids, le poids de 70 livres, qu'il plaça sur la table devant son pied gauche. Il recommença ensuite le même exercice avec la jambe droite.

Voici ses mensurations prises en mai 1898 à Roubaix : hauteur $1^{m}71$, poids nu 90 kilos, tour de poitrine $1^{m}16$, bras 395 millimètres, avant-bras 325 millimètres, mollet 425 millimètres. On remarquera la grande qualité de muscles que possède Bonnes pour avoir établi des records pareils avec des mensurations plutôt ordinaires si on les compare avec celles des athlètes comme Apollon, Zbysko, Türk, Beck, Abs, etc., qui sont des colosses près de Bonnes.

Chez Bonnes, la qualité compense la quantité.

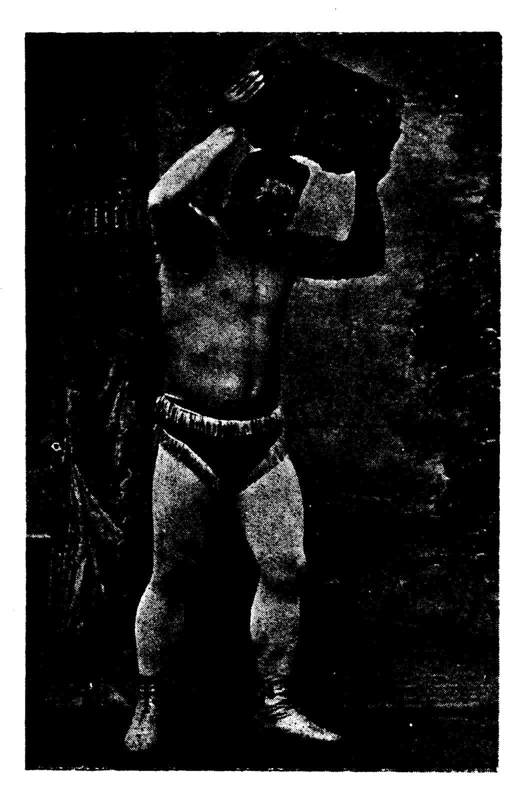
De Roubaix il part à Vienne (Autriche), au concours athlétique qui y avait lieu. Il arrache 171 livres à droite et à gauche du premier coup et sans avoir fait un seul mouvement auparavant. Les Autrichiens sont foudroyés par cette force.

Il épaule 282 livres comme une plume, et manque son jeté, incommodé par le froid.

Il remporte de ce concours deux médailles d'or pour l'arraché d'une main et pour l'épaulement à deux mains (records du monde).

Au gymnase Arasse, dans une séance où, malheureusement, il n'y avait pas de dynamométreurs officiels pour homologuer les records, il arrache 180 livres à gauche et à droite, jette 293 livres avec épaulement correct et épaule d'un temps 317 livres; les autres exercices sont à l'avenant.

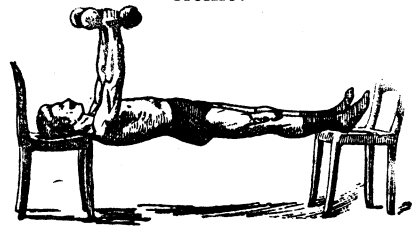
Au dernier championnat du monde organisé par l'*Auto*, Bonnes enlève brillamment le titre de champion du monde sur un lot d'athlètes des plus merveilleux, tels Eliseieff, Deriaz, Roumageon, Victorius, Poiré, etc., etc.



BONNES, A ROUBAIX EN 1898

A noter que Bonnes, étant engagé à l'Olympia au moment du concours, dut fournir son numéro de force après avoir donné chaque soir son numéro d'acrobate olympique, et que le jeudi et le dimanche il y avait matinée, ce qui portait son travail à trois séances par jour. Et, malgré ce handicap terrible, Bonnes finissait avec

100 points d'avance sur le second, qui, lui, n'avait qu'un point d'avance sur le troisième.



En 1903, il développe trois fois de suite 100 kilos et une fois 110 kilos de la façon la plus correcte ; il amène ensuite 132 kilos au dynamomètre Régnier, de face, position réglementaire.

Laissons aux chiffres leur éloquence et saluons Bonnes, le champion du monde, le travailleur correct, l'athlète gentleman.

Bonnes est né à Narbonne en 1867, et, comme tout homme du Midi, il ne boit que du vin, qui est souverain pour l'entraînement, dit-il.

Son alimentation est celle-ci :

Lait, œufs, fruits au déjeuner du matin. Viande (bœuf ou mouton), au déjeuner de midi. Légumes, fromage, fruits au repas du soir. Légère collation vers minuit après le travail.

Bonnes ne fume pas ou très rarement; il ne boit jamais d'alcool, il prend deux ou trois verres de vin en mangeant et ne boit rien entre les repas.

Bonnes est très régulier dans ses habitudes, il se couche à minuit et se lève à 9 heures du matin.

Quand il est fatigué, il se masse avec une embrocation de son invention qui, paraît-il, lui délasse les muscles immédiatement.

Voici les mensurations de l'athlète Bonnes prises à l'Haltérophile-Club de France, en octobre 1903 : hauteur $1^{m}71$, poids du corps 92 kilos, tour de poitrine $1^{m}22$, ceinture 92 centimètres, cuisse 625 millimètres, mollet 45 centimètres, cheville 23 centimètres, tour de bras 42 centimètres, avant-bras 34 centimètres, cou 44 centimètres.

Lorsqu'il débuta à Paris, il s'entraînait chez Noël le *Gaulois* qui tenait à l'époque le gymnase de la rue des Boulets qu'il céda depuis à Émile Deriaz; son entrée est digne d'être contée.

Bonnes, vêtu de noir, en redingote et en chapeau haute-forme, arrive chez Noël pour la première fois en 1897.

Il se fait servir une consommation et, de sa voix douce, demande timidement à voir le matériel du gymnase; on le fait entrer dans le club, sans plus le regarder, et voilà Bonnes examinant curieusement les grosses barres qu'il n'osait toucher.

Enfin, voyant que tous les jeunes gens travaillaient sans s'occuper de lui, il s'enhardit et s'informa du poids d'une barre. « 200 livres », lui fut-il répondu.

Bonnes, sans quitter sa redingote, après avoir enlevé son chapeau, lève la barre de 200 livres comme une plume, la remet en place et prend 250 livres. Du coup la galerie devint attentive.

Du premier temps, il épaule la barre et la jette à bout de bras, avec une aisance parfaite.

Aussitôt des jeunes gens se précipitent dans le café, où Noël trônait au comptoir, et lui crient : « Noël, Noël, un monsieur enlève les 250 ! » Noël ne comprend pas tout d'abord et fait répéter les jeunes gens.

Ayant compris, il bondit et arrive dans le gymnase au moment où Bonnes se préparait à partir.

« C'est vrai, monsieur, que vous venez d'enlever les 250 livres ! dit Noël. »

Bonnes, qui ne croyait pas avoir fait un tour de force pour cela, répondit simplement :

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous recommencer devant moi ?

— Oui, monsieur.

Et voilà Bonnes qui reprend les 250 livres et les enlève en souriant.

Noël n'en pouvait croire ses yeux.

Pour bien comprendre l'ahurissement de Noël le *Gaulois*, il faut penser que nous sommes en 1897 et que 250 livres constituaient un record que peu d'athlètes pouvaient atteindre à l'époque, sauf toutefois Apollon.

Noël, qui se croyait le champion de la barre à deux mains, aurait voulu prendre Bonnes sur son exercice favori et il lui dit : « Essayez donc un développé et un arraché avec la barre de 180 livres. » Bonnes demande la 200 et fait ce que Noël lui proposait. Du coup Noël fut anéanti et reconnut *in petto* qu'il avait son maître en face de lui.

— Comment vous appelez-vous ? dit-il à Bonnes.

— Bonnes.

— Mais, je ne vous connais pas, d'où êtes-vous ?

— De Narbonne.

— Mais où avez-vous appris ?

— Tout seul, chez moi.

— Vous êtes professionnel ?

— Non, mais je veux l'être.

Et voilà comment Noël le *Gaulois* vit, pour la première fois, un athlète enlever ses barres les plus lourdes sans paraître faire un effort.

On ne tarirait pas d'éloges sur ce bel athlète.

Le professeur Georges Dubois s'est fait son historiographe.

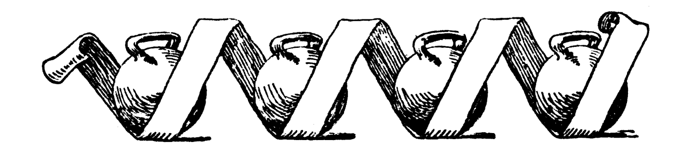
Dans un livre intitulé : *Comment on devient champion de la force*, il retrace toute la vie du sympathique athlète, qui a bien voulu communiquer à Dubois ses notes personnelles relatives à l'entraînement.

Toutes ces notes, scrupuleusement reproduites par l'auteur de ce livre intéressant, constituent ce que je n'hésite pas à appeler : *La Grammaire de l'athlète*.

Tous les jeunes gens épris de la beauté plastique et de la vigueur qui sont la force d'une race, posséderont ce livre qui fait partie de la bibliothèque de la Librairie athlétique (1), où ils le trouveront aisément.

---

(1) 48, Faubourg Poissonnière, Paris.



Victor SALVATOR

Né à Bruxelles en 1862, Salvator fut un athlète renommé de 1880 à 1886. C'était un homme de belle prestance, très élégant de formes. Il travaillait très correctement, faisait toujours ses *maxima* avec aisance, le sourire sur les lèvres. Il était très goûté du public pour cette raison.

Au concours de Bruxelles, en 1897, Salvator obtint le deuxième prix, *ex æquo* avec Bonnelli, en arrachant 68 kilos d'une main, en jetant 110 kilos à deux mains, et portant 30 kilos à bras tendu, le tout facilement, suivant son habitude.

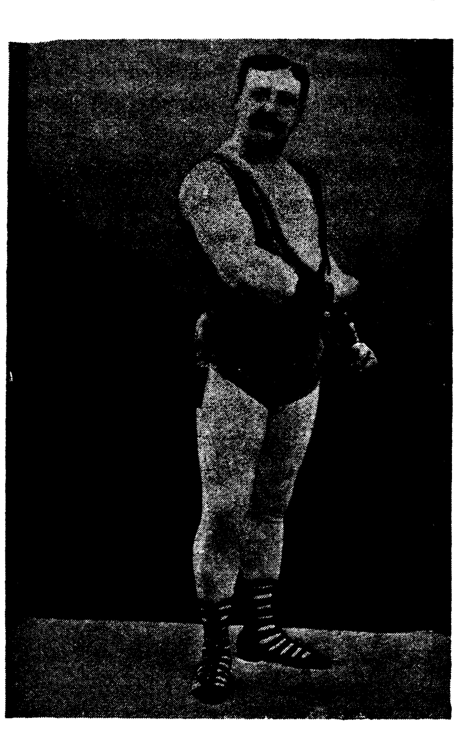
Un jour Salvator eut un match sensationnel avec comme partenaire Albert Auvray de Cherbourg contre A. W. Johnson et Hjalmar Lundin, deux Suédois très forts. Le match eut lieu à New-York, à Tammany Hall.[1]

Le concours était ainsi composé :

1° Enlever une barre au-dessus de la tête à deux mains. — 2° Enlever un haltère avec la main droite. — 3° Enlever un haltère avec la main gauche. — 4° Enlever sans élan un haltère au-dessus de la tête. — 5° Enlever deux haltères, un dans chaque main.

L'enjeu était de 500 dollars.

Johnson et Salvator furent vainqueurs du match.



Salvator

Johnson fut un des premiers athlètes qui enleva 320 livres au jeté à deux mains en trois temps.

Voici une biographie de Salvator que nous communique un aimable correspondant, M. X...

« Victor Salvator est né à Bruxelles en 1862. De très bonne heure il pratiqua les sports : à seize ans, il ramait sous les couleurs de l'Union nautique et, deux années de suite, il remporta tous les prix aux régates.

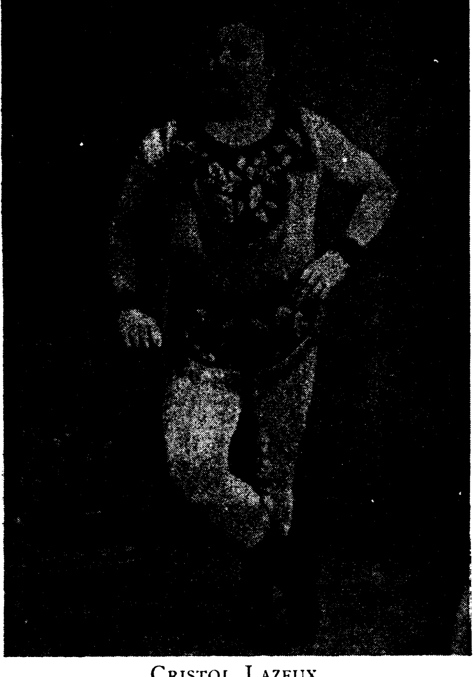
« Passionné pour la gymnastique et pour tous les exercices de force, et ayant remarqué qu'il était l'un des plus forts de tous les jeunes gens qu'il rencontrait dans les sociétés sportives auxquelles il appartenait, il résolut d'utiliser ses qualités athlétiques pour se créer une situation, et il embrassa carrément la carrière d'athlète. Il quitta Bruxelles et vint à Paris, ayant réussi à obtenir un engagement pour les Folies-Bergère.

« Ce furent là ses débuts d'athlète, et ils furent si brillants que le nom de Salvator, désormais connu, lui permit d'avoir des engagements partout où il voulut aller.

« Salvator était d'humeur voyageuse. Il parcourut ainsi le monde, faisant un numéro à deux, en compagnie de miss Jeanne Sologne, son élève.

« En 1882 — il avait alors vingt ans — Salvator organisa un championnat de luttes d'hommes aux Folies-Bergère de Paris. Il monta également une troupe de *lutteuses rouennaises,* qu'il exhiba aux Folies-Bergère de Rouen, et qu'il promena ensuite dans les principaux établissements d'Europe.

« L'Europe ne lui suffisait plus : il signa un engagement pour l'Australie, au Victoria Hall de Melbourne. Son numéro de force y obtint un très gros succès. Il n'y avait alors personne en Australie qui fit en arraché, à 20 livres près, ce que Salvator exécutait tous les soirs sur la scène de son music-hall. Imbattable en exercices de force, on le défia en lutte. Et c'est ainsi qu'il accepta de se rencontrer en lutte, pour un enjeu de 50 livres (1.250 francs), avec Cristol Andrew. Le match était en trois manches : Salvator en gagna deux.



CRISTOL LAZEUX
dit CRISTOL ANDREW, né à Gand

« De l'Australie, Salvator s'embarqua ensuite pour l'Amérique. Il débuta à l'Orphéon de San-Francisco, toujours avec le même succès.

« Puis il visita successivement Portland, Orégon, Siatel, Los Angeles, Albuquerque, Chicago. Dans cette dernière ville, où il resta deux ans, de 1892 à 1894, il monta un club athlétique. C'est là qu'il défia et vainquit Peter Sanson, qui offrait 1.000 dollars (5.000 francs) à qui ferait ses exercices. C'est là également qu'il défia Alonzo, et qu'il humilia Irwing Montgomery, le faux Sandow, en enlevant tout son matériel, avec une dérisoire facilité, au Temple Theatre.

« Salvator fit encore une courte exhibition à New-York, puis il revint en Europe et fit sa réapparition devant le public parisien, au Cirque d'hiver, en compagnie de Noël le *Gaulois.*

« Salvator fut sans contredit, sinon le plus fort, du moins l'un des plus forts de son époque. En 1884, il était le seul qui fit 242 livres, en deux temps, en barre à deux mains. Il réussit plusieurs fois cette performance au gymnase Mérat, en face du petit André et de Mazin.

(*Notre aimable correspondant oublie que cette barre appartenait à San Marin, qui la faisait avant Salvator, mais en trois temps.*)

« L'année précédente, étant à Lille, pendant un engagement au concert Staveaux, rue des Chats-Bossus, il gagna un curieux pari contre Émile Lambert, un cordonnier athlète qui l'avait défié. Il s'agissait d'attraper, à bras tendu, à 3 mètres de distance, un boulet pesant, avec l'entonnoir, 66 livres. Salvator fut vainqueur.

« Voici quelles étaient ses mensurations :

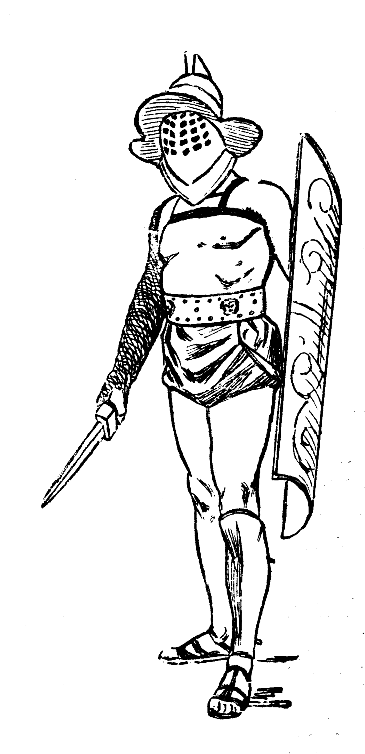
« Poids 98 kilos, taille $1^{m}73$, poitrine $1^{m}18$, biceps 42 centimètres, cou 44, mollet 43.

« Ci-après les meilleures performances de Salvator. Il est bon de noter qu'à son époque on ignorait toute méthode d'entraînement raisonné, ce qui rend plus méritoires lesdites performances :

Bras tendu sur la main	70 livres
Bras tendu par l'anneau	60 —
Bras tendu par la coiffe	40 —
Arraché d'une main.	144 —
Arraché à deux mains.	200 —
En deux temps à deux mains.	242 —

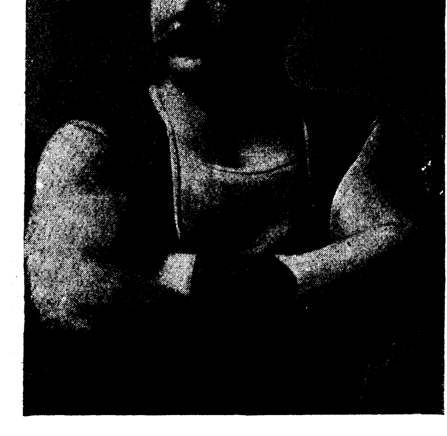
« Enfin, Salvator exécutait un jeté à deux mains en poids séparés de 222 livres, avec deux obus pesant l'un 112 et l'autre 110 livres.

« En 1897, par conséquent à l'âge de trente-cinq ans, et bien que ne s'entraînant plus depuis quelques années, Salvator participa au championnat de force à l'Exposition de Bruxelles. Il s'y classa second, *ex-æquo* avec Bonnelli, derrière Noël le *Gaulois*. Il n'égala donc pas ses anciens records, mais il fit encore 136 livres à l'arraché d'une main, ce qui constitue, étant donné son manque de forme, une performance plus qu'honorable et qui dénote bien que Salvator fut un athlète exceptionnellement doué. »



ALBERT AUVRAY

Albert Auvray est pourvu d'une musculature réellement impressionnante. Le mètre à ruban de l'H. C. F. a donné : 50 centimètres de mollet, 47 de biceps, 39 d'avant-bras.

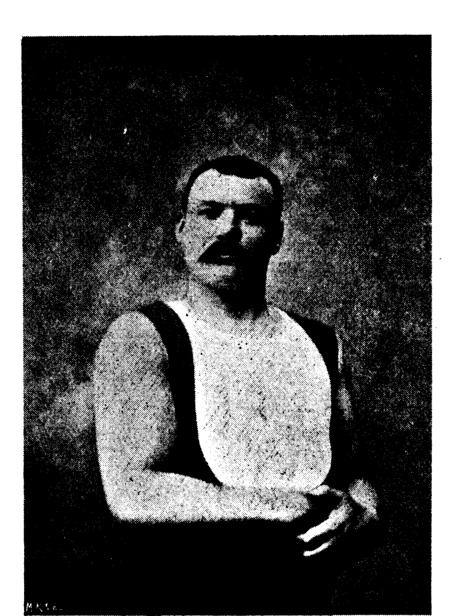


ALBERT AUVRAY

Auvray, né à Cherbourg le 28 août 1863, eût pu devenir un athlète extraordinaire s'il avait eu un meilleur système nerveux. Mais son manque de volonté l'empêcha de s'entraîner sérieusement et, malgré ses 47 centimètres de biceps, il ne fut jamais un champion. Ajoutons que, sous le nom de Jackson, il lutta mais sans beaucoup de succès.

ARTHUR LEROY

Par acquit de conscience, nous citerons Arthur Leroy, athlète et lutteur bruxellois, qui tint une baraque foraine avec laquelle il visita les principales villes de la Belgique. C'était un athlète ordinaire, assez grand et lourd, mais les jambes laissant à désirer, les genoux se touchant.



ARTHUR LEROY

Nous ne pouvons pas fixer nos lecteurs sur la valeur exacte de cet athlète.

ORESTE PULITI

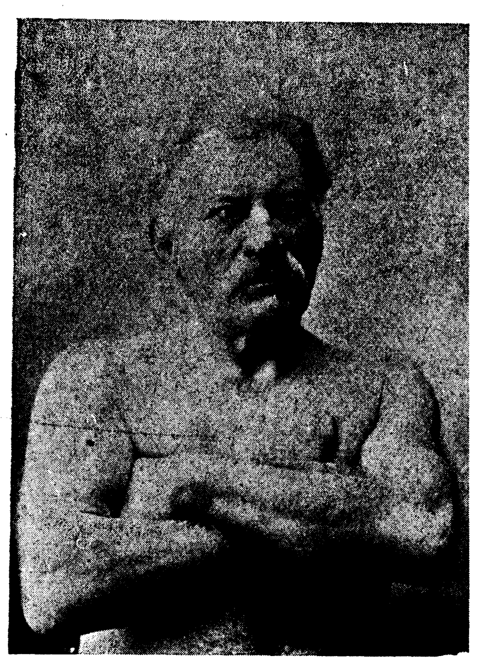
Oreste Puliti était un clown qui faisait l'Auguste dans le cirque Fanny Lehmann en 1889, et au cirque Lenka en 1891.

Quand je le vis pour la première fois, il figurait dans un numéro d'acrobates sous le nom des Puliti ; il y remplissait le rôle d'Auguste. Lorsque le numéro fut terminé, le public cria *bis,* et les frères Puliti firent quelques sauts périlleux pour remercier ; l'Auguste prit le plus petit acrobate de la bande, qui

pesait environ 55 kilos, et le dévissa huit ou dix fois d'une main. Le cirque croula presque sous les applaudissements.

Quelques jours après, je le vis s'exhiber dans un numéro de jongleur sous le nom d'Oreste Puliti, le *Roi des jongleurs;* il était en maillot, et j'ai rarement vu un homme aussi élégant et aussi bien proportionné. Oreste Puliti avait 1m 72 de hauteur, pesait 76 kilos, mesurait 38 centimètres de bras, 39 de mollets, 32 d'avant-bras, 58 de cuisses, 112 de poitrine, 40 de cou et 75 de ceinture.

C'était le vrai type du gladiateur combattant, aussi souple que fort; il m'a laissé une impression inoubliable.



BAINAIZE

BAINAIZE

Cet hercule me rappelle un souvenir :

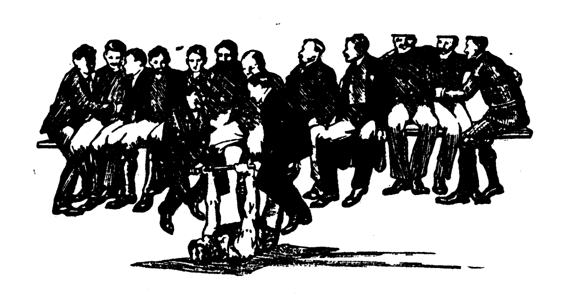
L'autre jour, à Fontainebleau, dans une petite fête, je vis un vénérable athlète à barbe et cheveux blancs travailler avec des poids de 20 kilos et un lourd essieu tout rouillé. Je m'approchai et je reconnus le vieux Bainaize, né à Montignac (Dordogne) en 1834.

Bainaize fit partie de la troupe de Rossignol-Rollin; il est, avec Richoux, croyons-nous, le seul qui survive encore de cette héroïque phalange (1).

(Voir la biographie détaillée de cet athlète dans les *Rois de la lutte*) (2).

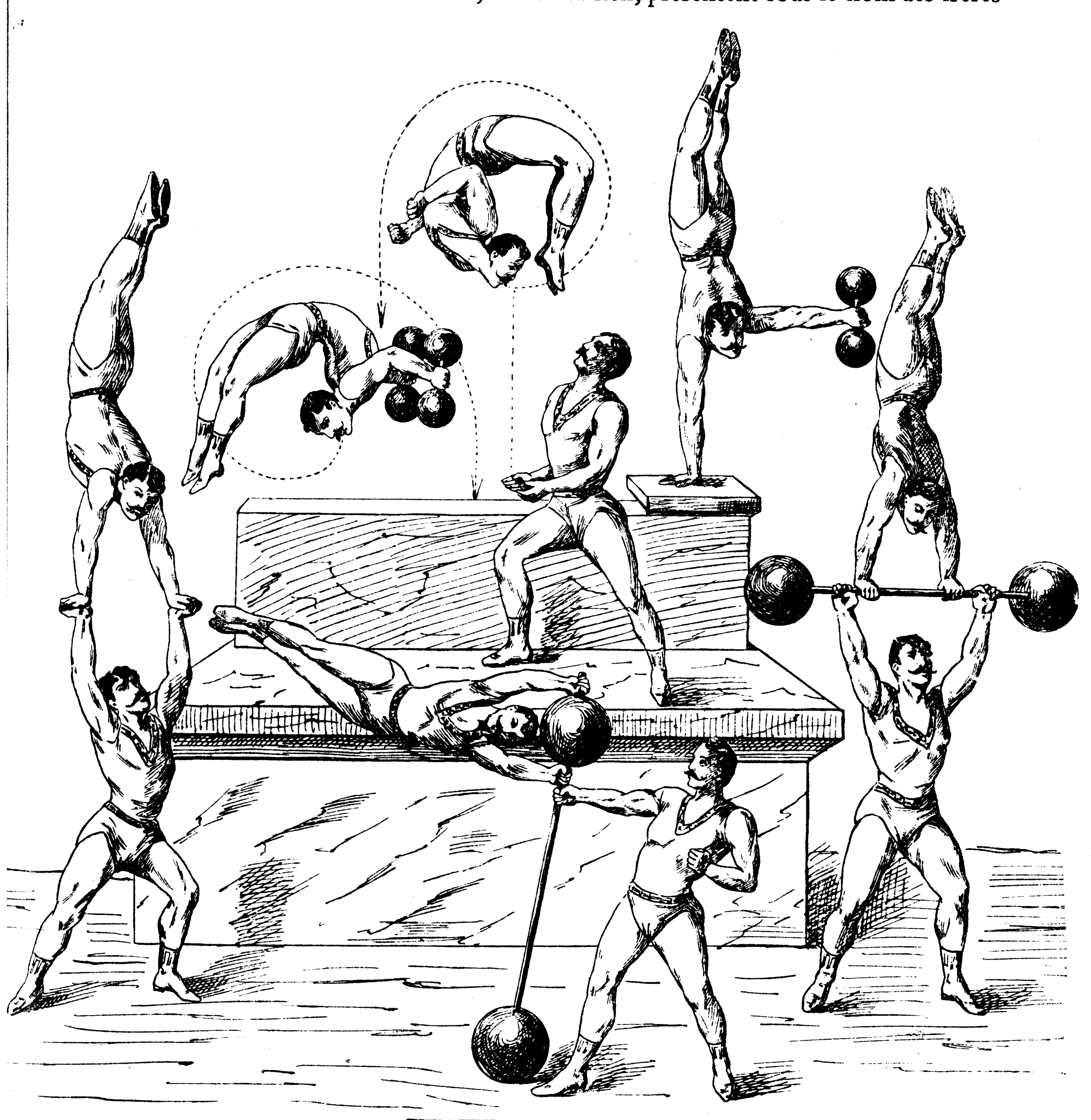
(1) Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que Richoux est décédé en 1908.

(2) En vente à la librairie athlétique, 48, faubourg Poissonnière.



Les PAXTON

Les frères Hans et Simon Bauer, nés à Munich, présentent sous le nom des frères

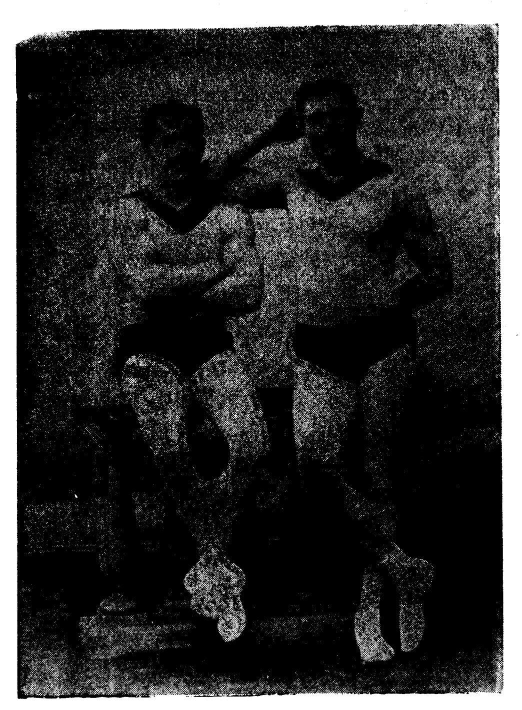


Le Travail des Paxton

Paxton un numéro acrobatique vraiment remarquable. Avant d'être acrobates, les

Paxton ont débuté par l'athlétisme et c'est surtout par ce côté qu'ils nous intéressent.

Le plus petit des deux notamment, Simon Bauer, né à Munich en 1868, a accompli de véritables prouesses pour son poids et sa taille. Au Club athlétique lillois, il a, un jour, arraché à droite une barre à sphères de 70 kilos dont la barre était très grosse (5 centimètres 1/2 de diamètre), ce qui compliquait cette performance d'une difficulté de plus. Poussé par quelques amateurs qui assistaient en petit comité à ses essais, Simon s'attaqua à une barre de 75 kilos qu'il réussit à arracher d'une main à droite, du premier coup. Simon Bauer, ne pesant que 64 kilos, avait arraché d'une main 11 kilos de plus que son propre poids !



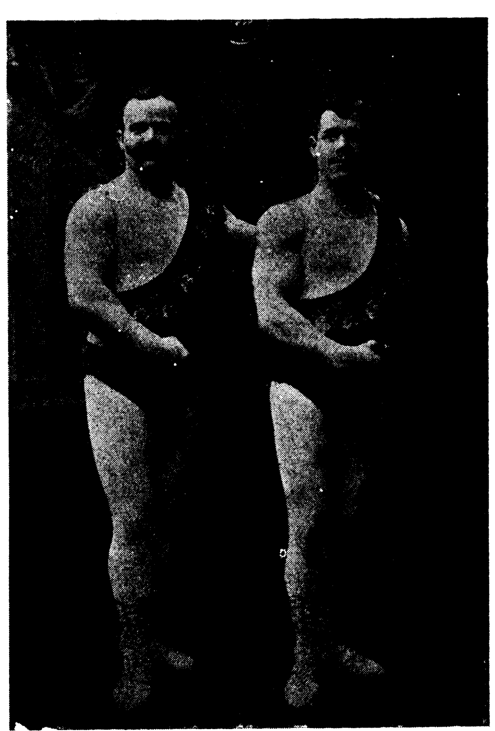
Les deux Paxton
Simon et Hans Bauer

Nous croyons que c'est jusqu'à ce jour un fait unique dans les annales de l'athlétisme; on voit combien il était intéressant de le signaler.

Nous nous plaisons cependant à rappeler que le Français Lassartesse, pesant 79 kilos, arrachait 86 kilos 1/2, soit 15 livres de plus que son poids.

Simon Bauer a développé 90 kilos à deux mains et jeté facilement 110 kilos. Ces exercices, relativement au poids de l'athlète, constituent de véritables records.

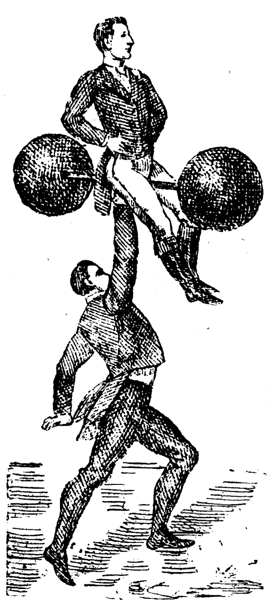
Le plus grand des Paxton, Hans, est très fort comme force de mains. Il a soulevé d'une main, à 10 centimètres de terre, une barre de 100 kilos que peu d'hommes pouvaient bouger à cause de la grosseur de la poignée.



Les Paxton
Robert Hartmann — Simon Bauer

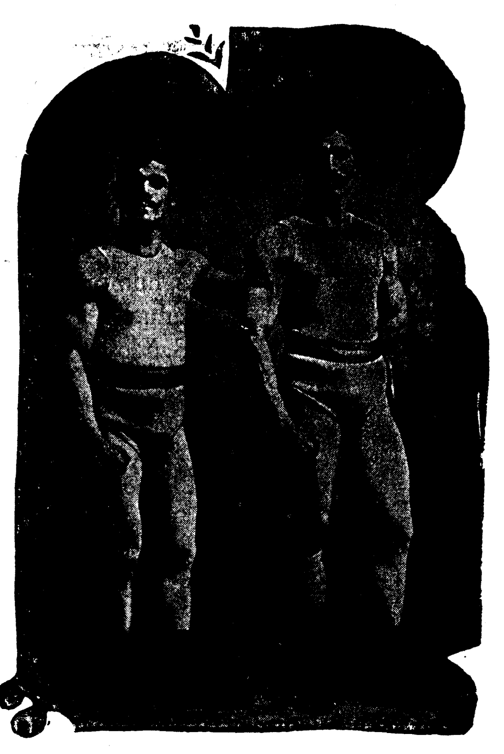
On voit, par ces données, que les frères Paxton ne sont pas des athlètes ordinaires.

Les mensurations de Simon Bauer sont : tour de poitrine $1^{m}08$, bras 37 centimètres,

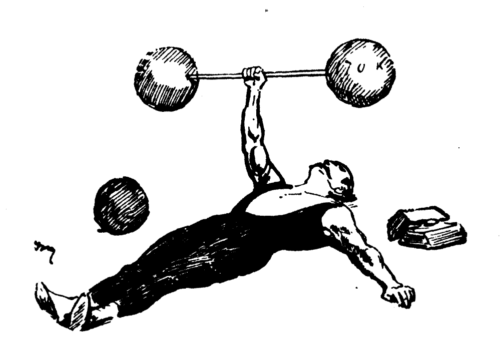


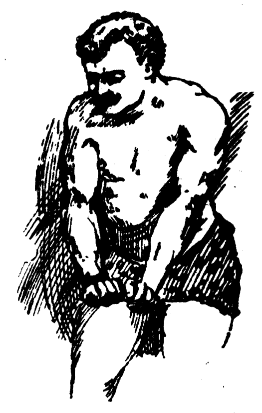
mollet 35, cou 39, avant-bras 31,5, hauteur $1^{m}61$. Hans Bauer mesure : $1^{m}68$ de hauteur, 108 de poitrine, 38 de bras et de mollets et 32 d'avant-bras. Il enlève en deux temps d'une main une barre de 160 livres et 220 livres à deux mains. Hans né en 1863, pèse 75 kilos.

Simon Bauer avait également travaillé sous le nom des Paxton avec Robert Hartmann né le 26 novembre 1857 à Kriechen bei Breslau.

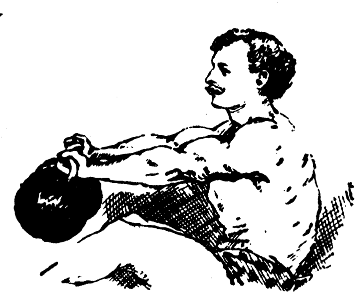


LES FRÈRES PAXTON
SIMON et HANS





EUGÈNE SANDOW

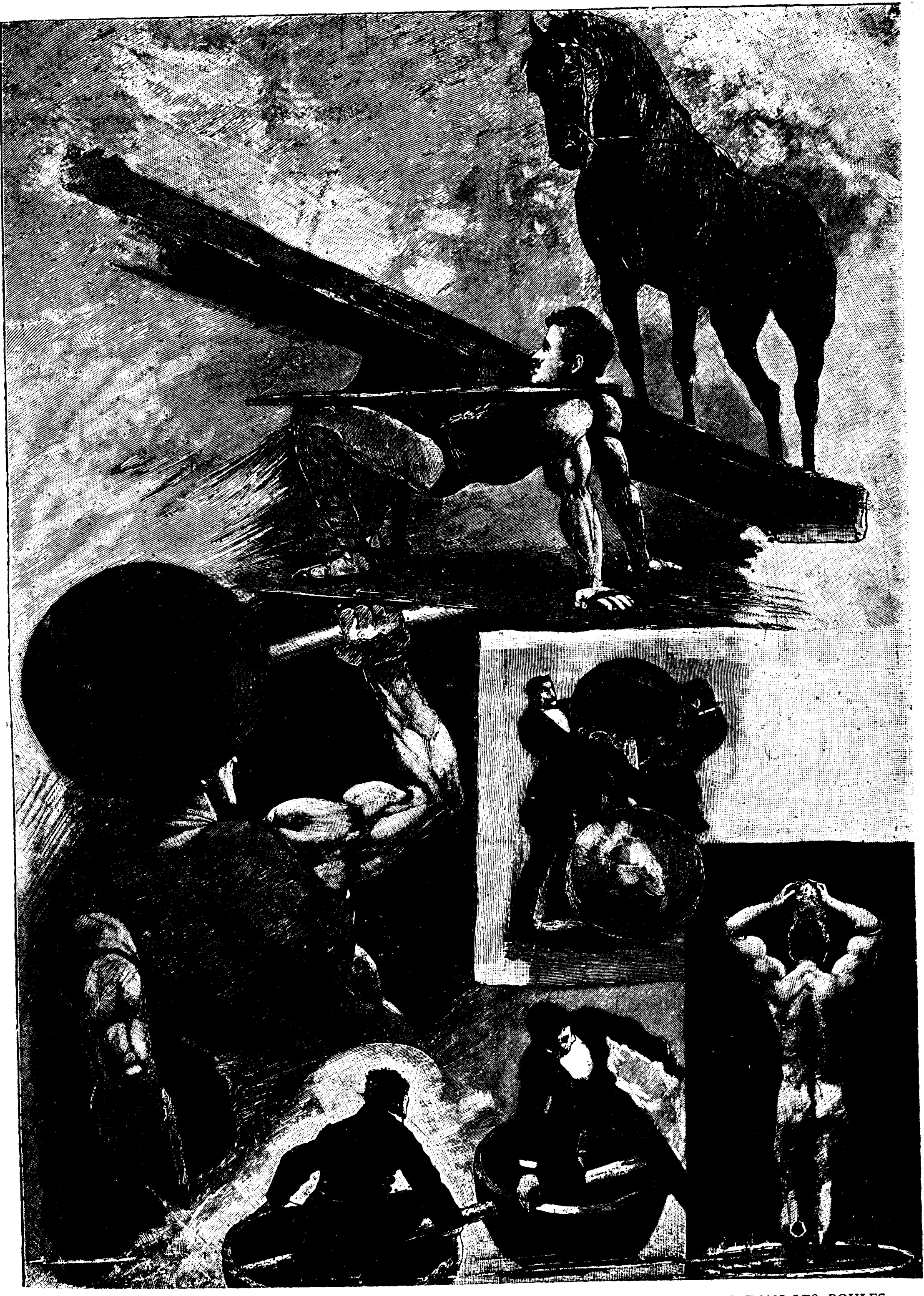


A un siècle d'intervalle, Kœnigsberg a vu naître deux grands hommes, le philosophe Emmanuel Kant, l'athlète Eugène Sandow.

Nul doute que dans cette vieille Prusse où la maxime : « La force prime le droit » est regardée comme la base de toute bonne morale, les prouesses de l'hercule n'excitent plus d'admiration et de respect que la théorie de l'impératif catégorique et les lourds développements sur les catégories de l'entendement.

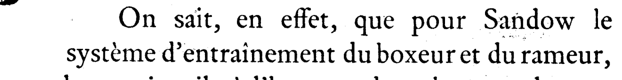
En général, on s'efforce de retrouver — et l'on retrouve toujours avec un peu de bonne volonté — dans l'enfance des personnages célèbres les traits caractéristiques qui marquaient à l'avance quelles seraient leur œuvre et leur destinée. Le chroniqueur qui tenterait de suivre la même méthode en ce qui concerne Eugène Sandow serait désappointé. Notre héros le confesse modestement : « Dans mes jeunes ans, dit-il, j'étais excessivement délicat. Plus d'une fois on désespéra de m'élever. Avant l'âge de dix ans, je savais à peine ce que c'était que la force. Puis il arriva que je la vis représentée en bronze et en pierre. Mon père m'emmena avec lui en Italie, et , dans les galeries de Rome et de Florence, je fus frappé d'admiration pour les formes remarquables qu'offraient les statues des athlètes de jadis. Je me rappelle avoir demandé à mon père si les hommes de notre temps présentaient un semblable développement. Il me répondit que non, et m'expliqua que ces statues étaient celles d'hommes qui vivaient à une époque où la force tenait lieu de droit, où les bras de l'homme étaient les seules armes et où souvent son salut dépendait de sa vigueur physique. »

Le lecteur prévoit la théorie où aboutissent ces considérations : *Il n'est pas nécessaire d'être né fort pour devenir fort*. A la différence du poète, qui naît poète, l'homme fort peut se faire lui-même ; je cite les paroles mêmes de Sandow, qui resta très délicat jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il étudia alors l'anatomie, ce qui le conduisit à son système d'entraînement physique : faire travailler chaque muscle séparément et disposer l'ordre du travail de telle sorte que, tandis que certains muscles sont en jeu, les autres restent dans un repos complet. Ses exercices alors ne duraient pas plus de quinze minutes par jour. Et il remarque à ce sujet : « Je ne m'astreignais pas à observer un régime parti-



L'Athlète Sandow dévissant une barre a sphères avec deux jeunes gens dans les boules
(Total : 100 kilos)

culier, je mangeais et buvais comme de coutume; je n'ai d'ailleurs aucune confiance dans le *régime*. Le meilleur des guides est la modération. »



On sait, en effet, que pour Sandow le système d'entraînement du boxeur et du rameur, par exemple, est inutile à l'homme dont les muscles ont atteint un certain degré de développement; en d'autres termes, la force donne l'endurance et maintient en *condition*.

En 1889, Sandow se trouvait à Venise, où il fit la connaissance d'un peintre anglais, duquel il apprit que l'athlète Sampson, du Royal Aquarium de Londres, offrait 1.000 livres à quiconque pourrait faire mieux que lui-même. L'artiste conseilla vivement à Sandow de relever le défi. Celui-ci partit pour Londres et défit Sampson. Tout comme Rodrigue, Sandow, pour son coup d'essai, avait voulu un coup de maître; il avait pleinement réussi, et l'Alhambra l'engageait immédiatement à raison de 150 livres par semaine (3.750 francs).

GOLIATH ET SON CANON

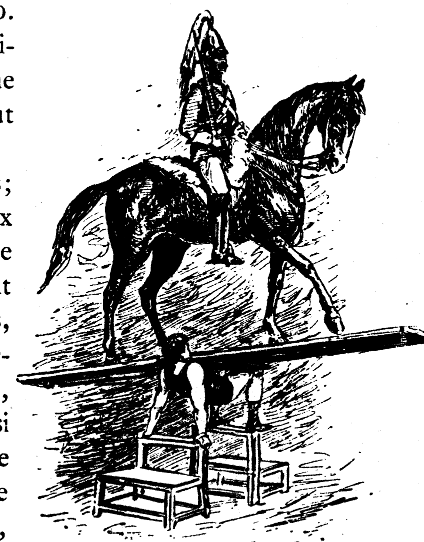
Après diverses pérégrinations, Sandow vint travailler au Tivoli, où il inaugura le jeu des poids vivants.

Prenant une barre à sphères dont les boules de très fortes dimensions pouvaient s'ouvrir, il introduisait un homme dans chaque boule, et, d'une main, dévissait au-dessus de sa tête la barre, les boulets et les deux hommes, ce qui représentait environ 200 livres. (Voir la gravure de la page 263.)

Un autre tour, très suggestif, consistait à faire un saut périlleux en tenant dans chaque main un poids de 56 livres anglaises, soit $25^{kg}400$.

Au moment de l'exposition universelle de Chicago, Sandow eut un engagement pour l'Amérique dont il visita les principales villes. Il obtint partout un énorme succès.

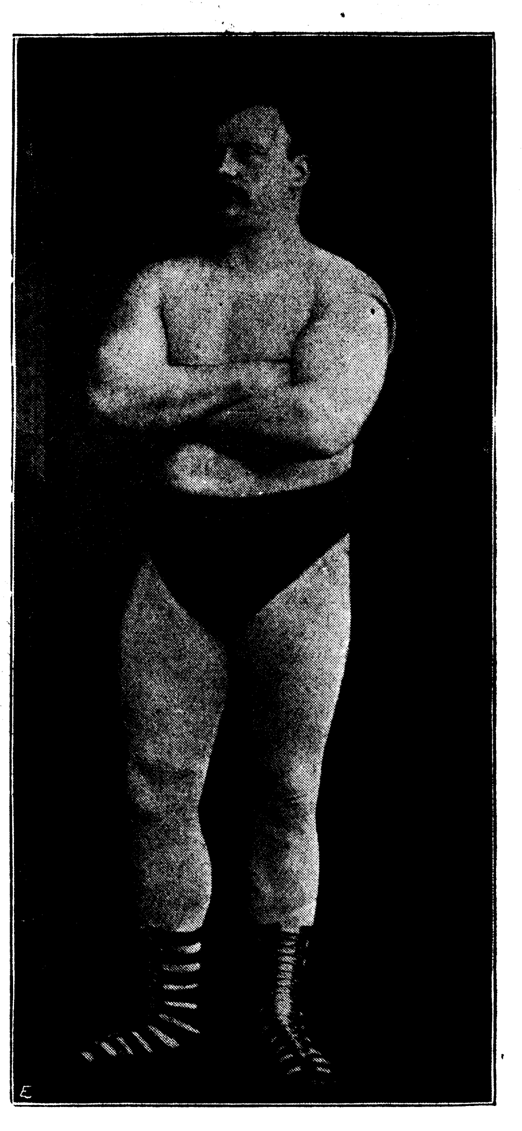
Sandow a fait l'étonnement du monde des sports; il mesure $1^{m}69$ de hauteur; il a une belle tête, aux cheveux blonds bouclés, aux yeux bleus, et il pèse 90 kilos. Il y a certainement des athlètes qui peuvent produire des exercices de force aussi extraordinaires, sinon supérieurs à ceux de Sandow; mais jusqu'à présent on n'a jamais vu, en dehors des statues grecques, un développement musculaire aussi puissant et aussi harmonieux que le présente cet athlète. Comme le lutteur de Borghèse, Sandow a un tour de taille que lui envierait maint sous-lieutenant, 80 centimètres, et, par contre, un cercle de poitrine de $1^{m}23$. Sandow avait une façon de s'entraîner qui était assez originale. Il habitait avec son inséparable et meilleur ami, le pianiste Marius Siéverking, un Hollandais. Les deux hommes se considéraient mutuellement comme les premiers



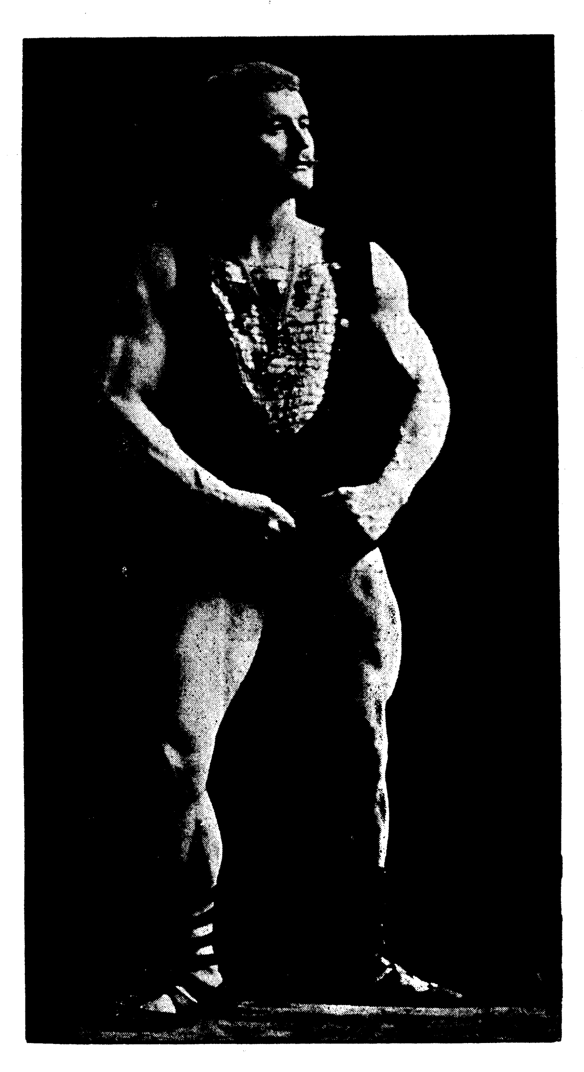
UN EXERCICE DE SANDOW

de leur temps. Quand Marius jouait, Eugène l'écoutait, assis près de lui, en faisant sans cesse travailler ses muscles, joignant ainsi l'agréable à l'utile. C'est de là que lui est venue l'idée d'intercaler la danse des biceps dans son numéro athlétique.

Quand Sandow était en Amérique, il fut défié plusieurs fois, mais il est curieux de constater que ces défis furent retirés au plus vite dès que l'athlète, sans paraitre en faire montre, faisait jouer les muscles de



Louis Mac-Cann, *dit* Hercules

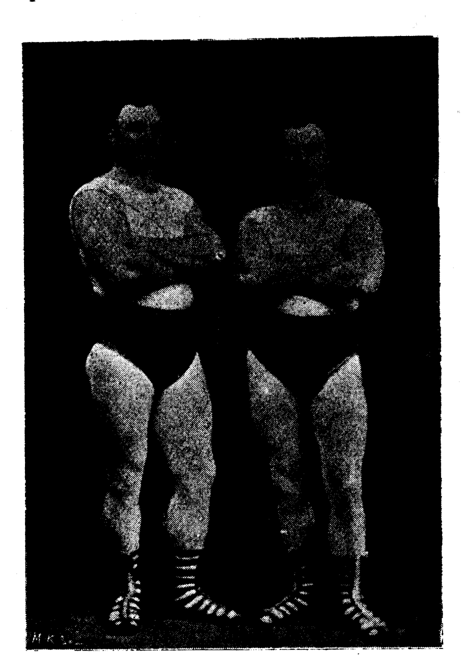


Sandow en 1892

ses bras puissants qui mesurent 43 centimètres au biceps.

Il est juste de faire remarquer ici qu'aucun athlète au monde n'a joui d'une réputation égale à celle de Sandow. Cette réputation, il ne la doit qu'à ses formes splendides qui sont à l'abri de toute critique. Le côté artistique de son travail et de sa mise en scène, le cachet particulier qu'il a su donner à ses exhibitions, ont plu à tous et à toutes. Les femmes,

qui se seraient désintéressées d'un travail de poids ou de force quelconque, se sont intéressées à cette statue vivante qui leur représentait les chefs-d'œuvre du passé. Les hommes, qui admirent tout ce qui est force, l'ont vu et revu avec plaisir; ils en ont parlé et reparlé; de là cette réputation à nulle autre pareille. *L'avenir athlétique est aux belles musculatures et aux formes impeccables.* Que les jeunes amateurs se pénètrent bien de cette pensée; le public se soucie fort peu d'un exercice de force s'il n'est pas présenté par un athlète au corps bien équilibré, qui flatte l'œil et le réjouit agréablement. Cherchez autour de vous et vous verrez que les artistes qui ont du succès sont toujours ceux chez qui règne une harmonie parfaite.



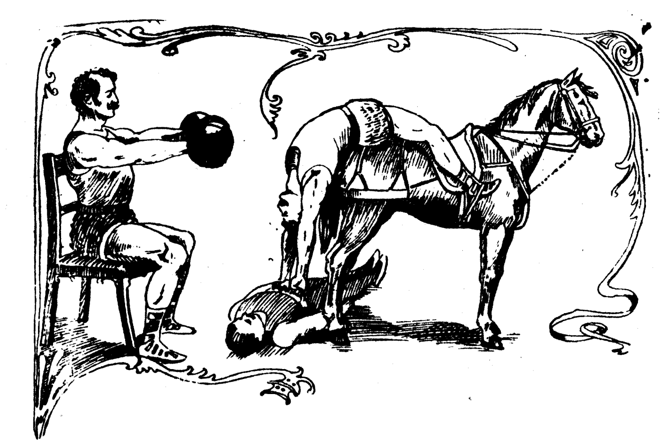
Louis Mac-Cann *dit* Hercules — Samlson

Voyez Hackenschmidt, Apollon, Maspoli, Batta, Attila, Sandow, qui doivent leur succès autant à leur développement harmonieux qu'à leur force physique.

Sandow est choyé à Londres au point que sa statue figure au *Kensington Museum,* où nous avons pu admirer et prendre les mensurations de celle-ci. Les voici dans toute leur exactitude :

Poitrine $1^{m}23$, ceinture 92 centimètres et demi, cuisse 63, mollet 42, bras droit contracté 46, avant-bras droit replié 35 et demi, bras gauche allongé 42, avant-bras gauche allongé 32, poignet 20 un quart.

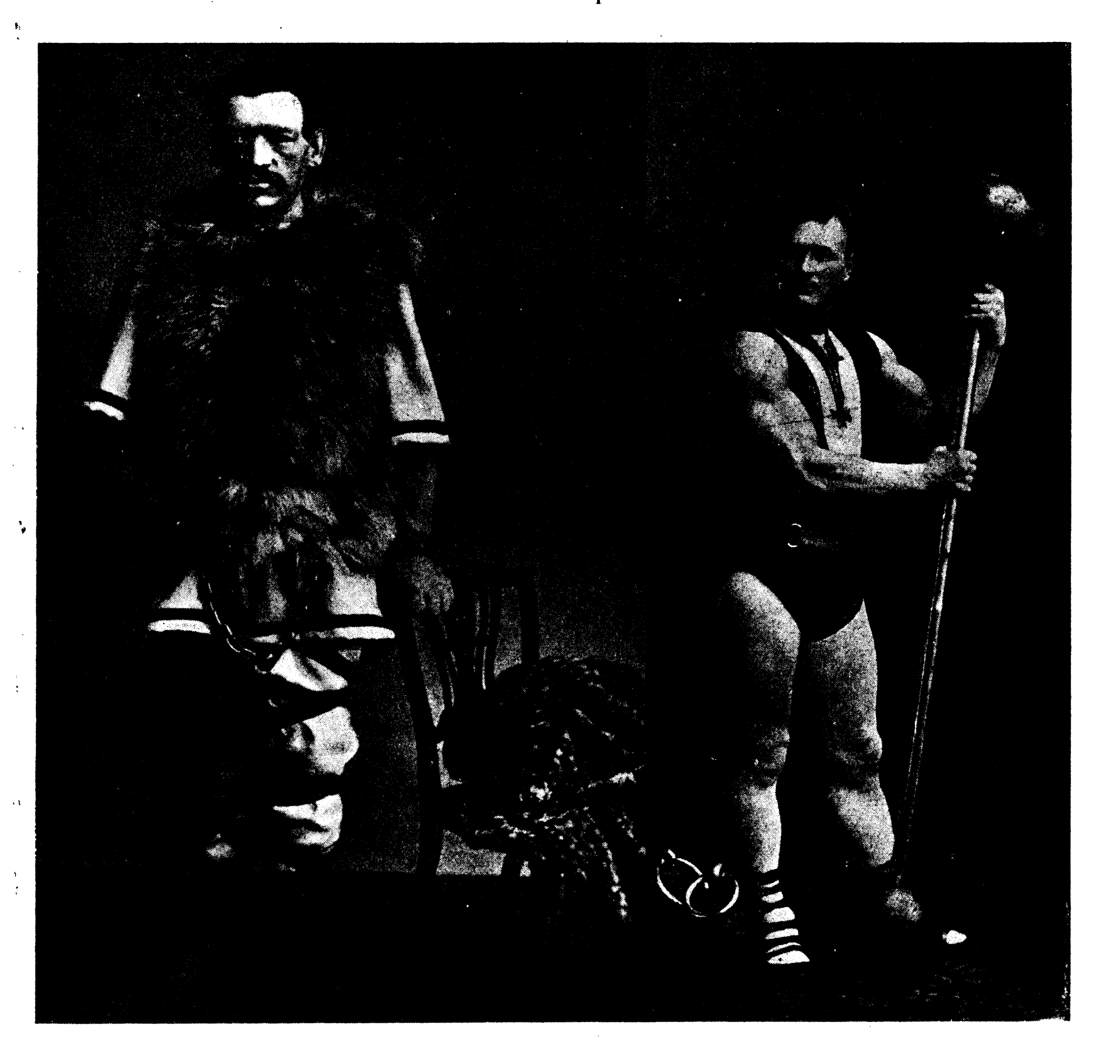
Les records de Sandow ne sont pas connus, du moins officiellement, mais nous avons sur lui quelques renseignements intéressants.



Sandow s'était entrainé avec l'athlète Paris, il y a quelque quinze ans. Il a arraché à deux mains une barre de 105 kilos. De la main droite il a développé 55 kilos sans bouger le corps, puis il a dévissé de l'épaule 98 kilos et tenu dans chaque main 24 kilos et demi par l'anneau, les deux bras tendus horizontalement. Sandow n'était pas arrivé alors à l'apogée de sa force, il a fait mieux depuis, mais nous n'avons pas de renseignements précis là-dessus. A Londres, il a battu, Sampson, Louis Mac-Cann dit *Hercules* et son frère Samson (ne pas confondre avec l'autre Sampson).

SANDOW ET GOLIATH

Sandow et Goliath furent photographiés à propos de leur exhibition au Royal Music Hall à Holborn. Goliath fut découvert par l'athlète Sandow dans une carrière



GOLIATH ET SANDOW

de pierre à Aix-la-Chapelle; il chargeait des blocs de pierre dans une charrette. Sandow le prit avec lui et l'exhiba à Londres sous le nom de Goliath; cet homme était un géant, doué d'une grande force physique; il s'exhiba sur plusieurs scènes de Londres; il souleva des pierres sur le dos avec les mains, etc., mais ne fut jamais un athlète leveur de poids.

Quand ces deux athlètes s'exhibèrent, on pria le public de monter sur la scène pour essayer les poids qu'ils employaient. Plusieurs hommes forts se présentèrent, parmi lesquels un mulâtre qui avait une vague ressemblance avec Sandow, au point de vue de la musculature. Cyclops, l'athlète, le pupille de Sampson, essaya aussi de soulever quelques poids des deux athlètes, mais il ne put parvenir à les enlever de la même façon que ceux-ci.



Sandow présentant la main de Goliath au public

Sandow finissait ses exercices en tenant Goliath sur une seule main à bout de bras,il faisait ainsi le tour de la scène.

Voici les mensurations monstrueuses, mais exactes, de Goliath : $1^{m}89$ et demi de hauteur, poids $171^{k}500$, $1^{m}62$ et demi de tour de poitrine, 82 centimètres et demi de tour de tête.



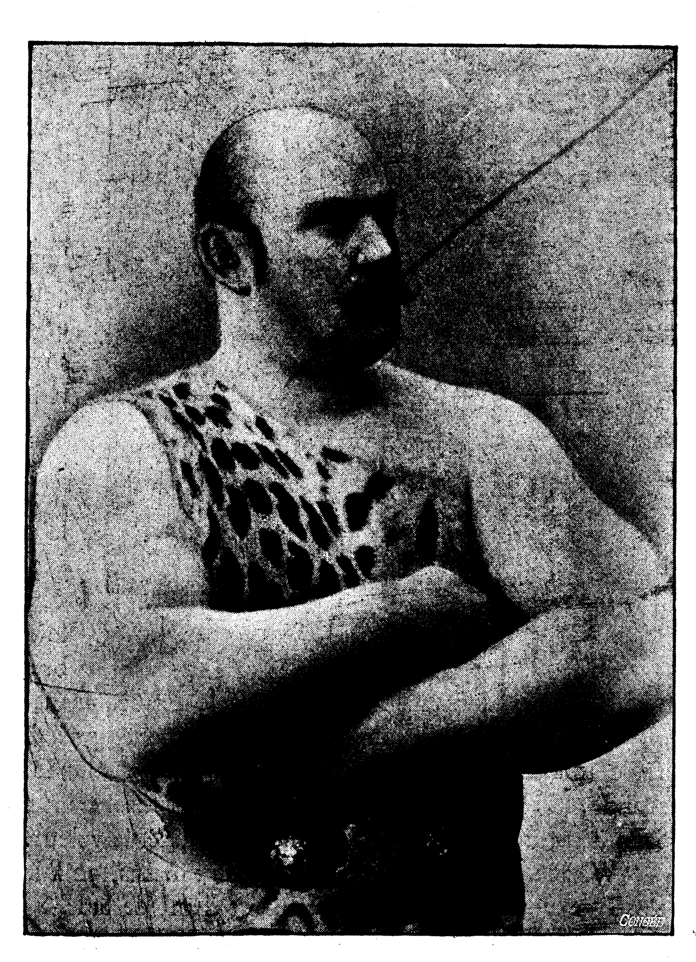
Un Exercice de Sandow



Franz STHÄR

Sthär est un Viennois qui fut champion autrichien avant Wilhelm Türk. Sthär excellait surtout dans les exercices de développés à une et à deux mains. Il développait 50 kilos d'une main sans bouger le corps et 110 kilos à deux mains. Au jeté à deux mains, il arrivait à 130 kilos, mais en roulant la barre sur le ventre à la mode allemande.

Au concours de Vienne, 31 juillet 1897, Sthär enleva les poids suivants : 65 kilos à l'arraché d'une main ; 104 kilos au développé en deux haltères séparés ; 104 kilos au jeté en deux haltères séparés ; $58^{k}200$ au développé d'une main ; 50 kilos au développé cinq fois de suite d'une main ; 116 kilos au jeté à deux mains ; $111^{kg}500$ au développé à deux mains. Sthär pèse 103 kilos.



Franz Sthär

Ignace NOLLYS

Ignace Nollys, né à Bruxelles en 1870, était un athlète complet, leveur de poids, lutteur, acrobate et sauteur. Doué d'un courage de lion, il était recherché de ses amis et craint de ses ennemis. Il avait, comme on dit, la tête près du bonnet et il ne fallait pas lui marcher deux fois sur les pieds pour qu'il se fâchât tout rouge. Nollys est depuis plusieurs années retiré du ring. Voici les performances et les mensurations de ce bel athlète lorsqu'il était en forme, de 1892 à 1896 : hauteur $1^{m}72$, poids 80 kilos ; poitrine $1^{m}20$, ceinture 85, bras 36, avant-bras 31, mollets 39, cuisses 60, cou 42.

Nollys arracha devant moi 130 livres d'une main et 180 livres à deux mains, épaula et jeta 228 livres à deux mains; chose curieuse, au développé à deux mains, qu'il ne pratiquait pas, il n'aurait certainement pas dépassé 140 livres.



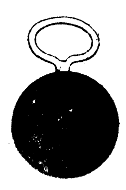
I. Nollys J. Wattée

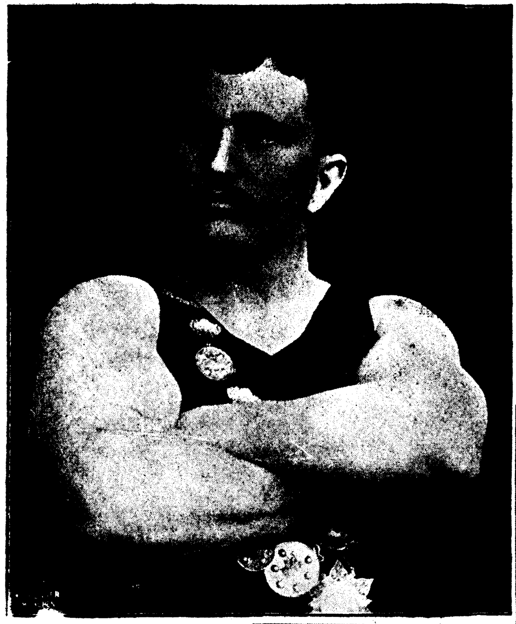
Il faut en voir la cause dans le développement relativement modeste de ses deltoïdes. Cet athlète poussait beaucoup des jambes. Son temps d'épaulement prenait sa force dans la masse lombaire. Il est permis au vieux professeur de culture physique que je suis de tirer ces déductions de ses mensurations.

Nollys était un sauteur hors ligne, il avait d'ailleurs été voltigeur dans une troupe d'acrobates, et voici ce que je lui vis faire à la société la Française de Lille. Il tendait une corde horizontale à la hauteur de ses épaules, exactement à la base du cou, puis, sans élan, il sautait à pieds joints par-dessus la corde sans la toucher. Après cet exploit, il enlevait 110 kilos en deux temps, se couchait et se relevait avec 64 kilos au bout du bras droit.

Il fit une tournée dans le nord de la France et fut vainqueur de tous les lutteurs qui se présentèrent devant lui; il était accompagné de l'athlète Joseph Wattée, un autre athlète bruxellois, né en 1870, qui s'est suicidé à Paris dans un accès de fièvre chaude, le 15 novembre 1903; tous deux s'exhibaient sous le nom des frères Ignace. Somme toute, Ignace Nollys était un athlète de valeur.

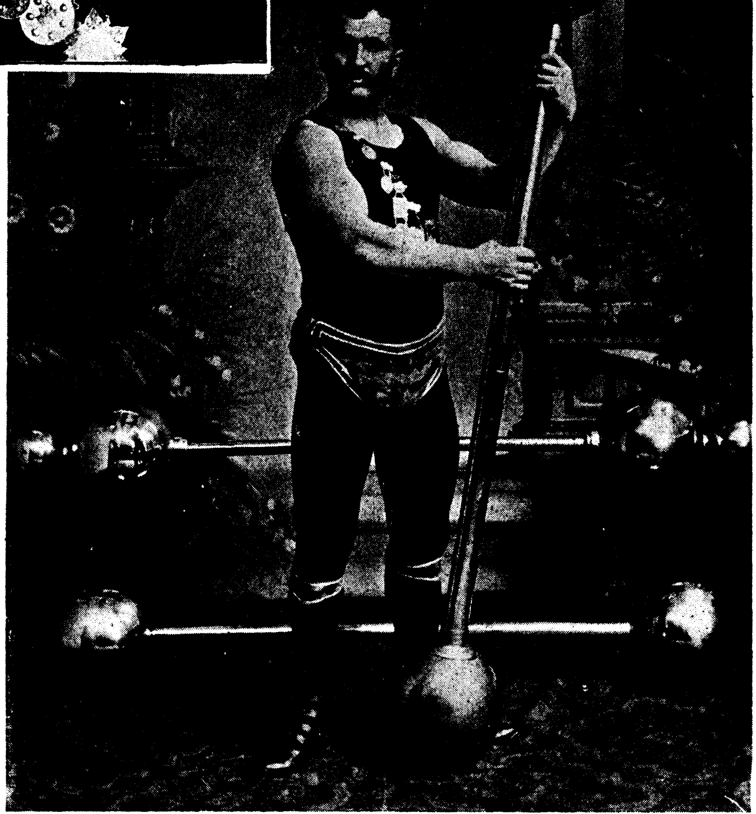
Wattée développait 100 kilos à deux mains, 92 kilos trois fois de suite, mesurait $1^{m}18$ de poitrine, 39 centimètres et demi de bras, 33 d'avant-bras, 39 de mollets, $1^{m}72$ de hauteur et pesait 80 kilos; cet athlète s'était rompu le biceps en enlevant un fardeau. Il mourut à l'âge de trente-trois ans.





Lorenz GEER

Lorenz Geer, né à Munich en 1868, est un des rois de l'arraché d'une main : il a enlevé 165 livres à droite. Lorenz Geer est merveilleusement bâti, il mesure 1m70 de hauteur, 42 centimètres de bras, 33 et demi d'avant-bras, 40 de mollet, 62 de cuisse, 1m18 de poitrine et 90 de ceinture, il pèse 168 livres. Il se sert de barres très grosses et est doué de ce fait d'une pince extraordinaire. Geer arrache une barre de 142 livres d'une main et la dévisse neuf fois de suite, il enlève correctement 186 livres en deux temps d'une main, il soulève entre deux chaises un tonneau de bière de 420 livres.

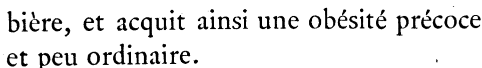


Lorenz Geer, de Munich
A remarquer la grosseur de ses barres

Le 30 janvier 1894, Geer eut un match avec Karl Prems et Georges Singer, ils arrachèrent tous 158 livres d'une seule main.

SÉBASTIEN MILLER

Né à Colmar, Sébastien Miller a commencé par les poids et haltères où il se montra d'une belle force ; il se mit plus tard à la lutte. Comme beaucoup d'Allemands, il buvait énormément de



bière, et acquit ainsi une obésité précoce et peu ordinaire.



MILLER
le terrible buveur de bière

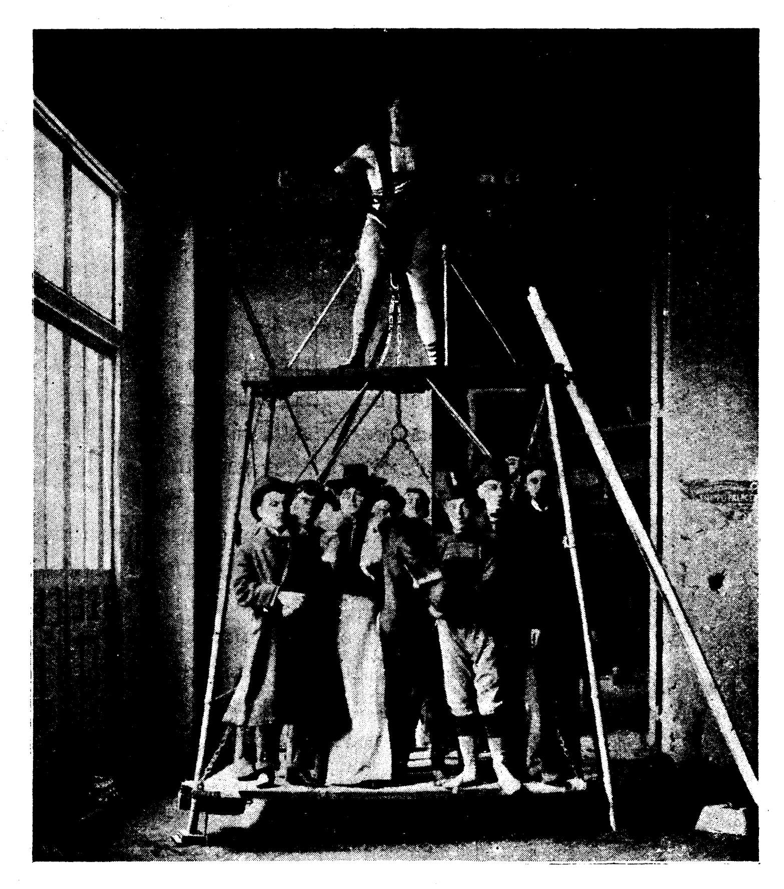
Un jour, chez l'athlète Boudgoust qui tient la brasserie des Trois-Rois à Strasbourg, il but trente litres de bière et mangea vingt-quatre saucisses. Quand il lutte, il apporte deux litres de bière qu'il boit pendant qu'il se déshabille dans sa loge. Au restaurant il demande un verre de bière ; si le garçon lui apporte un bock, il l'appelle et lui dit : « Garçon, qu'est-ce que vous m'apportez là, c'est pour les enfants, enlevez ça, apportez-moi la plus grande cruche que vous ayez, » et il boit d'un trait un ou deux litres de bière.



MILLER

Ces prouesses extra-athlétiques, qu'il s'agisse de bière, de vin ou d'alcool, ne sont pas rares parmi les hercules ; une gloriole assez niaise les pousse à boire plus que de raison, comme s'il était nécessaire de dépasser le commun des mortels par la

capacité d'absorber les liquides autant qu'en puissance musculaire ; ils ne réfléchissent



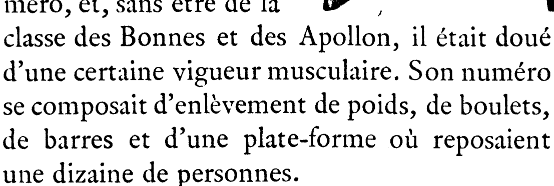
Un Truc d'Athlète
permettant de soulever, grâce à un système spécial de chaînes enchevêtrées, le dixième du poids total représenté

pas que doubler les excès, c'est neutraliser l'excédent de santé dont la nature les avait doués.

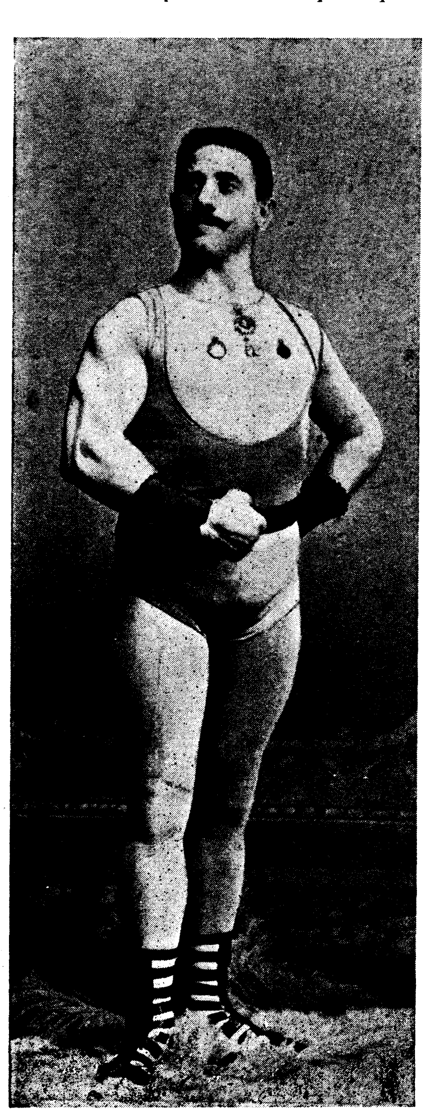
Miller fit un jour un match avec Louis Cyr ; il fut battu mais ne fut pas écrasé, ce qui prouve sa grande force. Il fit partie de la troupe Marseille jeune ; l'*Illustration* nous en a laissé une photographie.



GÉRARDY, Marquis de Pise



Un marquis authentique, qui s'est fait athlète par goût et aussi parce que le titre de marquis n'était pas suffisant pour lui permettre de se reposer en parlant de ses aïeux.



Gérardy

Gérardy était un bel athlète, bien proportionné, s'exhibant dans les cirques et théâtres ; il présentait bien son numéro, et, sans être de la classe des Bonnes et des Apollon, il était doué d'une certaine vigueur musculaire. Son numéro se composait d'enlèvement de poids, de boulets, de barres et d'une plate-forme où reposaient une dizaine de personnes.

Ce dernier exercice, qui est connu de tout le monde, permet d'illusionner le public sur la force véritable de l'athlète, car le principe de tirage de la plate-forme correspond à la bascule qui enlève une charge de 200 kilos rien qu'en mettant 20 kilos sur le petit plateau.

Gérardy a l'excuse de faire comme les autres athlètes qui usent de subterfuges analogues pour étonner la galerie. Gérardy mesure $1^{m}72$ de hauteur, 39 centimètres de bras, 325 millimètres d'avant-bras, 39 centimètres de mollet, $1^{m}15$ de poitrine.

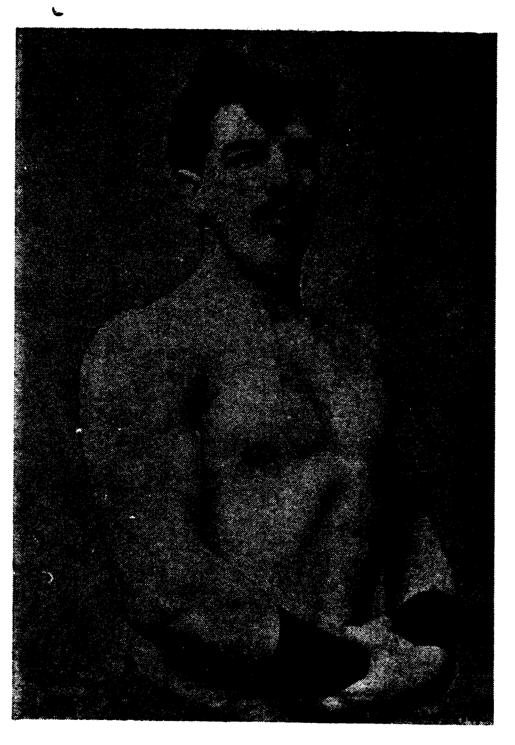
GÉRARD

L'athlète Gérard, Bruxellois d'origine, né en 1870, était grand et bien bâti ; cependant, le maxillaire inférieur notamment présentait les stigmates de l'acromégalie.

Il travaillait au cirque Lenka en 1894 et son numéro se composait de bras tendus, avec 20 kilos, d'arraché, de jeté, etc. Il pouvait enlever 100 kilos à deux mains, peut-être plus, et il travaillait correctement.

Il avait $1^{m}82$ de hauteur, 39 centimètres et demi de bras, 32 et demi d'avant-

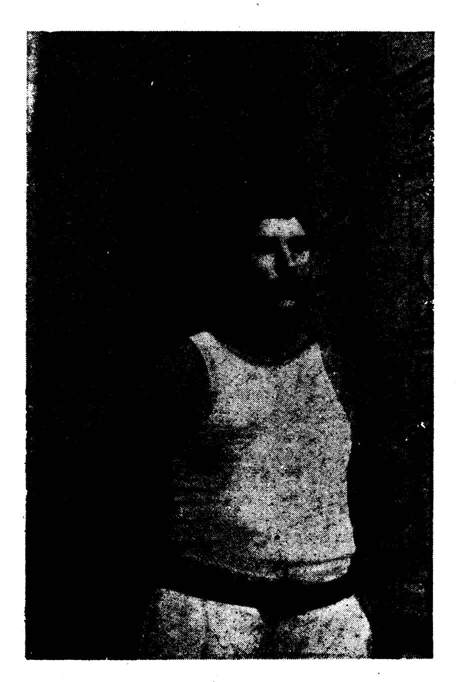
bras, 39 de mollets et 118 de poitrine. La photographie ci-jointe montre jusqu'où peut aller l'amour du muscle chez l'athlète; Gérard avait mis sous son bras un mouchoir pour faire ressortir le biceps et le triceps en comprimant le mouchoir entre le bras et le thorax; malheureusement le bout du mouchoir apparaît nettement sur la photographie. Le but était de gagner 1 centimètre. Soyons indulgents.



GÉRARD

JEAN L'ALLEMAND

Jean Fervers, dit *Jean l'Allemand,* est né à Bochum vers 1868. C'est un grand gaillard blond de 1^m 85 de hauteur, bâti en hercule, avec un cou de 46 centimètres, 1^m 28 de poitrine, 44 de bras, 35 d'avant-bras, 43 de mollets et qui pèse 112 kilos. Il voyageait de ville en ville, avec une troupe foraine, qu'il exhibait dans une baraque assez bien montée. C'est à Tournai (Belgique) que je le vis pour la première fois, il avait alors vingt-cinq ans, était dans toute sa force et en imposait beaucoup par ses proportions gigantesques.



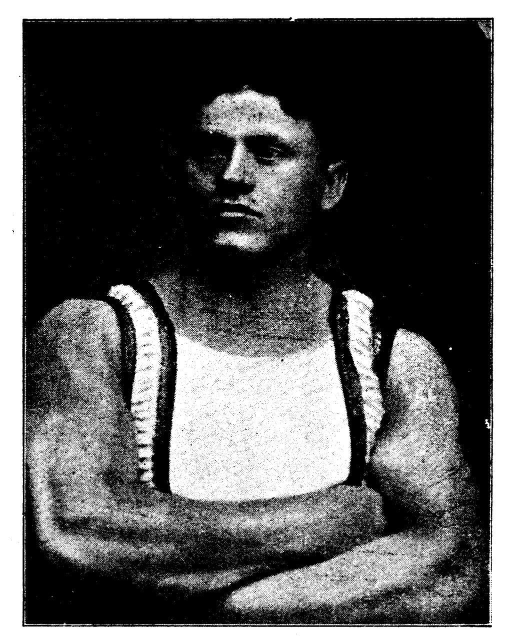
JEAN l'*Allemand*

Son travail se composait de quelques exercices avec boulets et obus, puis il portait une lourde barre sur les épaules, sur laquelle cinq hommes lourds prenaient place, il marchait aisément avec cette charge de 450 kilos environ.

Comme on le voit, *Jean l'Allemand* était un rude gaillard; il était un peu apathique pourtant et n'aurait guère brillé dans les exercices qui demandent de l'énergie et de la vitesse, tels l'arraché et le deux temps à deux mains.

Un jour il fit un match avec un amateur lillois très fort, Gaston Lambert : il se fit battre dans l'exercice du bras de fer, qui consiste à s'empoigner la main et plier le bras de son adversaire, le coude étant posé sur la table.

Il était tout déconfit de voir un homme moins lourd et moins grand que lui le battre dans un exercice de force.

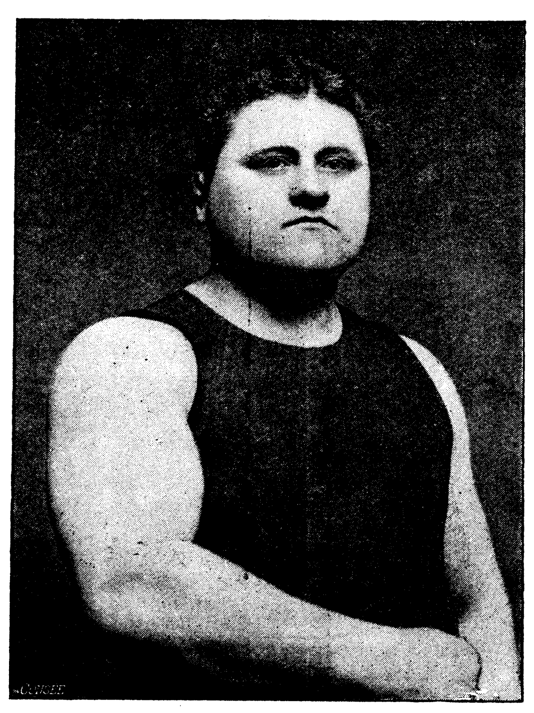

Andréas Eiban a 20 ans

Je crois que si Jean Fervers avait pratiqué le soulevé de terre, il eût enlevé un joli poids, car il avait une grande force naturelle. Au moral, il avait l'air d'un garçon très doux et, comme tous les hommes vraiment forts, il n'avait pas la moindre méchanceté.

Dans sa troupe, on vit s'exhiber Éveillard dit le *Tonkinois,* Léon Tireux dit *Caron.*

Andréas EIBAN

Andréas Eiban est un Munichois qui eut longtemps le record du dévissé à la mode allemande, c'est-à-dire en épaulant la barrea vec les deux mains et en dévissant le poids à partir de l'épaule. Il arriva au chiffre de 127 kilos.


Andréas Eiban a 30 ans

Les deux photographies ci-jointes représentent Eiban à vingt ans et à trente ans. Comme on le voit, Eiban a grossi énormément en quelques années : la bière et les exercices de force exagérés ne sont pas étrangers à cette obésité rapide.

Eiban est, paraît-il, décédé en Amérique peu de temps après que la dernière photographie eut été faite.

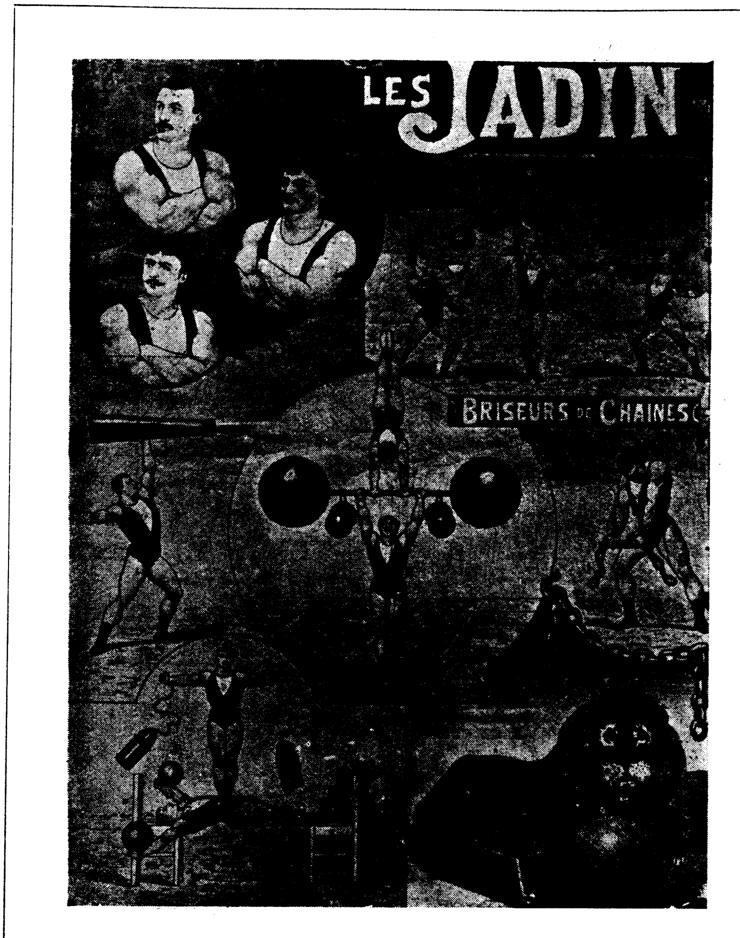
Eiban *arracha 160 livres d'une main, mais en finissant en dévissé* comme beaucoup d'Allemands.

Victor JADIN

Victor Jadin, né à Paris en 1866, vint à Lille en 1891, où il présenta au théâtre des Variétés le « Trio Jadin », qu'il avait formé en compagnie de Léon

Rubelli, de Saint-Denis, un très beau garçon, né en 1868, mort aveugle en 1902, et Paul Cantin, un athlète ordinaire, né en 1865, mort en 1900. Cette troupe a voyagé un peu partout. C'est à Londres qu'elle débuta : les Jadin produisaient un joli numéro de force et Victor fut invité par les membres d'un club londonien.

Jadin s'y rendit, et, au grand ébahissement des Anglais, qui n'avaient, à cette



LES JADIN DANS LEURS EXERCICES
Dans les médaillons : en haut VICTOR ; en bas CANTIN ; à droite RUBELLI

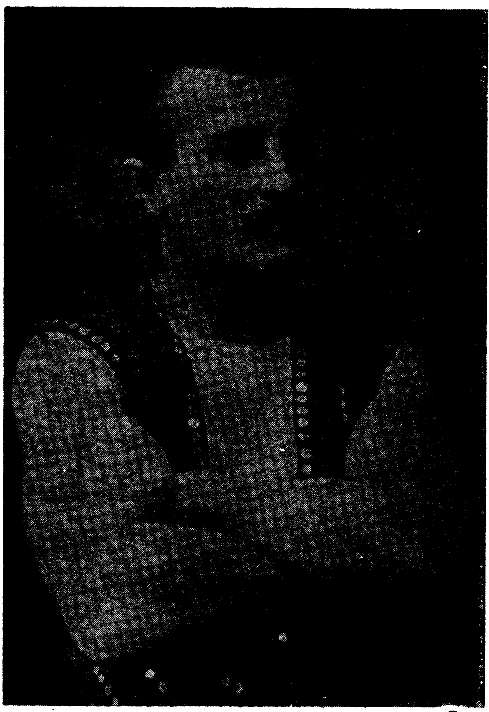
époque, qu'une médiocre confiance dans le muscle français, il enleva 151 livres à la volée d'une main, 70 livres à bras tendu sur la main et 50 livres à bras tendu sur le dessus de la main, puis par l'anneau.

Ces exercices furent essayés, mais sans succès, par tous les amateurs anglais.

Jadin s'est exhibé plusieurs fois au théâtre dans la pièce d'Oscar Metenier, *la Revanche de Dupont l'Anguille,* où il remplit le rôle et le « maillot » de Ratata.

Victor Jadin était un homme très fort, faisant correctement 25 kilos à bras tendu par l'anneau et sur le dessus de la main, enlevant 150 livres à la volée, 140 à l'arraché,

et 120 livres d'un bras dans un mouvement qui tenait plus du développé que du dévissé.



VICTOR JADIN

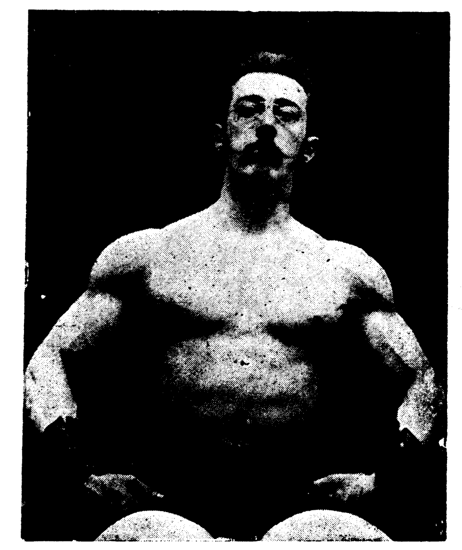
E. Robert, le président de la Société Athlétique Montmartroise, tenait Jadin en haute estime, pour sa force extraordinaire. Jadin était doué d'une grande force de mains, et avait l'habitude de travailler avec des haltères et barres à grosses poignées. Jadin avait 1m70 de hauteur, 42 centimètres 1/2 de bras, 35 d'avant-bras, 1m16 de poitrine, 85 de ceinture, 38 de mollets et 56 de cuisses. De son métier, il était coiffeur, mais l'athlétisme professionnel l'ayant séduit, il abandonna ciseaux et rasoirs.

JACQUEMINOT

Jacqueminot est un athlète de Liège renommé pour sa force et pour sa belle musculature.

Nous n'avons pas de donnée exacte sur ses records, mais vu sa musculature, il nous semble qu'il devait être d'une jolie force.

ALPHONSE DAIX ET ALFRED dit LA POITRINE D'ACIER

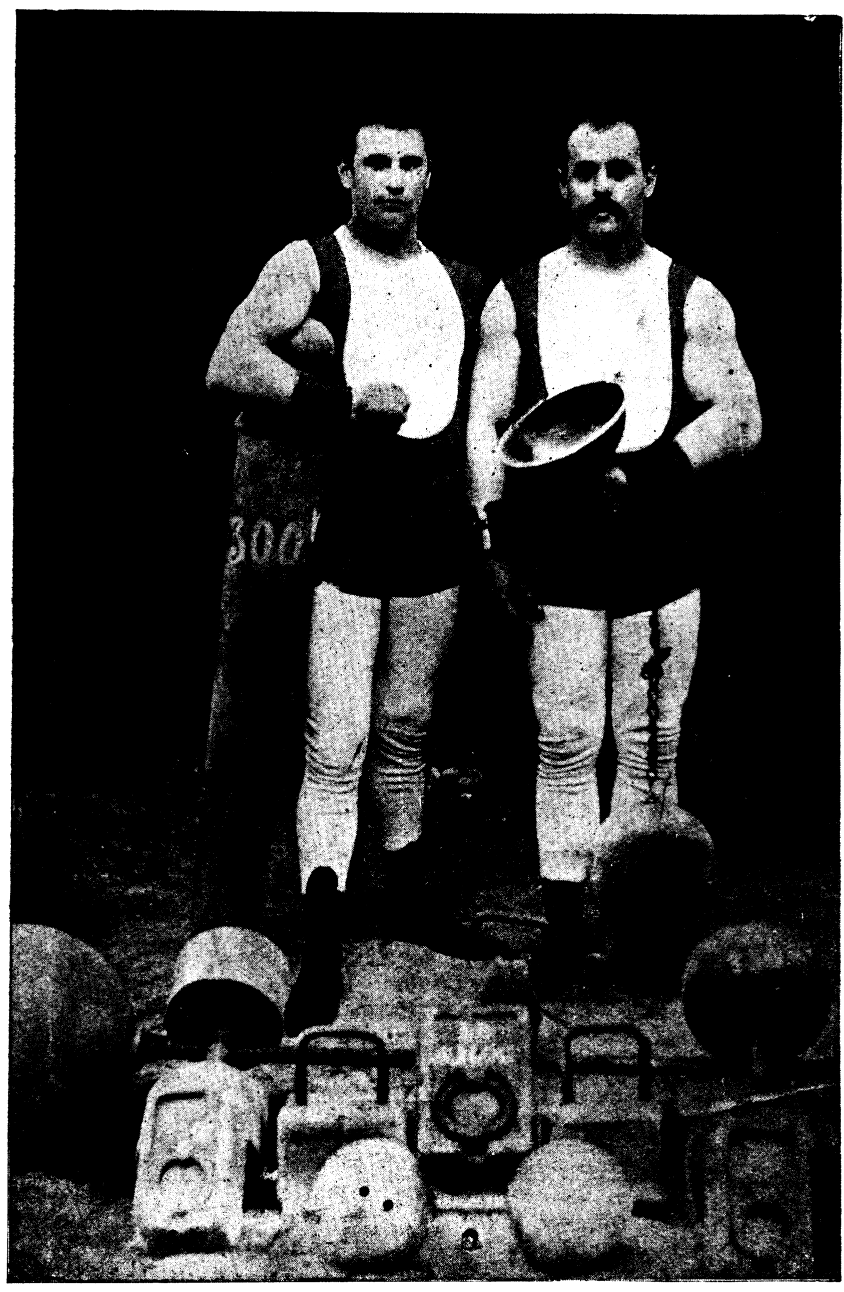


JACQUEMINOT

Alfred la *Poitrine d'acier* est un boucher de La Villette qui mesure 44 centimètres de bras et 36 d'avant-bras. Il est doué d'une force extraordinaire.

Daix est également d'une jolie force. Ce sont deux amateurs du club de La Villette que nous reproduisons, non seulement à cause de leur force, mais parce que dans le matériel du club figurent des engins qui appartinrent à des hommes célèbres. Tel le canon de Paris qui pesait 256 livres, et sur lequel Daix s'appuie, puis la barre et le gros haltère d'une main que l'on voit à droite de la gravure et qui

appartinrent au petit André Brandelli ; à gauche, sur la barre, le rouleau de Jadin, qui pesait 130 livres et que seul Jadin enlevait à la volée, grâce à l'habitude excellente



ALPHONSE DAIX ALFRED dit la *Poitrine d'Acier*

Le rouleau de Jadin

qu'il avait de travailler avec des grosses barres, ce qui constituait une difficulté pour ceux qui manquaient de pince.

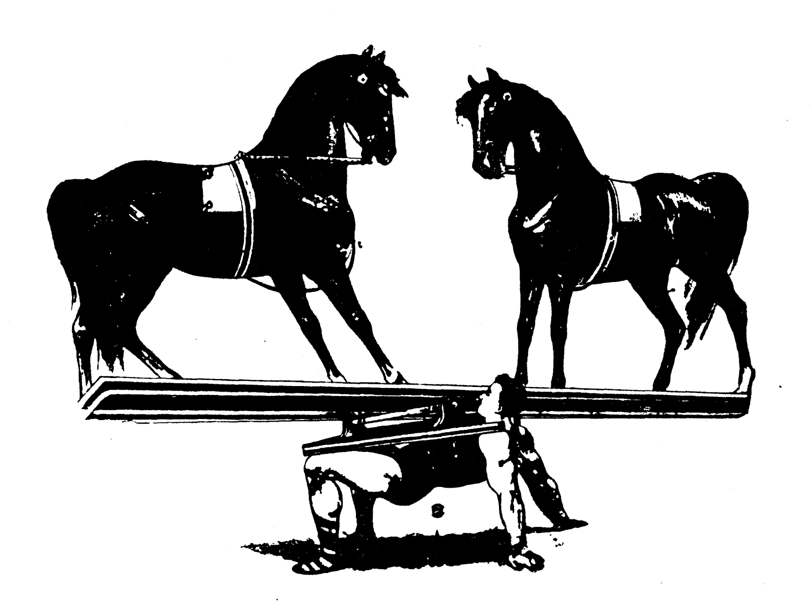
Un jour, Jadin et Brandelli André étaient à la foire de Bordeaux, dans une loge foraine où on les exhibait comme étoiles pour les poids et haltères. Dans une loge concurrente le célèbre Apollon se montrait aussi. On vint dire à Jadin qu'Apollon arracherait son fameux rouleau, que peu de personnes pouvaient soulever de terre (tel, actuellement, le fameux haltère de 100 kilos de Deriaz).



Jadin incrédule paria qu'Apollon ne l'arracherait pas ou ne l'enlèverait pas à la volée.

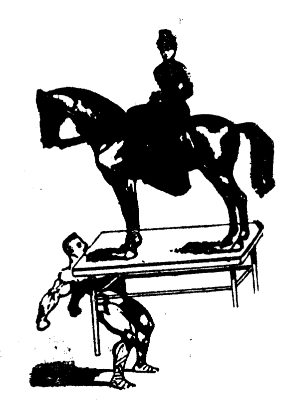
Des amis communs : Félix Bernard, Brandelli, Eugène Robert et le petit Victor, amenèrent Jadin à la baraque d'Apollon, et après que l'enjeu eut été déposé, Jadin fit son rouleau à la volée avec beaucoup de difficulté et une seule fois. Apollon, sans se dévêtir, l'enleva douze fois de suite à la volée et dit ensuite : « Voilà pour la servante », en l'enlevant une treizième fois. Jadin et les autres athlètes s'abstinrent par la suite de parier contre Apollon. (Le rouleau pèse maintenant 135 livres et Émile Deriaz l'enleva facilement lors d'une visite au *Club des Bouchers*.)

Les deux poids carrés avec poignées qui figurent sur ce cliché furent des engins faits exprès pour les bouchers de La Villette, qui s'entraînaient à enlever deux poids semblables que Carl Abs, alors en représentation au Cirque d'Hiver, mettait à la disposition du public avec défi de les enlever. Les bouchers, parmi lesquels Pinsart et Alfred dit la *Poitrine d'acier*, allèrent au Cirque d'Hiver, et à la stupéfaction de l'athlète allemand, Carl Abs, enlevèrent aisément les deux poids.





BATTA



Batta, le doyen des athlètes français, est né à Lille, le 17 août 1866. Il fit ses débuts dans l'athlétisme à quinze ans, en passant chef de matériel à la société de gymnastique *La Patriote* de Lille, où il s'amusait à taquiner les poids de 20 kilos.

Batta, de son vrai nom Charles Estienne, avait hérité, pour tout bien, d'une grande force musculaire que lui laissa son père, un garçon brasseur taillé en hercule, et le désir le plus vif de notre héros fut de montrer cette force et d'en vivre au besoin.

Il résolut donc de se consacrer aux poids et haltères et réussit à se faire engager dans un café-concert, chez Boulanger, rue Gambetta, à Lille.



BATTA, A 15 ANS

Pour tout matériel, Batta avait emprunté trois poids de 20 kilos au local de *La Patriote* et un essieu de voiture. Une vieille trousse d'athlète lui servait de costume. Il liait les trois poids ensemble, les arrachait d'une main, enlevait son essieu au dévissé, se couchait sur le dos et se relevait en tenant toujours l'essieu à bout de bras. Après quoi le jeune Batta faisait la quête qui lui rapportait dans les trente sous. Au sortir du concert, vers minuit, il dinait avec deux sous de frites et deux sous de pain ; le reste, il le mettait de côté pour s'acheter *des costumes*. Un jour, en arrachant les trois poids de 20 kilos, il en reçut un sur le nez, ce qui ne l'empêcha pas de manger pour son diner une livre de bifteck, qu'un amateur, M. Delahaye, lui avait payée.

Son engagement fini, Batta devint garçon de baraque chez Henri Stiernon, un athlète forain, qui lui donna des appointements de 50 centimes par jour, le coucha (*dans la baraque, sur la sciure*) et le nourrit tant bien que mal, plutôt mal que bien. Notre apprenti athlète suivait à pied le camion qui emportait le matériel, les toiles et les tréteaux qui servaient à l'édification de ce *temple du muscle*. La troupe faisait les fêtes des environs de Lille, l'impresario s'appelait Baron, dit l'*Avocat*, mais le jeune Batta n'était pas encore promu au rang d'athlète forain. Il ne fit ses débuts en parade

qu'à Béthune, en compagnie de Stiernon, le patron; Baron, dit l'*Avocat,* l'impresario; Alfred de Paris, dit *les Esgourdes,* à cause de ses oreilles déformées par la lutte; le faux Napoli, dit *Papillon;* la belle Judith Blanc, la femme de Stiernon (la sœur des athlètes Eugène et Hippolyte Blanc), qui faisait un numéro de trapèze d'équilibre, et le gymnaste Diérickx qui faisait un numéro d'anneaux dans lequel il était passé maître (on l'appelait le *Roi des anneaux*).



BATTA A 16 ANS ET DEMI

Entre temps, pendant que les autres athlètes allaient prendre l'apéritif, Batta s'entraînait avec les haltères et les poids de 20 kilos. Sa force se développait de jour en jour et il allait bientôt prouver que

La valeur n'attend pas le nombre des années.

De l'arène Stiernon, il passe à l'arène Ganzoin, un autre athlète forain, où il se trouve avec Roussel dit *Blonblond,* Desnoulez de Roubaix, Louis Moury dit le *Charron,* Pierre Knude dit le *Marchand d'os,* etc. Comme le métier n'allait pas fort, Batta en était réduit à faire le gazier pendant la journée; le soir, il faisait l'athlète pour 1 franc par jour.

A Reims, il fut remarqué par M. Bougniol, directeur du Casino, qui venait chaque soir le voir travailler dans la loge foraine et qui, voyant sa bonne conduite, l'engagea au Casino et lui avança l'argent nécessaire pour se faire un matériel, un costume et une photographie athlétique, la première qu'eut Batta et que nous reproduisons ci-contre. Batta avait alors seize ans et demi.

De Reims, il va à Troyes, mais comme les engagements sont encore rares pour notre futur champion, Batta revient avec Ganzoin qui, profitant de son inexpérience et de son jeune âge, l'exploite et le fait travailler comme un mercenaire pour en retirer le profit pour lui seul.

Ici se place un épisode digne d'être reproduit.

Ganzoin avait engagé un athlète renommé : Achille Mouchon dit *Achille le Belge* qui, à l'époque, était un des rares hommes arrachant trois poids de 20 kilos.

Achille était un colosse, grand, large, lourd, l'air crâne; Batta, encore novice, le regardait avec respect et le jugeait un homme de force double de la sienne; aussi fut-il étonné quand il vit Achille s'y reprendre à plusieurs fois pour arracher les trois poids

de 20 kilos. Batta, poussé par l'amour-propre, passa derrière Achille, et du premier coup il tira les 60 kilos à l'arraché. Ahurissement d'Achille qui ne dit rien pour l'instant, mais garda une dent contre Batta. Sur ces entrefaites, Achille et Certeaux, le porteur de sacs, firent concurrence à Ganzoin et s'installèrent vis-à-vis de son arène pour faire des exercices de force. Ganzoin, pour les vexer, déposa de l'argent sur Batta contre ses deux rivaux et les mit au pied du mur. Achille, persuadé de sa supériorité, accepta et se fit battre par le jeune Lillois. Achille, furieux de sa déconvenue, monta la tête à Batta et l'enleva de chez Ganzoin pour partir à Troyes, où ils travaillèrent ensemble. Pendant une courte absence du Belge, un forain nommé Joseph, impresario de la petite princesse Pauline, offrit 5 francs à Batta pour enlever un haltère que le colosse Achille se vantait d'être le seul à mettre à bout de bras. Batta ne fit ni une ni deux, il l'enleva en deux temps d'un bras (Achille la faisait seulement à la claque, c'est-à-dire en donnant une poussée avec l'autre main).

Au retour d'Achille qui était glorieux de sa force et le faisait trop voir, les forains lui dirent : « Tu crânes tant et le petit Batta fait ton fameux haltère, ta Joséphine » : c'est ainsi qu'il appelait cet haltère. Achille n'en voulant rien croire, il fallut que Batta le fît devant lui pour qu'il fût convaincu. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Achille se mit à boire et se saoûla de colère, puis le soir, au café, il prit une chaise et la cassa sur la tête de Batta.



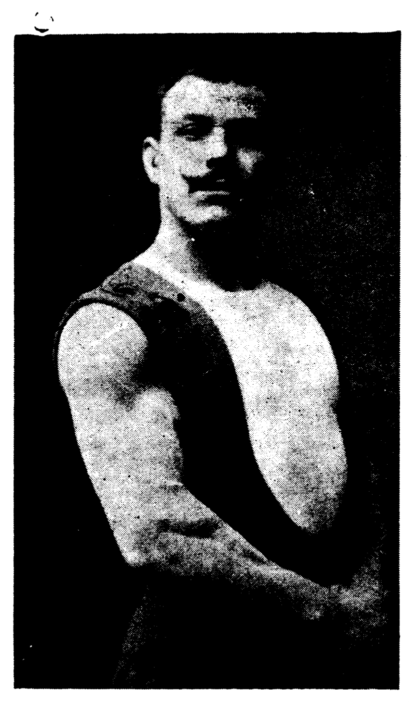
BATTA, A 19 AN (au Hâvre)

Découragé, — on le serait à moins — Batta part à Paris à pied, revêtu d'une longue blouse bleue et sur la route travaille dans les cafés ; à Paris il s'engage dans le théâtre forain Cochery, puis entre dans la baraque de Bazin où il touche 25 francs par semaine. C'était la fortune pour notre héros, qui débuta avec Bazin à Versailles, où il fut remarqué par Achille le *Colosse du Mont-Ventoux,* un gros et fort lutteur, qui l'engagea pour Le Havre.

Au Havre il fait la foire, puis est engagé à raison de 50 francs par jour dans un établissement de la ville où il faisait la *tire aux chevaux,* c'est-à-dire qu'il résistait aux efforts de deux chevaux qui tiraient sur lui, l'un attaché au bras gauche, l'autre au bras droit. C'est au Havre qu'il fait faire sa deuxième photographie.

Après Le Havre, ne trouvant plus d'engagements, il repart chez Ganzoin qui venait de s'associer avec le géant Lépi.

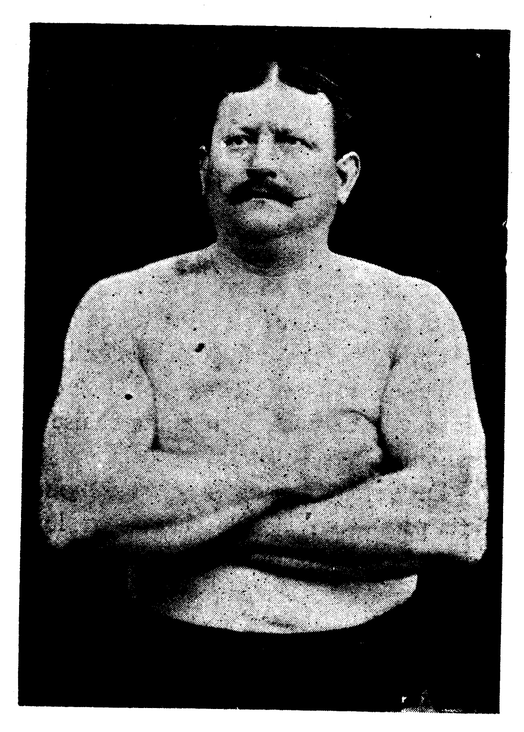
Cela ne dura pas longtemps, car Lépi, jaloux de Batta qui faisait fort et remportait tout le succès, lui chercha querelle et le força à se battre, ce dont il eut à se repentir, car le poing du jeune hercule laissa de profondes marques sur le visage de Lépi. A Saint-Nazaire, Batta recueille un engagement fructueux pour Anvers, à la Scala, où Jean Moors, un athlète du pays, voulut enlever ses poids.



Batta en 1889, à 23 ans

Jean Moors est un fameux athlète, renommé à Anvers, sa ville natale; aussi, excité par ses compatriotes, il monte sur la scène et essaye, à dix reprises différentes, d'arracher le gros haltère de Batta.

Après de vains efforts, il le laissa là et Batta l'arracha comme une plume puis fit évacuer la scène à Jean Moors et à ses compatriotes, en leur disant : « Si vous êtes forts et si vous avez de l'argent à perdre, j'accepte tous les paris. »



Achille Mouchon dit *Achille le Belge*
né à Gand en 1855, mort vers 1900

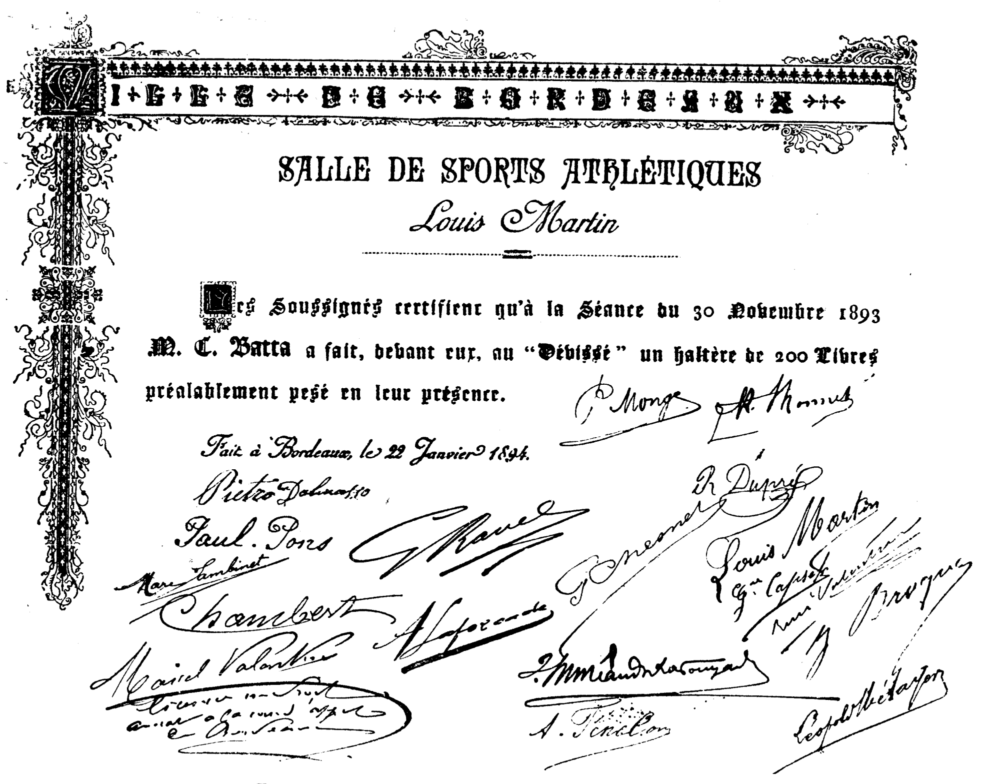
Batta eut ensuite trois mois de succès à Bruxelles, à l'Alcazar, où il gagnait 70 francs par jour.

Étant à l'Alcazar, vers 1886, Batta eut une discussion avec l'athlète Sandow, qui était à l'époque à Bruxelles; en voici la raison :

Batta, comme tous les artistes de l'Alcazar, devait prendre sa pension obligatoirement dans le café-restaurant de ce concert. Un jour, Sandow vint avec Attila son professeur et manager pour se faire engager à l'Alcazar.

Tous les artistes étaient à table, ainsi que le directeur de l'établissement, quand les deux athlètes entrèrent pour causer avec le patron. En attendant qu'il eût fini, Sandow fit quelques tours de chaises et des exercices de force avec différents objets, tout cela dans l'espoir d'avoir un engagement.

Batta ne dit rien au premier abord, mais quand il entendit Sandow dire que personne ne pouvait faire ses exercices de force de mains, il perdit patience et, se



SALLE DE SPORTS ATHLÉTIQUES

Louis Martin

Les Soussignés certifient qu'à la Séance du 30 Novembre 1893 M. C. Batta a fait, devant eux, au "Dévissé" un haltère de 200 Livres préalablement pesé en leur présence.

Fait à Bordeaux, le 22 Janvier 1894.

Paul. Pons

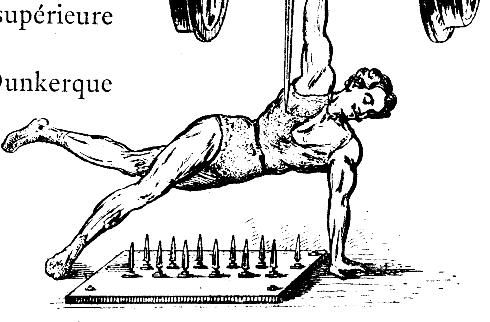
Chambert

Louis Martin

Reproduction du Diplôme décerné a Batta
lorsqu'il dévissa 200 livres à Bordeaux, à la salle Louis Martin

levant brusquement, il alla faire tous les exercices que Sandow montrait, en lui faisant l'observation, très juste d'ailleurs, que l'Alcazar ayant un athlète, il était superflu de venir exhiber sa force pour tenter de le déprécier, lui, Batta. Sandow s'excusa et l'affaire n'eut pas de suites, mais Sandow remarqua que Batta avait une force de mains supérieure à la sienne.

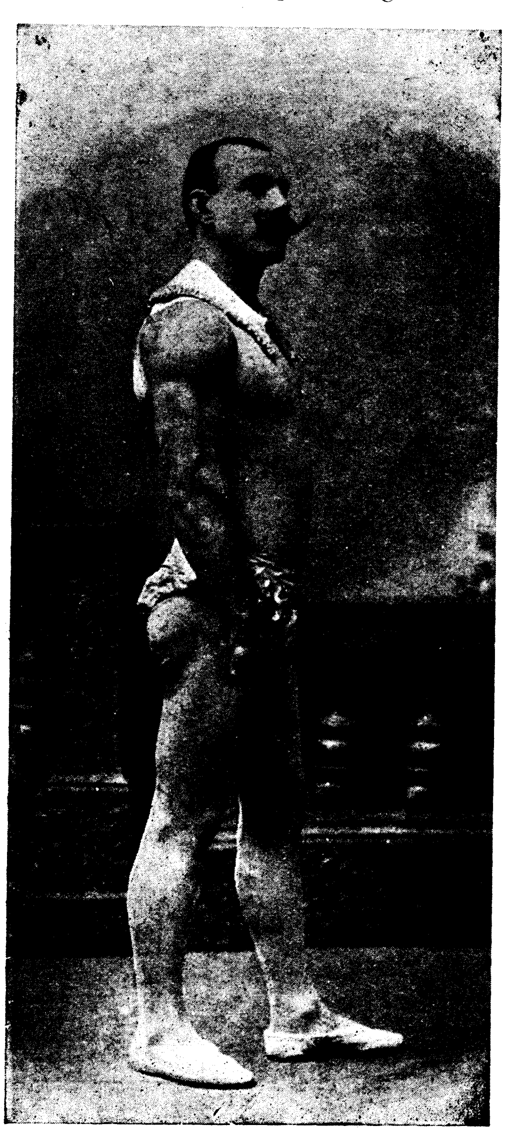
Un autre jour, Batta, se trouvant à Dunkerque engagé dans un cirque, fit la connaissance d'un riche fabricant de la ville, M. Marchand, le cousin des frères Marchand, les athlètes Lillois, qui l'emmena au café Italien sur la place Jean-Bart et où naturellement on parla de force et de poids. M. Marchand était lui-même doué d'une jolie puissance musculaire et il voulut se rendre compte de celle de Batta. Sur la demande de l'athlète, on alla chercher un



Batta dévissant ses roues au-dessus des poignards

poids de 20 kilos chez un commerçant du quartier, et voici le tour de force que Batta exécuta avec ce simple poids :

Il fit mettre une grande aiguille dans un bouchon, la pointe sortant de 2 centimètres environ ; le bouchon fut fixé dans un porte-allumettes, la pointe de l'aiguille en l'air. S'asseyant alors devant la table où était posé le porte-allumettes, il allongea le bras horizontalement devant le corps, la main ouverte, la paume de la main face au sol et placée à 1 centimètre de l'aiguille émergeant du porte-allumettes. Il se fit alors placer le poids de 20 kilos sur le dos de la main, restant 7 ou 8 secondes dans cette position et se levant ensuite de la chaise, sans que le bras eût plié et sans aucune retraite de corps.



BATTA EN 1896
(A remarquer son prodigieux développement du triceps)

M. Marchand fut édifié tout de suite sur la valeur de l'athlète, et pendant tout le séjour de Batta à Dunkerque il l'invita dans différentes parties de plaisir que celui-ci apprécia fort.

Il passa ensuite à Lille au théâtre des Variétés puis il fut incorporé à Cambrai pour son service militaire.

Voici les mensurations de Batta, au moment où notre deuxième photographie le représente à l'âge de dix-neuf ans, mesures prises au Club Athlétique Lillois.

Hauteur $1^{m}77$, poids 88 kilos, poitrine $1^{m}24$, bras 43,5, avant-bras 36, ceinture 86, cuisses 63, mollet 41,5, cou 44, poignets 22,5. Batta était, à cette époque, un vrai modèle d'athlète et sa force était extraordinaire.

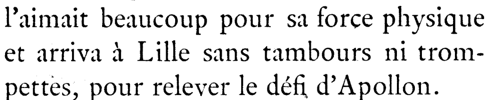
Au Club Athlétique Lillois, il arracha 140 livres d'une main, dévissa 190 livres de l'épaule après avoir amené le poids avec les deux mains, enleva à bras tendu un poids de 40 livres par la coiffe, fit un bras tendu sur la main avec 70 livres et par l'anneau avec 50 livres.

Ajoutons que le travail artistique de Batta fut toujours caractérisé par une souplesse admirable, jointe à une facilité merveilleuse d'exécution.

Pendant le service militaire de Batta, le célèbre athlète Apollon fut engagé à Lille et porta un défi aux hommes forts pour les exercices de poids et haltères.



UNE AFFICHE REPRÉSENTANT BATTA DANS SES EXERCICES

Batta, qui eut vent de la chose, demanda une permission à son colonel qui l'aimait beaucoup pour sa force physique et arriva à Lille sans tambours ni trompettes, pour relever le défi d'Apollon.

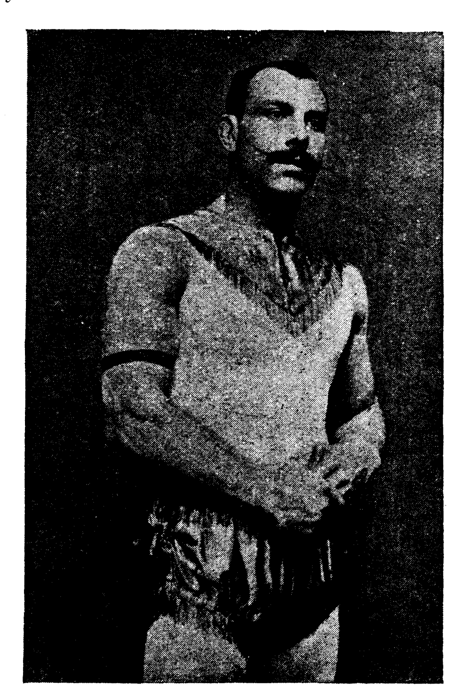
Apollon, quoique surpris de tant d'audace, accepta de se matcher avec Batta, qui fut battu, il est vrai, mais honorablement.

Apollon avait fait transporter son matériel à la brasserie Becker, au premier étage, et c'est là que la rencontre eut lieu. Apollon arracha quatre poids de 20 kilos, Batta les dévissa; Apollon enleva ses grosses roues de chemin de fer pesant 118 kilos, qu'il épaula et mit en l'air sans l'ombre d'un effort; Batta les épaula d'un seul temps, mais ne put arriver à les fixer à bout de bras. Ajoutons que la barre était d'une grosseur énorme faite pour les mains d'Apollon et que Batta dut déployer un effort suprême pour ne pas lâcher la prise. Ajoutons encore que cela se passait en 1889 et que les athlètes ne pratiquaient guère la barre à deux mains.

BATTA EN 1900
(A remarquer la force du poignet)

Après son service, Batta travailla dans les cirques Diter, Lenka, Lockart, Rancy, Piérantoni, Plège, etc.

Il monta ensuite un numéro de cyclistes aériens, l'Étoile Mystérieuse, puis le numéro d'acrobates équilibristes sous le nom des Attab's, où il remplit l'office de porteur et enlève avec une main son partenaire en équilibre de tête sur une perche que Batta tient dans la main.



L'ATHLÈTE BATTA VERS 25 ANS

Batta fut le créateur de ces derniers numéros qui furent copiés par d'autres artistes, mais jamais égalés.

Voici quelques vers qui lui furent dédiés au moment où il était en engagement à Toulouse.

SILHOUETTES TOULOUSAINES



L'athlète BATTA au théâtre des Nouveautés

Au loin, Milon de Crotone!
On ne croit que ce qu'on voit,
Et si Batta nous étonne
Bien plus fort il a ce droit;
Dépassant tous, en leur grâce,
Les vieux athlètes fameux,
Aujourd'hui, Batta retrace
L'antique Hercule à nos yeux.

D'une superbe charpente,
Merveilleuse agilité,
Musculature puissante,
En tout, homme bien planté,
Batta sans cesse accompagne
Les succès et les bravos;
Pour lui naguère, en Espagne,
On délaissait les toros.

On voit, d'après ces vers, l'enthousiasme que provoquait Batta, alors dans toute sa force.

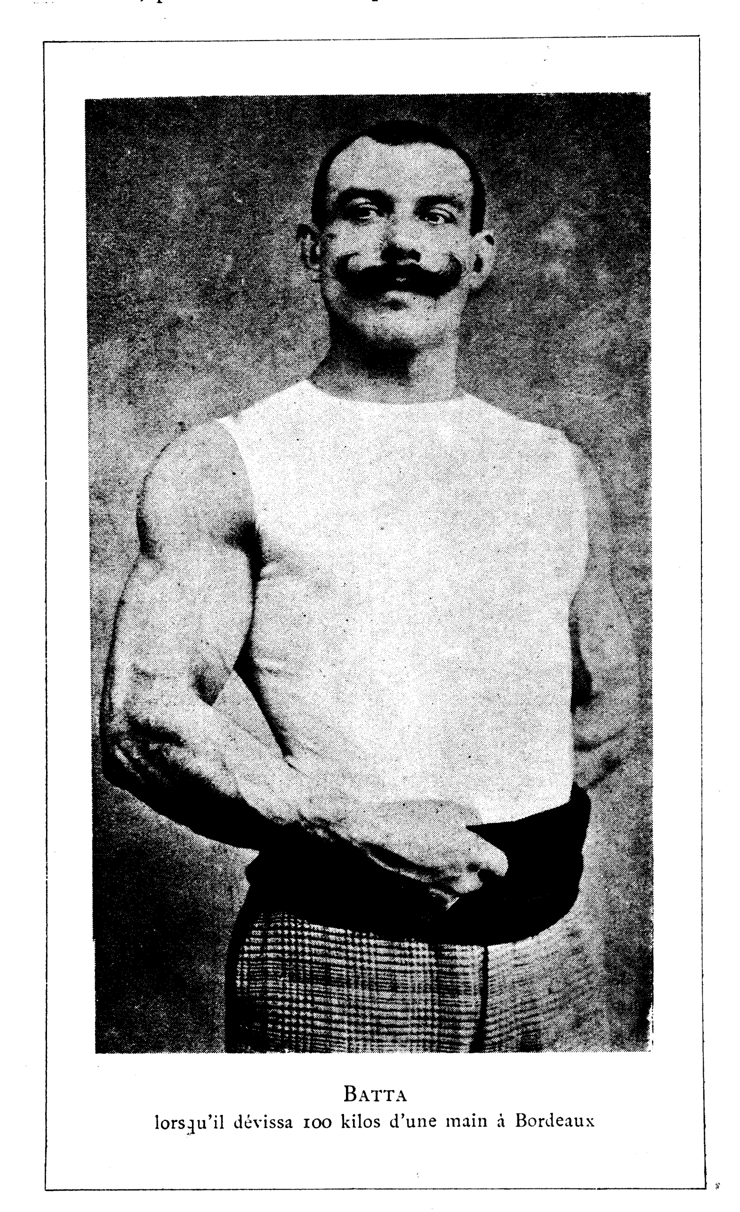
Batta fit longtemps partie de la troupe du cirque Bazola et le directeur, qui l'aimait beaucoup, avait fait imprimer une biographie de cet athlète que nous reproduisons intégralement :



Jean-Baptiste-Charles Étienne, bien connu dans le monde athlétique sous le pseudonyme de *Charles Batta* qu'il devait illustrer, est né à Lille (Nord) où les hommes forts sont aussi nombreux que les ténors à Toulouse.

Nous ne dirons pas même, pour « panacher » un peu notre biographie, que le brave garçon fut bercé sur les genoux d'une duchesse; dame Fortune, alors en flirtage, brillait par son absence au moment où le petit Étienne fit son entrée dans le monde le 17 août 1866. En revanche, Hercule et Apollon durent être les parrains du marmot et lui donner : le premier la force, le second la grâce. Après des études interrompues souvent par de longues flâneries admiratives devant les baraques des lutteurs et les exercices d'athlètes en plein vent, Étienne dut commencer son apprentissage dans la métallurgie : cela était tout indiqué, le fer seul attirait ce gaillard aux muscles d'acier. Mais on naît fort comme on naît... mascotte! C'est un don de la nature qui ne s'acquiert point par l'étude; aussi, pendant ses heures de loisirs, notre héros se livrait-

il à ses exercices de prédilection, jonglant avec les poids et « développant » tout ce qui lui tombait sous la main. Les applaudissements des « copains » d'atelier qui affectionnaient ce rude et bon camarade, préludaient à ceux qu'il devait recueillir plus tard un peu partout.

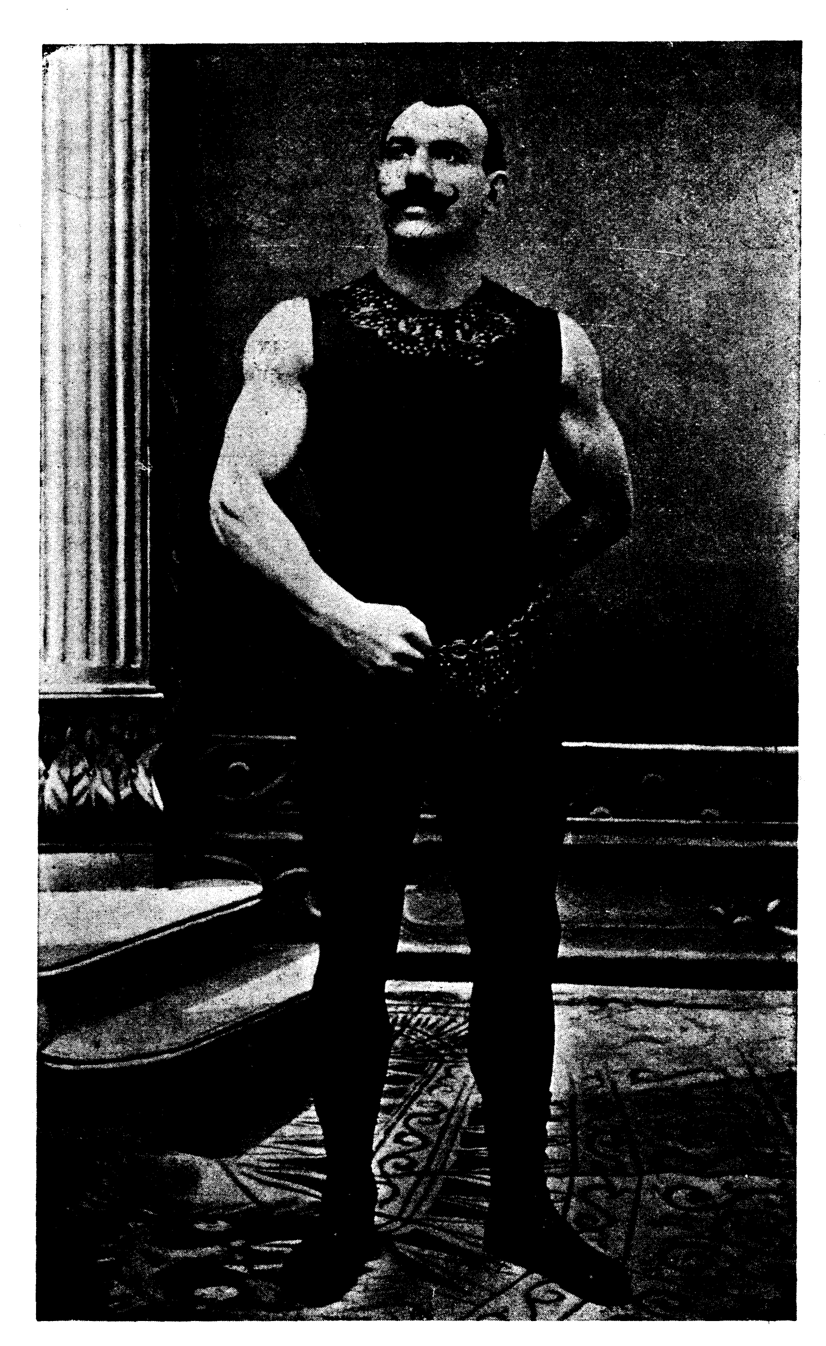


BATTA
lorsqu'il dévissa 100 kilos d'une main à Bordeaux

Un beau jour, Charles Étienne assistant à la représentation d'un hercule forain, fut mis au défi d'imiter ce qu'il voyait faire ; piqué au vif, il accepta le pari, et, après la représentation, le voilà vous saisissant dans sa main de fer haltères et poids et jouant avec le tout comme un gamin le ferait d'un bilboquet. — « Bravo ! camarade, lui dit son confrère avec le facile tutoiement professionnel ; tu sais, tu es rien bath ! ah ! vrai ! »

Bath ! ah ! Le nom artistique du jeune athlète était trouvé en même temps que sa vocation se révélait.

Il entreprit donc son tour de France en compagnie du « champion des lutteurs », mais



BATTA RÉALISAIT LE TYPE PARFAIT DU GLADIATEUR COMBATTANT
Fort sans lourdeur, fin sans minceur, grand sans gigantisme

insensible à la gloire des Arpin, des Marseille et des Rabasson, son idéal n'était pas de faire toucher les deux épaules aux amateurs.

Justement fier de sa force, il ne daignait point l'employer dans des prises de corps dégénérant parfois en rixes. Il se contenta toujours de provoquer l'enthousiasme par des exercices dignes de Samson. La Belgique eut ensuite sa visite, l'Alcazar de Bruxelles, la Scala d'Anvers et bien d'autres scènes non moins importantes, furent les témoins de ses succès, de ses triomphes pourrions-nous écrire. Lui aussi pourrait chanter le refrain de *Joconde,* avec une variante :

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toute part,
Passant de la brune à la blonde,
Charmer, courtiser au hasard !

Batta vivait joyeux, content « le cœur à l'aise », quand sonna pour lui l'heure de payer sa dette à la Patrie. Il dit au revoir à ses amis et connaissances, puis, quittant le maillot, non sans regret, passa le pantalon rouge. Le gracieux, le brillant papillon s'était métamorphosé en une lourde chrysalide.

Batta fut envoyé à Cambrai, ville triplement renommée pour ses *bêtises* jaunes, pour ses andouillettes, et pour certain coup de marteau légendaire.

L'arrivée de Batta au 1er régiment de ligne manquait absolument de grandiose : engoncé dans une longue capote d'ordonnance, il paraissait assez ennuyé, aussi un cuisinier loustic crut-il bon de se moquer du *Bleu.* Celui-ci se contenta de rire ; mais voyant que le camarade, prenant plaisir au jeu, devenait par trop taquin, Batta le saisit par le collet de la tunique, par le fond de la culotte, et le maintint à bout de bras, au-dessus d'une marmite régimentaire.

Un autre jour, des cuirassiers se trouvaient dans un estaminet de la ville en compagnie de fantassins ; les vieilles questions de suprématie d'arme étaient discutées avec vivacité. La cavalerie ne paraissait point convaincue que l'infanterie fût la « reine des batailles ».

BATTA EN GENTLEMAN-ATHLÈTE

Un *gros frère* prononça même certaine épithète assez désagréable. Batta se lève sans sourciller, saisit son interlocuteur sous les bras et, le faisant passer par-dessus la table, l'assied près de lui avec beaucoup de précautions : — « Ne parle pas mal des *biffins,* dit-il au cuirassier, nous avons tous autant de biceps dans ma compagnie. »

Rien n'en impose comme la force physique ; inutile d'ajouter que depuis lors Batta fut respecté de tous. Respecté ? Plus et mieux : estimé pour son empressement à prêter son concours quand on le lui demandait pour une fête de bienfaisance. Voici en quels termes un journal de Cambrai, le *Libéral,* parlait de Batta au lendemain d'une de ces représentations : « M. Batta, un jeune homme de vingt-trois, ans s'avance sur la scène, le sourire aux lèvres, exhibant une musculature qui eût tenté Phidias. Si jamais quelqu'un a pu se dire athlète, c'est bien notre gaillard : ses exercices sont prodigieux, merveilleux ; on reste confondu en les lui voyant accomplir 234 livres au bout des bras !!! Et notez qu'aucune

contraction pénible ne se remarque sur le visage de M. Batta, toujours souriant. L'antiquité nous a transmis d'âge en âge l'histoire de Milon de Crotone qui portait un bœuf sur ses



BATTA DANS SES EXERCICES

épaules, M. Batta enlèverait non seulement un bœuf sur ses épaules, nous en sommes certain, mais Milon par-dessus le marché ! »

Voici, à titre de document, comme dirait un écrivain naturaliste, quelques-uns des numéros à sensation que nous empruntons au programme des exercices nouveaux de Batta.

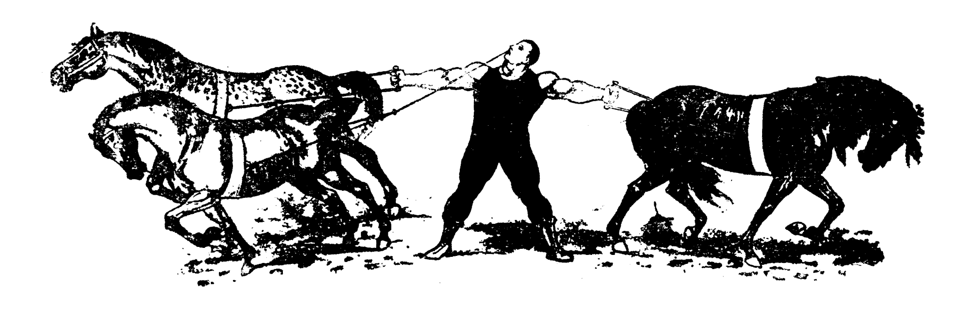
Le maniement des poids est l'A B C, de l'athlète, mais a-t-on vu souvent porter deux boulets de 20 kilos sur le bras gauche : l'un vers le poignet, l'autre à la hauteur du deltoïde, un troisième boulet de 20 kilos sur le bras droit ? C'est là jeu d'enfant pour Batta. Dans le sommeil d'Hercule, Batta porte, réparti sur le corps, le poids invraisemblable de 1.000 kilos. Pour cela il se couche sur le sol et l'on met successivement sur lui un plancher, puis un affût, puis un canon, enfin des poids jusqu'à concurrence du chiffre de 1.000 kilos. Autre travail : six poignards, affilés des deux côtés, sont alignés par terre, formant une palissade capable d'effrayer les plus intrépides ; mais comme Guzman, Batta ne connaît point d'obstacles, il recherche la difficulté pour avoir le plaisir de la vaincre. S'appuyant sur une main, le buste allongé au-dessus des lames aiguës, il développe (dévisse) ainsi 220 livres. C'est-à-dire que mettant la double haltère rivée à la hauteur de la poitrine, il l'élève graduellement de toute la longueur du bras. La moindre défaillance, une indisposition passagère et l'on ne relèverait de la scène qu'un cadavre déchiré par ces six poignards. Des spectatrices à l'âme sensible ont demandé, à plusieurs reprises, la suppression de cet exercice que Batta met sa coquetterie d'artiste à maintenir au programme.



BATTA
était aussi un gymnaste équilibriste

Comme il nous serait facile d'allonger cette liste à l'infini ! Mais nous ne voulons pas mettre davantage à contribution la bienveillance du lecteur, préférant lui laisser le plaisir de la surprise.

Signalons cependant l'écartèlement qui termine les représentations de Charles Batta. L'athlète est au milieu de la scène. On lui passe sous chaque bras, à la hauteur du triceps, de longues courroies. Deux chevaux vigoureux, souvent choisis par des amateurs, tirent dans des directions opposées essayant de faire lâcher prise. On a beau les exciter, les fouetter ; par une vigoureuse traction musculaire, Batta ramène vers lui les bêtes, fatiguées par leurs efforts impuissants.



Cet exercice, on le conçoit du reste, a soulevé partout des tempêtes de bravos. Ajoutons que la caractéristique du travail de Batta est une souplesse admirable jointe à une facilité merveilleuse. Rien en lui de ces « vieilles badernes entripaillées » qui geignent d'ahan et grimacent avant de commencer leurs « tours ». Pour régner, il faut avoir une main de fer sous un gant de velours, disait jadis le Vert Galant.

Pour charmer, Batta possède, lui, des muscles qu'on croirait d'acier recouvert de caoutchouc.

Batta mène une vie très régulière, ne boit pas, fume peu et ne prend jamais

d'alcool. Il est omnivore, mange de tout sans exagération et ne prend que du vin en mangeant. Tous ces détails expliquent pourquoi Batta a conservé cette finesse de ceinture que n'ont point ceux qui abusent des bonnes choses et absorbent beaucoup de liquide. Le bras de Batta est une merveille de musculature, les muscles sont saillants et séchés comme ceux des Arabes.

Le moulage de son bras droit figure dans mon cabinet de moulages : c'est un des plus beaux spécimens que pourrait désirer un sculpteur.

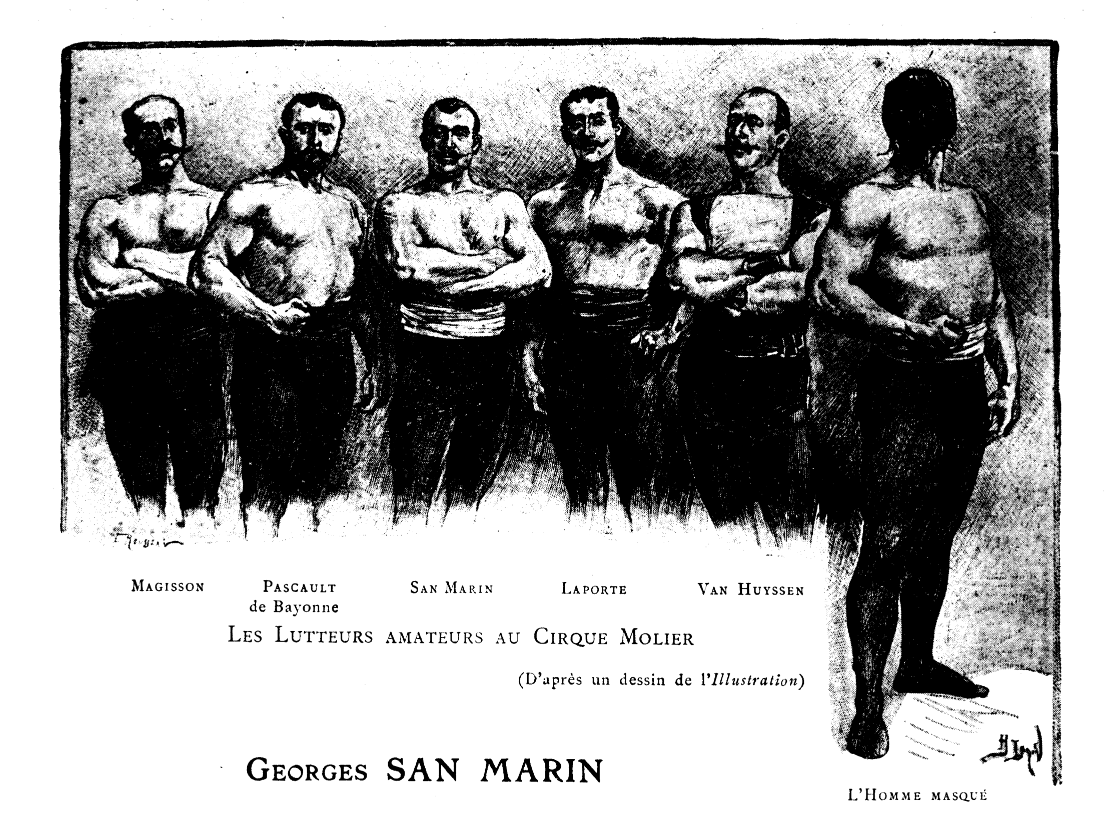
Batta rappelle d'ailleurs comme structure le *Gladiateur combattant* du Musée du Louvre, dont il a la fine mais vigoureuse silhouette.



M[lle] Jeanne BATTA, M[me] BATTA

Batta a abandonné le métier d'athlète, il est directeur d'une importante agence théâtrale de Paris.





MAGISSON — PASCAULT de Bayonne — SAN MARIN — LAPORTE — VAN HUYSSEN

LES LUTTEURS AMATEURS AU CIRQUE MOLIER

(D'après un dessin de l'*Illustration*)

L'HOMME MASQUÉ

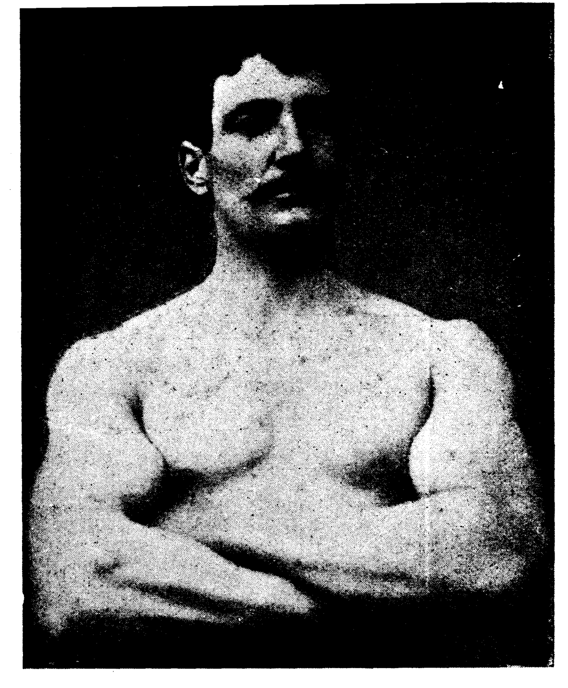
GEORGES SAN MARIN

Né en Roumanie, Georges San Marin, ayant fait ses études à Paris, y est très connu dans les milieux athlétiques. Il a pratiqué avec succès la lutte, les poids et la boxe. De haute taille, très élégant, il mesure $1^{m}16$ de tour de poitrine et 39 de biceps. Il a enlevé en deux temps, à une main, 152 livres, à deux mains, en trois temps, 242 livres.

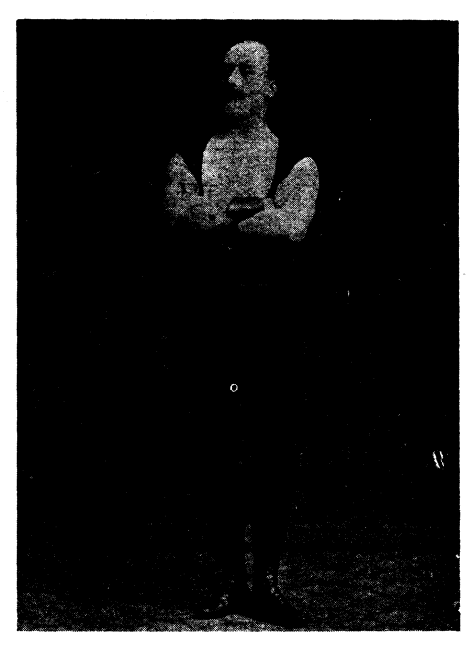
San Marin, qui s'était couvert de gloire en enlevant la barre de 242 livres, s'exhiba au cirque Molier et s'y rencontra avec des hommes très forts tels que Pascault, Laporte, Magisson, Van Huyssen, qui étaient de véritables athlètes.

Pascault, qui autrefois habitait Bayonne, enlevait 125 kilos en trois temps (les règlements de l'H. C. F. n'étant pas encore appliqués à cette époque, l'épaulement en deux temps était toléré), développait 90 kilos à deux mains, jetait 85 kilos d'une main, arrachait 65 kilos, faisait le même poids en volée, épaulait d'un seul temps, correctement, une barre de 115 kilos et la passait d'une main à l'autre en la tenant au bout du bras tendu au-dessus de la tête ; il arrêtait également un haltère de 35 kilos à bras tendu aussi bien à gauche qu'à droite.

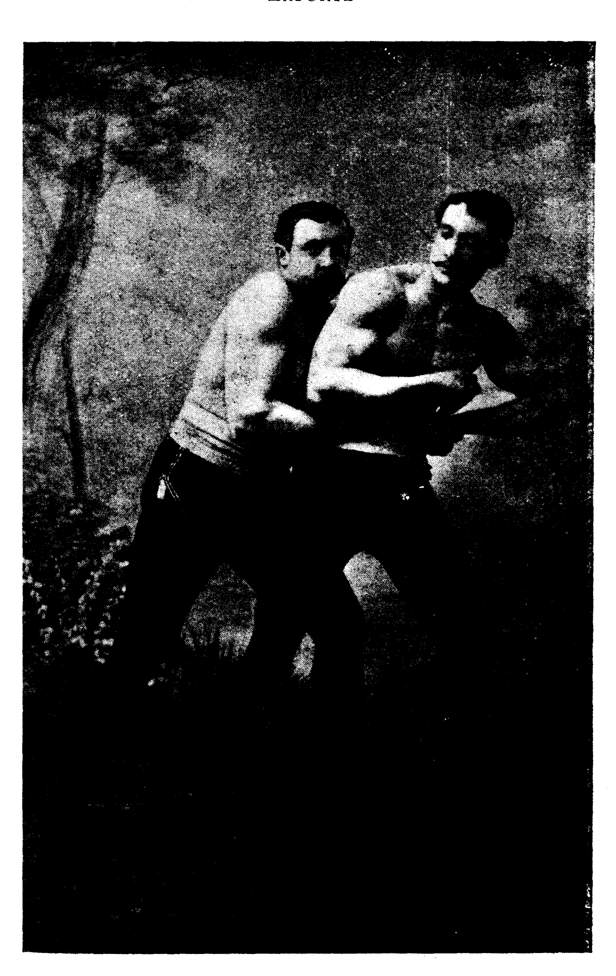
Voici les mensurations de Pascault : hauteur $1^{m}78$, cou 43 centimètres, mol-



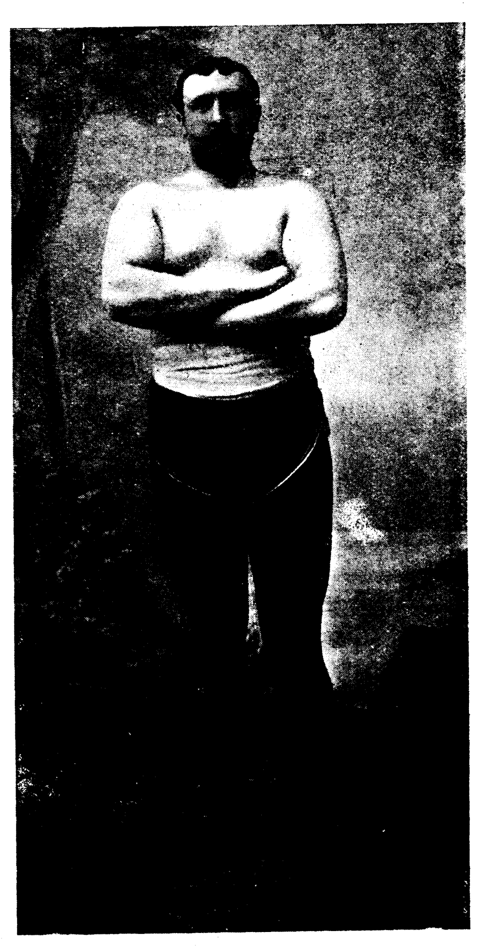
Laporte



Van Huyssen



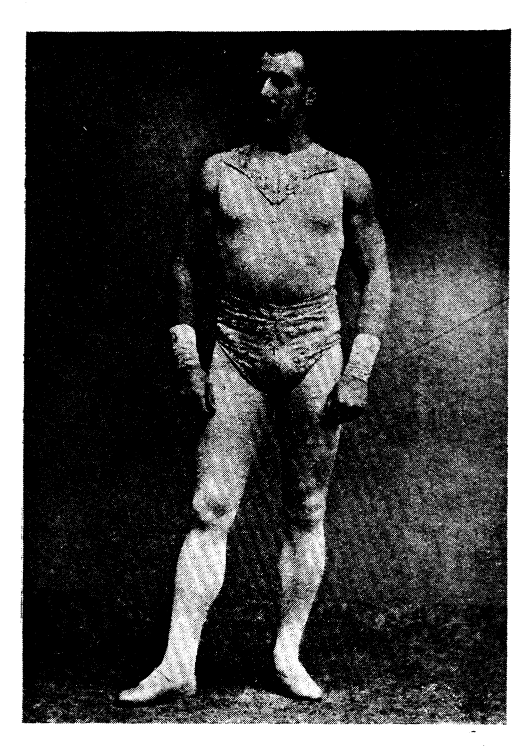
Pascault, de Bayonne, et Laporte
s'entraînant au Gymnase Césari



Pascault

let 43, cuisse 70, poitrine 1^{m}25, avant-bras 35 centimètres, bras 44 à droite, 42 à gauche.

Pascault fut un vélocipédiste de la première heure et souvent il fit, sur un grand bi, le voyage de Bayonne à Paris pour s'entraîner aux poids et haltères avec San Marin. Pascault, qui a quarante-cinq ans, habite Paris et c'est un des plus fameux amateurs de fleuret de la salle Mérignac.


Le Comte Georges San Marin

Laporte, qui était de force avec Pascault, mesurait 42 centimètres de bras, 1^{m}24 de poitrine, 42 centimètres de cou, 58 de cuisse, 38 de mollet et 1^{m}81 de hauteur; il pesait 90 kilos. Laporte est actuellement à Madrid, inspecteur des chemins de fer du Nord de l'Espagne; il est âgé de quarante-six ans.

Van Huyssen fut un des triomphateurs du cirque Molier. Aussi fort aux poids qu'à la lutte, il enleva à deux mains, sans aucune difficulté, une barre à sphères de 216 livres. Il mesurait 42 centimètres de biceps et 1^{m}18 de tour de poitrine. Bâti dans le genre de l'Hercule Farnèse, Van Huyssen possédait des mollets superbes et pouvait être considéré comme le type du gentleman-athlète.

Il fut longtemps le champion intombable du gymnase Mérat. Seuls, des hommes comme Fournier le *Lyonnais* purent triompher de lui. Les amateurs les plus forts n'y parvinrent pas.

La première exhibition de San Marin comme professionnel eut lieu le 4 décembre 1888, à l'Alhambra de Bordeaux : il y lutta avec Pietro Dalmasso, n'ayant pour tout vêtement qu'un collant en soie noire et un léger masque. San Marin se rencontra ensuite en des luttes épiques à Paris avec tous les athlètes de Marseille jeune, il lutta à l'Hippodrome de Paris avec Félix Bernard, Maurice Gambier et Fournier, et enfin figura aussi au cirque Molier dans des fêtes de charité. C'est au cirque Molier qu'en 1890 et 1891, San Marin, se plaçant sur le haut d'une plateforme, soulevait un bœuf au moyen d'une sangle.

Sa passion de l'athlétisme l'engagea à lutter masqué, en 1887, sur la scène des Folies-Bergère; il y obtint un grand succès de curiosité.

A l'Hippodrome (l'ancien) il s'exhiba costumé en clown et enlevait, suspendu par les pieds accrochés par des staffes, un carrousel de quatre poneys, sur lesquels se trouvaient en selle quatre gamins. Ajoutons que ce tour était truqué. L'ampleur du costume n'était là que pour dissimuler tout un système de haubans en fer galvanisé, qui portaient la charge. C'est d'autant moins explicable que San Marin fut à cette

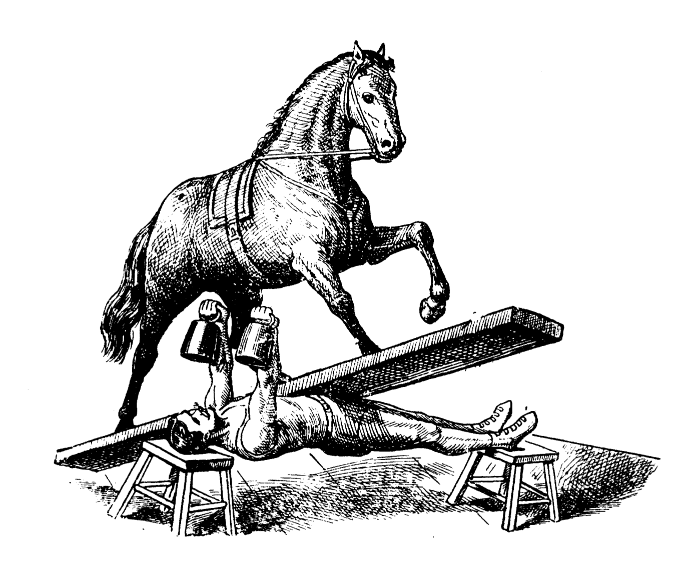
époque (1885-1886) le seul homme qui enlevât à Paris une barre de 242 livres, mais en trois temps, malgré la prime de 100 francs qu'il offrit pendant plus d'un an à tout homme, amateur ou professionnel, qui viendrait faire cette barre au gymnase Mérat, rue Victor-Cousin. Plus tard, vers 1886 ou 1887, le premier homme qui vint fut le petit André, il réussit à la pousser deux fois dans la même soirée. Ce fut un événement pour l'époque. Du coup, San Marin lâcha les poids et les travailla sans goût par la suite, car il était très vain de sa réputation.



Cet homme était admirable de formes; de tous les athlètes que j'ai vus depuis vingt-cinq ans, il est le seul qui, à cette époque, personnifiât absolument, par le style de sa forme, l'athlète grec de l'ordre à la fois fin et robuste, que caractérisent les *Discoboles* du Musée du Louvre. A l'Hippodrome, San Marin avait pour second le petit Laforêt, qui, en 1882, épaulait à deux mains, mais dévissait d'une seule main, une barre faite de deux tonneaux de bière, remplis de sable, du poids de 192 livres. Lui aussi stupéfia Paris à son époque. Assis sur une chaise, malgré la petitesse de ses mains qui n'entouraient pas la barre d'un haltère de 152 livres, il épaulait d'une main et dévissait l'engin sans quitter la chaise. Une effroyable maladie!? le réduisit à rien vers 1888. Laforêt n'épaulait plus 120 livres. Laforêt était un modeste. Puissent ces lignes, qui perpétueront ses exploits oubliés, lui tomber sous les yeux.

Laforêt est arrivé à faire au dévissé une barre de 200 livres. Sandow, à la même époque, a essayé dans l'arène de Paris, l'*Homme à la Chaloupe,* de dévisser 220 livres, mais n'a jamais pu les décoller de l'épaule, d'où conclusion que Laforêt et Sandow étaient de force au dévissé.

San Marin s'est retiré de la piste et occupe, dit-on, à Bucarest le poste de préfet de police.



Georges LURICH

Georges Lurich a débuté chez le docteur Krajewski, dont il est l'élève. De faible constitution, il ne doit sa force qu'au régime et aux exercices spéciaux que lui fit faire le célèbre docteur.

Né en 1876, Lurich mesure $1^{m}76$ de hauteur, 45 centimètres de tour de cou, $1^{m}28$ de tour d'épaules, 121 de poitrine, 87 de ceinture, 40 de biceps, 32 d'avant-bras, 20 de poignet, 59 de cuisse, 39 de mollet, 24 de cheville.

Comme lutteur, Lurich a tombé Pétroff à Libau, Petersen et Van den Berg. Le 5 mars 1902, au club athlétique Météor à Prague, il épaule à deux mains 121 kilos et jette ce poids en l'air d'une seule main ; le 10 mars, au même club, il jette une barre de 156 kilos à deux mains, l'amène sur la main droite et la tient en l'air d'une seule main, puis il épaule et jette dix fois 100 kilos sans les remettre à terre. Il épaule et jette 235 livres à deux mains, les pose sur une main, se baisse, ramasse 78 livres avec la main gauche. Il épaule et jette 164 livres, se couche et se relève avec ce poids au bout d'une main. 135 livres 1/2 sont arrachées à bras tendu. Il fait sauter 189 livres de main en main. Enfin, 328 livres, dans la position couchée, sont développées avec le ventre et les bras, puis tenues sur une main.

Lurich

A Vienne, il jette 305 livres 1/2 épaulées en deux temps.

Joseph VANDERZANDE

Joseph Vanderzande, né à Bruxelles le 13 juin 1868, était un gaillard qui m'a produit la plus profonde impression et qui avait l'étoffe d'un futur champion du monde. Il avait d'ailleurs de qui tenir, car son père, mort à soixante-deux ans, pesait 140 kilos ; sa mère, qui a soixante-treize ans, pèse 100 kilos. Au lieu d'exagérer ses records, il les diminuait, et, très modestement, annonçait un poids inférieur à ce qu'il pouvait enlever réellement. La façon dont nous fîmes connaissance vaut d'être contée, car je fus le dindon... d'une farce athlétique où le brave Vanderzande nous écrasa, mes amis et moi, de superbe façon.

C'était en 1892, à Lille, au moment de la foire. J'avais quelques amis, Florent Marchand et Auguste Dubois notamment, qui, comme moi, ne rêvaient que muscles et force. J'avais à l'époque une école de culture physique à Lille et un club distinct, où j'avais amassé pas mal de fonte. Je vous prie de croire qu'on ne la laissait pas rouiller. Tous les soirs, elle était manipulée par des mains expertes.

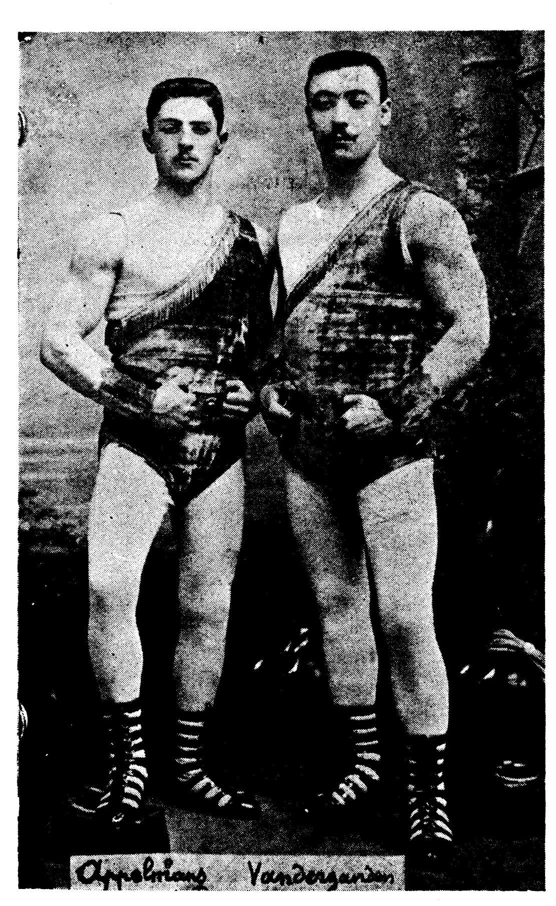
Étant donné cet état d'esprit, on conçoit aisément avec quelle joie nous voyions toujours arriver la foire de Lille. C'était pour nous l'occasion de voir des athlètes, et surtout de les étonner, en leur démontrant — en dehors des représentations bien entendu — qu'il existe des amateurs aussi forts que les professionnels.

Or, cette année-là, plusieurs jours avant la foire, d'immenses affiches adornaient les murs de notre bonne ville. Elles annonçaient l'arrivée, dans la capitale des Flandres, du « Grand Théâtre Athlétique, sous la direction de M. Joseph. » Elles disaient, en outre, qu'une prime de 500 francs était offerte à quiconque allongerait le caoutchouc dorsal de la force de 140 kilos, que M. Joseph devait étirer à chaque séance.

Qui diable pouvait bien être ce M. Joseph, qui nous était totalement inconnu? Quant à sa prime de 500 francs, à l'avance nous n'y croyions pas. Nous n'avions guère vu jusque-là, en effet, d'athlètes forains qui fussent sincères dans leurs exercices. Aussi nous promettions-nous d' « épater » le M. Joseph en question, grâce à notre camarade Marchand. Il faut dire qu'à l'époque, Florent Marchand était incontestablement l'homme le plus fort du Nord. Il avait alors 1^m^32 de poitrine, 43 centimètres de bras, 42 de mollet et pesait 100 kilos. Aussi ne doutions-nous pas un seul instant que le fameux Joseph ne trouvât son maître en Marchand. Mais il est bien entendu que nous n'avions nullement l'intention de faire le moindre tort à Joseph et à sa troupe. Bien au contraire! Si nous tenions à épater ces braves athlètes forains, c'est uniquement dans l'intimité que nous comptions le faire.



JOSEPH VANDERZANDE A 20 ANS
Né à Bruxelles en 1868

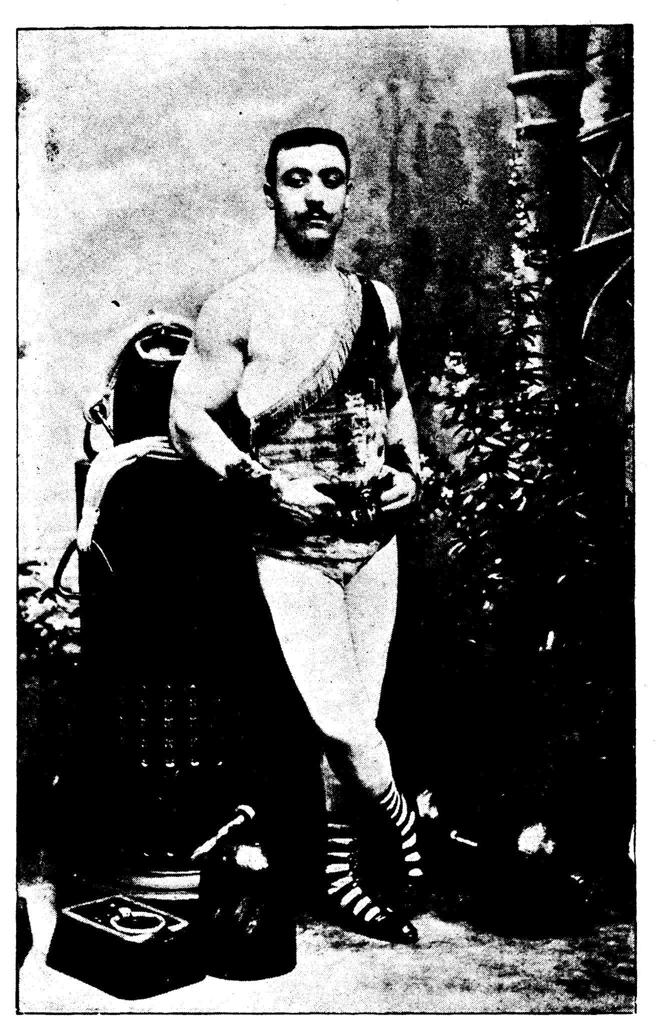


APPELMANS VANDERZANDE

On va voir que les épateurs peuvent être quelquefois les épatés.

*
* *

Le jour de l'ouverture de la foire arrive. Dès 2h 30, nous étions sur le Champ de Mars, où se tenait la fête : Florent Marchand, Auguste Dubois, Édouard Lees, quelques autres amis et moi. Mais nous étions en avance, et nous dûmes attendre pendant une bonne heure, faisant les cent pas devant la baraque du « Grand Théâtre Athlétique », unique objet de notre curiosité.



JOSEPH VANDERZANDE EN 1892

Enfin, voici que, un à un, les athlètes sortent de l'intérieur, et nous vîmes alors M. Joseph. Sa musculature était formidable. Sa tête et son cou m'apparurent fantastiques ; il avait des biceps et des triceps énormes, et des deltoïdes extraordinaires, comme je n'en ai jamais vus de pareils dans ma vie — moi qui en ai pourtant vu quelques-uns — gros comme des têtes d'enfants !

Accoudé nonchalamment au comptoir de la baraque, il n'y avait dans l'attitude de M. Joseph nulle forfanterie, aucun de ces gestes de matamore familiers à la majorité des athlètes forains.

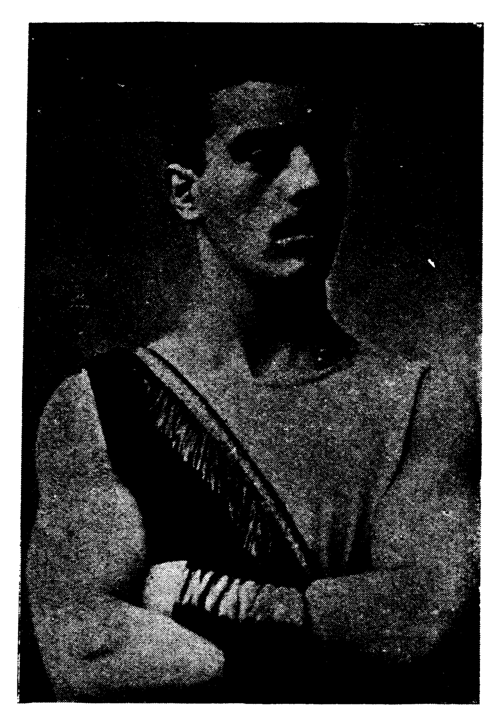
Je commençais à croire que nous étions décidément en présence d'un homme ! Et il faut croire que c'était aussi l'avis de Marchand, car il me poussa du coude et me souffla : « Bigre, quel gars ! »

Néanmoins, notre confiance en Marchand était telle que nous espérions quand même lui voir faire mieux que M. Joseph.

La parade commence. C'était Alphonse Houpline, un ancien lutteur lillois, qui bonissait et présentait les athlètes de la troupe, laquelle, entre parenthèses, était magnifiquement composée. Il y avait Vléric, dit *Robin ;* Joseph Grangagnage, dit le *Tailleur de pierres*, un homme terrible au bras tendu, mort à Louvain en 1907, à quarante-cinq ans ; Franz Moors, fils du célèbre athlète anversois Jean Moors ; Lievens, un gaillard magnifique, mort depuis peu ; Franz et Carlos, etc. Mais nous étions trop nerveux pour prêter grande attention à la parade. Il nous tardait de voir la représentation commencer.

Enfin, nous entrons ! Nous nous casons au tout premier rang de la loge qui était, ma foi, fort coquette. Nous assistons d'abord à quelques très bons exercices des autres athlètes de la troupe : François, dit *Fatch,* frère de Joseph, qui excellait au dévissé ; Vléric, un porteur peu ordinaire, etc., etc. Enfin, le tour de Joseph — Joseph Vanderzande était son nom — arrive. Il arrache d'abord à droite une barre annoncée 140 livres. Puis il fait un développé très correct avec deux poids, en forme de pain de sucre, déclarés comme pesant 50 kilos ; exécute un bras tendu magistral avec 35 kilos, et enfin étend plusieurs fois de

suite un caoutchouc de quatorze branches. Il avait eu l'air de pousser pour tous ces exercices. Mais nous n'avions pas été dupes, nous autres, de ses prétendus efforts, et il nous était apparu très nettement que Joseph n'en avait fait aucun. Aussi en avions-nous conclu immédiatement que les poids annoncés étaient faux. La barre de 140 livres n'en pesait que 100, les deux pains de sucre de 50 kilos 30 seulement, et le poids de 35 kilos une vingtaine tout au plus. C'était déjà beau d'ailleurs; mais, dans ces conditions, la supériorité de Marchand ne faisait plus aucun doute pour nous et nous avions repris toute notre confiance un instant ébranlée à la vue de la formidable musculature de Vanderzande.

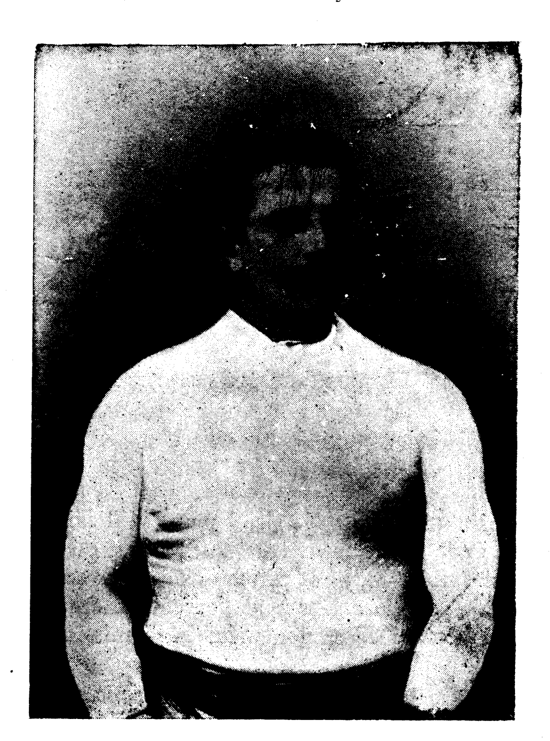


FRANÇOIS VANDERZANDE *dit* FATCH

*
* *

La représentation terminée, nous restons et nous abordons Vanderzande.

— Nous sommes, lui dis-je, mes amis et moi, des passionnés de tours de force, et nous manions aussi quelque peu la fonte. Nous avons ici un club assez bien outillé, et nous serions heureux de vous y recevoir. Nous dînerions ou souperions ensemble et vous nous feriez quelques exercices.



FLORENT MARCHAND
qui put être considéré comme l'homme le plus fort du Nord, de 1886 à 1895

— Avec plaisir, nous répond aussitôt Joseph, avec un bon accent flamand. J'aime bien travailler devant des connaisseurs. J'irai donc chez vous, un soir, si vous voulez; mais ce sera tard, car il faut que je fasse au moins quinze à vingt représentations chaque jour.

— Un soir? Mais vous ne craignez pas, après vos quinze ou vingt représentations, d'être trop fatigué pour pouvoir nous faire encore quelques beaux exercices?

— Moi, fatigué? Oh! non. Jamais fatigué!

Nous étions quelque peu surpris, car nous nous attendions, je l'avoue, à le voir sauter sur l'excuse de la fatigue.

— Alors vous acceptez? Quand viendrez-vous?

— Mais, quand vous voudrez!

— Alors, demain!

— Demain, oui, ça va!

— Voulez-vous amener quelqu'un avec vous !

— Si vous voulez, Fatch viendra avec moi.

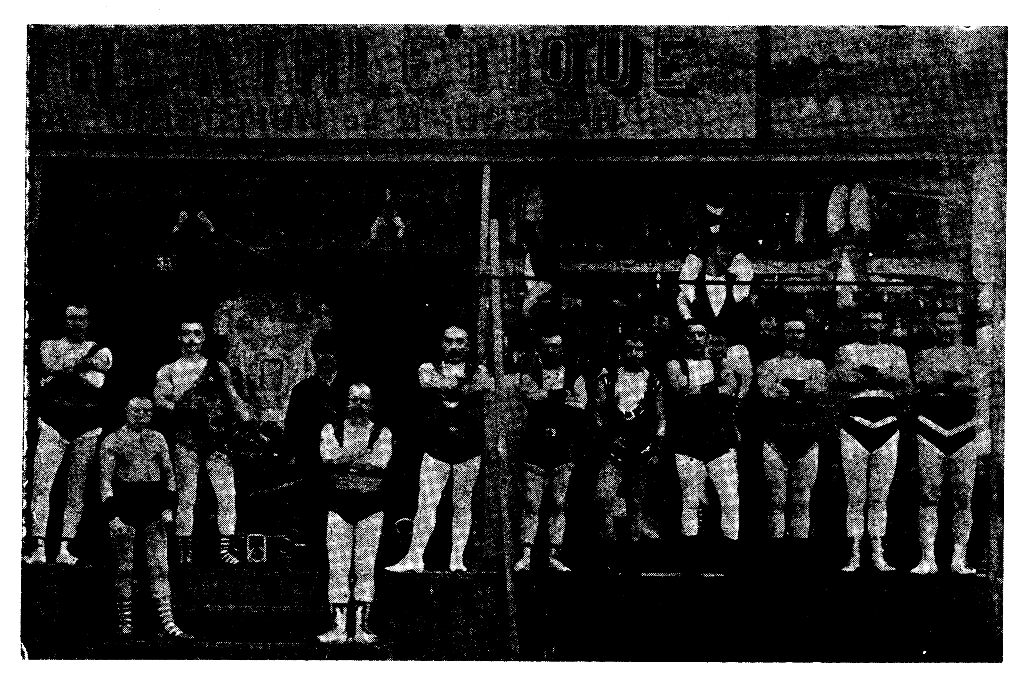
— Entendu, alors ! Demain, vers 9 heures, cela vous va-t-il ?

— Oui.

— Un mot encore ! Combien pèse votre barre ?

— Septante kilos !

— Septante kilos ! Ah ! fais-je, légèrement sceptique, en insistant à dessein sur le mot



Vlérick dit Robin — Houpline (Alexandre) — Vanderzande (Joseph) — X. X. — Joseph le *Tailleur de pierres* — X. — Franz Moors — Fatch — Lievins — Franz — Vandamme (Pierre) dit Carlos

L'Arène athlétique de Vanderzande en 1892

septante, car les Belges ne disent jamais soixante-dix ! Et vous faites vos septante kilos à chaque séance ?

— Oui !

— Alors, quel est votre record à l'arraché ?

— C'est ça, septante kilos !

Notre étonnement croissait ! Cet homme, qui nous annonçait paisiblement qu'il faisait quinze ou vingt fois par jour son maximum, était évidemment ou un bluffeur ou un homme terrible ! J'avoue que, malgré ce que nous avions vu, nous penchions plutôt vers la première opinion. Enfin nous verrions bien ! Mais je tenais à essayer l'extenseur dorsal, exercice que ni mes amis ni moi ne pratiquions à l'époque. J'en demandai la permission à Joseph.

« Essayez, nous répondit-il simplement. »

J'essayai le premier. Je le bougeai bien un peu, mais pour arriver au bout, rien à faire !

Marchand essaye après moi. Même résultat ! Dubois, idem ! Lees, idem ! Les autres, idem !

Joseph le prend alors et nous l'étend une douzaine de fois en se jouant.

— Mais, m'écriai-je, vous aviez l'air de forcer tout à l'heure, pendant la représentation.

— Oui, toujours ! C'est pour que ça ne paraisse pas trop facile !

Allons, décidément, l'homme était là ! Mais c'était un exercice spécial, et nous l'attendions sur les autres !

*
* *

Le lendemain soir, dès 8h 30, nous venions chercher Joseph. Mais il avait encore deux séances à faire et nous dûmes attendre que tout fût terminé. Joseph s'habilla alors en un tour de main, et, quelques minutes plus tard, nous étions tous à mon club de la rue Nicolas-Leblanc, y compris Fatch et Vléric.

Le souper était prêt, mais nous étions tellement pressés de mettre notre homme au pied du mur que je lui dis aussitôt :

— Le souper est prêt, mais, si vous voulez, nous allons d'abord faire un petit tour à la salle. A moins que vous ne soyez fatigués...

Nous espérions encore qu'il se récuserait : pas le moins du monde.

— Oh ! non, pas fatigués du tout, répondit Vanderzande, n'est-ce pas, Fatch ?

— Non, pas du tout, dit simplement celui-ci.

Nous passons dans la salle, et tout de suite je décide de lui faire donner sa mesure. J'avais une barre à deux mains de 73 kilos, très mauvaise, avec une barre qui tournait, et des boules très petites, fondues en plomb. Personne ne pouvait même l'épauler d'une main, à part Marchand qui parvenait à l'épauler et à la jeter.

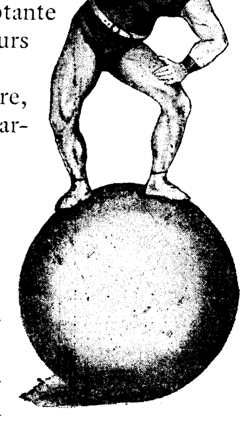
J'espérais donc permettre à Marchand de triompher du premier coup. J'amène la barre au milieu de la salle, et je dis à Joseph :

— Tenez, voilà septante kilos ! Pensez-vous pouvoir les faire ? Je vous préviens que la barre est très mauvaise !

— Ça ne fait rien ! Septante kilos, je fais toujours.

Il s'avance sur la barre, et sans même la soupeser, l'empoigne et... comme un trait, la barre part à bout de bras !

Nous étions médusés ! Arracher, avec une facilité dérisoire, une barre que Marchand était seul capable, à notre avis, de jeter, c'était tellement inouï que nous ne savions plus que dire. Nous nous regardions comme des imbéciles, c'est le mot. Mais je dois dire que de suite toute notre admiration alla vers cet athlète si modeste.



— Comment, m'écriai-je, vous dites que vous n'arrachez que septante kilos ? Mais c'est septante-trois que vous venez de faire !

— Ah ! c'est bien possible ! Je fais parfois 73, 76, 80 même, mais je n'en suis pas sûr. Si j'ai bu un peu trop de *gueuse-lambic* la veille, je puis très bien rater. Alors, j'aime mieux ne pas le dire ! Tandis que septante kilos, on peut venir me réveiller au milieu de la nuit, je suis toujours sûr de les faire.

Notre étonnement croissait de plus en plus. Mais j'espérais encore, je ne sais trop pourquoi, que, sur un exercice quelconque, nous parviendrions peut-être à faire plus fort que lui. Je lui demande donc :

— Êtes-vous fort au dévissé ?

— Non, pas moi ! Je ne fais pas fort au dévissé, mais mon frère Fatch est fort.

Fatch, mis en cause, s'exécute aussitôt et dévisse très correctement 83 kilos en prenant la barre de 73 kilos avec un petit haltère de 10 kilos attaché au poignet. Allons, il fallait abandonner tout espoir d'étonner ces hommes.

Mais nous tenions à savoir ce que Vanderzande entendait exactement par « n'être pas fort au dévissé ». Aussi, lui ayant demandé s'il était néanmoins capable de dévisser la barre de 73 kilos qu'il venait d'arracher devant nous :

— Oh ! oui, nous répond-il ; ça, je peux !

Et, prenant la barre, il l'épaule comme un joujou, et, avec un tout léger temps de départ, la développe plutôt qu'il ne la dévisse. C'était fantastique, tout simplement ! Aujourd'hui, c'est-à-dire à peu près vingt ans après, je déclare n'avoir jamais connu personne qui puisse refaire ce qu'avait fait Vanderzande. Mais ce n'était pas tout !



JOSEPH VANDERZANDE ET APPELMANS
A remarquer la musculature formidable du cou, des bras et la largeur du thorax)

— Tenez, nous dit le brave athlète, je vais vous montrer à présent un petit tour qui est assez fort. Je ne l'ai jamais vu faire par personne.

Il prend deux poids de 20 kilos, en place un à plat sur la main droite, passe l'anneau de l'autre dans le médius de la même main ; puis, partant de la position du bras allongé le long du corps, amène lentement les 40 kilos à l'épaule, en repliant l'avant-bras sur le bras, les développe ensuite de façon irréprochable, et les descend enfin jusqu'à la position du bras tendu qu'il marque très correctement.

Cette fois, il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle, c'est-à-dire à aller souper ! Nous en avions assez vu !

C'est ce que nous fîmes, fort joyeusement, et je vous jure que nous fêtâmes le brave Vanderzande comme il le méritait.

Au dessert, nous nous offrîmes le plaisir de mesurer notre hôte. Voici lesdites mensurations : hauteur $1^{m}76$, cou 48-52 centimètres, poitrine $1^{m}27$-$1^{m}33$, biceps 43,5, avant-bras 33,5, cuisse 62, mollet 40.

Demandez à Dubois, à Marchand et à Lees ce qu'ils pensent de lui. Ils vous répondront comme moi que jamais homme fort au monde ne les a autant étonnés que lui. Et c'est dur, pour une fois, sais-tu, d'étonner des gaillards comme Marchand ! Il faut s'appeler Vanderzande, godferdom !

*
* *

Joseph Vanderzande fit encore quelques tournées avec son théâtre forain, puis plusieurs engagements dans les théâtres avec l'athlète Appelmans, de Bruxelles. Mais le métier d'athlète ne lui convenait guère. Il retourna bien vite à sa distillerie de Bruxelles et ne la quitta plus. Il habite place de la Vieille-Halle-aux-Blés, 14.

C'est à Bruxelles, au Club athlétique de la rue Philanthropique, que je l'ai revu quelques années plus tard. Ce jour-là, pour me faire honneur, Vanderzande travailla un peu :

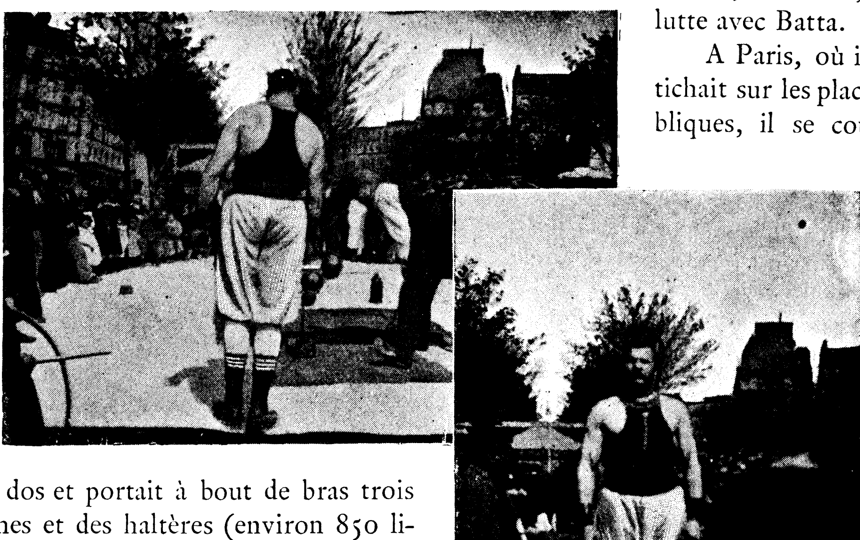
il jeta 133 kilos à deux mains avec une extraordinaire facilité, arracha 76 kilos en haltère court et allongea son fameux caoutchouc de vingt branches, qui devint ensuite ma propriété, et que personne n'a jamais fait depuis.

Quel dommage que cet homme n'ait pas voulu rester athlète ! Bien rares les records qui ne seraient pas passés par ses mains !

AUTIER dit LE BRETON

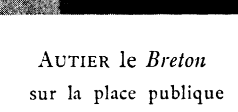
H. Autier, dit le *Breton,* né à Rennes le 24 novembre 1865, fut incorporé au 2e zouaves, puis au 2e régiment du génie. A vingt-six ans nous le trouvons au cirque Bazola, à Rennes, où il lutte avec Batta.

A Paris, où il postichait sur les places publiques, il se couchait sur le dos et portait à bout de bras trois hommes et des haltères (environ 850 livres). Il porta un défi à Noël pour marcher avec 1.000 livres.



Autier arrachait 140 livres et les faisait à la volée. En barre, il enlevait 220 livres sans entraînement spécial, tant il était fort.

Il avait 1^{m} 78 et pesait 110 kilos. Sa poitrine mesurait 1^{m} 22 centimètres, son biceps 43, ses avant-bras 36 1/2. Au dynamomètre, position libre, il amena successivement : 148 kilos, 153^{kg} 500, 170^{kg} 500.



AUTIER le *Breton*
sur la place publique

Après avoir mené une vie très dure, le pauvre diable fit, autour de la quarantaine, un petit héritage ; il se retira alors de l'athlétisme et retourna dans sa ville natale.



John GRÜNN



John Grünn est un Luxembourgeois, né le 27 août 1868, à Mondort.

Tout jeune, il apprend dans l'atelier de son père le métier de ferblantier, puis abandonne famille et métier et part en Amérique où il se place dans une brasserie. C'est là qu'il fait la connaissance d'un athlète, Aloysius Marx. Celui-ci, remarquant la facilité avec laquelle le jeune Grünn manie les tonneaux, lui propose de l'engager, pour faire un numéro de force. Aussitôt dit, aussitôt fait, et sous le nom de Marx Brothers, notre Luxembourgeois part avec Aloysius à travers les deux Amériques, l'Australie, etc., etc.

Enfin, il débarque à Londres où travaillait Sampson, sur la scène de l'Empire Palace. Grünn ayant voulu vérifier les poids, une discussion s'éleva entre les deux hercules et, ne pouvant souffrir l'arrogance de Sampson dont il savait le matériel faux, il lui lança en pleine figure un formidable coup de poing.

« C'est le coup qui m'a coûté le plus cher de ma vie, j'ai été condamné à une amende de 1.000 shillings », nous dit Grünn en riant.

Grünn est cependant d'un caractère flegmatique et paisible. C'est un grand et beau garçon, tout à fait imberbe et à la figure mâle et douce à la fois. Il est marié et père de trois enfants.

Étant aux États-Unis, Grünn, par ses défis répétés et toujours accompagnés d'une somme d'argent importante, s'était fait beaucoup d'ennemis parmi les autres athlètes qui, désireux de supprimer un aussi redoutable rival, ne reculèrent pas devant une tentative d'empoisonnement. A l'hôtel où il se trouvait, ils mêlèrent du poison à ses aliments, mais, par le plus grand des hasards, une jeune fille qui habitait l'hôtel et avait eu connaissance de l'acte criminel projeté, en avertit John Grünn. Celui-ci, par reconnaissance, l'épousa.

— Vous avez lancé beaucoup de défis ? lui demandons-nous.

— Oui. Beaucoup d'adversaires se sont dérobés, d'autres ont été battus. Il en a été ainsi du Suédois Wahlund qui fut longtemps un recordman du monde, et de l'Américain Johnson, ce qui m'a valu, dans le *Sport News Papers,* le titre de Champion of the World.

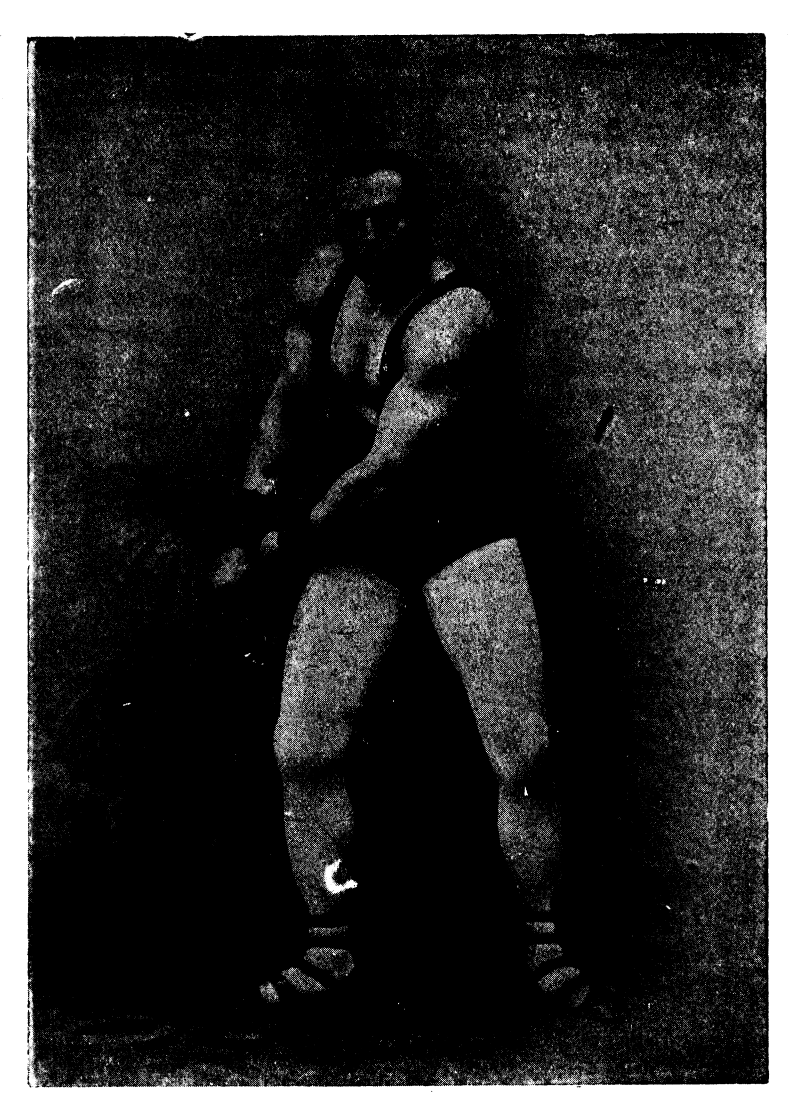
Ses plus importants défis furent ceux qu'il lança aux deux Allemands Carl Abs et Sandow, qui ne les relevèrent jamais, et pour cause.

Voici les records officiels de John Grünn, exécutés le 20 octobre 1897 à mon école de culture physique de Roubaix :

150 livres à l'arraché de la main droite et 140 livres de la main gauche. Au jeté en barre à deux mains, 260 livres; en haltères séparés, deux haltères courts, pesant 120 et 130 livres, furent enlevés d'un seul temps à l'épaule, sans les balancer, et

de là jetés au bout des bras, soit 250 livres au total. Ce fut longtemps le record du monde.

Une barre de 270 livres épaulée d'un seul temps à deux mains, mais il ne put la jeter à bout de bras et la maintenir au-dessus de la tête.



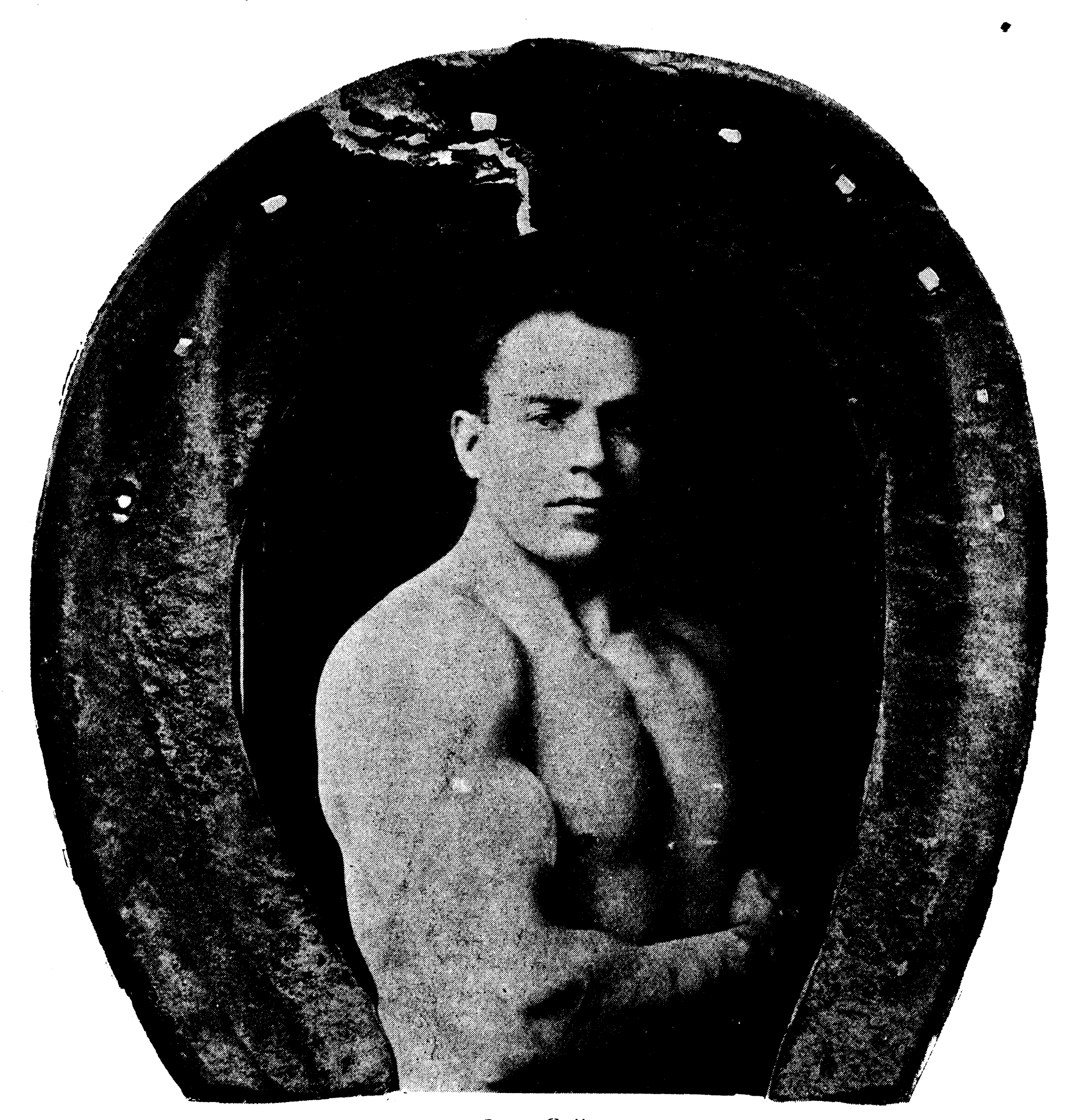
JOHN GRÜNN CASSANT UN FER A CHEVAL

Pour terminer ses exercices, John Grünn a cassé un fer à cheval avec ses mains.

Dernièrement, à Vianden (grand-duché de Luxembourg), il a exécuté devant Jules Parent, dynamométreur de l'H. C. F., les exercices suivants :

Arraché d'une main 140 livres avec une barre de 70 millimètres d'épaisseur et enlevé 250 livres en deux temps à deux mains. Puis il épaula d'un seul temps une barre de 288 livres sans parvenir à la fixer au bout des bras.

Voici ses mensurations : taille 1^m 80, poitrine 1^m 31, poids du corps 220 livres, biceps 45 centimètres et demi, avant-bras 37 centimètres et demi, mollet 42 centimètres et demi, jambe allongée, et 44 centimètres, jambe repliée ; cou 49 centimètres.



JOHN GRÜNN
et le fer à cheval qui fut déchiré pour 1.000 francs à l'H. C. F.

De tels records et de semblables proportions nous permettent de classer John Grünn parmi les hommes les plus forts du monde.

Il gagna un jour un pari important dans les conditions suivantes :

Il s'exhibait à l'Alhambra de Paris, dans un numéro athlétique où, entre autres exercices, il cassait un fer à cheval. Un sportsman très connu, élève de l'École de culture physique de Paris, ayant été voir John Grünn, offrit une somme de 1.000 francs

à celui-ci, s'il pouvait casser un fer à cheval qui lui serait présenté et sur lequel il n'y aurait eu aucune préparation; l'athlète accepta.

Le jour fixé pour le pari fut le samedi 1er avril. A 3 heures, le grand hall de l'H. C. F. était rempli de nombreux sportsmen venus pour applaudir l'athlète luxembourgeois. Le paquet remis par le donateur de la prime et contenant trois fers à cheval fut décacheté en face des dynamométreurs et du public; John Grünn en prit un et le brisa entre ses mains puissantes en quarante-quatre secondes; les 1.000 francs furent remis aussitôt à l'athlète par M. Ulrich Nifle, vice-président de l'H. C. F. Grünn voulut faire mieux encore : il prit le deuxième fer à cheval et le cassa en vingt-trois secondes; le troisième fer, le plus dur, eut le même sort en soixante-huit secondes, le tout chronométré par M. Chapellier, secrétaire de l'H. C. F. Grünn souleva ensuite ses deux gros haltères que personne ne pouvait bouger de terre, il les mit au bout des bras plusieurs fois sans arrêt; il enleva 220 livres très aisément, en se jouant, et, en deux haltères séparés, 110 et 120 livres.

Pour terminer, il prit deux poids rectangulaires, en forme de poids de 20 kilos, dont le dessus est tailladé assez largement; une barre traverse cette entaille; l'athlète Grünn renversa chaque poids sur une face latérale, et, saisissant les deux poignées avec une seule main, il tint réunis les deux poids l'un contre l'autre et enleva ce fardeau à bout de bras; les deux poids pèsent ensemble 125 livres exactement.

Aucun des spectateurs présents ne put, après de nombreux efforts, soulever de terre ce double fardeau.

Albert Surier, le directeur de la Culture physique, obtint un légitime succès en soulevant de terre, jusqu'aux genoux, un des deux gros haltères de Grünn que personne ne pouvait soulever.

Il est vrai que la poignée est aussi grosse qu'un demi-litre en verre; les deux haltères pèsent ensemble 100 kilos. John Grünn les enleva très facilement, cela se comprend, étant donnée sa force de mains. L'amateur Léon Sée a soulevé de terre ces deux haltères dans les coulisses de l'Alhambra. Grünn le félicita chaudement.

Eugène Robert, le président de la S. A. M., qui est un connaisseur en métaux, s'extasia beaucoup sur la solidité du fer cassé par Grünn et encore plus sur la force de cet athlète.

Après la réunion, on toasta au vainqueur avec du champagne de l'Haltérophile-Club.

Parmi les nombreuses personnes présentes à cette séance sensationnelle, citons : MM. Nifle, G. Voulquin, Lamy, Desbonnet, Bach, Chapellier, Dalbanne, Robert, Albert Surier, Postma, Goulot, Leverrier, Bénard, Carstet, manager de Grünn, Rouquier-Ricard, etc.

Grünn est parti tout joyeux en regrettant de ne pouvoir travailler une heure

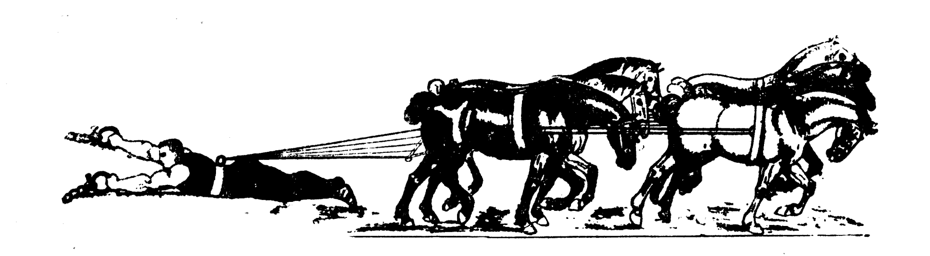
avec des appointements de 1.000 francs par quarante-quatre secondes : il aurait en effet gagné 81.818 francs en une heure, ce qui eût été le record des appointements pour athlètes.

Ajoutons que John Grünn casse un fer à cheval à chaque représentation.

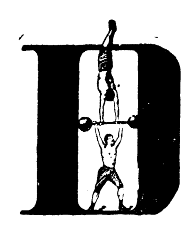
Une particularité très intéressante au point de vue anatomique, c'est que le bris du fer à cheval, exécuté par John Grünn chaque soir depuis environ vingt ans, lui a développé dans l'intérieur des deux mains des callosités formidables ayant l'épaisseur de 2 centimètres environ et d'une largeur de 3 centimètres. Il y a lieu de faire observer que si l'athlète se servait de fers truqués, il n'aurait pas obtenu ces callus qu'il montre d'ailleurs avec fierté, car ils sont la preuve du travail sincère de l'athlète Grünn.

Craignant une inflammation simultanée du périoste et du tissu osseux de la région métacarpienne (périostostéite), je fis radiographier la main de Grünn et n'y trouvai rien d'anormal; néanmoins, il se pourrait, selon moi, que, sous les callosités de l'athlète luxembourgeois, il se trouvât des bourses séreuses qui pourraient un jour s'enflammer et empêcher Grünn d'imiter plus longtemps les exercices de force qui ont rendu célèbre le maréchal de Saxe.

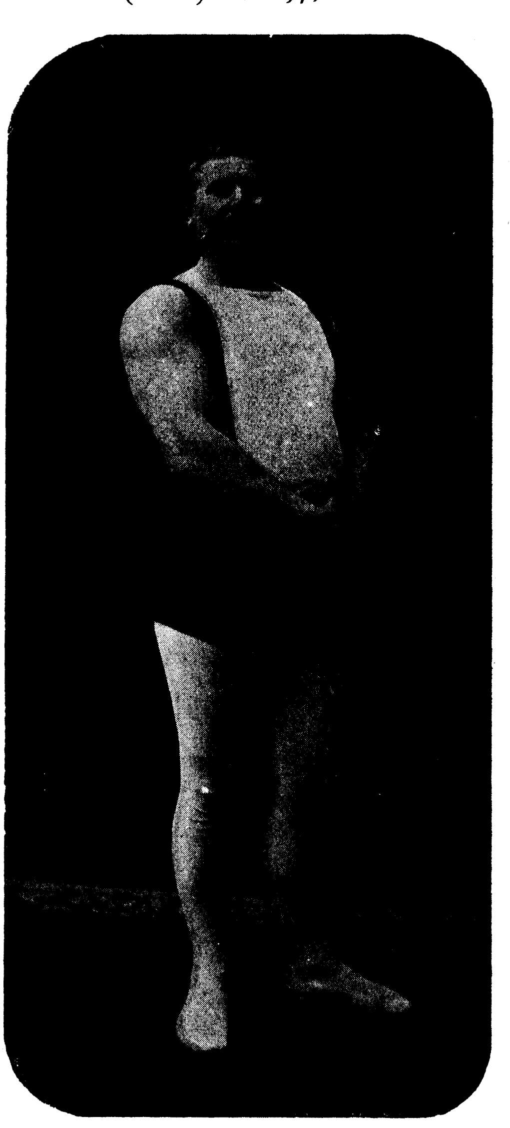
John Grünn a trois enfants qui promettent de marcher sur les traces de leur père.



DÉCOTTIGNIES



DÉCOTTIGNIES (Alfred), né à Comines (Nord) en 1857, est un athlète de première force et des plus sympathiques. Il est père de dix enfants et ne compte que des amis toujours heureux d'applaudir ses exercices.



ALFRED DÉCOTTIGNIES, l'*Hercule Cominois*

Il a arraché 148 livres d'une main et tenu 35 kilos à bras tendu, ce qui n'est pas ordinaire. Au concours athlétique de Mouscron (Belgique), en 1894, il se classa deuxième, après Marcel Marchand, en exécutant les exercices suivants :

Arraché d'une main, 140 livres;

Arraché à deux mains, 180 livres;

Développé à deux mains, 170 livres.

Alfred Décottignies serait devenu un des athlètes les plus forts du monde s'il avait eu des rivaux pour l'entrainer, mais étant seul à Comines, il n'a pu arriver à ce qu'il aurait pu faire. Nous sommes persuadés qu'il aurait arraché 85 kilos d'une main.

Voici les mensurations d'Alfred Décottignies :

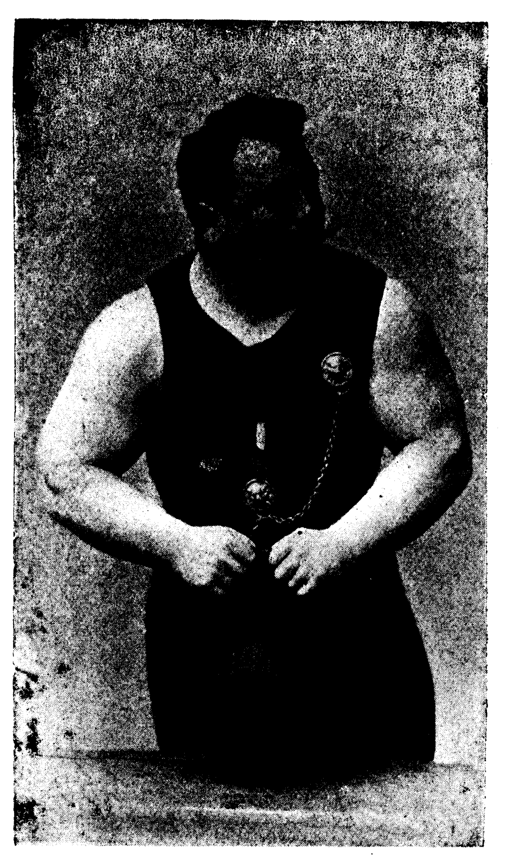
Hauteur 1^m 75, bras 42 1/2, poitrine 122, cuisses 62, avant-bras 34 1/2, mollets 43, poids du corps 100 kilos.

Plusieurs de ses enfants sont déjà doués d'une jolie force et ont obtenu des prix dans différents concours.

Alfred Décottignies a fondé la Société athlétique cominoise : le règlement est approuvé par la préfecture et le conseil municipal de Comines a voté une subvention à la Société athlétique. Parmi ses membres honoraires, cette société compte le maire de la ville de Comines.

Voici les records officiels d'Alfred Décottignies : 112 kilos à deux mains avec épaulement correct, 95 kilos à l'arraché à deux mains, 74 kilos à l'arraché d'une

main, 25 kilos à bras tendu par l'anneau, 35 kilos à bras tendu sur la main. A l'âge de quarante-six ans, Décottignies arrachait encore très bien 70 kilos d'une main.



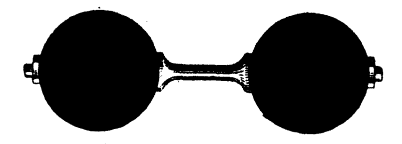
MICHAËL MAIER

Dans le Nord, où il a une réputation bien méritée, on le surnomme l'*Hercule Cominois*. Signe particulier : Alfred Décottignies, qui est fort comme deux hommes réunis, est doux comme un mouton et ne compte que des amis.

MICHAËL MAIER

Maier est un Autrichien doué d'un deltoïde extraordinaire, car il arrive à développer d'une main, sans bouger le corps, un poids de 70 kilos. Nous ferons remarquer à nos lecteurs que ce poids, qui battrait les records du monde de Poiré, de Victorius et de Bonnes, est enlevé à la mode allemande, qui permet de partir le coude détaché du corps, ce qui retire un peu de la valeur de l'exercice.

Maier a une manière originale de présenter son travail : il se met contre un poteau vertical enfoncé en terre, une corde vient s'enrouler autour de son corps et le fixer solidement au poteau, le bras droit seul est libre. Deux aides viennent poser l'haltère de 70 kilos sur la main droite de l'athlète qui développe ce poids formidable sans bouger le corps, le poteau étant là pour l'en empêcher. Tous ceux qui essaient ce tour de force ne peuvent décoller le bras du corps quand on leur a posé l'haltère sur la main. Maier mesure 1^{m} 68 de hauteur, 46 de tour de bras, 36 d'avant-bras, 1^{m} 30 de poitrine, 50 de tour de cou et 43 de mollets.



EMPAIN LE CHAMPION BELGE

Empain, le recordman du bras tendu par l'anneau, est né à Charleroi (Belgique) en 1866.

Cet homme, doué d'une grande force naturelle, est arrivé à tenir correctement

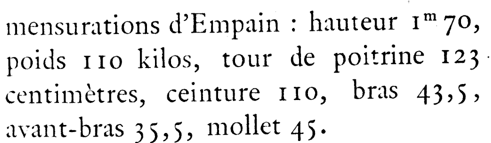


EMPAIN TENANT 30 KILOS A BRAS TENDU PAR L'ANNEAU
Derrière lui : PIERRARD le *Colosse*, MAX SERGY le *Speaker*, RAOUL le *Bordelais*, arbitre de luttes

30 kilos à bras tendu et par l'anneau (record du monde amateur). C'est tout simplement merveilleux et ne s'était jamais vu jusqu'à présent.

Au championnat du monde de 1903, organisé par l'*Auto*, Empain s'était distingué tout particulièrement et s'était fait apprécier des connaisseurs par la façon d'enlever les poids les plus lourds sans paraître produire un effort musculaire. A l'arraché d'une main, 120 livres ou 160 livres furent enlevées de la même façon, en force et sans donner aucun temps de souplesse.

A la barre à deux mains, Empain enleva correctement 230 livres au jeté, 200 livres au développé et 200 livres à l'arraché.



GUSTAVE EMPAIN
champion de Belgique,
recordman du monde du bras tendu
par l'anneau

Au bras tendu, il fit 70 livres sur la main.

A la volée d'une main, il enleva 140 livres.

A l'arraché, 160 livres.

Empain est un homme de taille moyenne, large d'épaules, bien campé sur des jambes énormes. C'est un homme doux, d'un commerce agréable, sympathique à tous ceux qui l'approchent. Il n'a laissé que des amis à Paris, car ses concurrents eux-mêmes s'accordent tous pour lui reconnaitre de grandes qualités, parmi lesquelles la modestie et la courtoisie.

Empain est venu dernièrément à Paris pour y établir officiellement quelques records au siège de l'Haltérophile-Club de France, où il a réussi les exercices suivants :

60 livres par l'anneau à bras tendu (record du monde).

76 livres sur la main à bras tendu (record du monde).

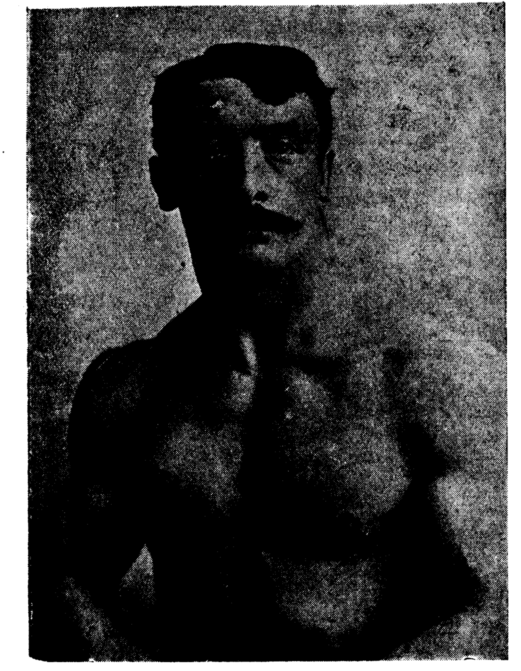
480 livres au soulevé de terre à deux mains (record du monde).

118 kilos au dynamomètre Régnier (de face) et 176 kilos au Régnier (position libre).

Voici les mensurations d'Empain : hauteur 1m 70, poids 110 kilos, tour de poitrine 123 centimètres, ceinture 110, bras 43,5, avant-bras 35,5, mollet 45.

On peut dire sans se tromper qu'Empain est un des hommes les plus forts du monde.

JULES QUÉNIART



J. QUÉNIART

Né à Verneuil (Oise) en 1874, il fut un des meilleurs athlètes français, son corps était merveilleux de formes et de force, et s'il a perdu depuis peu, voici ses mensurations telles qu'elles étaient il y a douze ans :

Hauteur 1m 74, poitrine 1m 16, ceinture 79, bras 41,5, mollets 39, cou 45, avant-bras 33,5, cuisses 58, poids du corps 80 kilos.

Voici, en outre, ses records qui datent du même temps que ses mensurations :

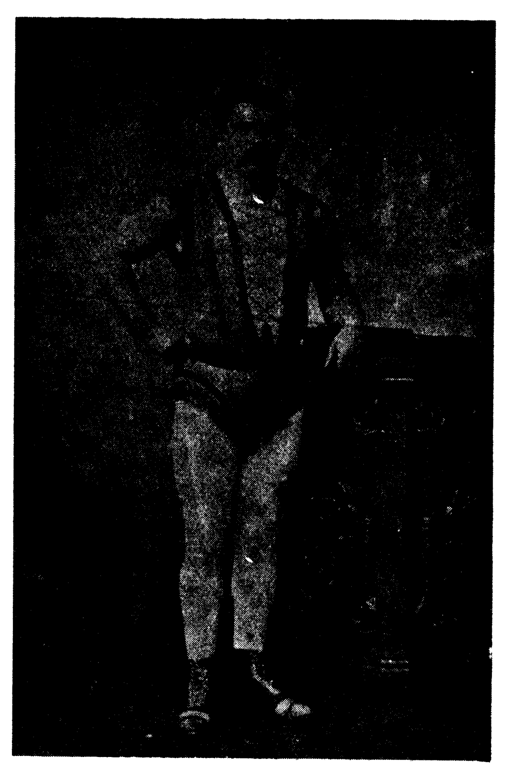
220 livres au jeté et 180 livres au développé à deux mains, 150 livres à la volée et 140 livres à l'arraché d'une main, 40 livres à bras tendu par l'anneau.

Il épaula également 250 livres d'un seul temps à deux mains.

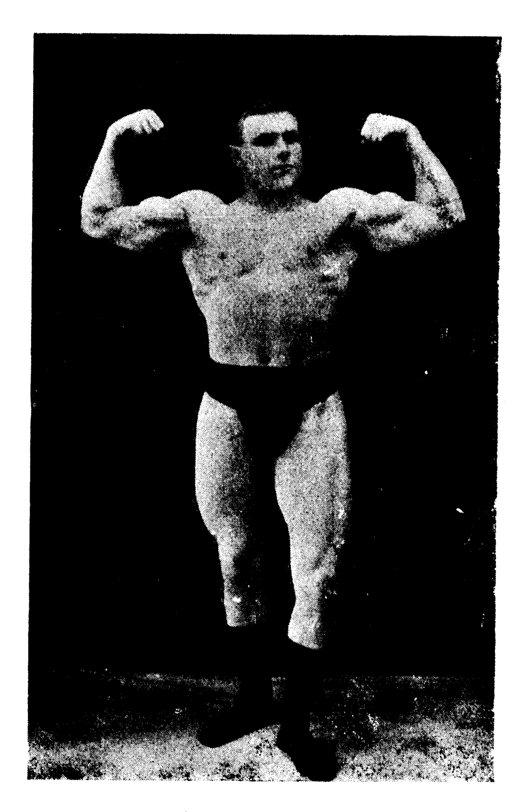
Albert WERQUIN

Né à Lille en 1860, Werquin était un homme de force remarquable et lorsque passait un athlète dans sa ville, il était rare que Werquin ne se rencontrât pas avec lui pour faire des exercices de force et lutter.

C'est ainsi qu'il se mesura contre Apollon, Batta, etc. Il lutta masqué contre Apollon à la brasserie Becker, à Lille, en 1889. Werquin, grand et lourd, pesait 105 kilos, mesurait 1^m 77, faisait 30 kilos à bras tendu et avait une grande puissance de mains.



Albert Werquin



Hackenschmidt

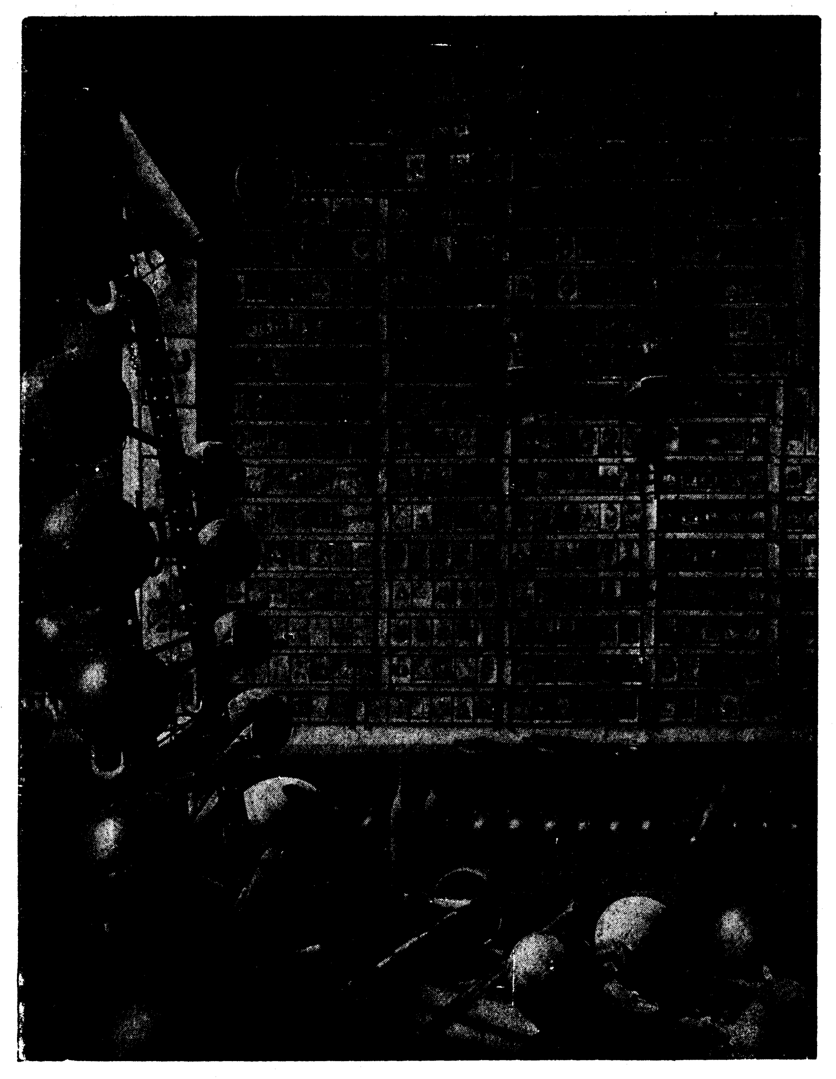
G. HACKENSCHMIDT

Georges Hackenschmidt, dit le *Lion russe*, est né en 1877 à Yourief, dans les Provinces Baltiques ; il fit ses études à l'École pratique des Arts et Métiers de Yourief ; tout jeune, il se livra à la pratique des sports.

A dix-sept ans, Hackenschmidt débuta à la Société Athlétique de Saint-Pétersbourg ; mais il s'entraînait spécialement chez le Dr Krajewski, qui avait voulu

se rendre compte d'une façon scientifique des résultats acquis par une culture physique raisonnée.

Hackenschmidt travaillait les poids moyens deux fois par semaine, pour



Tous mes homages et mon respect le plus profond à Mr E. Desbonnet le plus illustre représentant du sport athlétique en France et en Europe.
Dr de Krajewski.
St Pétersbourg, le 17 octobre 900.

CABINET ATHLÉTIQUE DU Dr KRAJEWSKI, OU HACKENSCHMIDT S'EST FORMÉ

Autographe du Dr Krajewski sur une photographie qu'il m'offrit

développer sa force naturelle; les autres jours, il ne pratiquait que l'entraînement aux poids légers.

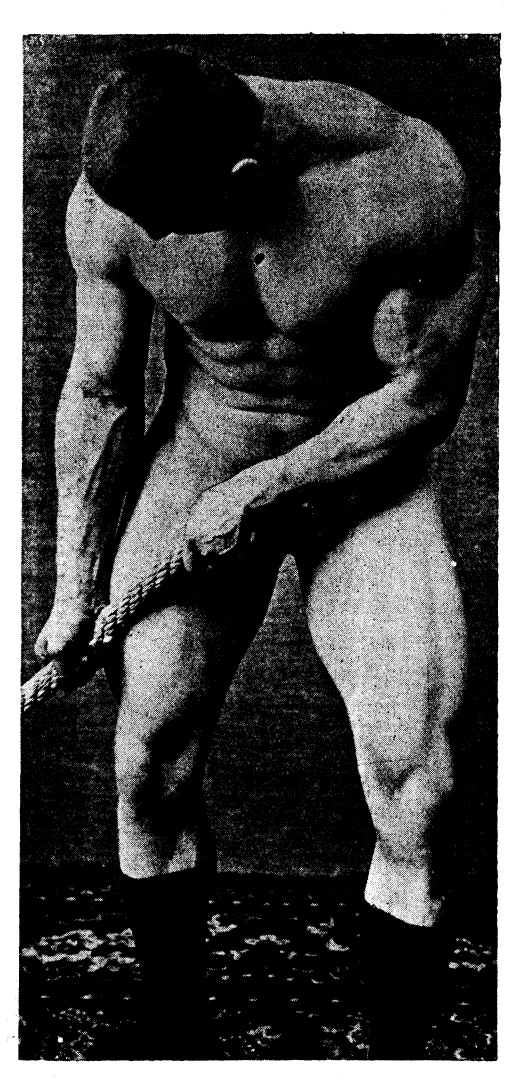


Schmelling — le lutteur russe
Elisseieff — le Champion amateur de Russie
Hackenschmidt — le Lion russe

Au Club Athlétique de Saint-Pétersbourg — Trois Célébrités de la Force

Au bout d'un an, l'élève était complètement transformé et c'est alors que le brave docteur l'astreignit au régime suivant : pas d'alcool, pas de tabac; pour boisson, du lait et un peu de vin au déjeuner.

Hackenschmidt prenait tous ses repas chez le Dr Krajewski, qui s'assurait lui-même de la stricte exécution de ses prescriptions. C'est ainsi que le *Lion russe* est arrivé à la réputation.



GEORGES HACKENSCHMIDT

Hackenschmidt est d'une musculature remarquable. Il a la silhouette d'un véritable Hercule Farnèse. Voici ses mensurations : il pèse 97 kilos (nu), mesure $1^{m}74$ de hauteur, $1^{m}27$ de tour de poitrine, 45 centimètres de biceps, 36 d'avant-bras, 42 de mollet, 68 de tour de cuisse, et son cou, un phénomène, mesure 47 centimètres.

Ce n'est que lorsqu'il eut atteint son maximum de force que le *Lion russe* s'adonna à la lutte.

Pour ses débuts, en avril 1898, il tomba le champion amateur russe Schmelling et, depuis, il n'a pour ainsi dire pas connu la défaite.

Hackenschmidt est doué d'une force prodigieuse et ses adversaires en lutte s'en aperçoivent. C'est ainsi qu'Alexandre Cayol, le colosse marseillais, un homme très fort et pesant 133 kilos, disait, après un assaut avec le *Lion russe :* « Lorsqu'on est dans les mains d'Hackenschmidt, on a l'impression d'être serré entre des étaux; ce diable d'homme vous enlève comme un enfant et, malgré mes 133 kilos, j'ai dû me contenter de la défensive. »

Venant d'un homme comme Alexandre, ces paroles sont le meilleur éloge qu'on puisse faire de la force du *Lion russe.*

Hackenschmidt a exécuté plusieurs exercices de poids et haltères qui donnent une idée de sa puissance musculaire.

Il a, étant en pont, ramené une barre à deux mains de 144 kilos sur sa poitrine; là, il l'a développée avec les deux bras en conservant cette position affectionnée des lutteurs en général, le pont, où l'homme touche terre avec le derrière de la tête et les pieds, le corps entier formant un pont ayant pour points d'appui la tête et les pieds.

Il a dévissé en l'épaulant à deux mains une barre de 122 kilos (à la mode allemande, c'est-à-dire incorrectement).

Au concours de Vienne (Autriche), il enleva d'une seule main 171 livres à l'arraché, et, malgré tous ses efforts, ne put dépasser nos champions Maspoli et Bonnes, qui enlevèrent le même poids.

Hackenschmidt est certainement un des hommes les plus forts du monde entier.

Mme DOUBLIER



Mme DOUBLIER

Mme Doublier était la femme du lutteur Doublier. Elle s'exhibait dans les mêmes établissements que son mari dans un numéro de force avec poids et haltères, canon, boulets, etc. : le vieux système des athlètes d'autrefois. Son numéro, assez bien présenté, était bien entendu composé de trucs à effets que le bon public simpliste prend pour de véritables tours de force. Elle soulevait de terre un canon en zinc creux, le mettait droit, le chargeait ensuite sur son épaule et y faisait mettre le feu. Mme Doublier était gracieuse et son succès était indéniable. Sans être de la force d'Athléta et de ses trois filles, elle était plus vigoureuse que la moyenne des femmes.

Quand son travail était terminé, son mari invitait les spectateurs à se mesurer avec lui pour la lutte.

Mme Doublier s'est retirée de l'athlétisme depuis longtemps et son mari, qui fut l'impresario des Turcs Yousouf, Nourlah et Kara-Osman, mourut il y a quelques années à Paris, à l'hôpital Lariboisière.

VANSART

Les championnats de force organisés par les journaux sportifs et l'H. C. F. ont montré au public ce que des hommes étaient capables de faire de leurs muscles et quels prodiges de force l'on pouvait arriver à accomplir.

Depuis, toute une génération d'athlètes s'est révélée, qui ne cesse de nous étonner et qui semble reculer chaque jour les limites des forces humaines. En voici un, Vansart, dont la photographie ne reproduit qu'imparfaitement l'énorme musculature.

Vansart, qui s'est exhibé à Paris en 1903, prend un énorme clou, un de ces clous qui servent aux assemblages des charpentes. Ce clou, de 18 centimètres de longueur, de 11 millimètres de diamètre, il le prend dans ses mains de géant, le plie, le tord et lui donne la forme d'un fer à cheval. Nous avons eu sous les yeux ce clou ainsi tordu, qui figure d'ailleurs dans les archives de l'Haltérophile Club de France; il se dégage de ce tour de force une extraordinaire impression de force sans limites.

Les deux dessins que nous donnons du clou, avant et après la torsion, sont de grandeur naturelle.

Vansart n'a d'ailleurs pas accompli là un tour de force sans lendemain, puisqu'il offre de parier 500 francs qu'il réussira chaque fois cette invraisemblable performance.

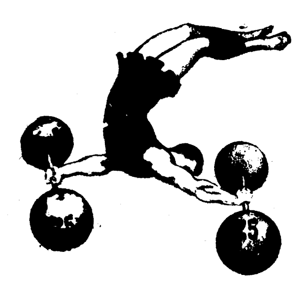
Vansart est Anglais, il est né à Londres en 1869. Son véritable nom est Vansittart.

Le numéro de Vansart se compose d'exercices de force spéciaux, tels que : jeux de cartes déchirés par la force des doigts, poids pris à la pincette et soulevé de terre par la pression des doigts, balles de tennis déchirées d'un seul coup, plat d'étain roulé dans les mains, etc., etc.

Les mensurations de cet athlète sont éloquentes; les voici : hauteur $1^{m}86$, poitrine $1^{m}12$, bras $41^{cm}5$, avant-bras $33^{cm}5$.

Cet athlète a amené 153 kilos au dynamomètre Régnier (position libre), et 75 kilos au Collin d'une main (position libre).

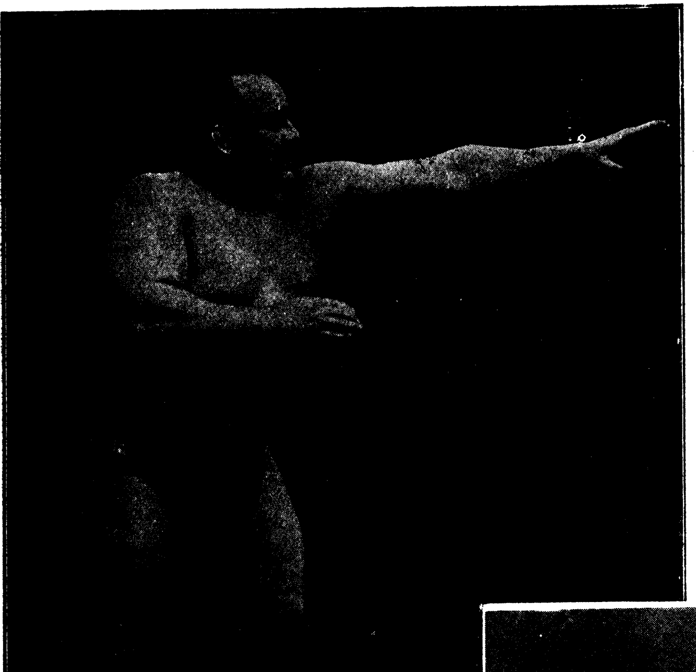
C'est par un entraînement assidu que l'athlète Vansart est arrivé à plier ce clou; il a mis deux ans pour obtenir ce résultat.



Le Clou tordu par Vansart

Le Clou de Vansart avant sa torsion

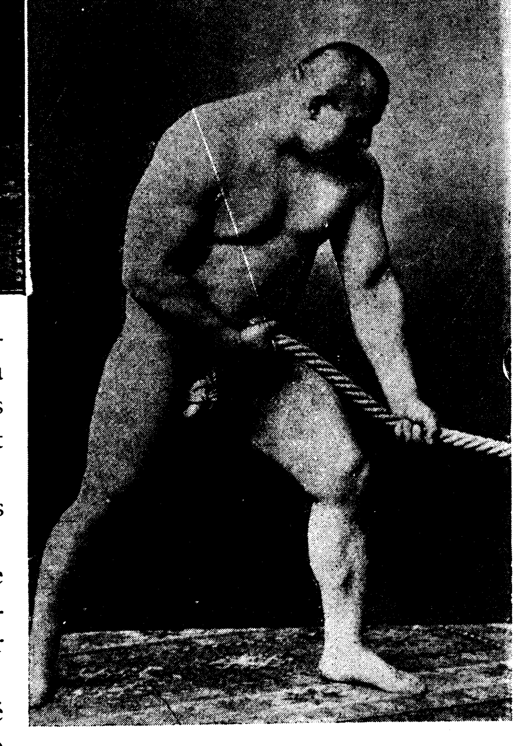
L'Athlète Vansart et son Clou



ZBYSKO

Cet athlète extraordinaire s'est fait un nom comme lutteur et comme leveur de poids, mais est surtout remarquable par l'ampleur inégalée de ses mensurations.

Zbysko, de son vrai nom Stanislas Cyganievicz, est né en Pologne en 1881. Il fit partie du club Windobona, de Vienne, où il s'initia à la pratique de l'athlétisme et ne tarda pas à exécuter des performances peu ordinaires sans suivre cependant un entraînement sérieux.



Zbysko

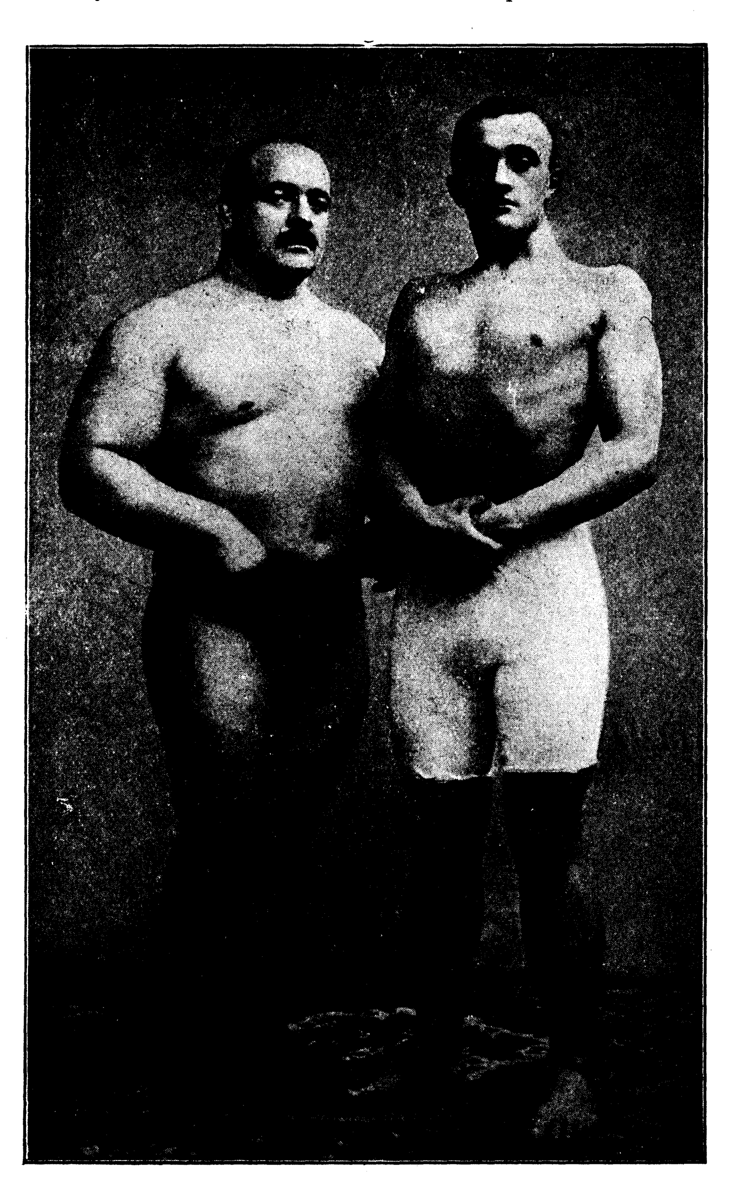
Voici quelles sont les mensurations exactes de Zbysko :

$1^{m}75$ de hauteur, 51 centimètres de tour de cou, $1^{m}30$ de poitrine à l'aspiration et $1^{m}24,5$ à l'expiration. Son tour d'épaules est de $1^{m}52$!

Le tour de son bras droit allongé est de 48 centimètres; replié à angle droit, il mesure 52 (record). Son bras gauche est de 47 replié; son avant-bras droit allongé est de 39; étant replié à angle droit avec le bras, il mesure 42; son avant-bras gauche est de 37. La ceinture mesure 1 mètre à l'état normal, et 92 centimètres avec rétraction de l'abdomen.

La mensuration de la cuisse de Zbysko est de 72 centimètres, le mollet de 46. Son tour de poignet est de 21,5, le tour du deltoïde de 58. Poids du corps nu, 110 kilos; largeur des épaules, 61 centimètres.

La force de Zbysko est non moins extraordinaire que ses mensurations; sans être



ZBYSKO ET SON JEUNE FRÈRE STANISLAS, AGÉ DE 16 ANS

entraîné, il épaule d'un temps, à deux mains, 120 kilos et les jette à bout de bras sans bouger les pieds; il dévisse 115 kilos et, à l'Haltérophile-Club de France, il a amené du premier coup 125 kilos au dynamomètre Régnier, position normale.

On remarquera, au sujet du tour de biceps de Zbysko, qu'il détient actuellement

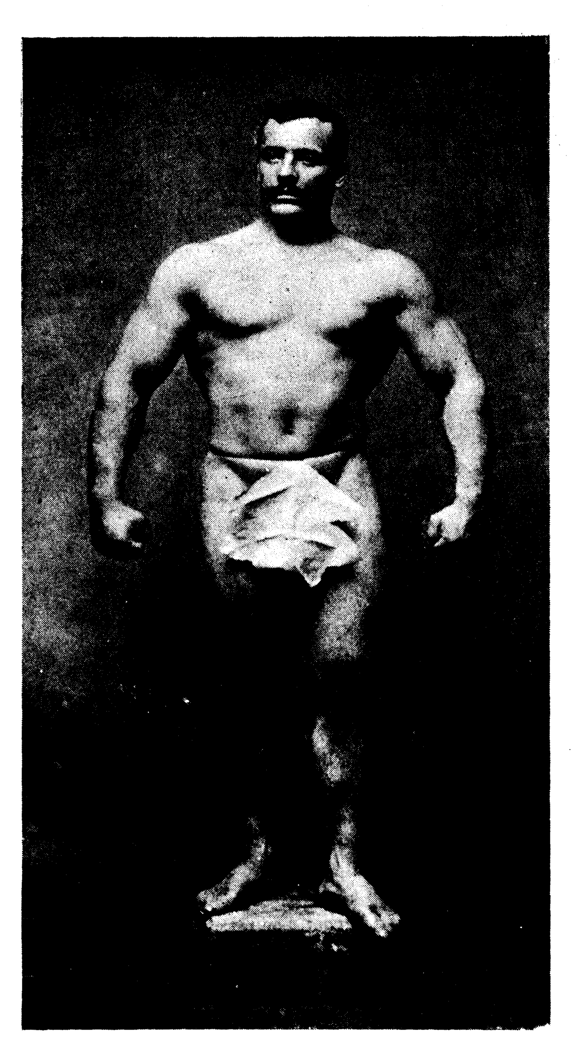


Club athlétique « Windobona », a Vienne (Autriche)

A. Seewald — G. Rohacek — F. Laminger — J. Standinger — B. Tandler

J. Schudelsfed — J. Grabner — K. Denninger — Stanislas Cyganiewicz *dit* Zbysko — J. Folly — F. Wagner — J. Hofboch

le record du monde de cette mensuration, mais que son avant-bras est moins gros que celui de notre champion français Apollon, dont l'avant-bras mesure 44,5 centimètres, c'est-à-dire plusieurs centimètres de plus que celui qui vient immédiatement après lui. Le bras de Zbysko figure dans ma galerie de moulages.



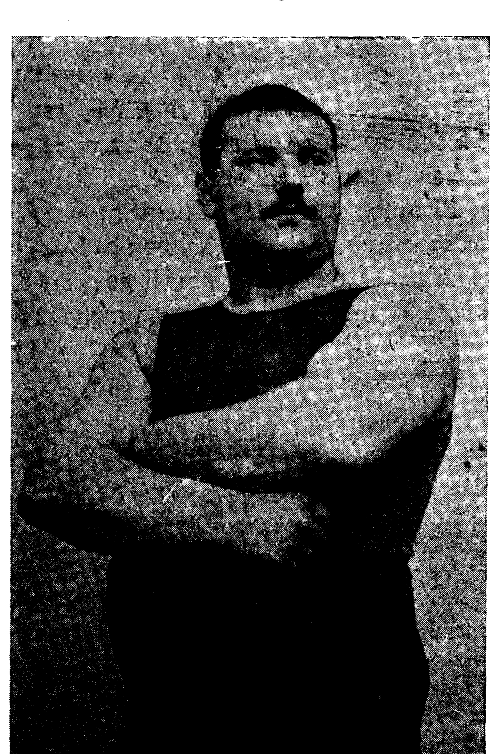
Zbysko a 20 ans

La photographie du Club *Windobona* a été prise au moment où Zbysko était amateur sous son vrai nom de Stanislas Cyganiewicz. Il est placé au milieu du premier rang.

Zbysko forme actuellement, avec Padoubny et Zaïkine, le trio des champions de la lutte gréco-romaine.

Joseph BONNELLI

Bonnelli est un gaillard doué d'une force inouïe, tous ses exercices sont faits en force, sans souplesse ni trucs. Né à Plaisance (Italie) en 1870, il vint habiter Paris à l'âge de dix ans.



Joseph Bonnelli

Bonnelli est fort aux halles de Paris où sa réputation n'est plus à faire; tout en continuant son métier, il trouva le moyen de devenir un haltérophile merveilleux et un lutteur redoutable. Il tint tête à Paul Pons pendant plusieurs reprises et parvint à mettre en échec des lutteurs renommés.

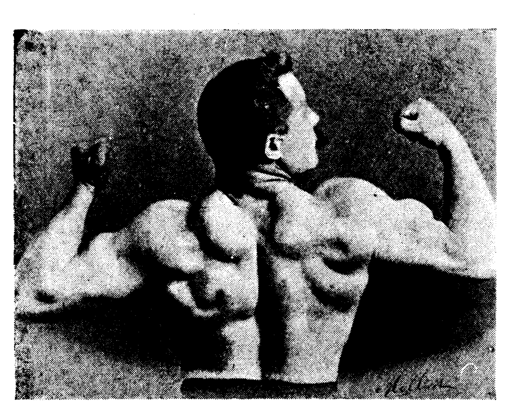
Il travailla longtemps au Club Noël le *Gaulois* et il vint un jour à mon école de Lille en 1896 pour y donner une représentation avec Noël le *Gaulois.*

Il débutait alors et n'était pas encore le fameux athlète qu'il fut plus tard, mais il enleva ce jour-là 230 livres en barre à deux mains avec épaulement correct d'un seul temps, 180 livres à l'arraché à deux mains, 140 livres à l'arraché d'une main et 150 livres à la volée d'une main. Avec 1.000 livres sur les épaules, Bonnelli marchait d'un pas guilleret.

Au championnat de Bruxelles, Bonnelli remporta le 2e prix *ex-æquo* avec Salvator. Là, Bonnelli fut très applaudi par les connaisseurs présents, surtout quand il exécuta l'exercice suivant : Prendre une barre de 80 kilos sur laquelle deux hommes de 80 kilos sont montés à califourchon sur les boules, et se redresser complètement avec ce poids dans les mains.

Bonnelli mesure 1m75 de hauteur, 45 centimètres de bras, 36 d'avant-bras, 45 de mollets, 1m30 de poitrine et pèse 120 kilos.

MILON



MILON *dit* BLONBLON

L'athlète Milon, dit *Blonblon,* est né à Saint-Étienne en 1874. Il est directeur d'un établissement forain de lutte, poids et haltères très bien organisé et éclairé à l'électricité ; il parcourt ainsi les grandes villes d'Europe avec une excellente troupe. Depuis l'âge de treize ans il s'entraîna à la lutte avec Aimable de la Calmette à Bordeaux, jusqu'à son départ au régiment : il servit au 151e à Belfort. Depuis il ne pratiqua plus que les haltères et il arriva rapidement à faire 160 livres à l'arraché à droite.

Voici ses mensurations et performances :

Tour de biceps droit . . .	43	centimètres	Arraché à droite	80	kilos
— d'avant-bras	34	—	Volée à droite	70	—
— de poignet	19	—	Jeté à droite	70	—
— de poitr. (contractée)	1m13	—	Jeté à deux mains	110	—
— de cou	44	—	Développé à droite	45	—
— de ceinture	78	—	— à deux mains	90	—
— de cuisse	60	—	Arraché à deux mains	85	—
— de mollet	39	—	Croix de fer par l'anneau (à chaque main)	20	—
— d'épaules	1m25	—	Bras tendu	32	—
Taille	1m68	—	Bras tendu par l'anneau	25	—
Poids	77	kilos			

Outre qu'il est certainement, par rapport à son poids, un des hommes les plus forts du monde, Milon est un excellent garçon et un athlète consciencieux.

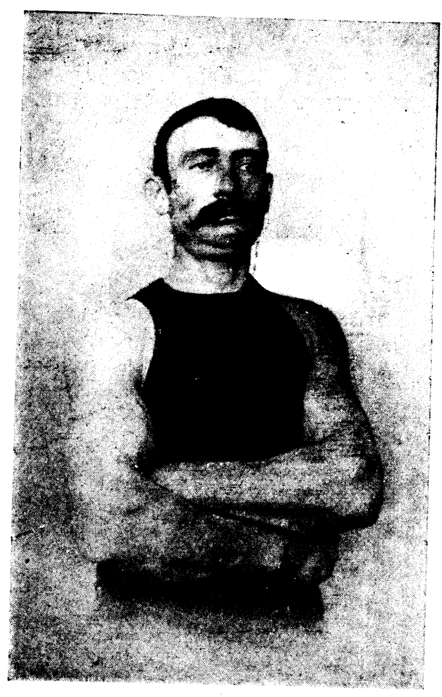
Tous les poids qu'il manie sont mis à la disposition du public qui peut ainsi se rendre compte qu'ils ne sont pas truqués.

Milon est accompagné de miss Annette Leheut qui est, elle aussi, une athlète remarquable. Pour ne citer qu'une de ses performances, elle épaule à deux mains en deux temps et jette une barre à sphères de 164 livres.

Miss Annette Leheut pèse 93 kilos, mesure 44cm 5 de mollets, 41 centimètres de bras, 29 d'avant-bras, 16 de poignets. Elle s'appelle Jeanne Gillot de son nom de famille; elle est née à Bruxelles en 1874.

Jacques VORILLON

Jacques Vorillon, dit le *Grand Jacques*, est un athlète habitant Pantin, où il est renommé pour ses exercices de force.

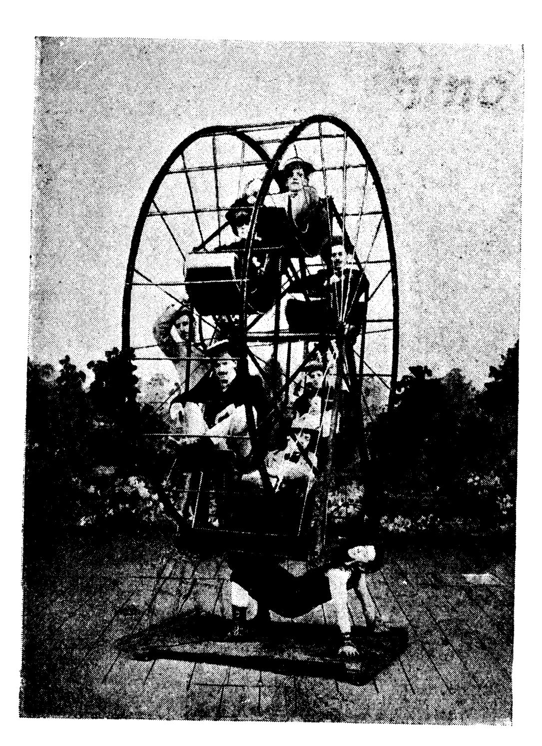


Jacques Vorillon

NINO et sa roue

Le tour de force que notre photographie représente a fait la réputation de Nino. Il valait autant par l'originalité de l'appareil qui servait à Nino que par la force même qu'il était obligé de déployer.

Francesar Nino est italien et présente un numéro athlétique qui obtient beaucoup de succès.



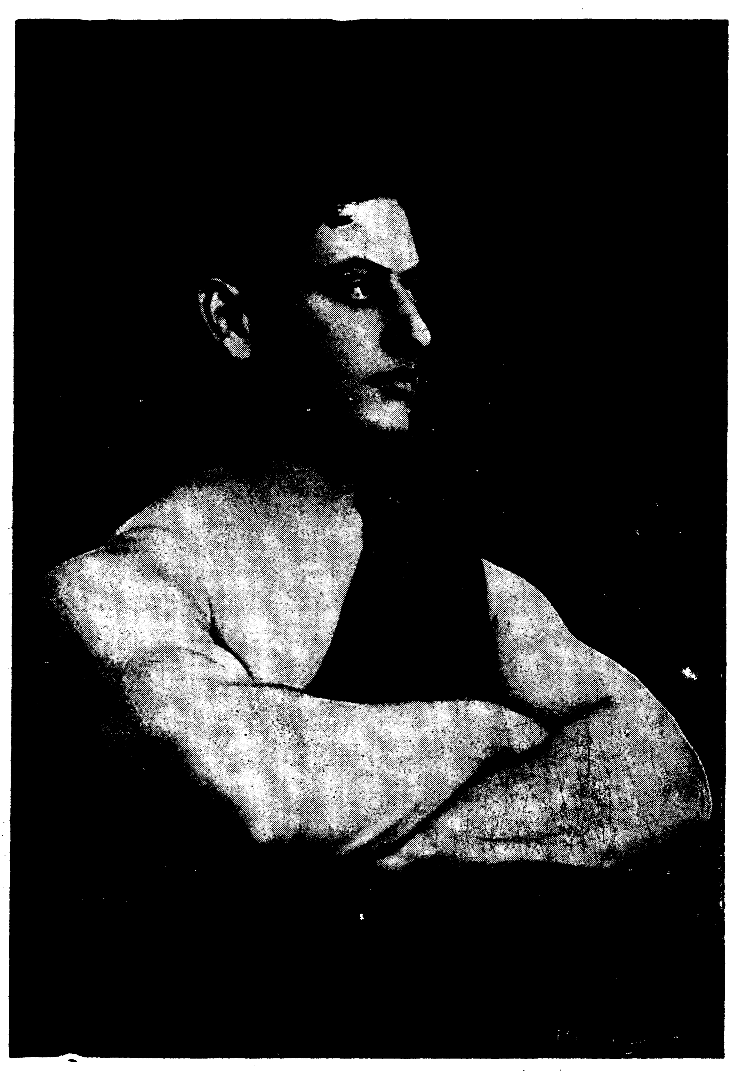
Nino et sa Roue

Ruiz da CUNHA

Ruiz da Cunha (prononcez Rouiz da Cougnia) est un jeune étudiant du lycée de Lisbonne qui a embrassé la carrière athlétique par goût du sport, par passion devrions-nous dire. Il est le fils du Dr Alves da Cunha, un praticien des plus

renommés en Portugal. Ruiz da Cunha est un ancien sociétaire du *Real Gymnasio Club Portugez*, la plus importante association sportive de Lisbonne.

Ce jeune athlète de vingt-cinq ans est merveilleux de beauté et de plastique. Son visage, qui semble un camée antique, sa chevelure noire et frisée naturellement donnent l'impression exacte du pugilateur Damoxène de Canova ou de l'athlète Eubotas, vainqueur aux jeux olympiques.



RUIZ DA CUNHA

Voici la fiche anthropométrique de Ruiz da Cunha prise dans mon cabinet anthropométrique :

Hauteur $1^{m}67$, poids 150 livres, tour d'épaules $1^{m}26$, tour de poitrine $1^{m}15$, ceinture 86 centimètres au repos et 79 en rétractant les muscles abdominaux, tour de bras, 42 centimètres, avant-bras 36, cuisse 60, mollet 39.

Les débuts du jeune Portugais eurent lieu dans sa ville natale, au *Colyseos des Recréos*, l'hippodrome de Lisbonne. Le roi de Portugal assistait à cette représentation et, enthousiasmé par les exercices du jeune Ruiz, il lui envoya, comme cadeau, un flot de rubans aux armes de la famille royale.

Un match entre da Cunha et João d'Azevedo, le plus fort des étudiants de Coïmbra, est resté célèbre dans tout le Portugal. Plus de 5.000 personnes y assistèrent, et, malgré les efforts des deux concurrents, ils ne purent mieux faire que de se placer *ex æquo*.

Le travail du jeune Adonis portugais (c'est ainsi qu'on se plait à le surnommer) se compose d'exercices particuliers d'où la force brutale est exclue : la beauté du geste vient la remplacer avantageusement.

Après quelques tractions d'un seul bras à une barre de fer où il est suspendu par une seule main, Ruiz se couche la face contre terre, une main et la pointe des pieds reposant seules sur le parquet. Par la force des muscles de l'épaule et du triceps, il relève le corps en étendant un seul bras (répulsion).

Prenant une barre de 184 livres à deux mains, il développe ce poids qui est de 34 livres plus lourd que le poids de son corps.

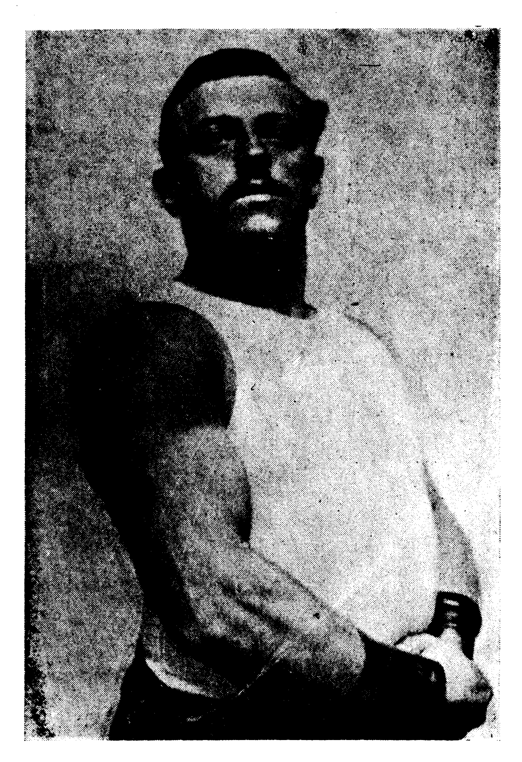
Il enlève ensuite au dévissé d'une main un haltère de 140 livres. Il enlève encore au bout d'un bras un homme d'un poids respectable, se couche par terre et se relève complètement en tenant toujours l'homme à bout de bras. Il déchire ensuite un jeu de cartes en liant les cartes, ce qui empêche toute tentative de *truc*.

Deux bras tendus avec haltères de 50 livres viennent clôturer cette démonstration athlétique.

Des poses plastiques bien ordonnées terminent la première partie du numéro.

La deuxième partie est consacrée au passage d'une automobile sur le corps du jeune athlète, qui supporte sans faiblir une voiture montée par quatre ou six personnes, sans compter le pont à bascule qui vient se fixer sur le corps de l'athlète quand il exécute ce travail de géant.

PIERRE BARLET



BARLET

Né à Saint-Étienne en 1869, Barlet mesure 1^{m}68 de hauteur, 1^{m}17 de poitrine, 41,5 de bras et de mollet, 33,5 d'avant-bras, 42 de cou.

Barlet est un bel athlète, tout en muscles, il possède des jambes superbes de forme et de vigueur. Il arrache 140 livres d'une main, enlève 230 livres à deux mains en deux temps, et exécute des bras tendus corrects avec 60 livres.

Il s'exhibe en ce moment sous le nom de Barletti.

MAX UNGER (LIONEL STRONGFORT)

Élève du professeur Attila, qui l'entraîna d'après sa méthode et en fit le magnifique sujet que nos lecteurs peuvent admirer, Max Unger est né en 1879, il mesure 1^{m}74 de hauteur, 42 centimètres de cou, 1^{m}24 de tour d'épaule, 1^{m}16 de poitrine, 83

de ceinture, 41 de biceps, 34 d'avant-bras, 62 de cuisse, 40 de mollet et 19 de poignet.

Max Unger a été moulé entièrement pour figurer à la *National Gallerie* de Berlin.

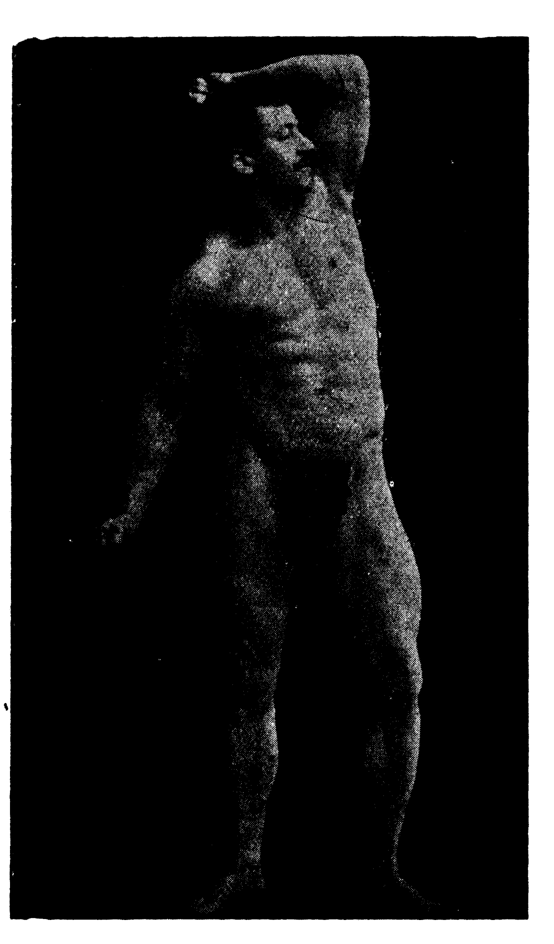
Max Unger est un athlète *genre Sandow,* dont le travail se compose de poses plastiques et d'exercices de force. Son numéro, très gracieux, a beaucoup de succès auprès des amateurs d'esthétique.



MAX UNGER (STRONGFORT)

LUIGI BORA MILO

Luigi Bora Milo est un bel athlète italien qui remporta à Londres, le 19 avril 1892, le titre de champion des poids légers. Milo pèse 76 kilos, il mesure 40 centimètres de bras, 32 d'avant-bras, 40 de mollet, 60 de cuisse, 118 de poitrine et 1^{m}66 de hauteur.



MILO

Milo est né à Milan en 1869, le 12 janvier.

Il arrachait 68 kilos d'une main lorsqu'il était entraîné.

Il s'exhibe sous le nom de Brinn dans un numéro de jongleur (genre Spadoni et Conchas).

Mme ALI-BRACCO

Ali-Bracco, la *Femme canon*. Ce numéro, qui lui valut le succès, exigeait une force très réelle, et Mme Ali-Bracco avait en effet une musculature superbe, quoique peu apparente. Elle n'exécutait pas d'ailleurs que des exercices de force pure; elle était aussi une équilibriste remarquable.

C'était vers 1875 qu'elle s'exhibait dans les cirques.



Mme ALI-BRACCO
Femme canon, acrobate équilibriste



JOSEPH MARCHER
le champion d'Europe de la traction par un doigt

JOSEPH MARCHER
Champion de la traction par un doigt

Dans le Tyrol, il y a un exercice athlétique ou plutôt un jeu très en honneur parmi les jeunes montagnards, c'est une lutte par un doigt; en voici la description : Une table solide sépare deux adversaires qui s'empoignent chacun par le doigt majeur de la main droite et cherchent à se rejeter en arrière pour attirer l'adversaire et le coucher sur la table. Le vainqueur est celui qui attire à lui l'adversaire.

Le champion de cet exercice est Joseph Marcher, né en novembre 1863, à Kirchdorf, près de Saint-Jean, dans le Tyrol.

Membre de la société athlétique *Siegfried,* c'est certainement le meilleur tireur par un doigt de toute l'Europe et il est toujours prêt à déposer un enjeu de 1.000 couronnes contre tout venant pour cet exercice. Joseph Marcher est capable, en se suspendant par le doigt du milieu à un anneau de fer, de soutenir avec l'autre main un poids de 120 livres et de rester ainsi suspendu pendant quelque temps.



La Traction par un doigt
appelée, en Allemagne, « Fingerhackeln »

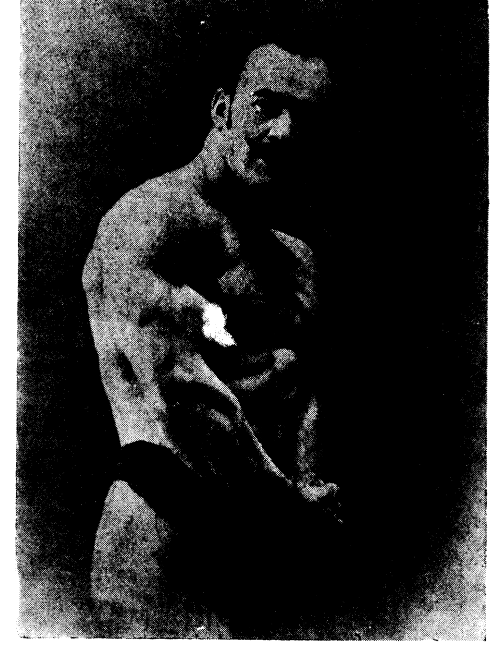
Les mensurations de Marcher sont les suivantes :

Taille 1m 90, tour de poitrine 1m 28, biceps 43cm 5, avant-bras 37 centimètres, poignet 21cm 5, mollet 48 centimètres, cuisse 70 centimètres. Poids : 280 livres.



Pierre KRYLOF

Krylof est un athlète professionnel doué d'une force exceptionnelle. Il casse, paraît-il, des pièces de monnaie entre ses doigts et sa musculature est impressionnante. Il s'est adonné à la lutte dans ces derniers temps et nous le verrons probablement en France dans un prochain tournoi. On remarque chez lui l'extraordinaire saillie du biceps, résultat de l'exercice du brisement des chaînes.



Pierre Krylof

Krylof mesure 1^m 76 de hauteur, 47 centimètres de cou, 1^m 28 de poitrine. Son bras droit a 44 centimètres, le gauche 42; il a 62 centimètres de cuisse et 41 de mollet. Krylof est né en Russie.



Anton Zaremba

Anton ZAREMBA

Zaremba, membre du *Waringer Athleten Club* de Vienne (Autriche), est un colosse de 1^m 84 de hauteur.

Il pèse 134 kilos et mesure 48 centimètres de bras, 37^cm 5 d'avant-bras, 1^m 34 de poitrine, 1^m 15 de ceinture, 72 centimètres de cuisse, 47 de mollet et 48 de cou. Il débuta par les poids et haltères et arriva à être un des champions de Vienne. Il enlève 134 kilos en deux temps et développe six fois de suite une barre de 100 kilos.

D'une main il arracha 74 kilos; il développa 110 kilos très correctement. D'ailleurs les athlètes autrichiens sont exceptionnellement forts au développé.

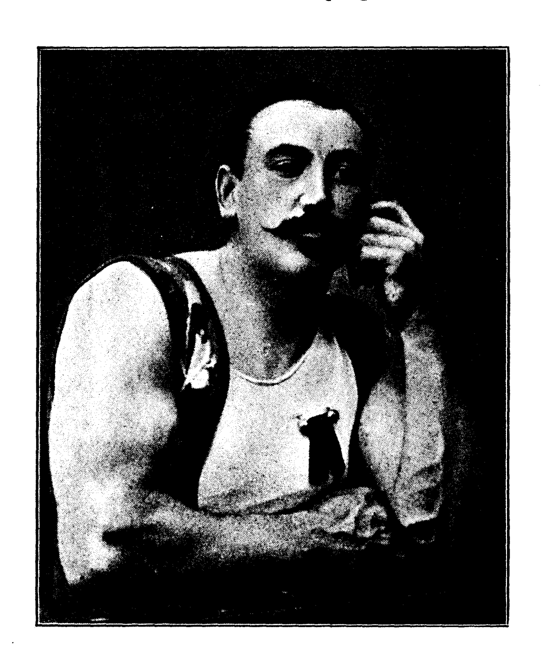
Zaremba s'adonne à présent à la lutte.

Dominique REST

Fut un des rois de la force de 1879 à 1886.

Il arrachait à cette époque une barre de 179 livres, mais en retournant la main à la hauteur de l'épaule et finissant un peu en dévissé, comme beaucoup d'Allemands font l'arraché. Au jeté d'une main, il arrivait à 190 livres; au dévissé, il enlevait 226 livres en épaulant à deux mains; à la volée, il arrivait à 150 livres.

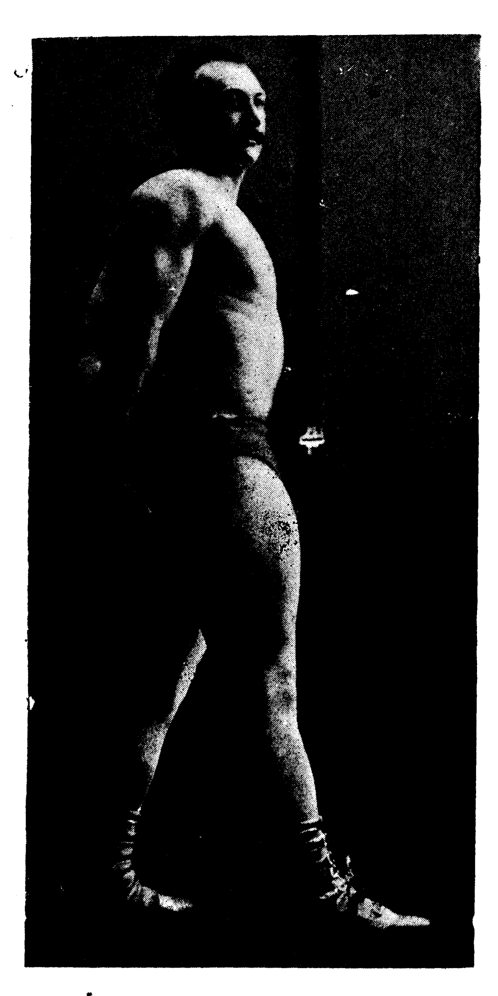
Doué d'une pince formidable, il arrachait 165 livres d'une main avec une barre de 55 millimètres d'épaisseur.



Dominique Rest

Cet exercice seul suffit à classer un homme au tout premier rang des athlètes de la période héroïque de 1879 à 1886.

Lanceston ELLIOT



Elliot

Elliot, qui fut vainqueur en 1896 à Athènes, aux jeux olympiques, est devenu depuis quelques années un des professionnels les plus en vogue.

Il a débuté dans un music-hall de Londres, où il a fait des poses plastiques en compagnie d'un des frères Spencer. Leurs poses sont très belles et très goûtées du public anglais, grand admirateur de

beauté plastique. Les deux athlètes sont costumés en gladiateurs et reproduisent le combat avec le trident et le filet, le combat avec le ceste, etc. La scène représente une arène romaine. Les décors sont beaux et leur numéro fait plaisir à voir. Les deux athlètes terminent par des exercices de force.

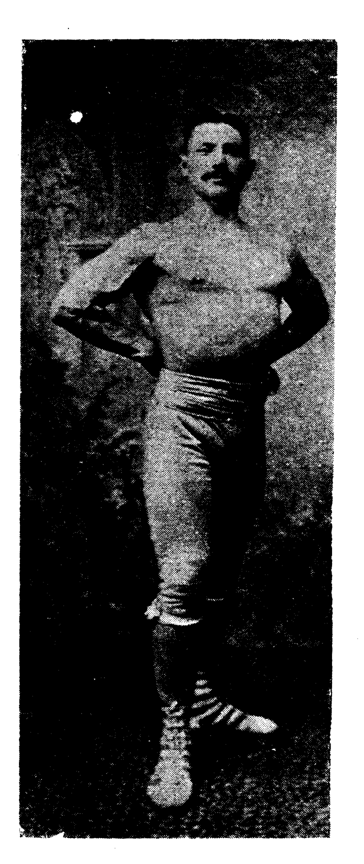


Le Numéro d'Elliot

Elliot enlève deux cyclistes suspendus à une longue tige de bois flexible qu'il tient sur les épaules, il les fait tourner d'abord doucement, en virant lui-même comme s'il valsait, puis les fait tourner à toute vitesse, à la grande frayeur des spectateurs. Elliot mesure 1m85 de hauteur, 1m34 de poitrine, 45 centimètres de mollets, 76cm5 de cuisse, 45 centimètres de bras, 34cm5 d'avant-bras. Il pèse 110 kilos.

Aux jeux olympiques de 1896, Elliot enleva 110 kilos à deux mains et 71 kilos au dévissé d'une main. Depuis, il a progressé et, avant l'arrivée de Maspoli à Londres, qui a battu tous les records de force, Elliot était considéré comme le véritable champion amateur du monde entier.

Gustave HURAN



Gustave Huran

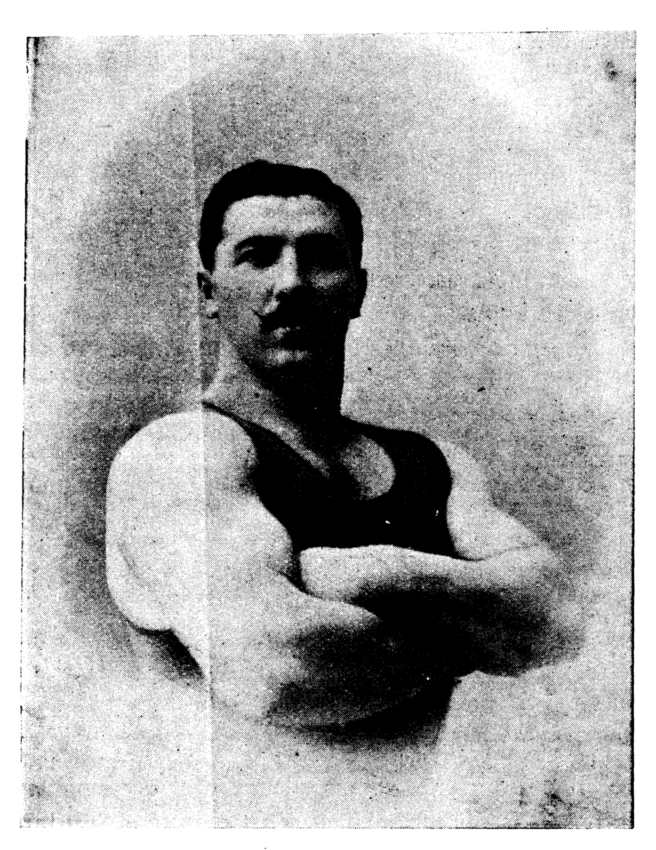
Né à Lille le 1er mai 1873, Huran a toujours montré une grande énergie dans la pratique des poids et haltères. Il a monté un numéro d'acrobates olympiques avec deux de ses compatriotes, et ils obtinrent partout le plus franc succès.

Gustave Huran a établi quelques jolies performances qui le consacrent un des champions des poids légers. Il fut pendant plusieurs années recordman pour le dévissé d'un bras avec 179 livres (août 1904). Gustave Huran ne pèse que 151 livres ; il a arraché 140 livres avec la main gauche, et 136 livres avec la main droite ; il a enlevé correctement 232 livres au jeté à deux mains, développé 160 livres sans retrait de corps. Voici les mensurations de cet athlète : hauteur 1m72, bras 39cm5, avant-bras 31cm5, poitrine 1m16, ceinture 79 centimètres, cou 42.

Huran a abandonné l'athlétisme pour se consacrer à l'étude du massage. Il s'est établi masseur dans sa ville natale.

LANCOUD

Lancoud (François), né à Genève, superbe gaillard doué d'une force incroyable, fut le champion amateur suisse, puis gagna le titre de champion du monde amateur à Paris, au Moulin-Rouge, le 5 octobre 1903.



LANCOUD

Voici comment notre confrère, Léon Manaud, rend compte de la finale de ce championnat :

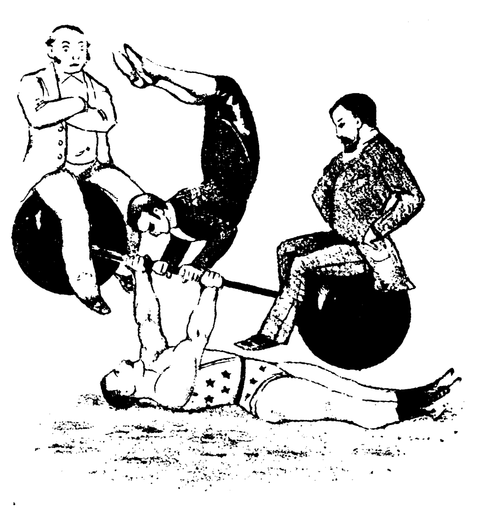
« J'ai assisté, hier, à la plus belle lutte sportive que l'on puisse imaginer entre le champion suisse Lancoud et le jeune prodige allemand Schneidereit, qui combattaient pour le titre si envié de champion du monde amateur.

« Ces deux merveilleux athlètes, deux modèles de structure, s'étaient déjà fait remarquer au début du championnat. Mais, hier, grâce à leur force herculéenne et à leur courage à toute épreuve, ils ont laissé loin derrière eux tous les autres concurrents, et on peut dire que le titre de champion a été disputé exclusivement entre eux. Le public qui suit attentivement ces belles soirées athlétiques où l'on fait du sport véritablement pur et sincère, a été littéralement emballé, et je connais un grand nombre de spectateurs qui étaient venus là, attirés par quelque chose de nouveau dont ils ignoraient l'intérêt véritable et qui reviendront plus enthousiasmés que jamais, car jamais — eux-mêmes l'ont déclaré — ils n'ont assisté à un aussi beau spectacle.

« Lancoud, le triomphateur des trois soirées du championnat amateur, est un être véritablement admirable ; c'est l'athlète dans toute l'acception du mot, c'est l'homme puissant qui n'est fait qu'en muscles, avec des attaches excessivement fines.

« Lancoud, qui a arraché, hier, 210 livres à deux mains, et qui a jeté 265 livres à deux mains, approchant de 3 livres le record du monde établi par Maspoli, fera encore mieux, j'en suis persuadé, lorsqu'il se mesurera en une rencontre suprême avec le futur champion professionnel, pour le titre de champion du monde de la force.

Schneidereit, le jeune Allemand, n'a été battu que de quelques points, puisque Lancoud se classe premier avec 1.060 points, alors que l'Allemand en compte 1.057; c'est dire que la lutte a été acharnée. »



On voit, par ces quelques lignes, l'enthousiasme suscité par la belle victoire de Lancoud.

Lancoud devint ensuite professionnel, puis abandonna la scène pour se lancer dans la culture physique. Il est, à présent, instructeur à Genève, chez le professeur Anex.

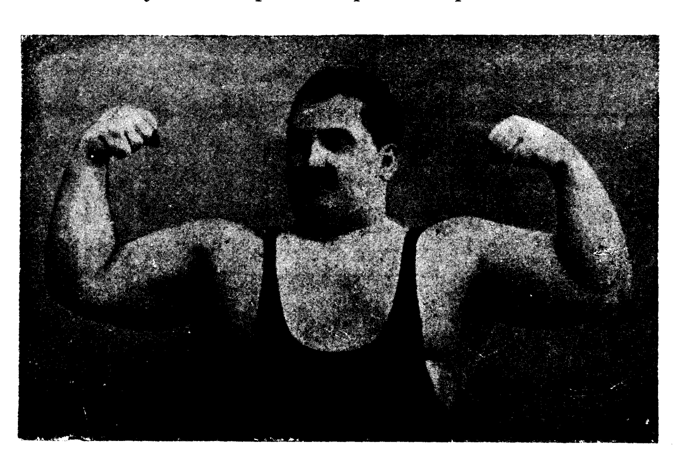
L'athlétisme (poids et haltères) perd en Lancoud un de ses plus brillants représentants (car il était bien l'homme capable d'arracher 90 kilos d'une main, il a d'ailleurs enlevé 87 kilos au championnat de Genève), mais en revanche, la culture physique gagne un excellent professeur, qui fera profiter ses nombreux élèves des connaissances acquises par son travail opiniâtre.

Lancoud mesure $1^{m}74$ de hauteur, $42^{cm}5$ de bras, 35 centimètres d'avant-bras, $1^{m}26$ de poitrine, et pèse 100 kilos.

SAMUKOV

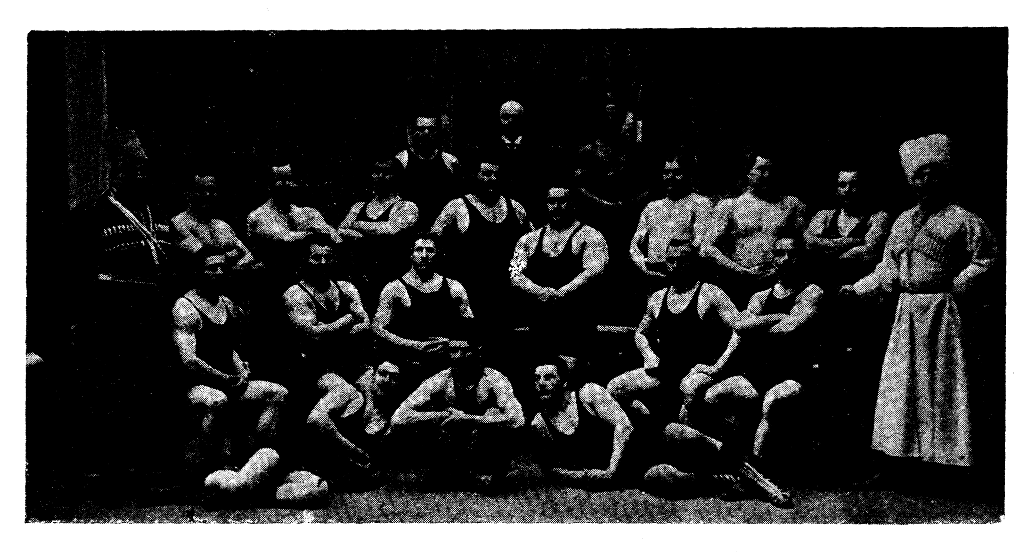
Le recordman actuel du tour de bras

La suprématie pour la grosseur du bras appartenait jusqu'à ce jour aux deux athlètes Zbysko et Apollon, qui se disputent le titre de champion avec 52 centimètres et 51 centimètres respectivement. Voici que ce record est battu par un athlète russe, Ivan Samukov, qui atteint le chiffre vraiment phénoménal de 54 centimètres. Il faut néanmoins dire de suite que ces 54 centimètres sont infiniment moins méritoires que les 51 d'Apollon, par exemple, car, comme le montre clairement la photographie que nous nous sommes aussitôt procurée, ce bras prodigieux est loin d'être tout en muscle. Les autres mensurations de Samukov ne sont pas moins éloquentes : citons entre autres $1^{m}42$ de poitrine et 138 kilos de poids.



IVAN SAMUKOV

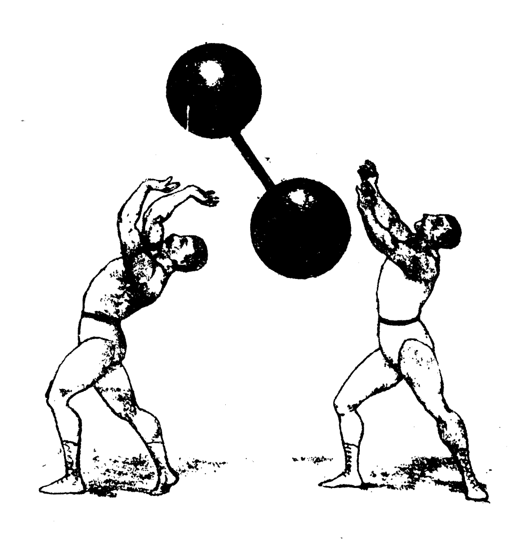
Samukov n'est âgé que de vingt-cinq ans ; s'il continue dans cette voie, que certains pourront qualifier de bonne, certainement il nous promettra des chiffres



On remarquera parmi les concurrents de ce tournoi de lutte de Breslau :
PAXON, CHEMIAKIN, DAUMAS, POHL ABS II, et, au centre, SAMUKOV, le cosaque aux 54 cent. de bras

plus fantastiques encore sous peu. C'est d'ailleurs un homme d'une force tout à fait remarquable et qui, comme de juste, est pour ainsi dire intombable, grâce à son poids et à ses mensurations.

Sa force est, paraît-il, phénoménale.





FRANCISCO

GRANDE REPRÉSENTATION DE GALA

FRANCISCO URSUS

Le héros de la scène du Cirque « Quo Vadis »,
telle que
l'a décrite Henrick Sienkiewiez (sic)

Luttera contre deux taureaux

Il se fera briser sur les omoplates une énorme
pierre de taille

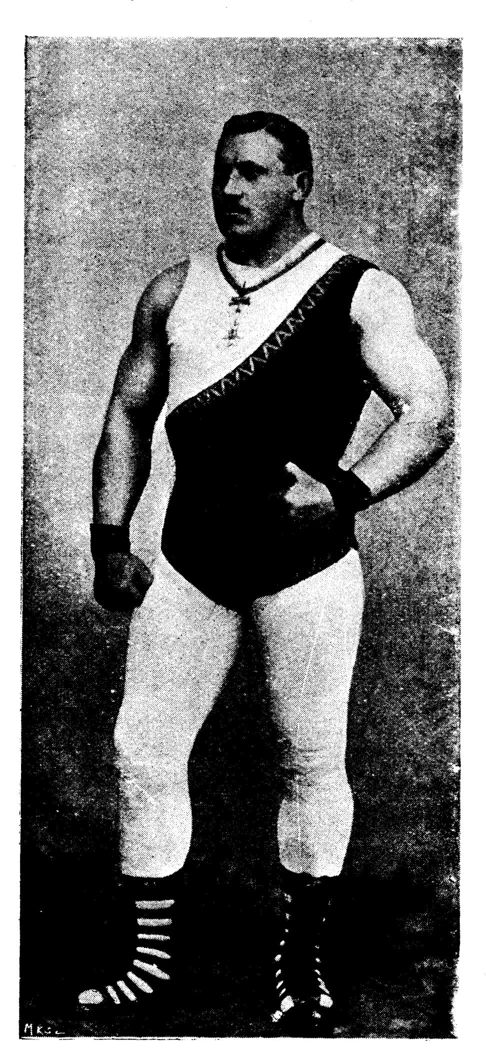
La force de **Francisco Ursus** *égale celle de*
nos plus forts géants de l'antiquité

Tel est le texte de l'affiche sensationnelle qui précède l'arrivée du célèbre Francisco dans une ville où il doit donner des représentations. Cette annonce est le thème de discussions passionnées de la part des badauds qui « coupent » dans l'énumération de ces merveilleuses promesses, ne flairant pas le « chiqué ».

Francisco, le soi-disant rénovateur de l'exploit d'Ursus, personnage d'ailleurs fictif, est tout simplement un athlète de troisième ordre, né à Saint-Étienne, où il jouit longtemps, dans sa ville natale, d'une grande réputation de force. Cette réputation, usurpée au surplus, allant

de plus en plus en déclinant, Francisco, lâchant les poids et haltères, imagina de faire un numéro d'arène. Comme nul n'est prophète en son pays, Francisco abandonna Saint-Étienne et se mit à parcourir la France et l'Europe en luttant contre un taureau, en recevant des boulets sur les omoplates, se faisant briser sur le dos des pierres de taille, etc. Inutile d'ajouter que tous ces trucs ne demandent aucune manifestation de force musculaire et que le taureau de Francisco, admirablement dressé, met la plus grande complaisance à se laisser terrasser par son dompteur, que, dans un moment de révolte, il pourrait lancer à 5 mètres en l'air.

Voilà comment, exploitant la crédulité du public et son ignorance en matière d'athlétisme, certains bluffeurs, Francisco en tête, arrivent à accaparer son admiration et à fausser la notion du possible en fait de tours de force. Qu'un Bonnes, auprès de qui Francisco est un pygmée, enlève dans un cirque 140 kilos à deux mains, ou qu'un Lassartesse arrache d'une main 86 kilos, personne n'y fera attention; mais si un farceur, se disant athlète, fait annoncer au public qu'il arrêtera une locomotive lancée à 120 à l'heure, qu'il luttera avec un taureau, le tuera d'un coup de poing et le mangera en entier sous ses yeux, il y aura une quantité de naïfs qui se bousculeront pour aller voir exécuter ces tours de force, pourtant impossibles à réaliser. Les clichés que nous donnons ici de Francisco dans ses exercices serviront à faire voir que son numéro de battage est parfaitement présenté. Pour les connaisseurs, c'est la seule concession laudative que l'on puisse lui adresser parmi tout le « bluff » qui a fait sa réputation.



J. STEINBACH

JOSEPH STEINBACH

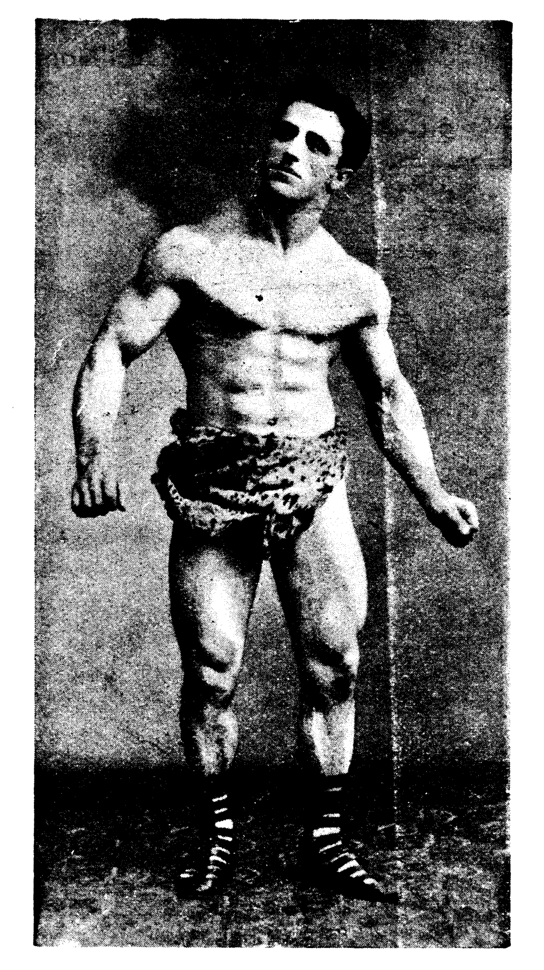
Joseph Steinbach fut pendant longtemps considéré comme le champion amateur de poids et haltères.

Steinbach, qui jusqu'à présent était amateur, vient de passer professionnel, et il est certain que son succès ne sera pas moins grand en cette nouvelle carrière. Steinbach a été vainqueur dans tous les concours, sans exception, auxquels il a pris part, entre autres ceux de Berlin, Francfort et Vienne, ainsi qu'aux Jeux Olympiques d'Athènes.

On se souvient de sa fameuse concurrence avec le Grec Thofalos. Steinbach est détenteur de 17 records allemands pour les poids, c'est-à-dire pour des mouvements exécutés avec la licence qu'autorisent nos voisins.

En épaulant en plusieurs temps, il arrive à jeter 175 kilos à deux mains; et en se renversant en arrière, il arrive à développer 150 kilos à deux mains et transforme son mouvement en un véritable dévissé. Ajoutons que Steinbach s'entraîne depuis quelque temps à la lutte, et qu'il brille déjà dans ce sport.

Steinbach, né à Vienne (Autriche) en 1880, est un gaillard bronzé de 1^{m}80 de hauteur et, de l'avis de Maspoli, le célèbre champion de France (amateur), Steinbach est doué d'une force phénoménale.



RONCO

RONCO

Ronco est un athlète italien doué d'une taille peu élevée, mais d'une musculature imposante. Son numéro se compose de poses plastiques (genre Sandow), puis d'exercices de force où dominent les dévissés, les développés, etc. Ronco vient de s'exhiber à l'Apollo où il arrêtait une automobile lancée sur un plan incliné.

La mode étant à l'automobile, tous les athlètes s'évertuent à trouver des trucs sensationnels pour étonner la galerie. A quand l'arrêt d'un express du Nord lancé à 120 à l'heure?

Au train dont vont les choses, cela ne pourra tarder.

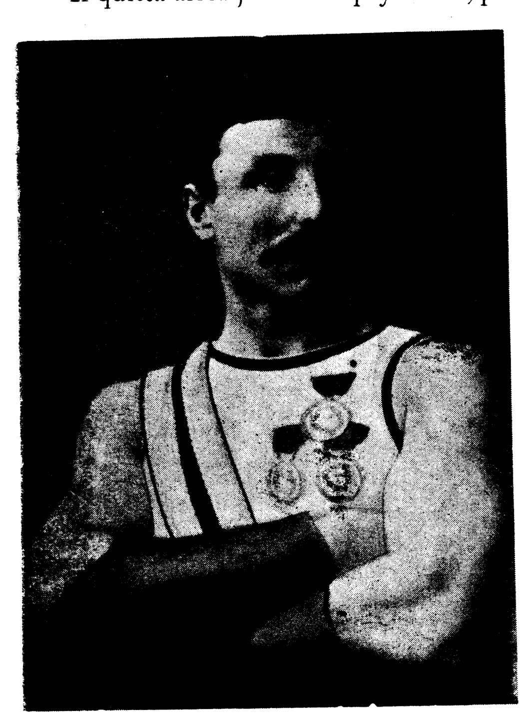
Ronco, qui est bien proportionné, mesure 41^{cm} 5 de bras et 34 centimètres d'avant-bras, 1^{m}15 de poitrine. Ronco a surtout un abdomen très musclé, il le doit aux exercices de culture physique qu'il a faits lorsqu'il était pupille de Sandow, à Londres.

ÉTIENNE GONNEVILLE

Dit l'Homme aux Pavés

Étienne Gonneville, dit l'*Homme aux Pavés,* est né en 1847, à Tourteville, dans la Manche, aux environs de Cherbourg.

Il quitta assez jeune son pays natal, pour venir travailler à Paris comme corroyeur. Entre-temps, il posait comme modèle chez les peintres et à l'École des Beaux-Arts.



ETIENNE GONNEVILLE

Il ne commença guère qu'à trente-trois ans à faire le métier d'athlète, mais il obtint vite un certain succès auprès du public, grâce à sa belle musculature et à la difficulté de ses exercices généralement exempts de « chiqué ».

En effet, il produisait son travail avec de vrais poids de vingt kilos et il y ajoutait une note originale en se servant d'essieux de grosses voitures qu'il maniait comme un fusil pour faire l'exercice.

Un peu plus tard, il adjoignit à ce matériel un peu primitif quelques grosses barres de 80 kilos environ et plusieurs gros haltères d'une main.

Gonneville, suivant la coutume presque classique des athlètes professionnels de son époque, « faisait » aussi le tonneau qu'il développait devant lui par les dents et sur lequel il faisait asseoir un homme de bonne volonté.

Voici dans quelles circonstances son surnom de l'*Homme aux Pavés* lui fut donné :

Gonneville travaillait à Nantes et se trouvait en concurrence avec quatre ou cinq « posticheurs » comme lui.

Ceux-ci travaillaient tous avec des poids truqués et présentaient avec moins de mal des tours de force identiques à ceux de notre héros.

Gonneville rongeait son frein en silence, mais, très fâché de la concurrence déloyale que lui faisaient ses collègues, il méditait un moyen de se venger.

C'est alors qu'il imagina de se rendre chez un tailleur de pierres et qu'il se fit fabriquer dix pierres du poids de 18 à 22 kilos dans lesquelles il fit sceller des anneaux de fer.

Gonneville s'entraina pendant quelques jours avec ce matériel inédit, et quand il l'eut suffisamment en mains (c'est le cas de le dire), il revint sur la place Royale de

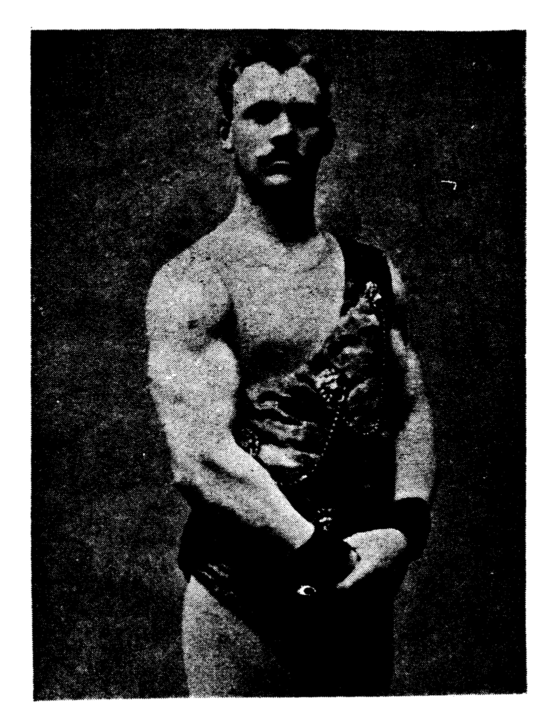
Nantes, où il s'installait ordinairement, et exhiba ses pavés aux yeux ébahis des spectateurs. L'imprévu de ses nouveaux exercices eut un grand succès, et ce à la grande colère de ses collègues, qui durent plier bagage devant l'indifférence du public.

Par la suite, Gonneville reprenait toujours ses pavés lorsqu'il arrivait dans une ville où s'exhibaient des athlètes avec des poids truqués.

Gonneville, courageux et sobre, s'était amassé un certain pécule avec son métier d'athlète ; il se fit bâtir une propriété à Graville, près du Havre, dans laquelle il se retira pour vivre de ses petites rentes.

Au point de vue athlétique, Gonneville était un homme sortant de l'ordinaire ; il possédait une musculature impressionnante.

JOHNSON



JOHNSON
Photo faite en 1892

Le Suédois Johnson fut un des plus forts athlètes du monde il y a quelque dix ans.

Il levait, en trois temps, une barre de plus de 300 livres, c'était un des premiers, sinon le premier, qui arriva à dépasser le chiffre de 150 kilos.

Né à Stockholm en 1872, il mesurait 1^m805 de hauteur, 39 centimètres de bras et avait une qualité de muscles exceptionnelle. Il travailla avec Wahlund, un autre Suédois très fort, et ils obtinrent un succès mérité.

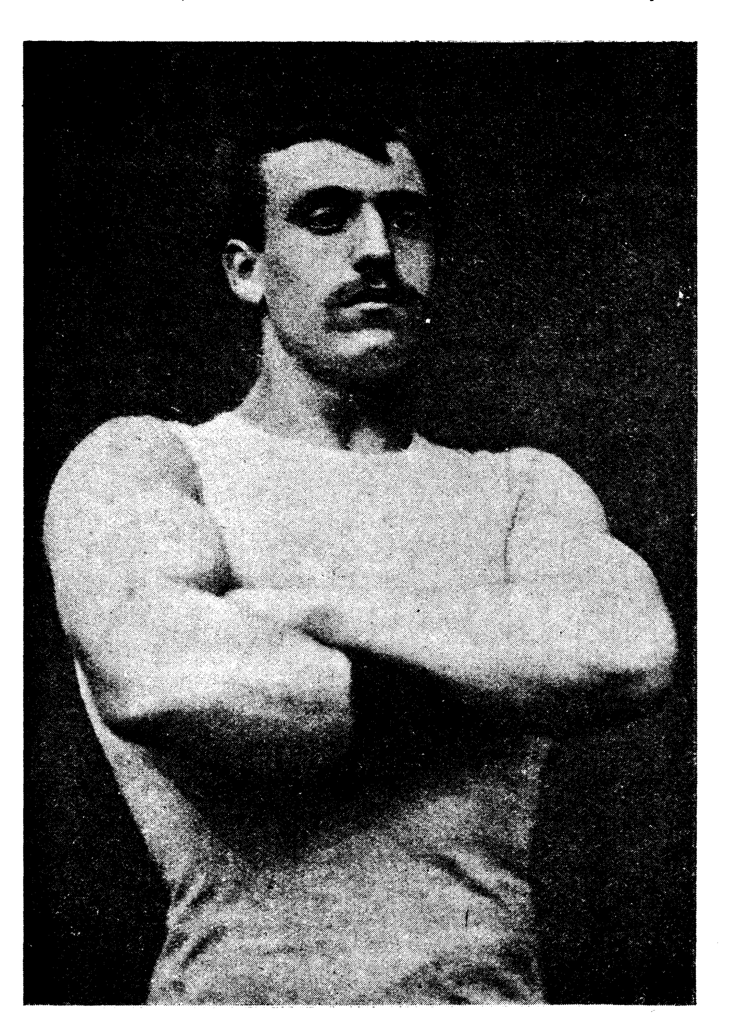
ALBERT BRUNIN

DOUÉ d'une formidable musculature, dès l'âge de dix-huit ans Brunin fut un athlète gymnaste qui faisait une croix de fer aux anneaux avec 40 kilos attachés aux pieds.

Il arrachait 60 kilos avec facilité, développait 90 kilos à deux mains et montait six mètres de corde lisse avec un homme attaché aux pieds. Il travailla dans différents cirques avec Verhaegue, le roi de la corde lisse, et leur numéro se composait d'exercices de force et de gymnastique. Puis, un beau jour, il lâcha le cirque et se mit professeur de gymnastique.

A propos de Brunin, je me rappelle une anecdote assez drôle au sujet d'un match qu'il eut avec un athlète, merveilleux gymnaste, Arthur Merrheim. Voici à quelle occasion :

En 1888, fut fondée à Lille une section athlétique, « La Française », dont les principaux membres furent : Merrheim, Marchand, Bottin, Dubois, Lees et moi. Merrheim, qui était à l'époque un des meilleurs gymnastes du Nord, était aussi un haltérophile distingué ; il avait $41^{cm}\,5$ de bras, 40 de mollets et 60 de cuisses, $1^{m}\,08$ de poitrine ; c'était un beau gaillard, arrachant très aisément 50 kilos, jetant 90 kilos et développant facilement 75 kilos à deux mains ; il dévissait aussi 65 kilos très aisément, faisait des bras tendus superbes avec 20 kilos et aurait pu faire davantage, mais vers 1888, les engins n'étaient pas perfectionnés comme maintenant et l'entraînement n'était pas toujours facile à suivre. De 50 kilos on passait directement à 75 kilos; il n'y avait pas d'haltères plus lourds, ce qui nécessitait l'addition de petits poids et de petits haltères supplémentaires fixés à chaque extrémité de la barre : cela augmentait la difficulté du jeté et de l'épaulement.



ALBERT BRUNIN A 20 ANS

A l'époque, il y avait à Lille plusieurs sociétés de gymnastique ; les plus importantes étaient « La Française » et « La Jeunesse Lilloise ». Une petite rivalité séparait les gymnastes de chaque société, et chaque gymnaste s'efforçait de paraître plus fort que son camarade, surtout si celui-ci était d'une société concurrente.

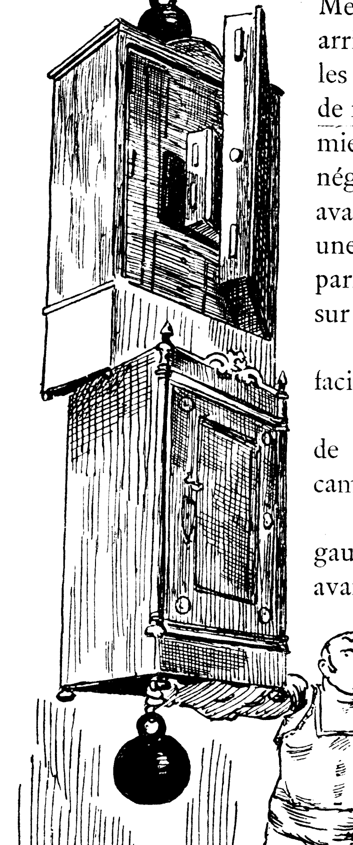
Un jour, je fus témoin d'un superbe match entre deux étoiles des sociétés rivales : A. Brunin de « La Jeunesse Lilloise » et A. Merrheim de « La Française ».

C'était par un dimanche d'été, Merrheim faisait du canotage, sans doute pour

avoir l'occasion d'exhiber ses bras, qu'il avait fort beaux, qui faisaient l'admiration de tous et que beaucoup enviaient, moi le premier. Il débarqua dans une guinguette, chez Lefèvre, *A la Bonne friture*, à Canteleu, où les canotiers se donnaient rendez-vous pour faire de la gymnastique. Brunin, de la société « La Jeunesse Lilloise », s'y trouvait et faisait de la gymnastique aux anneaux. Voyant entrer Merrheim qu'il connaissait de vue et de réputation, il s'efforça de faire de la belle gymnastique. Ah! le beau match dont je fus le témoin!



Aucun des deux rivaux ne fit semblant de voir l'autre ; quand Brunin eut fini, Merrheim, sans affectation, arriva aux anneaux et fit tous les exercices que Brunin venait de faire, en s'efforçant de faire mieux. Brunin, voyant cela, fit négligemment une planche en avant en secouant le corps, puis une croix de fer d'une exécution parfaite et s'arrêta le sourire sur les lèvres.



Merrheim reprit les anneaux, fit les mêmes exercices aussi facilement que son rival et retourna à sa place.

Brunin revint et fit trois planches en avant, trois croix de fer, un équilibre et descendit en croix de fer, et... son camarade fit la même chose que lui.

Brunin fit trois tractions du bras droit, trois du bras gauche, développa une croix de fer et finit en planche en avant qu'il tint un quart de minute au moins.

Merrheim fit la même chose.

Brunin se fit balancer aux anneaux à toute volée et se mit en croix de fer.

Alors Merrheim abandonna la partie qui devenait trop dure, sachant très bien que Brunin était terrible dans ce genre d'exercices.

Somme toute, les deux gymnastes se valaient, et je puis assurer que le spectacle de ces deux beaux gars bien découplés fut un régal pour les amateurs de gymnastique de force qui étaient présents. Les deux rivaux pesaient chacun 80 kilos, et je ne crois pas que beaucoup de gymnastes actuels puissent faire ce que ces deux athlètes firent ce jour-là. A

remarquer en outre que leur poids était une difficulté de plus à ajouter aux mouvements.

Merrheim fut un des plus beaux gymnastes de son temps : il fut athlète complet, leveur de poids, lutteur, gymnaste, sauteur, etc. A ce moment-là, on ne sacrifiait pas la vraie gymnastique de développement aux mouvements d'ensemble, aux ballets, avec ou sans musique, pour amuser les badauds, on travaillait pour développer ses muscles et les mouvements de force étaient appréciés à leur valeur. Nous ne pouvons que regretter cet abandon de la gymnastique de force au profit de la gymnastique acrobatique où l'adresse seule entre en jeu.

Albert Brunin est à présent professeur de gymnastique à Alençon (Orne), où il est très aimé de ses nombreux élèves.

Cette photographie le représente à l'âge de vingt ans ; il avait déjà 1^{m}16 de poitrine, 41 centimètres de bras et 33 d'avant-bras.

Albert Brunin est né à Lille, en 1868.

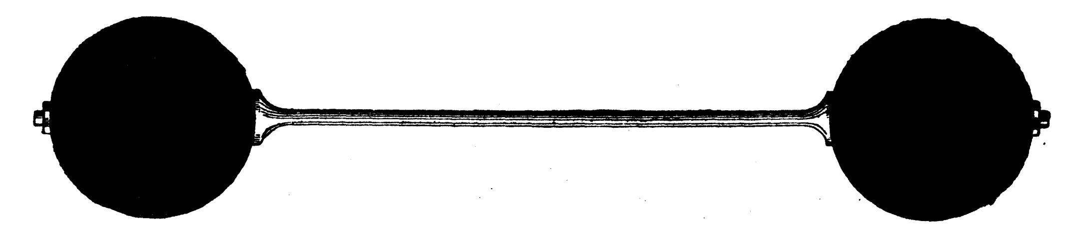
ÉMILE VOSS

ÉMILE VOSS

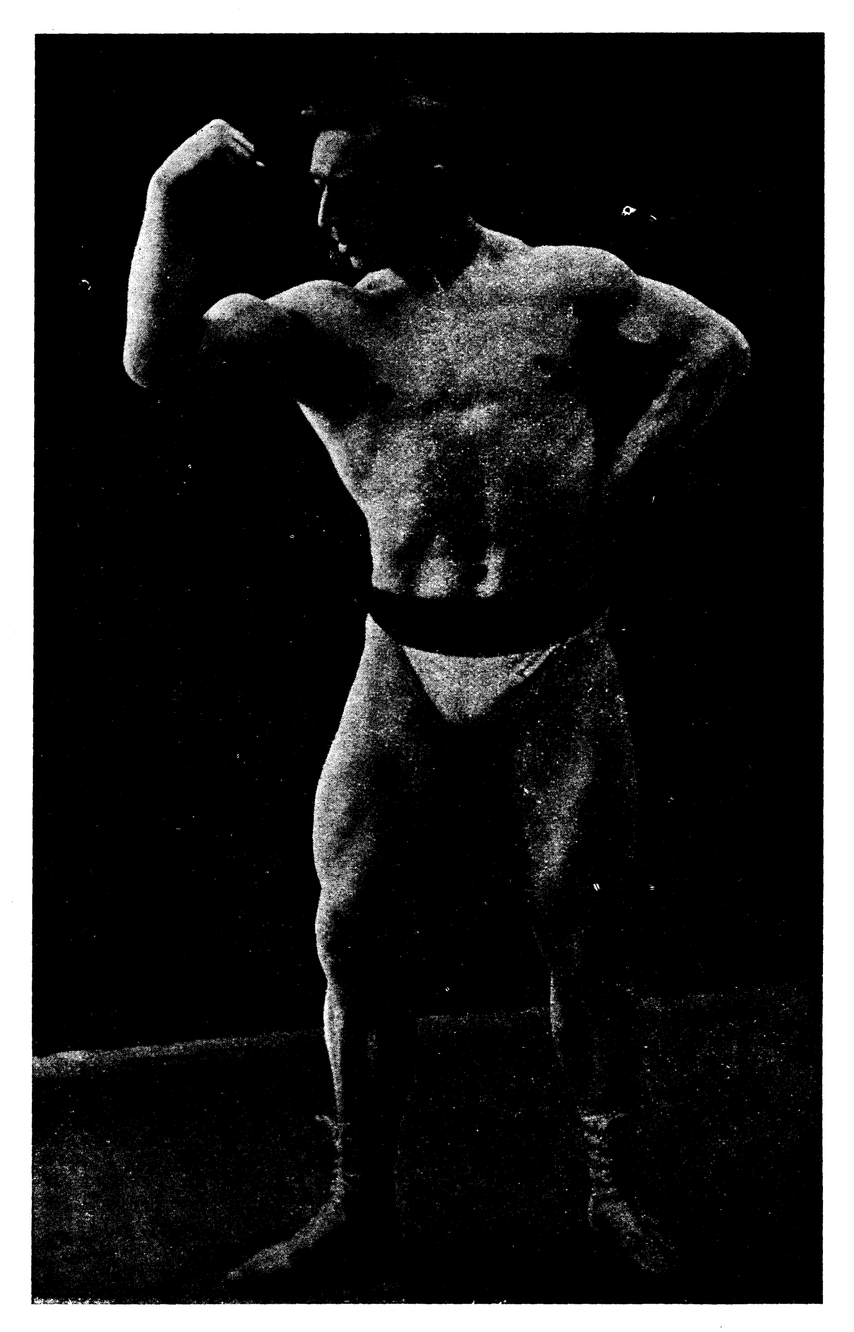
Émile Voss, un des anciens athlètes les plus connus d'Allemagne, mourut à Berlin, en 1910, dans une maison de santé, où une congestion pulmonaire le tint alité pendant trois jours seulement. Il fut enterré à Stettin, sa ville natale, et son cortège était imposant.

C'est que Émile Voss était très populaire en Poméranie ; à Stettin, pas un gamin qui ne le connût. Il était universellement estimé et aimé de tous, non seulement pour sa force extraordinaire bien connue, mais aussi pour sa cordialité et sa droiture Émile Voss n'avait que cinquante-deux ans : il avait fait de nombreuses tournées en Russie, en Angleterre et en Amérique et y avait amassé beaucoup de gloire et une respectable fortune.

Il avait 1^{m}88 de hauteur et pesait 112 kilos.



JEAN-FRANÇOIS le Breton



JEAN-FRANÇOIS LE BRETON

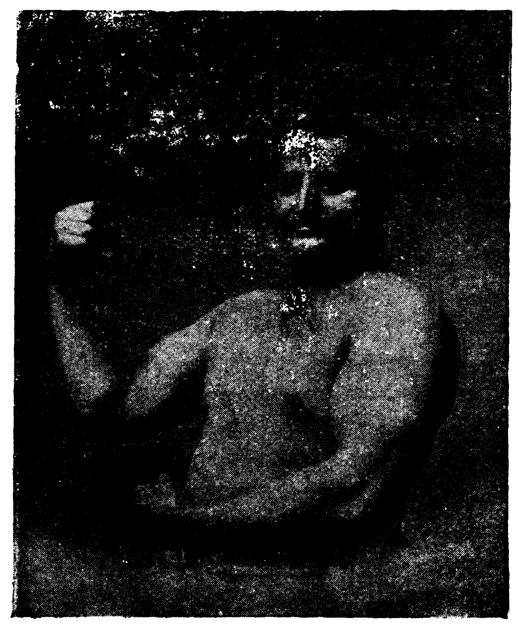
Débutant par les poids légers, Jean-François, une étoile de l'athlétisme, après avoir obtenu de magnifiques résultats comme musculature, se mit aux poids lourds,

et réussit à établir plusieurs records qui le signalèrent à l'attention des amateurs. Jean-François est né en Bretagne, en 1879, à Quimper; il mesure 1ᵐ72 de hauteur, 45 centimètres de cou, 1ᵐ25 de poitrine, 91 centimètres de ceinture, 43ᶜᵐ5 de bras, 35 centimètres d'avant-bras, 20 de poignet, 70 de cuisse, 43 de mollet et pèse 182 livres.

Voici les records de Jean-François :

Volée à droite.	181 livres. Record du monde.
— à gauche	167 livres.
Arraché à droite.	176 livres.
— à gauche	158 livres.
— à deux mains	230 livres. Record du monde.
Épaulé d'une main et jeté à droite . .	192 livres.
— — à gauche. .	185 livres.
En barre à deux mains	291 livres.
En haltères séparés.	252 livres.
Développé à deux mains	200 livres.
Bras tendu, croix de fer en poids. . .	70 + 60. Record du monde.
— en haltères	60 + 60. Record du monde.
Bras tendu par l'anneau.	52 livres.
Croix de fer par les anneaux.	50 + 40 = 90 livres.
Flexion de jambes avec.	320 livres.

SÉROLE



SÉROLE

Antoine Sérole est né à Roanne en 1873 et, pour ses débuts, vint à Paris à l'H. C. F. en 1903 battre le record du dynamomètre Régnier (position libre) qui appartenait à Roumageon, avec 177 kilos et demi. Sérole amena 169 kilos au premier essai et 178 kilos au deuxième essai. Il s'appropria ensuite le record du dynamomètre Collin, pression d'une main avec 75 kilos à droite. Le précédent record était à Victorius avec 70 kilos.

Non moins étonnant par la force des reins, il enleva 450 livres au soulevé de terre à deux mains, battant l'ancien record qui était de 444 livres et appartenait à E. Deriaz (ce dernier a depuis repris son record).

Sérole a rebattu son propre record au Régnier en faisant 201 kilos un quart puis enfin 224 kilos

Les mensurations de Sérole sont éloquentes, les voici : hauteur 1^m^ 73, poids nu 100 kilos, tour de cou 44 centimètres, tour d'épaules 1^m^ 32, tour de poitrine 1^m^ 23, tour de ceinture 1 mètre, cuisses 63,5, mollet 41,5, bras 42,5, avant-bras 34,5.

Sa capacité pulmonaire mesurée au spiromètre est de quatre litres.

Miss OLGA ET KAÏRA

Ce furent toutes deux des artistes extraordinaires. Olga était une superbe mulâtresse, née d'un père nègre et d'une mère blanche, le 21 avril 1858, à Stettin. Artiste de cirque dès l'âge de neuf ans, elle débuta sous le nom de Lala et a fait tous les numéros connus : trapèze, équilibre, trapèze volant, corde volante, fil de fer, etc., etc.



Miss Olga et Kaïra

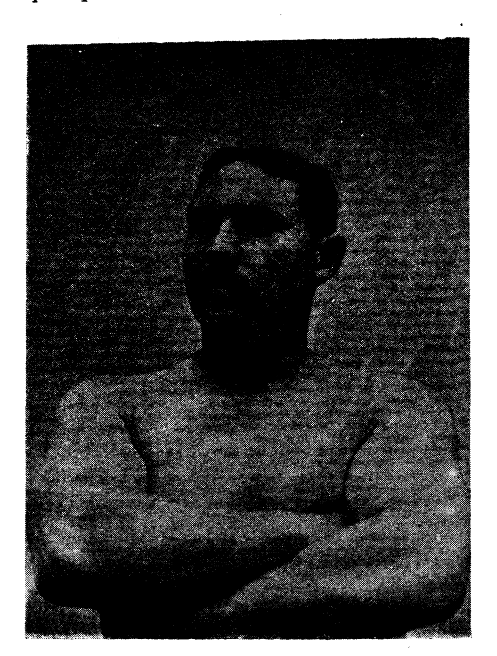


Olga la mulatresse et son canon

Elle avait des bras superbes, vraiment extraordinaires pour une femme, à tel point que, quand je la vis pour la première fois au cirque Rancy en 1887, où elle faisait un numéro avec miss Kaïra la Blanche, je fus jaloux de ses biceps. Et il y avait de quoi ! Elle avait en effet 38^cm^ 5 de bras tout en muscles et d'un modelé incomparable. C'est dans la pantomime *La Fête au Village* que je la vis. Elle y accomplissait ce tour de force peu banal de maintenir avec les dents un énorme canon, auquel on mettait le feu. Suspendue par les jarrets à un trapèze et tenant des anneaux dans les mains, elle prenait un homme pesant 70 kilos qui se suspendait aux

anneaux et ramenait plusieurs fois de suite les mains à hauteur des cuisses, faisant en quelque sorte le développé à deux mains avec 70 kilos.

Quant à miss Kaïra la Blanche, qui travaillait avec miss Olga la mulâtresse quand je les vis toutes deux au cirque Rancy, c'était une femme également superbe et qui faisait un numéro de voltige remarquable. Née en 1864 à Grätz (Posen), elle s'appelait de son vrai nom Theophila Szterker, dite Popischill. La pauvre artiste eut une bien triste fin. Alors qu'elle était à Barmen, au cirque Wulf, elle manqua un soir — le 21 juin 1888 — son filet en exécutant le « saut du plongeon » et vint s'écraser sur le sol. Elle ne mourut pas sur le coup et vécut encore cinq journées d'atroces souffrances.



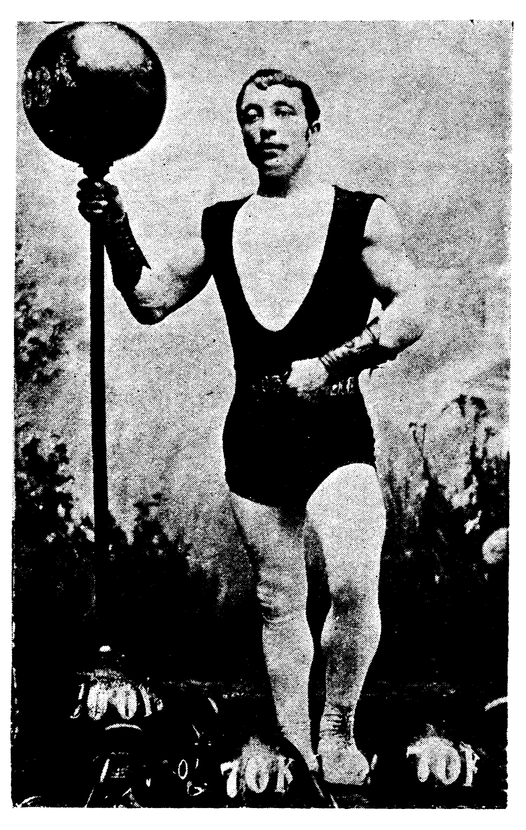
CARL WOLF

CARL WOLF

Des anciens athlètes russes, Carl Wolf fut un de ceux qui obtinrent le plus de succès par ses exercices de force.

Il avait $1^{m}88$ de hauteur, 46 centimètres de bras, 37 d'avant-bras et pesait 120 kilos.

GUSTAVE MINTCH

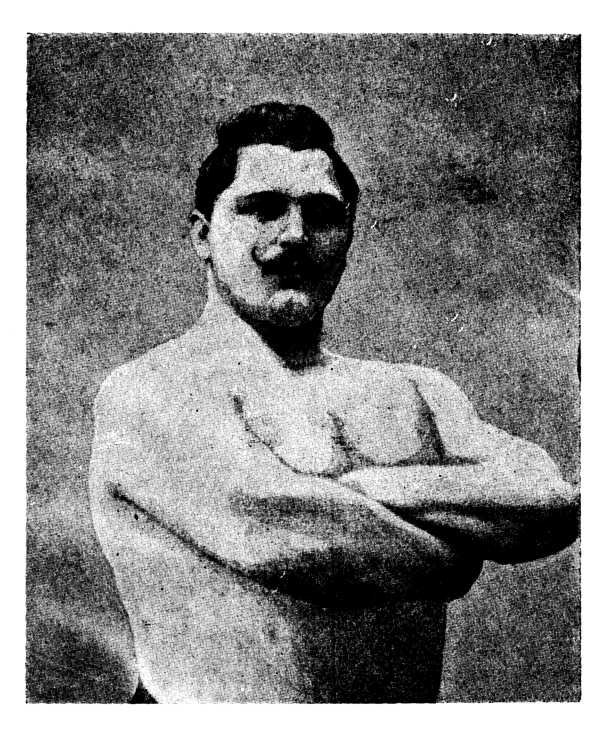


GUSTAVE MINTCH

Gustave Mintch était un bel athlète qui enlevait 100 kilos à deux mains, arrachait 60 kilos d'une main, et promettait d'arriver à un beau résultat. Malheureusement il eut un accident à la jambe qui l'empêcha à tout jamais de refaire de l'athlétisme. Mintch était né à Bruxelles en 1868.

RAOUL le BOUCHER

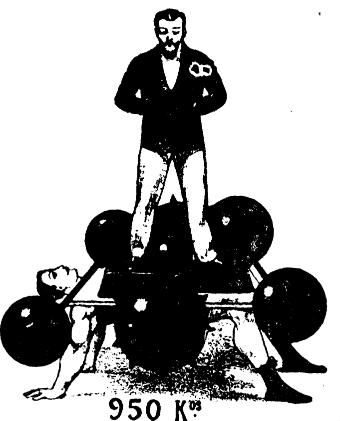
Raoul le *Boucher* s'appelait de son vrai nom Raoul Musson et était né, en 1883, à Châtillon-sur-Loire (Loiret). Venu très jeune à Paris, il fut placé par ses parents chez un boucher dont il devait prendre la succession. Athlétiquement bâti, le jeune Raoul s'éprit bien vite des exercices de force et, à peine âgé de treize ans, il était l'un des clients les plus remarqués du Gymnase Pons, avenue des Tilleuls, à Montmartre.



LA DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DE RAOUL le *Boucher*

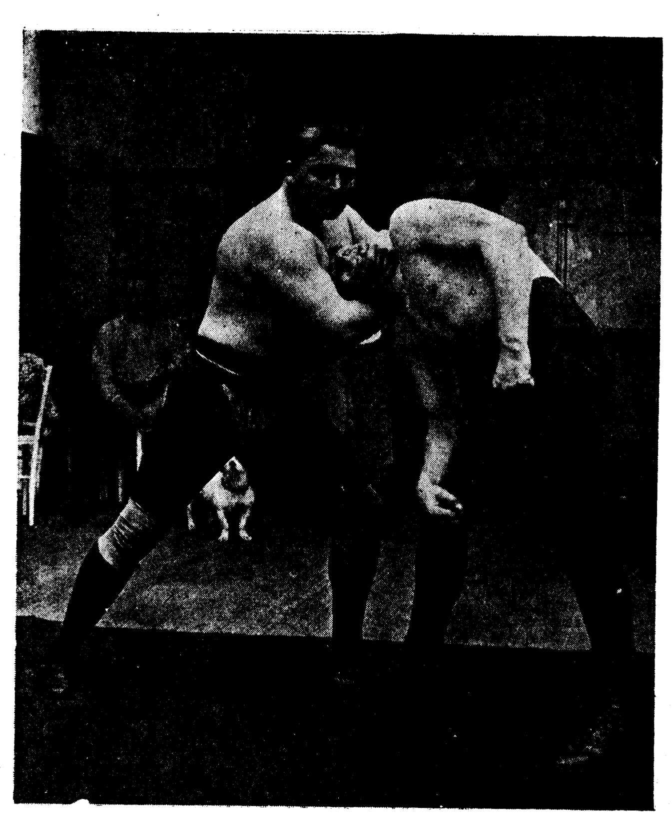
Il s'adonna à la lutte et y excella bientôt. Après avoir tombé les meilleurs amateurs, il s'en prit aux professionnels et stupéfia ses maîtres. Ses débuts en public eurent lieu en 1899, à l'Hippo-Palace; il avait seize ans. Mais c'est en 1901 seulement, à dix-huit ans, qu'il se révéla comme un grand lutteur, enlevant la quatrième place du championnat du monde.

En 1902, dans le championnat du monde, à l'âge de dix-neuf ans, il était second derrière Petersen et avait, au cours de ce tournoi, rencontré Padoubny qui faisait ses débuts. Les deux hommes n'avaient pu se tomber et le jury n'avait attribué la victoire à Raoul, après de longues heures de lutte, que par un point. Dans la même année, il prend part à la première Ceinture d'Or et se classe troisième, derrière Pons et Laurent le *Beaucairois*. En 1903, toujours dans la Ceinture d'Or, il est troisième derrière Pons et Petersen, mais il a tombé Laurent le *Beaucairois*.



En 1904, dans la troisième et dernière Ceinture d'Or, il est second, battu seulement par Pons, puis il entreprend une tournée au cours de laquelle il tomba Paul Pons plusieurs fois, notamment à Buenos-Ayres. En novembre 1905, nous le retrouvons aux Folies-Bergère, n'ayant toujours comme adversaire capable de l'inquiéter que Pons avec lequel, d'ailleurs, il s'est lié d'amitié et dont il devient l'associé. C'est la dernière fois qu'il devait lutter à

Paris. Après une nouvelle tournée qui fut longue et fructueuse, Raoul, ayant amassé une certaine fortune, avait acheté, à Maisons-Laffitte, une jolie propriété qui avait appartenu à M. E. Fischhoff.

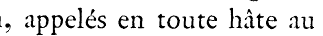


Raoul le *Boucher* en pleine forme, luttant avec Schémiakine

Raoul le *Boucher* est mort prématurément en 1907, le jour du mardi gras, à 8 heures, à la villa Sainte-Marguerite, à Nice.

Raoul était sur la Côte d'Azur depuis trois mois environ. Il habitait le cap d'Ail, à l'hôtel Fournier, et était venu de Paris en automobile avec son beau-frère. Tous deux allaient fréquemment à Nice, où les hivernants avaient aussitôt reconnu la silhouette du célèbre lutteur.

Très grippé, Raoul le *Boucher* aurait dû garder la chambre. Mais, assez mauvais malade et se sentant plein de vie, il ne voulut jamais s'aliter. Un commencement de fièvre typhoïde se déclara et peu après la méningite s'en mêla. Bientôt il divaguait, refusant tous les médicaments que les Drs Prons et Péguin, appelés en toute hâte au cap d'Ail, lui ordonnaient. Dans sa fièvre, l'athlète voulait lutter, lutter contre tous ou partir de suite en automobile pour Paris. « Il faut que je parte de suite, disait-il, j'ai un engagement à remplir et je serai disqualifié à vie si je ne les ai pas tombés tous, les uns après les autres. »





Sa mère et ses deux sœurs, appelées par télégramme, durent prendre une détermination énergique et le faire conduire à Nice par les dévoués sociétaires de la Croix-Verte de Nice. Il fallut cinq gaillards solides pour se rendre maître du lutteur et le hisser dans un coupé automobile qui, une demi-heure après, l'amenait à la clinique du Dr Fossé, villa Sainte-Marguerite. Mais la fièvre augmentait toujours et l'état du pauvre Raoul fut bientôt désespéré. Le mardi gras, à 5 heures, alors que Nice était en plein carnaval, Raoul le *Boucher* entrait dans le coma, et à 8 heures il était mort ! La méningite l'avait foudroyé.

Le corps de Raoul le *Boucher* repose aujourd'hui à Maisons-Laffitte.

Les mensurations de cet inoubliable lutteur étaient extraordinaires : bras 44 centimètres, avant-bras 36 centimètres, cuisse 72 centimètres, mollet 48 centimètres, poitrine 1m36, ceinture 1m07, hauteur 1m86.

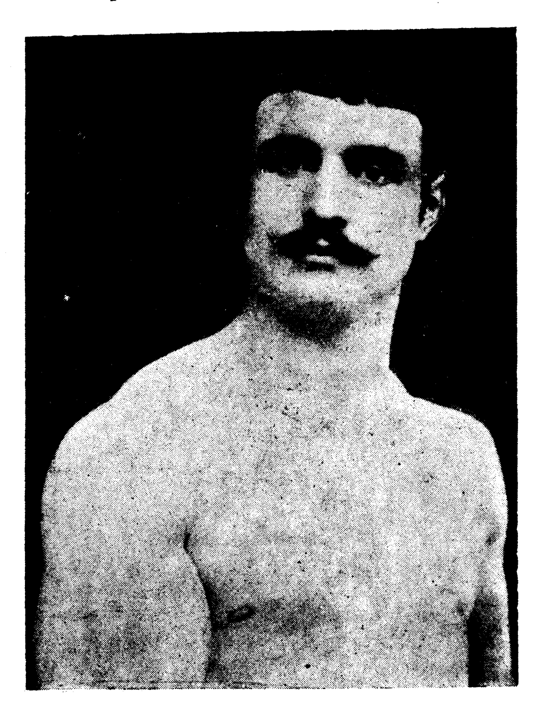


Ses performances étaient non moins remarquables :

Développé en barre 200 livres; arraché d'une main 140 livres. Bras tendu par l'anneau 20 kilos; avec retraite légère du corps 25 kilos. Il soulevait 443 livres de terre et se redressait avec.

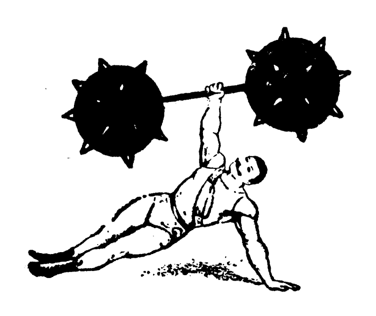
Raoul le *Boucher* avait l'étoffe d'un véritable champion du monde et sa force était inouïe. A mon école de culture physique il prit un poids de 20 kilos par l'anneau, le tint à bras tendu pendant au moins 30 secondes avec une facilité dérisoire et me demanda en riant si cela comptait et si cela était fait correctement. Inutile d'ajouter que nous rîmes tous de la question du jeune prodige.

Auguste MOLVA



Auguste Molva
Né à Paris en 1868

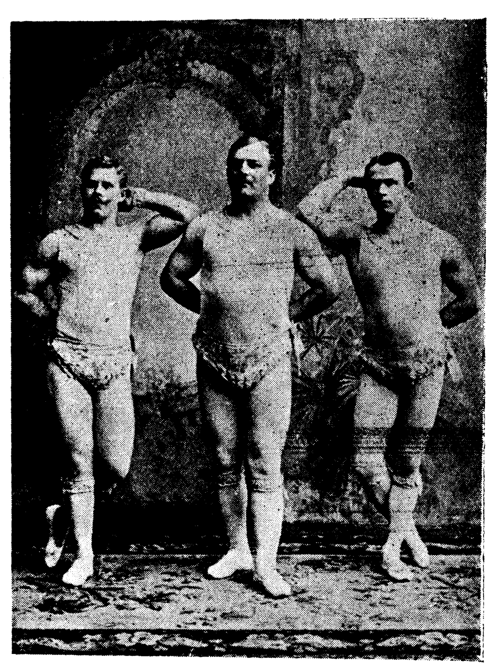
Né à Paris en 1868, Auguste Molva eut son heure de célébrité, vers 1888. Il fréquentait encore le gymnase de Noël *le Gaulois* vers 1895. Il avait 1m72 de hauteur, 40 centimètres de bras, 33 d'avant-bras, et 1m16 de poitrine. Depuis longtemps il est disparu de l'arène et nous ne savons ce qu'il est devenu.



LES TROIS MILONS

Les trois Milons étaient des Allemands qui, vers 1896, présentaient un numéro athlétique assez original. Deux athlètes tenaient chacun l'extrémité d'un fil de fer dans la bouche, ils étaient retenus à un poteau par le moyen de cordes et soutenaient ainsi le troisième athlète monté sur le fil de fer.

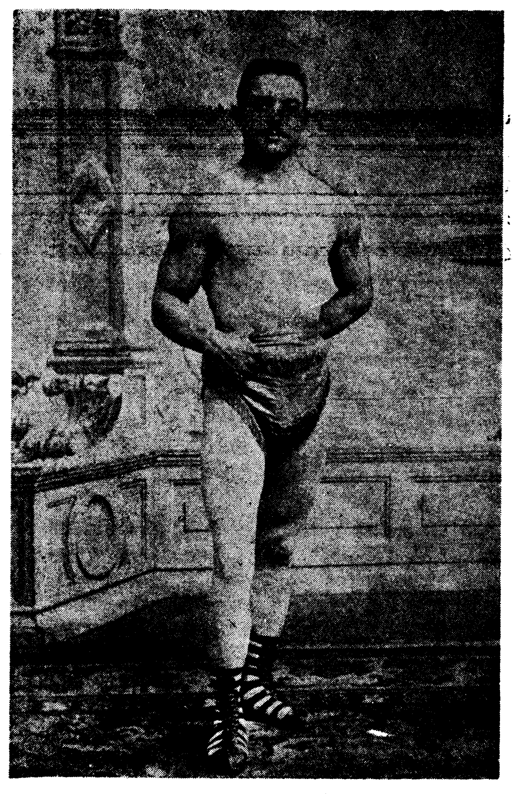
Le voltigeur enlevait des haltères, jouait du piston, jonglait sur le fil de fer pendant que les deux porteurs tiraient sur le fil de fer avec leurs dents. C'était très incommode et peu gracieux.



LES TROIS MILONS

VICTOR MERTELINCK

Victor Mertelinck (dit le *Petit Victor*), né à Bruxelles en 1870, tint pendant quelques années une loge foraine, avec une troupe de lutteurs et d'hommes forts, qu'il promena dans toute la Belgique, mais principalement à Bruxelles.

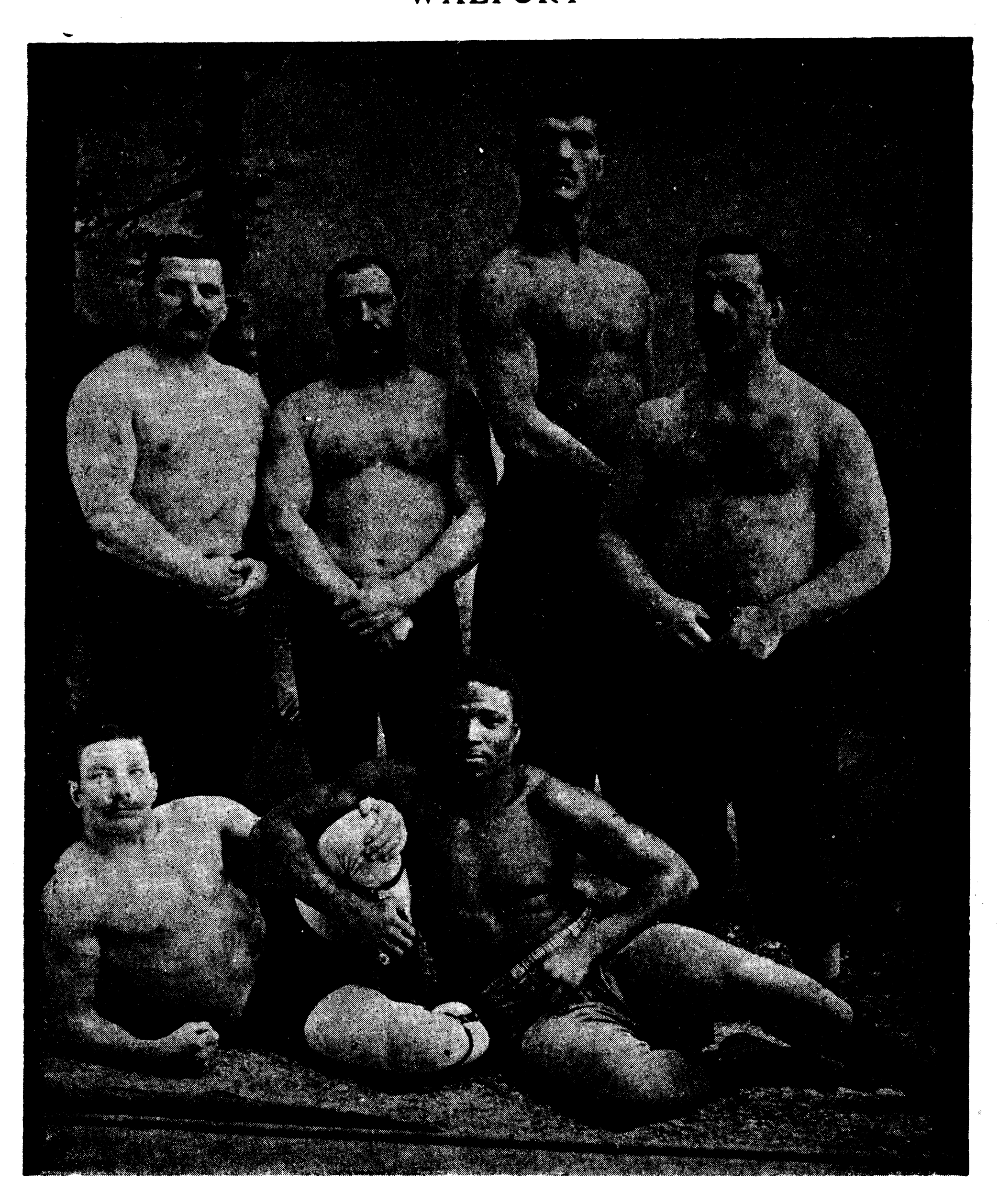


VICTOR MERTELINCK, BRUXELLES 1870

C'était un petit athlète, assez bien musclé, qui avait surtout l'amour du métier d'imprésario d'hommes forts. Aussi cherchait-il toujours à exhiber de beaux hommes, ce dont il était très fier.

Mertelinck mesurait 1m62 de hauteur, 1m08 de poitrine, 37 centimètres de bras, 32 d'avant-bras, 38 de mollets et 56 de cuisses.

WALFORT



UN GROUPE D'HOMMES FORTS

LÉON DUMONT LIMOUSIN le géant ANTONITCH WALFORT
MAUPAS le nègre MOURZOUCK

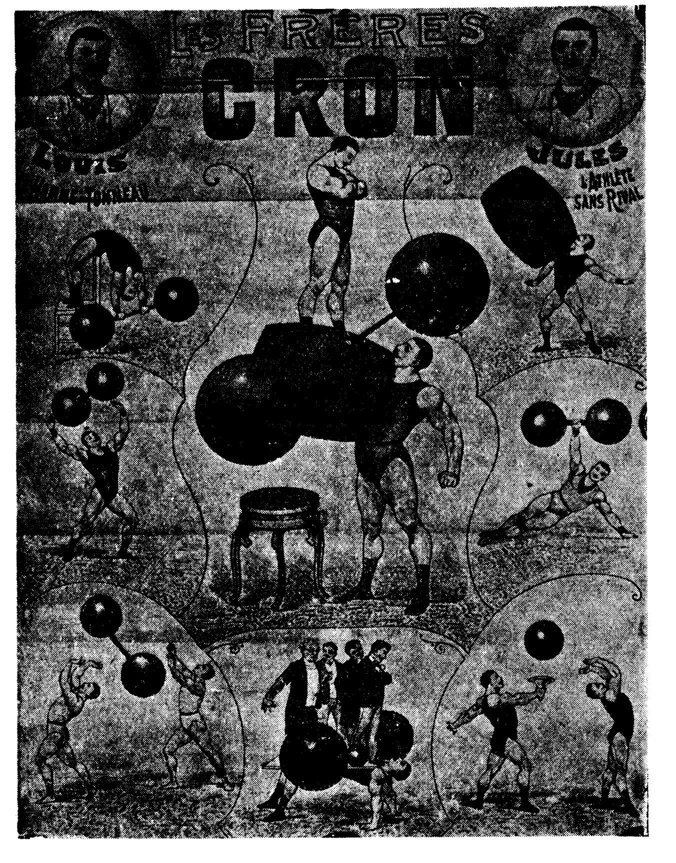
Louis Walfort est né à Lyon en 1868. C'est un gaillard très fort naturellement, et qui aurait pu accomplir de véritables prouesses athlétiques s'il avait eu plus de détente nerveuse.

Walfort a 36 centimètres d'avant-bras, 44 de bras et 1m24 de poitrine. Doué d'une force de main peu ordinaire, il a réussi après plusieurs essais à soulever de terre, d'une seule main, ma fameuse barre de 100 kilos que Poiré venait de soulever jusqu'aux genoux au premier essai.

Walfort travaillait avec Poiré à Lille, et les admirateurs de belles musculatures avaient de quoi être satisfaits.

Nous ne connaissons pas les records de Walfort, mais nous savons que c'était un homme de première force.

Dans le groupe où Walfort est représenté, on peut voir le géant Antonitch, le lutteur serbe ; le vaillant athlète Limousin ; le Havrais Léon Dumont, Maupas et Mourzouck le Tunisien.



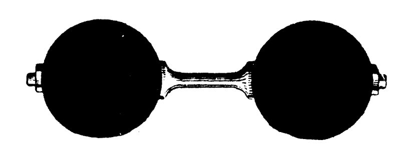
L'Affiche des Frères Cron

Les Frères CRON

Les frères Cron s'exhibaient vers 1880 à 1896 sur les places publiques et dans les foires.

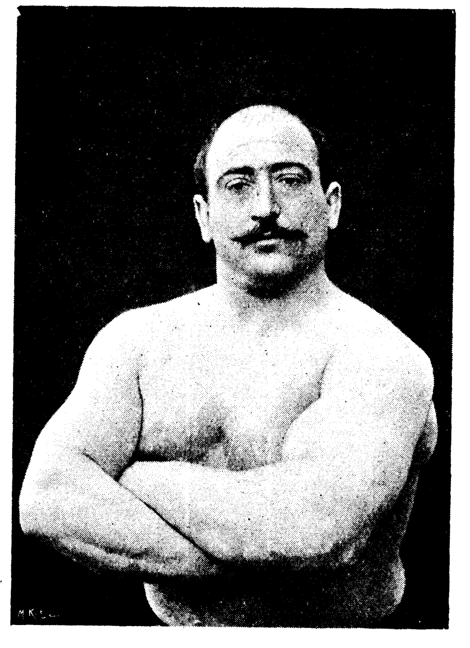
Louis, surnommé l'*Homme tonneau,* exécutait le travail habituel du posticheur et soulevait avec les dents un tonneau sur lequel un homme prenait place, puis on chargeait une grosse barre à deux mains avec une poignée énorme, barre qui se trouve maintenant au gymnase Meurdra à Courbevoie : Louis enlevait le tout avec une certaine aisance. Son frère Jules, qui s'était surnommé modestement l'*athlète sans rival,* pouvait arracher 45 kilos d'une main et c'était tout. Comme on le voit, c'était modeste. Néanmoins leurs affiches donnaient l'impression qu'ils possédaient une force prodigieuse.

C'est le seul portrait que nous ayons d'eux.



CARDI

Cardi, dit *Coconnet,* est un colosse qui mesure 140 centimètres de tour d'épaules, 124 de tour de poitrine, 49 de cou, 44 de bras, 33 1/2 d'avant-bras, 43 de mollet, 23 de poignet et pèse nu 100 kilos.



CARDI

Cardi, né à Antibes en 1878, est un élève de notre ami M. Richard Andrieu, l'avocat de Toulon.

Cardi est doué d'une très grande puissance musculaire, il tient correctement 30 kilos à bras tendu, 35 kilos en croix de fer, développe 100 kilos à deux mains et fait au dévissé jusqu'à 100 kilos, mais en épaulant la barre avec les deux mains.



HORACE BARRÉ

Cardi est un sympathique, sa bonne face joviale reflète la bonté, l'apanage des forts.

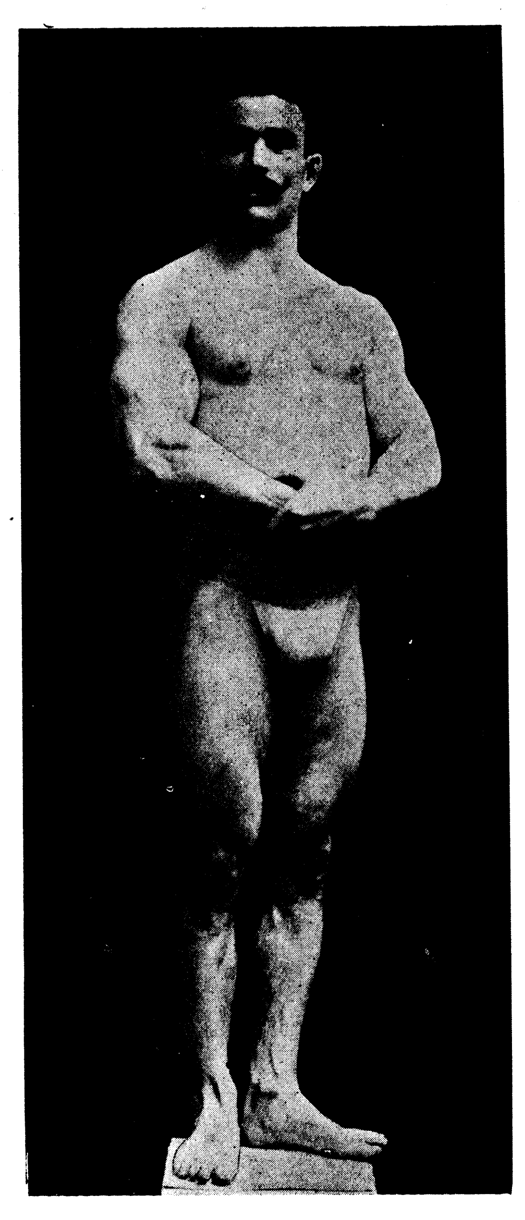
Cardi a abandonné l'athlétisme, il est à présent chauffeur d'automobile.

HORACE BARRÉ

La ville de Montréal, qui possède déjà Louis Cyr, un des plus forts professionnels du monde entier, a donné le jour à Horace Barré, un amateur doué d'une force extraordinaire.

Horace Barré est un Franco-Canadien, comme Louis Cyr, et son nom prouve qu'il descend d'une famille française émigrée au Canada, au temps où cette colonie appartenait à la France.

Horace Barré pèse 125 kilos, mesure 1^{m}72 de hauteur, 46 centimètres de bras, 37 d'avant-bras, 47 de mollets, 73 de cuisses et 1^{m}30 de poitrine. Il tient 35 kilos à bras tendu, développe 110 kilos et jette 130 kilos à deux mains; il épaule 245 livres à deux mains et dévisse de l'épaule ce poids formidable. (On sait que le dévissé est un des exercices favoris des athlètes étrangers; il est peu cultivé en France.)



LASSARTESSE

Horace Barré eut un jour un match avec l'athlète Irving Montgomery qui se faisait appeler Sandowe, et qu'on a surnommé plus tard le faux Sandow.

Montgomery, accompagné de Cyclops, le briseur de sous, lança un défi pour les poids à Louis Cyr. Ce dernier accepta en son nom contre Cyclops, et au nom de Barré contre Montgomery.

Les deux Franco-Canadiens sortirent facilement vainqueurs de leurs adversaires. Nous racontons d'ailleurs plus haut les péripéties de ce match célèbre.

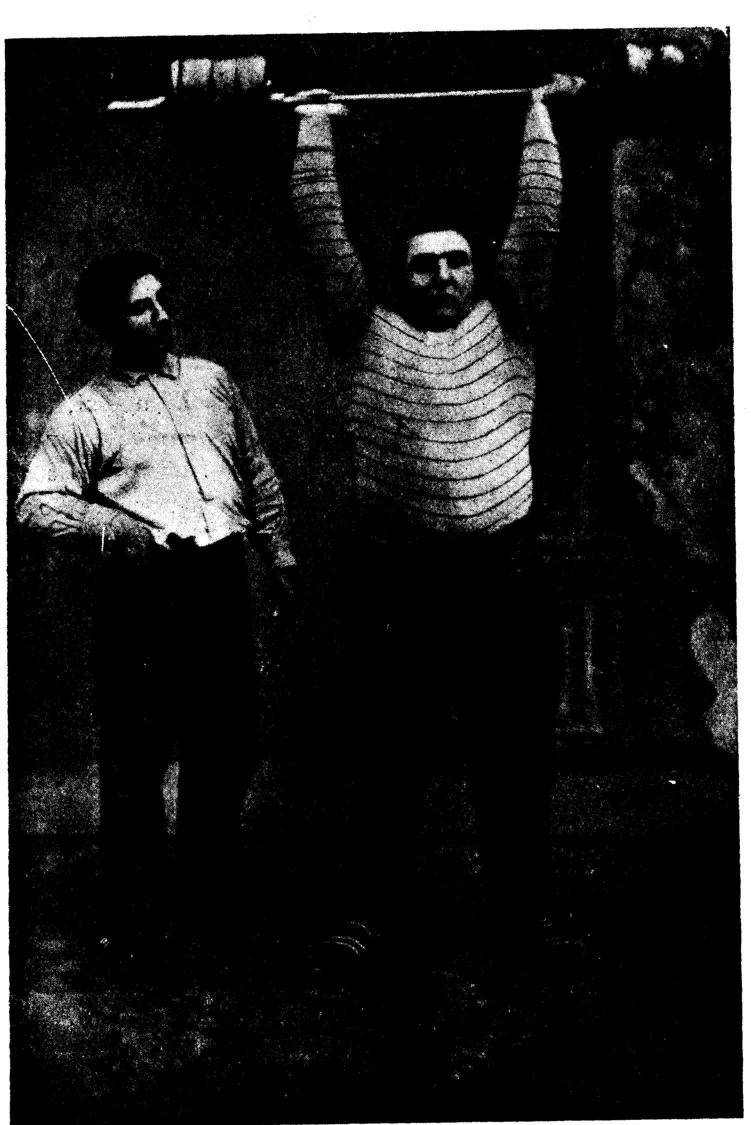
LASSARTESSE

Gabriel Lassartesse est un athlète merveilleux qui fut longtemps recordman de l'arraché d'une main, malgré son poids relativement peu élevé. Pesant nu 79 kilos, il est arrivé à 86^{k}500 à l'arraché d'une main, c'est stupéfiant. A l'H. C. F., devant Bonnes, le fameux champion haltérophile, et de nombreux amateurs, Lassartesse a arraché 80 kilos d'une main à deux reprises différentes, puis il a arraché trois fois de suite 70 kilos d'une main sans lâcher la barre; il a arraché aussi 75 kilos d'une main deux fois de suite sans lâcher la barre et sans qu'elle touchât terre. A la volée il a atteint 160 livres.

Il a exécuté aussi cinq flexions de jambes avec une barre de 135 kilos sur les épaules; à chaque flexion, les fesses reposaient sur les talons, et il marquait un temps d'arrêt dans cette position.

Au dynamomètre Régnier, l'énergique Bordelais a amené du premier coup 172 kilos et demi. Lassartesse mesure 1^m71 de hauteur, 41 centimètres et demi de bras et 34 d'avant-bras. Son bras, tout en muscles durs comme l'acier, est un des plus beaux qu'on puisse voir.

EL SEGONDO DE HERNANI (Pays Basque)


El Segondo de Hernani

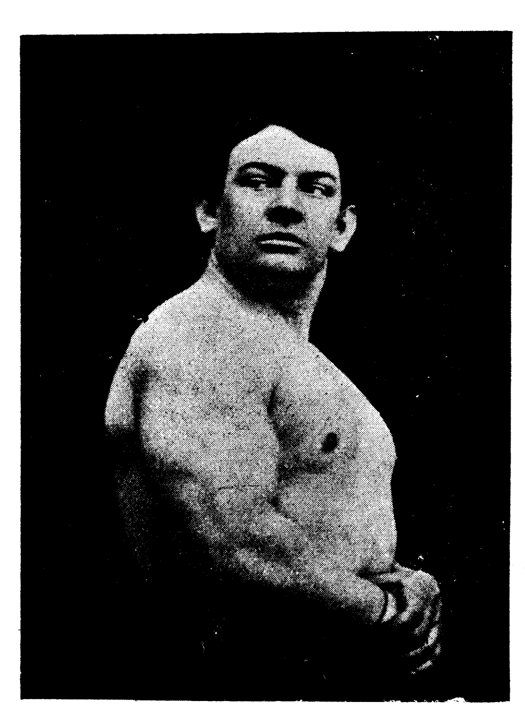
L'athlète qui est représenté ici soulevant une barre énorme est un colosse doué d'une grande force et pourvu de mensurations importantes.

On remarquera le développement énorme des cuisses de El Segondo, la largeur de son thorax et surtout la façon bizarre dont cet athlète enlève les barres à deux mains (une main est en pronation pendant que l'autre est en supination).

El Segondo travaille sans méthode et il n'en fait pas moins des exercices formidables. On peut juger d'après son ignorance les résultats merveilleux qu'il obtiendrait s'il travaillait d'après nos méthodes actuelles et avec le matériel en usage dans nos gymnases. Notre correspondant nous assure que la barre enlevée par El Segondo pèse 120 kilos. Quelle doit être la force de ce colosse si ce poids est exact ?

Hector DECARIE

Hector Decarie, actuellement l'homme le plus fort du Canada, celui qui a remplacé Louis Cyr depuis la retraite du vieux champion, est né à Saint-Henri de Montréal (Canada), le 27 mars 1880; son père, Jean Decarie, est commerçant à Montréal, sa mère, Lucie Fichaud, est issue d'une de nos vieilles familles françaises, famille dont les membres jouissaient tous d'une force extraordinaire. Hector Decarie ne tarda pas à prouver qu'il était digne de ses ancêtres. C'est à treize ans qu'on s'aperçut qu'il possédait une force au-dessus de la moyenne. Le directeur du collège où était le jeune Decarie ayant organisé un tournoi de lutte au poignet dans le but de distraire la jeunesse, Hector en sortit le premier en renversant même quelques instituteurs qui y avaient pris part. Le directeur en fut étonné, et attribua cette force à un don naturel.



Hector Decarie

Decarie pratiqua alors les poids et haltères, qui le rendirent célèbre par les nombreuses victoires dont voici les principales : en 1902, Hector battit le fameux Rolondo, champion d'Allemagne; en 1903, Albert Auvray; en 1904, Rousseau, champion de Québec; en 1906, ce qui le rendit absolument célèbre, il fit match nul avec le fameux Cyr qui, disons-le de suite, n'était plus entraîné ; malgré cela, Louis Cyr, qui jouissait encore d'une force phénoménale, ne put mieux faire contre Decarie que de faire partie nulle. Alors Louis Cyr, désireux de se retirer complètement de l'arène, remit son titre de champion du monde à Decarie, qui devint l'homme du jour, sa photographie parut dans tous les journaux canadiens.

Hector Decarie annonce d'ailleurs qu'il est prêt à se mesurer avec n'importe quel homme au monde, et nous allons voir s'il y aurait moyen de le faire rencontrer avec le fameux Deriaz, ce serait un spectacle intéressant et que les Parisiens iraient voir en foule.

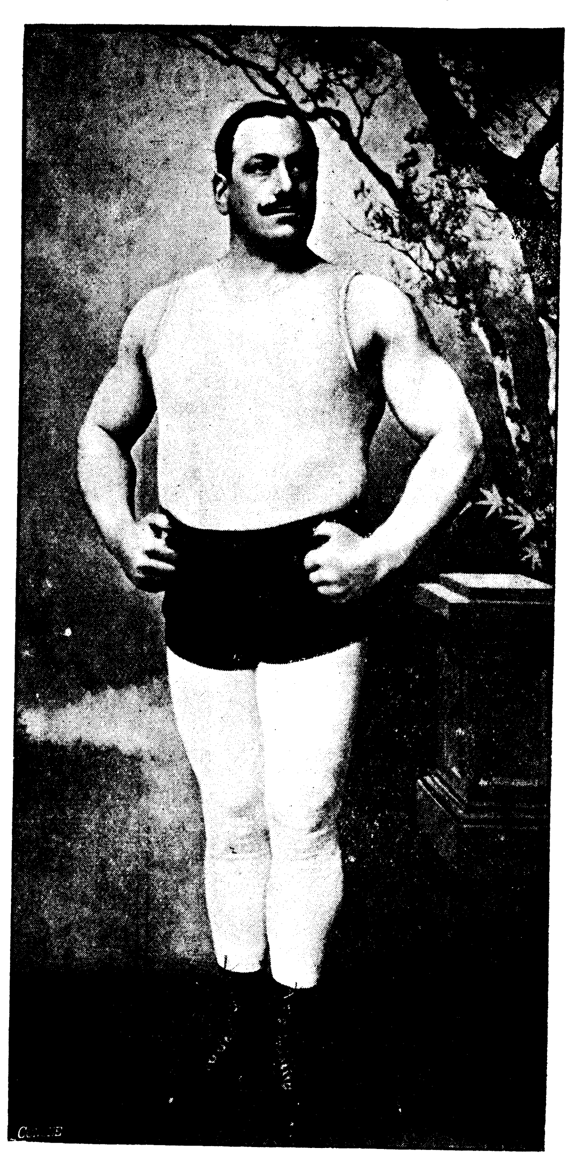
Voici les mensurations de Decarie : taille 1^{m} 68, poitrine 117 centimètres 1/2, cou 45, bras 46, avant-bras 37, ceinture 85, mollet 42, poids du corps 86 kilos.

Nous ne donnerons pas pour l'instant les records d'Hector Decarie, car nous préférons le voir d'abord à Paris pour le juger dans le match qui ne manquera pas de se produire entre nos champions parisiens et le champion canadien.

Le champion Decarie est prévenu que plusieurs hommes sont prêts à relever son défi.

Hans TROBELSBERGER

Un fameux athlète allemand qui eut son heure de célébrité en



Trobelsberger



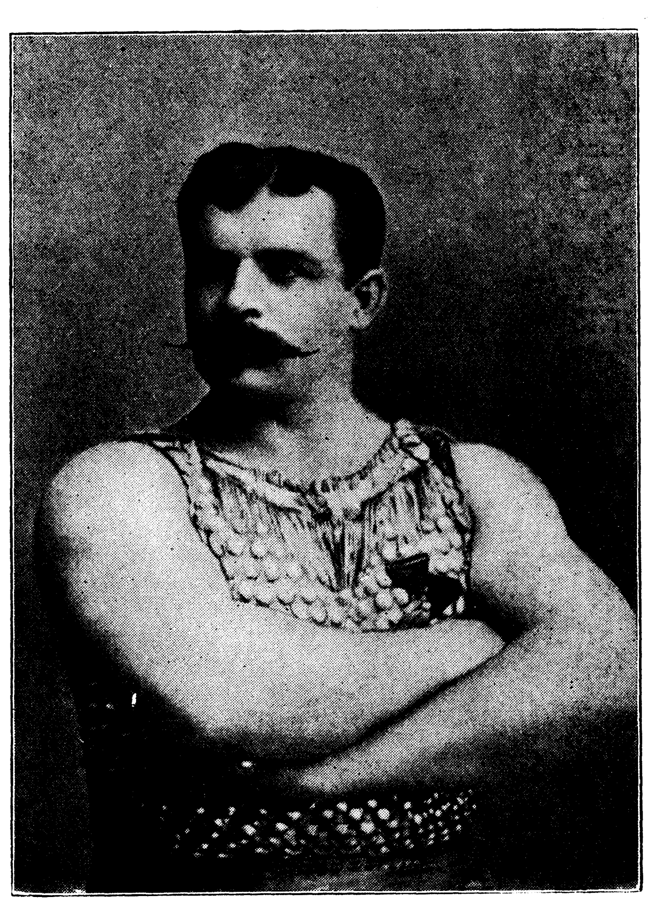
Hans Trobelsberger

Allemagne, en Russie, en Autriche, etc., mais qui est inconnu en France.

Or, Trobelsberger était, il y a quelque dix ans, une étoile de l'athlétisme (poids et haltères). Cet homme était une espèce de colosse de $1^{m}86$ de hauteur, avec des mensurations qui se rapprochaient beaucoup de celles de notre vieux champion Apollon. Il avait une force de pince qui aurait certainement donné à réfléchir

aux plus célèbres *gripmen* connus. (*A toi Léon Sée. A toi Jules Parent. A toi Vendenocke.*)

Trobelsberger mesurait 39 centimètres d'avant-bras, 47 de bras, 1^{m} 32 de poitrine, 49 de cou, 46 de mollet, 72 de cuisses, et pesait 124 kilos.



GEORGES JAGENDORFFER A 25 ANS

Il arrachait 75 kilos en force sans déplacer les pieds, il jetait 128 kilos en barre à deux mains, développait 110 kilos à deux mains et personne ne pouvait retirer ses poignets des mains de Trobelsberger quand celui-ci les enserrait de ses deux étaux. Tenant un bâton dans la main, il accrochait un poids de 20 kilos à 10 centimètres des doigts et maintenait le tout à bras tendu.

C'était un rude gaillard que ce brave Hans. Qu'est devenu ce bon Munichois, depuis qu'il s'est retiré de l'arène? Espérons qu'il aura fait souche de petits Trobelsberger que nous applaudirons un jour comme nous avons applaudi le père.

GEORGES JAGENDORFFER ET FERDINAND HALLMEYER

Georges Jagendorffer et Hallmeyer sont deux athlètes bien connus en Autriche et en Allemagne. Hallmeyer surtout est doué d'une puissance musculaire extraordinaire. La photographie ci-contre représente les deux athlètes avec un costume spécial pour pratiquer une espèce de lutte dont les prises se portent par le moyen de deux poignées fixées solidement autour des épaules et des bras. Chacun des deux lutteurs saisit les poignées fixées sur les épaules de son adversaire et cherche par de violentes tirades à l'amener sur les genoux.

Les mensurations de Hallmeyer sont : 1^{m}78 de hauteur, 46 centimètres de tour de bras, 37 d'avant-bras, 1^{m} 30 de poitrine, 72 de cuisse, 46 de mollet, poids du corps 120 kilos.

Les mensurations de Jagendorffer sont : 1^m 70 de hauteur, 45 centimètres de tour de bras, 36,5 d'avant-bras, 70 de cuisse, 45 de mollet, 43 de tour de cou, 1^m 28 de poitrine, poids 112 kilos. Il est né à Vienne (Autriche), le 21 avril 1849.

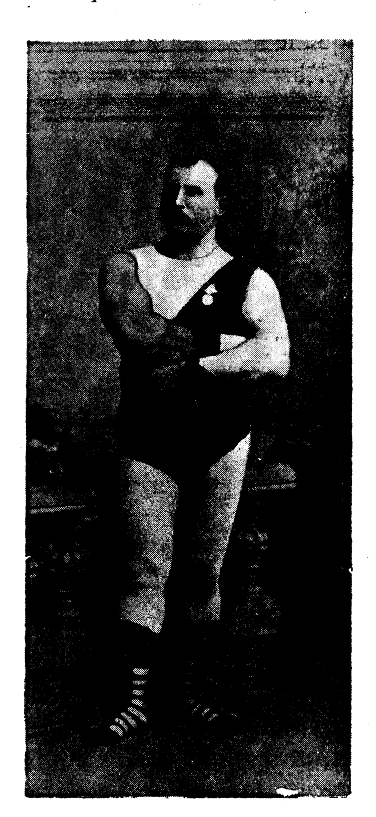
Jagendorffer fut un des premiers athlètes autrichiens, il fit partie du trio Osman avec F. Sthärr et Wilhelm Türk. Hallmeyer, qui est aussi un athlète viennois, développe 112 kilos à deux mains, épaule et jette 130 kilos et arrache 75 kilos d'une main.



JAGENDORFFER HALLMEYER

JACKSON

Jackson est un des premiers athlètes qui ait arraché 75 kilos d'une main. C'est un Américain qui s'est rendu célèbre il y a dix ans, dans tout le Nouveau Monde, par ses exploits athlétiques. N'oublions pas qu'à cette époque, les hommes qui arrachaient 75 kilos étaient à compter. Après Apollon, qui fut le premier qui enleva le poids formidable de 80 kilos, on ne comptait guère que deux ou trois hommes capables de réaliser ce tour de force : Bonnes, Eberlé et Ludwig Lutz, et ceci pour bien établir que l'athlète Jackson, en arrachant 75 kilos il y a plus de dix ans, fit un véritable tour de force, et qu'il sied de rappeler le souvenir d'hommes aussi remarquables.



JACKSON

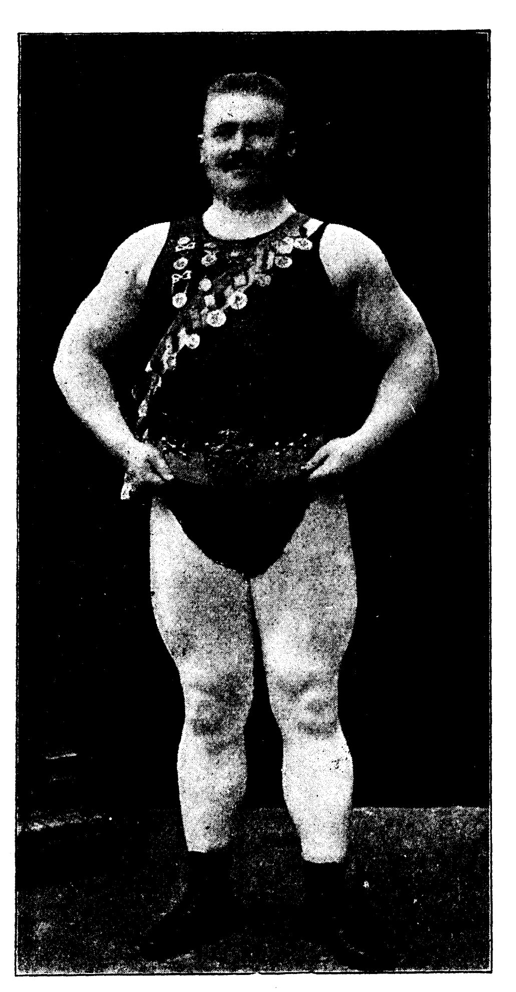
Les autres performances de Jackson étaient à l'avenant, il épaulait 129 kilos et les jetait correctement; il tenait aussi 30 kilos à bras tendu; il arrachait 200 livres à deux mains et les développait quatre fois de suite. Il développait 220 livres à deux mains. Quoique d'une musculature

un peu enveloppée, Jackson était, comme on le voit, doué d'une grande force physique.

Voici quelles étaient ses mensurations lorsque fut prise la photographie ci-dessus : hauteur 1^{m} 76, bras 42 centimètres, avant-bras 34, tour de poitrine 1^{m} 24, cuisse 62, mollet 42,5.

Jackson s'est retiré de l'arène depuis quelques années.

Il s'appelait Franz Steinig et était d'origine allemande.



ANDERSON, le *Champion suédois*
Recordman du monde de la barre à deux mains

ANDERSON

Arvid Anderson est un superbe athlète suédois d'une force peu commune en lutte gréco-romaine et aux exercices de poids et haltères. C'est surtout dans ce dernier sport que le nom d'Anderson restera à jamais célèbre, car le Suédois est à coup sûr un des plus forts leveurs de poids du monde entier. Dans les mouvements de la barre à deux mains, Anderson a, de tout temps, prouvé sa supériorité en réalisant des performances colossales.

Jadis, les records étaient beaucoup moins élevés que maintenant, et cela en France comme à l'étranger ; le premier homme qui jeta en trois temps 300 livres fut le fameux brasseur de Munich, Hans Beck. Peu de temps après, le célèbre Wilhelm Türk réussit 301 livres, et ce record resta pendant longtemps en possession de l'hercule viennois. Mais Hans Beck, continuant à s'entrainer, réussit à jeter 315 livres, performance qu'il renouvela l'année suivante dans un championnat en Danemark. C'est alors qu'Anderson se signala à l'attention des amateurs, en enlevant aussi 315 livres en trois temps. Et ce n'est que longtemps après que Wilhelm Türk réussit à faire 321 livres, record qui est actuellement monté à 350 livres.

Anderson, pendant ce temps, est devenu professionnel, et quoique s'adonnant à la lutte, il ne négligea pas l'entrainement aux poids et haltères.

En 1906, nous avons eu le plaisir de revoir à Paris le magnifique athlète suédois qui était dans une forme extraordinaire.

La S. A. M., à cette époque, avait encore son local rue des Poissonniers, et c'est

là que le terrible Suédois se rendit possesseur du record du monde de l'épaulé d'un temps et jeté en barre à deux mains avec 298 livres. J'avais été convoqué en qualité de dynamométreur de l'H. C. F.

Cette merveilleuse performance fut correctement exécutée en présence de MM. Léon Sée, Robert, président de la S. A. M.; Lancoud, champion du monde amateur en 1903 ; Gouleau et autres athlètes de la S. A. M., Laurent le *Beaucairois,* Bech Olsen, Batta, Sabatié, Ricardo, Gaumont, Pernet, Schweitzer, Péchaud, Gérardy, F. Le Breton, Jolidon, Albert Surier, Jean François Le Breton, Delobel, Estingoy, Robinson, Leverrier, Dalbanne, etc.

Peu de temps après cette merveilleuse prouesse athlétique, Anderson, sur le point de quitter Paris, re vint voir Robert, et comme les athlètes présents lui de mandaient de faire quelques exercices, le Suédois prit une barre allemande qui jadis avait appartenu à Karl Abs, et qui à cette époque pesait 303 livres. Après l'avoir placée au-dessous des pec toraux, Anderson donna un deuxième temps pour retourner les poignets, puis la barre étant épaulée, il la jeta trois fois de suite sans la lâcher, avec une facilité extraordi naire. L'interprète qui accompagnait Anderson demanda à Robert un poids supérieur ; deux hal tères de 20 livres la pièce furent alors fixés sur la barre de 303 livres qu'Anderson épaula de la même manière et jeta deux fois sans lâcher prise. Cepen dant, si extraordinaire que soit cette dernière performance, nous préférons avoir vu Anderson épauler d'un temps et jeter 298 livres, car si on enlève moins lourd de cette manière, le mouvement est beaucoup plus classique et plus correct ; il faut avouer également qu'Anderson a eu plus de peine à battre le record de Bonnes qu'à réussir à mettre à bout de bras le poids formidable de 343 livres.

Les cheveux blonds qui ornent sa belle tête si bien plantée sur ses puissantes épaules, sa poitrine et ses membres herculéens lui donnent l'aspect d'un Apollon du Nord ; c'est assurément l'un des plus beaux athlètes que nous ayons jamais vus.

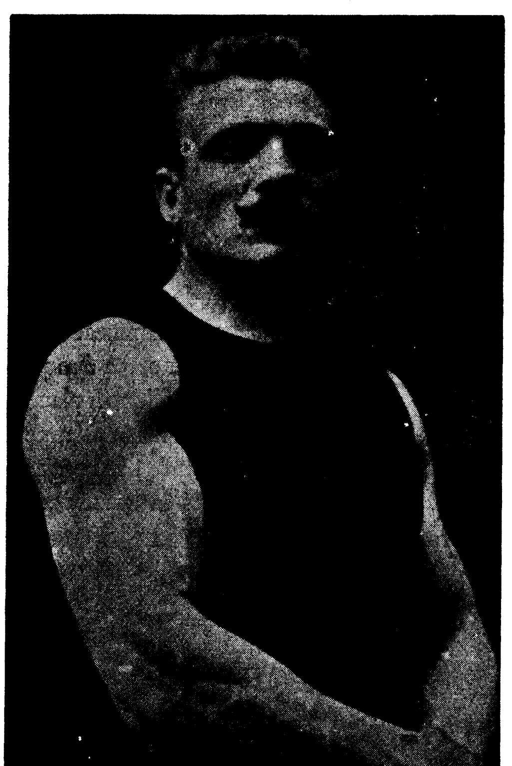
L'H. C. F. a décerné au merveilleux athlète une magnifique médaille d'or, qui commémorera à jamais cet exploit fabuleux.

Voici les mensurations du célèbre athlète suédois : taille 1^m 80, tour de poitrine 134 centimètres, bras collé au corps 48, bras détaché du corps 46,5, avant-bras allongé 37, avant-bras contracté 39,5, cou 46,5, poignet 20,5, mollet 46, cuisse 71, poids 115 kilos.

Ces mesures ont été prises par moi le jour du record, en qualité de délégué de l'*Haltérophile Club de France*.

Anderson est né à Stockholm en 1873. En février 1894, il débuta au Club athlétique de Stockholm. Un an après, il battait le record de la barre à deux mains avec 302 livres.

Dans le grand concours de Copenhague, Anderson enleva le premier prix en épaulant en plusieurs temps, à la mode allemande, 154 kilos, qu'il jeta ensuite. On sait que ce procédé n'est pas reconnu par l'*Haltérophile Club de France*.



JULIUS COCHARD

JULIUS COCHARD

Julius Cochard, athlète, lutteur, est né à Reims, en 1868. C'est un homme d'une remarquable constitution athlétique. Beau garçon, les cheveux blonds en brosse, bien proportionné, les bras superbement musclés, c'est ce qu'on peut appeler un superbe gars. Julius Cochard n'est pas connu du grand public, parce qu'il s'exhibe rarement dans les music-halls; il fait souvent partie des troupes de baraques foraines, où il fait un travail de « posticheur », suivant l'argot spécial du métier. Il est donc assez difficile d'évaluer ce qu'il pourrait faire comme maximum aux poids et haltères.

Nous lui vîmes accomplir les exercices suivants alors qu'il était engagé chez Ganzoin, un hercule d'une jolie force.

A chaque séance, il dévissait un haltère court à grosse poignée, haltère qui pesait 140 livres; il arrachait ensuite un poids de 100 livres, le faisait à la volée et exécutait avec ce poids un simulacre de bras tendu. Doué d'une grande force de reins, il souleva de terre et à deux mains une *dumbell* de 600 livres, enleva en deux temps et à deux mains une mauvaise barre de 100 kilos, arracha 68 kilos d'une main, etc.

Mais la performance la plus remarquable accomplie par Julius, celle qui suffirait à le classer définitivement parmi les athlètes hors pair, ce fut ce fait qu'il sortit vainqueur de la course des coltineurs, organisée par un journal de la presse quotidienne, entre Paris et Reims. Chaque concurrent devait faire cette course en portant un sac de 100 kilos sur les épaules. Cochard accomplit cette tuante randonnée en six jours et vingt-deux heures sans avoir guère été inquiété. Il se trouvait à l'arrivée dans un état de fraîcheur relatif, ne paraissant pas avoir trop souffert du terrible effort qu'il

avait dû fournir. Cette prouesse accomplie par Julius indique qu'il est à la fois fort et endurant, qu'il est, par conséquent, un athlète complet.

Voici quelles sont les mensurations de Julius Cochard : taille 1^m^ 80, biceps 42 centimètres et demi, avant-bras 36 centimètres, mollet 42 centimètres, tour de poitrine 1^m^ 22.

THE SAXON TRIO

Arthur Saxon, l'aîné du trio Saxon, s'exhibe avec ses deux frères Hermann et Kurt, deux remarquables athlètes aussi.

Cet athlète est sans contredit un des hommes les plus forts des temps modernes.

Né à Leipzig, le 28 avril 1878, Arthur Saxon est le roi du dévissé; il s'est spécialisé dans cet exercice peu apprécié en France, et est arrivé à enlever ainsi des poids invraisemblables.



Arthur Saxon

D'une belle force à l'arraché et aux deux temps en barre, Saxon n'est véritablement hors pair qu'au « bent press », comme disent les Anglais.

Disons de suite que l'athlète allemand épaule à deux mains les poids énormes qu'il dévisse ensuite ainsi d'une seule. Cela rend par conséquent le mouvement incorrect et impossible à homologuer.

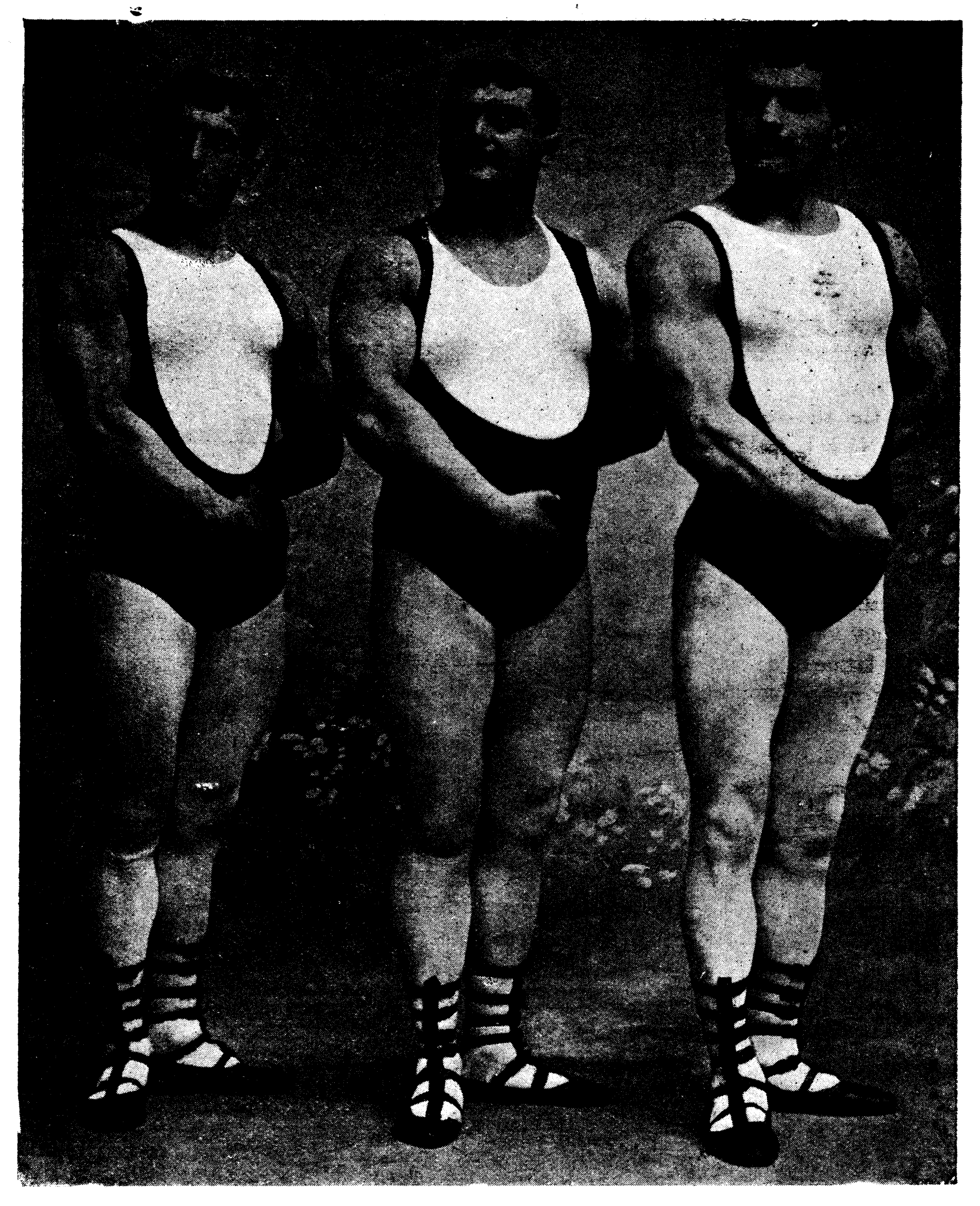
Il est toutefois curieux de voir Arthur Saxon dévisser des poids qui approchent de 300 livres, alors qu'il serait incapable de les épauler correctement, même à deux mains.

Voici comment procède cet étonnant athlète. La barre ayant été dressée sur une de ses boules, il la saisit bien au centre avec la main droite, le coude droit venant de suite se placer sur la hanche.

La main gauche vient ensuite se poser sous la droite, et Saxon, ployant les genoux, laisse basculer la boule supérieure vers l'arrière, tout en tirant des deux mains vers son épaule droite; l'avant-bras droit sert de pivot, le coude toujours soutenu par la hanche.

Il s'agit alors de dévisser le fardeau. Saxon porte le poids un peu en arrière et se penche progressivement en avant, le coude gauche reposant sur le genou gauche. Pendant ce mouvement qui dure plus de trente secondes, le pied gauche, le genou gauche, le coude gauche, les deux épaules et enfin la main droite sont placés dans le prolongement les uns des autres, formant une ligne de sustentations successives, verticale et parfaitement droite.

Arthur Saxon dévisse ainsi, paraît-il, jusqu'à 300 livres, arrache 80 kilos d'une main et enlève 130 kilos à deux mains très correctement.



HERMANN KURT ARTHUR

LE TRIO SAXON

Aux mouvements classiques, les trois frères sont d'une très belle force, et Bonnes, qui les a vus à l'œuvre au cours d'une de ses tournées à Londres, les considère comme des athlètes de réelle valeur.

Lutteur de classe, Saxon a remporté de nombreuses victoires en Angleterre, en Amérique et en Afrique du Sud.

Voici ses mensurations, tirées de son livre *Developement of Physical Power* : bras 43, avant-bras 36, cuisse 60, mollet 41, poitrine 113-119, poids 91 kilos, taille 1^{m} 75. Ses frères Hermann et Kurt sont deux beaux hommes de vingt et vingt-trois ans ; leurs mensurations sont presque aussi belles que celles de leur aîné.

WILHELM TURK, LE CHAMPION AUTRICHIEN



ILHELM Türk fut un des hommes les plus forts du monde, et il gagna le titre de champion au concours de Vienne (Autriche), où deux de nos représentants : Maspoli et Bonnes, se couvrirent de gloire, quoique fort handicapés par les exercices à la mode allemande imposés au concours.

Le championnat eut lieu le 31 juillet 1898.

Wilhelm Türk, le colosse autrichien, était grand favori et cet athlète de 1^{m} 80, pesant 120 kilos, en imposait réellement.

Nos deux représentants étaient totalement inconnus à Vienne ; l'écho de leurs performances n'avait pas encore dépassé nos frontières et on peut facilement s'imaginer le peu d'impression que firent sur Wilhelm Türk, Maspoli avec sa taille moyenne et Bonnes avec son air modeste, tous deux d'apparence peu athlétique sous leurs vêtements de ville.

Türk leur fut présenté ; il les reçut aimablement, mais avec une nuance d'ironie.

Ensemble, ils se rendirent au concours. Comme le règlement l'indiquait, les organisateurs tirèrent au sort l'ordre des mouvements à exécuter, et le hasard voulut que l'on commençât par l'arraché d'un bras.

Les concurrents n'avaient que trois essais en tout pour chaque exercice, c'est-à-dire qu'ils ne pouvaient faire en tout que trois arrachés. Il leur fallait donc tirer tout de suite sur des maxima.

Les Autrichiens ne sont pas forts aux exercices de détente ; Türk n'avait jamais fait plus de 76^{kg}500 à l'arraché, et il pensait qu'aucun athlète ne pouvait dépasser ce chiffre.

Il demanda donc une barre de 70 kilos, l'enleva, puis réussit, non sans peine et au dernier essai, 76^{kg} 500.

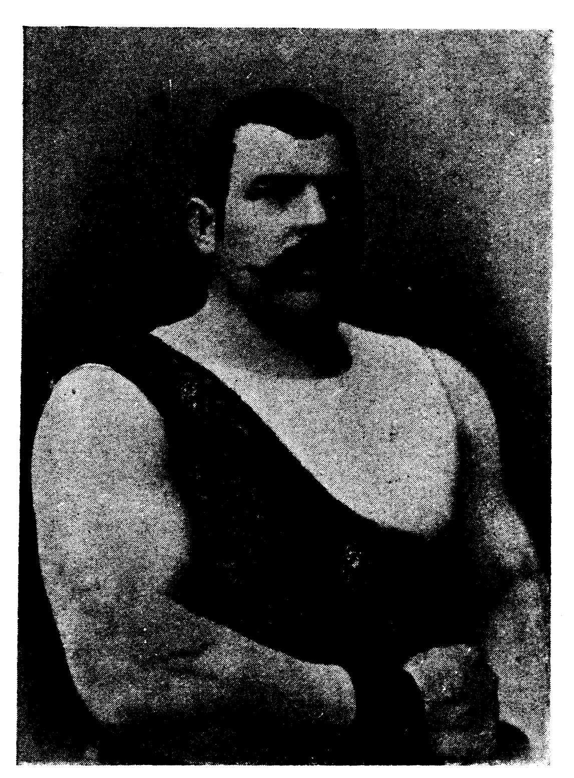
Le tour de Maspoli vint ensuite. On lui demanda par quel poids il désirait commencer et le Lyonnais répondit : 85^{kg}500. Wilhelm Türk sursauta, ahuri, puis sourit, convaincu que Maspoli faisait erreur.

Mais, lorsqu'il vit Maspoli soupeser la barre et se préparer à tirer sans paraître la trouver trop lourde, son air ironique disparut et fit place soudain à la plus vive anxiété. Son inquiétude redoubla quand, au premier essai, Maspoli amena la barre au bout du bras dans une de ces détentes bien françaises, la manquant d'un rien ; et il

parut atterré lorsque notre champion amateur réussit sa deuxième tentative avec la plus grande correction.

Bonnes passa ensuite, demanda le même poids et le réussit du premier coup à gauche et à droite, avec cette grâce et cette facilité apparentes qui déroutèrent si souvent les connaisseurs.

Le champion autrichien était abasourdi; et un instant il se découragea à l'idée qu'il allait être battu. Mais bientôt la certitude de sa supériorité dans les mouvements lents lui rendit confiance et il exécuta en effet de magnifiques performances. Voici les poids exacts enlevés par les athlètes au cours de ce championnat fameux :



WILHELM TÜRK EN 1892



WILHELM TÜRK

Au développé en haltères séparés, Maspoli réussit 49^{kg} 500 de chaque bras; Bonnes, 52 kilos de chaque bras, et W. Türk 60^{kg} 500 de chaque bras.

Au jeté en haltères séparés, Maspoli enleva 62 kilos à droite et 55 à gauche, total : 117 kilos; Bonnes, 55 à gauche et à droite, manquant de peu 62 kilos; total : 110 kilos.

Türk, 73^{kg} 500 et 72 kilos, total : 145^{kg} 500.

Au développé, il s'agissait d'enlever correctement d'un bras le plus de fois possible consécutivement 50 kilos.

Maspoli, fatigué, manqua; Bonnes réussit le mouvement une fois et Türk trois fois.

Le mouvement suivant était le jeté à deux mains en barre (épaulement facultatif).

Türk épaula en plusieurs temps une barre de 150^{kg}500 et la jeta facilement.

Bonnes jeta 136 kilos au premier essai et 141^{kg}500 au second, après des épaulements parfaitement corrects.

Maspoli manqua de peu ce dernier poids.

Le développé à deux mains en barre venait ensuite. W. Türk développa 127^{kg}500 à la mode allemande, Bonnes essaya 116 kilos très correctement et les manqua de peu, Maspoli réussit 100 kilos.

Enfin nos athlètes, exténués, eurent à essayer le développé répété avec une barre de 200 livres.

Bonnes et Maspoli firent le mouvement une fois, tandis que Türk, dont c'était le mouvement favori, faisait neuf développés consécutifs. Il est juste de remarquer que nos compatriotes exécutèrent les mouvements avec beaucoup plus de correction que leurs adversaires.

Bonnes et Maspoli épaulaient toujours les barres d'un seul temps, tandis que les Allemands et les Autrichiens épaulaient en plusieurs temps, roulant même les barres sur le ventre, ce qui retire aux performances une grande partie de leur valeur.

Au développé, de même, nos athlètes restaient le corps droit, les jambes tendues, tandis que le règlement allemand autorise un renversement complet du corps en arrière, qui change le mouvement en un véritable « dévissé » à deux mains.

Le jury sut d'ailleurs reconnaitre le mérite de nos compatriotes car Bonnes revint très satisfait de ses prix, tandis que Maspoli exhibait joyeusement deux magnifiques médailles d'or, décernées, l'une à son arraché avec 85^{kg}500, l'autre à son épaulé correct de 141^{kg}500, performance qu'aucun athlète étranger ne put égaler.

Wilhelm Türk obtint donc le titre de champion pour 1898.

Voici les mensurations de Türk : hauteur 1^{m}80, bras 46 centimètres, avant-bras 38, poignets, 23.



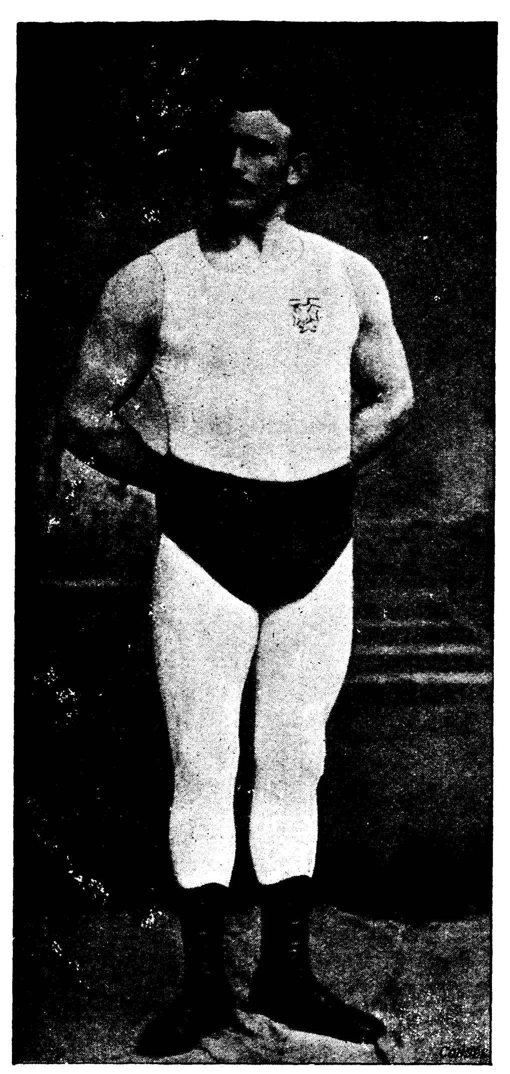
ÉBERLÉ ET PETER SCHONS

EBERLÉ

Henrich Eberlé, né à Fribourg in Baden le 14 avril 1873, un des champions allemands, mesure 1^{m}80 de hauteur, 130 de poitrine, 35^{cm}5 d'avant-bras, 45 centimètres de bras, 19^{m}5 de poignets.

Bien proportionné et doué d'une force étonnante, il a arraché 165 livres d'une

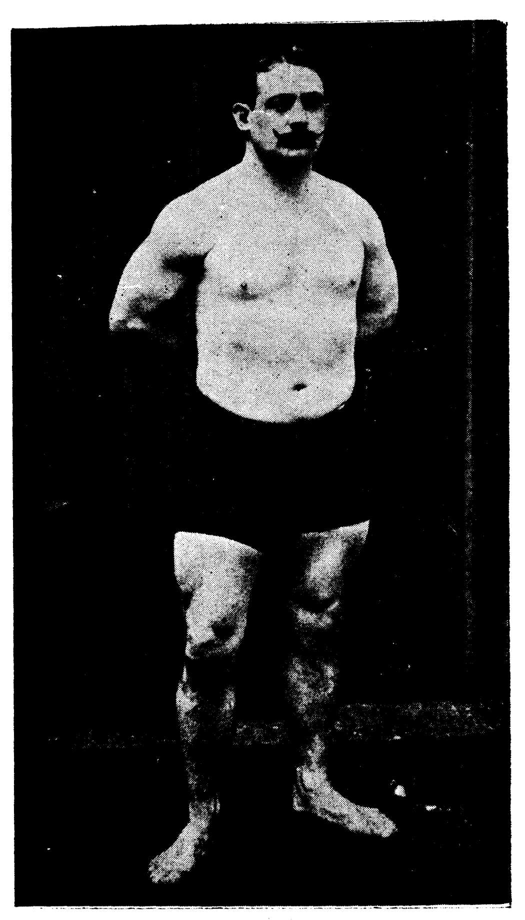
main le 20 janvier 1895, à Nuremberg, et enlevé 195 livres en deux temps d'une main. A Londres, il arracha 172 livres d'une main, enleva 200 livres en deux temps d'une main, 264 livres en deux temps à deux mains. Chez le professeur Hueppe à Prague il arracha $85^{kg}500$, enleva 101 kilos en deux temps d'une main et jeta 132 kilos à deux mains, en épaulant correctement. Éberlé est un des hommes les plus forts du monde.



Éberlé a 25 ans

Émile VERVET

Né à Paris en 1876, il a $1^{m}73$ de hauteur, un tour de poitrine de 118 centimètres, 45 de cou, 42 de bras, 41,5 de mollet, 32 d'avant-bras, 67 de cuisses.



Vervet

Vervet enlève 250 livres en deux temps et à deux mains, 200 livres à l'arraché à deux mains, 150 livres d'une main à l'arraché, 50 livres à bras tendu.

Vervet a abandonné les haltères pour la lutte, où il est devenu rapidement un des champions poids légers.

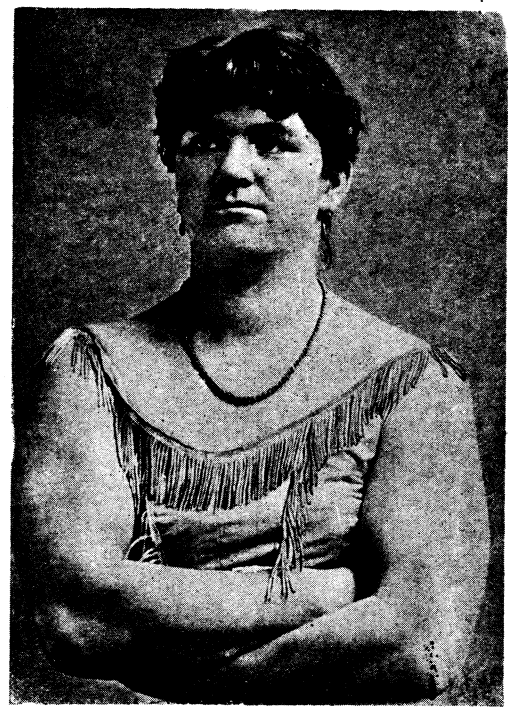
La Famille BRUMBACH

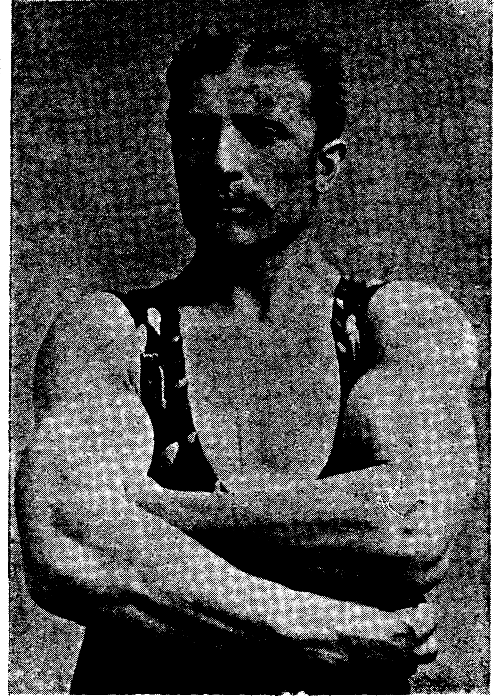
Les frères Philippe et Max Brumbach, originaires de Munich, furent célèbres vers 1890. Ils étaient doués d'une grande force musculaire; Philippe, qui avait des



Les Braselly, sœurs de Kathy Brumbach
qui sont également des femmes athlètes remarquables

mensurations beaucoup plus imposantes que Max, s'exhibait dans les cirques et les théâtres, offrant une prime de 1.000 francs à quiconque égalerait ses exercices. Grand et magnifiquement musclé, il s'éprit, tout jeune encore, d'une femme grande et mus-





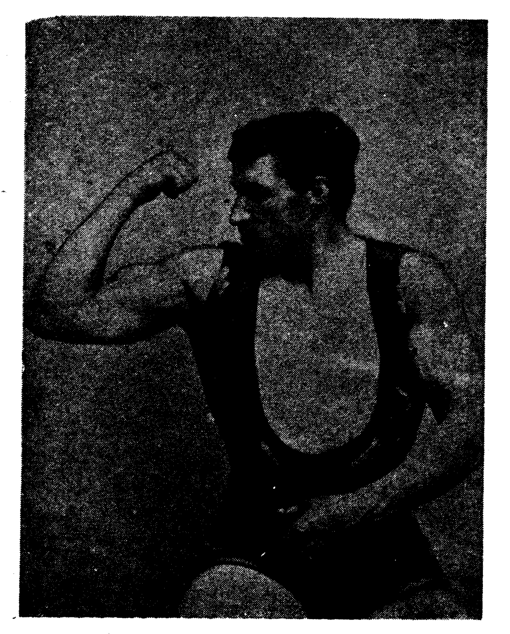
JOHANNA ET PHILIPPE BRUMBACH, DE MUNICH

clée également, qu'il épousa. Johanna Brumbach était un spécimen du « sexe faible » qui mesurait à peu près 40 centimètres de tour de biceps et 1^{m} 20 de tour d'épaules.

Eh bien, nos deux athlètes, comme dans le conte de fée, vécurent fort heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Ils vécurent fort heureux, parce que les engagements étaient nombreux et rémunérateurs, et aussi parce que jamais un seul amateur ne put arriver à remporter la prime de 1.000 francs que tous deux offraient depuis leur mariage et leur association athlétique, lui à tous les hommes, elle à toutes les femmes qui réussiraient à faire leurs tours de force respectifs. Ils eurent beaucoup, énormément d'enfants, rien moins que seize.

La fille aînée, Katty, après avoir été un bébé superbe, devint une vigoureuse jeune fille ; elle est aujourd'hui probablement la femme la plus forte du monde



MAX BRUMBACH

entier. Plus grande que sa mère et même que son père, elle semble avoir en elle leurs forces additionnées ; sa taille atteint 1^m 80 et son poids 100 kilos. Elle a épaulé en deux



KATTY BRUMBACH, dite SANDWINA, ET SON MARI

temps une barre de 210 livres et l'a jetée à bout de bras au Club Germania à Munich. Elle s'exhibe avec son mari sous le nom des Sandwina.

Ses sœurs, plus jeunes qu'elle, marchent sur les traces de leur aînée et promettent de devenir également d'extraordinaires athlètes. Comme Katty, elles ont d'ailleurs toutes embrassé la carrière athlétique à laquelle leur force incroyable les destinait inévitablement. Elles s'exhibent sous le nom des Braselly.



ATHLÉTA, QUI FUT LA FEMME LA PLUS FORTE DU MONDE

ATHLÉTA

La célèbre Athléta, qu'on surnomme, à juste titre, *la femme la plus forte du monde,* obtint partout où elle s'exhiba un succès bien mérité.

En 1905, au moment de prendre sa retraite, Athléta a été visiter l'H. C. F. avec ses trois filles et son mari. Il était intéressant de voir à l'œuvre les enfants de la fameuse Athléta, et, disons de suite que les trois jeunes filles seront à la hauteur de la réputation de leur mère. Elles sont tout simplement stupéfiantes de beauté et de force. Brada, l'aînée, a dix-huit ans, mesure 1^{m}71 de hauteur, pèse 70 kilos et enlève 130 livres en deux temps et à deux mains. C'est merveilleux. Elle peut enlever plus lourd, mais sa mère ne lui permet pas de prendre un poids supérieur. Jamais, croyons-nous, une femme n'a enlevé ce poids à cet âge-là

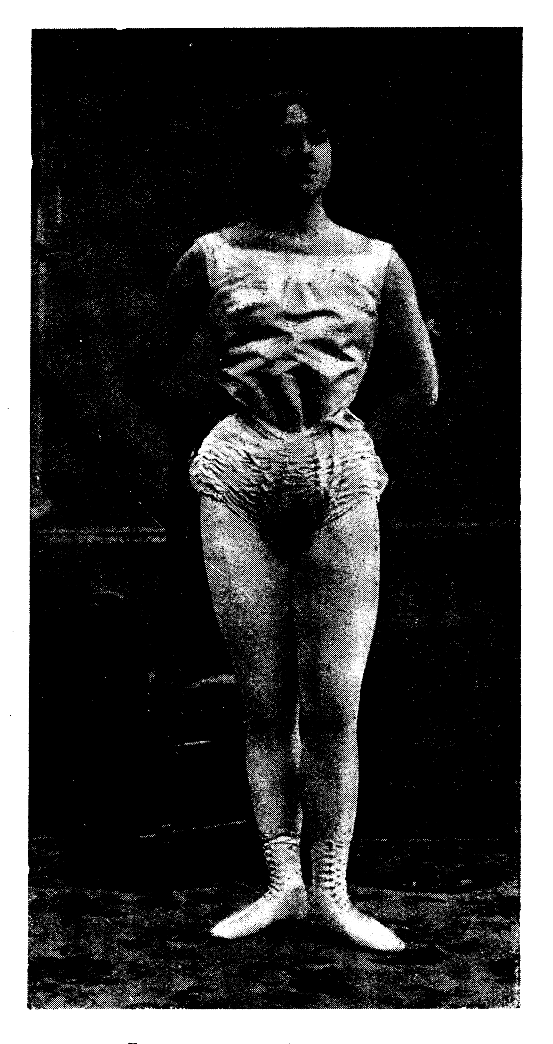
La cadette, Louise, a seize ans, mesure 1^{m}675 de hauteur et enlève 90 livres à deux mains.

La plus jeune, Anna, a quatorze ans, mesure 1^{m}67 de hauteur et enlève 100 livres en deux temps à deux mains, manquant de bien peu 110 livres, qu'elle épaule d'un seul temps. C'est prodigieux.

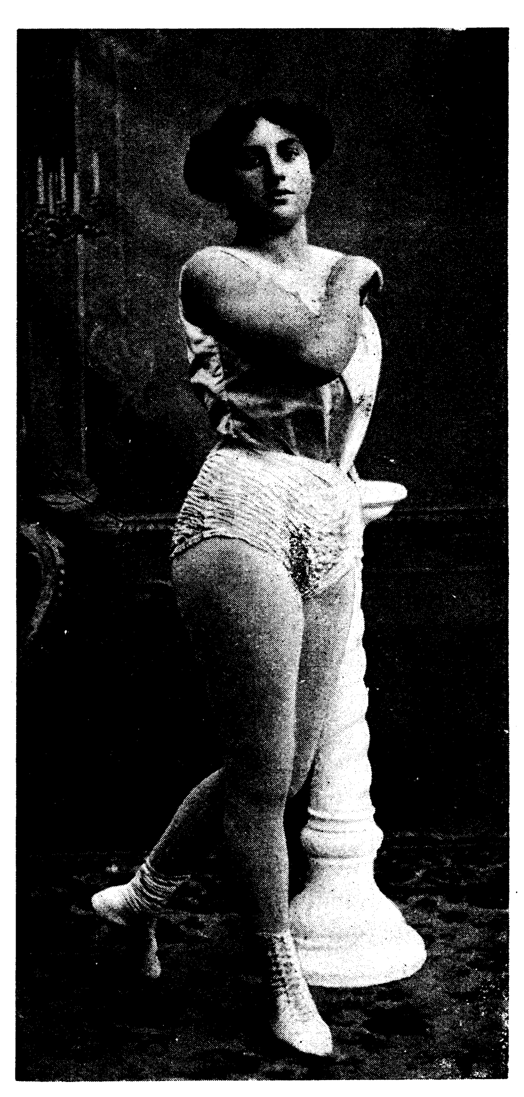
Ajoutons, ce qui ne gâte rien, que les trois jeunes filles sont jolies au possible, et nos lecteurs auront une idée de la progéniture de la belle Athléta, qui a l'air d'être leur sœur et non leur mère.

Le numéro que présente Athléta avec sa fille Brada est absolument unique en son genre, tant au point de vue de la force que de l'élégance.

La barre qui est enlevée chaque soir par Brada est mise à la disposition du public, et c'est curieux de voir les efforts stériles de nombreux snobs qui ne peuvent enlever le poids enlevé par une fillette de dix-huit ans.



BRADA, FILLE D'ATHLÉTA



ANNA, FILLE D'ATHLÉTA

Rappelons pour mémoire qu'Athléta enleva à deux mains et en trois temps 175 livres au Club athlétique lillois et 184 livres au Club athlétique bordelais.

Combien d'hommes voudraient en faire autant ?

Athléta, après fortune faite, s'est retirée de la piste et coule des jours heureux dans sa villa Athléta, à Saint-Nicolas près d'Anvers (Belgique). Ses trois filles la remplacent et obtiennent autant de succès que leur mère.

UNE FAMILLE DE FEMMES ATHLÈTES

ATHLÉTA ET SES TROIS FILLES

Il n'est pas un Parisien, ayant été aux Folies-Bergère, il y a quelques mois, qui n'ait gardé un profond souvenir de trois belles jeunes filles qui exécutaient chaque soir un numéro de force, de souplesse et de poses plastiques. Ces trois jeunes filles, c'étaient les trois filles d'Athléta.



ANNA LOUISE ATHLÉTA BRADA
ATHLÉTA ET SES FILLES

En voyant ces jeunes filles, dont la plus jeune n'a pas même vingt ans, exécuter des exercices dont seraient incapables la grosse majorité des représentants du sexe fort, nombre de spectateurs se sont sans doute étonnés. Leur étonnement fût tombé, s'ils avaient connu la mère de ces jeunes filles, Athléta, à l'époque où elle fut considérée comme la femme la plus forte du monde.

Peut-être qu'aujourd'hui, où les femmes athlètes sont devenues plus nombreuses et où les progrès de l'entraînement rationnel, dont elles ont profité tout comme les hommes, permettent de faire beaucoup plus fort qu'autrefois, peut-être qu'aujourd'hui, dis-je, il se trouverait des femmes qui feraient mieux que n'a jamais fait Athléta. Mais il n'en est pas moins vrai qu'Athléta fut vraiment la première femme athlète, et qu'à l'époque où elle triomphait sur les scènes des music-halls et les pistes de cirques, tous ceux qui la virent restèrent confondus de trouver une telle force chez une femme. D'autres femmes athlètes sont venues, comme Vulcana, comme cette merveilleuse Katty Brumbach, dite Sandwina, d'autres encore. Mais aucune ne fera oublier jamais, à ceux qui l'ont vue une seule fois, miss Athléta, alors qu'elle était la reine de la force et de la beauté plastique chez la femme.

Et c'est pourquoi, aujourd'hui que miss Athléta, devenue Mme van Huffelen et



ATHLÉTA LORSQU'ELLE ENLEVA 175 LIVRES A MON ÉCOLE DE CULTURE PHYSIQUE DE LILLE

mère de famille, s'est retirée de l'arène pour y laisser triompher ses trois superbes filles dont nous parlions tout à l'heure, il nous a paru intéressant de faire revivre un moment le nom d'Athléta et de rappeler brièvement ce qu'elle fut.

Miss Athléta est née à Anvers en 1868. Elle était fille et petite-fille d'athlètes, et, tout naturellement, son éducation s'en ressentit, en ce sens que ses parents ne se contentèrent pas de cultiver son esprit, mais s'appliquèrent aussi à cultiver son corps. De bonne heure, la jeune Athléta fut dressée aux exercices athlétiques. Et ses dispositions étaient telles, sa force naturelle et sa souplesse étaient si grandes qu'à dix-huit ans miss Athléta débutait à l'Éden Alhambra de Bruxelles.



ANNA   ATHLÉTA   LOUISE BRADA   M. VAN HUFFELEN

ATHLÉTA CHEZ ELLE

Son succès fut retentissant. On n'avait jamais vu une femme exécuter des exercices aussi forts. Athléta, en artiste-née qu'elle était, avait compris que, pour le public, il ne fallait pas travailler avec des poids ou des barres de fonte. La fonte, si lourde soit-elle, laisse indifférents les spectateurs. Tout autre chose est de travailler avec des êtres animés ou des objets d'un usage courant dont chacun connaît à peu près le poids. Et miss Athléta, ayant compris cela, travaillait avec des hommes, avec des chevaux, avec des tonneaux, toutes choses qui impressionnent parce qu'elles ne sont pas susceptibles de truquage.



M. ET Mme VAN HUFFELEN CHEZ EUX

Après avoir triomphé en Belgique, miss Athléta fit une longue tournée en Angleterre et, pendant son séjour à Londres, elle travailla chez le professeur Atkinson, où elle augmenta encore sa force.

A son retour d'Angleterre, en 1897, elle vint à Lille, où je dirigeais alors une école de culture physique, et me rendit visite. Là, en présence de nombreux témoins, elle jeta à deux mains, en trois temps, une barre de 87kg 500. C'était véritablement extraordinaire pour l'époque et pour une femme. Plus tard, à Bordeaux, elle enlevait 92 kilos en trois temps devant l'amateur M. de Lapouyade.



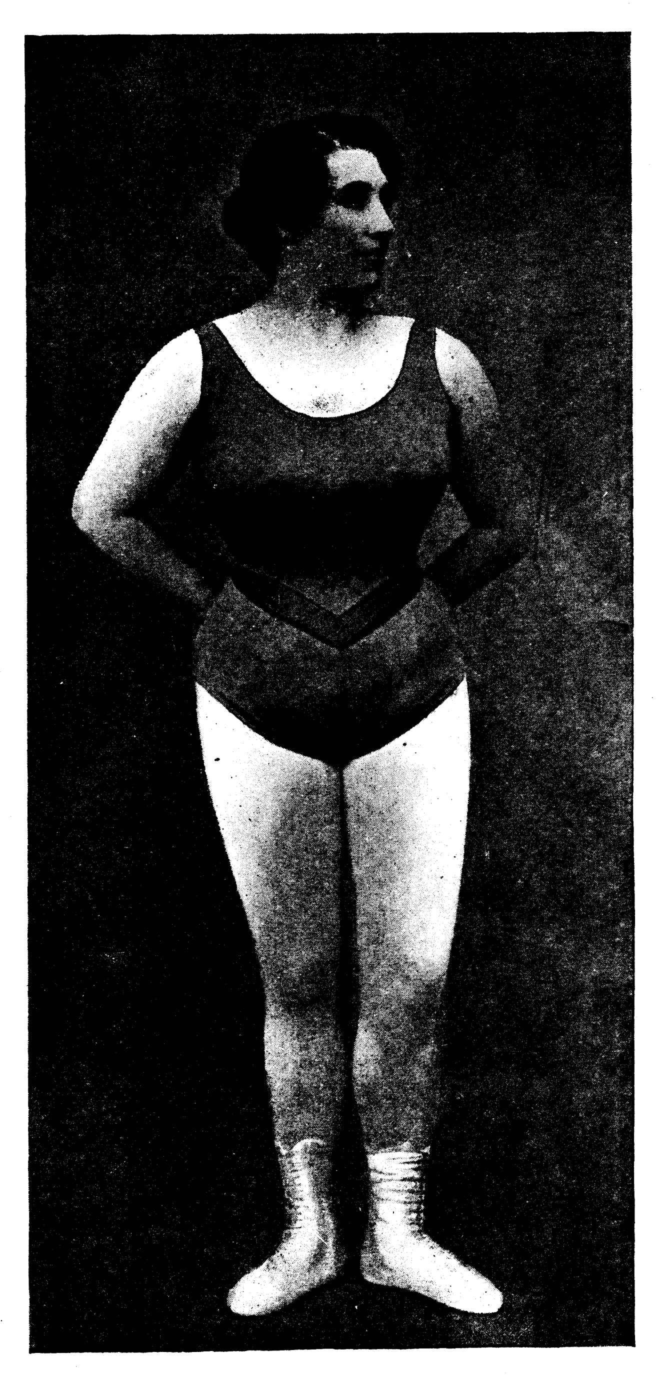
La Propriété d'Athléta a Saint-Nicolas



Brada Athléta Anna Louise

Athléta entourée de ses trois filles dans le parc de sa propriété de Saint-Nicolas

Un des exercices favoris d'Athléta, et c'est aussi un de ceux qui lui valaient le plus grand succès, était de porter sur ses épaules une barre à laquelle se suspendaient quatre hommes habillés en soldats et, avec cette charge, elle faisait le tour de la piste ou de la scène. Ou bien encore elle valsait, le sourire aux lèvres, avec trois hommes sur les épaules.



Athléta

On conçoit que de telles démonstrations de force plaisaient au public et, comme à sa force miss Athléta joignait une irréprochable beauté plastique, son numéro athlétique remportait partout un succès considérable. Miss Athléta voyagea partout, en Europe, même en Amérique, et partout son triomphe fut le même. Elle fut certainement une des femmes qui ont gagné le plus d'argent. Et les carrières libérales dans lesquelles se lance aujourd'hui le sexe faible sont certainement loin de lui valoir d'aussi coquettes annuités. En effet, Athléta toucha jusqu'à 6.000 francs par mois. Jamais ses cachets ne furent inférieurs à 100 francs par jour et, bon an mal an, elle gagnait environ une cinquantaine de mille francs.

Aujourd'hui, je l'ai dit, Athléta vit, retirée de l'arène, dans sa coquette villa Athléta, à Saint-Nicolas, près Anvers, en compagnie de son mari qu'elle épousa à dix-huit ans. Ils y coulent tous deux des jours paisibles et dorés, recueillant les échos lointains des triomphes que remportent partout leurs trois filles, les gracieuses Brada, Louise et Anna.

Ces trois superbes filles, dont nous reproduisons le groupe charmant, sont en



Photo Waléry

ANNA BRADA LOUISE

Trois merveilles de plastique vivante : LES TROIS FILLES D'ATHLÉTA

tous points dignes de leur mère. Comme Athléta, elles joignent à la force une plastique superbe.

L'aînée, Brada, a vingt-trois ans et demi, Louise vingt et un et Anna dix-neuf.

Voici, à titre de documents, leurs mensurations, prises en novembre 1908 à mon école de Paris :

Brada : poitrine $1^{m}11$, ceinture 70 centimètres, tour de hanches $1^{m}05$, bras 34 centimètres, avant-bras 29, mollet 39 centimètres et demi, poids 73 kilos.

Louise : poitrine $1^{m}055$, ceinture 68 centimètres, tour de hanches $1^{m}08$, bras 32 centimètres, avant-bras 28 centimètres et demi, mollet 39.

Anna : poitrine $1^{m}10$, ceinture 69 centimètres, tour de hanches $1^{m}05$, bras 34 centimètres, avant-bras 29 centimètres et demi, mollet 41.

Si l'on compare ces mensurations avec celles d'Athléta, on voit que celles-ci sont sensiblement supérieures. En effet, voici ce qu'elles étaient à la même époque : poitrine $1^{m}24$, ceinture 90 centimètres, cou 44 centimètres et demi, bras 42 centimètres et demi, avant-bras 32 centimètres, mollet 43 centimètres.

ATHLÉTA ET SON MARI
autrement dit, M. et Mme van Huffelen chez eux

Les filles d'Athléta sont donc sensiblement moins fortes que leur mère. Il est vrai qu'il y a deux ans que ces mensurations ont été prises et que, depuis, Brada, Louise et Anna ont pu les voir augmenter. Elles n'ont pourtant guère dû changer, sauf peut-être en ce qui concerne la plus jeune, Anna, qui, des filles d'Athléta, est certainement celle qui se rapproche le plus de la mère.

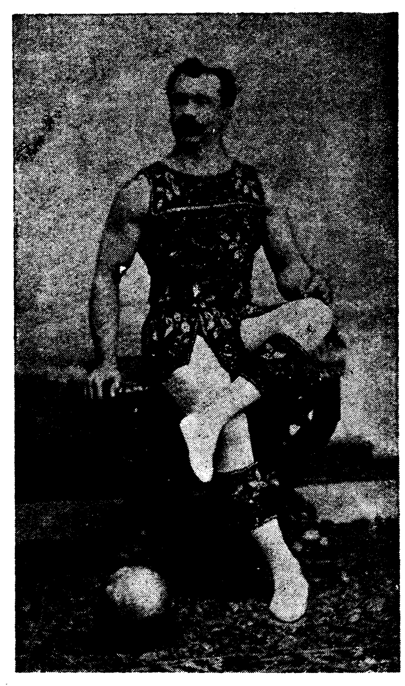


ATHLÉTA ET SON MARI
(M. et Mme VAN HUFFELEN)

Cela ne les empêche pas, d'ailleurs, d'être toutes trois d'une très belle force, d'une force telle même qu'il serait à souhaiter que tous les hommes en possédassent une pareille. Elles jettent en effet toutes

trois très facilement à deux mains 70 kilos ! Ce n'est évidemment pas à la portée de toutes les mains féminines. Dame, 70 kilos, c'est à peu près le poids d'un mari ordinaire et les femmes qui mettent leur mari à bout de bras, ça ne se voit pas tous les jours.

BERNARD, dit TROBA



BERNARD, *dit* TROBA

Troba le jongleur est un ancien athlète de poids et haltères, Bernard. Ainsi que Luigi Bora Milo, un transfuge de l'athlétisme, Bernard a abandonné la jonglerie de poids pleins pour jongler avec des boules creuses : c'est moins fatigant et le public, toujours très incompétent, applaudit toujours davantage et en raison directe de la facilité d'un exercice. Plus un exercice est facile, pourvu que ce soit du tape-à-l'œil, plus le gros public manifeste son contentement, prouvant par là son extraordinaire incompétence. Ainsi une planche en avant, une croix de fer, une traction d'une main aux anneaux laissent le public complètement froid. Deux ou trois pirouettes autour des anneaux en renversement avec élan, ce qui est l'enfance de l'art et que n'importe quelle personne pourra faire avec trois jours d'exercice, seront applaudies à outrance. Pourquoi alors se creuser la tête inutilement, se fatiguer outre mesure pendant des mois et des années pour répéter un beau numéro, quand un travail de truquage sera applaudi beaucoup plus ? Bernard ne fut jamais un athlète extraordinaire, mais son travail était bien présenté.



M. ET Mme MONTAGNA, Athlètes

L'athlète Montagna est un vigoureux Italien qui a des mensurations imposantes, comme on peut en juger par sa photographie.

Voici quelques exercices que Montagna a exécutés chaque soir dans le cirque qu'il dirigeait en Algérie :

Couché sur le dos, par une poussée avec les jambes, il a soulevé de terre l'arrière-train d'un camion sur lequel étaient montées trente-six personnes, il a maintenu ce poids énorme pendant quinze secondes, les roues à 15 centimètres au-dessus du sol.

Ajoutons qu'un seul côté du camion se soulève, ce qui est déjà suffisant comme tour de force.

M. Montagna n'est pas seulement un professionnel; c'est un sportsman convaincu, un fervent de l'athlétisme qui, en dehors de ses occupations, a toujours du plaisir à faire de l'entraînement en compagnie d'amateurs compétents avec qui il se lie volontiers.

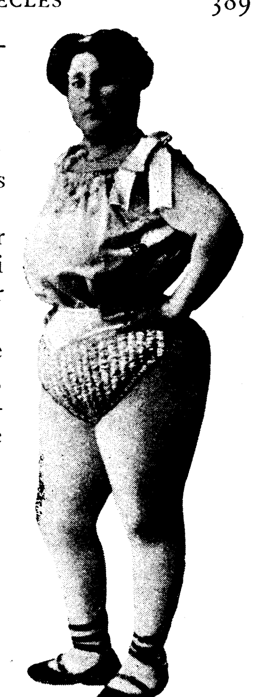
L'Athlète italien Montagna

Mme Montagna, qui pèse 92 kilos, est sans conteste une des plus fortes femmes du monde entier; entre autres performances, elle porte sur son épaule un canon d'artillerie en bronze pesant 106 kilos, que l'on charge de 200 grammes de poudre. Mme Montagna résiste au recul sans bouger.

Mme Montagna déchire, paraît-il, cent quatre cartes à jouer; elle pourrait même, avec un peu de mal, arriver à cent dix cartes. Ce tour de force nous parait tellement extraordinaire que nous sommes disposés à offrir à Mme Montagna une médaille si elle peut réussir à l'exécuter à son prochain passage à Paris.

La revue illustrée *La Culture physique* ayant émis quelques doutes sur la possibilité d'accomplir un tel tour de force, une polémique s'en est suivie et voici ce qu'on

peut lire sur un journal d'Algérie au sujet de la performance extraordinaire exécutée par Mme Montagna :


Mme MONTAGNA

Mostaganem, 5 septembre 1909.

Une importante manifestation sportive a eu lieu ces jours derniers au cirque Montagna.

La Culture physique de Paris s'étonnait qu'une femme puisse arriver à déchirer cent cartes par la seule force des mains, déclarant que, si véritablement ce fait se réalisait, Mme Montagna pouvait se considérer comme étant la femme la plus forte du monde.

C'est pour homologuer ce fait qu'une commission composée de MM. Gustave Jobert, licencié en droit; Casimir Maury, négociant; André Bloch, ingénieur, et Eugène Ballaut, professeur diplômé d'éducation physique, se rendait au cirque Montagna où une grande soirée de gala avait été organisée.

Mme Montagna réussit, devant cette commission, à déchirer *proprement,* par la seule force de ses mains et sans aucun appui, cent dix cartes à jouer enduites de poudre et de résine, en moins de cinq secondes — puis, par le même procédé, elle réussit, chose plus étonnante, à déchirer cent moitiés de cartes.

Cette superbe performance a été vivement applaudie et procès-verbal en bonne et régulière forme a été dressé par la commission.

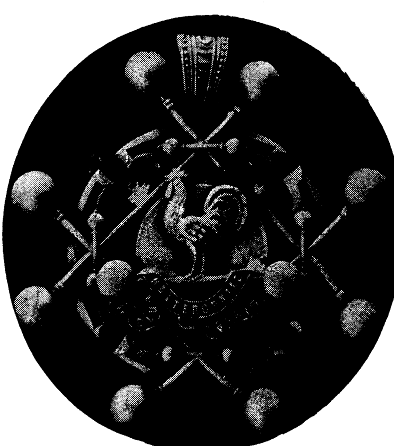
JEANNOT.

La Culture physique répondit aussitôt par l'offre suivante :

La Culture physique ne veut pas mettre en doute la performance de Mme Montagna pour le nombre de cartes déchirées, mais si Mme Montagna vient à Paris, *la Culture physique* lui offre une prime de 100 francs et une médaille athlétique si elle déchire cent dix cartes à jouer, cartes Grimaud non truquées et fournies par l'H. C. F.

La parole est à M. et à Mme Montagna.

Si cette performance est réelle, nous pouvons dire sans crainte que Mme Montagna possède le record du monde féminin de la force des mains.


Médaille de l'Haltérophile Club de France offerte aux athlètes recordmen

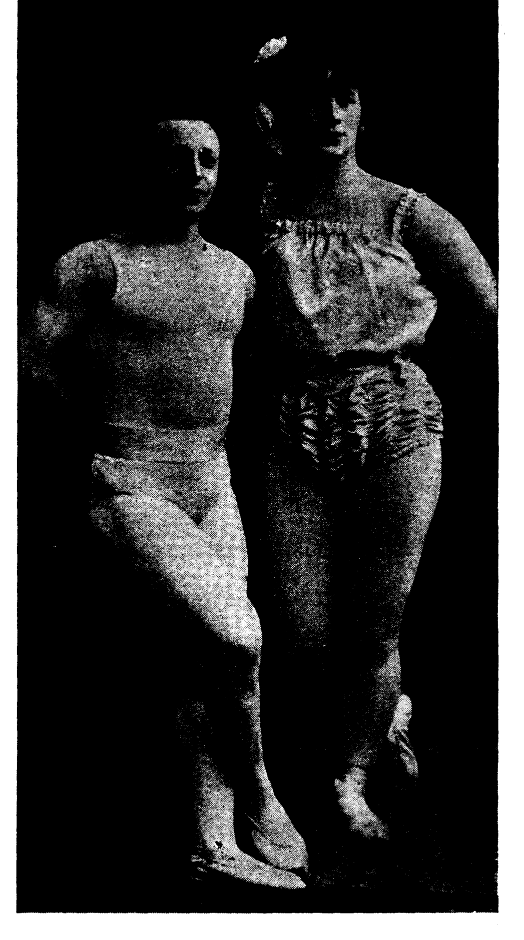
Montagna est né à Bologne en 1874.

Voici quelles sont ses mensurations : Poids 116 kilos, poitrine 1m28, biceps 46 centimètres, avant-bras 36cm5, ceinture 1 mètre, cuisses 72 centimètres, mollets 44 centimètres.

Voici un de ses records : à Cagliari (Sardaigne), à la Société de gymnastique d'Éléonora d'Alboréa, il soulève 119kg500 au dévissé avec appui de l'haltère sur la cuisse.

Avec une très grande loyauté, Montagna nous a informé que son dévissé avec 119kg500 est fait après un épaulé légèrement incorrect : l'haltère, qui mesure 77 centimètres de longueur, est appuyé d'une boule sur le sol et de l'autre sur la cuisse; l'athlète saisit l'haltère en son milieu et l'épaule en le faisant ainsi basculer et en s'aidant de la jambe.

M. et Mme Montagna ont un fils, Ercole Montagna, qui promet aussi et, à douze ans, il soulève des poids qui donneraient à méditer aux spectateurs.



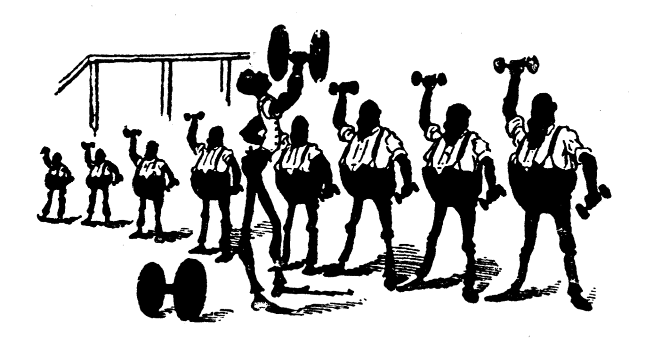
Miss Léandros

A la suite d'une réflexion que nous avons faite au père, il nous répond : « Soyez sans crainte, je me garderais bien de le fatiguer à cet âge, je veux simplement lui faire la main, mais je ne risque pas pour le moment de lui demander ce qu'il peut faire. »

Miss LÉANDROS

Miss Léandros est la fille d'un athlète qui eut son heure de célébrité il y a quelque vingt ans sous le nom de Philippi, Miss Léandros a hérité de la vigueur paternelle, car elle exécute, avec un homme pesant 60 kilos, un numéro de mains en mains que ne désavoueraient pas beaucoup d'hommes forts; elle mesure 1m 67 de hauteur, 62 centimètres de tour de cuisse, 1m03 de poitrine, 1m07 de hanche, 41cm 5 de mollet, 37cm 5 de bras, 30cm 5 d'avant-bras, 17 centimètres de poignet. Gertrude Leandros est née à Anvers, en 1882, elle est surtout remarquable par le développement des bras, des deltoïdes et des jambes.

La photographie ci-jointe donne une idée bien faible de son développement musculaire.



ANNA ABS

Anna Abs est la fille d'un célèbre athlète allemand qui s'est exhibé dans toute l'Europe dans un numéro de force qui obtint le plus légitime succès. Anna Abs bénéficie de la renommée que son père eut jadis; elle enlève un haltère qui pèse environ 70 kilos, haltère qu'elle épaule à deux mains, à la mode allemande, et



ANNA ABS

qu'elle dévisse à bout de bras. Cet haltère est ensuite mis à la disposition des spectateurs et il est inutile de dire que bien peu d'hommes non entrainés pourraient faire cet exercice. Le père d'Anna Abs était un Allemand de haute taille, 1^m^85 environ, né le 12 septembre 1851 dans le Mecklembourg (Allemagne), mort le 18 février 1895, à Hambourg.

Anna Abs est certainement une femme très forte, mais elle n'aura jamais la grâce d'Athléta, qui, tout en faisant des exercices de force, a toujours conservé l'élégance et la souplesse de la femme, sans jamais acquérir les lignes heurtées de l'athlète mâle.

OBRUTSCHKA ET IRGANG

Obrutschka et Irgang sont deux athlètes autrichiens nés à Vienne (Autriche). Comme beaucoup de Viennois et de Munichois, ces grands buveurs de bière, ils étaient très gras, et s'ils étaient doués d'une certaine force musculaire, en revanche, ils n'avaient rien d'enviable au point de vue de la beauté plastique.

Tous deux enlevaient 120 kilos à deux mains en faisant rouler la barre sur leur ventre pour l'amener à l'épaulement.

G. VERNES ET FRANZ MOORS

Franz Moors est le fils de l'athlète Jean Moors, d'Anvers. Né en 1874, il fut d'une certaine force au dévissé, il arriva à enlever 85 kilos en épaulant l'haltère avec les deux mains.

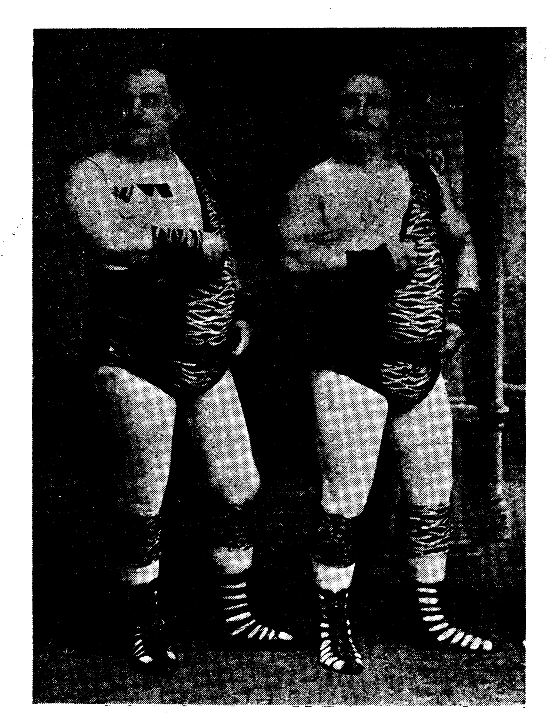
Gabriel Vernes, né à Willebroeck (Belgique), fut surnommé le *Gab* et travailla avec Raymond de la Ruelle, de Gand.

Vernes arriva à enlever 83 kilos au dévissé incorrect.

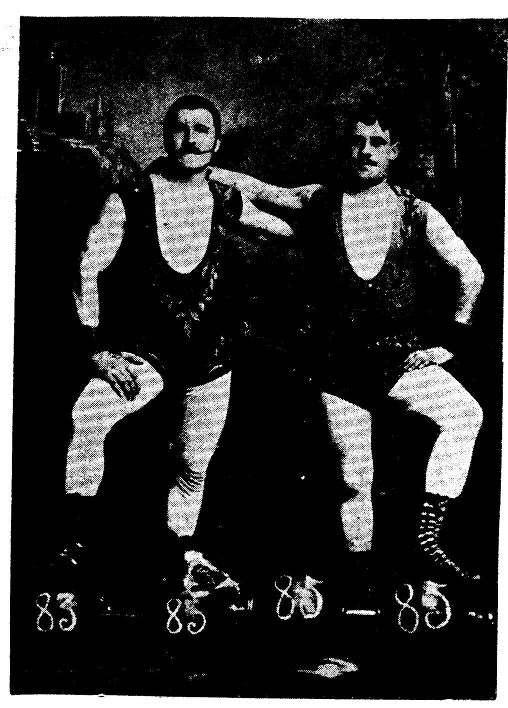
M. ET Mme STARCK

M. et Mme Starck, deux athlètes allemands, firent partie, vers 1880, de la troupe foraine du célèbre athlète Stiernon. Ils offraient 1.000 francs à qui pouvait faire leurs tours de force. Le nom de famille de Starck était Adolphe Morro, mais il avait adopté celui de Starck qui signifie *fort* en allemand. C'était un bel homme grand et fort. Quant à Mme Starck, elle n'avait qu'une très lointaine ressemblance avec la *Vénus de Milo*. Par galanterie pour le beau sexe, nous préférons que nos lecteurs apprécient eux-mêmes la beauté plastique de Mme Starck.



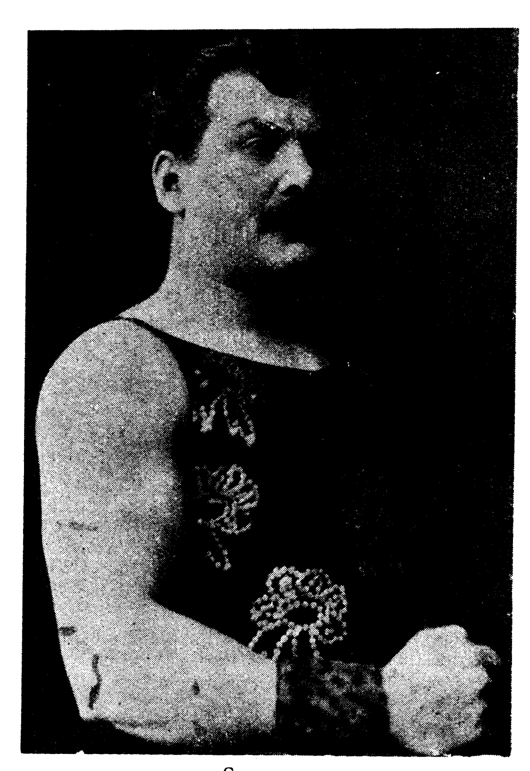


Obrutschka et Irgang
Athlètes viennois



G. Vernes
de Willebroeck, dit le *Gab*

Franz Moors



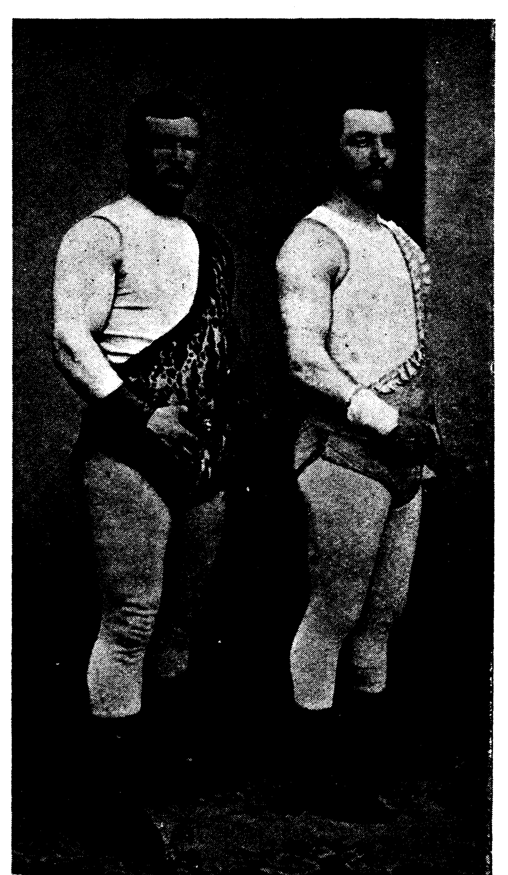
Starck
Athlète allemand



Mme Starck
Athlète allemande

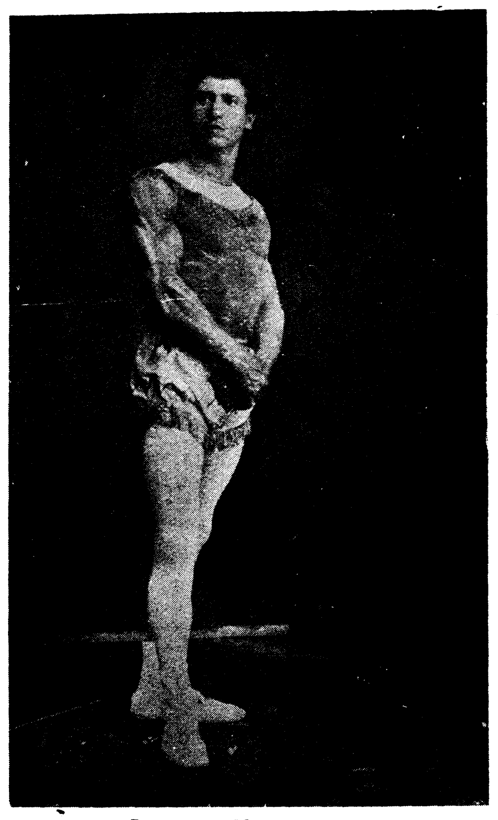
ARTHUR DEMEYER et QUIVY

Arthur Demeyer, dit le *Gantois,* est un athlète qui fut très fort au développé à deux mains. Il arriva au chiffre de 200 livres, ce qui est très beau, surtout pour l'époque où ce tour de force fut accompli, vers 1896. Arthur Demeyer, né à Gand en 1873, mesure 1^{m} 68 de hauteur, 41 centimètres de bras, 33^{cm} 5 d'avant-bras, 40 centimètres de mollets et pèse 94 kilos. Quivy, né à Tournai en 1870, est un bel athlète doué d'une jolie force et faisant correctement 100 à 105 kilos en barre à deux mains, arrachant 120 à 130 livres d'une main.



ARTHUR DEMEYER né à Gand — QUIVY né à Tournai

C'est à Roubaix que ces deux athlètes se produisaient le plus souvent, car ils faisaient partie de la troupe Jean Rousseau, dit le *Grand Jean,* qui tenait un club athlétique rue de Lannoy, à Roubaix.



LÉONARD VANDENDAELE dit BERNARD le *Boucher*

LÉONARD VANDENDAELE

Léonard Vandendaele, dit Bernard le *Boucher,* est né à Bruxelles en 1868. Boucher de son métier, il avait parmi ses compagnons une grande renommée de force et, encouragé par ses succès, il se fit pro-

fessionnel. Vers 1894, il était à Lille où il enleva les poids suivants : 95 kilos en barre à deux mains épaulés et jetés trois fois de suite sans lâcher la barre; 70 kilos épaulés et jetés d'une main; 65 kilos à l'arraché d'une main; 35 kilos à bras tendu.

Léonard travailla avec Henri Toc, l'homme canon, sous le nom de Porthos le *Polonais*. Il enlevait cinq hommes et une barre sur les épaules et marchait avec ce poids formidable.

Vandendaele mesurait 1^{m}73 de hauteur, 40^{cm}5 de bras, 34^{cm}5 d'avant-bras, 1^{m}22 de poitrine. Son buste était merveilleux, mais les jambes étaient un peu minces, quoique nerveuses et solides.



Miss Vulcana

Miss VULCANA

Longtemps on a cru que la force physique était l'apanage de l'homme, cependant il semble difficile d'appliquer à certaines femmes le qualificatif de femmes faibles : Athléta notamment, qui porte sur sa poitrine et ses genoux un pont de fer chargé d'un homme et de deux poneys, d'un poids total d'environ 400 kilos, et qui valse en portant une barre de fer et quatre hommes sur son dos, ne saurait être rangée parmi les faibles.

Nous présenterons ici un autre échantillon du sexe faible (oh ! combien) qui a nom Vulcana.

Miss Vulcana a une histoire mouvementée qui mérite d'être contée : miss Vulcana, de son vrai nom Kate Roberts, née en 1883, est la fille d'un pasteur irlandais; dès son enfance, elle montra une force extraordinaire; au pensionnat où elle faisait ses études, elle éblouit ses compagnes par ses prouesses. Un jour, à elle seule, elle transporta d'une pièce dans une autre, comme en se jouant, un lourd harmonium; plus tard, elle se distingua en arrêtant dans une rue de Bristol un cheval emporté. Une autre fois, s'étant aperçue qu'un pickpocket explorait ses poches, tandis

qu'elle regardait une vitrine, elle le saisit par le bras avec une telle force qu'il n'osa plus bouger, et le conduisit elle-même au poste de police.



Miss Vulcana

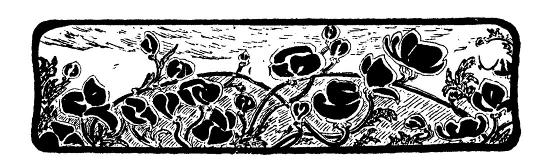
Vulcana a débuté avec succès dans quelques music-halls de Londres. Son numéro se compose de tours de force exécutés avec des poids et avec des hommes qu'elle enlève au bout des bras avec une grande facilité.

Vulcana est très musclée, ce qui est assez rare chez la femme, elle a des biceps et des épaules d'homme, en revanche, les jambes et le bassin sont bien ceux d'une femme, comme nos lecteurs pourront en juger par la photographie ci-jointe.

Depuis qu'Athléta a mis à la mode les femmes athlètes, les théâtres de Londres en exhibent toujours quelques-unes ; c'est ainsi que les Londoniens ont vu défiler les sœurs Sansonni, Anna Abs, miss Samson, miss Darnet, miss Arniotiss, miss Cacetta, Apollonia, Herculina, Brada, Katti Brumbach, miss Robinson, Werkme, etc., etc.

Vulcana est venue à Paris avec son frère Atlas et, à l'H. C. F., elle a réussi à dévisser 120 livres de la main droite en épaulant la barre avec les deux mains.

Pour me remercier de l'avoir fait engager à l'Olympia, elle me fit cadeau d'une belle série de photographies où elle eut l'obligeance de mettre quelques mots avec sa signature.

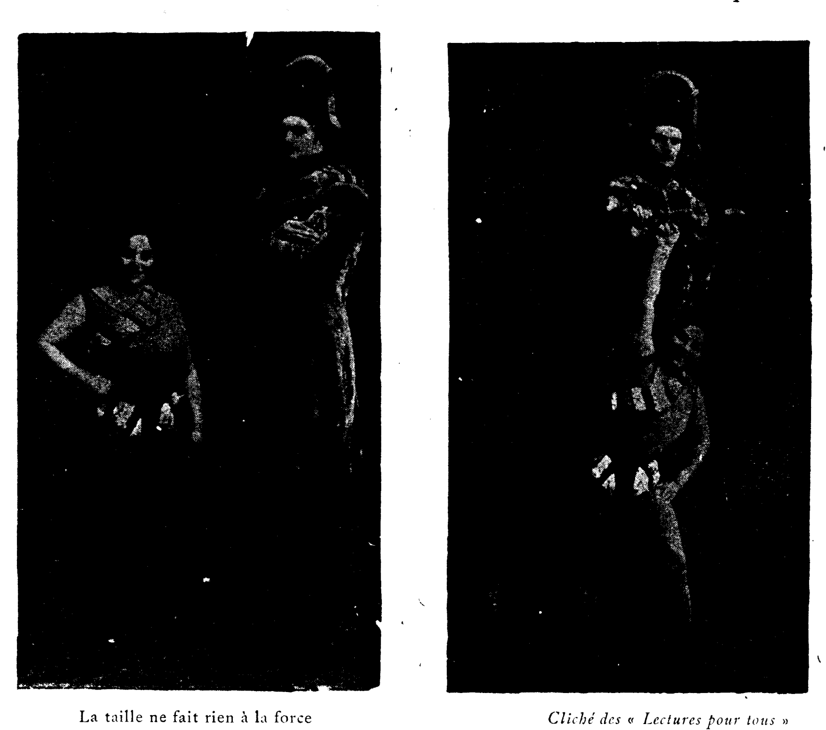


EUGÉNIE WERKME

Eugénie Werkme, que Berlin et Vienne fêtèrent tour à tour, a innové un numéro sensationnel; elle a loué un géant, le fait paraître à côté d'elle et le porte accroché à un haltère qu'elle tient d'une main au-dessus de sa tête.

En réalité, l'homme repose sur le dos de l'athlète, Werkme ne fait que le porter sur les épaules, ce qu'Athléta fait facilement avec trois hommes et une barre à sphères.

Pour qu'une charge soit réellement tenue à bout de bras, il faut qu'elle n'ait pas



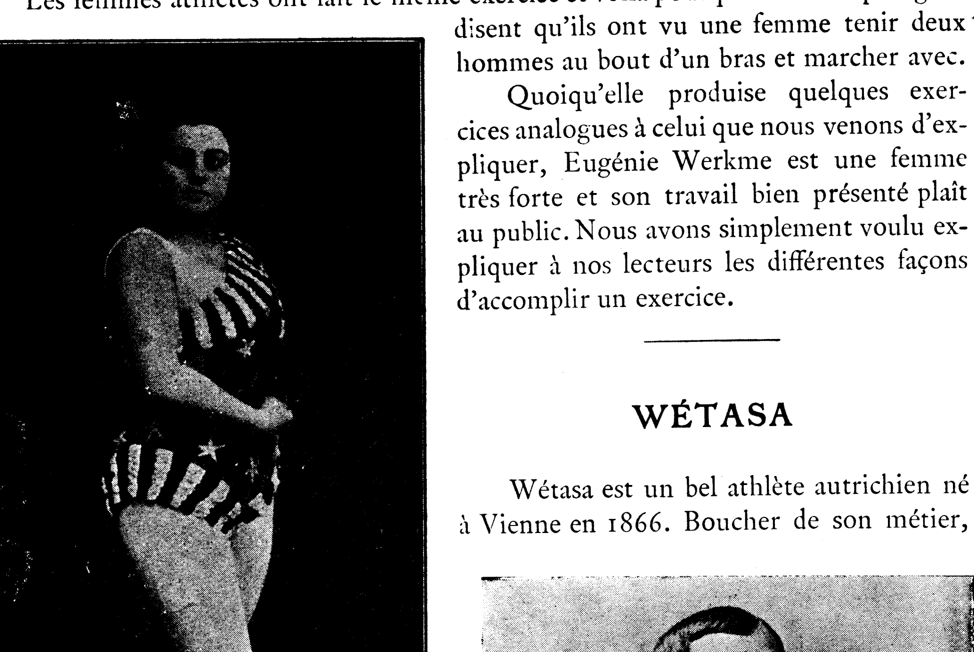
La taille ne fait rien à la force — *Cliché des « Lectures pour tous »*

L'ATHLÈTE WERKME ET SON GÉANT

d'autre point de contact que la main de l'athlète; si le poids touche le corps, toute difficulté est écartée.

L'athlète Batta faisait cet exercice correctement de la façon suivante. Il enlevait un haltère de 80 kilos en deux temps d'une main; quand le poids était fixé à bout de bras, il s'approchait d'une échelle sur laquelle un homme de 75 kilos montait à califourchon sur l'haltère; Batta faisait alors le tour de la piste avec ce fardeau de 155 kilos au bout d'un seul bras. Cet exercice n'était pas truqué et ne pouvait pas l'être; cependant le public ne se rendait pas compte que c'était un tour de force extraordinaire que Batta faisait chaque soir. Des athlètes vinrent ensuite retirer la valeur de l'exercice en enlevant deux hommes au bout d'un bras, mais les plaçant de manière à avoir la charge sur les épaules : le public croyait alors avoir vu tenir deux hommes au bout d'un bras, ce qui n'était pas.

Les femmes athlètes ont fait le même exercice et voilà pourquoi beaucoup de gens disent qu'ils ont vu une femme tenir deux hommes au bout d'un bras et marcher avec.

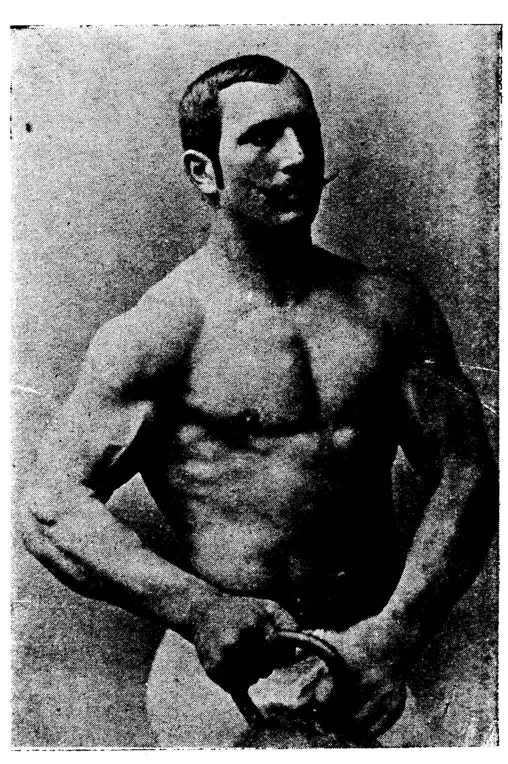


Eugénie Werkme

Quoiqu'elle produise quelques exercices analogues à celui que nous venons d'expliquer, Eugénie Werkme est une femme très forte et son travail bien présenté plaît au public. Nous avons simplement voulu expliquer à nos lecteurs les différentes façons d'accomplir un exercice.

WÉTASA

Wétasa est un bel athlète autrichien né à Vienne en 1866. Boucher de son métier, il abandonna cette profession pour se livrer aux poids et haltères où il arriva à de bons résultats, tels que 96 kilos au dévissé, à la mode allemande, c'est-à-dire en épaulant la barre avec les deux mains. Wétasa est doué d'une belle forme corporelle et il eut beaucoup de succès dans son numéro de force. Il se mit également à la lutte et fut un des champions du Casino de Paris, lors des premiers championnats organisés par le *Journal des Sports* et le *Vélo*. Il fut tombé par Paul Pons après une lutte très sévère où Wétasa fut définitivement classé comme un bon lutteur et comme un homme fort.



Wétasa

EDUARDO

Eder Eduardo est un athlète allemand qui avait, vers 1895, un succès de bon aloi grâce à ses exercices athlétiques bien présentés et où les trucs à effet destinés à im-



Le Travail d'Eduardo

pressionner les spectateurs remplaçaient les exercices classiques de poids et haltères. Sur la gravure ci-jointe on le voit enlevant un tonneau chargé de sable pesant 220 livres puis enlevant au dévissé avec son bras droit un homme pesant 120 livres tout en tenant un boulet de 60 livres dans la main droite et un de 100 livres dans la main gauche. On le vit également casser des chaînes par la contraction des muscles du bras ou par la dilatation du thorax.

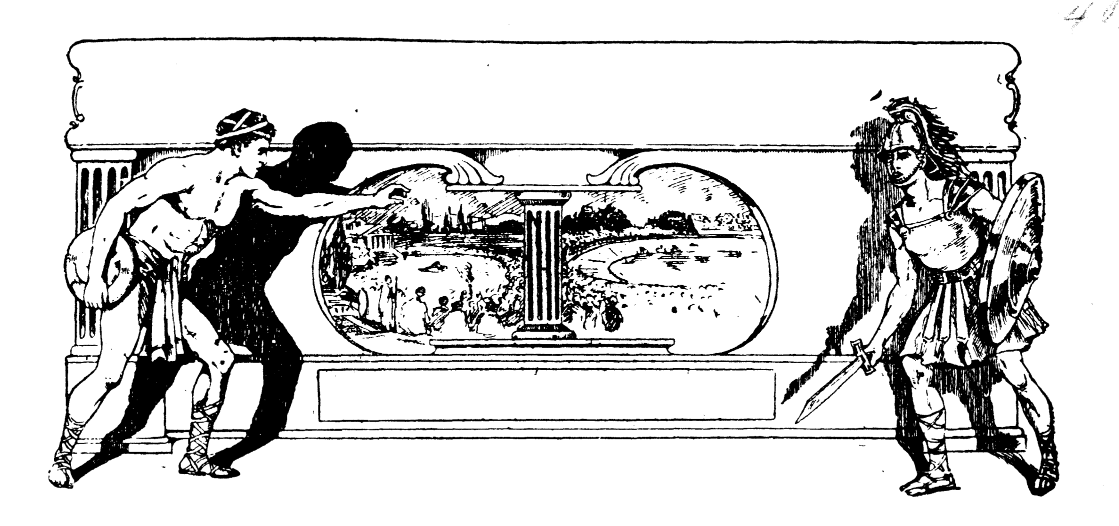
Enfin, au milieu de l'affiche, Eduardo, costumé en Germain, soulève d'un doigt une pierre de 400 livres. Eduardo était un bel athlète finement découplé quoique un peu mince pour personnifier Hercule.

EDER EDUARDO

Nous pouvons encore citer quelques athlètes qui furent très vigoureux mais dont nous n'avons pu avoir les photographies, tels que : ANYMUS, né à Paris en 1865, qui fit la postiche avec les frères Cron, et qui développait 103 livres de la main droite en faisant 20 kilos par l'anneau à bras tendu de la main gauche. Il fit cet exercice devant Paris et Robert Pajol au gymnase François, rue Montmartre, à Saint-Ouen.

Citons aussi les frères HERMANN, dont l'un était de la force de Jadin. — NÉPOMUCÈNE, né à Paris en 1865, enlevait 135 livres en volée, 100 kilos à deux mains. — STILLER faisait 135 livres en volée; né en 1860, il mourut à quarante-quatre ans d'une maladie de poitrine. — EUGÈNE CASSE, dit le *Négociant*. — GUILLAUME RAMES, né à Curières (Aveyron), le 26 février 1856, fut très fort et fin connaisseur. — LOUIS ROCAGEL, qui pesait 106 kilos à vingt ans, faisait faire le double tour à un poids de 25 kilos et le rattrapait par l'anneau à bras tendu. Il partit à Copenhague pour lutter avec Pierre Rigal, et, en plongeant aux bains, il se fendit la tête et mourut. — PAUL LEROY, le *Déménageur,* faisait un poids de 50 kilos et un poids de 10 kilos à la volée sans les attacher. — PEYROUSE, le *Lion de Valence,* soulevait sept ou huit fois de suite la mauvaise barre de 300 livres du gymnase Robert, que peu d'athlètes soulèvent une seule fois. — NEUNING, HENRI *l'Espagnol,* BOULANGER qui, né en 1858, fut un athlète extraordinaire; il possédait des bras dans le genre de ceux de Poiré. Il avait 43 centimètres de bras, 35 d'avant-bras, pesait 88 kilos et mesurait $1^{m}72$ de hauteur. Il enlevait 140 livres en volée, jouait avec la barre de 190 livres du gymnase Tournaire, barre que Sans-Dents arrachait à deux mains en la chargeant de 10 livres. Boulanger reprit le gymnase Tournaire qu'il dirigea plusieurs années. A trente-huit ans, Boulanger est encore vigoureux, il habite Paris et rend souvent visite à Robert, le président de la S. A. M.

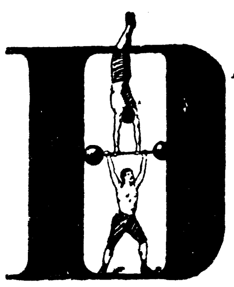




LES SUR-ATHLÈTES

LES DEMI-DIEUX DE L'ATHLÉTISME

APOLLON ET Louis CYR



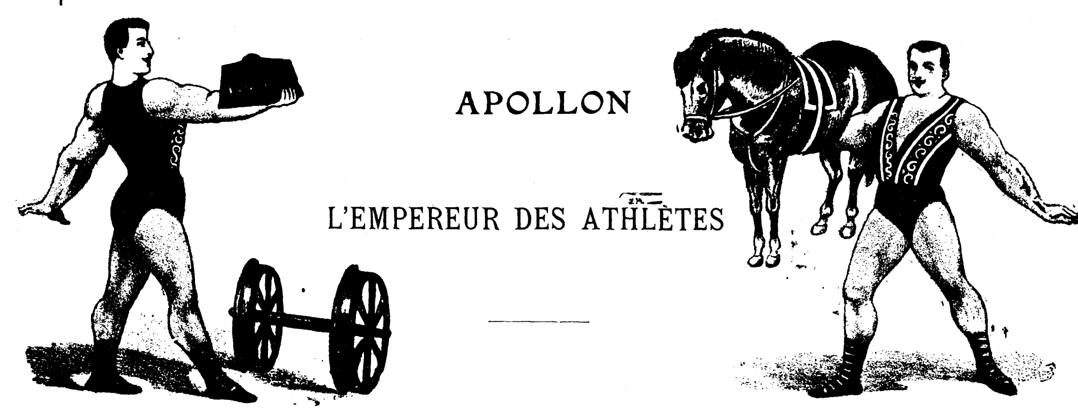
ANS les hercules il y a des hommes de différentes catégories. Il y a les athlètes ordinaires, les athlètes forts et les athlètes très forts.

Dans les athlètes très forts il arrive parfois qu'un homme issu de bonne souche, fils d'athlète lui-même, arrive sans entraînement à une force et à un développement musculaires extraordinaires. Lorsqu'ils se mettent à l'entraînement, ils dépassent de suite les plus forts athlètes bien entraînés et d'une façon si nette et si brusque qu'on a l'impression que ce surhomme est d'une autre classe que les plus forts.

Tel Zimmermann, le cycliste qui laissait sur place les meilleurs champions de son époque.

Ce sont les *sur-athlètes*. Ils ont nom Youssouf, Gullam parmi les lutteurs, et Apollon et Louis Cyr parmi les hommes forts.

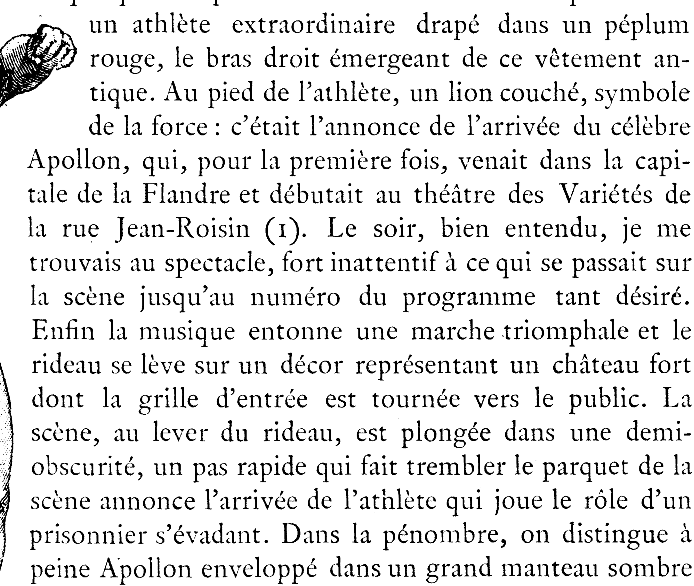
Nous sommes donc obligé de classer ces athlètes à part et nous pouvons d'autant mieux le faire que ces deux hommes sont retirés de l'arène et ne prennent plus part aux concours athlétiques. Les athlètes actuels ne pourront donc se formaliser de voir figurer en tête des hercules contemporains ces deux rois de la force, deux Français, qui ont noms Louis Uni, dit *Apollon,* et Louis Cyr.



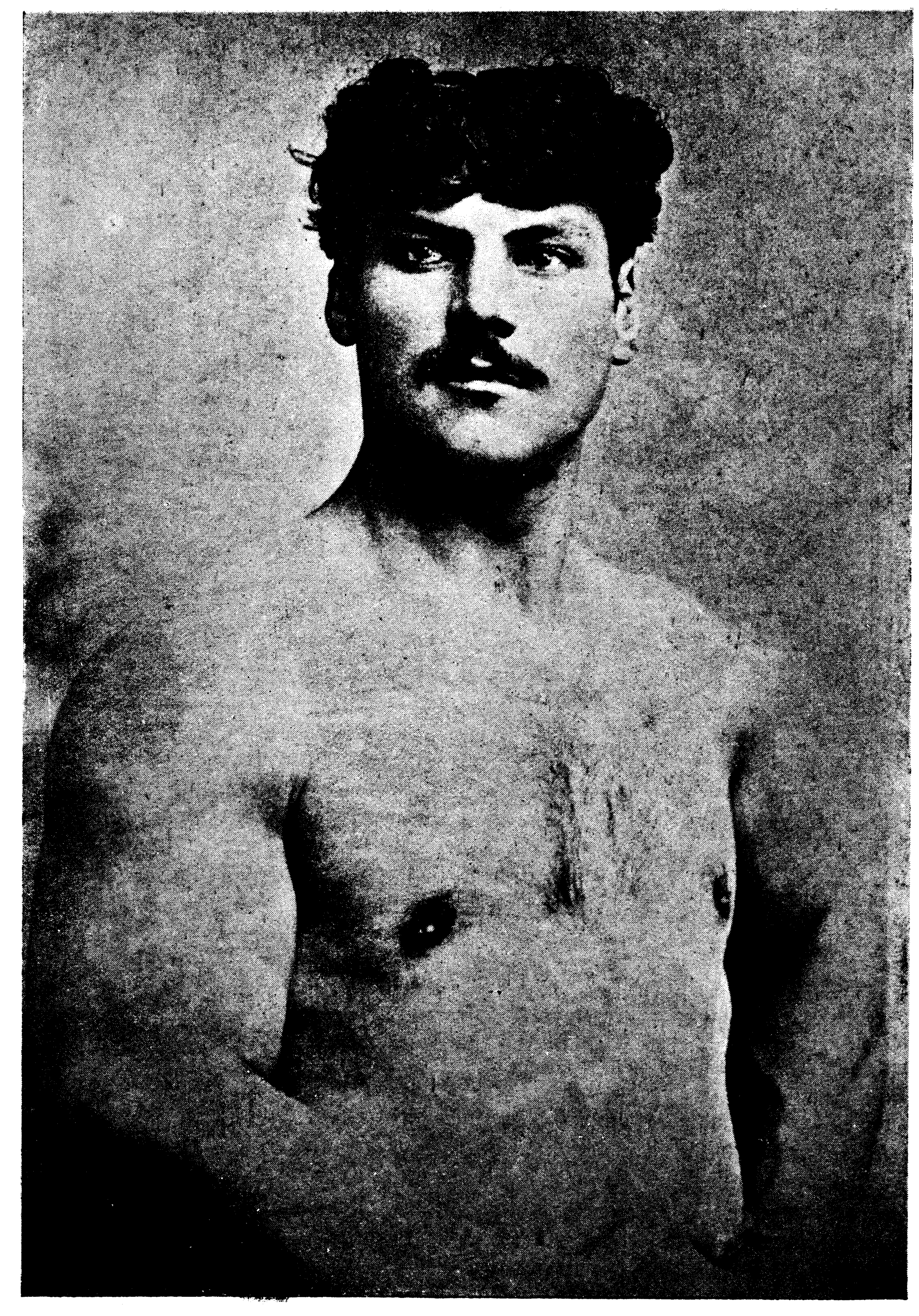
APOLLON

L'EMPEREUR DES ATHLÈTES

C'était en 1889, à Lille, où je résidais alors. Un matin je me heurtais au détour d'une rue à un grand char à bancs rempli de poids, d'haltères, de roues de wagon et de grilles en fer, agrémenté de quelques drapeaux bariolés et d'affiches représentant un athlète extraordinaire drapé dans un péplum rouge, le bras droit émergeant de ce vêtement antique. Au pied de l'athlète, un lion couché, symbole de la force : c'était l'annonce de l'arrivée du célèbre Apollon, qui, pour la première fois, venait dans la capitale de la Flandre et débutait au théâtre des Variétés de la rue Jean-Roisin (1). Le soir, bien entendu, je me trouvais au spectacle, fort inattentif à ce qui se passait sur la scène jusqu'au numéro du programme tant désiré. Enfin la musique entonne une marche triomphale et le rideau se lève sur un décor représentant un château fort dont la grille d'entrée est tournée vers le public. La scène, au lever du rideau, est plongée dans une demi-obscurité, un pas rapide qui fait trembler le parquet de la scène annonce l'arrivée de l'athlète qui joue le rôle d'un prisonnier s'évadant. Dans la pénombre, on distingue à peine Apollon enveloppé dans un grand manteau sombre et courbé en deux pour échapper à la vue des sentinelles qui se promènent sur la terrasse du château fort. L'alarme est donnée, le prisonnier est découvert, il n'a plus qu'une ressource, c'est de fuir vers le public, mais la grille de fer se dresse devant lui, il se rue sur elle et cherche à l'ébranler, le fer résiste, les sentinelles arrivent dans la nuit, on perçoit leurs cris; la force du prisonnier se décuple devant le danger, il empoigne la grille, la secoue vigoureusement, en force une barre, ce qui lui permet de passer le



(1) Aujourd'hui disparu et remplacé par le Crédit du Nord.



Apollon
à l'époque où il était dans toute sa beauté et toute sa force

bras au travers du grillage. A la vue de ce bras, gros comme la cuisse d'un homme ordinaire, ce n'est qu'un cri de stupéfaction dans la salle.

Le péplum s'entrouvre un peu dans l'effort et l'on aperçoit une jambe qui ressemble à la colonne d'un temple. Empoignant deux barres dans la main, Apollon les unit dans une pression énergique, il passe la tête et le haut du buste à travers les grillages ; encore un effort, la grille cède, le prisonnier est libre.

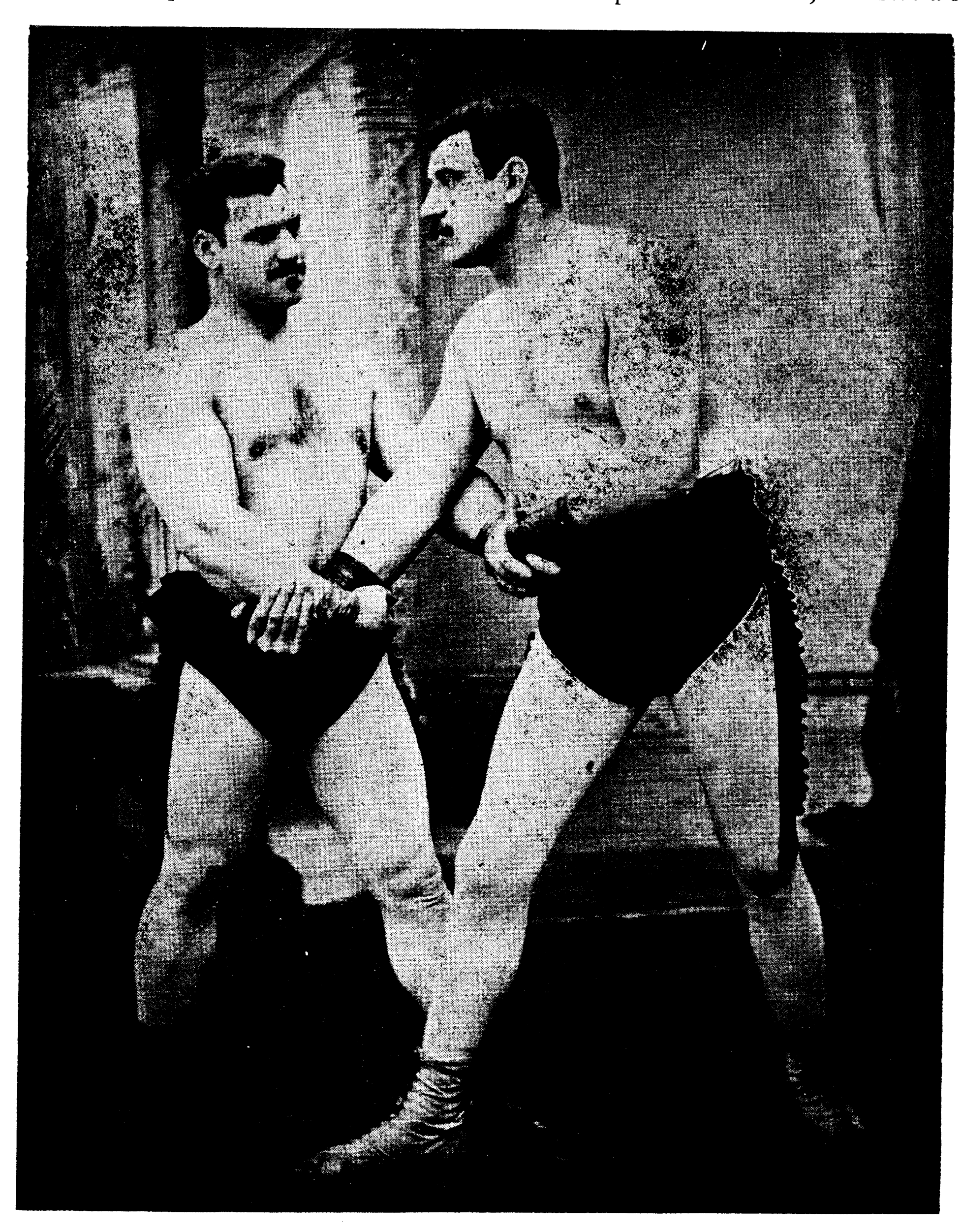


L'Affiche d'Apollon en 1889

La lumière se fait alors dans la salle et Apollon, le dieu de la beauté et de la force, rejetant son manteau d'un geste fier, apparaît au public dans un élégant costume de soie qui le moule exactement. L'impression faite par ce bel athlète, élégant, fort et doué d'une figure caractéristique, est inoubliable. Cette entrée à travers une grille faite par Apollon était magnifique ; faite par un autre athlète ne possédant pas ses mensurations et ce masque de gladiateur romain, elle eût été ridicule, peut-être grotesque, ce numéro ne pouvait être accompli que par Apollon.

Pendant que les décors du château fort disparaissent, Apollon, sur le rebord de la scène, présente à l'admiration de la foule une académie impeccable. C'est d'abord sa belle tête expressive aux longs cheveux bruns bouclés naturellement, ses dents blanches et bien rangées qui luisent dans le bon sourire du géant, ses oreilles petites et collées au crâne par le haut, sa fine moustache brune, ses yeux d'un gris clair, aux reflets magnétiques ; toute cette beauté presque surhumaine ne s'oublie pas quand on a eu le bonheur de la contempler une seule fois, surtout au moment de son épanouissement complet. Enfin, on apporte les poids et haltères et voilà Apollon aux prises avec les masses de fonte. Pour commencer, il fait une série de bras tendus et de coiffes avec des poids de 20 kilos qui, dans ses mains, ont l'air d'être de petits pavés de bois. Il passe ensuite au poids de 50 kilos, avec lequel il jongle avec la plus grande facilité, lui faisant faire un et deux tours en avant et en arrière, le lançant derrière son épaule, le rattrapant par l'anneau, puis l'arrêtant à bras tendu. Il monte ensuite sur une table assez haute, se fait lier un poids de 50 kilos au pied droit, prend un poids de 20 kilos dans chaque main, lève la jambe droite et se baisse sur la jambe gauche jusqu'à ce qu'il touche le parquet avec le poids de 50 kilos, il s'arrête un

moment puis remonte par la force de la jambe et de la cuisse gauches en exécutant en même temps un double bras tendu avec ses deux poids de 20 kilos, et arrive à re-

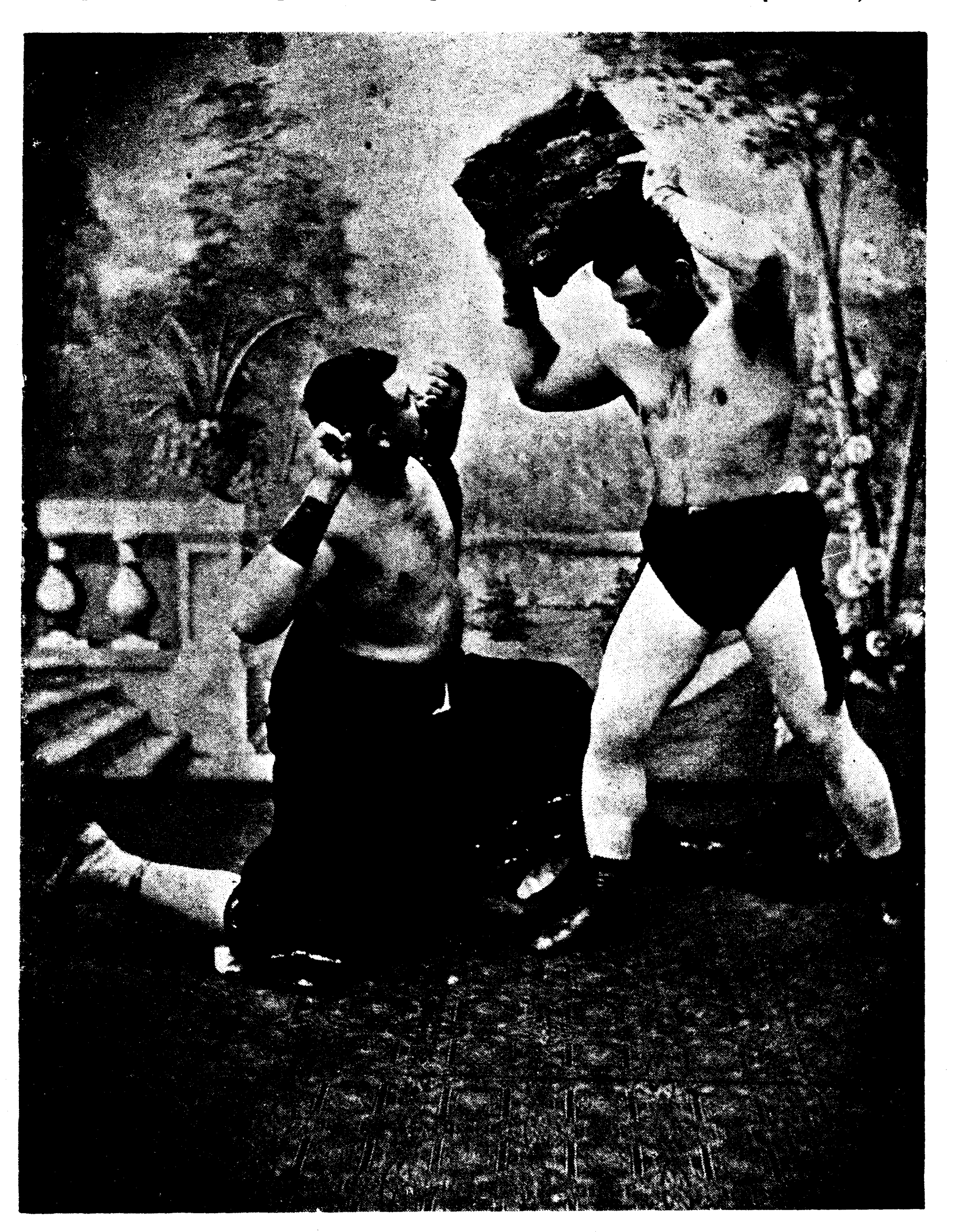


APOLLON ET PAUL PONS EN PRISE DE LUTTE, EN 1892
A remarquer l'avant-bras d'Apollon.

poser le poids sur la table ; c'est inouï. Cet exercice porte le nom de la table romaine. Il continue par l'enlèvement de son poids rectangulaire de 80 kilos qu'il arrache aisément et arrête à bras tendu, marquant un temps d'arrêt avec cette masse au bout du bras tendu horizontalement.

Il passe ensuite à l'exercice dit « le pont de la mort » qui consiste en une jonglerie avec le poids de 50 kilos arrêté par le petit rebord entre le pouce et l'index au-dessus de la tête d'une personne couchée à terre.

On pose ensuite un piano sur la poitrine de l'athlète avec un pianiste jouant un



PAUL PONS ET APOLLON (le Roi de la force)

morceau complet. Dans cet exercice, la tête et les pieds de l'athlète portent sur deux chaises distancées, le corps étant dans le vide. Le poids total de cette charge est d'environ 350 kilos.

Il termine ensuite par l'enlèvement de ses roues de chemin de fer dont la barre est d'une telle grosseur que peu d'hommes parmi les plus forts arrivent à les bouger de terre. (Ces roues de wagon pesaient exactement 118 kilos.)

Ceux qui ont vu travailler Apollon peuvent seuls se rendre compte de la force de cet homme en voyant la façon désinvolte dont il manie les plus lourds fardeaux. Jamais d'effort visible chez cet hercule, tout se fait en force. Inclinons-nous devant cet homme, ce demi-dieu. C'est bien le roi de la force. C'est bien l'empereur des athlètes.

UN TOUR DE FORCE D'APOLLON

La photographie que nous reproduisons ci-dessous représente un tour de force



APOLLON
empêchant deux automobiles de démarrer

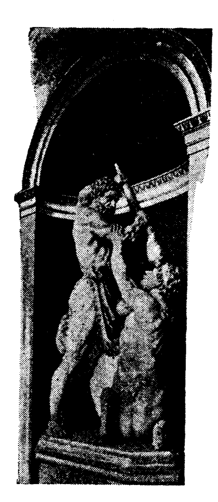
peu banal qu'exécute régulièrement, dans ses tournées, le toujours extraordinaire Apollon.

A l'aide de deux cordes attachées à chacun de ses formidables avant-bras, Apollon empêche de démarrer deux automobiles partant en sens inverse. Tout simplement !

BIOGRAPHIE D'APOLLON

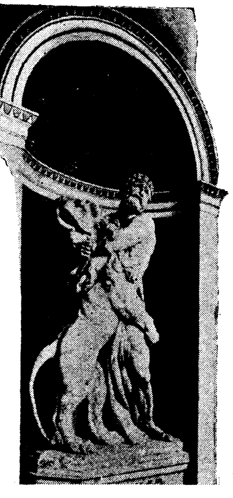
Louis Uni, dit *Apollon,* est né à Marsillargues (Hérault) en 1862, le 21 janvier. Ses ancêtres, qui tous étaient grands et forts, ont toujours habité la localité, et la tradition

rapporte que Louis Uni descend du fondateur de Marsillargues, un gladiateur nommé *Unicus,* c'est-à-dire l'*Unique,* remarquable pour sa beauté, sa taille et sa vigueur et qui, devant être jeté aux bêtes quelques jours plus tard à l'occasion d'une fête exceptionnelle, s'enfuit un jour de Rome à la tête d'une troupe de gladiateurs pour échapper aux jeux du cirque. Peu désireux d'essayer sa force contre celle d'un lion ou autre bête féroce, *Unicus,* le gladiateur jamais vaincu, arrivé sur le rivage, s'empara par la force d'une grande barque de pêche et s'en fut sur la Méditerranée au gré des vents qui le poussèrent à la côte gauloise où la barque échoua à l'embouchure du Vidourle. Les fugitifs remontèrent le cours de ce fleuve côtier du Gard et de l'Hérault, arrivèrent à un endroit qui leur parut propice, s'y arrêtèrent, plantèrent leurs tentes et Marsillargues fut fondée. Unicus fut le chef de cette colonie et plus tard ses descendants s'appelèrent tout simplement Uni et ils furent, toujours d'après la tradition, les ancêtres du fameux Louis Uni, dit Apollon.



D'ailleurs, que l'histoire soit plus ou moins juste, il est incontestable que Louis Uni offre le plus beau masque de gladiateur romain que l'on puisse voir. L'antique n'a rien produit de plus beau. Si vous êtes antiquaire ou simplement curieux, rappelez-vous l'effigie de l'empereur Justinien ; vous aurez le portrait de l'athlète Apollon. Quant à son corps, figurez-vous, pour vous en faire une idée juste, quelqu'un de ces gladiateurs fameux qui, dans la Rome du Bas-Empire, devenaient la folie des patriciennes et l'idole des foules, au point de l'emporter en popularité sur le César lui-même.

Louis Uni est en pleine maturité, et ceux qui l'ont vu, drapé dans son péplum rouge, laissant à nu ses bras noueux comme des troncs de chênes, des bras effrayants de puissance, ne sauraient l'oublier. Cet homme eût personnifié la force il y a seize ou dix-huit siècles ; il aurait marqué dans l'histoire d'une époque où Godefroy de Bouillon fendait les guerriers sarrasins, du crâne à l'arçon de la selle, d'un seul coup de sa large épée.

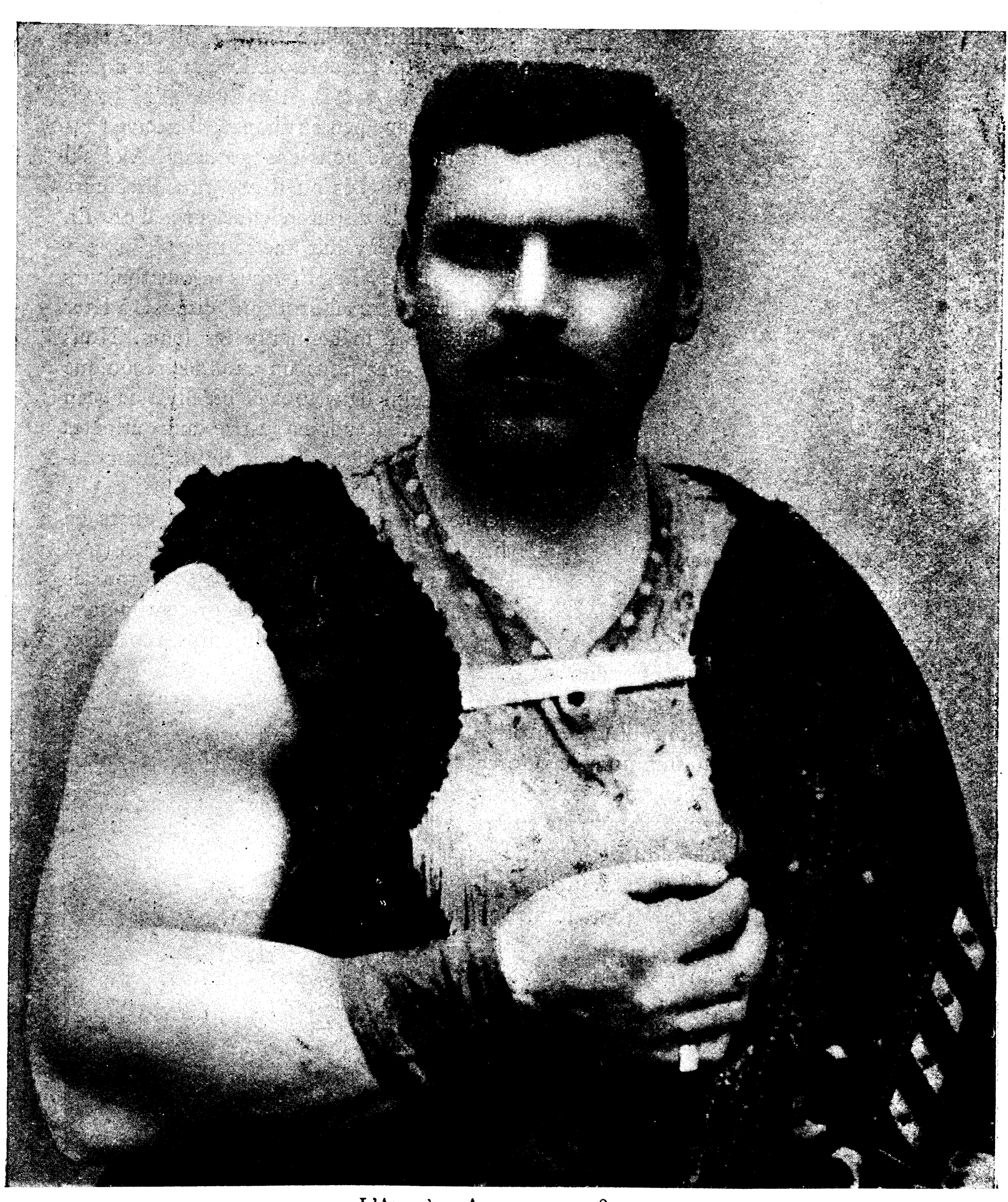


Les premiers débuts d'Apollon firent sensation dans le rôle d'un gladiateur brisant les barreaux de sa prison et les chaînes qui le retenaient. Sans entraînement, il accomplit facilement les exercices que les plus forts athlètes ne parviennent à faire qu'après un travail assidu de plusieurs années. Il est encore le seul qui puisse prendre d'une seule main quatre poids de 20 kilos chacun, et les enlever à la volée ou à l'arraché sans l'ombre d'un effort.

De fait, il est superbe, ce demi-dieu, irréprochablement taillé comme l'Hercule Farnèse, déployant sa force dans ce gigantesque effort qui met en jeu tous ses muscles.

Un athlète est déjà remarquable quand il mesure 40 centimètres au biceps et au mollet ; Apollon mesure 51 centimètres au bras et à la jambe. Près de cet homme de 1^{m} 90, les autres semblent minuscules, aplatis. Il est incomparable dans l'arraché d'une main. Le fardeau monte en l'air par la seule force du bras, sans dérober le corps en dessous, contrairement à nombre d'athlètes qui fléchissent

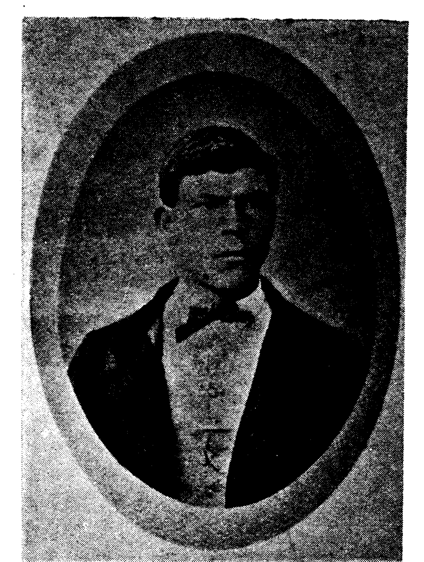
sur les jambes et ne font parcourir à l'haltère que la moitié du chemin. Le 30 dé-



L'Athlète Apollon en 1892
dans la pose du gladiateur romain

cembre 1896, à Lille, à mon école de culture physique, il a arraché une barre à sphères de 160 livres avec la main droite, puis, attachant quatre poids pesant ensemble 172

livres, il répéta le même exercice à l'arraché, puis deux fois à la volée, sans remettre le fardeau à terre. Tous ces exercices furent faits à la perfection, le bras seul entrant en jeu. Si Apollon voulait *truquer,* il enlèverait non plus quatre poids de 20 kilos, mais cinq au moins.



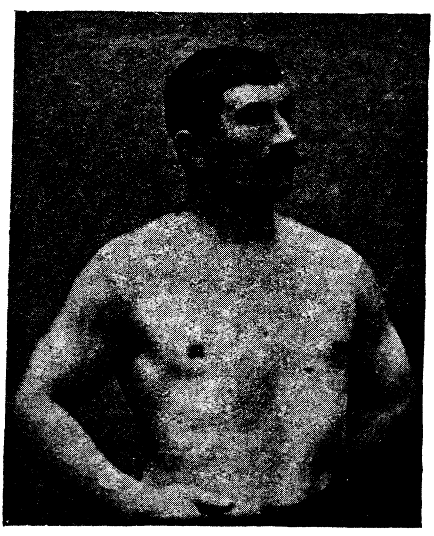
LE FRÈRE D'APOLLON
mort d'un accident au régiment

Apollon voyage peu en France, il trouve toujours à l'étranger de bons engagements. Ah ! s'il était Allemand, Anglais ou Russe, nos directeurs de music-halls se le disputeraient à prix d'or. En Angleterre on lui élèverait une statue.

Mais qu'y faire ? Les Français seront toujours les Français, amoureux d'exotisme, disposés à fêter les étrangers et à méconnaître les leurs. Nous avons pourtant chez nous un exemplaire unique de la force humaine dans tout ce qu'elle a de beau et d'harmonieux. Rendons justice aux athlètes étrangers, admirons-les, mais sachons aussi admirer les nôtres.

Voici les mensurations d'Apollon prises en 1896 : hauteur $1^{m}90$, tour de poitrine $1^{m}28$ (état normal), tour de poitrine dilatée $1^{m}36$, tour de ceinture 1 mètre, bras contracté 49 centimètres, avant-bras allongé 42,5, avant-bras replié 46, mollet 50. Poids du corps 120 kilos. Ses jambes et ses bras ont été moulés à différentes époques et figurent dans ma collection.

Voici les mensurations d'Apollon prises au moment où il était au summum de sa force, en 1900. Hauteur $1^{m}90$, tour de poitrine $1^{m}285$ (état normal), tour de poitrine en inspiration $1^{m}38$, tour de ceinture $1^{m}02$, bras droit replié 51 centimètres, avant-bras allongé 44,5, avant-bras replié 48,5, mollet 52. Poids du corps 127 kilos.



FÉLIX BERNARD
Qui lança Apollon

Voici d'ailleurs un historique complet d'Apollon.

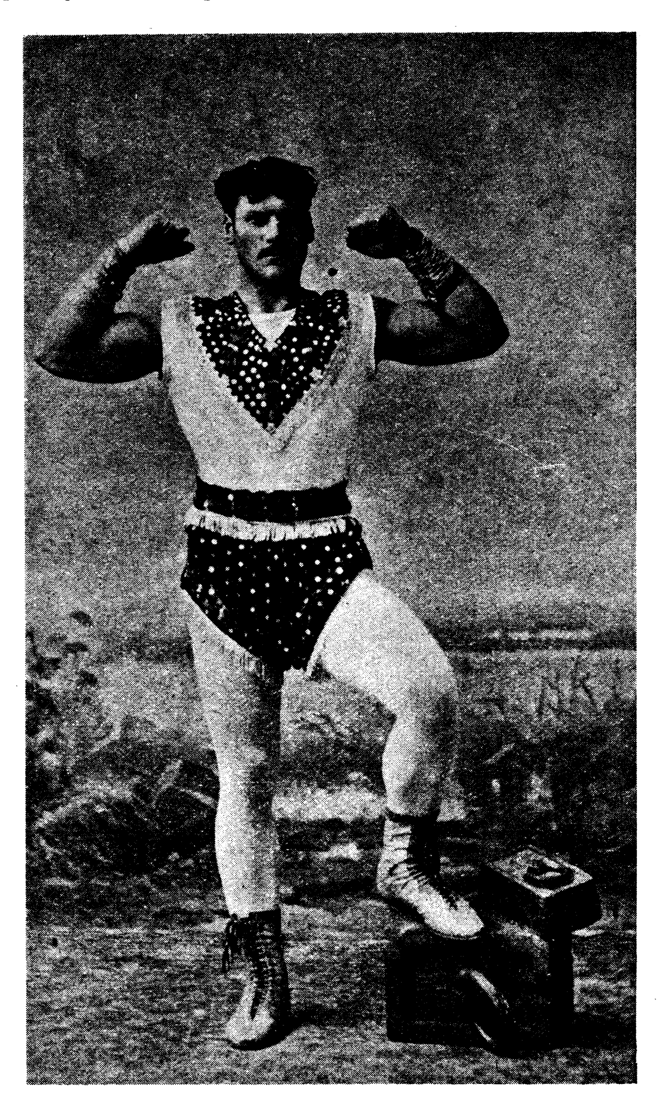
Le grand-père d'Apollon avait $2^{m}03$; le père d'Apollon était très fort, il avait $1^{m}92$ de hauteur. On cite de lui des tours de force absolument prodigieux, il mourut à soixante-quinze ans d'un accident. La mère d'Apollon était petite mais très forte, elle mourut à quatre-vingt-cinq ans en 1906. Apollon a une sœur de $1^{m}84$ de hauteur, elle habite Nîmes. Apollon eut un frère qui mesurait $1^{m}83$, il mourut d'une chute de cheval au 11e cuirassiers, à Lyon, il était âgé de vingt-deux ans. Le jeune Louis Uni, sans doute par atavisme, ne rêvait que force, mise en scène,

arène, cirque, etc., aussi à quatorze ans il s'échappe de la maison paternelle et s'engage dans un cirque italien de passage à Lunel, près de Marsillargues. C'est au cirque Caramagne que, pendant une représentation, les gendarmes viennent cueillir le jeune Uni au milieu de son numéro acrobatique pour le reconduire vers son père.

Enfin, ses parents le laissent partir, bien à contre-cœur, et il travaille avec Félix Bernard et Pietro Dalmasso qui veulent le mettre à la lutte, mais ça ne rentre pas dans ses goûts, il n'a pas le tempérament assez batailleur, il préfère les exercices de poids.

Mais tout n'est pas rose dans le métier d'athlète et le jeune Uni connut des jours où on va se coucher le ventre creux, car il se trouvait quelquefois avec une troupe qui vivait au jour le jour.

Quand le jeune Uni vit tirer par quelques athlètes fameux trois poids de 20 kilos à l'arraché ou à la volée, il en tira quatre de suite ; s'il en avait vu tirer quatre, il en aurait tiré cinq, tout simplement. Jamais personne ne vint le talonner pour le faire enlever plus lourd. Pietro le faisait arracher un haltère de 77 kilos de la façon suivante :

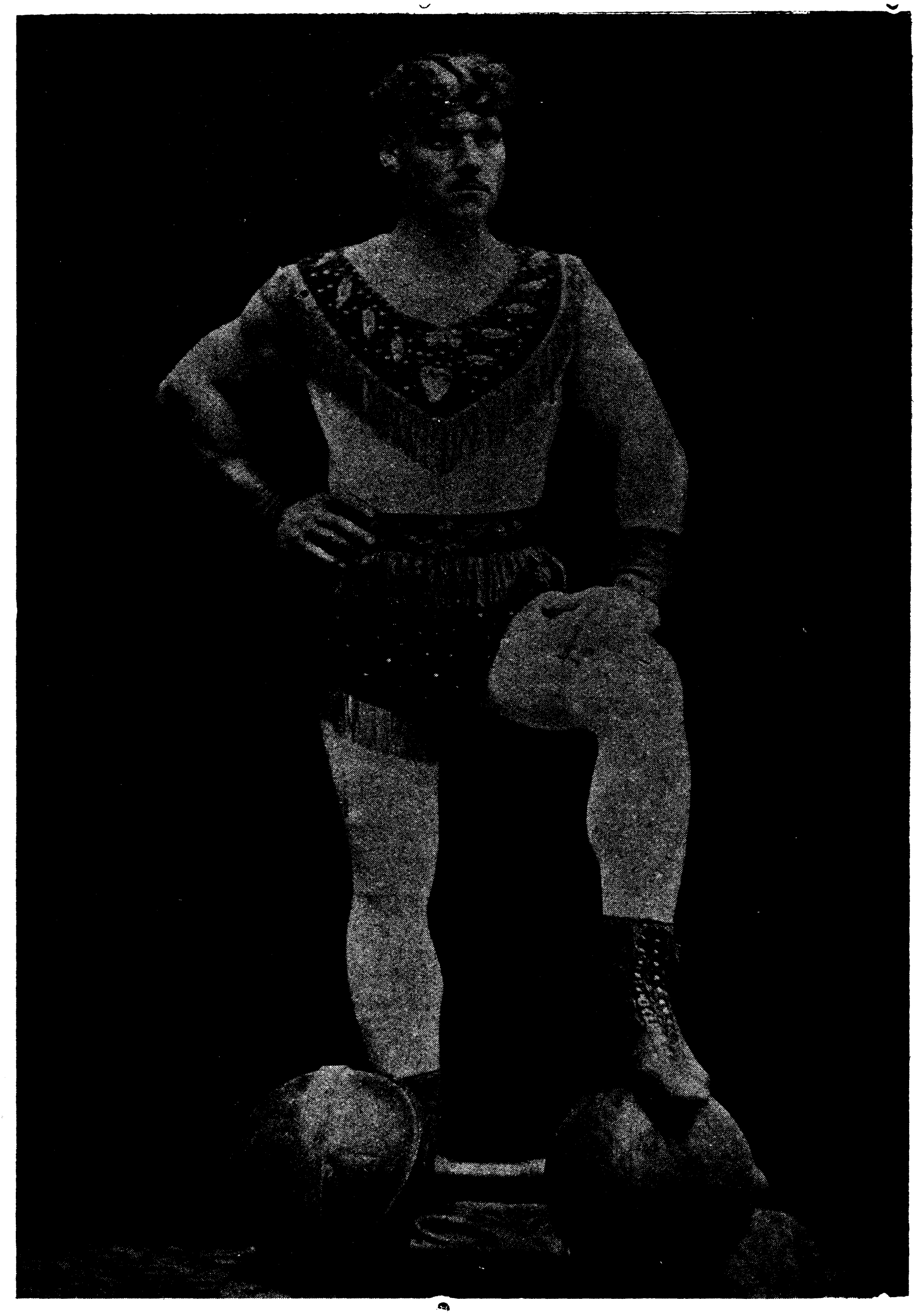


APOLLON A 16 ANS ET DEMI
lorsqu'il alla à Toulouse

Il posait l'haltère devant les pieds d'Apollon, à 10 centimètres de la pointe des pieds, et lui faisait tirer ainsi ce poids à l'arraché d'une main sous le prétexte de correction. Le jeune Apollon tirait tout ce que Pietro voulait et ne se rendait pas compte qu'il augmentait de 20 °/₀ la difficulté de l'exercice.

Apollon travailla avec Victor Sosson, à qui il gagna son haltère de 77 kilos en l'enlevant à l'arraché. Il voyagea aussi avec les cirques Ossud et Coradi, il revint même d'Italie à pied jusqu'à Menton faute d'argent pour prendre le chemin de fer.

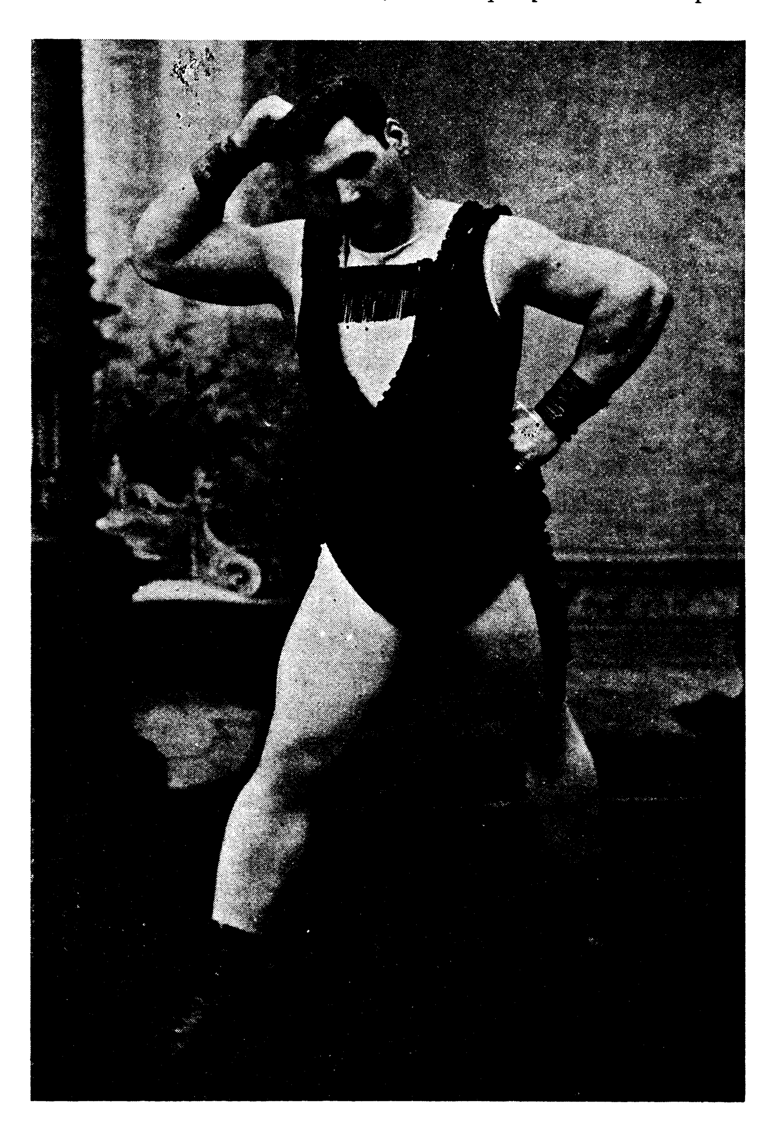
Il travailla également avec Henri Péchon et Auguste le *Boucher*. A Toulouse,



APOLLON A 17 ANS
A ses pieds l'haltère de 77 kilos qu'il arracha et gagna à l'athlète Victor SOSSON

un amateur, M. Valinot, fait mouler les bras d'Apollon, moulages qui figurent dans ma collection. Apollon avait seize ans et demi à cette époque.

A Coursant, on lui fit arracher un gros essieu de 78 kilos que peu d'athlètes pouvaient soulever de terre à cause de la grosseur : Baby de l'Ariège était parmi les spectateurs.



APOLLON EN 1892
lorsqu'il se produisait avec PAUL PONS à Lille

Il va à Bordeaux, à l'arène foraine Jeantien, où il fait courir tout Bordeaux qui vient applaudir le jeune colosse, des prêtres viennent le voir et l'invitent à dîner chez eux. Des maris emmènent leur femme enceinte voir travailler Apollon et leur font toucher le bras du jeune Uni dans l'espoir que la vue d'un si bel homme sera favorable au développement physique de leur future progéniture.

Lacaisse, le lutteur impresario, vient à cette époque à Bordeaux faire un match avec Pietro, voit Apollon et juge de suite le parti qu'il en peut tirer; il l'emmène à Paris où il le fait débuter aux Folies-Bergère avec son numéro de la grille. Louis Uni y obtient un succès fantastique. De là il passe à l'Hippodrome où il soulève quatre chevaux en étant suspendu au trapèze. Il s'exhibe aussi au Grand-Orient, rue Cadet. On le voit s'entraîner ensuite à l'arène Paris, l'homme à la chaloupe; là, il arrache 87 kilos que Sandow n'avait pas su dévisser. Il s'exhibe aussi au Cirque d'Hiver.

Comme il n'y avait pas ou peu, à cette époque déjà lointaine, de barres à sphères

à chargement, on se servait ordinairement de poids de 20 kilos. Un jour, Lacaisse, San Marin, Bernard et Pietro, voulant connaitre la force d'Apollon, firent remplir de plomb quatre faux poids de 20 kilos pour arriver au chiffre de 90 kilos, les firent porter au gymnase Joigneret, rue des Tilleuls, à Montmartre, et, après avoir fait la leçon à Joigneret, y conduisirent Apollon et parièrent une bouteille de champagne que celui-ci n'enlèverait pas du premier coup quatre poids de 20 kilos à l'arraché d'une main. Apollon, convaincu que ses amis voulaient rire de lui, puisqu'ils lui avaient vu faire cinquante fois au moins l'arraché de 80 kilos, ne voulait pas parier craignant une farce, mais voyant que c'était sérieux, il paria et du premier coup tira les 90 kilos sans s'apercevoir un seul instant de la présence insolite des 10 kilos additionnels.

Apollon s'exhiba ensuite à Londres, à l'Aquarium, avec Félix Bernard, Pietro, Limousin et Bazin l'*Artilleur*.

L'arrivée du jeune Uni à Londres fut un événement pour les Anglais qui n'avaient jamais vu un colosse pareil.

Un jour Apollon installa à la fête de Neuilly une superbe loge foraine qui fit une concurrence terrible à la baraque de Marseille. Voici d'ailleurs un extrait de journal relatant cette exhibition sensationnelle.

Lutteurs jaloux du métier, envenimés de colère et d'envie et prêts à tout pour écraser, supprimer de leur route, du public surtout, l'athléte concurrent! Ni plus ni moins que la troupe de Marseille et la troupe d'Apollon, hercules de profession, dont la course au clocher..., homérique cette fois, est cette année la grande joie et la mirobolante attraction de la fête de Neuilly; la fête par excellence du Parisien viveur et des fines Parisiennes avides d'exhibitions.

Marseille ou Apollon.

Marseille ou la vieille lutte et ses plus vieux lutteurs, essoufflés, avachis, des masses croulantes de chair mal étayées dans des caleçons de bandagistes, mais connus du public, un bon enfant qui veut bien se souvenir, et par générosité daigne encore applaudir et payer.

Apollon ou la lutte nouvelle, l'Apollon des débuts de cet hiver aux Folies-Bergère et des séances du Grand-Orient, Apollon et les lutteurs du Midi : Boyer de Nimes, Boyer de Marseille, Lagneau de Paris et Robinet de Toulouse.

PIETRO DALMASSO
qui fit arracher 90 kilos à APOLLON

La loge d'Apollon ne désemplit pas pendant toute la durée de la fête de Neuilly, la beauté plastique des hommes composant la troupe d'Apollon l'emporta sur la laideur des lutteurs obèses composant la troupe de Marseille.

Il passe à Lille, Anvers, Bruxelles où il dompte des lions à la ménagerie Pezon, Louvain, Liège où il bat Lhonneux, l'homme le plus fort du pays liégeois ; chez

Wulff, à Bruxelles, il bat l'Allemand Carl Abs qui ne put soulever de terre à la coiffe le poids de 50 livres qu'Apollon faisait à la coiffe à bras tendu, ni amener d'une main à l'épaule la barre de 88 kilos qu'Apollon arrachait chaque soir du bras droit.

Apollon part ensuite avec Paul Pons faire une tournée à travers l'Europe, Pons luttant contre tous, Apollon acceptant tous les enjeux pour les exercices de force.

En 1889, pendant l'Exposition, Apollon fut le champion des Arènes athlétiques du quai Debilly où, dominant d'une tête les hercules les plus réputés, il est couvert d'applaudissements dès son arrivée en piste, sans avoir besoin de faire aucun exercice pour justifier cet enthousiasme. La vue seule de ce demi-dieu suffisait à contenter la foule, et, malgré la vaillance des lutteurs Bernard, Pietro, Crest, Fournier, etc., les regards allaient vers Apollon, vers la beauté masculine dans toute sa splendeur.

Ce qu'on a toujours admiré chez Apollon c'est la simplicité de ses attitudes. Jamais de poses excentriques ou forcées, jamais cet athlète ne bombait la poitrine en rentrant le ventre pour faire paraitre plus formidable encore sa formidable carrure, jamais on ne voyait son biceps se contracter pour en imposer au public; Apollon se contentait d'être lui-même, sans forfanterie, sans contraction aucune, il n'avait que des attitudes naturelles, sa démarche était majestueuse comme celle d'un empereur, mais sans arrogance, aussi toutes les sympathies allaient vers lui et c'était justice.



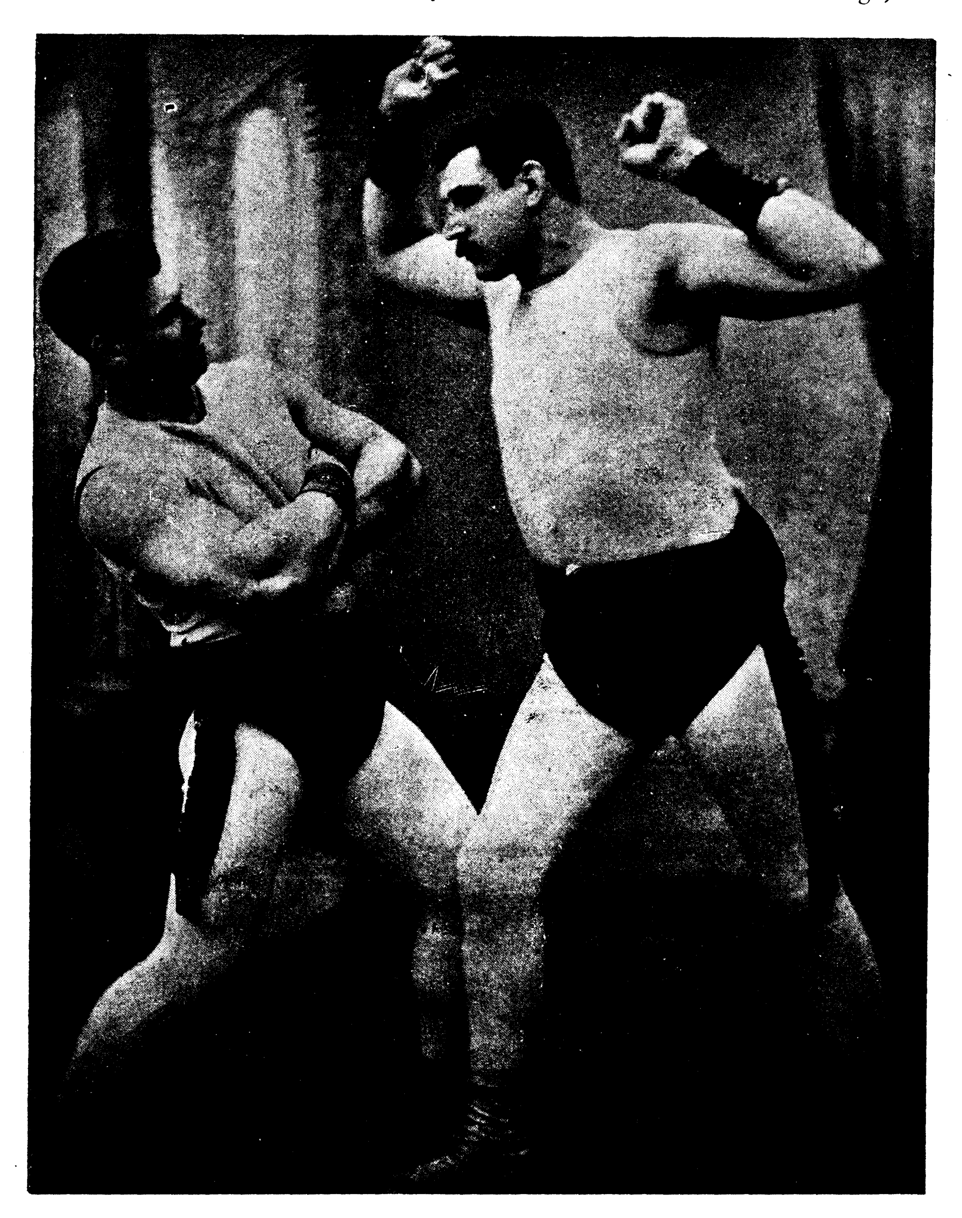
Apollon avait gagné beaucoup d'argent dans ses engagements, et à la suite de conseils d'amis peu éclairés, le bon géant s'était mis en tête de devenir directeur d'un établissement où il pourrait s'exhiber chaque soir. Il espérait ainsi faire prospérer son pécule. Il reprit donc la brasserie Fontaine, 6, rue Fontaine, à Paris, la remit à neuf, et, sous le nom de « Concert Apollon », il y donna des soirées artistiques avec programmes athlétiques. Il eut des démêlés avec des entrepreneurs, des ennuis de toutes sortes, et il dut abandonner ce concert après avoir perdu une somme rondelette. Il partit ensuite à Tours, y dirigea un autre concert, ne fut pas plus heureux et revint en 1906 à Paris, où il dut s'exhiber de nouveau. Nous allâmes le voir, mon ami Albert Surier et moi, à l'Étoile-Palace, où il s'exhibait, et voici ce que les *Sports* firent paraitre sur lui, le 4 octobre 1906, sous la signature d'Albert SURIER.

APOLLON RENTRE EN SCÈNE

Après une assez longue éclipse, Apollon, le roi des athlètes, est rentré en scène. Il s'exhibe actuellement dans un numéro que le bon géant veut bien qualifier de « nouveau » sur les planches d'un music-hall voisin de l'Arc-de-Triomphe.

Il est à peu près inutile de reparler des exploits et des mensurations de cet athlète incom-

parable. Chacun sait que personne n'a peut-être jamais atteint de pareilles dimensions. Si Apollon avait voulu s'entraîner avec les procédés rationnels actuellement en usage, il aurait



APOLLON ET PAUL PONS EN 1892

assurément haussé les records athlétiques à un point ou personne ne serait plus allé les chercher.

Mais Apollon est resté l'athlète selon la compréhension d'autrefois ; il jongle avec des vrais poids de 20 kilos plus facilement qu'un hercule forain avec des poids faux pesant en réalité 10 ou 12 kilos.

Apollon commence son numéro actuel par sa fameuse entrée de grille, brisant des barreaux et des chaînes. Puis il jongle avec un poids de 50 kilos, le saisit entre le pouce et

l'index et le promène au-dessus de la figure d'un homme couché à terre, comme il ferait avec un éventail.

C'est ensuite l'exercice de la table romaine, suivi de l'arraché, d'une main, d'un énorme poids de 70 kilos, qu'il arrête ensuite à bras tendu.

Apollon a l'habitude de faire précéder ses exercices d'un discours que les fins connaisseurs apprécient toujours.

« Voici mon poids, déclare-t-il, il pèse 140 livres, c'est-à-dire l'arrêter à bras tendu (*sic*). Si je ne peux pas le faire, je le laisse. »

Ne cherchez pas trop la correction littéraire ni la logique de ces élocutions. N'empêche que, malgré cela, les exploits de cet homme ne sont pas précisément à la portée de tout le monde.

Pour terminer, Apollon supporte, étendu, les pieds sur une chaise et la nuque sur l'autre, pendant la durée de quelques mesures, un piano de 660 livres.

Un peu appesanti par les années, Apollon a conservé sa puissance musculaire de jadis. On dirait de ce vivant une de ces cariatides de pierre qui supportent sans faiblir les corniches des palais. Il donne l'impression d'une force invincible.

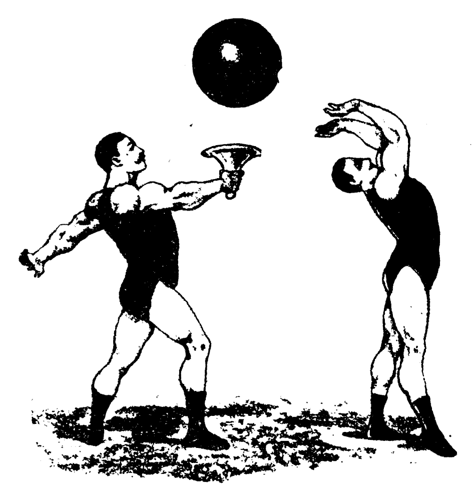
Comme j'étais un grand admirateur d'Apollon, j'aurais voulu le voir, grâce à sa force et à ses formes, acquérir rapidement une belle fortune. En conséquence, j'avais, pour lui être agréable, composé pour lui un numéro athlétique où le côté artistique aurait joué le plus grand rôle; je suis convaincu qu'Apollon aurait fait une fortune rapide s'il avait suivi mes conseils et s'il avait adopté mon numéro spécial de poses artistiques, convenant à son type de figure, à sa taille, à sa corpulence, à sa démarche, et, par sa simplicité, à son développement cérébral.

Ici, ouvrons une parenthèse avant d'expliquer le numéro que j'avais imaginé pour Apollon.

Qu'y a-t-il de plus élégant, de plus joli, faisant mieux ressortir la beauté masculine, qu'un costume de toréador porté par un véritable toréador, brun, petit, bien fait, râblé, leste, vigoureux? Évidemment, il n'y a guère de costumes masculins qui puissent rivaliser avec ce vêtement idéal. Pourquoi nous semble-t-il si beau ? C'est parce qu'il n'est porté que par des toréadors de métier, qui, grâce aux exercices de vitesse, de souplesse, de force, sont tous, ou à peu près tous, très bien faits et que ce costume, qui accuse les formes corporelles, ne souffre pas la médiocrité académique. Or, supposez un instant que ce costume si joli soit porté par un homme blond, grand, maigre, ayant des mollets de coq, des longs bras minces dont les coudes percent sous l'étoffe, que cet homme n'ait jamais fait d'exercices physiques, et vous aurez immédiatement la plus mauvaise impression du costume de toréador. Ceux qui ont vu les colosses de 1ᵐ85, tels que Padoubny, Zaïkine, en costume de Cosaque, ont admiré comme il convient ces deux beaux spécimens de la race slave, aux épaules



larges, à la taille mince, et regretté que ce costume ne soit pas porté en France. Imaginez le même costume porté par un homme petit, mince, sans pectoraux et sans carrure, et vous avez une impression défavorable pour ce costume qui vous semblait si beau.



Pour le costume du Cosaque comme pour celui du toréador, c'est l'homme qui se trouve dedans qui l'avantage, et un numéro athlétique doit se conformer à celui qui le présente. A visage énergique, gestes énergiques; à visage féminin, gestes féminins.

Apollon ayant une tête de Romain, des mensurations et une taille de gladiateur, il fallait à cet homme un décor d'amphithéâtre romain, des costumes de gladiateur et des gestes de bestiaire en liberté, en quête des joies entrevues et réclamées par son cerveau primitif : le combat, le jeu, le vin, le lupanar, la bataille.

Voici donc le numéro que j'avais imaginé pour Apollon, avec les décors successifs :

La première scène représentait l'École des Gladiateurs à Pompéi ; le Vésuve se profilant au fond du décor et lançant des fumées et des flammes.

Au deuxième plan, la cour de l'École des Gladiateurs et toute la rangée des cellules pour les athlètes, avec différents personnages figurés sur la toile. Au premier plan, la cellule d'un gladiateur; dedans, Apollon s'entraînant pour le prochain combat. Les différentes poses plastiques nous montraient l'entraînement du gladiateur *Unicus* (l'*unique*, le *seul*), le plus beau, le plus fort, l'idole de la plèbe, la folie des courtisanes romaines.

Apollon, en tenue sommaire, armé successivement de deux haltères, du ceste, de l'épée, du bouclier, etc., montre au public les phases différentes de l'entraînement terrible auquel était soumis le gladiateur de profession.

La deuxième scène représentait le Colysée de Rome un jour de fête, ce jour que les Romains réclamaient avidement, au point de demander le fameux *Panem et circenses.* Le cirque est plein du haut en bas.

Au fond, on distingue la loge de César devant laquelle les gladiateurs qui vont combattre viennent s'incliner avant de mourir, peut-être.

Après une marche triomphale, Unicus fait son entrée en tenue de combat, le corps demi-nu, un bras recouvert par une manche garnie de mailles, un bras nu, protégé par le bouclier, des jambières d'acier aux mollets, un casque sur la tête avec la visière baissée. Arrivé devant la loge impériale, Unicus lève la visière de son casque, s'incline, lève le bras droit tenant l'épée courte du gladiateur et lance à pleine voix le fameux *Ave Cæsar, morituri te salutant.*

Un socle tournant permet aux spectateurs de voir complètement l'équipement et les gestes du gladiateur.

Puis Unicus simule le combat avec un adversaire fictif ou réel, selon les besoins du programme.

Après une série de coups, le gladiateur est blessé ; affalé sur le sol, il comprime d'une main la blessure par où le sang s'échappe avec sa vie ; l'autre main, fixée au sol, l'empêche de tomber horizontalement. Ses yeux éperdus semblent vouloir percer la terre pour y creuser le lit du dernier sommeil. Sa pensée vole vers son pays natal, où ses vieux parents l'attendent désespérément, peut-être aussi vers les plaisirs qui l'attendaient s'il avait été vainqueur.



Enfin, l'agonie nous le montre se raidissant devant la mort et succombant enfin devant la camarde, sans pitié pour sa jeunesse, sa force et sa beauté.

Puis le gladiateur repose dans un geste allongé qui le fait paraître plus grand encore ; ses avant-bras monstrueux qui pendent inertes, ses jambes énormes, sa tête pâlie semblent reprocher à l'humanité entière le crime affreux d'avoir, pour un plaisir barbare offert à des brutes sanguinaires, sacrifié inutilement une belle plante humaine, source de vies précieuses utiles à la race.

La troisième scène représente le lupanar romain. Le gladiateur vainqueur vient dépenser en plaisirs grossiers l'argent gagné par ses muscles. Après des libations sans nombre, le gladiateur cherche à conquérir les faveurs de la servante qui lui a versé l'ivresse. Mais Messaline, en quête de beaux hommes, veillait sur le vainqueur, puisqu'elle le désirait, et réussit à l'entraîner sur sa couche, où, profitant de l'ivresse inconsciente du gladiateur, Messaline se fait passer pour une pensionnaire de la maison close.

Messaline, en l'occurrence, était représentée par la femme d'Apollon qui, avec une figure caractéristique, possédait un port de reine et eût rempli le rôle de la femme de Claude avec maëstria.

Et les poses romaines d'Apollon se terminaient là.

Sur un rappel du public, d'autres poses, produites dans un cadre spécial, eussent été faites non sans succès.

C'étaient :

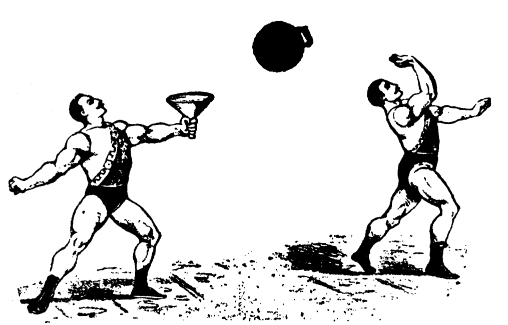
1° Milon de Crotone arrachant l'arbre ;

2° L'Hercule Farnèse au repos ;

3° Samson et Dalilah ;

4° Samson brisant les colonnes du temple des Philistins;
5° Néron essayant des poisons sur des esclaves;
6° Caïn et Abel;
7° La Force protégeant la femme;
8° Mars et Vénus, etc., etc.

Jamais, je crois, un travail athlétique n'aurait pu éveiller des idées artistiques comme le numéro présenté par Apollon, qui, ne l'oublions pas, avait une tête absolument caractéristique et avait le physique de l'emploi, ce qui ne se trouve pas facilement, surtout si l'on veut représenter un type de Romain qui devient d'une excessive rareté par les croisements différents qui ont noyé le type primitif.



Quoi qu'il en soit, Apollon, malgré son goût pour tout ce qui touche aux jeux du cirque, ne comprit pas tout ce qu'il aurait pu tirer d'un semblable numéro, présenté à Paris, Londres, Rome, Berlin, Naples, Saint-Pétersbourg, puis dans les grandes villes d'Amérique, et enfin en Océanie, où toutes les attractions venant d'Europe rencontrent un succès monstre. Le brave colosse ne pouvait pas comprendre que sans poids, sans haltères, sans fardeaux énormes, rien qu'avec un décor et des toiles peintes, il pouvait réaliser une fortune. Il me demandait toujours si je ne pouvais pas intercaler dans son numéro des exercices avec quatre poids de 20 kilos, son fameux poids rectangulaire de 80 kilos et son piano porté sur le ventre. Inutile de dire que je ne voulus jamais mélanger des exercices acrobatiques avec une telle reconstitution de l'antique; c'eût été un sacrilège, et je ne voulus pas le commettre.

Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur quelques extraits des journaux des différentes villes où Apollon s'est exhibé pour constater, par les louanges qui lui furent décernées, l'intérêt que la presse entière a porté à Apollon, et pourtant la presse, à cette époque, n'était pas sportive et il n'y avait même pas une revue s'occupant uniquement de sport, comme il en existe actuellement.

DE PÉRIGUEUX

Il est bien réellement le premier athlète du monde. Contrairement à tant d'autres, il tient plus qu'il ne promet. La vue seule de ce modèle parfait de force et d'élégance suffirait à stimuler la curiosité des amateurs.

Apollon et Hercule, dieux de la force, devaient avoir cet aspect imposant qui indique la puissance. Les terrasseurs de monstres de l'antiquité devaient lui ressembler. Fort et souple à la fois, ses bras nerveux jouent avec des poids énormes comme un enfant avec sa balle. Apollon s'étend, la tête placée sur le dossier d'une chaise, les talons placés sur le dossier d'une autre chaise, et sur sa poitrine on hisse un piano, puis un monsieur vient s'installer au clavier et joue comme sur un parquet de salon. Apollon se redresse souriant quand on l'a débarrassé de ce poids énorme.

Le public amateur de la force voudra certainement voir ce prodige qui pourrait, comme Hercule, s'illustrer par d'incomparables travaux.

DE LIMOGES

Quand Apollon paraissait sur la scène de l'Alcazar, ou dans la piste du cirque, à sa seule vue les spectateurs émerveillés autant qu'étonnés poussaient des hourrahs d'enthousiasme.



DE CASTRES

C'est plutôt Hercule que devrait se nommer ce gigantesque roi de la force, invaincu jusqu'à ce jour sinon invincible, si le nom du frère de Diane n'eût semblé mieux convenir à l'admirable et suprême élégance de sa sculpturale musculature.

Apollon est né à Arles, la romaine ; et l'on se demande s'il n'est point le rejeton d'une antique race et si quelques gouttes du sang des gladiateurs ne circulent point dans ses veines. Ses formes vigoureuses évoquent le temps des luttes olympiques et font penser au belluaire dans l'arène à qui les empereurs de la Décadence daignaient sourire.



DE MONT-DE-MARSAN

Apollon, superbe gaillard de vingt-trois ans qui a mérité d'être surnommé l'homme le plus fort du dix-neuvième siècle, *et qui le serait réellement que cela ne nous étonnerait pas du tout, car il vous a des bras gros comme la cuisse d'un homme ordinaire !*

D'ALGER

Sur son exercice dit « le pont de la mort » : Avec un poids de 50 kilos Apollon jongle au-dessus de la tête d'un homme couché sur le parquet et rattrape le poids, du bout des doigts et par la pincée, à quelques centimètres de la figure du patient.

La force musculaire de cet hercule est également répartie sur tout le corps, car, à la force du seul jarret et placé sur une table, il relève, outre le poids de son corps, un poids de 50 kilos attaché à l'autre pied et porte en même temps un poids de 20 kilos à bras tendu dans chaque main.

C'est un exercice qui tient du prodige.

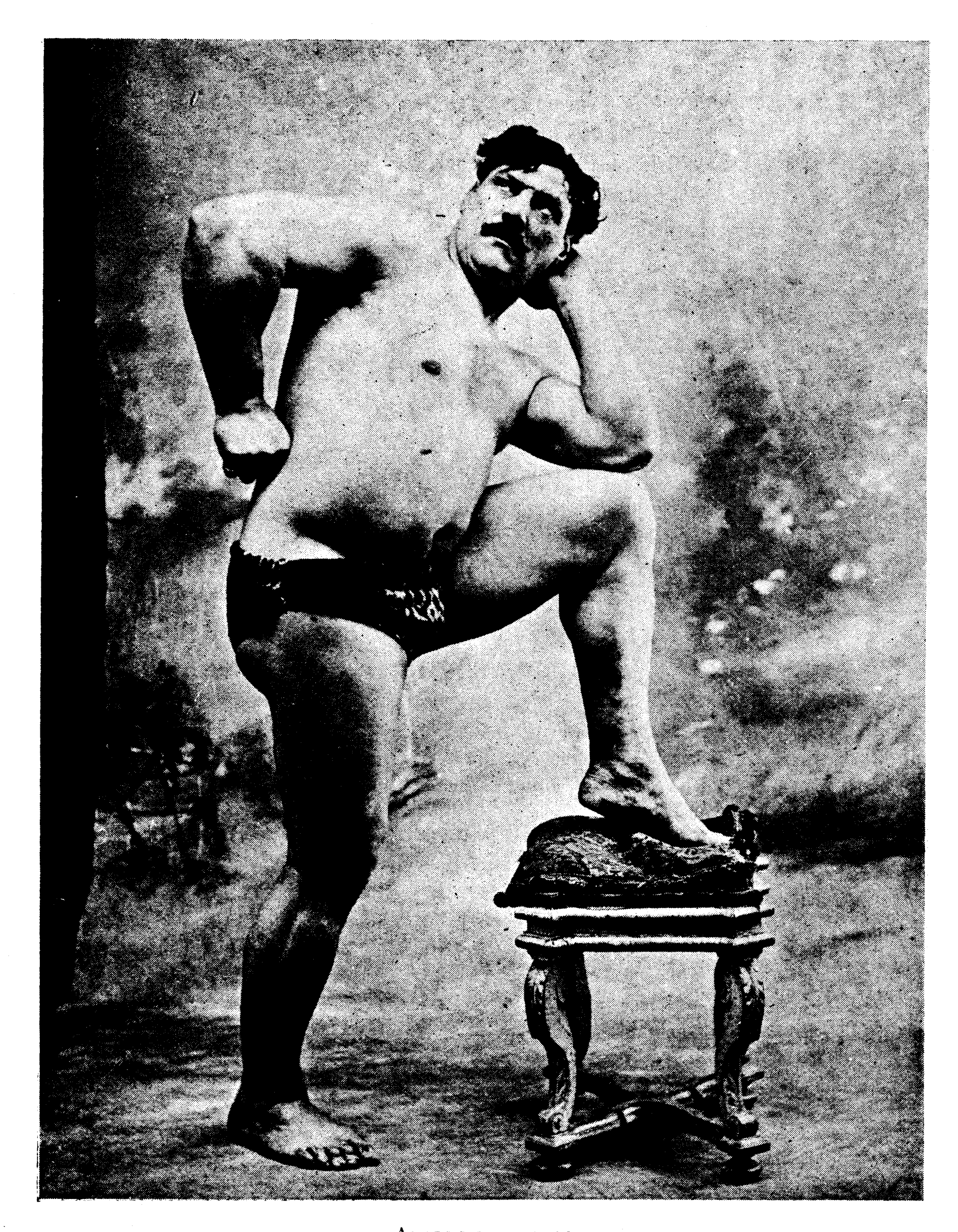
DE TUNIS

Apollon s'est logé un piano sur le ventre avec, par surcroît, le chef d'orchestre, qui, n'ayant jamais joué sans doute sur l'abdomen d'un dieu, poussa sur les touches un couac formidable, ce qui fit dire à un loustic que le chef d'orchestre était moins fort sur le piano qu'Apollon dessous.

DE LYON

Apollon est bien le digne descendant des gladiateurs de l'antiquité dont l'histoire a conservé les noms fameux.

Son entrée en scène, en passant à travers des barreaux énormes, et le mouvement grandiose de l'athlète drapé dans son manteau, nous rappellent le roi de la force.

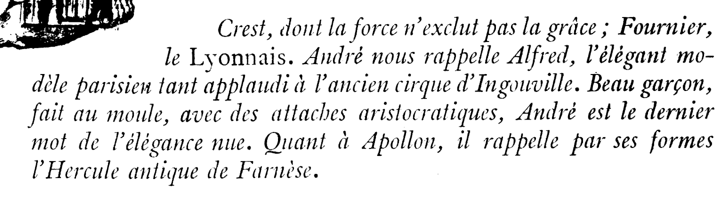


APOLLON EN 1903

A remarquer son formidable avant-bras droit unique au monde par ses gigantesques proportions

DE LILLE

Apollon se dit très volontiers un parigot et pour le prouver il trouve qu'au cours de ses exercices : « Faï caou. »



DU HAVRE

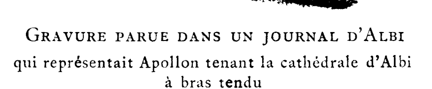
A L'ALCAZAR DU HAVRE

Crest, dont la force n'exclut pas la grâce ; ***Fournier,*** *le* Lyonnais. *André nous rappelle Alfred,* ***l'élégant*** *modèle parisien tant applaudi à l'ancien cirque d'Ingouville.* ***Beau garçon,*** *fait au moule,* ***avec*** *des attaches aristocratiques,* ***André est le dernier*** *mot de l'élégance nue. Quant à Apollon, il* ***rappelle*** *par ses formes l'Hercule antique de Farnèse.*



DE BORDEAUX

Et comment te chanter, Hercule et Apollon,
Toi qui portes si loin et si haut le renom
De notre chère France ;
Toi qui brises tes fers,
Champion de l'Univers,
Que l'on fête à la Renaissance
Sinon en vers !
Ton corps est découplé proportionnellement
Et notre œil est charmé très agréablement
Par la grâce de ta personne
Mais la force que Dieu te donne
Se produit chez toi sans efforts.



GRAVURE PARUE DANS UN JOURNAL D'ALBI
qui représentait Apollon tenant la cathédrale d'Albi
à bras tendu

A peine voit-on sur ton corps le gonflement de tes muscles d'acier. Nulle émotion ne vient trahir ton visage lorsque tu élèves au-dessus de ta tête un essieu et deux roues de wagons ***Decauville,*** *pesant 150 kilos.*

Ça, c'est un tour de force !

DE LIÈGE

Apollon tient de la main droite une barre de fer grosse comme le doigt, qu'il plie en frappant trois coups vigoureux sur son bras gauche ; de celui-ci le sang est prêt à jaillir ensuite, on le comprend. Apollon termine, suspendu par les jarrets à un trapèze, en enlevant et balançant un cheval de trait du poids de 750 kilos.

DE SAINT-ÉTIENNE

Apollon, dit « le dieu de la musique », parce qu'il porte en souriant un piano sur la poitrine.

L'accès de la scène sera permis pour soulever les poids et les essayer.

DE PARIS

Quand donc les Français se guériront-ils de leur manie de croire supérieur à eux tout ce qui est étranger ?

Ainsi, en ce moment où la lutte est un des spectacles à la mode, pourquoi faire si grand tapage autour de champions grecs, roumains, turcs, anglais, américains, que sais-je ? Alors que notre belle terre de France produit des gaillards comme Apollon, etc.

Allez les voir, et vous reviendrez convaincus que la vieille Gaule peut toujours, et sans crainte, rivaliser avec n'importe quelle autre nation. N'est-ce pas, Apollon, n'est-ce pas ? etc.



DE GRENOBLE

Il est toujours superbe en sa musculature digne de l'Ompdrailles de Cladel.

DE VALENCE

Au début de ses représentations, il simule l'évasion d'un prisonnier de la Bastille. Pour mettre son plan à exécution celui-ci tord les grosses barres en fer de sa cellule.

DE MONTPELLIER

Ne pas confondre Apollon le vrai avec les pygmées qui se sont affublés de son nom, comme l'âne qui se recouvre de la peau du lion.

DE SAINT-ÉTIENNE

C'est Hercule qu'il devrait s'appeler ce colosse qui arrive sur la scène, au bruit d'une fusillade, et forçant les barreaux d'une grille.

Du Journal LE PEUPLE

Et en voyant Apollon, il nous a semblé qu'il représentait la masse populaire, qui, colossalement forte et solide, se laisse mener par quelques myrmidons qu'il suffirait d'un mouvement pour être écrasés.

De même qu'Apollon, qui ne se dérange pas pour une mouche, le peuple reste trop bénin.

DE NANTES

Apollon était hier aux bureaux du journal, et j'avoue que jamais l'exiguïté de la salle de rédaction et les inconvénients des portes basses n'avaient paru aussi évidents.

DE NAMUR (1890)

Quel homme! quelle stature et quelle force! Il apparaît comme un de ces héros antiques que nous représentent les vieilles estampes. Ainsi devaient être les athlètes et les lutteurs romains. Figurez-vous une taille de 1^m 90 au moins, des bras mesurant 53 centimètres de tour, des jambes à l'avenant, le buste cependant n'est pas disproportionné. Apollon porte bien son nom; c'est un bel homme dans toute l'acception du terme, un véritable hercule avec les grâces du dieu de ce nom. Apollon peut être considéré comme un des hommes les plus robustes du monde entier. Il est né à Arles, la cité la plus romaine, la ville aux belles femmes et aussi aux jolis garçons, s'il faut en juger par le spécimen qui est aujourd'hui parmi nous. S'il portait la toge et la subucula, il aurait l'air d'un empereur romain. Sa force est surhumaine. A côté d'Apollon les hommes les plus forts sont des enfants.





Apollon, certes, mérite d'être vu comme un phénomène vraiment curieux.



DE PERPIGNAN

CONCERT PARISIEN

Apollon, l'hercule jongleur, finit demain dimanche. On n'avait jamais vu à Perpignan un homme d'une force pareille.

DE NAMUR

Apollon est un bel homme dans toute l'acception du terme, il est admirablement découplé ; ses formes sont très harmoniques ; entre des bras énormes et sur des jambes qui sont de véritables colonnes se dresse un torse bien planté, bien dessiné, sec, à la forte musculature. Ses biceps sont des modèles de nervosité.

Quand il perce la foule, sous son maillot couleur chair, recouvert de son péplum écarlate, pailleté d'or, il rappelle, à s'y tromper, ces vigoureux athlètes et gladiateurs que suivaient, jadis, de regards de convoitises, les grandes dames romaines, sur la voie Appienne.

Chose inouïe et très remarquée : Apollon saisit en pince un poids de 50 kilos, le promène au-dessus de la tête d'un de ses lutteurs et rejette ce poids avec l'aisance d'un joueur qui lancerait une carte sur la table.

DE TOULOUSE

Le spectacle que nous donne le vaillant Apollon est suffisamment beau pour ne pas s'exposer à le voir tourner à l'horrible si, par un accident possible, cette masse de fer venait fracasser le crâne de sa vaillante et ravissante compagne.

Le clou de la soirée est l'exercice dans lequel Apollon se fait placer un long bâti en fer aux extrémités duquel se trouvent deux bateaux en bois où prennent place une douzaine d'hommes.

Lorsque tout est placé on enlève les deux supports des bateaux et Apollon se trouve alors ayant sur sa poitrine l'appareil au complet dont le poids doit approcher de 1.000 kilos.

DE NANTES (1897)

Le gladiateur moderne, Apollon, obtient tous les soirs un succès qui va crescendo. *Il est applaudi et rappelé, et, comme cet hercule est doux comme un mouton et qu'il tient à faire plaisir à tout le monde, il reprend ses poids, ses roues de wagon, la table romaine et double son travail.*

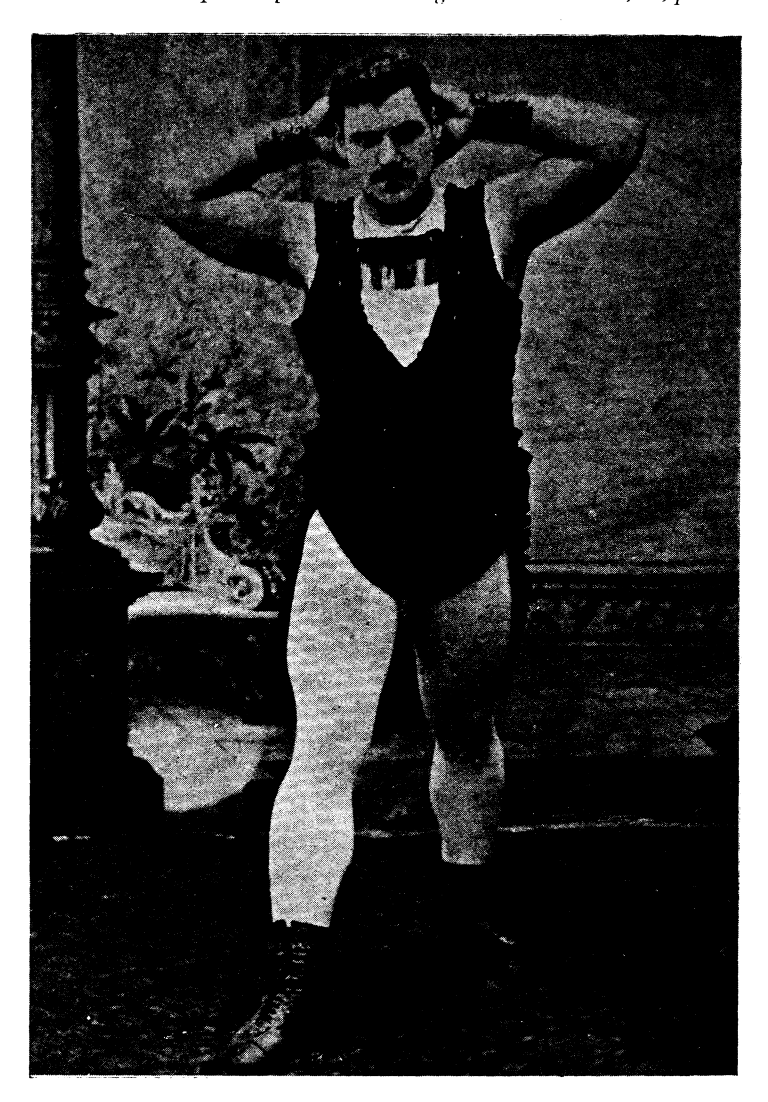
DE LONDRES

LE TOURNOI INTERNATIONAL DE LUTTE
AU WESTMINSTER AQUARIUM

Il y a en ce moment un homme plus fort que tous ceux que nous ayons vus en Angleterre, c'est un Français qui s'intitule Apollon. Il a matché Sandow, mais je doute que celui-ci, engagé exclusivement par les directeurs de l'Alhambra, aille risquer ses récents lauriers sur une autre scène. Apollon a vingt-cinq ans, il a l'avant-bras plus fort que le biceps. Il soulève une grappe

de poids dépassant 189 livres. Je puis affirmer ce fait. Il enlève au-dessus de la tête d'un seul temps un énorme haltère de 157 livres et jongle avec d'autres poids paraissant peser le poids d'une enclume ordinaire. Il offre 200 livres à qui fera comme lui.

Voici les mensurations d'Apollon, prises dans la loge du colossal Français, par M. Horne : hau-



Apollon en 1892

teur 1 m 895, poitrine 1 m 30, bras 49 centimètres, avant-bras 0,4475, cuisse 70,5, mollet 50, poids du corps nu 242 livres.

DE LONDRES

Apollon veut déposer 200 livres pour les exercices de poids contre Cyclops, Louis Cyr, Sandow, Sampson, etc. Apollon enlève une barre de 360 livres, soulève 1.400 livres ; le matériel qu'il apporte pour son travail athlétique pèse 5.000 livres. Il est le plus gros athlète que nous ayons vu depuis Émile Voss et Carl Abs.

DE LONDRES

Apollon lança un poids de 56 livres en l'air, le rattrapa sur la paume de la main droite; ensuite, avec un poids de 160 livres, il fit de même, puis le prenant entre le pouce et l'index, il le jeta à environ 6 pieds. On apporta alors un formidable haltère de 188 livres qu'il leva facilement au-dessus de la tête, le gardant environ vingt secondes, et le redescendit doucement sur le sol. Ensuite quatre poids pesant 200 livres furent levés au-dessus de la tête d'une seule main au moyen d'un mouchoir passé dans les anneaux.

Apollon a une taille de 6 pieds 3 pouces (1^{m} 925) et pèse 274 livres en costume de ville.

DE LONDRES

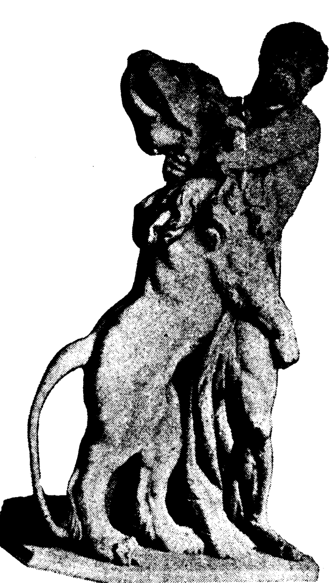
Apollon est allé voir hier soir une représentation de Cyclops et de Sampson, monta sur la scène comme spectateur pour soulever les poids des deux hercules. Sampson s'adressa à lui en français en le priant de ne pas s'approprier le gagne-pain d'un camarade. Alors Apollon se retira.

Après la représentation, les trois athlètes se sont rencontrés au bar fréquenté par les artistes et Cyclops exhiba son fameux bras. Sur la prière de quelques amateurs, Apollon montra le sien et le terrible bras de Cyclops sembla celui d'un enfant. Jamais, de mémoire d'athlète on ne vit un bras comme celui d'Apollon.

Extrait du PETIT JOURNAL du lundi 9 octobre 1893

LES HOMMES FORTS

Qu'est-ce qu'un homme fort? Si je vous posais cette question sans préparation, vous me regarderiez sans doute avec un certain étonnement et vous me répondriez qu'un homme fort est un homme fort. Mais vous allez voir que ma question n'est pas aussi saugrenue qu'elle en a l'air. Vous vous souvenez du coltineur qui a marché plus d'une journée avec un sac de 200 livres sur les épaules. Évidemment ce coltineur est un homme fort, néanmoins, j'offre de parier ce qu'on voudra que si on voulait lui faire enlever des haltères, il serait facilement battu par n'importe quel athlète; pour porter sur les épaules, il faut cependant avoir du muscle, mais c'est plutôt une affaire d'habitude et d'équilibre. Il faut être autrement musclé pour manier les haltères. La vérité est, comme l'a fait remarquer M. Strehly, qui est à la fois un des plus distingués professeurs de l'Université et un gymnaste hors ligne, que lorsqu'on établit une comparaison entre la force de deux individus on emploie souvent des comparaisons tout à fait hyperboliques. Il en est de la force comme de la taille. Deux ou trois centimètres font la différence entre une taille moyenne et une taille élevée, un tiers ou un quart de plus dans le nombre de kilos marqué sur un dynamomètre établit la différence entre un homme fort et un homme très fort. Nous avons pensé que ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux exercices physiques apprendraient avec plaisir quel est le maximum atteint dans les divers exercices par les hommes forts de nos jours, professionnels ou amateurs. Nous allons les renseigner de la façon la plus sûre en nous servant à



la fois de notre expérience personnelle, de celle de M. Strehly, et aussi des renseignements très précis que nous a fournis M. Joigneret, l'homme de France et de partout, qui en sait le plus long sur l'athlétisme. Disons d'abord quelques mots de M. Joigneret qui, à coup sûr, n'est pas une figure banale. M. Joigneret est un ancien athlète et gymnaste dont la réputation a été très grande, c'est lui qui le premier a enlevé des chevaux étant suspendu par les pieds, travail qui lui valut en Amérique des ovations délirantes ; il a ouvert, à Montmartre, un établissement auquel il a donné le nom bizarre de *Café gymnastique*. Cet établissement est divisé en deux parties, d'un côté un parquet avec quelques tables, de l'autre une arène avec de la sciure pour les poids et la lutte. Il n'est pas dans un coin du monde un athlète qui ne connaisse cet établissement où il s'est établi à la longue une cote de la force de chacun.

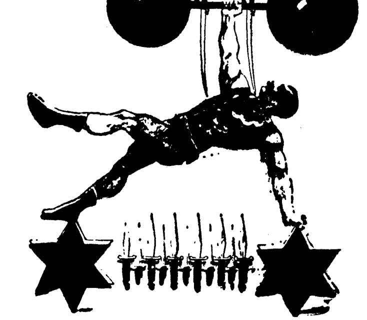
950 K°

Chez M. Joigneret les poids sont très soigneusement pesés dès qu'ils arrivent, et comme les exercices s'exécutent devant les gens du métier ayant tous intérêt à rabaisser la force du concurrent, on comprendra sans peine que la tricherie n'est pas possible. De même pour les mensurations des diverses parties du corps qui sont toujours soigneusement prises et enregistrées.

Les gros haltères s'enlèvent de quatre manières différentes ; en deux temps, en volée, en arraché, en dévissé.

Le deux temps consiste à amener l'haltère à l'épaule, puis, avec un vigoureux coup de reins, à l'élever au-dessus de la tête. Le maximum qu'on fait est de 196 livres ; ce joli tour de force a été accompli par Henri Pêchon, un modèle. Plusieurs athlètes font 150, puis nous tombons à 120 livres, ce qui représente la force moyenne des gens très exercés. La volée consiste à balancer l'haltère entre les jambes comme un pendule d'horloge, puis, profitant de cette oscillation, lui faire décrire un demi-cercle complet jusqu'à ce qu'il se trouve au-dessus de la tête. Le maximum en volée est de 150 livres, il a été accompli par Pons, une sorte de géant célèbre dans le monde des lutteurs. Parmi ceux qui font 135 livres on cite Louis de Lyon, Charles Poiré, San Marin, un amateur. Beaucoup font 120 livres. L'arraché consiste à arracher brusquement l'haltère de terre et à l'élever au-dessus de la tête perpendiculairement le long du corps. Il y a quelques années est arrivé à Paris un colosse qui, sans grand entraînement, sans habileté, a soulevé des poids que nul autre avant lui n'avait pu soulever. Apollon, tel est son nom, arrache 172 livres en poids et 160 livres en barre. Pour donner une idée des dimensions de cet homme, disons que son biceps mesure 47 centimètres et son avant-bras 42. Un athlète du nom de Limousin a fait 143 livres. La moyenne est de 120 livres.

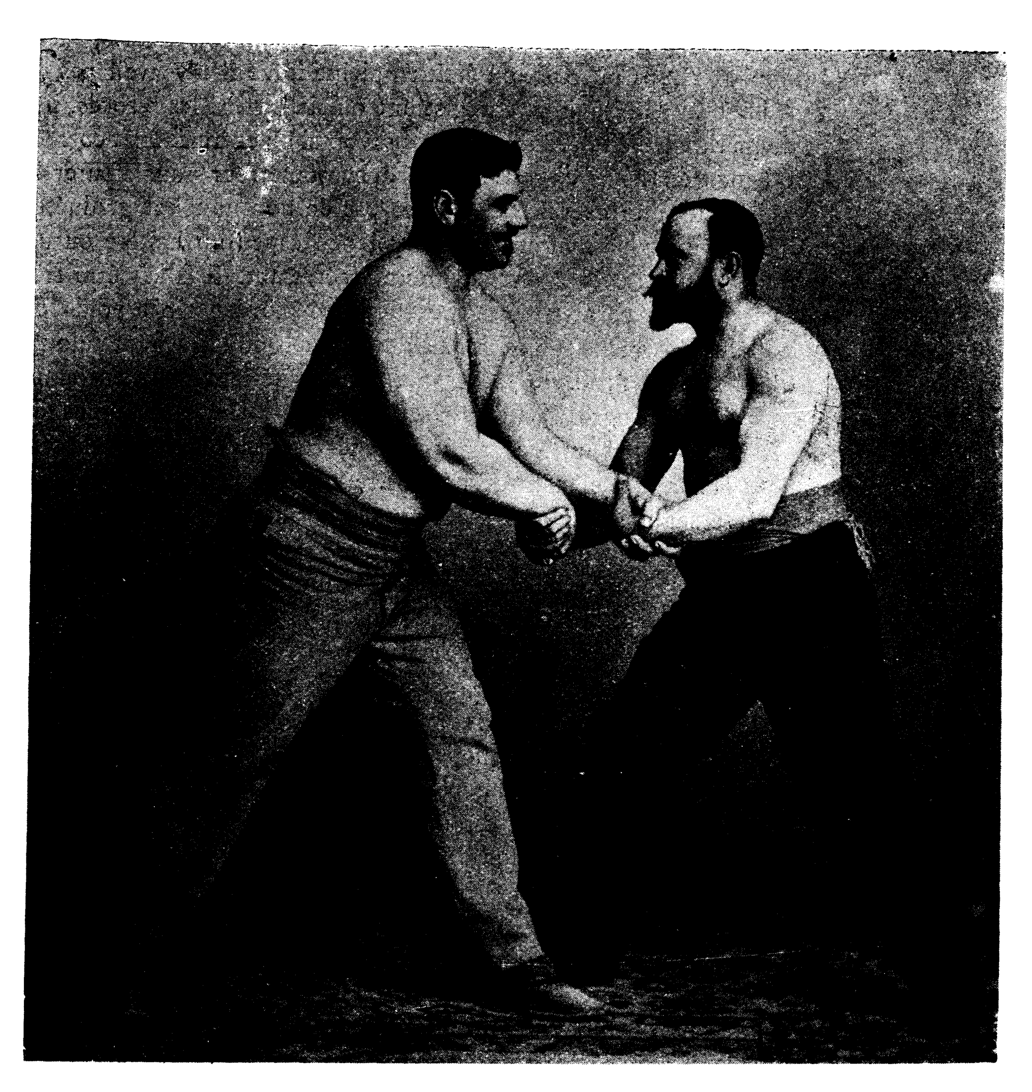
Le dévissé consiste à faire monter le poids au-dessus de la tête en inclinant le corps du côté opposé en même temps qu'on déploie le bras. L'athlète Sandow a fait ainsi 200 livres. Quelques-uns prétendent qu'il a atteint le chiffre phénoménal de 260 livres. Je dois à la vérité de dire que je ne l'ai pas vu. Beaucoup d'athlètes font en dévissé 150 livres. Le maximum pour la barre à deux mains appartient à Apollon qui a fait 284 livres. On cite après lui André avec 252 livres et San Marin avec 240 livres. La moyenne est de 180.



Le bras tendu est l'exercice de force le plus connu, mais c'est aussi celui qui permet le plus facilement la tricherie. On nous a affirmé qu'Apollon avait fait 100 livres. Évidemment, pour atteindre un pareil chiffre il a dû truquer, c'est-à-dire faire reposer le poids en grande partie sur l'avant-bras, de manière à diminuer la longueur du levier. On cite des athlètes qui font des bras tendus très corrects avec 60 livres.

Ne terminons pas sans faire remarquer que quoi qu'on ait écrit sur cette question, nos athlètes n'ont pas dégénéré. On est actuellement plus fort qu'on ne l'a jamais été. Depuis dix ou quinze ans, grâce aux sociétés de gymnastique, les progrès sont énormes.

Si vous avez été au lycée un fervent de la gymnastique, vous devez vous souvenir de certains exercices que n'exécutaient que votre professeur ou des professionnels dans des



APOLLON ET L'AMATEUR Me ANDRIEU, AVOCAT A TOULON

cirques. Aujourd'hui, ces exercices sont exécutés très facilement par un très grand nombre de jeunes gens. Il en est de même des poids. Tous les chiffres que nous venons de citer n'ont été atteints que depuis une quinzaine d'années.

Thomas GRIMM.

Comme on le voit, déjà à cette époque, Apollon apparaissait nettement supérieur et de beaucoup à tous les athlètes renommés, cet article du *Petit Journal* en fait foi, mais la force d'Apollon n'a jamais été connue, jamais on ne l'a poussé pour accomplir un exercice de force quelconque, on ne peut évaluer également en kilos les exercices athlétiques qu'il a faits, on ne peut donc le comparer avec les athlètes actuels, parce que du temps où Apollon était en pleine force il n'y avait pas de fédération haltérophile, enregistrant officiellement les records, pas de méthode bien déterminée pour savoir si un exercice était correct ou incorrect, pas d'arbitre ni de dynamométreur pour assurer la régularité d'un exercice classique, pas de bon matériel gradué et bien en main permettant de charger peu à peu un haltère ou un poids pour arriver à un maximum intéressant. Il fallait être très fort pour se permettre, par exemple, d'aborder trois poids de 20 kilos à l'arraché et bien des athlètes actuels qui arrachent aujourd'hui 140 ou 150 livres, grâce à un bon matériel et à un entraînement progressif, n'auraient jamais arraché trois poids de 20 kilos si on leur avait imposé ce fardeau pour débuter. N'ayant pas la force nécessaire pour les tirer de suite, ils se seraient découragés et auraient tout abandonné au bout d'un mois ou deux d'essais infructueux.

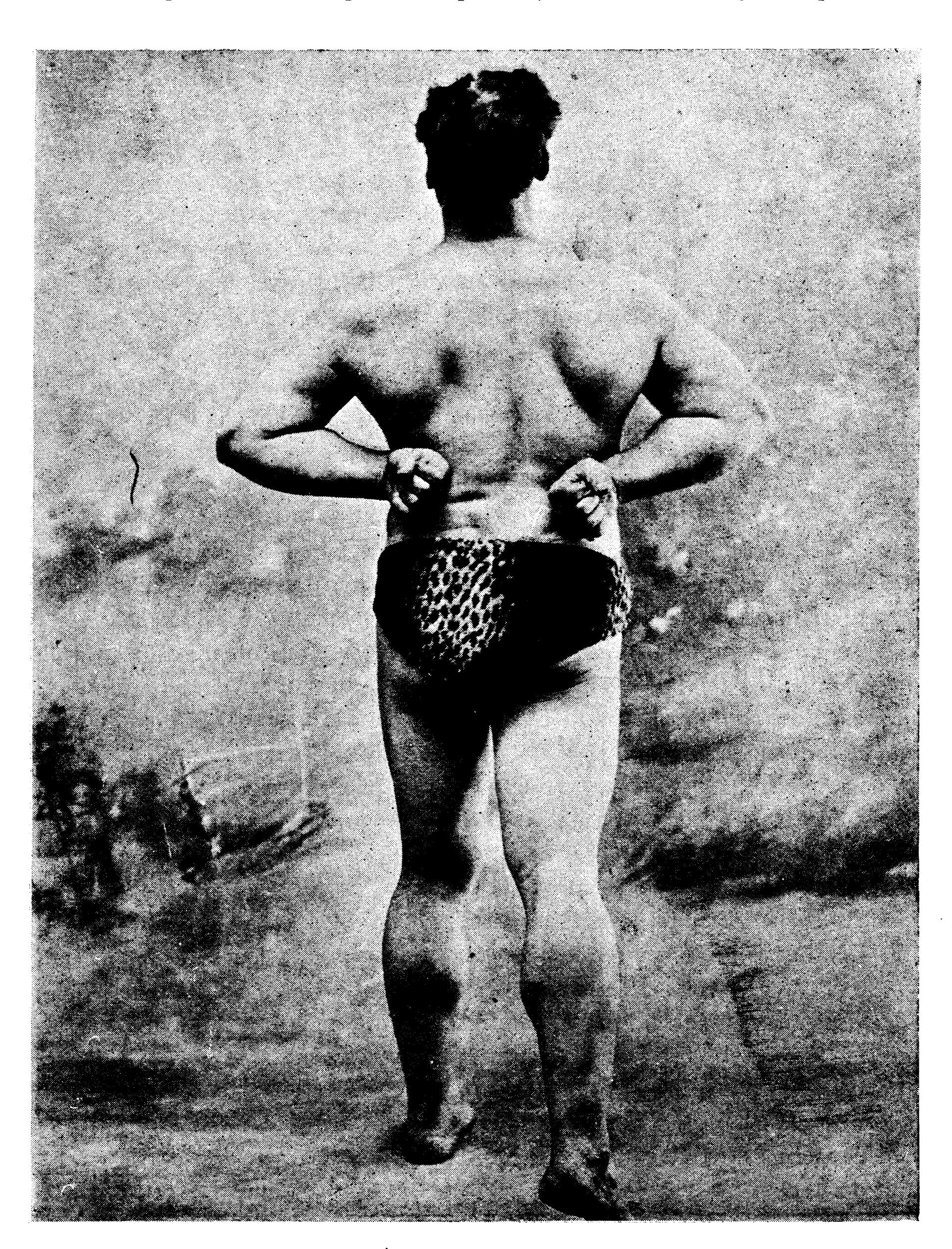
J'en parle en connaissance de cause, car je suis du nombre de ces derniers, et je me souviens qu'à vingt-deux ans, quoique pratiquant depuis l'âge de quinze ans, je tirai vainement sur un haltère de 40 kilos et si je n'avais eu soin de faire fondre expressément pour moi une barre légère de 30 kilos que j'arrachais aisément et que je chargeais progressivement au fur et à mesure de mon amélioration physique, j'aurais tiré vainement sur les 40 kilos. Au bout de quelques mois, malgré mon goût pour l'athlétisme, je me serais découragé et je n'aurais jamais arraché près de 70 kilos d'une main, ni même 65 kilos, comme je le fis encore à près de quarante ans, à la Société athlétique montmartroise de Paris, en face du président Eugène Robert et de soixante-dix membres de ce club.

J'avais donc, grâce à un bon matériel et à une méthode d'entraînement progressif, monté de 40 kilos environ à 65 kilos, soit un gain de 25 kilos.

Lorsqu'on mit Apollon, vers l'âge de dix-huit ans, en présence de quatre poids de 20 kilos, il les arracha avec une facilité dérisoire ; si donc nous admettons qu'Apollon eût gagné par un entraînement bien compris et avec un bon matériel ce que moi-même j'avais gagné, comme il avait une force double de la mienne, puisqu'il arracha de suite le double de ce que je faisais, il serait donc arrivé à gagner 50 kilos sur son poids primitif, soit 130 kilos. On voit donc que cet homme est venu vingt ans trop tôt ou

plutôt que nos méthodes d'entraînement et notre matériel perfectionné sont venus vingt ans trop tard.

Une autre question très importante qui n'a jamais été envisagée et qui démontre



APOLLON EN 1903

victorieusement la *force musculaire* extraordinaire d'Apollon, c'est que cet athlète a toujours travaillé avec *ses muscles seuls,* et qu'il n'a jamais eu besoin de recourir à sa réserve d'influx nerveux, comme font beaucoup d'athlètes qui suppléent à la force

musculaire par une dépense exagérée de l'influx nerveux, accomplissant plutôt un travail avec la volonté qu'avec les muscles des bras; par exemple, ces athlètes très énergiques et que nous félicitons pour leur énergie n'enlèvent leurs poids maxima qu'une fois de temps en temps, et, quand ils ne sont pas disposés, restent beaucoup en dessous de leurs records.

Exemple : un athlète de ce genre travaillant sans galerie pour l'applaudir tirera à peine 60 kilos à l'arraché d'une main et son record est pourtant de 65 ou 68 kilos. Sur vingt fois qu'il tirera il ratera dix-neuf fois son poids maximum, à moins qu'il ne fasse un sérieux appel à son système nerveux, ce qui le fatigue forcément par la dépense d'influx nerveux.

Apollon, au contraire, tirant avec ses muscles, arrachait son poids maximum tous les jours; on pouvait lui demander d'arracher ou de faire en volée 172 livres en poids à n'importe quel moment de la journée, il le faisait aussitôt et sans fatigue aucune. C'était donc la preuve, ou qu'il pouvait enlever un poids bien supérieur ou qu'il n'avait jamais besoin de faire un appel à la volonté pour enlever un poids lourd, preuve d'une réelle puissance musculaire.

Prenez cent athlètes, informez-vous de leurs records, et il y en aura au moins quatre-vingt-dix-neuf qui ne pourront vous faire de suite le poids maximum qu'ils annoncent. L'un ne sera pas échauffé, l'autre aura mal au bras, ou aux reins, un autre ne sera pas bien disposé, un autre sera fatigué, bref aucun ne vous dira comme Apollon disait : « J'arrache 172 livres », on les lui apportait et v'lan, du premier coup, les quatre poids montaient en l'air sans que les jambes fissent une flexion pour permettre au corps de passer sous le poids, comme beaucoup d'athlètes qui travaillent par temps de souplesse. Ce n'est pas le poids qui monte au bout du bras, c'est surtout le corps qui fléchit pour permettre au bras de se trouver tendu à moitié chemin.

Certains athlètes de $1^{m}80$, par exemple, tombent assis sur leurs talons, les jambes complètement repliées sous le corps, le poids ne monte qu'à $1^{m}20$ de hauteur, le corps s'incline de côté pour permettre au bras de se tendre. Dès que celui-ci est tendu, les jambes se déplient, le corps se redresse, le poids est arraché.

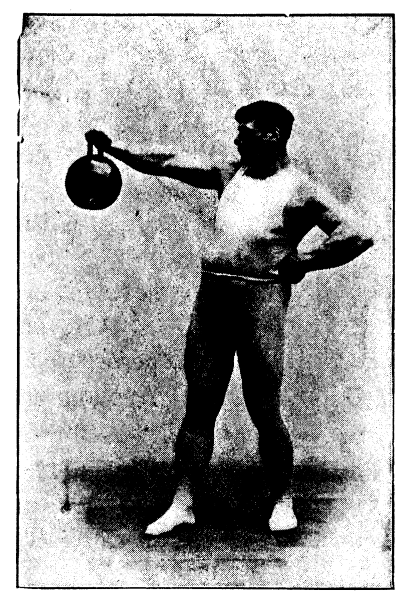
Apollon, lui, amène le poids à 2 mètres de hauteur au moins, le fixe au bout du bras sans avoir plié les jambes ni incliné le corps, le bras seul a travaillé. Jugez alors, s'il avait coordonné les mouvements et s'il avait plié les jambes en employant des temps de souplesse, ce que cet homme aurait pu amener au bout du bras.

Voici quelques tours de force accomplis par Apollon devant de nombreux amateurs et devant moi-même :

Un jour, à Lille, en 1889, Apollon fut matché contre l'athlète Batta: le jury chargé de fixer le choix des exercices imposa la barre à deux mains. Apollon n'en avait pas; que fait-il? il va choisir chez M. Garde, un marchand de

vieux métaux, au boulevard des Écoles, deux roues de wagonnet montées sur un énorme essieu, dont le diamètre était hors de proportion, même avec les mains d'Apollon. Le tout pesait 118 kilos exactement et fut payé à raison de 10 centimes le kilo. De tous les ouvriers de M. Garde, habitués à manier les fardeaux les plus lourds, aucun ne put décoller de terre la barre de 118 kilos. Il y avait pourtant parmi eux le grand Edgard, 1^{m}86, un frappeur au marteau de devant, employé spécialement pour sa vigueur extraordinaire. Apollon prend l'essieu, le soupèse pour voir si l'outil est bon en mains et, satisfait, dit au patron : « Faites-moi conduire cela au théâtre des Variétés, cela ira. »

Le soir, du premier coup, Apollon enleva les roues de wagonnet comme s'il eût soulevé sa canne. Dans son match avec Apollon, Batta ne put qu'épauler en la reposant légèrement sur la poitrine, la fameuse barre qu'Apollon avait enlevée comme une plume, pourtant la pince de Batta était légendaire.



APOLLON
tenant 30 kilos à bras tendu par l'anneau

Un jour, en 1892, Apollon va à Lille avec Pons, le lutteur, pour faire une série de représentations athlétiques. Il emmène avec lui son matériel dont une barre à deux mains de 96 kilos vide, à quatre boules creuses, deux grandes et deux petites, disposées de la façon suivante :

Une barre reliait les deux grosses boules en passant par les trous percés au centre des sphères. Les boules étaient énormes et creuses et se chargeaient avec du sable qu'Apollon trouvait facilement dans chaque ville. Cela lui épargnait des frais de transport, puisque sa barre voyageait à vide.

Lorsque les deux grosses boules étaient mises en place, la barre sortait de 30 centimètres de chaque côté extérieur des boules; sur cette barre on vissait deux autres boules pleines dont le poids était de 20 kilos la pièce.

Dans un coffre spécial se trouvaient deux boules vides absolument pareilles aux petites boules pleines et dont le poids n'était que de 3 kilos la pièce.

APOLLON
arrachant 160 livres en barre

Lorsque la barre était déposée dans les couloirs d'un cirque, ou dans une salle de théâtre ou de concert, les deux boules pleines étaient vissées aux grosses boules, ce qui augmentait de 34 kilos le poids total de la barre à quatre boules qui pesait alors 130 kilos.

Lorsque l'athlète devait se servir de cet engin sur la scène, on enlevait les deux boules pleines et on vissait à leur place les deux boules creuses; de cette façon Apollon ne se fatiguait pas et ne risquait pas de défoncer le parquet de la scène avec sa barre qui pesait ainsi vide 96 kilos, mais que peu de personnes pouvaient bouger de terre à cause de la grosseur de la barre. J'avoue être au nombre de ces personnes. Je n'ai pas pu décoller de terre cette barre vide.

Les spectateurs qui avaient essayé de soulever la barre lorsqu'elle était chargée étaient pétrifiés d'admiration en voyant Apollon enlever facilement la barre sur la scène, et personne ne se doutait du subterfuge.

Or, un jour, la direction du théâtre des Variétés voulant permettre à ceux qui habitaient les alentours de Lille de venir voir Apollon sans crainte de rater le dernier train ou le dernier tramway, organisa une matinée avec quadrette de luttes pour le dimanche 18 décembre 1892.

Voici, prise dans mes archives, la coupure des journaux de l'époque annonçant cette séance :

A la demande d'un grand nombre d'habitués, demain dimanche (18 décembre 1892) à 3 heures, grand tournoi athlétique entre quatre amateurs de la ville de Lille et de Roubaix. Lutte entre MM. Masson et Louis le Faouet. Nouvel exercice de force par M. Apollon : le double haltère de 150 kilos !

C'était au moment de la fête de Roubaix. Au cirque franco-russe, à Roubaix, s'exhibait justement le fameux trio Rasso, composé de Nordmann, Hertzog et von Paar. Le cirque Lenka se trouvait également à Lille, à l'Hippodrome, et Batta y était engagé comme athlète.

Or les Rasso, ayant appris la présence d'Apollon à Lille, résolurent de profiter de la séance du dimanche après-midi pour faire la connaissance de ce colosse qu'ils n'avaient jamais vu, mais dont ils avaient entendu beaucoup parler par les artistes. Ils arrivèrent donc le matin vers 11 heures au théâtre des Variétés, juste au moment où Apollon, en compagnie de Pons, de Batta et de moi, surveillait la mise en place du tapis qui allait servir à la quadrette de luttes.

Immédiatement un athlète prévint la femme d'Apollon de la présence des Rasso, tout en lui racontant les tours de force accomplis par ces athlètes. Lorsque Mme Apollon eut vu le grand Godefroy Nordmann qui paraissait, grâce à un pardessus avec d'invraisemblables épaulettes américaines, plus large qu'Apollon lui-même, elle prit peur, fit appeler son mari et lui dit : « Tu vas te servir de poids très lourds, car les trois Rasso viennent pour faire plus fort que toi et essayer de se faire engager aux Variétés à ta place. »

Apollon, rendu furieux par cette nouvelle, envoya chercher 25 kilos de sable par un garçon de café des Variétés, nommé Maës, grand admirateur de la force d'Apollon, et fit charger les grosses boules de sa barre avec ce sable qu'il avait fait mouiller pour le rendre plus lourd; on y mit donc les 25 kilos de sable mouillé, on revissa les petites boules creuses et Apollon souleva la barre pour s'assurer de son poids. La trouvant trop légère à son gré, il dit à Batta : « Fais-moi mettre encore une vingtaine de kilos de sable dans la barre et tu la feras porter au milieu de la piste ; quant à moi, je vais casser la croûte, puis je me mettrai en costume pour la représentation. »

Batta lui dit alors : « Ça va bien, mon vieux, tu peux aller, j'ai compris, t'occupes pas. »

Apollon s'en va, et, sur ces entrefaites, arrive Pons qui s'informe de ce que Batta allait faire. Après quelques explications, Pons lui dit : « Ne t'embêtes pas avec tout ça, nous n'avons plus le temps de recharger cette barre; tiens, voilà la clef du coffre aux boules, va chercher les boules pleines, visses-les au lieu de celles-là, Apollon est assez fort pour enlever ça, chez Joigneret il a fait 142 kilos. Et puis, d'ailleurs, s'il rate sa barre, on rigolera, on se paiera sa tête. »

Batta, très heureux de faire une farce à son ami Apollon, changea les boules creuses pour les pleines et se tordait de rire en songeant à la mine d'Apollon quand on lui mettrait la barre en main. La barre était donc à ce moment-là de 90 kilos vide, plus 25 kilos de sable, plus 40 kilos de boules pleines, ce qui arrivait à un total de 155 kilos. Batta, pour se rendre compte du poids, essaya de soulever la barre et, grâce à sa force de mains, il parvint à se relever avec ce poids formidable, mais il avoua qu'il en avait plein ses bottes et qu'Apollon allait faire four (ce furent ses propres expressions).

La séance commença vers 2 heures, le parterre des Variétés avait été dégagé des fauteuils, les lutteurs et les athlètes devaient travailler au milieu du public. On apporta les poids qui étaient donc à la portée des spectateurs. Les lutteurs étaient Félix Bernard, Léon Masson, Louis Murret, dit le *tambour-major de Lyon,* travaillant sous le nom de Louis le Faouët, Paul Pons, trois Lillois nommés Pierre Cnude, Louis Moury, Joseph le Brasseur, un cousin de Batta, un faux lutteur qui se faisait appeler Rabasson et Desnoulez Adolphe, de Roubaix. L'athlète était Apollon.

Batta faisait placer le matériel, car Apollon était encore dans sa loge où sa femme lui prodiguait des encouragements et l'invitait à avoir de l'énergie pour prouver aux Rasso que l'homme le plus fort du monde était bien Apollon. Il n'y avait pas besoin de surexciter Apollon, il l'était déjà suffisamment; Batta et Pons l'avaient fait mettre en colère en lui disant que le petit Rasso faisait fort en barre, qu'il allait essayer les poids d'Apollon, et que celui-ci n'avait qu'à bien se tenir, etc., etc.

Enfin, Apollon arrive en regardant bien fixement les trois Rasso, assis au premier rang, près des poids et des haltères. Apollon s'avance et dit au public :

« Messieurs, on m'a dit qu'il y avait ici des athlètes désireux de toucher à mes poids, je les tiens à leur disposition et offre une prime de 1.000 francs à quiconque pourra faire un seul de mes exercices. Je vais commencer par arracher 85 kilos d'une seule main avec les quatre poids que voici, 1 poids de 25 kilos et 3 poids de 20 kilos. Avis aux amateurs. »

Batta lui lie les quatre poids et Apollon arrache du premier coup les 85 kilos, les laisse redescendre entre les jambes sans les reposer à terre et les tire deux fois de suite à la volée.

Les Rasso regardaient mais ne bougeaient pas.

Apollon fait une coiffe avec un poids de 25 kilos qu'il tient à bras tendu en coiffe, puis le fait passer en coiffe de la main droite dans la main gauche, plusieurs fois de suite; Apollon jongle avec un vrai poids de 50 kilos, le jette derrière son épaule droite, le rattrape par devant à la hauteur de son épaule gauche, puis le met à bras tendu avec une légère retraite de corps.

Les Rasso regardaient toujours mais ne bougeaient pas.

Apollon amène un haltère court de 143 livres avec une poignée énorme, le pose derrière lui les talons touchant les boules de l'haltère, et, allant chercher l'haltère derrière lui, l'arrache sans bouger les pieds ; c'est inouï, fantastique, et tous les connaisseurs présents applaudissent à outrance.

Les Rasso ne bougeaient toujours pas.

Apollon amène son poids rectangulaire de 80 kilos, l'arrache d'une main, le jongle et l'arrête à bras tendu pendant trois secondes, mais avec une retraite de corps assez sensible. C'est invraisemblable.

Les Rasso viennent toucher le poids et retournent à leurs places en se regardant ébahis.

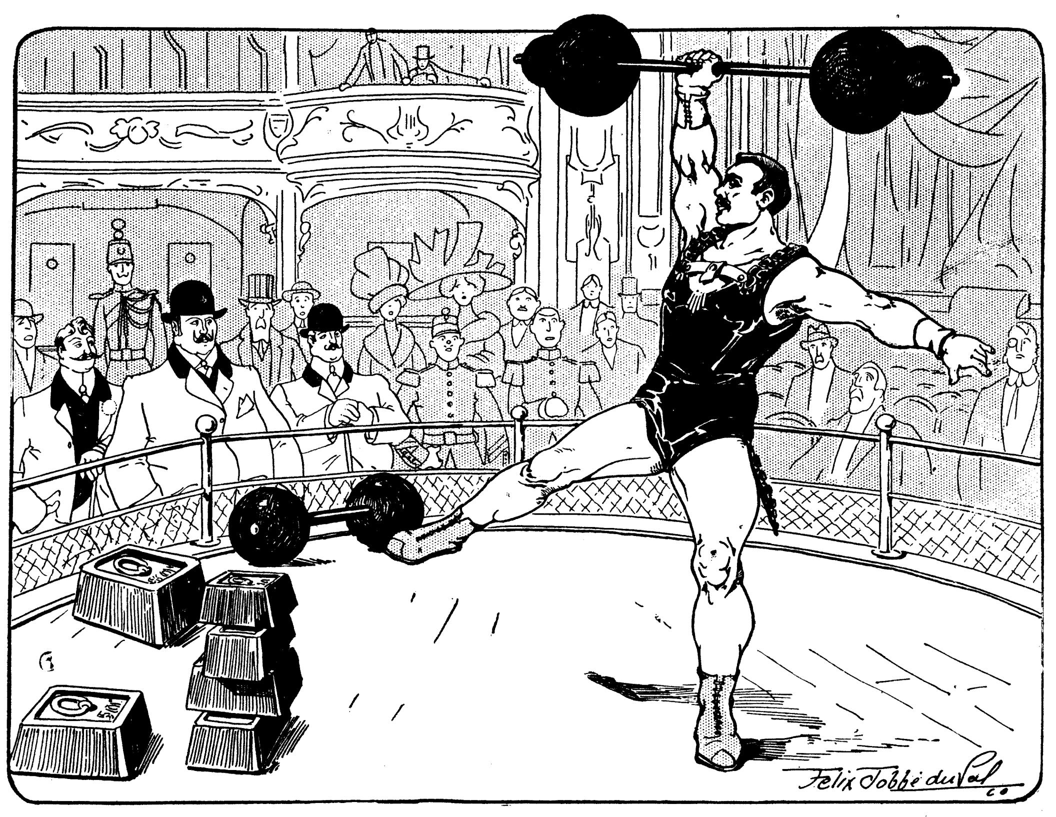
On amène la barre à deux mains et Batta, annonçant la barre de 155 kilos, dit qu'Apollon offre une prime de 100 francs à tout homme qui peut prendre la barre à terre avec les deux mains et se relever complètement droit avec ce poids formidable.

Apollon arrive devant la barre, la soupèse pour chercher le milieu, la repose à terre, recule de deux pas, arrive sur la barre et du premier coup l'épaule à la hauteur des yeux, la jette en l'air sans la poser sur la poitrine, la fait glisser sur une main, la tient en équilibre d'une seule main en levant une jambe à l'équerre, puis la laisse tomber du haut des bras, la reçoit sur les avant-bras à la saignée et la repose à terre délicatement.

Apollon avait enlevé une barre de 310 livres sans s'apercevoir un seul instant

qu'elle était beaucoup plus chargée qu'il ne l'avait demandé. Quant à Batta, Pons et moi, nous nous regardions comme des bêtes curieuses et nous eûmes alors l'impression que jamais on ne connaîtrait la force d'Apollon.

La barre reposée, les Rasso se regardèrent et le plus fort vint pour la toucher. A grand'peine il put la soulever de terre, mais quand il voulut se redresser, la barre lui échappa avant même qu'elle ne fût à hauteur des genoux. Si l'on considère que cet homme faisait 130 kilos en barre, on jugera de la différence de force qu'il y avait entre



APOLLON A LILLE, EN 1892
enlevant sa double barre de 155 kilos et se tenant en équilibre sur une jambe

lui et Apollon. Il est juste de dire que la grosseur de la barre handicapait Rasso qui n'avait pas la force de main nécessaire pour serrer une telle barre.

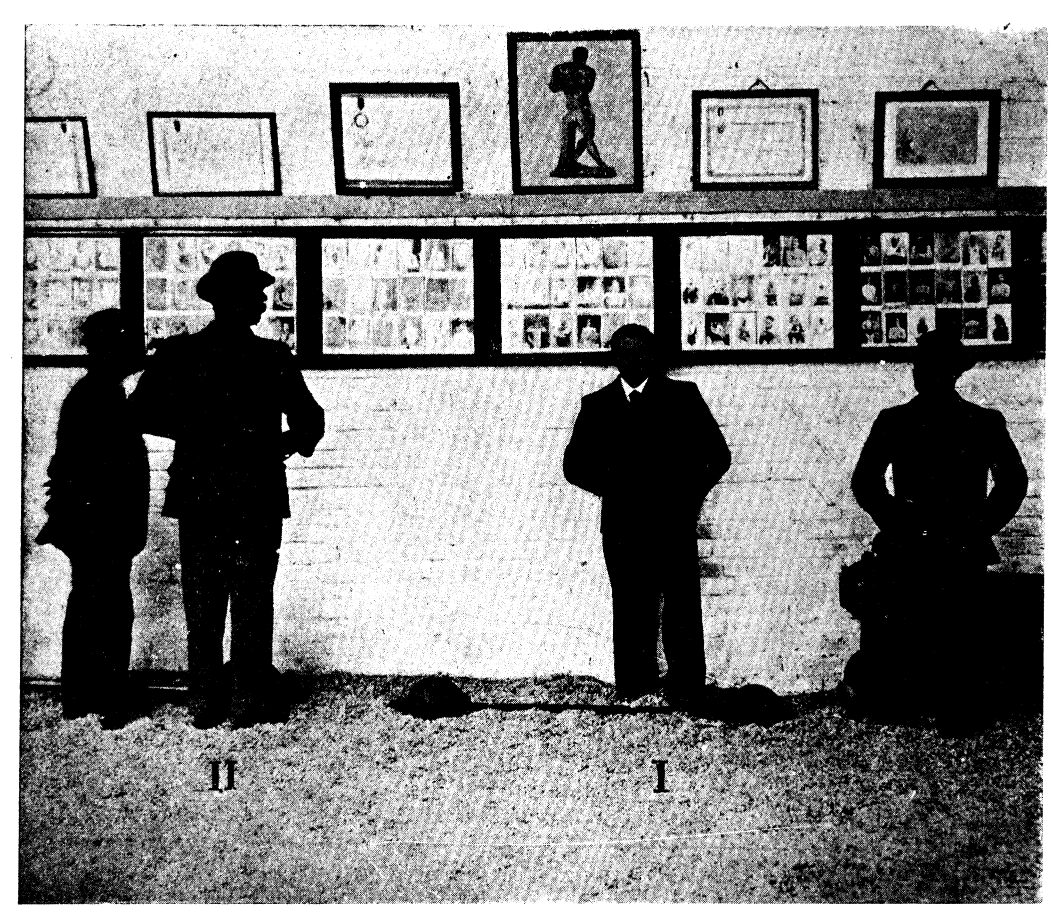
Quand Apollon vit que Rasso ne pouvait rien faire avec sa barre il dit bien haut à Batta, avec un petit air protecteur : « Il n'est pas mauvais le petit, qu'en dis-tu, Batta ? je croyais bien qu'il allait gagner la prime de 100 francs. » Alors Batta, heureux comme un roi, répondit à Apollon : « Il pourra gagner la prime, mais il faudra qu'il mange encore de la soupe pour cela. »

Huit jours après, les Rasso, délaissant le nom de Rasso qui leur avait procuré tant de succès et d'engagements fructueux, s'exhibaient sous le nom des trois Apollons, rendant ainsi un hommage indirect à l'homme qui les avait stupéfiés.

Comme il est dommage que des performances pareilles ne puissent être homo-

loguées et qu'on ne puisse certifier le poids de la barre enlevée par Apollon. La barre ne fut pas pesée exactement, personne ne songeant qu'un jour viendrait où les poids et haltères codifiés seraient un sport sincère, loyal, ayant ses archives.

Un jour, Apollon vint à mon école de culture physique de Lille pour y donner une représentation exclusivement réservée aux élèves de l'école. Une barre à deux



AU CLUB ATHLÉTIQUE ROUBAISIEN

N° I. L'auteur posant le pied sur la mauvaise barre de 102 kg 500, qu'Apollon enleva à bout de bras et que peu d'athlètes soulevèrent de terre d'une seule main.

N° II. Jules Parent, l'hercule du Nord.

mains de 205 livres gisait au milieu de la piste : cette barre était renommée dans tout le Nord pour sa difficulté. La barre tournait dans les boules lorsqu'on voulait la soulever de terre et peu nombreux étaient les athlètes qui avaient pu la soulever de terre d'une main et la tenir jusqu'à la hauteur des genoux. Cyclops, Noël le Gaulois, pour ne citer que ceux-là, n'avaient pu soulever cette barre à 1 centimètre du sol. Et pourtant ces deux hommes étaient remarquablement forts. Léon Sée et Vandenocke seuls, dans tout le Nord, avaient soulevé cette barre au premier essai.

Je dis à Apollon que le fait de soulever cette barre équivalait à un brevet d'homme

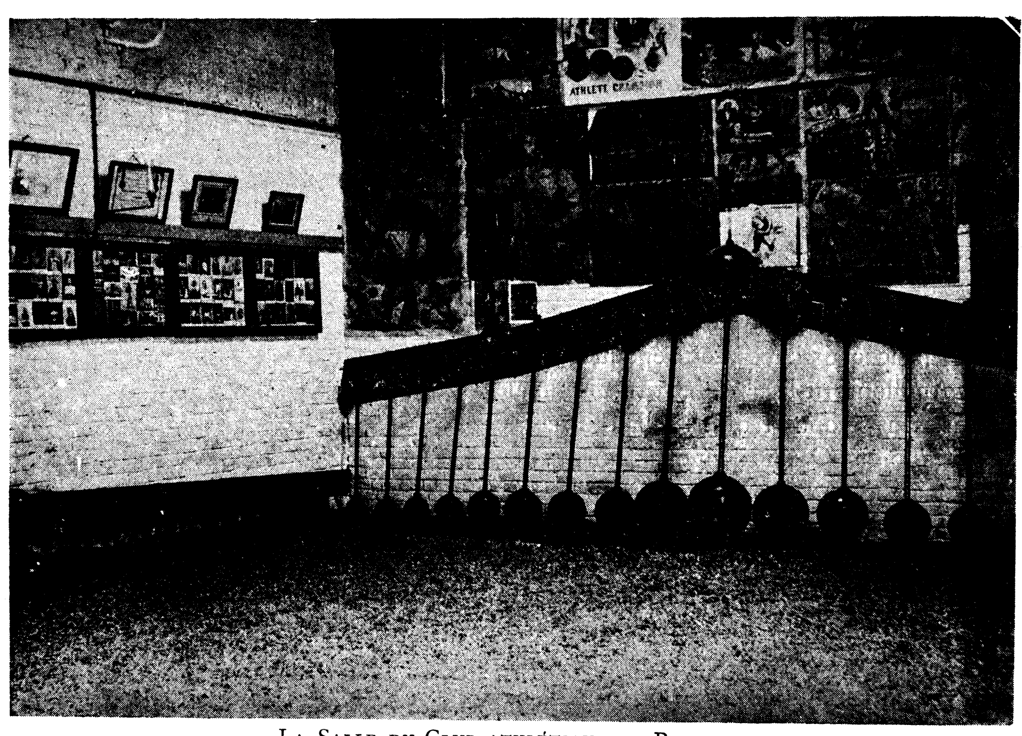


A. Dubois — J. Parent — L'Auteur

Club athlétique Lillois

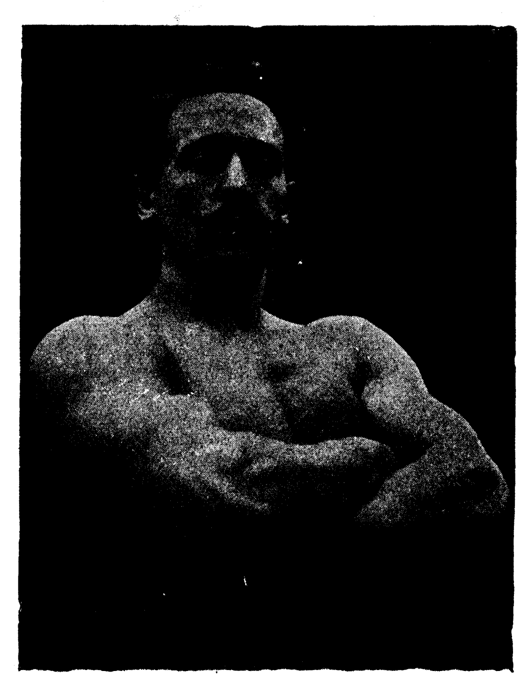
La barre de 70 kilos qu'Apollon mit à bras tendu pour se punir de l'avoir ratée à l'arraché

La barre de 80 kilos qu'Apollon arracha



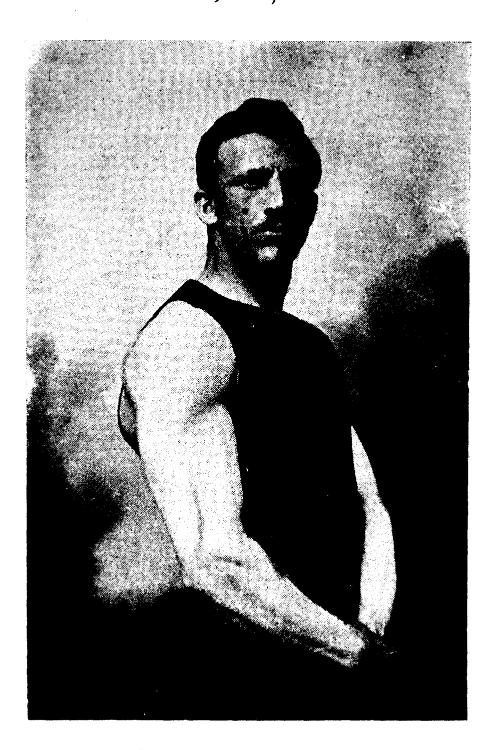
La Salle du Club athlétique de Roubaix
avec le matériel de poids et haltères qui servait pour l'enregistrement des records dans le Nord
Les plus fameux athlètes ont travaillé avec ce matériel :
Apollon, Bonnes, Paxton, Poiré, Vanderzande, John Grunn, etc., etc.

fort, il sourit incrédule, croyant que je voulais le mystifier; mais, voyant mon air sérieux, il soulève la barre à droite, la soupèse comme s'il avait une canne, la fait sauter à 1^{m} 20 du sol, la rattrape avec la main gauche et, me regardant pour voir si je ne me moquais pas de lui, la reposa à terre en disant de sa voix de basse-taille : « Je crois que je l'arracherai. » Immédiatement, nous nous récrions tous, mais Apollon enlève son veston, relève sa manche, exhibe son avant-bras formidable, vient sur la barre et du premier coup l'arrache au bout du bras, la fait passer au-dessus de sa tête et l'envoie à 3 mètres derrière lui, manquant d'écraser un amateur, M. Paul Corman, qui arrivait derrière Apollon au moment où le colosse venait d'empoigner la barre.



LÉON SÉE
le seul amateur lillois qui réussit à enlever
du premier coup
ma mauvaise barre de 102^{kg} 500

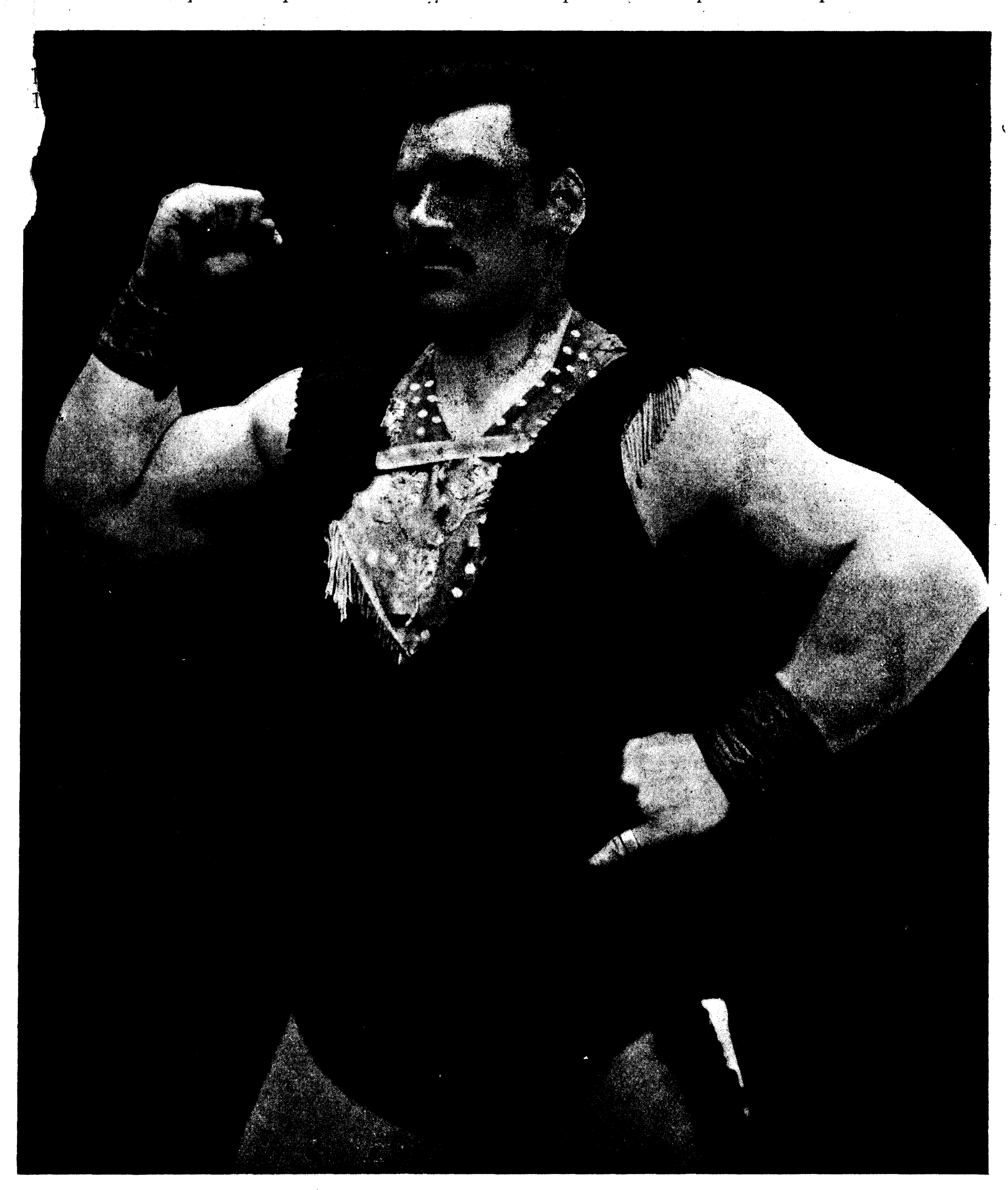
Une autre fois, toujours à mon école de Lille, je lui présente une barre à deux mains de 70 kilos avec une grosse poignée, personne parmi les plus forts n'épaulait cette barre d'une main; bien mieux, je ne pouvais la soulever de terre avec une main et pourtant j'arrachai 65 kilos à cette époque.



EUGÈNE VANDENOCKE
le seul amateur roubaisien qui réussit à soulever
du premier coup ma mauvaise barre de 102^{kg} 500

Apollon prit la barre et tira machinalement, sans se douter qu'elle allait lui échapper des doigts. Quand il vit que sa main s'était ouverte et qu'il avait raté 70 kilos à l'arraché, il devint furieux, se précipita de nouveau sur la barre, l'arracha comme une plume, la descendit à bras tendu et la tint trois secondes le bras placé dans la position horizontale. Évidemment le bras n'était pas bien tendu, le corps avait une retraite assez forte, le bras était tourné légèrement à l'extérieur, mais si l'on veut songer à l'effort déployé pour arrêter une barre de 70 kilos à bras tendu, on reste confondu de la vigueur des ligaments articulaires et des muscles de cet homme.

Ceux qui n'ont pas vu ce tour de force ne peuvent comprendre un pareil effort



APOLLON A 30 ANS

qu'on ne peut non plus évaluer en kilos, puisque le mouvement n'est pas correct et ne peut être compté comme bras tendu.

Un athlète du Nord, l'amateur Florent Marchand, célèbre pour sa force, assistait à cette séance (nous étions 60 à 70 spectateurs ce soir-là et tous connaisseurs). Il enlevait 112 kilos à deux mains, arrachait environ 70 kilos d'une main. Quand il eut vu un pareil exploit, il dit : « Nous sommes tous des avortons, et, à partir d'aujourd'hui, je ne touche plus un poids ni une barre » ; il tint parole et se retira de la piste.

Une autre fois, c'était chez Paris, l'homme à la chaloupe, en présence de Sandow. On présenta à Apollon quatre poids de 20 kilos pour faire un arraché et on voulut les attacher pour lui faciliter la besogne.

— Veux-tu un mouchoir ? dit alors Paris à Apollon en le voyant approcher son énorme main des poids, sans que ceux-ci fussent liés.

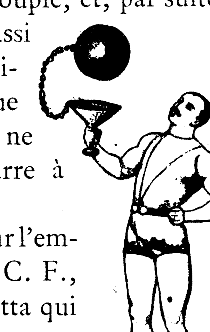
— Et pourquoi faire ? répondit tranquillement le fameux colosse. Me prends-tu pour un morveux pour m'offrir un mouchoir ?

Passant alors un doigt dans chacun des quatre anneaux, il réunit les quatre poids dans sa serre prodigieuse, et, d'un seul effort, les enleva à bout de bras, en dépit des meurtrissures que lui faisaient aux mains les poids entre-choqués.

Ce fut une véritable stupéfaction parmi les spectateurs de ce rare exploit, et Sandow fut le premier à féliciter Apollon. Il le pouvait, car ce tour de force était tout simplement inouï, et tel qu'on ne le verra sans doute plus accompli par un autre.

Encore un tour de force d'Apollon. La scène se passait à mon école du faubourg Poissonnière.

J'avais à cette époque un élève, nommé Briançon, qui s'était fait faire une barre spéciale dont les boules en forme de disques, sortes de grosses pastilles, avaient fait donner à l'engin le surnom de « pastilles de Briançon ». La barre en était très souple, et, par suite de la forme des « pastilles », était très commode à manier. Aussi Briançon l'avait-il fait faire beaucoup plus lourde que ce qu'il faisait en barre ordinaire ; elle pesait 92 kilos : soit 41 kilos chaque pastille et 10 kilos la barre elle-même. Mais vint un temps où, ne voulant plus pratiquer les gros poids, il fit cadeau de sa barre à Victorius, à qui il nous pria de l'expédier.



Précisément, le jour où l'on était en train de la démonter pour l'emballer, Apollon vint me rendre visite, avec le secrétaire de l'H. C. F., M. Louis Chappellier, où ils se rencontrèrent avec l'athlète Batta qui était chez moi.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il en me montrant la barre en question.

— Ça, lui fis-je, c'est la pastille de Briançon que je vais envoyer à Victorius à qui Briançon vient d'en faire cadeau.

— Ah ! dit simplement Apollon.

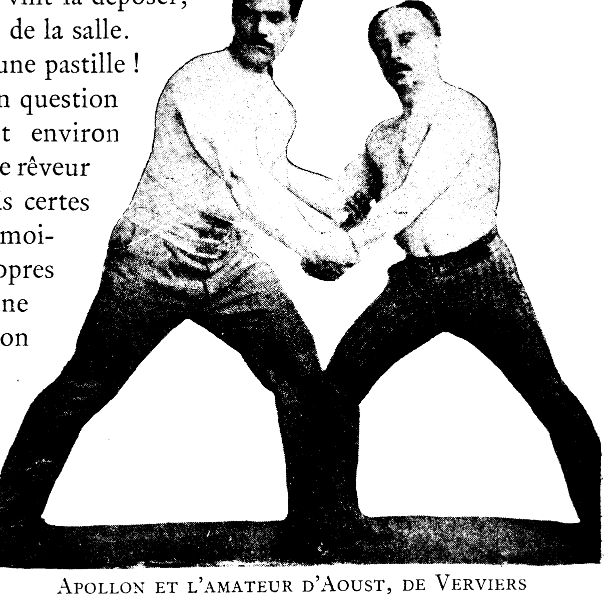
Et il parla d'autre chose. Pendant ce temps mon garçon continuait le démontage et l'emballage de la barre. Ayant démonté l'une des pastilles, il lui fallut la transporter à l'autre bout de la salle, et il le fit, je vous prie de le croire, à deux mains et avec beaucoup de difficulté.

Apollon avait vu l'effort qu'avait dû faire le pauvre bougre; aussi quand il l'aperçut sur le point de recommencer un deuxième voyage avec la deuxième pastille :

— Laisse ça là, va, lui dit-il, je m'en vais te porter ça.

Et, le plus naturellement du monde, saisissant par la coiffe la pastille placée sur champ, il la transporta ainsi au bout de son bras, serrée dans son énorme pince, et vint la déposer, sans effort apparent, à l'autre bout de la salle.

— Tieng's, me dit-il, preng' une pastille !



Apollon et l'amateur d'Aoust, de Verviers

Si l'on songe que la pastille en question pesait 41 kilos, et qu'elle avait environ 12 centimètres d'épaisseur, on reste rêveur devant un tel exploit. Je ne l'aurais certes jamais cru, si je ne l'avais pas vu moi-même. Mais je l'ai vu, de mes propres yeux vu, et cela m'a convaincu une fois de plus que la force d'Apollon n'avait pas de limites; l'athlète Batta, qui avait pourtant une force de mains remarquable, essaya vainement des deux mains de soulever à la coiffe cette pastille d'un nouveau genre. Il ne put parvenir à la décoller de terre, aussi garde-t-il une admiration sans bornes à Apollon, surtout depuis qu'il a vu l'enlèvement de la pastille.

Un autre jour, il vint au 48, faubourg Poissonnière; dans un coin il avise une dumb-bell en forme de cloche et me dit : « Qu'est-ce que c'est que cette machine-là ? »

Je lui dis : « C'est pour le soulevé de terre à deux mains : on se place devant la cloche et on empoigne la barre qui la traverse; elle pèse en ce moment 500 livres. John Grünn, qui est très fort, vient de la soulever de terre à deux mains très aisément et plusieurs fois de suite. »

Apollon s'approche, la soulève en jouant, regarde à l'intérieur et voit la barre qui traverse la cloche de part en part, il passe son énorme main par le trou de charge, empoigne la barre et tire d'une seule main en s'appuyant de l'autre sur la rampe de l'escalier à portée de sa main.

Lentement, comme une lourde voiture qui démarre, l'énorme masse s'ébranle, se soulève et reste suspendue à la main du colosse qui vient tout simplement de soulever d'une main ce que les hommes les plus forts bougeaient avec peine à deux mains. Les spectateurs présents, absolument mé-

dusés, ne pouvaient plus parler tant leur surprise était extrême. La dumb-bell pesait exactement 500 livres.

Un autre jour, Apollon arrive me voir à mon retour du championnat d'Angleterre où j'avais emmené Maspoli qui fut champion d'Angleterre en battant avec facilité les plus forts amateurs anglais. Je lui raconte les péripéties du voyage et lui dis : « J'ai vu à Londres un homme terrible comme force de mains, c'est Paddley, un Anglais instructeur à l'école Sandow de Londres, il a battu le record du dynamomètre Régnier (position réglementaire) qui appartenait à Batta avec 121 kilos ; il a amené 132 kilos, c'est fantastique, le record est donc battu de 11 kilos. »



APOLLON ET SA FEMME
dans mon cabinet anthropométrique du faubourg Poissonnière

Tout en parlant, je lui montre le dynamomètre Régnier, suspendu dans mon cabinet anthropométrique et qui sert à enregistrer la force des élèves aux différentes périodes de leur entraînement. Apollon, les mains dans les poches de son veston, regardait distraitement le dynamomètre, comme un objet de peu d'importance, jamais il n'avait voulu essayer *tous ces trucs-là,* comme il me disait. J'aurais voulu le faire presser pour voir ce qu'il aurait fait, mais ça n'était guère facile ; pourtant j'avais mon idée et elle était bonne, comme on va le voir par la suite. « C'est égal, dis-je à Apollon, ce pauvre vieux Batta qui avait le record depuis longtemps ne pourra plus le reprendre à Paddley, qui est jeune et en pleine force, tandis que Batta ne peut plus faire de progrès actuellement, et alors tu vois, mon vieux Louis, voilà encore un record qui échappe aux Français, et il ne reviendra plus en France, car je ne connais pas d'hommes pour reprendre ce record. »



APOLLON
quand il battit le record du monde du dynamomètre
Dans ses mains, le Régnier qu'il amena à 153 kilos

Pendant la conversation, je guignais du coin de l'œil le brave Apollon pensif, et je suivais le travail qui se faisait lentement dans son cerveau de colosse. Il réfléchissait et regardait toujours le dynamomètre, je le sentais faiblir et je tentais un grand coup.

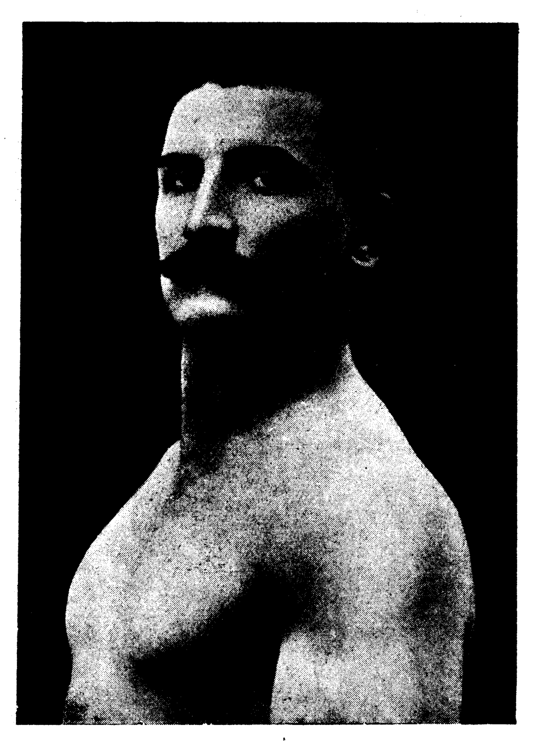
« Batta, dis-je à Apollon, me disait l'autre jour. « Il n'y a qu'un homme qui puisse

« battre mon record à coup sûr, c'est Apollon, mais il ne voudra pas essayer ton appa-« reil, il a trop peur de se faire mal. D'ailleurs un tour de force à faire sans poids ne « l'intéresse pas, il croit toujours qu'il y « a du truc. »

Apollon, en entendant ces mots, sort ses mains de ses poches, et, avançant son énorme dextre vers l'appareil, me dit : « Comment faut-il faire pour faire marcher ce truc-là ? »

Je lui montre une seule fois, remets l'aiguille en place et passe l'appareil à Apollon qui met ses deux grosses mains sur les poignées et fait une simple pression sans qu'un muscle de son visage ne bouge.

L'aiguille du dynamomètre fait un bond et arrive du premier coup à 153 kilos, battant de 21 kilos le record de l'Anglais Paddley. Apollon me tend l'appareil et me dit en se frottant les mains et en faisant une grimace : « Tu ne m'auras plus avec tes trucs, ça fait mal aux mains, je n'essaye plus. »



EUGÈNE ROBERT
le Président de la S. A. M. qui assista à plusieurs records d'Apollon

Et, malgré mes prières répétées, il ne voulut plus toucher le dynamomètre. J'estime que ce jour il aurait pu amener facilement 170 à 180 kilos de face, car il n'avait pas eu le temps de presser et n'avait fourni aucun effort.

Un jour, à Bordeaux, en 1888, Apollon était engagé pour la durée de la foire dans l'arène de Jantien.

En face de sa loge se dressait une autre loge foraine où se trouvaient André Brandelli, dit le *petit André de Paris,* et Victor Jadin, alors dans toute leur force.

Des amis communs aux trois athlètes s'entretinrent de la vigueur respective des champions et finalement on paria que Jadin ferait un exercice qu'Apollon ne ferait pas.

Jadin consulté répondit qu'il défiait tout athlète, y compris Apollon, d'enlever à la volée son fameux haltère à plaques tournantes qu'on appelait le « rouleau de Jadin ». Ce rouleau pesait 130 livres et Jadin le faisait avec beaucoup de mal, à cause de la barre très grosse et qui tournait dans les plaques. On répéta le propos à Apollon et celui-ci dit : « Amenez-moi l'engin et vous verrez ce que j'en ferai. » On va chercher Jadin qui arrive aussitôt, suivi de nombreux athlètes, parmi lesquels Félix Bernard, Eugène Robert et le petit Victor, dans la loge d'Apollon avec son fameux haltère, et le jette aux pieds de l'hercule, en le défiant de l'enlever. Apollon lui dit : « Enlevez-le d'abord et nous verrons ensuite. »

Jadin rassemble ses forces, empoigne son rouleau, et, avec beaucoup de mal, l'enlève à la volée une seule fois et le laisse retomber.

Apollon regarde les spectateurs et dit : « A combien sommes-nous ici ? » On compte et il y avait douze personnes. « C'est bien, dit-il, je vais le faire une fois pour chaq personne. » Il empoigne l'haltère, l'enlève à la volée et dit, une, il le descend,



AU CLUB DES BOUCHERS DE LA VILLETTE
Le rouleau de Jadin marqué d'une croix

remonte et compte deux; et ainsi de suite, jusqu'à douze fois, sans lâcher l'haltère. Il se relève ensuite et dit : « Il n'y a plus personne à servir? » Sur ces entrefaites, la bonne du café où les athlètes mangeaient arrive dire que le déjeuner est servi; Apollon rebaisse l'haltère, l'enlève encore une treizième fois et crie de sa voix de stentor : « Voilà pour la servante ! »

André, Brandelly et Jadin ne se comparèrent jamais plus à Apollon. On le comprend sans peine.

Le rouleau de Jadin est à présent au club des Bouchers de La Villette.

André Brandelli, qui fut un athlète extraordinaire, nous a cité un tour de force prodigieux accompli par Apollon à la foire de Bordeaux, en 1889.

André, qui était très fier de sa force, avait une barre à deux mains de 252 livres; il était le seul, à l'époque, à pouvoir l'enlever. Il l'emmena avec lui à Bordeaux et, les jours de grande séance, il enlevait en deux temps sa fameuse barre de 252 livres, ce qu'on n'avait jamais vu faire auparavant.

Un jour qu'André était à l'entraînement, Apollon, piqué par les paroles d'André, qui prétendait être le seul capable d'enlever la barre, enleva son veston et son gilet, soupesa la barre et, prenant son élan, arriva sur l'engin et d'un seul coup il l'arracha à deux mains sans arrêter à l'épaule comme faisait André.



Vous dépeindre la stupéfaction de Brandelli serait impossible. Aussi ne faut-il pas toucher à Apollon devant le petit André, car il se fâcherait tout rouge.

Une autre fois, à Neuilly, Apollon s'exhibait dans la loge de Marseille en compagnie d'une troupe d'athlètes, parmi lesquels il y avait Max Sergy, le speaker bien connu, qui fut lui-même un excellent lutteur. Pour ne pas fatiguer le bon colosse, le directeur avait mis à sa disposition trois faux poids de 20 kilos pesant 10 kilos pièce (que les lutteurs nomment poids *tocs*) et un vrai poids de 20 kilos (que les lutteurs appellent poids *chouat*). Apollon avait donné un autre nom aux faux poids, il les appelait des *casseroles,* parce qu'ils sonnaient le creux. Apollon était présenté au public comme le roi de la force et le seul au monde arrachant quatre poids de 20 kilos à chaque représentation.

Or donc, il advint qu'un jour Apollon était flemmard; il avait passé la nuit à boire du champagne en compagnie d'amis enthousiastes de la force d'Apollon et qui lui faisaient raconter ses exploits en buvant force coupes de champagne. L'hercule, ne voulant pas travailler, prétexta un malaise pour ne pas monter en parade et aller prendre un peu de repos.

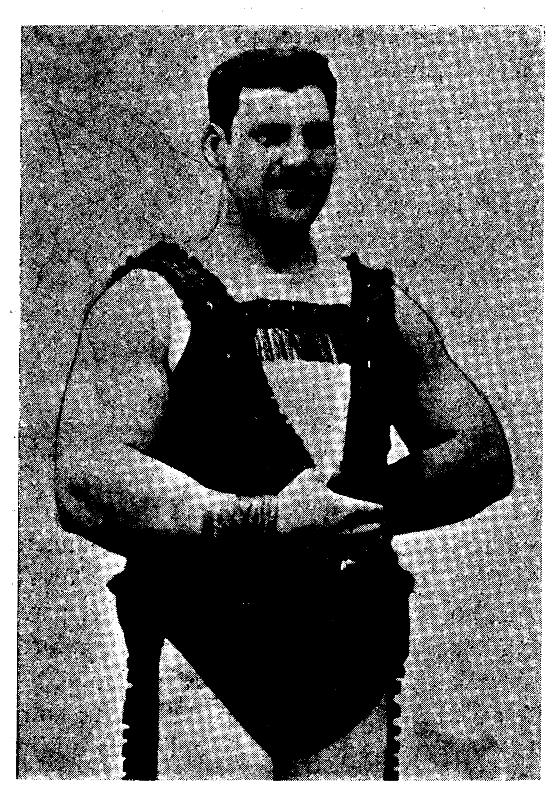
Max Sergy, qui est très farceur, de concert avec les lutteurs de Marseille, résolut de jouer un bon tour à Apollon. Le voyant attablé devant un déjeuner réparateur, les athlètes allèrent cacher les poids tocs et les remplacèrent par de vrais poids de 20 kilos. Max fut chargé par son patron de présenter lui-même Apollon au public lors de la première séance qui avait lieu à 4 heures.

Vers 3h 30, on vit le brave colosse se lever de table, légèrement congestionné, l'abdomen arrondi par le repas substantiel qu'il venait de faire, tout somnolent et plutôt prêt à se coucher qu'à s'habiller pour monter en parade. Enfin, Marseille insista et Apollon se mit en tenue, mais en maugréant.

Le boniment fini sur la parade, le public entra dans la baraque et les tours de force commencèrent. Max s'avança et dit : « Mesdames, messieurs, nous avons l'honneur de vous présenter le roi de la force, Apollon, l'homme le plus fort du monde, qui va vous le prouver en enlevant comme une plume ces quatre poids de 20 kilos liés ensemble; nous vous prions

de bien prêter votre attention à ce tour de force unique au monde ; remarquez la facilité avec laquelle Apollon travaille ! »

Pendant ce temps-là, Apollon, en pleine digestion, soufflait comme un bœuf et appuyait ses deux mains sur son ventre gonflé par l'abondant déjeuner.



Apollon
lorsqu'il avait 51 centimètres de bras
et 44,5 d'avant-bras

On lie les quatre vrais poids de 20 kilos et on les met au milieu de la piste. Max dit : « Attention ! »

Apollon envoie son plus gracieux sourire, se baisse, ramasse les poids et..... les soulève de terre, les trouve lourds, les repose à terre et se relève tout congestionné. Il jette un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche sur les lutteurs impassibles, recule de quelques pas, souffle un peu, se presse le ventre avec les mains et revient sur les poids. Il se baisse de nouveau, ramasse les poids, les soulève de terre et..... les trouve encore plus lourds ; il jette un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche et voit luire des sourires sur les visages de ses camarades. Alors il comprend qu'il est le jouet d'une farce ; il lance des regards furieux à Max et dit, avec sa voix de contre-basse, ces paroles incompréhensibles pour le public, mais très explicites pour les lutteurs :

« Mesdames et messieurs, ordinairement j'ai trois casseroles, mais je m'aperçois que j'ai des amis qui ne les aiment pas, alors ça fait quatre *chouats*. Heureusement, Apollon est toujours là ! »

Aussitôt ces paroles dites, Apollon empoigne les quatre poids et, malgré la gêne qu'il ressent de son déjeuner, il les arrache comme une plume, puis, jetant un regard de triomphe vers ses amis, il fit le tour de la piste avec ce fardeau énorme à bout de bras.

Les lutteurs étaient pétrifiés d'admiration devant ce tour de force accompli dans de si mauvaises conditions, après une nuit passée sans sommeil et un repas pris sans ménagement. Apollon, croyant qu'il n'aurait qu'à enlever 50 kilos, n'avait pris aucune précaution et avait englouti force victuailles. Et chacun sait qu'aussitôt après un repas copieux il est presque impossible de produire un effort sérieux.

Une autre fois, à Lille, il lui arriva une mésaventure avec la grille en fer qui faisait partie de son matériel ; mon ami Léon Sée a publié à ce sujet dans *La Culture Physique*, la curieuse anecdote qu'on va lire et dont le titre est :

LA GRILLE D'APOLLON

La force d'Apollon semblait presque infinie.

Lorsqu'il accomplissait ses tours de force les plus stupéfiants, lorsqu'il arrachait ses quatre poids de 20 kilos, liés au moyen d'un mouchoir, d'un seul temps, sans même fléchir les jambes, lorsqu'il amenait l'aiguille du dynamomètre Régnier à un chiffre qui aujourd'hui semble invraisemblable, l'athlète au masque de gladiateur romain, le surhomme, le demi-dieu de la force, ne paraissait faire aucun effort.



Apollon et sa Femme, en 1892
A remarquer sa tête romaine

Quand San-Marin lui prépara quatre poids chargés de plomb et lui fit arracher à son insu plus de 180 livres, Apollon ne s'aperçut même pas de la supercherie.

Quelle était donc la limite de cette vigueur surhumaine? Jusqu'à quelles hauteurs inaccessibles à jamais ce phénomène de puissance aurait-il pu porter les records ?

Eût-il arraché 120, 130 kilos? Fût-il parvenu à jeter à deux mains 400 livres? Nul ne le sait, car il était aussi indolent que fort. Rien n'était plus difficile que de l'amener à enlever la moindre barre à sphères et ni les supplications de ses meilleurs amis, ni les promesses les plus alléchantes ne pouvaient le décider à tenter quelque performance qui aurait illustré à jamais et immortalisé son nom, à l'égal de ceux de Samson et de Milon de Crotone.

Un être, cependant, avait sur le géant une grande influence : sa femme, une femme mince, aux cheveux noirs et au visage énergique; et lorsqu'elle lui disait sévèrement, avec son accent méridional :

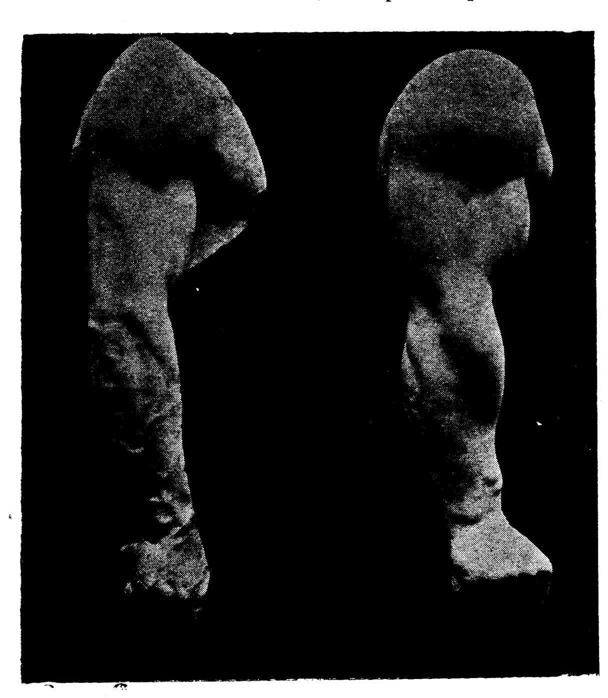
— Allons, Apollon, tire donc! Apollon tournait lentement sa grosse tête aux cheveux crépus et frisés, abaissait vers elle un regard soumis, et l'haltère qu'il avait, un instant auparavant, refusé d'enlever parce qu'il « ne se sentait pas en forme » ou qu'il « avait mal au bras », s'envolait aussitôt avec une facilité inouïe, décourageante pour les athlètes présents, déconcertante pour les compétents qui cherchaient à connaître la limite des forces du colosse.

Et pourtant, un soir, Apollon donna sa mesure et l'Hercule moderne accomplit un « travail » devant lequel l'Hercule mythologique aurait peut-être reculé.

Ce fut un spectacle impressionnant, fantastique.

Il y a quelque dix-neuf ans, Apollon s'exhibait dans les music-halls de Paris et des grandes villes en un numéro de force unique et réellement inoubliable.

Il avait alors vingt-cinq ans. Sa musculature incomparable, ses proportions irréprochables dans leur énormité, complétées par une tête superbe d'énergie et de régularité, en faisaient un être unique, un de ces phénomènes de puissance dont la nature, dans ses caprices, produit peut-être un seul spécimen en dix siècles.



Le bras de Wolff — Le bras d'Apollon

A remarquer la différence de grosseur de ces deux bras dont l'un appartient pourtant à un athlète très fort, Wolff, mesurant 41,5 de bras et 33,5 d'avant-bras.

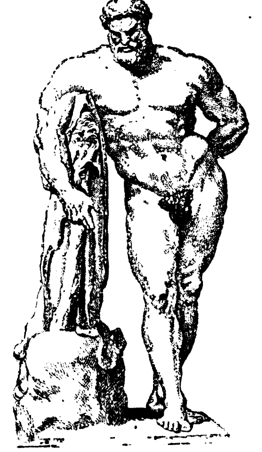
J'ai vu en scène les athlètes les plus réputés : Sandow, le superbe modèle ; Batta, le gentleman athlète, enlevant un cheval à bout de bras ; Cyclops, qui ployait et déchirait des pièces de monnaie ; j'ai applaudi Paris, l'homme à la chaloupe ; j'ai admiré John Grünn, le briseur de fers à cheval, mais aucun de ces « numéros » n'était comparable à celui d'Apollon.

Je ne sais quel artiste génial avait réglé cette mise en scène poignante que n'oublieront jamais ceux qui en furent une seule fois les spectateurs.

Lorsque le rideau se levait, dans une demi-obscurité, on distinguait sur la scène une grille énorme, haute de deux mètres, aux barreaux formidables.

Tout à coup, derrière cette grille, rompant un silence déjà impressionnant, quelques cris, un bruit de pas précipités, puis des coups de feu qui faisaient sursauter les spectateurs et qui striaient d'un éclair rapide le fond obscur.

Une ombre drapée dans un manteau traversait en courant la scène derrière les barreaux. C'était un prisonnier qui cherchait à s'échapper d'une forteresse, c'était Apollon.



L'ombre s'arrêtait au milieu de la grille, puis deux mains énormes la saisissaient, cherchant à l'ébranler.

Soudain, passant entre deux barreaux, un bras nu, formidable, apparaissait.

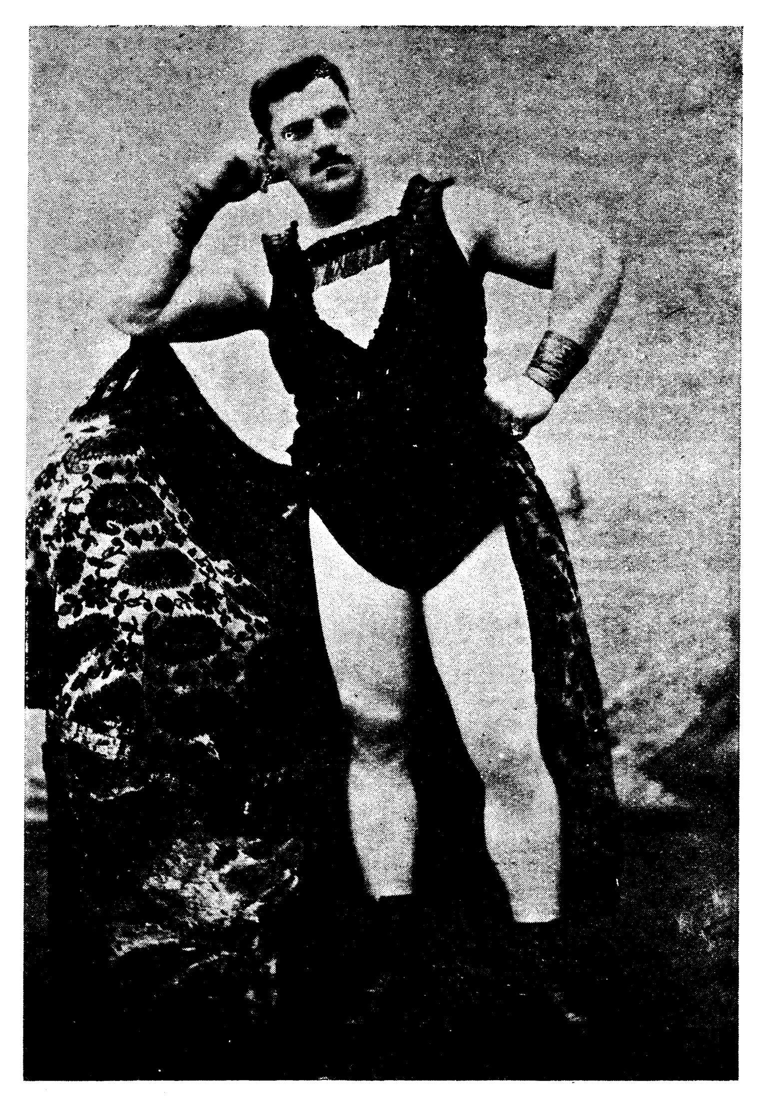
Était-ce bien un bras ? N'était-ce pas plutôt une jambe de géant ? Non, une main énorme terminait cet avant-bras de 44 centimètres écrasé sur les tiges de fer ; c'était le bras d'Apollon. L'autre main, dont le bras restait invisible, avait saisi le barreau suivant et, sous une poussée que l'on sentait irrésistible, les deux mains et les deux barreaux s'écartaient à présent lentement. Dans l'intervalle déjà grand, une épaule monstrueuse était apparue, adossée à l'une des barres tordues. Les deux mains avaient saisi l'autre barre.

Le bras monstrueux, alors bien visible, s'était lentement tendu, et, au travers de la grille, par l'ouverture maintenant béante, l'hercule fugitif avait pu passer tout entier.

Il apparaissait debout, rejetant brusquement en arrière son manteau, tandis que les projecteurs inondaient soudain de leur lumière son corps formidable moulé dans un maillot de soie.

Tout cela était si prodigieux, si terrifiant, que plusieurs secondes s'écoulaient avant que le public, haletant, pût éclater en interminables applaudissements.

L'athlète faisait alors apporter son matériel de barres et d'haltères et terminait cette inoubliable entrée athlétique par quelques tours de force.



Apollon

Il jonglait avec un poids de 100 livres et l'arrêtait à bras tendu; il arrachait d'un bras un haltère court pesant près de 80 kilos et enlevait en deux temps une énorme barre de 118 kilos que les plus forts athlètes pouvaient à peine « décoller » de terre.

Pendant la journée, la grille d'Apollon était exposée, appuyée comme une échelle contre la façade du théâtre ou du music-hall, et les incrédules venaient s'épuiser en vains efforts sur les barreaux inébranlables.

Apollon venait d'arriver à Lille; c'était en 1889. Il devait débuter le soir même au théâtre des Variétés rue Jean-Roisin (1).

Son imposant matériel, ses haltères, ses poids et son énorme grille encore tordue de son exhibition de la veille avaient été débarqués à grand renfort d'hommes de peine. Après avoir expédié les premiers au théâtre, Apollon s'était fait conduire avec la grille chez un forgeron dont on lui avait donné l'adresse, pour le prier de redresser les barreaux tordus et de renvoyer ensuite la grille à l'établissement de la rue Jean-Roisin.

Le forgeron s'en chargea bien volontiers et l'athlète s'en fut, l'âme sereine, balançant par les rues tranquilles et étroites de la capitale des Flandres sa carrure exagérée sur laquelle les passants se retournaient, immobilisés et médusés.

— Comment diable a-t-on pu abîmer ainsi cette belle grille ? dit à son jeune aide le brave ouvrier lillois, tandis que son marteau redressait peu à peu les barres rougies au feu.

---

(1) Aujourd'hui démoli.

— Il faudrait peut-être la tremper ?

— C'est cela, je vais la tremper aussi dure que possible ; il n'y aura plus de danger qu'elle cède jamais.

Et loin de se douter des conséquences terribles de son acte, le forgeron vida plusieurs seaux d'eau froide sur les barreaux chauffés, les rendant ainsi trempés, presque aussi durs que l'acier.

J'étais avec Desbonnet, ce soir-là, dans les coulisses des « Variétés », impatient de revoir l'athlète dans son prodigieux numéro.

Apollon achevait de s'habiller.

Pendant l'entr'acte, on plaça la grille derrière le rideau baissé, et dès qu'elle fut solidement fixée aux portants de la scène et qu'Apollon se déclara prêt, on éteignit presque toutes les lampes et le rideau se leva.

Les coups de feu furent tirés, et l'athlète, après les quelques allées et venues nécessaires à sa mise en scène, s'attaqua bientôt à la barrière de fer.

Ses deux mains puissantes saisirent en leur milieu deux des barreaux et les muscles formidables du colosse produisirent leur effort.

A sa surprise indicible, rien ne bougea. Apollon tira plus fort, il s'arc-bouta ; mais en vain, la grille résistait.

Alors, sans lâcher prise, le colosse tourna vers sa femme, restée dans la coulisse, sa tête angoissée au front un peu bas, et avec un regard inoubliable de bête fauve blessée, il dit de sa voix basse et mal étouffée :

Je ne sais pas ce qu'il y a ; je ne peux pas passer !

Mme Apollon crut à un accès de paresse de son époux ; sa petite voix sévère, impérieuse, s'éleva, et dans une sorte de patois provençal, elle ordonna :

— Veux-tu bien te dépêcher de tirer plus fort que cela. Allons, passe, et tout de suite.

Alors, dominé, l'hercule se remit à l'œuvre. Oublieux de la mise en scène, il rejeta de ses épaules son manteau qui le gênait, tira de toute la force de ses muscles énormes et les veines de son cou se gonflèrent, ce fut terrifiant.

Les secousses qu'il imprimait à la grille ébranlaient les portants de la scène, et tout le bâtiment semblait secoué comme par un ouragan.

Peu à peu, sous ces efforts prodigieux, surhumains, les barreaux commencèrent à céder. Dans la salle, un silence inouï régnait ; les spectateurs angoissés retenaient leur souffle ; on n'entendait que les « han ! » qui s'échappaient à chaque poussée de l'énorme poitrine d'Apollon.



Celui-ci, affolé, donnait pour la première fois de sa vie la limite extrême de sa vigueur ; il avait déjà rapproché l'un de l'autre deux barreaux ; ses mains puissantes les saisirent alors tous deux à la fois et se refermèrent irrésistiblement. Quand elles se rouvrirent, les barreaux se touchaient.

Il put bientôt passer son épaule, non sans la meurtrir douloureusement ; alors, arc-bouté des deux mains et du dos, il produisit un dernier effort invraisemblable de puissance. Les barreaux s'écartèrent, à moitié brisés, et lentement, péniblement, par l'ouverture à peine suffisante, le géant passa la tête, le haut du corps et finalement, se glissa tout entier.

Il avait accompli le tour de force le plus prodigieux de toute sa carrière ; il était haletant, couvert de sueur. Sa large poitrine se soulevait et s'abaissait comme un soufflet de forge, et son souffle s'entendait jusqu'au fond de la salle.

Il s'avança au bord de la rampe, titubant un peu, les yeux injectés de sang, épuisé, et saluant à peine, il dit simplement :

— Voilà... Ça y est.

Quand on apporta ensuite ses barres et ses haltères, il fut incapable de les enlever.

A l'arrachement, les 80 kilos ne montèrent pas plus haut que son épaule.

Il voulut jongler avec son poids de 160 livres, mais, au premier coup, il le manqua et le laissa retomber lourdement sur les planches qui gémirent.

Alors il s'avança de nouveau vers le public.

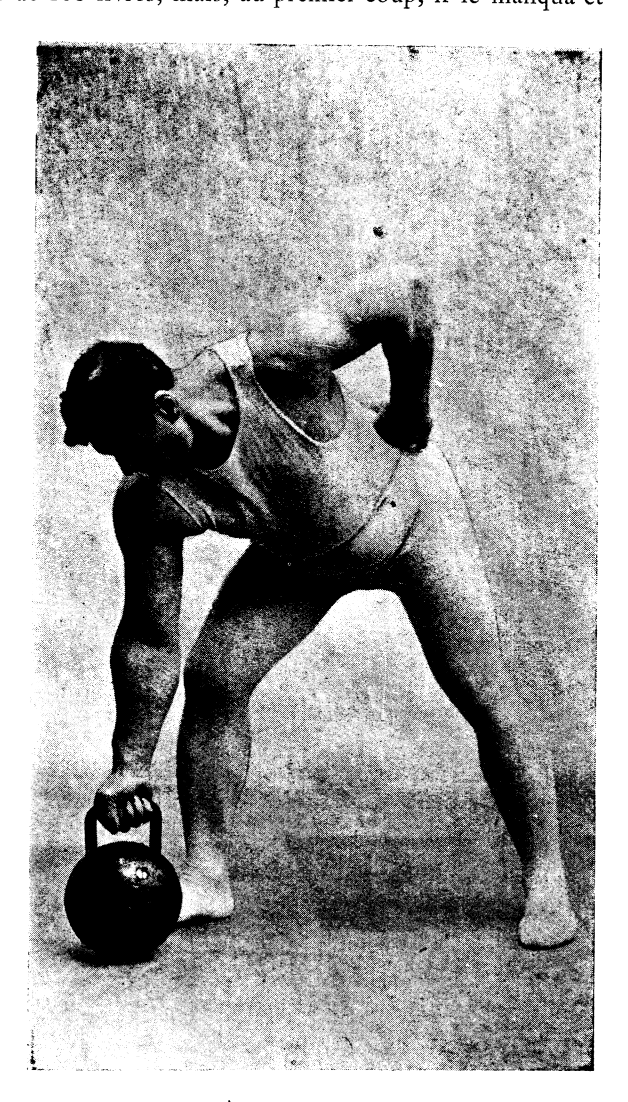
— Veuillez m'excuser, dit-il encore essoufflé et hagard, je ne sais pas... ce que j'ai... je ne me sens pas bien... j'ai peur... de manquer mes exercices... et de défoncer... le plancher.

Il salua et s'en alla d'un pas mal assuré dans la coulisse.

Personne ne murmura dans la salle. Les spectateurs, muets, avaient l'intuition qu'ils venaient d'assister à quelque chose d'extraordinaire.

Dans la coulisse, l'athlète s'était affalé sur une chaise, la tête penchée sur la poitrine ; ses avant-bras, déjà formidables d'habitude, appuyés sur ses genoux, étaient maintenant monstrueux, gonflés par l'effort titanesque qu'ils avaient accompli. Ils devaient mesurer au moins 48 centimètres et leur masse difforme, écrasée sur les cuisses de l'hercule anéanti, n'avait plus forme humaine.

Apollon avait la manie de la persécution ; il resta toujours convaincu qu'il avait été, ce jour-là, la victime des machinations savantes d'un concurrent jaloux.



APOLLON EN 1909
A remarquer la largeur de son avant-bras

Un autre jour, un brave garçon nommé F..., mesurant 46 centimètres de bras et 47 de mollet, 1^{m} 30 de poitrine et pesant 115 kilos, très fort et bâti superbement, assistait à une représentation d'Apollon dans une grande ville du Nord. Il était entouré d'un groupe d'amis qui étaient persuadés que F... était l'homme le plus fort qui existât. Par malheur, ils firent tant de bruit pendant la représentation, qu'Apollon alla vers eux et les pria de se taire. Ceux-ci prirent mal la chose, d'autant plus qu'il y avait parmi eux plusieurs exaltés qui se croyaient tout permis, se fiant sur la grande force de leur ami F... De fil en aiguille, et malgré la défense de F..., un des exaltés s'avança et dit : « Monsieur Apollon, il y a ici un amateur qui se charge de faire tout ce que vous ferez. »

Apollon, qui allait commencer à manœuvrer ses poids de 20 kilos, rougit, puis

pâlit de se voir défier ainsi brutalement, et, la colère l'empoignant, répondit : « Eh bien ! que ce monsieur vienne, nous allons rire. »

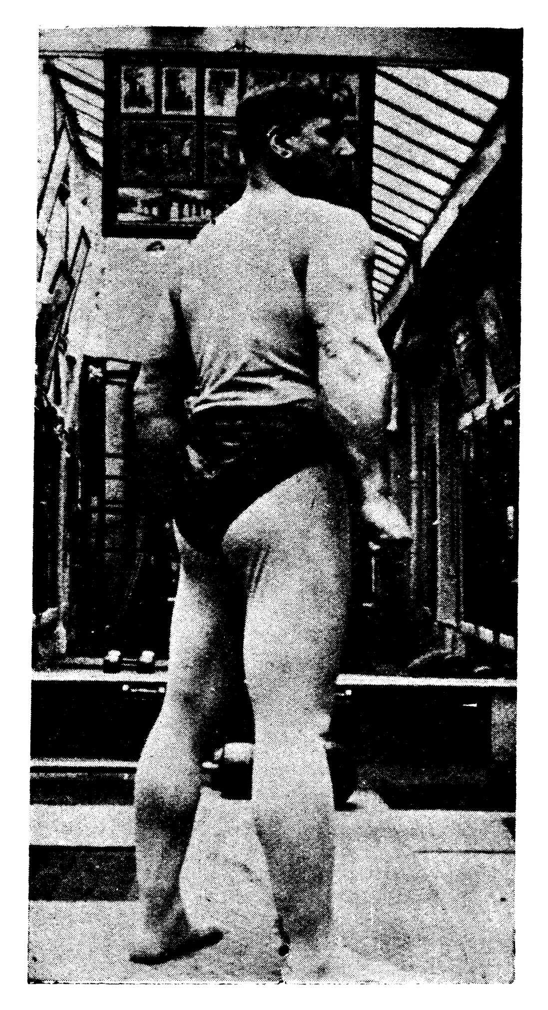
F... se défendait comme un beau diable, il n'avait jamais rien dit de cela, mais ses amis le poussant au milieu de l'arène, il n'osa pas refuser, et ma foi, fit contre fortune bon cœur, confiant dans sa force pour faire au moins quelques beaux bras tendus avec Apollon. Mais celui-ci entendait donner une leçon à l'imprudent, et non le couvrir d'une gloire facile à cueillir avec un poids de 20 kilos.

Il dit : « Venez donc, Monsieur, nous allons voir si vous êtes fort. » F... s'avança et dit : « Monsieur Apollon, si vous le voulez, nous allons commencer par quelques bras tendus avec 20 kilos. » Apollon le regarda d'un air dédaigneux et répondit : « Un poids de 20 kilos à bras tendu, c'est bon pour les enfants ça, Monsieur; nous allons toujours commencer par quatre poids liés ensemble et nous verrons ensuite à mettre un peu plus. »

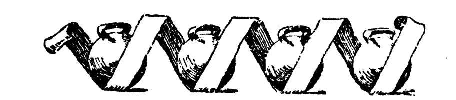
Il amène quatre poids, les lie et dit : « Je commence », en les tirant du premier coup à l'arraché d'une main; ensuite, les reposant à terre, il dit : « A vous, Monsieur. » F..., qui avait vu tirer les quatre poids comme une plume, se dit de suite : « Ce sont des poids creux, s'ils sont légers pour Apollon, ils le seront pour moi », et il arrive sur les quatre poids ; quand il les eut soulevés, il vit bien que les poids avaient leur compte et, désolé de s'être fourré dans ce guêpier où sa réputation allait sombrer, il réunit toute son énergie et tira sur les quatre poids pour les épauler d'une main ; il les manqua, mais les essaya de nouveau et, après quelques essais, réussit à les mettre à l'épaule avec une main, ce qui était la preuve d'une force inouïe ; mais, gêné par les quatre poids qui bougeaient et retombaient sur son avant-bras en lui meurtrissant le poignet, il ne put les décoller de l'épaule. Alors Apollon, cueillant les quatre poids et, lui arrachant des mains, lui dit ces simples mots : « Allez, monsieur, retirez-vous, vous êtes fort comme ma sœur. » Et le pauvre F... s'en fut sous les rires de la société ; de ce jour sa réputation fut bien amoindrie.

Un volume de 500 pages ne suffirait pas pour citer tous les tours de force accomplis par le colosse Apollon. Combien il est regrettable que tous ces exercices n'aient pas été faits sous le contrôle des dynamométreurs officiels ; malheureusement, l'H. C. F. n'existait pas encore vers 1889, au moment où Louis Uni était en pleine forme et où il avait ce feu sacré qui permet d'accomplir tant de prouesses athlétiques. Combien il est encore plus regrettable que personne n'ait songé à faire mouler complètement ce surhomme, ce surathlète. La vue de cette statue aurait rempli d'admiration nos fils et nos petits-fils.

On se sent pris de tristesse en songeant qu'il ne restera plus rien de cette merveille de beauté et de force quand Apollon sera couché dans la tombe et que seuls quelques moulages du bras et de la jambe rappelleront le passage sur terre d'un demi-dieu. En lisant le compte rendu des exercices prodigieux accomplis par cet homme et en regardant les différentes photographies de cet ouvrage, nos descendants chercheront vainement à rebâtir par la pensée le superbe édifice humain que fut Apollon. Malgré toute leur bonne volonté et leur imagination, le rêve restera toujours à mille coudées en-dessous de la réalité. Il n'y a eu qu'un Apollon, il n'y en aura sans doute plus d'autres. Lorsque les usages stupides qui se sont mis au travers de la procréation humaine seront tombés devant la nécessité de régénérer notre peuple, coûte que coûte, en ouvrant tout grand le réservoir de vie, nos descendants, débarrassés des idées préconçues, songeront avec stupeur et douleur que nous avons laissé s'éteindre un semblable flambeau de vie sans chercher à en allumer d'autres, pendant que des pur-sang de la race chevaline, entourés de soins et de bien-être, font souche de vigoureux rejetons, car on cherche, pour eux, les unions de beaux produits pour jouir de leurs fruits. Mais le peuple français est celui qui a le moins de sens pratique, et les égards, les soins, l'argent ne sont que pour les dégénérés. L'État ne s'occupe pas des forts, il attend que les forts soient devenus faibles pour leur témoigner sa sollicitude, aidant ainsi à continuer une race de souffreteux, de dégénérés, à seule fin de remplir les hôpitaux, les asiles d'aliénés et d'incurables. Sous le prétexte de pitié, on fait vivre, ou plutôt on empêche de mourir et on entretient à grands frais des tuberculeux, des rachitiques, des épileptiques, des aveugles, des sourds-muets, sans doute pour éviter que leur race ne s'éteigne et donner ainsi beaucoup de besogne aux médecins.



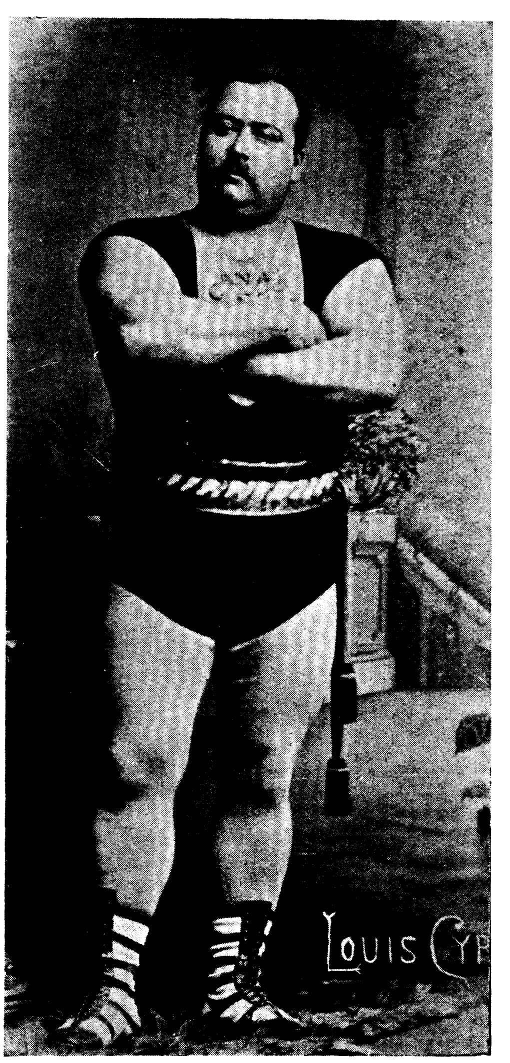
APOLLON EN 1910
Il mesure encore 42cm 5 de tour d'avant-bras
et 49 de tour de bras





Louis CYR

Quel est l'amateur de notre génération qui, depuis quelque vingt ans, n'a pas entendu souvent prononcer le nom de Louis Cyr, comme un des champions du monde des hommes forts.



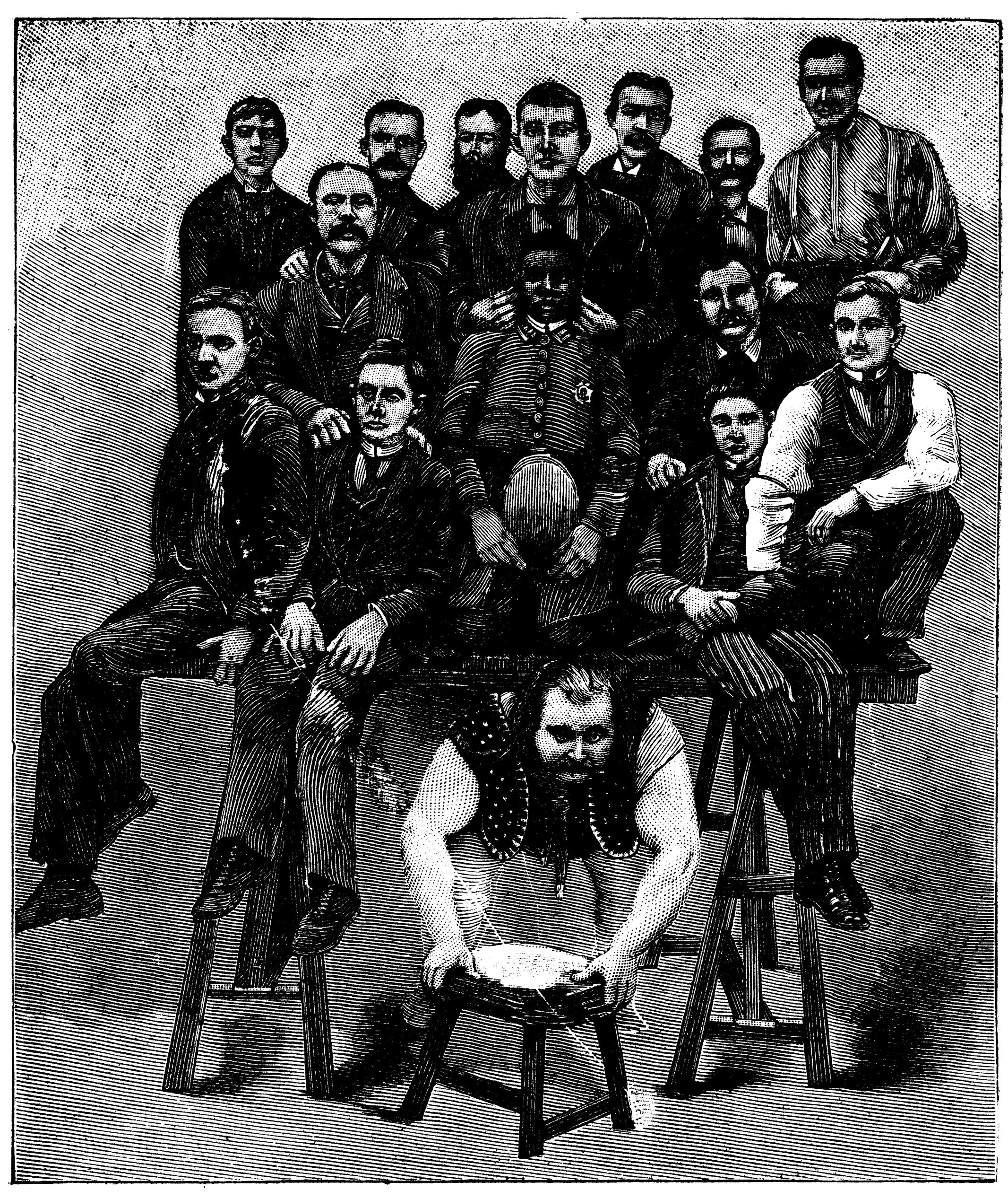
Louis Cyr
quand il vint en Angleterre pour matcher Sandow

Louis Cyr, né de parents français, est un Canadien dont les prouesses ne se comptent plus. De haute taille, aussi large que haut, des bras et des jambes comme des piliers de cathédrale, cet homme semble né pour soulever des fardeaux ; et en effet, dès son plus jeune âge, Cyr se livre aux exercices de force, ce qui le rendit encore plus athlétique.

Celui qui pour la première fois se trouve en face de Louis Cyr éprouve la surprise que ressentirait un boulevardier en se trouvant au coin d'une rue, nez à nez avec un éléphant. D'ailleurs l'athlète Cyclops, qui a $1^{m}30$ de poitrine et qui n'est pas précisément un bébé (il pèse 120 kilos), recula épouvanté, quand il vit pour la première fois le fameux Louis Cyr monter sur la scène où Cyclops travaillait, à seule fin de se rendre compte du poids des haltères qu'employait Cyclops. Jamais il n'avait vu, nous disait-il, une largeur d'épaules comparable à celle de Louis Cyr.

Louis Cyr est Canadien, il est né à Saint-Jean-d'Iberville, le 11 octobre 1863. Son père était un homme ordinaire, mais sa mère, qui mourut en 1887, était une petite femme de 300 livres.

Louis Cyr est un colosse pesant nu 133k 500, mesurant 1m 76 de hauteur, 1m 47 de tour de poitrine et 55 centimètres de tour de bras.

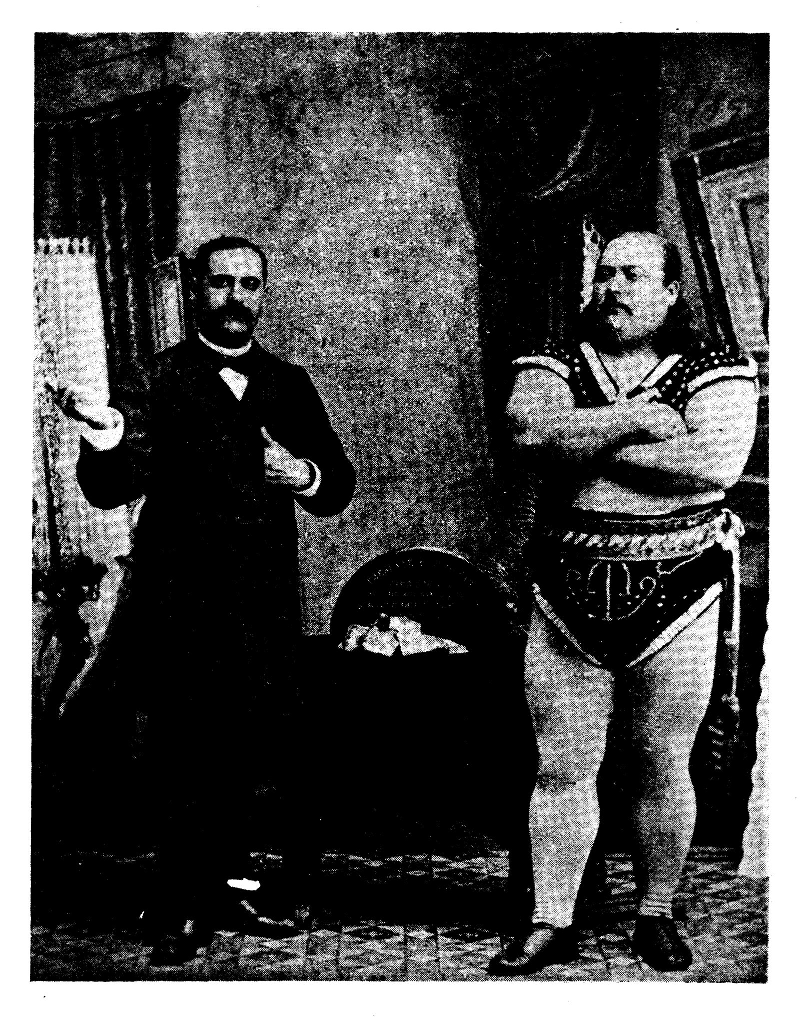


Louis Cyr
soulevant un fardeau de 14 personnes et la plate-forme sans cordes et sans chaînes

A l'âge de vingt-deux ans, il entra dans la police de Montréal comme agent, et quelques jours après son début dans sa nouvelle carrière, il se vit obligé d'intervenir

dans une violente querelle entre deux hommes; ces derniers, qui en étaient aux coups de poings, ne voulurent pas le suivre au poste de police. Louis Cyr les attrapa l'un après l'autre et sous chacun de ses bras les porta au poste, à la grande stupéfaction du commissaire.

De ce jour, Louis Cyr crut comprendre que sa force corporelle dépassait de beaucoup celle d'un homme moyen et sur les conseils de ses amis résolut de mettre sa force à profit et se mit à l'entraînement. Il eut par la suite plusieurs matches avec de célèbres athlètes et fut partout le vainqueur. Il eut même à Londres une rencontre avec l'athlète Sandow, en 1892, et gagna une somme énorme, grâce aux pertes des parieurs de Sandow.



LOUIS CYR ET SON MANAGER, LE 27 SEPTEMBRE 1894

Voici d'ailleurs, pris sur les journaux de l'époque, l'annonce de la participation de Louis Cyr au championnat des hommes forts.

LE CHAMPION DE LA FORCE

Au point de vue des exercices corporels, l'Angleterre est le pays des extrêmes. On n'y voit pas comme chez nous de bons bourgeois, voire des aristocrates pourvus des meilleurs quartiers, se livrer aux sports physiques en bons pères de famille, un peu pour amuser leurs amis, beaucoup par hygiène; ils ne font rien d'extraordinaire, de phénoménal, ils se contentent de bons « records » moyens, sans jamais descendre ou monter, comme on voudra, aux excentricités des risque-tout; cela suffit à leur santé, à leur satisfaction personnelle et à la nôtre.

Chez nos voisins, nulle chose à demi; c'est tout ou rien. Il leur faut les plus forts pugilistes, les plus fameux diplomates et les clowns les plus élastiques, les plus adroits gymnasiarques et les mangeurs les plus gros (le dernier vainqueur pèse 480 livres à jeun!), enfin le plus fort des plus forts athlètes du monde entier.



Louis Cyr
au moment où il va soulever sa femme pour la poser en équilibre sur son menton

Seulement, je crois que, cette fois, leur prétention va subir un rude échec, celui qui a le plus de chances jusqu'à présent d'enlever la palme et le titre de « champion des hommes forts » étant un Français, ou plutôt un Franco-Canadien, nommé Louis Cyr.

Positivement, Louis Cyr n'est pas ordinaire et Milon de Crotone qui portait, comme l'on sait, un bœuf sur son dos, après l'avoir au préalable assommé d'un coup de poing, me paraît être dépassé de plus d'une coudée. Louis Cyr, en effet, porte sur son dos *dix-sept* personnes placées sur une plate-forme, soit un poids de 1.472 kilos. Et il peut faire mieux! — mais il se réserve pour l'effort final dans la lutte très sérieuse qu'il aura à soutenir contre ses nombreux concurrents.

Ses autres exercices sont à l'avenant : 96 livres de fonte portées horizontalement à bras tendu; haltère de 220 livres enlevé verticalement d'une seule main, etc. Toujours comme Milon, brisera-t-il une forte corde, enroulée autour de sa tête, par la seule contraction des veines frontales ? On affirme qu'il peut le faire.

Louis Cyr a vingt-huit ans. Sa taille est de $1^{m}76$, son tour de poitrine de $1^{m}47$; la



Louis Cyr
soulevant 535 livres d'un doigt

circonférence du bras droit à la hauteur du biceps est de 55 centimètres ; son poids est énorme, $133^{kg}500$.

Avec cela, ce qui est extraordinaire pour un homme d'un tel poids, pas de graisse du tout ; il est tout en chair, en muscles durs comme du fer. Son frère, Pierre Cyr, ne pèse que 65 kilos. Louis le porte à bout de bras avec la plus grande facilité.



Louis Cyr
avec le trophée qui lui fut donné par le Club de Montréal

Le « Championnat des hommes forts » est organisé à Londres par un périodique anglais, le *Sporting Life,* s'occupant spécialement de sports athlétiques et en particulier de gymnastique.

Tous les hommes forts du monde sont admis à concourir, moyennant le dépôt préalable d'une somme de 2.500 francs environ.

Le montant total des dépôts et les trois quarts de la recette reviendront au vainqueur.

C'est M. Fox, un nom de policeman que Jules Verne a popularisé, directeur de la *Police-Gazette* de New-York, qui a versé pour Louis Cyr les 2.500 francs exigés.

Sandow, le plus fort des athlètes anglais, est le concurrent le plus sérieux du champion français.

Ses partisans qui, paraît-il, pontent ferme sur lui, ont bon espoir qu'il parviendra à vaincre son adversaire.

Mais la majorité du public du music-hall où s'entraînent les concurrents ne doute pas de la supériorité de Louis Cyr.

Nous serons fixés sur l'issue de la lutte dans le courant de décembre ; dans une quinzaine de jours nous saurons qui l'emporte du fils de John Bull ou du descendant des mâles Gaulois.

En attendant, on affirme qu'il y aurait bien des pleurs et des grincements de dents et aussi de nombreux retraits de banknotes à la Banque d'Angleterre si Sandow restait sur le carreau, tant les Londoniens se passionnent pour ce match d'un nouveau genre.

Il dut en effet en être ainsi, car Louis Cyr fut vainqueur.

Louis Cyr est très estimé en Amérique et surtout au Canada où il est né. On aime en lui le gentleman, l'homme de bonnes manières, l'homme moral surtout, qui fait honneur à la race canadienne.

Louis Cyr a parcouru le monde pendant nombre d'années, et jamais un reproche fondé

n'a pu lui être adressé. Son frère, Pierre Cyr, est son digne compagnon, et Mme Louis Cyr est une personne respectable sous tous les rapports. Partout où cette famille s'est présentée, elle a reçu le meilleur accueil.

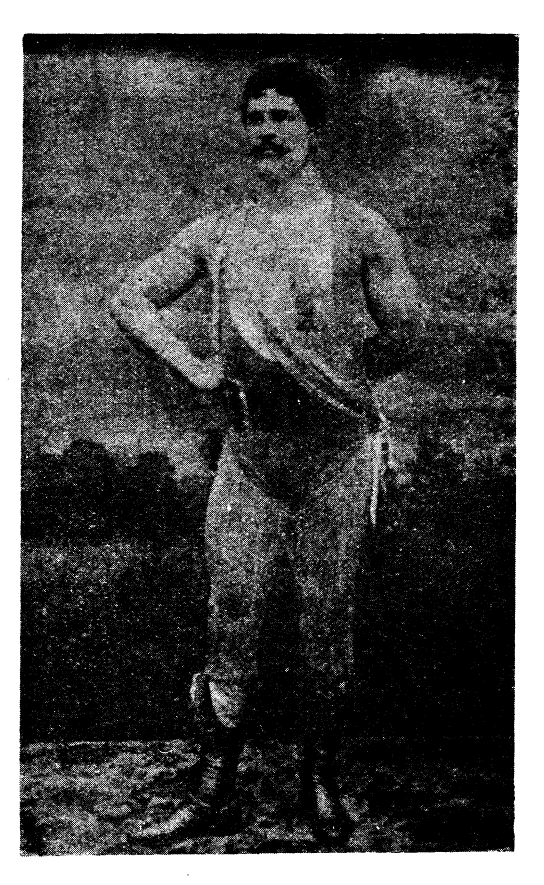
Nos gravures représentent Louis Cyr se préparant à enlever, avec une seule main, sa femme qui est en équilibre sur une espèce d'échelle. Louis Cyr la pose avec une seule main sur son menton et la tient ainsi en équilibre. Il enlève aussi sur ses épaules une plate-forme sur laquelle se tiennent quatorze hommes.

Voici quelques autres exercices du colosse canadien :

Il se met à genoux et soulève, dans cette position, un tonneau de ciment pesant 200 livres qu'il épaule et développe au-dessus de sa tête. Il prend le même tonneau debout par un rebord et avec une seule main le charge sur l'épaule. Il enlève à deux mains 274 livres qu'il épaule d'un seul temps.

Il présente ensuite un tonneau de ciment sous lequel on met une feuille de papier, les amateurs et les athlètes sont invités à soulever le tonneau pour que l'on puisse retirer la feuille qui est en dessous. Aucun athlète n'a pu décoller de terre ce poids formidable. Louis Cyr l'enlève à chaque représentation avec une facilité remarquable.

Louis Cyr fut proclamé champion des leveurs de poids par la *Police-Gazette* de New-York qui organisa, à plusieurs reprises, des rencontres entre les hommes forts.



IRVING MONTGOMERY, LE FAUX SANDOW

Un jour les athlètes Cyclops et Irwing Montgomery (qui se faisait appeler Sandowe), en passant à Montréal (Canada), s'attaquèrent à Louis Cyr, et voici, pris sur les journaux de l'époque, le compte rendu des séances où Louis Cyr prouva sa supériorité d'une façon indiscutable.

LOUIS CYR, SANDOWE ET CYCLOPS

Les Trois Athlètes au Lycéum

SOIRÉE DU LUNDI 27 OCTOBRE 1891

Une foule immense s'était rendue hier au Lycéum, rue Saint-Dominique. Il y a quinze jours, Montréal se réveillait pour lire sur toutes les clôtures un défi lancé par Sandowe et Cyclops, les deux athlètes du Lycéum, à tout vivant qui se hasarderait pour 100 dol-

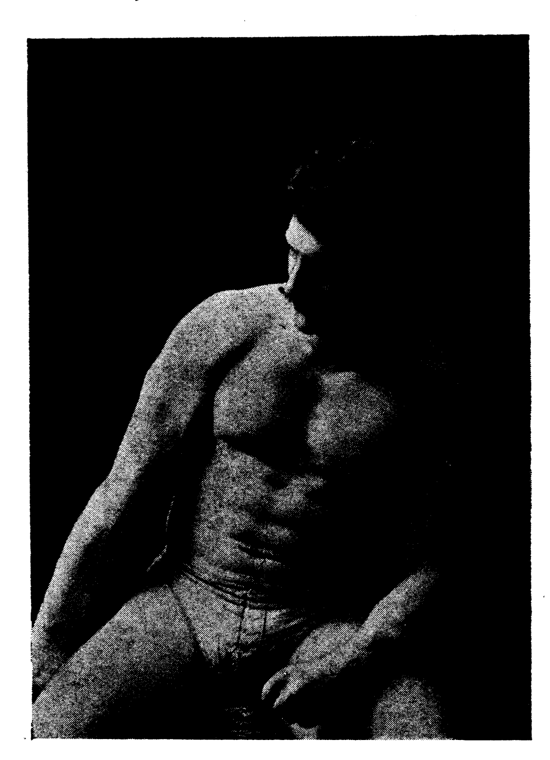
lars à exécuter leurs tours de force. On ajoutait à ce défi ces mots que tout le monde a lus :

« *Where is Louis Cyr ? Let him come or for ever keep silent.* »

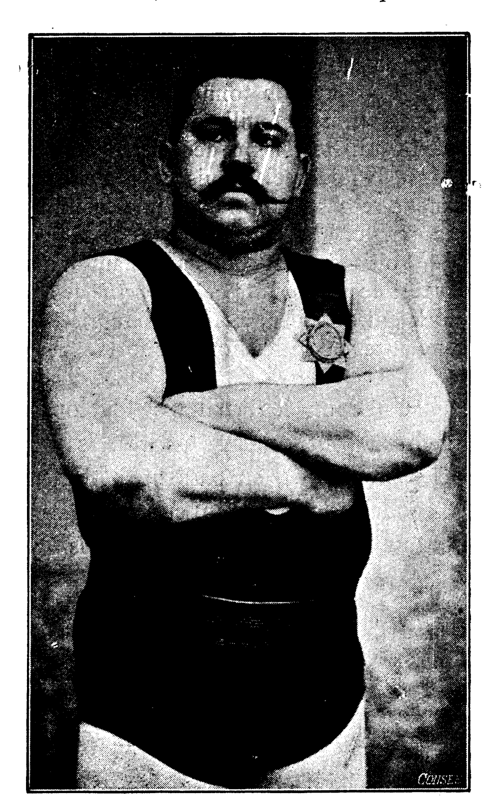
Ce qui, traduit en français, veut dire : « Où est Louis Cyr ? Qu'il vienne de l'avant ou qu'il se taise à jamais. »

La représentation était à son milieu, au Lycéum, hier soir ; les haltères, les poids, les chaînes étaient installés sur la scène. M. King, l'agent de Sandowe et Cyclops, répétait son défi à la face de tout le monde, mais personne ne l'écoutait, tous les regards étaient fixés vers la porte. On attendait quelque chose. Une rumeur avait circulé dans la salle.

Le Samson canadien allait rencontrer ses adversaires, allait revendiquer son titre d'homme fort et le défendre au besoin. En effet, M. King avait à peine lancé les dernières paroles de son défi que l'agent de Cyr, M. Labadie, se présentait sur la scène, défiant l'annonce que tout Montréal a lue et annonçait en réponse à la question « Où est Louis Cyr ? » que l'athlète canadien était bien là, prêt à rencontrer tout le monde et à prouver que Louis Cyr est un des hommes les plus forts du monde.



IRVING MONTGOMERY, *dit* LE FAUX SANDOW



CYCLOPS

Parler d'accueil chaleureux, enthousiaste, c'est redire l'ovation que notre Samson a reçue en se frayant un chemin jusqu'à la scène.

Après de nombreux pourparlers, où chacun s'explique à sa manière, Cyclops leva deux haltères que M. King prétend peser 250 livres.

Cyr s'exécuta à son tour et les leva lui aussi. On a dit que l'athlète canadien n'avait pas levé aussi « droit » que son concurrent, mais on a ajouté que Cyclops avait son truc et qu'en chemin, il s'arrêtait à demi pour se reposer à hauteur de ceinture. M. Harry Phillips, appelé comme « référé », déclara que Cyr n'avait pas été l'égal de Cyclops. Cyr recommença et prouva qu'il sait lever comme pas un.

Vint ensuite un autre exercice où certaines gens prétendent que Cyr a été battu, qu'il

n'avait pas su lever la grosse barre comme Cyclops. Mais on oublie que Cyr avait levé ce poids énorme deux fois. Une première fois après Cyclops, une seconde fois pour prouver qu'il pouvait lever l'haltère en se tenant le bras aussi droit que cet athlète.

Dès le commencement de la lutte d'ailleurs, nous avons dit que si la compétition se faisait au point de vue de la souplesse et de l'adresse, notre Montréalais allait peut-être céder la palme, mais nous soutenons que comme force physique Louis Cyr est incontestablement l'homme fort par excellence.

D'ailleurs tout Montréal pourra juger ce soir si nous nous trompons.

M. Cyr et ses amis, M. King et ses athlètes se sont entendus ce midi et une nouvelle lutte doit avoir lieu ce soir. M. Cyr que nous venons de quitter nous dit qu'il ne craint personne.

Déjà, il a expédié au Lycéum 4.000 livres de fer, avec son fameux baril de ciment et tous ses instruments de travail et il se fait fort de prouver ce soir que, sous le rapport de la force, il n'a pas son pareil sous la calotte des cieux.

M. King est également certain que Cyclops est invincible.

Quant à Sandowe, il doit rencontrer Horace Barré et on sait que Barré n'est pas un enfant.

Il y aura donc foule au Lycéum ce soir pour voir ces joutes athlétiques.

Pour nous, nous ne pouvons qu'applaudir à cette exhibition de biceps et d'adresse. Quant aux parties de boxe où l'on s'amuse à faire saigner le nez de son adversaire, nous sommes d'avis qu'on devrait les interdire.

SOIRÉE DU MERCREDI 28 OCTOBRE 1891

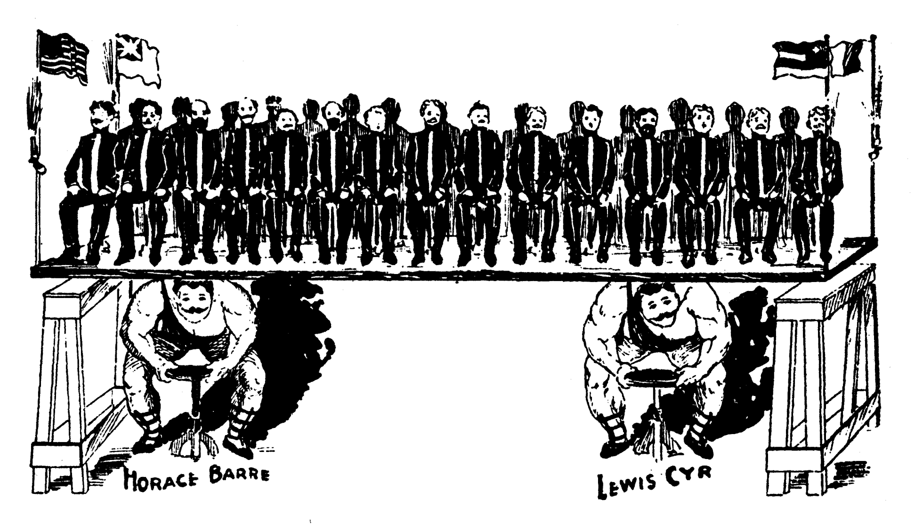
Nous avons raconté hier comment Louis Cyr et Cyclops avaient donné un échantillon de leur force, lundi soir. Voici maintenant où en sont les choses. Il n'est plus question de Sandowe (le faux), un autre jeune Canadien (Horace Barré), bien connu pour sa force remarquable, s'est chargé de lui faire son affaire. Hier matin, Louis Cyr a fait transporter au Lycéum tout son matériel, poids, haltères, barils de ciment, etc., avec l'intention bien arrêtée de relever le défi de ses adversaires. Les nombreux amateurs qui s'intéressent à ces joutes athlétiques s'étaient donné rendez-vous au Lycéum hier soir et l'immense salle était bondée d'une foule compacte. Le programme des Variétés étant terminé, MM. Sandowe et Cyclops apparurent sur la scène où ils se livrèrent à leurs différents exercices de gymnastique et firent leurs derniers tours de force. Disons de suite que MM. Sandowe et Cyclops sont très forts et font preuve d'une remarquable souplesse non exempte de grâce dans leurs exercices variés. Nous constatons volontiers que, sous le rapport de la souplesse et de l'élégance, Sandowe et Cyclops l'emportent sur notre Samson canadien, mais sous le rapport de la force sans apparat, c'est une autre affaire. Mais revenons à la soirée d'hier. Les représentations athlétiques de Sandowe et Cyclops étant terminées, le public appela à grands cris Louis Cyr. Le Samson s'exécuta de bonne grâce et monta sur la scène en compagnie de son impre-



Louis Cyr

sario, qui expliqua, en anglais et en français, comment on n'avait pas pu arriver à une entente avec M. King, l'impresario des athlètes étrangers. M. King s'expliqua à son tour et des explications donnée de part et d'autres il ressort ce qui suit. Louis Cyr a offert 500 livres sterling qu'il lèverait un poids plus lourd que Cyclops, Cyclops a décliné ce défi. Cyr offrit de déposer 500 livres sterling devant l'auditoire, si M. Cyclops acceptait son défi pour mercredi soir. Une seconde fois, Cyclops refusa. C'était reconnaître son infériorité et le public le comprit. Les cris et les huées de la foule accueillirent les protestations de l'impresario de Cyclops.

M. King comprit qu'il avait été trop loin, qu'il n'avait pas affaire à un enfant et que ses vantardises l'avaient placé dans une situation pour ainsi dire sans issue. Voyant que



Horace Barré et Louis Cyr
soulevant 30 hommes sur leurs épaules

Cyclops ne voulait pas accepter de pari, M. Cyr lui dit : je suis venu hier soir et j'ai fait votre ouvrage, j'ai levé vos poids et fait vos tours de force ; je suis ici ce soir avec mes poids : si vous faites avec mes poids ce que je suis capable de faire moi-même comme j'ai fait hier soir avec les vôtres, je vous reconnaîtrai aussi fort que moi ; si vous faites mieux que moi, je vous proclame plus fort que moi. Nouveau refus de Cyclops et nouvelles huées de la foule. Finalement, voyant qu'on ne pouvait s'entendre pour une lutte, M. Labadie demanda qu'on poussât trois hourrahs pour Louis Cyr, le champion des hommes forts dans l'univers entier. Trois hourrahs formidables sortirent de toutes les poitrines et la foule se retira.

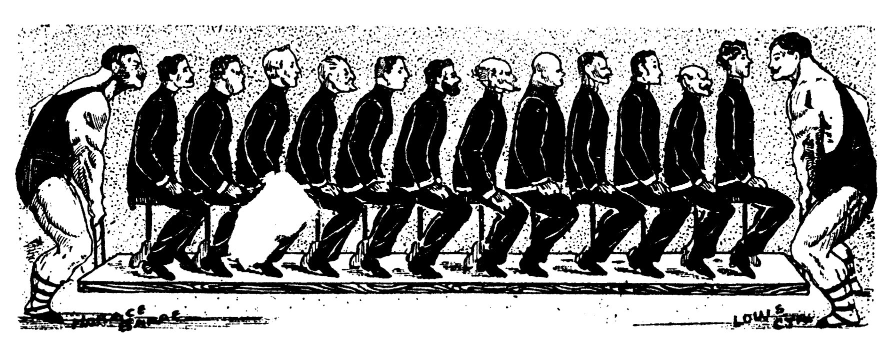
Pour nous, Louis Cyr est bien l'homme le plus fort de l'univers et aussi longtemps que le défi qu'il a lancé hier soir ne sera pas relevé, nous continuerons à le proclamer comme tel. Que M. Cyclops accepte le défi de Cyr et nous sommes tout prêts à lui rendre justice.

La façon d'accomplir les exercices classiques diffère selon les pays, néanmoins il est intéressant de signaler les exercices qui ont fait la réputation de Louis Cyr en Angleterre et en Amérique, pays où il s'est exhibé.

Voici les records accomplis par Louis Cyr à l'Aquarium de Londres, devant tous les hommes forts d'Angleterre et à la vue de 5.000 spectateurs, chaque poids et barre

pesés par un comité d'hommes forts représentant tous les clubs et gymnases athlétiques de Londres le 19 janvier 1892 :

1° 124 kilos enlevés avec deux mains du parquet à l'épaule et dévissés d'une main jusqu'au-dessus de la tête ;
2° 136 kilos en barre à deux mains épaulés d'un temps sans toucher au corps et développés doucement au-dessus de la tête ;
3° 78 kilos arrachés à gauche et à droite (d'une main) ;
4° 47 kilos arrachés d'une main et les descendre à bras tendu ;
5° Charger sur les épaules un tonneau de ciment de 141 kilos, sans l'aide des genoux et avec une seule main ;
6° Soulever de terre avec un seul doigt 247 kilos ;
7° Soulever sur le dos, sans harnais, une plate-forme chargée à 1.645 kilos ;
8° Résister à la traction de quatre chevaux pesant chacun 450 kilos, en en tenant deux attachés à chaque bras.



HORACE BARRÉ ET LOUIS CYR
soulevant 12 hommes d'une main

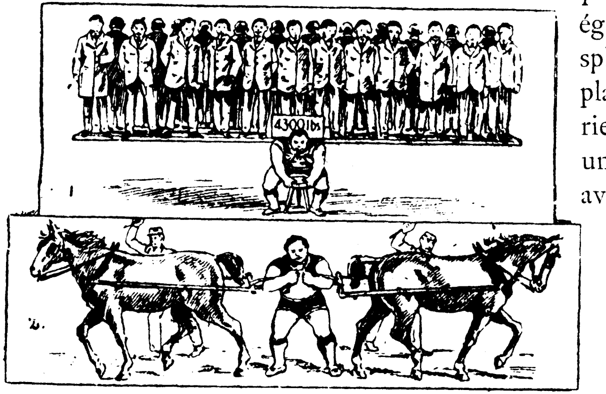
Voici les records accomplis par Louis Cyr, le 7 mai 1896, à Saint-Louis-Hall, 1406, Custes Avenue, à Chicago, devant 1.000 spectateurs.

1° Arracher à droite et à gauche 84 kilos ;
2° Épauler d'un bras et dévisser 115^{kg}500 ;
3° Bras tendu de cinq secondes avec une légère retraite de corps 58^{kg}500 ;
4° Bras tendu correct en croix de fer, 43 kilos à droite, 40 kilos à gauche = 83 kilos ;
5° Jeter trente-six fois de suite d'une seule main 72 kilos ;
6° Soulever d'un doigt 247^{kg}500 ;
7° Soulever de terre à deux mains un tonneau de ciment pris à hauteur des cuisses, 850 kilos ;
8° Soulever d'une main 443 kilos ;
9° Enlever sur les épaules, d'une main, sans l'aide des genoux, un tonneau de sable de 194 kilos ;
10° Épauler et développer à deux mains 155^{kg}500 ;
11° Soulever sans harnais sur le dos, une plate-forme pesant 1.875 kilos.

Louis Cyr présenta plus tard un numéro athlétique avec un de ses compatriotes, Horace Barré, un colosse presque aussi lourd que Louis Cyr.

Les deux hommes produisaient un travail peu ordinaire, comme on peut le voir par les figures accompagnant la présente biographie.

Ils soulevaient à deux, sans harnais, une plate-forme où trente hommes prenaient place, ils décollaient de terre d'une seule main une plate-forme où douze hommes prenaient place. Louis Cyr enlevait également d'une main, une barre à sphères où deux femmes prenaient place, chacune se logeant à l'intérieur d'une sphère. Barré enlevait une barre avec deux hommes, mais avec les deux mains, etc., etc.



Comme on le voit, Louis Cyr mérite bien le nom de surathlète que nous lui avons décerné, car réellement, il était d'une autre classe que ses confrères. Cyclops, qui avait 1^{m}32 de tour de poitrine, 46 centimètres de bras, 36 d'avant-bras et pesait 114 kilos à l'époque où il se rencontra avec Louis Cyr, me disait qu'il avait été effrayé lorsqu'il avait vu pour la première fois Louis Cyr se diriger vers lui pour soulever ses poids. Sa largeur d'épaules l'avait stupéfié, il paraissait un enfant près de Cyr, et lorsque celui-ci leva ses engins pour les soupeser, il eut l'impression que la force de Cyr était double de la sienne.

Louis Cyr en Amérique, Apollon en Europe, furent bien les rois des athlètes.

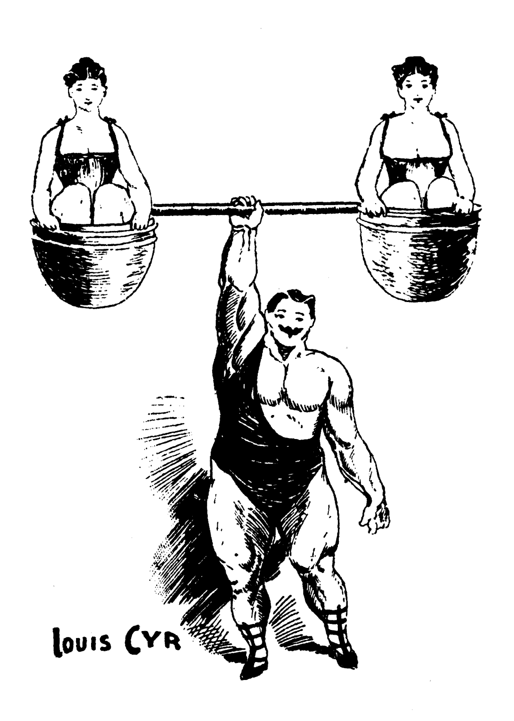


TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

CINQUIÈME PARTIE

LES SUR-ATHLÈTES

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT


UNIVERSITY OF CHICAGO
57 018 818